This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

1137

Per. 23728 d. 35
10-11

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS,

TOME XI.

LYON.
IMPRIMERIE DE L. BOITEL,
QUAI SAINT-ANTOINE, 36.
1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

La *Revue du Lyonnais* est arrivée à sa sixième année; elle ouvre son onzième volume. Ce résultat en Province est déjà un succès. Ce succès, nous espérons le continuer et le consolider encore.

La marche progressive qu'a suivie notre publication depuis sa naissance jusqu'à ce jour, nous permet d'espérer et d'annoncer des améliorations nouvelles. Notre cadre n'a pas cessé de s'agrandir; et des articles, d'un ordre plus élevé, sont venus se mettre à côté de ceux qui se rattachaient à l'histoire de notre province. Cette plus large place donnée aux études littéraires et philosophiques est destinée à s'accroître encore, sans que la *Revue* cesse pour cela d'être fidèle aux travaux qui intéressent plus directement la contrée dont elle s'est faite l'organe. Pour conserver une physionomie à elle propre, et aider d'une façon originale les recherches sur le passé de notre pays, elle

Digitized by Google

s'occupera toujours activement de l'histoire et de l'archéologie locales, ainsi que de toutes les questions d'art ou d'industrie qui se lient à la prospérité de notre ville. Mais, à côté de cette nécessité de conserver un caractère spécial, se place l'obligation de se mêler à l'ensemble du mouvement intellectuel ; la *Revue* s'est mise en mesure d'obéir à ce besoin, et de seconder l'heureuse révolution qui semble s'opérer parmi nous en faveur des occupations de l'esprit.

Une Faculté des Lettres nous a été accordée : une foule attentive se presse autour des hommes distingués chargés de dispenser l'enseignement ; leur parole a déjà produit des résultats manifestes: une impulsion réelle a été donnée aux intelligences, et la vie de la pensée est devenue plus active dans notre population.

La *Revue* aidera de toutes ses forces à cette rénovation littéraire, qui, en provoquant de nouvelles tendances augmente aussi les moyens qu'elle a d'y répondre. Nous avons déjà reçu d'officieuses communications de la part des professeurs dont notre ville s'honore ; la presse et les enseignements de notre nouvelle Faculté sont appelés à se prêter un concours réciproque qui ne peut manquer de porter ses fruits. Pour notre part, nous ne négligerons rien de ce qui peut entretenir le goût sérieux de la littérature et des jouissances intellectuelles; c'est pour cela que nous avons donné plus d'espace à la partie générale et philosophique de notre publication, et que nous ajouterons de nouvelles séries d'articles à celles qui sont déjà ouvertes.

Digitized by Google

Comme par le passé, nous continuerons à accorder à la poésie les honneurs de la première place.

Nous poursuivrons les séries commencées sous les titres suivants : *Appréciations Littéraires* (Auteurs contemporains); *Poètes et Prosateurs de l'Antiquité ; Études sur les historiens du Lyonnais ; Archéologie de la Province ; Biographie Lyonnaise ; Institutions de Bienfaisance ; Mœurs ; Chroniques et Légendes de nos contrées.*

Les cours de nos Facultés, les séances publiques de nos sociétés savantes, les expositions de peinture, les publications locales continueront à être les objets de compte-rendus spéciaux.

Nous espérons, cette année, faire de fréquentes excursions dans les littératures étrangères. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie , l'Espagne et la Pologne nous offriront tour à tour leurs célébrités , grâce à d'obligeantes promesses qui nous ont été faites par des hommes initiés à chacune de ces diverses littératures.

Nos prochaines livraisons contiendront, entre autres articles : *La Colère de Jésus*, poème, par M. Victor de la Prade; une histoire de la ville de Saint-Étienne ; une comédie traduite de Kotzebue ; un article de mœurs sur les Stéphanois ; de l'Education par les Lettres, par M. Demogeot, professeur de rhétorique au Collége de Lyon; l'*Angleterre sous Élisabeth*, par M. François, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres; Études sur la littérature dramatique, par M. Reynaud, doyen de la Faculté des Lettres; le Discours d'ouverture du Cours

Digitized by Google

de Droit Commercial, par M. Ozanam; un travail de M. Guerre; Notice historique sur les Gouverneurs du Lyonnais, par M. A. Péricaud; notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque de Lyon, par M. Monin, professeur d'histoire au collége de Lyon, et M. Péricaud, bibliothécaire; Etude poétique sur Luther, par M. Ernest Falconnet; légendes du Revermont : *la Chapelle des Conches;* mœurs : *l'Avocat de campagne,* par A. Couturier.

C'est par de continuelles améliorations, le choix sévère des articles, les soins apportés à l'exécution typographique, quelques dessins représentant des vues et des monuments de notre pays; c'est ainsi que nous espérons conserver à la *Revue du Lyonnais* la bienveillance de ses lecteurs, et lui acquérir de nouvelles sympathies.

LE DIRECTEUR.

Digitized by Google

A Ondine-Hyacinthe Valmore.

Es-tu l'onde mobile et transparente et pure
Qui ne réfléchit rien que le ciel et les fleurs;
Qui nous jette en fuyant son folâtre murmure,
Echo mystérieux qui chante avec des pleurs?

Es-tu cette hyacinthe au fabuleux emblême,
Eclose d'un soupir, fleur chére au Dieu des vers,
Dont le parfum suave et le frais diadème
Font rêver le printemps sous le deuil des hivers?

Es-tu l'enfant de l'air égaré sur la terre
Sylphide au pied léger, au vol capricieux?
Es-tu l'écho vivant de l'ame de ta mère,
Femme ange qui tient moins à la terre qu'aux cieux?

Digitized by Google

Oui, de ta voix souvent l'harmonie enfantine,
Plaintive et caressante et rieuse à la fois,
En révélant ton cœur, trahit ton origine:
On devine ton ame au son de cette voix...

Alors, cher ange ,alors je plains ta destinée;
Ton exil ici-bas, doit demeurer sans prix:
Comme une pauvre fleur sur l'aire abandonnée,
Tout ce qui tient au ciel reste, hélas! incompris.

Poursuis, il le faut bien, ce vain pélérinage,
Mais pour te garantir des écueils du chemin,
Pour résister ensemble aux efforts de l'orage,
Sur ton frère appuyée, à ta sœur tends la main.

Enfants, marchez tous trois: au sentier de la vie,
Heureux qui pour soutien a son frère ou sa sœur!
Unis, vous serez forts: le lierre qui se lie
Au roseau, son appui, devient son défenseur...

Et toi, pour égayer les peines de la route,
Pour payer l'hymne saint dont ta mère au berceau
Endormait ta douleur, chante....chante! — j'écoute
Comme on écoute, au soir, le chant pur de l'oiseau.

F. Coignet

Digitized by Google

REMARQUES

SUR UNE

LETTRE DE PLINE A GEMINIUS

où il est question

DES BIBLIOPOLES LYONNAIS.

Les lettres de Pline-le-jeune sont peut-être, de tous les livres des prosateurs latins, celui qu'on aime le plus à relire, parce qu'on y trouve à chaque lecture de nouveaux charmes. Comme les autres recueils du même genre, et, en général, comme tous les ouvrages dont la nature admet volontiers les petits détails, c'est aussi un de ceux qu'on a fréquemment occasion de citer quand on s'occupe de recherches sur les coutumes de Rome, à l'époque des empereurs. Mais parmi ces lettres si variées, il en est une qui a des droits spéciaux à l'attention

Digitized by Google

et à l'intérêt des lecteurs lyonnais, parcequ'elle est adressée à un homme qui, suivant toute apparence, fut leur compatriote, qu'elle fait mention de notre ville, et relate, brièvement il est vrai, quelques détails qui se rattachent à son histoire littéraire.

C'est une des cinq lettres à Geminius que nous avons dans ce recueil épistolaire. Avec la grâce accoutumée de son style, l'aimable écrivain, après avoir promis à son ami quelques lignes de sa plume, qu'il lui demandait pour en orner un de ses ouvrages, se félicite de ce que ses propres écrits, vendus par les bibliopoles de *Lugdunum*, recevaient dans cette ville le même accueil favorable qu'ils avaient obtenu déjà dans la capitale de l'empire. Cette lettre est assez courte pour que je ne craigne pas d'en rapporter le texte en entier : mes lecteurs instruits me sauront bon gré peut-être de la rappeler à leur souvenir.

C. PLINIUS GEMINIO SUO S.

Epistolam tuam jucundissimam recepi, eo maxime quod aliquid ad te scribi volebas, quod libris inseri posset. Obveniat materia, vel hæc ipsa, quam monstras, vel potior alia. Sunt enim in hac offendicula nonnulla : circumfer oculos, et occurrent. Bibliopolas Lugduni esse non putabam, ac tanto libentius ex litteris tuis cognovi venditari libellos meos, quibus peregre manere gratiam, quam in urbe collegerint, delector. Incipio enim satis absolutum existimare, de quo tanta diversitate regionum discreta hominum judicia consentiant. Vale (1).

Il est naturel de présumer que Geminius à qui Pline adressait cette lettre était un citoyen de *Lugdunum*. L'illustre écrivain, du moins, fait supposer nécessairement qu'il habitait cette ville, ou ses environs. On aimerait à connaître quelques détails biographiques ou littéraires sur ce personnage ; mais c'est un de ces désirs curieux qui sont condamnés ici-bas à n'être point satisfaits. Geminius, dont nous ignorons même le prénom n'appartient pas à l'histoire, et les autres lettres que Pline lui écrivait ne nous apprennent ab-

(1) *Epist.* IX. 11.

Digitized by Google

solument rien qui lui soit personnel(1). On connaît le nom de Geminius sur plusieurs monuments épigraphiques, notamment sur une inscription assez remarquable de notre ville ; et si cette homonymie n'est pas une autorité suffisante pour nous faire reconnaître avec certitude l'identité de personne, elle nous fait voir, du moins, qu'il exista à Lyon d'autres personnages nommés de même, et qui, vraisemblablement, avaient avec lui des liens de parenté. Voici cette inscription, où l'on voit ce nom patronymique porté par trois personnes d'une même famille. Spon, qui la rapporte (2), nous apprend qu'elle était de son temps au jardin des Trinitaires, qui en possédait un si grand nombre : Gruter, avant lui, l'avait donnée d'une manière moins exacte (3). Elle est aujourd'hui au musée Saint-Pierre (4).

D. M.
GEMINIAE Q. FILIAE
QVINTIANAE
DVLCISSIMAE
QVAE VIXIT M. VIII. D. X.
Q. GEMINIVS PRISCIAN.
ET GEMINIA APHRODI
SIA PARENTES

A défaut des détails plus précis que nous avons lieu de regretter, les relations familières et amicales de Pline avec notre Geminius autorisent du moins à supposer que ce dernier figurait dans le monde avec quelque distinction. La lettre que je viens de citer nous révèle de plus qu'il était homme d'esprit, qu'il cultivait la littérature ou les sciences, et que les ouvrages qu'il écrivait étaient assez dignes d'estime pour que le panégyriste de Trajan, qui tenait à sa réputation lit-

(1) Ce sont : la 24e du VIIe livre ; la 5e et la 22e du VIIIe ; et la 30e du IXe. Dans les deux premières Pline donne à son correspondant des nouvelles de personnes de leur connaissance ; les deux autres ne contiennent que des réflexions morales.

(2) *Recherche des antiquités de Lyon*, p. 95.

(3) *Inscript. antiq.* DCLXXXV, 8.

(4) Au n° XLIII.

Digitized by Google

téraire, ne craignît pas de se compromettre en lui fournissant un morceau qu'il put y insérer, et se faisant ainsi, en quelque sorte, son collaborateur.

Ce qui a plus d'intérêt pour nous que le nom d'un personnage qui n'a laissé de traces, ni dans l'histoire, ni dans les lettres, c'est la preuve qui nous est donnée du bon goût de nos ancêtres, dans le succès qu'obtenaient parmi eux les productions de l'élégant écrivain. Nous voyons que celui-ci en est flatté, et qu'il commence à croire, nous dit-il, avec la modestie obligée d'un auteur en pareil cas, que ses ouvrages peuvent valoir quelque chose, puisqu'ils sont goûtés également dans les diverses contrées où ils parviennent.

Mais ce qui me paraît le plus digne d'attention, c'est la mention, bien légère il est vrai, mais la seule, je crois, que l'antiquité nous ournisse, des bibliopoles de notre ville. Combien nous avons à déplorer que ce ne soit qu'une simple mention, et que nous manquions de tout détail qui pourrait la rendre plus intéressante, et nous mettre à même de parcourir par la pensée les quartiers de notre ville qu'occupaient les hommes adonnés à ce commerce, de visiter leurs boutiques, dépôts des connaissances humaines à cette époque, et d'ouvrir en amateurs, soit les ouvrages de Pline, soit les autres livres, en grand nombre sans doute, qu'on y voyait étalés! Nous pouvons cependant nous en faire une idée, et guider notre imagination dans cette revue intéressante par quelques-unes des notions que nous avons d'ailleurs sur les livres des anciens, leurs bibliopoles et le commerce qu'ils exerçaient. En rappeler ici une partie ce ne sera pas, je présume, me laisser entraîner à une digression oiseuse, puisque ces notions générales pourront trouver une application particulière. Je me bornerai du reste aux plus essentielles, à celles qui se rattachent le plus immédiatement à mon sujet, renvoyant, pour de plus amples détails, aux auteurs qui ont écrit *ex professo* sur cette matière, fort étendue pour qui veut l'étudier dans ses branches diverses (1).

(1) A la tête des ouvrages des modernes sur la partie matérielle des livres anciens, il faut placer les savantes dissertations de Schwarz, qui, publiées d'abord séparément par l'auteur, ont été réunies après lui par Leuschner en un volume sous ce titre : *Ch. Got. Schwarzii de ornamentis librorum, et*

Digitized by Google

Cette dénomination de *bibliopolæ* est, comme on sait, celle que les Romains, après les Grecs, avaient donnée aux marchands qui vendaient les livres, à ceux que nous appelons aujourd'hui libraires. A cette époque, on employait bien aussi ce dernier nom, mais dans un sens fort différent ; car ceux qu'on appelait communément *librarii* étaient les hommes dont la profession consistait à transcrire les ouvrages, quand ils étaient sortis des mains de leurs auteurs (1). Chargés ainsi d'en multiplier les exemplaires pour le compte des bibliopoles, ils étaient, en quelque sorte, par rapport à ceux-ci, ce que sont aujourd'hui les imprimeurs à l'égard des modernes libraires. Le nombre de ces copistes devait être fort multiplié : aussi les écri-

varia rei librariæ veterum supellectile, dissertationum hexas. Lipsiæ, 1756, in-4°. Cet ouvrage, fort rare aujourd'hui, et surtout en France, renferme sur ce point tout ce que l'on peut désirer. Il y a bien des paradoxes dans les notions que présente sur cet objet l'ouvrage, curieux d'ailleurs, de Martorelli, *De regia theca calamaria* etc., Neapoli, 1756, 2 vol. in-4°. Parmi les ouvrages écrits en notre langue, j'indique avec plaisir l'*Essai historique et archéologique sur la reliure des livres, et sur l'état de la librairie chez les anciens*, par mon honorable confrère à l'Académie de Dijon, M. G. Peignot ; Dijon, 1834, 5 feuilles et 1/4 in-8°, opuscule tiré à petit nombre. Sur les bibliopoles et leur commerce, il existe une dissertation de Schoettgen dans le tom III du recueil de Poleni ; elle a pour titre : *Historia librariorum et bibliopolarum veteris et medii ævi* etc. Je ne dois pas omettre un homme que son long séjour dans notre ville avait rendu en quelque sorte lyonnais, feu M. Pic, auteur d'une *Dissertation sur la propriété littéraire et la librairie chez les anciens*, Lyon, 1828, 19 p. in-8° : cet opuscule bien court et un peu léger fut tiré aussi à fort petit nombre. Ce que je connais de mieux sur cette question spéciale est le petit ouvrage du chanoine Battaglini : *Dissertazione academica sul commercio degli antichi e moderni librai* ; *Roma*,, 1787 *in*-8°.

(1) Un écrivain lyonnais, saint Sidoine Apollinaire, paraît, dans une de ses lettres (V. 15), confondre ces deux professions, aussi bien que Sulpice Sévère (*Dial.* I. 16). Avant eux Sénèque (*De benefic.* VII, 6) donnait aussi à un bibliopole la dénomination de *librarius*. Tel est du moins le sens naturel de ce passage, qui rappelle l'épigramme française, si souvent répétée, sur les sermons de l'abbé Roquette : *Libros dicimus esse Ciceronis : eosdem Dorus librarius suos vocat ; et utrumque verum est. Alter illos tanquam auctor sibi, alter tanquam emptor asserit* etc.

Digitized by Google

vains, comme les monuments de l'antiquité, nous montrent-ils des femmes parmi les personnes employées à ce travail sédentaire et non pénible (1).

Le commerce des bibliopoles était bien moins considérable que ne l'est aujourd'hui celui des libraires : c'est un fait qui ressort évidemment de l'ensemble des données qui nous sont venues des anciens. Mais il ne suppose point, comme on pourrait être tenté de le croire, que la culture des lettres fût moins répandue alors qu'elle ne l'est de nos jours : je serais porté à penser le contraire, et il me semble que je pourrais appuyer cette opinion sur des preuves certaines. Cet état plus restreint du commerce des livres provenait plutôt de ce qu'on était moins possédé de la manie d'écrire, et surtout de ce que les livres, chez les anciens, ne pouvant se reproduire avec cette facilité et cette promptitude que nous devons à la presse, avaient nécessairement un prix vénal beaucoup plus élevé, qui n'était pas à la portée de tout le monde (2).

Ce genre de négoce, toutefois, était parvenu à Rome à un degré de développement assez remarquable, comme on peut en juger d'après quelques détails intéressants, mais peu nombreux, peu étendus, souvent purement allusifs, que nous trouvons chez les écrivains latins, lorsqu'ils ont eu accidentellement besoin d'en parler; car il n'existe rien de suivi sur cette matière. Nous leur devons d'abord l'indi-

(1) On connaît un grand nombre d'inscriptions où cette profession se voit mentionnée : je me contente de renvoyer à Muratori, *Nov. Thes.*, tom. II, p. CMXLVIII. 3.—Fabretti, *Inscripti domesl.*, p. 214, 541-548.—Spon, *Miscell. erud. antiq.*, p. 213, etc. Nous avons au Musée (n° XLIV) l'épitaphe d'un LIBRARIVS de la XXXe légion; mais cet emploi militaire était toute autre chose.

(2) Rien, ce me semble, ne nous indique chez les anciens l'existence de ce que nous appelons des cabinets littéraires ; établissements qui forment parmi nous un grand débouché pour le commerce de la librairie, et sont la ressource unique de la classe inférieure lorsqu'elle veut lire, ce qui n'a pas toujours lieu pour son plus grand avantage. Seulement nous apprenons de Sénèque (*De tranquil. animi* 9) qu'il y avait des bibliothèques dans les bains publics.

Digitized by Google

cation de plusieurs quartiers de la ville, comme étant de ceux où se faisait plus particulièrement le commerce des livres. Ainsi Horace mentionne les rues qui portaient les noms de Janus et de Vertumne (1); Martial nomme la localité qu'on appelait *Argiletum* (2), le *Forum Cæsaris* dans le même quartier (3) et les environs du temple de la Paix et du *Forum Palladium* (4); Aulu-Gelle place également des boutiques de bibliopoles dans la rue qu'on appelait *Sigillaria* (5), de même qu'il parle de *librarii* établis dans la rue *Sandaliaria* (6).

Les écrivains de Rome ont aussi rendu célèbres quelques uns des bibliopoles de cette ville auxquels ils confiaient leurs ouvrages. Horace nous a fait connaître celui des *Sosii*, frères associés vraisemblablement dans le même commerce (7); Senèque, ainsi que nous l'avons vu plus haut, celui de *Dorus*, qui vendait, entre autres livres, les écrits de Cicéron et de Tite-Live (8); Martial nous a conservé ceux de *Secundus*, affranchi d'un certain *Lucensis* (9), de *Q. Valerianus Pollio* (10), d'*Atrectus* (11) et de *Tryphon* (12). Nous avons aussi une lettre de Quintilien à ce dernier, qu'il faisait éditeur de son ouvrage, et auquel il recommande surtout les soins les plus assidus pour la correction des copies qu'il devait faire exécuter par ses *librarii : ut in manus hominum quam emendatissimi veniant* (13).

Je ne doute pas qu'on ne doive mettre encore au rang des biblio-

(1) *Epist.* I, 20, v. 1.
(2) *Epigr.* I, 4, v. 1; 118, v. 9.
(3) *Ibid.* 118, v. 10.
(4) *Ibid.* 3, v. 8.
(5) *Noct. attic.*, II, 3, V. 4.
(6) *Ibid.*, XVII, 4.
(7) *Epist.*, I, 20, v. 2; *De arte poet.* v. 345.
(8) *De benefic.*, VII, 6.
(9) *Epigr.*, I, 3, v. 7.
(10) *Ibid.*, 114, v. 5.
(11) *Ibid.*, 118, v. 13.
(12) *Ibid.*, IV, 71, v 2; XIII, 3 v. 4.
(13) *Orator. Instit.* in cap.

Digitized by Google

poles de Rome ce Faustinus dont il est parlé dans une épigramme de Martial, lorsque le poète dit à son livre :

Faustini fugis in sinum? Sapisti.
Cedro nunc licet ambules perunctus, etc. (1).

Ne semble-t-il pas, en effet, que l'auteur promet à son livre, de la part de Faustinus, cette brillante toilette sous laquelle il va se lancer dans le monde; et ne peut-on pas entendre ainsi ce qu'il a dit plus haut d'un patron, d'un protecteur, *vindex*, dont ce livre a besoin pour commencer sa course aventureuse (2)? Que ce Faustinus soit, ou non, le même auquel s'adresse Martial dans une autre pièce, comme à un homme de lettres qui pouvait prétendre à la gloire (3), la chose ne saurait donner lieu à aucune difficulté : chez les anciens comme parmi nous, celui qui vendait des livres pouvait en faire sans doute, aussi bien et mieux que d'autres.

Les inscriptions peuvent ajouter quelque chose à cette liste bien bornée des bibliopoles romains. Il en est deux qui nous ont conservé les noms de ces hommes chers aux littérateurs. En voici une rapportée par Fabretti (4), et dont l'orthographe est singulière.

M. VLPIVS AVG. LIB.
DIONYSIVS
BYBLIOPOLA
F. S. ET. S.

La seconde est ainsi donnée par Muratori (4) et par Doni (5).

C. CALPETANO. ACHORISTO
VIX. ANN. LXXVII.
MENS. VII. D. VI. H. III
C. CALPETANVS. SILVESTRVS
BIBLIOPOLA. T. F.

(1) *Epigr.*, III, 2, v. 6.
(2) *Ibid.*, vv. 2 et 12.
(3) *Ibid.* I. 26.
(4) *Inscript. domest.*, p. 717, 386.
(5) *Nov. thes.* tom. 1, p. CMXLIII, 2.
(6) *Inscript. antiq.*, tom. I, p. 320, n° 17.

Digitized by Google

On peut remarquer que le premier de ces bibliopoles, M. Ulpius Dionysius était affranchi, Avgusti Libertus. Nous en avons vu un autre, Secundus, nommé par Martial; et le Digeste nous apprend en plusieurs endroits que cette profession était exercée par d'autres individus de la même condition.

Passons à ce que nous apprennent les mêmes écrivains sur les boutiques de Rome où se vendaient les productions de sa littérature, et que Cicéron appelle *tabernæ librariæ* (1), Aulugelle, simplement *librariæ* (2). Il n'était pas difficile de les reconnaître au milieu de celles des autres marchands, annoncées qu'elles étaient d'avance par une bigarrure d'affiches placardées sur les piliers voisins (3), et qui indiquaient les titres d'une multitude de livres nouveaux. Horace le dit en termes assez clairs (4), et c'est aussi dans le même sens qu'on doit entendre ce qu'il exprime ailleurs d'une façon moins précise :

Mediocribus esse poetis
Non homines, non di, non concessere columnæ (5).

Nous savons plus positivement de Martial que cette même profusion d'affiches distinguait également les portes des bibliopoles :

Scriptis postibus hinc et inde totis,
Omnes ut cito perlegas poetas (6).

Quand on pénétrait dans l'intérieur, l'odorat était saisi de l'odeur de l'huile de cèdre dont on se servait pour éloigner les insectes nuisibles (7), comme aujourd'hui, dans nos bibliothèques soignées, on

(1) *Philip.*, II, 9.

(2) *Noct. attic.*, V, 4.

(3) Suivant Battaglini (*Op. laud.* p. 29) il s'agirait ici des colonnes des temples dans le voisinage desquels étaient situées ces boutiques. Il est plus naturel d'y voir les piliers des portiques sous lesquels les bibliopoles avaient leurs établissements. En effet, nous voyons Catulle (*Epigr.* 38, v. 2) désigner une adresse par le n° de ces piliers.

(4) *Sat.*, I, 4, v. 71.

(5) *De arte poet.*, v. 372.

(6) *Epigr.*, I, 118, v. 11.

(7) Martial. *Epigr.* III, 2, v. 7.—Horat. *De arte poet.* v. 332.—Ovid. *Trist.* I, 1, v. 7; III, 1, v. 13.—Auson. *Epigr.* 34, v. 13.

Digitized by Google

respire celle du cuir de Russie; les regards se portaient sur une multitude de livres, disposés sur des tablettes et dans des cases que Martial appelle *nidi*. Elles étaient placées les unes au dessus des autres, peut-être suivant le mérite attribué par le vendeur aux divers ouvrages dont elles étaient chargées : telle paraît être l'intention de ce vers :

De primo dabit alterove nido (1).

Et de ceux-ci, qui s'appliquent à une bibliothèque :

Hos nido licet inseras vel imo
Septem, quos tibi mittimus libellos (2).

Les livres, qui chez les anciens avaient le plus ordinairement la forme de rouleaux, d'où leur venait le nom de *volumen* (de *volvere*), disposés ainsi sur les tablettes, dans un ordre régulier, et présentant en dehors les étiquettes de leurs titres colorées en rouge (3), devaient former une décoration assez pittoresque; et l'effet de l'ensemble pourrait être comparé à celui que présente, dans nos villes modernes, une boutique de papiers peints.

On peut se faire une idée plus exacte et plus complète de cette disposition d'après un curieux monument de l'antiquité, découvert à Nimègue au XVIIe siècle, que j'indique ici d'autant plus volontiers que je le trouve dans un livre peu consulté, peu connu même (4), et que ce monument, unique dans son genre, a rarement été cité (5). C'est un fragment de bas-relief représentant un jeune homme qui place un *volumen* dans des cases où l'on en voit beaucoup d'au-

(1) *Épigr.* I. 118, v. 15; cf. VII, 17, v. 5.

(2) *Ibid.*, VII, 17, v. 5.

(3) Ovide (*Trist.*, I, 1, v. 7,) dit de son livre en deuil :

Nec titulus minio, nec cedro charta notetur.

Ces étiquettes sont vraisemblablement indiquées dans ce passage de Cicéron à Atticus (IV, 4) : *ut sumant... membranulam, ex qua indices fiant, quos vos Græci, ut opinor, σιλλύβους appellatis.*

(4) Broweri et Masenii *Antiquit. Trevir.* tom. I. Proparasc. p. 105.

(5) Schwarz l'a donnée dans son ouvrage, *tab.* II; mais fort mal rendu par une mauvaise gravure.

Digitized by Google

tres, dont la plupart montrent leurs titres extérieurs, *indices.* Rien n'empêche de voir ici les tablettes d'une bibliothèque, comme en a jugé Schwarz (1); mais ce monument peut représenter tout aussi bien l'intérieur d'une boutique de bibliopole, l'arrangement des volumes ayant dû être le même dans l'une et dans l'autre (2), ce qui n'a pas lieu ordinairement chez les modernes, parce que la forme de nos livres étant différente, les libraires cherchent à ménager la place autant qu'il est possible.

La recherche qu'on mettait souvent à l'embellissement de ces livres ne contribuait pas peu à l'élégance des boutiques où ils étaient étalés aux regards des amateurs. Sénèque nous apprend que chez beaucoup de citoyens riches ils étaient devenus des objets de décoration pour les appartements : *non studiorum instrumenta sunt, sed ædium ornamenta* (3). Les écrits des auteurs de ce temps nous ont transmis bien des détails curieux sur ce genre de luxe soit dans l'intérieur des livres, soit dans les diverses parties de ce que nous appellerions aujourd'hui la reliûre. Ce luxe s'étendait à tout, aux feuilles du texte, à l'écriture, aux figures qui l'ornaient quelquefois (4), à la couverture du rouleau, aux parties extérieures du cylimdre, appelées, à ce qu'il paraît, *umbilici* ou *cornua*, aux rubans destinés à le tenir serré, aux tranches, etc. La soie, la pourpre, l'ivoire, l'ébène, et sans doute aussi les métaux précieux et les gemmes, contribuaient à les enrichir. Mais ces détails m'écarteraient trop loin

(1) *Op. laud.*, p. 231.

(2) Notre saint Sidoine Apollinaire les compare (*Epist.*, II, 9)

(3) *De tranquil. animi*, 9.

(4) Martial (*Epigr.*, XIV, 185) parle d'un portrait de Virgile qui ornait le commencement de ses œuvres :

Quam brevis immensum cepit membrana Maronem !
Ipsius vultus prima tabella gerit.

Sénèque (*De tranquil. animi*, 9) fait allusion aux figures des livres. Pline raconte (*Nat. hist.* XXXV, 2) que Varron et Atticus aimaient à placer dans leurs livres les portraits des grands hommes. Ailleurs (XXV, 2) il parle de livres d'histoire naturelle, où les plantes étaient représentées dans des dessins coloriés.

Digitized by Google

de mon sujet principal, et je dois renvoyer aux écrivains de l'antiquité (1), et surtout aux modernes qui les ont éclaircis par leurs commentaires. Schwarz et M. Peignot fourniront surtout de nombreuses notions.

Ces boutiques tenaient dans l'estime publique un rang plus ou moins élevé : les unes fréquentées par ce qu'il y avait de mieux dans la classe des bibliophiles, les autres abandonnées aux plus vulgaires chalands. Horace ne veut pas permettre que ses œuvres soient exposées dans des boutiques où des mains ignobles et suantes viendraient souiller l'éclat de leurs pages :

Nulla taberna meos habeat, neque pila libellos,
Queis manus insudet vulgi, Hermogenisque Tigelli (2).

C'était vraisemblablement de tels bibliopoles qui vendaient les poésies des *Cæsius*, des *Aquinius*, des *Suffenus* et d'autres auteurs décriés, dont Catulle menaçait un de ses amis comme d'autant de poisons, pour se venger de l'envoi d'un méchant poème qu'il avait reçu de lui (3),

Les bibliopoles-éditeurs, qui étaient en relation fréquente avec les meilleurs écrivains de leur temps, devaient être des hommes distingués dans leur profession, et ne pouvaient demeurer étrangers à la littérature. Diogène de Laërte nous apprend qu'il en était ainsi de ceux d'Athènes, et que celui chez lequel s'était placé le philosophe Zénon lisait Xénophon aux hommes de lettres qui se réunissaient dans boutique (4). D'après Aulugelle, il paraîtrait que les boutiques des bibliopoles romains recevaient aussi de pareilles réunions, qu'on y causait sur des sujets littéraires, et quelquefois avec une extrême vivacité, surtout quand les intérêts du patron étaient mis en jeu (5).

(1) Pour ne rien dire des passages isolés, ce qui serait sans fin, je me borne à indiquer Ovide (*Trist.*, I, 1, v. 5-15) Catulle, (*Épigr.*, XXII, v. 69); Martial, (*Epigr.*, III, 2; etc.

(2) *Sat.*. I, 4, v, 71.

(3) *Epigr.*, 14.

(4) *Zeno*, VII, 3.

(5) *Noct. attic.*, V. 4; XVIII, 4.

Digitized by Google

D'après tout ce qui précède, on voit que les chefs de ces établissements mercantiles employaient pour leur commerce un grand nombre de personnes d'industries différentes. C'étaient surtout les *librarii*, déjà mentionnés, dont le travail était le plus important, et réclamait aussi une plus grande vigilance. Mais comme nos imprimeurs modernes, ils soumettaient souvent les auteurs à de cruelles épreuves : nous voyons ceux-ci se plaindre de leur peu de soin (1), et se charger eux-mêmes de corriger les copies (2). C'était, en second lieu, les divers ouvriers qui concouraient à préparer l'extérieur des volumes, à les couvrir, à les orner ; car les livres n'étaient pas mis en vente avant d'avoir subi cette opération : on ne connaissait pas ce que nous appelons la brochure. Les dénominations latines que l'on donnait à ces diverses branches d'une même profession ne nous sont guère connues. Celle de *bibliopegus* ne se trouve point dans les écrivains du bon temps : nous ne connaissons que les *glutinatores* mentionnés par Cicéron, et les *librarioli*, avec lesquels il les joint (3). Gruter nous a conservé une inscription d'un de ces *glutinatores* (4) ; elle est courte, et ne sera pas déplacée ici :

MANNIO STICHIO
TIBERII CAESARIS
GLVTINATORI

Enfin ceux de ces bibliopoles qui vendaient beaucoup avaient sous eux des commis qui les remplaçaient au besoin ; c'est ce que Martial semble dire d'Atrectus, qu'il n'était pas nécessaire de demander personnellement pour avoir les livres qui se vendaient dans sa boutique (5).

Il est naturel de présumer qu'il y avait aussi à Rome des espèces de bouquinistes, des hommes qui se bornaient à vendre de vieux

(1) Strabon, *Rer. geog.*, XIII. 609. — Horat, *De arte poet.*, v. 354. — Symmach. *Epist.* I, 22.

(2) Martial ; *Epigr.*, VII, 17, v. 6.

(3) *Ad Attic.*, IV, 4.

(4) *Inscript. antiq.*, p. DXCIV, 6.

(5) *Epigr.*, I, 118, v. 13.

Digitized by Google

livres aux écoliers, aux gens du peuple ou à des amateurs peu difficiles. Il fallait bien que le livre d'Horace passât par les échoppes de ces revendeurs pour arriver au dernier terme du destin que son auteur lui annonçait : aller dans les faubourgs servir aux écoles à faire épeler les petits enfants :

Hoc quoque te manet, ut pueris elementa docentem
Occupet extremis in vicis balba senectus (1).

Sénèque nous apprend à quel degré de fureur la bibliomanie était portée chez les Romains de son époque. Avec la vivacité de sa verve déclamatoire, il nous dépeint des hommes riches, fastueux, souvent illettrés, réunissant à grands frais des milliers de volumes dont ils ne connaissaient pas les titres, puis, blasés sur tout, bâillant d'ennui au milieu de ces richesses littéraires (2). Mais cette passion extravagante servait les intérêts des bibliopoles : et ils avaient soin de l'entretenir et d'en profiter. On conçoit, en effet, qu'un bon livre ou, ce qui pour eux revenait au même, un livre qui avait la vogue, devait attirer la foule et la richesse dans la boutique où il se vendait. C'est de pareils ouvrages qu'Horace disait :

Hic meret æra liber Sosiis, etc. (3).

D'ailleurs, le charlatanisme de certains libraires modernes n'était pas inconnu à Rome. On savait fort bien vanter sa marchandise, et garantir effrontément la correction d'exemplaires convaincus d'être fautifs (4). On savait surfaire ses prix ; et en les réduisant de la moitié, on avait encore un fort honnête bénéfice (5). Enfin, quand un ouvrage manquait de succès dans la capitale, on trouvait moyen de s'en défaire en faveur des provinces, et on l'expédiait aux extrémités de l'Empire. Il semble qu'il faut entendre ainsi ce qu'Horace dit à son livre :

Aut fugies Uticam, aut vinctus mitteris Ilerdam (6).

(1) *Epist.*, I, 20, v. 17.
(2) *De tranquil. animi*, 9.
(3) *De arte poet.*, v. 345.
(4) Aul. Gell. : *Noct att.*, V. 4.
(5) Martial ; *Epigr.*, XIII, 3.
(6) *Epist.* I, 20, v. 13.

Digitized by Google

J'ai fait remarquer plus haut que les livres, chez les Romains, étaient bien plus chers qu'ils ne le sont parmi nous, et qu'il ne pouvait en être autrement, vu les seuls procédés possibles alors pour leur reproduction. Et cependant ils l'étaient beaucoup moins qu'ils ne le furent plus tard au moyen-âge, époque à laquelle la réunion d'un petit nombre de volumes était une magnificence royale ; moins encore qu'il paraîtrait naturel de le supposer, en considérant les frais nécessaires pour l'acquisition du premier manuscrit et la multiplication des copies. Nous devons aux écrivains anciens quelques données à cet égard. Ainsi Martial nous apprend que son premier livre, composé de 119 épigrammes, exemplaire bien conditionné suivant les usages de l'époque, ne se vendait que cinq deniers :

De primo dabit, alterove nido
Rasum pumice, purpuraque cultum,
Denariis tibi quinque Martialem (1).

Ailleurs nous voyons que son treizième livre, qui contient 127 épigrammes, se donnait pour quatre deniers, et pouvait même être obtenu pour deux :

Omnis in hoc gracili xeniorum turba libello
Constabit nummis quatuor empta tibi.
Quatuor est nimium? poterit constare duobus,
Et faciet lucrum bibliopola Tryphon (2).

Nous avons, il est vrai, des exemples de livres vendus infiniment plus cher; mais ce n'étaient pas des livres courants, pour me servir d'un terme de commerce. C'étaient, ou des ouvrages ayant quelque particularité qui leur donnait du prix, comme cet exemplaire d'un seul livre de l'Énéide, dont parle Aulugelle, qui fut vendu 20 pièces d'or, mais qui était un autographe de Virgile, ou du moins avait été corrigé de sa main (3). Ou bien c'étaient des ouvrages encore inédits; et ceux-ci devaient avoir un grand prix pour un bibliophile, et une grande valeur vénale pour un bibliopole, dont ils pouvaient faire

(1) *Epigr.*, I, 118, v. 13.
(2) *Epigr.*, XIII, 3, v. 1—4.
(3) *Noct. attic.*, II, 3.

Digitized by Google

la fortune : tels étaient les Commentaires de Pline l'ancien, desquels nous savons, par son neveu, qu'il avait refusé une somme énorme (1).

Il ne sera point hors de propos de faire observer ici que le commerce des livres offrait aux bibliopoles un double avantage que n'ont pas nos libraires-éditeurs : celui d'exiger une moindre mise de fonds, et d'exposer à moins de chances défavorables. Au lieu qu'il faut aujourd'hui risquer une édition entière, on pouvait alors ne faire copier les exemplaires qu'au fur et à mesure du débit de l'ouvrage. Ensuite, la forme des rouleaux, ou volumes, ne permettant pas qu'on leur donnât une étendue considérable, ce qu'on appelait un livre se réduisait à un petit nombre de pages. Nous venons de voir que chaque livre des épigrammes de Martial formait à lui seul un volume, et se vendait séparément; et nous avons d'autres données semblables. Cette circonstance diminuait, comme on voit, les frais et les chances du bibliopole. Pour nous aussi, elle tend à réduire à sa juste valeur ce que nous lisons chez les anciens, soit de la grande quantité de volumes de certaines bibliothèques privées ou publiques, soit surtout de la fécondité de quelques auteurs, laquelle serait vraiment prodigieuse si on la jugeait, d'après nos livres modernes, sur le chiffre des volumes qui leur sont attribués (2). Il est bien vrai qu'il est question quelquefois d'ouvrages considérables en un volume unique (3); mais ces volumes, qui devaient avoir la forme des nôtres,

(1) *Epist.*, III, 5.

(2) Je me borne à citer l'auteur de la lettre qui donne lieu à ces recherches. Il porte à 265 le nombre des volumes composés par son oncle, dont plus de la moitié pouvait compter double, étant opistographes, c'est-à-dire écrits des deux côtés (*Epist.*, III, 5). D'autres écrivains comptaient par milliers.

(3) Tels sont, parmi les *Apophoreta* de Martial : l'Iliade et l'Odyssée réunies (*Epigr.*, XIV, 184); Virgile complet (*Ibid.*, 186); les livres de Tite-Live, bien plus considérables que nous ne les avons aujourd'hui (*Ibid.*, 190); enfin les quinze livres des Métamorphoses d'Ovide (*Ibid.*, 192). Ces livres devaient avoir comme les nôtres la forme quadrangulaire, et sans doute aussi être opistographes, ce qui n'avait pas lieu pour les volumes proprement dits, en forme de rouleaux.

Digitized by Google

ne peuvent être regardés que comme des exceptions, des curiosités bibliographiques, ou même de ces tours de force dont il existe des exemples chez les modernes.

En compensation de ces avantages, il semblerait que le commerce des livres, abandonné à lui-même, serait resté privé d'un autre bien nécessaire, qu'assure aux libraires modernes la protection des lois. On ne voit rien, en effet, dans les auteurs anciens, ni dans la jurisprudence romaine, qui indique la moindre garantie donnée à la propriété littéraire. Faut-il en conclure qu'il n'en existait pas? Il me semble assez naturel de raisonner ainsi, d'après un silence qui, autrement, serait inexplicable. Dans cet état de choses, un bibliopole, après avoir acheté un manuscrit de l'auteur à un prix souvent très élevé, pouvait se voir privé en partie, par une omission de la loi, du fruit légitime de ses avances et de ses peines.

Si je faisais une histoire complète du commerce des livres chez les anciens, je devrais sans doute examiner l'état et l'influence de la liberté d'écrire à cette époque; et cette question ne serait pas, de nos jours, une des moins intéressantes. Les limites de cet article ne me permettent pas ces recherches : je me borne à dire en deux mots que si la législation romaine ne renferme pas de dispositions répressives de cette liberté, si ce n'est par rapport à la diffamation, l'histoire du moins nous montre assez souvent des auteurs condamnés à des peines plus ou moins sévères, et leurs ouvrages livrés aux flammes, comme impies, licencieux, renfermant des doctrines séditieuses, ou pour avoir déplu aux tyrans ombrageux qui gouvernaient l'empire. Ovide, Cassius Severus, Cremutius Cordus, sont ceux dont le sort est le plus connu; on pourrait citer d'autres exemples (1).

Il est temps de revenir à Lyon, ville que ces recherches m'ont fait abandonner. Pline, comme on l'a vu, paraît s'étonner d'apprendre ce qu'il ignorait, dit-il, que notre ville eût aussi ses bibliopoles : *bibliopolas Lugduni esse non putabam.* Je ne sais si l'on ne serait pas fondé à voir ici quelque chose de cette fatuité dédaigneuse avec

(1) On trouvera quelques indications de ce genre dans l'ouvrage de M. G. Peignot intitulé : *Essai historique sur la liberté d'écrire chez les anciens et au moyen âge, sur la liberté de la presse*, etc.; Paris, 1832, in-8°, p. 4—10.

Digitized by Google

laquelle les habitants des grandes villes affectent quelquefois de parler des provinces ; car rien ne devait être moins étonnant que le fait local révélé à Pline par Geminius. Après ce que nous avons vu de Rome et ce que nous connaissons d'ailleurs sur l'état de la littérature à cette époque, il serait bien étonnant, au contraire, que *Lugdunum* eût été privé d'une branche de commerce dont la civilisation avait fait alors une nécessité. En sa double qualité d'homme de lettres et d'homme d'état, Pline devait mieux connaître ce qu'on appellerait aujourd'hui la statistique intellectuelle et commerciale de l'Empire. Sous ce rapport, en effet, il avait bien des données perdues pour nous ; et cependant l'antiquité, si mutilée aujourd'hui dans son histoire et sa littérature comme dans ses monuments, nous en a laissé quelques unes qui sont trop essentielles à mon sujet pour que je puisse les omettre ici.

Il est possible que les provinces publiassent peu de livres, parce que déjà, à cette époque, la capitale absorbait tout, ainsi qu'il arrive dans les états qui sont en voie de décadence. Mais les productions de la littérature de Rome se répandaient dans les diverses contrées de l'Empire, de même que ses usages, son luxe et sa corruption ; car telle est également la marche invariable des choses. Aussi savons-nous de ses auteurs que leurs ouvrages se faisaient bientôt connaître au loin. Horace dit d'un bon livre :

Hic et mare transit (1).

Ailleurs, nous l'avons déjà vu, il fait aller son livre en Afrique et en Espagne (2). Martial nous apprend que ses écrits parvenaient dans l'Espagne tarraconnaise, sa patrie (3), chez les Gètes et chez les Bretons (4).

Nous avons même sur ce point quelques faits plus intéressants, en ce qu'ils se rapportent à notre Gaule. La connaissance des deux premiers est due à Martial, cité déjà tant de fois dans cet article, et

(1) *De arte poet.*, v. 345.
(2) *Epist.*, I, 20, v. 13.
(3) *Épigr.*, X, 104, v. 4.
(4) *Epigr.*, XI, 3, v. 3.

Digitized by Google

celui des auteurs de l'ancienne Rome qui nous a transmis le plus de notions diverses sur le matériel des livres et les marchands qui les vendaient. Parlant de son ami M. Antonius, qui habitait Toulouse, il nous apprend que ses écrits allaient dans cette ville lettrée de la Narbonnaise, à laquelle il donne l'épithète de *Palladia* (1). Ailleurs il fait mention d'une cité gauloise, bien plus voisine de la nôtre, Vienne, qui se montra quelquefois sa rivale. Dans celle-ci, nous dit-il, les deux sexes et tous les âges faisaient également leurs délices de ses œuvres, ce qui le comblait de joie, mais n'était pas fort honorable pour les mœurs de ses habitants :

Fertur habere meos, si vera est fama, libellos
Inter delicias pulcra Vienna suas.
Me legit omnis ibi senior, juvenisque puerque
Et coram tetrico casta puella viro, etc. (2).

Peut-être ne sera-t-il pas déplacé de citer aussi ces vers d'Horace assez peu modestes, quoiqu'ils expriment un augure plutôt qu'un fait.

Me Colchus, et qui dissimulat metum
Marsæ cohortis Dacus, et ultimi
Noscent Geloni : me peritus
Discet Iber, Rhodanique potor (3).

Je citerai encore un autre fait, bien qu'il appartienne à une époque postérieure de beaucoup, et à l'antiquité ecclésiastique ; il est précieux, d'ailleurs, en ce qu'il nous fait voir avec quelle promptitude un livre se répandait alors quand il jouissait de quelque estime. Je veux parler de l'ouvrage de Sulpice-Sévère sur la vie de saint Martin, qui, édité d'abord dans les Gaules, fut bientôt connu, non seulement dans cette province et à Rome, où saint Paulin de Nole l'avait porté, où on l'enlevait, et où les bibliopoles se félicitaient de sa vente merveilleuse (4); mais encore en Illyrie, en Afrique, en Égypte, et jusque dans les déserts de la Thébaïde (5).

(1) *Epigr.* IX, 100.
(2) *Epigr.*, VII, 88.
(3) *Od.* II, 20, vv. 17.—20.
(4) Sulp. Sev., *Dialog.*, I, 16. — Paulin., *Epist.* 29.
(5) *Ibid.*, *ibid.*

Digitized by Google

Ainsi nous savons que dans les provinces, dans les villes un peu considérables où la culture des lettres était en honneur, les livres des écrivains de Rome étaient lus et appréciés; que cela avait lieu particulièrement dans quelques cités des Gaules; et, si par rapport à notre ville nous n'avons pas d'autre donnée positive que celle dont nous sommes redevables à Pline lui-même, du moins, nous savons d'ailleurs que les lettres y étaient cultivées d'une manière assez remarquable pour une ville adonnée au commerce, et nous devons trouver tout simple qu'elle aussi connût les bonnes productions de la littérature romaine. Or, il est peu vraisemblable que les amateurs de livres pussent toujours s'adresser directement à la capitale pour se les procurer, à une époque où les lettres et les marchandises n'avaient pas ces occasions de transport faciles et régulières que leur a donné depuis l'organisation perfectionnée des postes, des messageries et du roulage. C'était donc naturellement aux bibliopoles de leurs provinces qu'ils devaient avoir recours le plus ordinairement, soit que ceux-ci fissent venir leurs livres des boutiques de Rome, soit qu'ils les fissent transcrire eux-mêmes par des *librarii* à leurs ordres, ce dont l'absence de garanties légales pour la propriété littéraire semblait leur laisser la liberté. Riche, lettrée, point central du commerce des Gaules, la ville de *Lugdunum*, plus que toute autre, dut jouir, ce semble, d'un tel avantage; et, une fois encore, nous pouvons à bon droit nous étonner nous-mêmes de la nouveauté de ce fait pour l'écrivain distingué qui l'apprenait seulement de son ami Geminius.

Sauf l'infériorité des villes de province par rapport à Rome, pour tout ce qui tenait à l'élégance, à la recherche et au luxe, les boutiques des bibliopoles, dans notre Gaule et à *Lugdunum*, ressemblaient beaucoup, sans doute, à celles de la capitale, sur lesquelles j'ai recueilli ci-dessus les particularités que les écrivains anciens nous ont fait connaître; et c'est à raison même de cette ressemblance présumée que j'ai cru pouvoir me livrer à ces recherches sans trop m'écarter de mon sujet. Ainsi, Lyon eut sans doute aussi son *Argiletum* et sa *Via Sigillaria*, ses Atrectus et ses Tryphon, comme il devait avoir un jour ses Dolet, ses Gryphe, ses Roville, ses Cardon, etc.

J'ai rapporté plus haut l'inscription de deux bibliopoles romains;

Digitized by Google

je n'ai rien de semblable à mentionner parmi les nombreux monuments épigraphiques récoltés sur le sol lyonnais. Je dois cependant rappeler à mes lecteurs un antique monument de notre ville, relatif à un négociant dont le commerce n'était pas étranger à celui des *librarii* et des bibliopoles, car il leur fournissait la matière première des livres que transcrivaient les uns, et que les autres vendaient. Ce monument est l'épitaphe d'un *Cartarius* ou *negotiator artis cartariæ*, c'est-à-dire d'un marchand de feuilles à écrire, de ce que nous appellerions aujourd'hui un papetier. Je ne donne que les premières lignes de cette inscription assez longue, du musée Saint-Pierre(1).

D M
E T M E M O R I A E A E T E R N A E
V I T A L I N I. F E L I C I S. V E T. L E G.
M. H O M I N I. S A P I E N T I S S I M
E T F I D E L I S S I M O. N E G O T I A T
R I L V G D V N E N S I A R T I S C
T A R I A E (2), etc.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette inscription, intéressante, par la nature du commerce et de l'industrie qu'elle mentionne dans notre ville, et curieuse aussi dans la partie que je supprime. Je dépasserais les limites qui me sont tracées, si je m'y arrêtais comme elle le mérite. J'y reviendrai vraisemblablement avant peu : me bornant aujourd'hui à la signaler passagèrement, je termine par là mes remarques sur la lettre de Pline à notre compatriote Geminius.

H. G.

(1) Sous le n° XXXIV.
(2) *Car*TARIAE.

Digitized by Google

POÈTES
ET PROSATEURS
DE L'ANTIQUITÉ.

II.

AUSONE.

« *Fors erit ut nostros manes sic adserat olim*
« *Exemplo cupiet qui pius esse meo.*
(Ausonius *in professores*).
« Peut-être, à mon exemple, un poète à venir
« Versera sur ma tombe un pieux souvenir.

C'est en ces termes qu'Ausone, après avoir consacré, par un poème, la mémoire des professeurs qui l'avaient précédé dans la chaire municipale de Bordeaux, invoquait pour lui-même les souvenirs pieux de ses successeurs.

A travers quinze siècles, à travers les cris discordants des invasions qui passent et des sociétés qui s'écroulent, la modeste voix du poète-professeur est parvenue jusqu'à nous, et nous avons cru devoir répondre à son appel. Car, nous aussi, nous nous sommes assis dans la chaire d'Ausone, nous aussi nous avons habité la gracieuse cité des Bituriges, qui molle-

Digitized by Google

ment couchée au pied de ses vertes collines, et ombragée de guirlandes de pampre, est bercée par le flux et le reflux de son beau fleuve (1). Mais, depuis les jours d'Ausone, l'humble Burdigala avait bien grandi. Elle avait déchiré, en s'épanouissant, son enceinte romaine; ses rues étroites s'étaient élargies en avenues magnifiques, bordées d'élégantes maisons : la féconde, la majestueuse Garonne, fière du beau pont dont Napoléon l'avait couronnée, et semblable à l'antique Cybèle sous son diadème de tours, appelait dans son sein les navires de toutes les nations, et tenait le commerce des deux mondes dans un pan de sa robe d'azur.

Aujourd'hui que nous avons emporté loin de l'Aquitaine notre tente vagabonde, nous retrouvons à Lyon aussi des traces de notre illustre confrère. Car si Ausone reçut le jour à Bordeaux, c'est à Lyon qu'il doit une seconde naissance. C'est dans le monastère de l'Ile-Barbe qu'a été conservé le seul manuscrit complet de ses œuvres. C'est aux soins studieux d'un lyonnais, Étienne Charpin, et aux frais d'Ant. d'Albon qu'Ausone est redevable d'avoir été rendu tout entier au monde littéraire, en 1558. Et certes il était temps : quatre ans plus tard, la bibliothèque de l'Ile-Barbe était livrée aux flammes par les Calvinistes, qui s'étaient rendus maîtres de Lyon, et plusieurs parties des ouvrages d'Ausone périssaient sans retour.

La tâche que nous entreprenons n'est point une œuvre de biographe ou de commentateur. Les savants travaux de J. Scaliger, de Vinius et des Bénédictins ne laissent rien à désirer sous ce rapport. Nous osons l'avouer, le but auquel nous aspirons nous semble plus élevé, plus utile. Que, parmi les débris de la littérature latine, il y ait eu un écrivain d'un mérite secondaire, auteur de plusieurs pièces gracieuses et d'une foule de vers médiocres; que cet écrivain ait été précepteur de Gratien, comte du palais, questeur et enfin consul, c'est un

(1) ... Juga frondea subsunt.
Fervent æquoreos imitata fluenta meatus (*Claræ urbes*).

Digitized by Google

fait par lui-même assez indifférent. Mais qu'une belle intelligence servie par une organisation des plus heureuses, qu'un esprit facile, brillant, enrichi de toute espèce de connaissances, n'ait été, n'ait pu être qu'un poète médiocre, c'est un fait grave, dont il importe d'approfondir les causes. Et si la faiblesse du poète nous apparaît comme une conséquence nécessaire de la société où il a vécu, de l'atmosphère qu'il a respirée, alors ces observations littéraires seront en même temps une haute leçon de morale; et l'étude d'un écrivain obscur pourra être aussi féconde que celle des plus grands auteurs.

On le voit, en faisant de pieuses libations sur la tombe poétique d'Ausone, nous n'y répandrons pas seulement le lait et le miel, nous nous permettrons d'y verser aussi quelques gouttes d'absinthe. Si l'on doit des égards aux vivants, on ne doit que la vérité aux morts. De nos jours, la critique littéraire, comme autrefois la religion, n'a pour autels que des tombeaux.

I.

FAMILLE D'AUSONE. — SON ENFANCE.

Il y avait à *Burdigala*, au commencement du IVe siècle, un médecin, nommé Julius Ausonius, né à *Vasates* (*Bazas*). Il était venu s'établir dans la métropole de la 2e Aquitaine, s'y était marié, et y exerçait sa profession d'une manière distinguée. C'était un de ces hommes essentiellement pacifiques; bienvenus de tout le monde, parce qu'ils ne coudoient aucun intérêt, aucun amour-propre; un de ces hommes que personne ne heurte, parce que personne ne les rencontre sur son chemin. Tout entier à sa spécialité, il jouissait d'une réputation qu'on ne contestait pas, parce que c'était une réputation à part : il n'avait pas plus d'envieux que de prétentions; il ne se piquait pas même du talent, assez commun alors, de bien

Digitized by Google

s'exprimer en latin, content de parler facilement le grec, qui était la langue de son état. Jusqu'alors il avait borné son ambition au titre modeste de curial : encore, satisfait de l'avoir obtenu, se tenait-il à l'écart, sans prendre aucune part aux affaires municipales. Il n'était d'aucun parti, d'aucune coterie; il ne se mêlait que d'aller voir ses malades, à qui il donnait gratuitement ses soins; car, sans être riche, Julius jouissait d'une position indépendante, et comme il n'avait besoin de personne, il avait de nombreux amis (1).

Sa femme Æonie était en tout digne de lui. Elle songeait uniquement à son ménage comme Julius à ses malades (2). Déjà elle lui avait donné une fille, mais cette enfant était morte à l'âge d'un an (3). Ce fut donc une grande joie dans la famille, quand Julius Ausonius se vit père d'un fils, d'un bel enfant, dont la bonne constitution promettait une longue vie. Pour comble de bonheur, son aïeul, grand mathématicien, et qui s'adonnait à l'astrologie judiciaire, prédit à cet enfant une carrière brillante (4). Hélas! quel grand papa n'est un peu astrologue! Aussi ce fut dans la famille à qui élèverait l'enfant prédestiné. Sa première éducation fut confiée à son aïeule Emilie, femme austère, impérieuse, et qui réunissait deux qualités très conciliables, une vertu à toute épreuve et un teint si basané, qu'on l'avait surnommée la *Maure* (5).

Cependant le petit Ausone n'était pas exclusivement abandonné à la sévère Émilie la *Maure*. Il avait une jeune tante, qui s'appelait aussi Émilie, mais dont le caractère était si gai, si vif, si turbulent, qu'on l'avait surnommée dans son enfance, non pas Hilaria, mais *Hilarius*. On dirait que ce surnom influa sur sa destinée. Ce fut un personnage fort singulier. Tous ses

(1) Epicedium. — Parentalia I.
(2) Parent. 2.
(3) Epiced.
(4) Parent. 3.
(5) Parent. 5.

Digitized by Google

goûts étaient étrangers à son sexe : elle étudiait la médecine, maniait la lancette avec une rare dextérité, et enfin elle se voua à une virginité perpétuelle (1).

II.

AUSONE AU COLLÉGE.

Quelque fût l'habileté de la tante Hilaire, le moment était venu de confier Ausone à de plus savantes mains. Bordeaux était alors un des plus brillants foyers d'instruction dans les Gaules. Le jeune Ausone, après avoir franchi rapidement les degrés élémentaires, se trouva un jour face à face avec le rhéteur Tib. Victor Minervius. Ce fut dans la vie d'Ausone un jour solennel. Dans son admiration naïve, l'enfant ouvrait ses grands yeux noirs pour contempler cet homme qui avait enseigné la rhétorique à Constantinople, à Rome, et qui revenait dans sa patrie environné du double prestige d'une grande renommée acquise dans deux grandes capitales. Minervius, d'ailleurs, écrivait des panégyriques à faire pâlir ceux d'Isocrate ; il composait des déclamations qu'eût enviées Quintilien : sa parole coulait comme un torrent qui roule des parcelles d'or sans un seul atôme de limon ; et pour le geste et le débit, il eût vaincu même Démosthène (2).

Tout cela fit sur le jeune élève une profonde impression ; tellement que, quelques soixante ans après, le vieillard retrouvait sous ses cheveux blancs les souvenirs ardents du jeune homme, et parlait de son maître dans les termes enthousiastes que nous venons de rapporter.

Cette vive admiration influa sans doute sur son avenir intellectuel. Dans la jeunesse, il n'est rien de plus utile et de plus dangereux que l'admiration : elle sert à former le modèle

(1) Parent. 6.

(2) Prof. I.

Digitized by Google

idéal auquel on cherche ensuite à parvenir. L'idéal d'Ausone, ce fut Minervius. Encore, le danger d'un modèle imparfait est-il nul quand on peut, plus tard, à l'aide de la comparaison, corriger, étendre son idéal : mais malheureusement le pays, le siècle d'Ausone ne lui offrit dans la suite rien de mieux que Minervius, si ce n'est peut-être son oncle Arborius, à qui l'expérience de la vie réelle et la pratique des affaires avait pu donner plus de solidité d'esprit (1); mais moins brillant que le premier rhéteur, il ne put l'effacer, et Minervius resta pour Ausone le type de l'écrivain.

Si Minervius était un Démosthène, Ausone à son école fut bientôt un Virgile. *Ego hoc tuum carmen libris Maronis adjungo* (2). Ces honnêtes rhéteurs, dans leur naïf orgueil, s'imaginaient être poètes sous l'hexamètre, comme plus tard ils se crurent consuls sous la trabée!

Arborius cultiva les talents naturels de son neveu; il le fit venir à Tolosa, où il enseignait alors la rhétorique. Bientôt le jeune Ausone surpassa son maître lui-même; il devint grammairien, puis rhéteur, et enseigna publiquement à *Burdigala*.

III.

AUSONE HOMME D'ESPRIT.

Voilà donc Ausone poète en plein rapport, et obligé comme tel de fournir, bon an mal an, à ses doctes amis, une raisonnable récolte de vers. Et vraiment il en faisait de fort jolis. Il avait tant de facilité et d'abondance! Le mètre s'assouplissait si docilement sous sa main! surtout ses épigrammes faisaient fureur. Non content de les faire d'une seule manière, il retournait quelquefois la même sous *douze* formes différentes,

(1) Parent. 3.

(2) Symmach. Epist.

Digitized by Google

comme celle qu'il fit sur la génisse de Myron. Il en faisait à tout propos, sur tout sujet, ordinairement avec esprit, souvent avec trop d'esprit : il suffisait de le toucher pour faire jaillir une étincelle. Quand aucun sujet d'épigramme ne s'offrait à sa pensée, il ne laissait pas oisive sa faculté versifiante : comme les forgerons, qui, pour ne pas interrompre le mouvement de leur bras, frappent sur l'enclume pendant qu'ils retournent le fer, Ausone, en attendant qu'il eût tourné une nouvelle matière, frappait sur une épigramme grecque et la traduisait en latin. Ces épigrammes ne sont pas les moins nombreuses de son recueil.

Il ne se bornait pas à des épigrammes : il composait beaucoup d'autres pièces fugitives. Une des plus jolies est *l'amour attaché au gibet.*

C'est une bluette gracieuse, un rien charmant : Virgile lui a fourni l'idée de la scène par laquelle il commence, et le nom du grand poète semble lui avoir porté bonheur. Il peint d'une manière frappante ces champs aériens qu'habitent les héroïnes victimes de l'amour :

> Errantes silva in magna et sub luce maligna
> Inter arundineasque comas, gravidumque papaver,
> Et tacitos sine labe lacus, sine murmure rivos (1).

Puis nous voyons défiler sous nos yeux tout le cortége des amantes infortunées, cortége un peu long, malgré la diversité du costume et la richesse de la versification. Tout à coup la scène change. Au milieu de ces sombres ténèbres, arrive l'auteur de leurs maux, l'Amour. La fureur des héroïnes, leur acharnement, leur vengeance, tout cela est décrit avec on ne

(1) Errant dans une vaste forêt, qu'éclaire une lumière douteuse, parmi des roseaux épais, de lourds pavots, et des lacs sans cascade, et des ruisseaux sans murmure.

Digitized by Google

peut plus d'esprit ; le vers est savant, travaillé et cependant gracieux et facile :

> Hæc laqueum tenet, hæc speciem mucronis inanem
> Ingerit, illa cavos amnes, rupemqne fragosam,
> Insanique metum pelagi, et sine fluctibus æquor (1).

Enfin, le dénoûment convient parfaitement au sujet : il se fait au moyen d'un bouquet de roses, qui, dans la main de Cythérée, devient une arme de vengeance, et fait même couler une goutte de sang. Ainsi se termine cette pièce charmante, qu'on prendrait volontiers pour une feuille de rose qui, pendant le châtiment, serait tombée du bouquet de Vénus.

IV.

AUSONE CONDAMNÉ A LA MÉDIOCRITÉ.

Comment, avec tant d'esprit, d'enjouement, de facilité, de connaissance de la langue et de la versification latine, Ausone ne fut-il qu'un poète médiocre ? C'est que le poète n'est pas un être isolé, indépendant, recueilli en lui-même et sans relation avec ce qui l'entoure. Son talent est la résultante de sa propre organisation et des circonstances où il est placé. Or, l'atmosphère que respirait Ausone n'avait pas assez d'air pour la poitrine d'un homme de génie. Aussi sa croissance s'arrêta vite : le poète resta chétif, étiolé ; il ne parvint qu'à la taille de ce qu'on appelle un homme d'esprit.

Au temps d'Ausone, un grand poète était presque impossible. La preuve en est qu'il n'en parut aucun : or, il n'est pas probable que la nature ait déshérité certains siècles des

(1) L'une tient un cordon menaçant, l'autre lève sur lui la vaine apparence d'une épée, celle-ci lui montre un fleuve profond, un rocher escarpé : elle fait gronder devant lui une image de la mer, un océan sans flots.

Digitized by Google

talents qu'elle prodigue à d'autres. L'absence des grands poètes a donc des causes indépendantes de l'organisation des individus. Ce sont ces causes que nous allons tâcher d'indiquer.

Qu'est-ce qu'un poète ? Un homme qui conçoit le *beau*, c'est-à-dire l'*Être;* l'Être aussi complet qu'il peut apparaître sous des conditions données et sous des formes finies ; et qui le reproduit et le rend sensible à ses semblables par la parole.

Or, à l'époque d'Ausone, on concevait très peu le beau, non que le sentiment en fût éteint dans le cœur de l'homme. L'homme est le même dans tous les siècles ; il n'a jamais ni un membre de plus ni un sentiment de moins. Mais ce sentiment s'était assoupi faute d'exercice ; il trouvait rarement de quoi se développer dans toute son énergie ; à plus forte raison était-il impuissant à créer.

Il est quatre ordres de faits qui font naître ordinairement dans l'esprit l'idée du beau, et qui, par conséquent, fournissent des inspirations aux poètes :

1° Dieu, la cause infinie;

2° La nature, son éternel effet ;

3° L'homme, cause bornée ;

4° Les actions et les institutions humaines, effet mobile comme sa cause.

Nous allons voir comment ces sources étaient taries pour la plupart à l'époque qui nous occupe.

V.

SENTIMENT RELIGIEUX DEVENU STÉRILE.

Les idées religieuses ne pouvaient avoir alors aucune influence sur la poésie. L'Olympe était depuis longtemps désert ; même sous le règne de Virgile et d'Horace, Jupiter avait grand besoin d'être citoyen pour continuer à être dieu, et d'appuyer son chancelant autel sur le roc inébranlable du Capitole. Mais,

Digitized by Google

depuis que Constantin lui a retiré cet appui, personne n'est plus saisi d'un religieux effroi quand il agite son immortelle chevelure, ou quand son noir sourcil s'abaisse et fait trembler l'Olympe.

Nous trouvons bien encore dans Ausone quelques souvenirs charmants de la mythologie, entre autres cette délicieuse peinture des naïades de la Moselle, qui vont dérober des raisins sur les collines, et qui, pour fuir la poursuite des Faunes, se réfugient dans les flots. Rien de plus agréable que le tableau de ces satyres qui nagent si maladroitement, et ne saisissent que de l'eau au lieu des nymphes qui glissent et s'échappent de leurs bras :

> Hic ego et agrestes satyros et glauca tuentes
> Naïdas..... (1).

Ce passage me semble excellent : c'est un des meilleurs d'Ausone, et il ne serait pas déplacé chez un contemporain de Virgile; mais on sent que la mythologie n'est ici qu'un jeu, et non une croyance : elle peut encore faire naître de jolis vers, elle en inspirerait difficilement de sublimes.

Mais, dira-t-on, une religion nouvelle, plus noble que le polythéisme, en avait pris la place et pouvait inspirer les poètes.

D'abord, on s'est généralement exagéré beaucoup les progrès du christianisme dans les Gaules. Au quatrième siècle, il y régnait officiellement, il est vrai; mais il s'était peu infiltré dans les mœurs. Les Gaulois ne s'étaient pas convertis; ils s'étaient laissé faire chrétiens.

On a beaucoup discuté sur la religion d'Ausone. Eh! mon Dieu, rien n'est plus simple : Ausone est sceptique dans ses croyances, il ne sait que penser de la vie future (2); épicurien dans sa morale, et souvent d'un épicuréisme délicat qui rap-

(1) *Mosella*. Nous aurons occasion de revenir bientôt sur ce morceau.

(2) Profess. I.

Digitized by Google

pelle celui d'Horace (1). Dans ses mythes il est presque toujours païen ; quelquefois il penche vers le dogme chrétien, surtout quand il y trouve l'occasion d'un trait ingénieux (2); alors Ausone, en bon rhéteur,

Est fidèle à sa pointe encor plus qu'à l'Olympe.

Ainsi Ausone poète, l'Ausone que nous avons entre les mains, et duquel seul nous avons à nous occuper, n'était pas chrétien.

Resterait donc à savoir si l'eau du baptême a coulé sur le front de l'homme qui s'appelait Ausone. La question réduite à ces termes intéresse fort peu l'histoire littéraire. Nous consentons que les critiques zélés pour son salut le baptisent sur ses vieux jours (époque qu'attendaient alors les chrétiens même les plus fervents). Mais qu'ils lui laissent auparavant composer la presque totalité de ses ouvrages ; qu'ils attendent même qu'il soit parvenu à une extrême vieillesse ; car il était déjà bien vieux quand Paulin lui reprochait son attachement au polythéisme :

Nec crimineris impium.
Pietas abesse a christiano qui potest ?
Namque argumentum MUTUUM EST,
Pietatis esse christianum, et impii
Non esse Christo subditum.
— Quem qui colit UNUM
Hic vere memor est cœli (3).

Qu'ils lui fassent alors composer, s'ils y tiennent, son poème

(1) Epig. 38. Qualem velit amicam.

(2) Tres deus unus.

(3) Ne m'accuse pas d'impiété. La piété peut-elle manquer à un chrétien? Je pourrais te renvoyer à l'accusation : la piété consiste à être chrétien, l'impiété à n'être pas soumis au Christ. L'adorer *lui seul*, c'est-là vraiment se souvenir du ciel.

Digitized by Google

pascal et sa prière du matin ; car, pour les vers *Rhophaliques*, on ne me persuadera jamais que la même main ait écrit cette pièce et la Moselle.

La foi chrétienne elle-même était impuissante alors pour créer un poète. Elle eût fait d'Ausone un théologien comme Paulin son élève. Le christianisme sentait le besoin de s'enraciner avant de fleurir ; il ne pouvait devenir une poésie qu'après avoir été une religion ; car ce qu'il y a d'inspirateur en lui, ce ne sont pas les dogmes, c'est le sentiment ; c'est l'esprit et non la lettre. Le Christ l'avait bien dit, et c'est vrai dans la poésie comme dans la morale : *la lettre tue ; c'est l'esprit qui vivifie.*

VI.

SENTIMENT DE LA NATURE DEVENU STÉRILE.

Le sentiment vif de la nature, cette autre religion du cœur, ne régnait guère chez les hommes de lettres du IVe siècle. Leur goût, émoussé par une civilisation corrompue, n'était plus susceptible des impressions naïves. Le frottement d'une vieille société avait terni la fraîcheur, usé le velouté de leur ame. Ne demandez pas à Ausone ce que la nature a de grand et de simple. Ne lui dites pas d'aller s'asseoir *tristement sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne, au coucher du soleil ;* d'entendre *gronder le fleuve aux vagues écumantes,* qui *serpente et s'enfonce en un lointain obscur*, et de contempler *le lac immobile* étendant *ses eaux dormantes où l'étoile du soir se lève dans l'azur*. Il vous mènerait au bord de la Moselle, et vous ferait observer, *au fond du fleuve, le sable qui se ride sous le flot, l'herbe qui s'incline et tremble, le caillou qui se cache et étincelle tour à tour, la mousse et le gravier qui s'unissent pour former un brillant tapis.* A l'endroit où la rivière baigne les pieds d'une colline, il vous montrerait *les flots qui semblent se cou-*

Digitized by Google

ronner de feuillage, le fleuve se planter de vignes, et la colline tout entière se verser dans la Moselle. Alors la crête du coteau nage avec un doux mouvement, on voit le pampre absent trembler, et la grappe se gonfler sous les eaux.

Tous ces détails, sans doute, sont vrais et gracieux; mais le sévère Boileau n'aurait-il pas dit :

> Sur de trop vains objets c'est arrêter sa vue?

Au milieu de ces minutieuses analyses, l'ensemble du tableau se décompose et disparaît. Il n'y a plus de grandeur, d'unité; l'univers n'a plus d'âme ni de vie. Ausone n'a jamais compris cet admirable vers : *Jovis omnia plena*. Il le prend pour une fiction poétique. *Nec jam miramur licentiam poëtarum qui omnia deo plena dixerunt.* A la vue des sublimes beautés de la nature, il n'a jamais senti son ame s'élancer de son sein, et prête à se fondre dans cette sublime harmonie. Il n'eut jamais écrit des vers comme ceux-ci :

> I live not in myself, but I become
> Portion of that around me; and to me
> High mountains are a feeling ....
> Are not the mountains, waves and skies a part
> Of me and of my soul, as I of them ? (Childe Harold C. III.) (1)

Pauvre poète !

> Un seul être lui manque et tout est dépeuplé.

Pour lui le monde est un temple désert, et la nature est morte à ses yeux comme la croyance au fond de son cœur.

(1) Je ne vis pas en moi, mais je deviens une portion de ce qui m'environne : pour moi les hautes montagnes sont un sentiment. — Les montagnes, les vagues et les cieux ne sont-ils pas une partie de moi et de mon ame, comme moi une partie d'eux ?

Digitized by Google

VII.

L'HOMME ET SES ŒUVRES FOURNISSENT ALORS PEU D'INSPIRATIONS.

Restent deux sources d'inspiration poétique, l'homme et ses œuvres. Ces sources sont les plus fécondes, les plus intarissables. Voyons si les contemporains d'Ausone pouvaient facilement y puiser.

L'humanité peut féconder le talent du poète ou par les types qu'elle lui présente, ou par les sentiments qu'elle lui inspire. Or, quels hommes le poète pouvait-il peindre alors? car on ne peut faire de l'homme une peinture abstraite, il faut le dessiner tel que la nature ou les circonstances l'ont fait, avec ses mœurs, ses passions, ses croyances. Prendre pour modèle l'homme de son siècle, c'eût été faire un triste tableau. Le monde romain était alors si caduc, si stérile en vertus publiques! Prendre pour type les grandes figures de l'antiquité, c'était refaire Horace et Virgile. D'ailleurs, parler de gloire et d'héroïsme, c'était parler une langue morte que personne n'aurait plus comprise. La véritable Rome avait trouvé d'admirables peintres pour tracer son portrait au moment fatal où sa beauté allait dépérir; et quand une fois une société s'est exprimée tout entière, quand elle a fait son testament littéraire, il ne lui reste plus qu'à mourir en silence. Il faut alors, pour donner naissance à de grands poètes, que d'autres faits, d'autres mœurs viennent éveiller des sentiments nouveaux, de nouvelles idées; il faut que la nature humaine, ce fond éternel et inépuisable de poésie, se présente sous un aspect nouveau.

Je me figure un fleuve qui, de ses mille replis, embrasse un seul et admirable paysage. Un homme, porté sur une légère nacelle, est doucement entraîné par le courant. A

Digitized by Google

chaque instant il change de point de vue, à mesure qu'il tourne autour du paysage, qui pourtant est toujours le même : il peut, à des moments divers, en tracer vingt images, toutes semblables au modèle, toutes différentes l'une de l'autre. Le fleuve, c'est le temps ; l'homme qu'il entraîne c'est le poète ; le paysage immobile, c'est la nature morale et ses lois éternelles.

Mais tant qu'un point de vue nouveau ne s'est point dévoilé, tant que la société n'est pas en présence de nouvelles croyances, que voulez-vous que fasse le poète ? Répétera-t-il, écho vulgaire, les chants de ses prédécesseurs ? Quand il réussirait à en égaler la perfection, il ne serait certainement pas goûté de ses contemporains. La société sent qu'elle est faite pour marcher : elle ne veut pas que ses artistes restent stationnaires ; elle se fâche contre eux, quand elle n'est pas contente d'elle ; elle casse son miroir quand elle s'y voit vieille. Et l'on répète partout : le public veut à tout prix du neuf : alors les poètes font comme les organes de la publicité, qui créent des nouvelles quand ils n'en ont pas, les poètes font du neuf avant que les événements en aient fait ; ils sortent du vrai, du beau et tombent dans le faux, le monstrueux ou l'absurde.

C'est ce qui arriva du temps d'Ausone. Mais si l'humanité offrait alors à l'écrivain peu de types à peindre, elle lui inspirait peu de sentiments à exprimer.

L'amour de l'humanité, cette vertu céleste qui, sous les noms de charité et de philosophie, devait faire du genre humain une seule nation, n'avait encore embrasé que quelques ames d'élite ; l'amour de la patrie, cette humanité restreinte, cette idole de l'ancien monde, était tombé avec la liberté. Restaient donc les sentiments individuels — ou l'égoïsme étouffant toute inspiration généreuse entre ses bras secs et sa froide poitrine — ou les relations intimes de la famille, de l'amitié, capables de produire encore quelques ouvrages touchants ; si un faux goût ne détournait pas les

Digitized by Google

poètes d'aller y chercher leurs inspirations. Elles ont, en effet produit quelques excellents morceaux sous le style d'Ausone. Ses lettres à Paulin, sauf quelques exceptions, sont pleines de naturel et de tendresse : je ne parle point des premières qu'il lui adressa, dans lesquelles il n'a d'autre but que de montrer de l'esprit, et où par conséquent il est froid et déclamateur : mais dès qu'il craint de ne plus revoir son ami, dès qu'un sentiment réel et sérieux conduit sa main, alors il est presque toujonrs touchant :

Agnosces ne tuam, Ponti dulcissime, culpam?
Accure, o nostrum decus, o mea maxima cura,
Votisque, omnibusque bonis, precibusque vocatus
Appropera, dum tu juvenis, dum nostra senectus
Servat inexhaustum, tibi gratificata, vigorem,
O quando iste meas implebit nuncius aures:
Ecce tuus Paulinus adest !etc. . . . . .
. . . . . Jamjam tua limina pulsat!
Credimus? an qui amant, ipsi sibi somnia fingunt (1)?

Il y a, dans cette correspondance, plusieurs morceaux non moins touchants. Il semble que la faculté d'aimer, lorsqu'elle ne peut se répandre au loin, se concentre avec plus de force sur les affections étroites. Les épitres de Paulin, en réponse à celles d'Ausone, sont d'une froideur et quelquefois d'une amertune qu'explique, mais ne justifie pas, la nouveauté de sa conversion.

Il est honorable pour Ausone que, toutes les fois que son

(1) Reconnaîtras-tu ta faute, ô bien aimé Pontius? Accours, ô notre gloire, ô mon souci le plus cher; mes vœux, mes espérances, mes prières te rappellent, hâte-toi, tandisque ma vieillesse conserve, pour fêter ton retour, un reste de vigueur. Oh! quand mon oreille s'assouvira-t-elle de cette nouvelle heureuse : Voici ton Paulin qui revient....déjà il frappe à ta porte. Est-il possible? ou n'est-ce qu'un vain rêve de l'amitié?

Digitized by Google

cœur est de moitié dans son travail, il se surpasse de beaucoup lui-même. Son épitre première à son père, celle qu'il adresse à son petit-fils sous le titre de *protrepticon*; plusieurs de ses épigrammes à sa femme sont des pièces dignes d'éloges. La lettre à son fils qui venait de le quitter est extrêmement touchante. Peut-on ne pas remarquer ce vers si vrai et si simple d'une lettre, où il lui annonce un envoi de gibier :

Vescente te fruimur magis (1).

De cet autre, où, en parlant d'un accident qui a menacé la vie de son fils, il dit :

Illa meum petiit tegula missa caput (2).

Ce mot me semble aussi touchant et moins recherché que celui de Mme Sevigné : *Ma chère fille, j'ai mal à votre poitrine.*

L'Idylle qui a pour titre Villula, est sans doute fort courte, mais elle a encore dix vers de trop ; sans ces vers, où le goût du rhéteur vient refroidir l'inspiration du poète, cette pièce serait un petit chef-d'œuvre de sentiment et de délicatesse, qu'on croirait dérobé aux tablettes d'Horace :

Salve hærediolum, majorum regna meorum,
Quod proavus, quod avus, quod pater excoluit :
Quod mihi jam senior properata morte relinquit.
Eheu ! nolueram tam cito posse frui !
Justa quidem series patri succedere ; verum
Esse simul dominos gratior ordo piis (3).

(1) En te l'offrant, j'en jouis davantage.

(2) C'est ma tête qu'a frappé cette tuile.

(3) Salut, mon petit champ, humble royaume de mes ancêtres, toi que mon bisaïeul, que mon aïeul, que mon père a cultivé ; toi qu'il me laissa, enlevé déjà vieux par une mort prématurée. Hélas ! je n'aurais pas voulu te posséder sitôt ! sans doute il est naturel que le fils succède à son père ; mais quand on s'aime bien, il est plus doux de posséder ensemble.

Digitized by Google

Cettte pièce a un air de parenté avec la satire *hoc ira in volis*, sauf cette différence qu'Horace s'abandonne sans contrainte au charme de la situation ; il sent que là est la vraie poésie. Ausone l'a rencontrée par hasard, son cœur l'a devinée ; mais son goût ne l'apprécie pas. Il ne peut croire que la gloire poétique soit attachée à des choses si naturelles, à des sentiments que tout le monde aurait pu éprouver, et qui n'excitent dans son auditoire aucun étonnement, aucun cri d'admiration.

Car, c'était là une autre cause de l'extrême difficulté d'être poète au IVe siècle. Presque toutes les sources d'inspiration étaient taries, nous l'avons vu ; une seule semblait encore promettre d'heureuses pensées, et le mauvais goût de la société littéraire empêchait les poètes d'y puiser avec confiance. Nous allons étudier ce nouvel obstacle, et faire connaissance avec cette société.

VIII

LES GENS DE LETTRES DE BURDIGALA.

On ne fait jamais tant de vers qu'aux époques où il n'y a plus de poésie: le IVe siècle fut fécond en hommes de lettres. Il y avait alors à Burdigala une école municipale qui jouissait d'une grande réputation, et réunissait dans son sein les professeurs les plus renommés. L'enseignement y roulait exclusivement sur la grammaire et la rhétorique. C'était une vie fort occupée que celle des professeurs de *Burdigala*. Ils enseignaient six heures par jour (1); puis, de retour chez eux, la plupart écrivaient des panégyriques, des déclamations, des pièces de vers (2), qui, à peine composées, volaient de main en main à Toulouse, à Auch, à

(1) Epit. 2.
(2) Profess. 2.

Digitized by Google

Narbonne, quelquefois jusqu'à Rome (1), accompagnées d'une humble et spirituelle préface. En retour arrivaient bientôt les remercîments, les félicitations, les éloges ; et certes les correspondants n'en étaient pas avares : on ne peut s'empêcher de sourire des louanges qu'il se prêtaient. Néanmoins, il y a quelque chose d'intéressant dans cette communauté de vie littéraire, dans cette modeste ambition d'hommes studieux qui n'attendaient de leurs veilles qu'un peu de renommée ; car les travaux littéraires étaient rarement un moyen de parvenir à une position brillante : on n'avait pas encore trouvé la pierre philosophale de la littérature, le secret de faire sortir de deux plumes croisées *la fortune et l'indépendance* (2).

Quelques professeurs durent pourtant à leurs nobles élèves, sinon à leurs ouvrages, les plus hautes distinctions. Delphidius obtint une charge dans le palais impérial ; Exupère fut président d'Hispanie ; Ausone, devenu précepteur de Gratien, fut comte du palais, questeur et préfet du prétoire enfin, l'an de Rome 1118, il parvint au consulat.

Ausone tenait le premier rang parmi les gens de lettres de *Burdigala*, tant par ses talents que par sa position sociale. Il possédait aux environs de Bordeaux et de Saintes plusieurs terres fort belles. Lucaniacus, une de ses maisons de campagne, qu'on place généralement près de Saint-Emilion, à quelque distance de Libourne, était le rendez-vous de tous les beaux esprits de la province. C'est là qu'invités par de gracieuses épitres, accouraient les poètes, les grammairiens, les rhéteurs qui pouvaient s'échapper de leurs chaires. On voyait arriver le savant Axius Paulus sur un chariot chargé d'épodes, de tragédies, de plaidoyers clas-

(1) Volitat per manus tuus Mosella. Symm. epist.

(2) On connaît les armes de M. Scribe, deux plumes en sautoir, avec deux barbarismes en exergue : *Indè fortuna et libertas.*

Digitized by Google

siques, de vers dactyliques, élégiaques, choriambiques : car, en vrai poète tout son mobilier était en parchemin (1).

On y trouvait l'ardent Delphidius, qui, encore enfant avait composé un poème épique, qui plus tard se jeta dans le barreau, et enfin dans le lumulte des affaires publiques (2).

Le jeune Paulin, l'élève chéri d'Ausone, qui avait encore plus d'ame que de talent, et qui laissa quelque chose de mieux qu'un beau poème, l'exemple d'une vie de dévoûment dans une société égoïste.

Parmi les invités, on distinguait à sa contenance modeste Victorius, lecteur infatigable et passionné pour la plus abstruse érudition. Il ne faisait ni poèmes ni discours ; connaissait peu Cicéron, Virgile et toute la littérature *moderne*. Mais s'agissait-il des livres de Numa, des lois de Solon ou de Minos, alors il était sur son terrain : c'était un puits de science. Toutefois, ses collègues paraissaient estimer médiocrement cette bibliothèque archéologique ; il était resté professeur suppléant, et passait pour un assez faible grammairien (3).

La réunion était nombreuse et généralement bien choisie ; ce qui ne veut pas dire que tous les convives fussent des hommes d'esprit ; au contraire, on avait eu l'habile prévoyance d'inviter quelques-uns de hommes qui ne possèdent qu'un talent, et encore sans le savoir, celui d'amuser les autres à leurs dépens.

Une barque légère remontait rapidement la Dordogne (4), sa large voile s'arrondissait sous le vent propice qui soufflait du Médoc. Au-dedans de l'embarcation, protégé par une tente éblouissante de blancheur, et mollement étendu sur un lit de repos, gisait un grand et gros personnage, c'é-

(1) Ep. II.
(2) Prof. Delphidius.
(3) Prof. Victorius.
(4) Ep. 6.

Digitized by Google

tait le poète Théon. Il apportait d'excellentes oranges et de fort mauvais vers (1). Arrivé à Condat, il trouva une douce voiture attelée de mulets, qui l'eurent bientôt conduit à Lucaniacus.

C'était vraiment une retraite charmante que Lucaniacus, moins encore par les agréments de la propriété, que par la délicate hospitalité du propriétaire. Là vous pouviez lire, chasser, pêcher, faire ce que vous vouliez, et surtout ne rien faire (2). Vous aviez à votre service une bibliothèque fort bien composée, tous les ouvrages remarquables des poètes, des grammairiens, des rhéteurs, les huit livres de Thucydide, les neufs livres d'Hérodote, enfin tout ce que vous vouliez, *et plus encore si vous vouliez* (3).

L'heure venue, on se mettait à table. Le repas n'était pas recherché : ce n'était point un festin d'Alcinoüs (4), mais on n'y ménageait ni les excellents vins de Bordeaux, ni les huitres vertes qu'on engraissait avec tant de soins dans les parcs (5). Et puis les charmes de la causerie faisaient bientôt oublier ceux du dîner. Souvent, inspirés par un Dieu plus puissant qu'Apollon, les convives improvisaient des vers; et plus ces acrobates poétiques franchissaient de difficultés dans leurs compositions, plus ils recevaient d'éloges. Axius Paulus lisait son *Delirus*, qui, dans un sujet léger, renfermait une immense travail (6). Paulin communiquait des fragments de l'histoire de Suétone qu'il avait mise en vers (7). Quelquefois, quand on l'en priait bien, Ausone se levait, demandait

(1) Ep. 8. :

Aurea mala... Carmina vero mala.
Aurea mala, Théon, sed plumbea carmina mittis.

(2) Ep. 12.
(3) Ep. 17.
(4) Ep. 13.
(5) Ep. 9.
(6) Ep. 14.
(7) Ep. 19.

Digitized by Google

ses tablettes, et, quoiqu'il fût l'Amphitrion, implorait l'indulgence de l'auditoire. Alors il lisait le *Gryphus*, pièce dans laquelle sont réunis tous les objets qui renferment le nombre trois, comme les Parques, les Grâces, etc., et cette liste n'avait pas moins de quatre-vingt-douze vers : et les convives d'applaudir avec enthousiasme ; et l'auteur de demander en souriant qu'on veuille bien excuser une énumération si incomplète(1). Ou bien il donnait lecture du *technopœgnion*, autre tour de force du même genre, dans lequel chaque vers finit par un monosyllabe qui se retrouve encore au commencement du vers suivant. Et tout le monde trouvait cela admirable, et les jeunes convives pensaient qu'on était bien heureux d'être si grand poète, et Ausone lui-même croyait peut-être entendre ce jugement de la critique populaire : *Courage*, Ausone, *c'est là de la bonne poésie.*

IX.

INFLUENCE DES GENS DE LETTRES SUR LE TALENT D'AUSONE. — POÉSIE DIDACTIQUE. — POÉSIE DESCRIPTIVE.

Les facultés de l'intelligence sont à peu près les mêmes dans tous les siècles ; elles ne diffèrent que par l'application : c'est une sève qui devient indifféremment ou racine ou feuillage, selon qu'elle se porte sous la terre ou dans l'air. Ces rhéteurs que fréquentait Ausone étaient pour la plupart des hommes pleins d'esprit. Il fallait user à quelque chose cette surabondance d'activité. La stérilité nécessaire de la pensée dut les jeter dans la recherche de l'expression ; comme au défaut de son esprit un fat soigne sa parure. C'est donc dans l'art d'ajuster les mots qu'ils mettent tout le mérite, toute la gloire de l'écrivain : c'est là qu'ils cherchent à se surpasser

(1) Idy. 3, in præfat.

Digitized by Google

l'un l'autre ; et, pour cela, l'expression vraie et naturelle ne vaut plus rien. Ils croiraient s'abaisser *s'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux*. Ils travaillent leur style, le rendent maniéré, prétentieux, car le style n'est jamais plus mauvais que quand on néglige tout pour lui ; de même qu'on qu'on ne se tient jamais plus mal que quand on ne s'occupe que de son maintien. Eh ! certes, ayez d'abord une idée, et puis laissez la couler dans son expression naturelle. Votre style vaudra d'autant mieux, qu'il prendra plus fidèlement la forme de votre conception, qu'il sera comme un voile souple et moelleux superposé à la pensée, en embrassant étroitement les contours, en accusant toutes les formes. Si, au contraire, le style est une de ces panoplies de nos musées, qu'on ajuste pièce à pièce, et qui se tiennent debout toutes seules sans qu'il y ait personne dessous, il sera raide, disgracieux, il n'aura aucune action, aucune vie.

On n'estime dans les autres que ce qu'on voudrait posséder soi-même. Quelles sont les qualités du poète qui exciteront les applaudissements d'un pareil public ? Ce n'est ni la vérité des caractères, ni la beauté du plan ; aussi les poètes se dispenseront-ils d'un travail dont on leur sait peu de gré. Nous ne trouverons dans leurs ouvrages ni combinaison de plan, ni création de caractères, rien, en un mot, de ce qui fait les grands poètes : des pensées fines, d'ingénieuses alliances de mots, des vers concentrés, des difficultés vaincues, des acrostiches, des centons, voilà ce qui arrache les applaudissements, et ce que les poètes composent de préférence. La poésie la plus soutenue, la plus sérieuse, celle qui a la prétention d'enfanter des ouvrages de longue haleine se tourne vers le genre didactique : comme Denys à Corinthe, de reine elle se fait pédagogue, ou bien elle imagine le genre descriptif, semblable, dit M. Michaud, à ces dieux de la fable qui furent chassés de l'Olympe, où ils présidaient à l'ordre de l'univers, et qui se réfugièrent en Egypte dans les plantes et dans les animaux :

Digitized by Google

Le genre didactique nous paraît grand et poétique, alors qu'à la poésie appartient la noble mission d'instruire les hommes ; toutes les fois qu'une vérité n'étant pas encore formulée par la science ne peut être saisie et communiquée que par cette intuition primitive qu'on nomme enthousiasme. Alors du fond de son sanctuaire, la poésie élève sa voix inspirée, et les hommes à genoux recueillent ses divins oracles. Il ne faut pas croire que ce phénomène n'appartienne qu'à l'enfance des sociétés. Chaque époque a son éducation, chaque vérité a son crépuscule. Le siècle d'Horace, où la société romaine tombait de caducité, voyait lui-même quelques vérités poindre à l'horizon de sa pensée. L'égalité des hommes devant Dieu, que le christianisme allait populariser par ses divins enseignements, était déjà prêchée par l'enthousiasme du poète (1) :

C'est pour la poésie didactique une vraie et noble mission ; mais qu'elle se traîne, humble esclave, sur les pas de la froide raison, qu'elle prétende broder un style recherché sur le fond sévère et pur de la science, c'est abdiquer son sacerdoce, c'est profaner sa parole. Le poète est le prophète de la perception spontanée : il s'abaisse et s'avilit quand il se met aux gages de la science.

Quant au genre descriptif, il nous semble la plus complète aberration où puisse se perdre le talent poétique. On a dit, en abusant d'un vers d'Horace : *La poésie est une peinture* ; mais on a méconnu les limites naturelles des deux arts. La poésie est une peinture successive; les signes qu'elle emploie ne se présentent que l'un après l'autre à l'esprit du lecteur. Or, vouloir rendre par des signes successifs des parties qui existent ensemble et que la nature a réunies dans le même objet, c'est se résoudre à en détruire l'harmonie, c'est-à-dire la beauté ; ce n'est plus peindre, c'est disséquer. Le poète

(1) Regum timendorum in proprios greges....
Est ut viro vir latius ordinet....

Digitized by Google

qui veut décrire avec la plume, n'est pas plus raisonnable que le peintre qui voudrait raconter avec le pinceau.

X.

LA MOSELLE.

La Moselle d'Ausone a toutes les qualités, tous les défauts des poèmes descriptifs. Plusieurs des morceaux qui composent cette idylle, pris séparément, sont de charmants tableaux. Nous avons parlé plus haut des jeux des Naïades et des Faunes. Cette esquisse a d'autant plus de mérite, qu'Ausone n'y est point tombé dans sa faute ordinaire. Il n'a point surchargé de détails ces légères images. Au lieu d'accumuler, il a choisi; et son choix a été si heureux que je ne crains pas de rapprocher ce passage d'une strophe charmante du Tasse, dont le sujet est semblable :

Scherzando sen van per l'acqua chiara
Due donzellette garrule et lascive,
Ch'or si spruzzano il volto, or fanno a gara
Chi prima a un segno destinato arrive ;
Si tuffano allora : è'l capo è'l dorso
Scoprono alfin dopo il celato corso (1).

Quelle que soit la grâce de cette peinture, les jeux des Naïades d'Ausone ont quelque chose de plus piquant :

Tunc insultantes sua per freta ludere nymphas,
Et satyros mersare vadis : rudibusque natandi
Per medias exire manus, dum lubrica falsi
Membra petunt, liquidosque fovent pro corpore fluctus (2).

(1) « S'en vont jouant par l'onde claire deux fillettes au doux babil, à la folâtre allure, qui, tantôt se jettent de l'eau au visage, tantôt font un défi à qui arrivera la première à un but marqué. Elles plongent alors, et, après avoir caché leur course, elles découvrent enfin leur tête et leurs épaules. »

(2) « Alors, dit-on, les nymphes bondissent, en se jouant dans leur

Digitized by Google

C'est avec goût qu'Ausone ne prolonge pas sa description. En effet, il ne peint point une scène dont il ait été témoin, il raconte ou suppose une tradition. Son sujet lui refusait donc des détails plus précis : il ne pouvait, comme fait ensuite le Tasse, développer sous nos yeux de blonds cheveux tout ruisselants d'une onde limpide, et des formes voluptueuses que dissimule mal la transparence de l'eau. La peinture du poète latin est donc plus indécise, plus fuyante : sa riante mythologie ne se laisse entrevoir qu'à travers un voile mystérieux ; la curiosité est plutôt excitée que satisfaite : ses détails glissants échappent comme les Naïades à l'imagination qui les poursuit. La muse d'Ausone fait comme la bergère de Virgile, elle désire bien qu'on l'aperçoive, mais elle s'enfuit derrière les saules.

La Moselle nous offre encore une scène rapide et animée : c'est celle du voyageur suivant à pied la rive, du batelier glissant lentement sur l'eau, qui jettent en passant au vigneron, occupé sur la colline, des compliments peu flatteurs, que celui-ci leur renvoie avec usure, et que répète encore l'écho de la rive et de la forêt.

Malheureusement Ausone n'est pas toujours aussi sobre de détails. Quel amateur d'ichthyologie ne serait fatigué par cette revue générale de tous les poissons de la Moselle, qui viennent défiler en bon ordre, au son d'une harmonieuse versification, pendant une centaine de vers ?

Pour peu qu'un poète descriptif fasse son métier en conscience, après le tableau des poissons doit venir celui de la pêche. Ausone serait inconsolable d'y manqner. Nous aurons une pêche au filet, et une pêche à la ligne parfaitement conditionnée. Nous verrons le pêcheur penché sur le fleuve, le

humide séjour : elles plongent sous les eaux les satyres inhabiles à nager, et s'échappent en glissant de leurs bras : ceux-ci veulent saisir leurs membres fugitifs, et ne pressent que les flots purs dans leurs vains embrassements. »

Digitized by Google

roseau se courber sur la ligne, le poisson crédule ouvrir sur l'hameçon une large gueule, puis le liége qui tremble, la soie qui s'agite, le roseau qui plie ; nous n'aurons à regretter aucun détail, pas même le sautillement convulsif de la malheureuse proie, essoufflée, palpitant sur le sable. Le vers suit tous les mouvements du pêcheur, tous les frémissements du poisson, avec une grâce, une souplesse, une habileté prodigieuse, qu'on regrette de voir prodiguer à de si minces sujets.

En France, le chef de l'école descriptive a traité aussi ce sujet : il nous a présenté dans l'*Homme des Champs* le tableau d'une pêche à la ligne. Les traits les plus intéressants d'Ausone s'y trouvent reproduits, mais dégagés du lest pesant des détails inutiles. Comme dans le poète latin,

> Le pêcheur patient prend son poste sans bruit,
> Tient la ligne tremblante et sur l'onde la suit,
> Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
> Le liége qui s'enfonce et le roseau qui ploie.

Mais Delille ne nous fait pas assister à tous les détails de l'agonie du poisson. Il avait trop de goût pour ne pas sentir que cette peinture aurait assombri son riant tableau. De plus, il a resserré en quatre vers l'énumération des poissons, et animé son récit par de vives tournures. Il a surpassé Ausone comme poète, et lui a laissé le mérite secondaire d'une versification plus minutieusement travaillée.

C'est avec la même finesse d'observation et la même flexibilité de style qu'Ausone nous présente les petits accidents naturels que forment le sable ou l'herbe au fond de la rivière, et la réflexion des pampres du coteau.

> Quod sulcata levi crispatur arena meatu ;
> Inclinata tremunt viridi quod gramina fundo,
> Utque sub ingenuis agitatæ fontibus herbæ

Digitized by Google

Vibrantes patiuntur aquas : lucetque, latetque
Calculus. . . . . .
. . . . . Quum Glaucus opaco
Respondet colli fluvius, frondere videntur
Fluminei latices, et palmite consitus amnis.
Quis color ille vadis, seras quum protulit umbras
Hesperus, et viridi perfudit monte Mosellam.
Tota natant crispis juga motibus ; et tremit absens
Pampinus, et vitreis vindemia turget in undis (1).

Nous avons dit plus haut notre opinion sur ces descriptions faites au microscope, qui remplacent dans les époques de décadence le tableau des grands effets de la nature.

Nous ne suivrons pas notre auteur dans tous ses détails, souvent ingénieux, quelquefois pleins de grâce, mais presque toujours froids et inanimés. Nous craignons de n'avoir que trop prouvé déjà qu'il n'est rien de plus fatiguant qu'une longue description, si ce n'est une longue critique.

Qu'on nous permette seulement de rapprocher de cette énumération descriptive d'Ausone un passage d'un grand poète inspiré par le même sujet et presque par les mêmes lieux. Nous voulons parler des strophes de Byron sur le Rhin (2); elles nous serviront de terme de comparaison pour juger l'œuvre du poète latin.

(1) « Le sable se ride sous le courant qui l'effleure : le gazon incliné tremble au fond du lit verdoyant ; et sous le voile indiscret de l'onde, les herbes agitées obéissent à toutes les vibrations des flots. Le caillou brille et se cache tour à tour.....

» .....Lorsque le fleuve azuré baigne le pied d'une ombreuse colline, les flots se changent en feuillage, et la rivière devient un riant verger. Quel tableau se peint alors sur l'onde, quand l'étoile du soir allonge déjà les ombres et verse dans la Moselle la montagne verdoyante ! On voit tout ce massif de feuillage nager avec une douce ondulation, le pampre absent trembler, et la grappe se gonfler dans le cristal des eaux. »

(2) Childe Harold's pilgrimage. Canto III.

Digitized by Google

Ausone s'était dit : Je vais célébrer la Moselle. C'était pour lui une tâche à remplir, et non un sentiment à exprimer : c'était un plaidoyer dans le genre de ceux qu'il faisait faire à ses élèves. Il avait donc recueilli, avec la patience d'un avocat, tous les moyens qu'il pouvait faire valoir en faveur de son fleuve ; il les avait développés et amplifiés avec esprit.

Byron n'écrit point le panégyrique du Rhin ; il jette sur le papier les émotions qu'il a éprouvées sur ses bords. Il s'embarrasse peu d'être complet, il est vrai et profond. Il ne pense pas, par une exagération déplacée, qu'après avoir vu son fleuve, *personne ne puisse admirer l'Hellespont* (1).

Il nous dit au contraire :

> More mighty spot may rise, more glaring shine,
>
> But none unite in one attaching maze
>
> The brilliant, fair and soft, the glories of old days (2).

Ce n'est pas pour faire de beaux vers qu'il peint les rives du Rhin ; il veut échapper aux sombres pensées qui le poursuivent, et il se réfugie dans le sein maternel de la nature :

> Away with these ! true wisdom's world will be
>
> Within its own creation, or in thine,
>
> Maternal nature (3) !

Au lieu d'une lente et minutieuse analyse, Byron jette à pleines mains dans une seule strophe le feuillage, les fruits, les champs de blé, les vallons, les torrents ; c'est une fécondité, une exubérance, un pêle-mêle de beautés digne de la nature

(1) Quis modo Sestiacum pelagus, Nepheleidos Helles
Æquor, abydeni freta quis miretur ephebi (2) ?

(2) D'autres sites peuvent s'élever avec plus de majesté, briller avec plus d'éclat ; mais personne ne réunit dans un plus touchant mélange l'éclat, la beauté, la douceur, les gloires des anciens jours. »

(3) « Loin de moi ces pensées. La vraie sagesse trouvera son univers dans ses propres créations, ou dans les tiennes, maternelle nature ! »

Digitized by Google

qu'il décrit : tout son paysage nous apparaît comme une fraîche corbeille de verdure :

> A blending of all beauties; streams and dells,
>
> Fruit, foliage, crag, wood, corn-field, mountain, vine... (1).

Ces maisons de campagne, qu'Ausone bâtit avec tant de peine et d'érudition sur les bords de la Moselle (2) valent-elles ces vieux châteaux sans maîtres, qui, de leurs murs gris, mais voilés de feuillage, disent au voyageur de tristes adieux ? « Debout comme une ame altière, qui, usée par l'infortune, ne daigne pas s'abaisser au niveau de la foule, ils n'ont pour habitants que les vents qui sifflent dans leurs créneaux, et ils entretiennent une sombre société avec les nuages. » Puis, rappelant les jours où ils furent jeunes et superbes, où les bannières flottaient sur leurs têtes, où à leurs pieds passaient les batailles, Byron nous transporte au milieu des salles d'armes de ces barons hautains, de ces brigands féodaux qui n'ont manqué pour être des héros que d'acheter une page de l'histoire qui les eût appelés grands.

Que les souvenirs de la victoire de Gratien sur les bords du Rhin (3) sont pâles auprès de cette évocation des siècles héroïques !

Avec quel bonheur le poète revient alors à cette nature éternellement jeune, éternellement belle ! Cet homme, qui tout-à-l'heure contemplait les ruines des empires, n'est point insensible au chant matinal des oiseaux, et son visage austère s'épanouit encore sous un rayon de joie :

> Thus Harold inly said, and pass'd along,
>
> Yet not insensibly to all which here

(1) « C'est un mélange de toutes les beautés, ruisseaux, vallons, fruits, feuillage, rochers, bois, champs de blé, montagne, vignoble. »

(2) Qui potis, innumeros cultusque habitusque retexens,
Pandere tectonicas per singula prædia formas? etc.

(3) Spectavit junctos natique patrisque triumphos.

Digitized by Google

Awoke the jocund birds to early song....
Joy was not always absent from his face ;
But o'er it in such scenes would steal with transient trace (1).

C'est ainsi que dans Byron nous trouvons un sentiment vif de la nature, des passions vraies, le sentiment majestueux des anciens jours ; la pensée de la fragilité humaine en présence de l'éternelle jeunesse de la nature ; la fraîcheur, le calme de ces beaux lieux en contraste avec l'agitation de l'ame du poète. Ce qui fait le charme de cette poésie et la sépare le plus de celle d'Ausone, c'est que là tout est senti, tout est écrit avec ame : on reconnaît le langage de la nature, l'accent du cœur, accent souvent sombre et douloureux, mais toujours vrai, toujours pénétrant. Ces vers ne semblent pas faits, ils semblent nés d'eux-mêmes ; Byron n'est pas auteur, il est homme; il ne compose pas ses vers, il semble les exhaler.

Le caractère de ces deux pièces pourrait se résumer dans un titre : nous appellerions l'une *Impressions d'un poète sur les bords du Rhin*, l'autre *Inventaire des agréments de la Moselle.*

XI.

RÉSUMÉ.

Nous avons terminé nos recherches sur Ausone. C'est une grande leçon que de voir une des plus belles intelligences de son siècle, environnée de tous les secours de l'étude et de tous les modèles de l'antiquité, condamnée à n'être jamais qu'un poète médiocre. Et certes, ce n'est point faute d'esprit,

(1) « Ainsi parlait intérieurement Harold, et il passait, non sans être ému de tout ce qui éveillait ici les joyeux oiseaux pour leurs chants du matin. La joie n'était pas toujours bannie de son visage : mais quelquefois, devant de pareils objets, elle y passait comme un éclair rapide. »

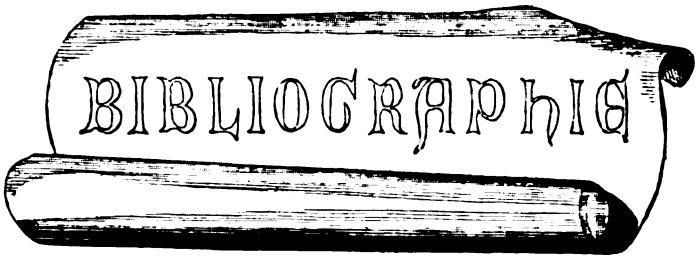
Digitized by Google

de fécondité ou de travail. Loin de là, Ausone a un luxe de talent qu'il répand avec profusion. Il le jette sur les héros de l'antiquité, sur les grammairiens de son siècle, sur les Césars de Rome, sur les villes célèbres, sur les sages, sur tous ses parents, sur tous ses amis, sur les fleuves, sur les chevaux, sur les bêtes fauves : il a des vers pour tout le monde ; il ne sait que faire de son esprit ; il le harcelle, il le tourmente, et ne peut parvenir à l'épuiser. Que fallait-il à cet homme pour devenir un poète? —Deux choses : Une idée pour l'inspirer, et un public pour l'entendre.

F. Demogeot.

Professeur de Rhétorique au Collége royal.

Digitized by Google



DISCOURS PRONONCÉ, LE 4 NOVEMBRE, A L'OUVERTURE GÉNÉRALE DES COURS DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE LYON, par M. l'abbé VINCENT, professeur de dogme à la Faculté ; Lyon, Périsse, in-8°.

La pensée que M. l'abbé Vincent a mise en lumière dans ce discours de rentrée, c'est que la religion n'est point ennemie de la science, qu'elle se fait gloire de marcher avec elle et par elle, et que, pour briller d'un grand éclat, il faudrait qu'elles se donnassent la main comme des sœurs bien aimées. M. l'abbé Vincent n'a pas eu beaucoup de peine à montrer que l'Evangile eut toujours à ses ordres des hommes éminents, et que le génie fut, à toute époque, son familier. Il faudrait un myopisme extrême, ou bien une mauvaise foi plus insigne encore pour nier ce que proclament les annales du monde chrétien.

Mais, s'il a paru quelquefois que la religion se tenait en garde contre la science, on ne pourrait en faire un reproche à ses justes appréhensions. Le savoir trop souvent s'est laissé emporter à ses folles ardeurs ; la tête lui a tourné. Ce qu'il avait de forces et d'armes il l'a tant de fois employé à combattre son céleste antagoniste, il l'a tant de fois proclamé vaincu, il a tant de fois écrit sur le bronze et sur les monuments la fastueuse sentence de mort qu'écrivait cet empereur romain, *nomine Christianorum deleto*, que celle-ci est plus que pardonnable de regarder timidement à qui l'on en veut, et de nourrir de la défiance. Mon Dieu ! quel sujet d'humilité pour le savoir orgueilleux que ce XVIIIe siècle, si voisin de nous ! Quelle

Digitized by Google

poussière les encyclopédistes faisaient autour de leur frêle monument, si dédaigneusement traité par le XIXe siècle ! et celui-ci même, quel sort l'attend un jour avec ses splendides théories et sa jactance bavarde !

Ainsi, le sujet que traitait le discours de M. l'abbé Vincent est dans le juste et le vrai. Il faut donc féliciter les hommes qui comprennent ce qu'il y a de noble et d'élevé dans l'alliance de la religion et du savoir, et qui y poussent de la voix et du geste. C'est, en effet, par la doctrine que le clergé prendra de l'ascendant sur un siècle avide de science. La science deviendra dans ses mains une arme sûre et puissante, tandis qu'elle est si dangereuse souvent dans des mains hostiles ou indifférentes. Les hommes du siècle gagneraient plus qu'ils ne pensent à s'inspirer aux mêmes sources, et leur parole aurait bien plus de vie et d'action que ne lui en donnent les distractions et les sécheresses du monde. Les plus nobles penseurs, les plus grands écrivains de l'antiquité païenne n'étaient-ils pas en grande partie des hommes graves et religieux ?

NOTE SUR LE RETOUR AU CHRISTIANISME PAR LA PHILOSOPHIE, à l'occasion du Discours d'ouverture, prononcé par M. Bouillier, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Lyon, par M. P.-C. Gouraud, professeur de philosophie au collége de Roanne; — Roanne, Perisse; in-4°. 1840.

Le discours d'ouverture prononcé par M. Bouillier avait soulevé quelques justes récriminations ; d'autres félicitaient le jeune professeur sur la voie dans laquelle il entrait, et sur la franchise avec laquelle il posait les principes de son enseignement. Nous croyons qu'il est aisé d'accorder ces deux opinions, qui, à première vue, sembleraient incompatibles. M. Bouillier avait tort de dire que *la raison humaine a le droit de juger, en dernier ressort, de ce qui est la vérité, comme de ce qui est l'erreur*. C'est attaquer directement la ré-

Digitized by Google

vélation, car, si loin que l'on pousse les droits de la raison humaine, toujours est-il qu'elle vient expirer ici, devant un fait, un fait solennel et imposant. Les hommes chrétiens, les hommes catholiques pouvaient donc être mécontents de M. Bouillier, qui s'est jeté dans un excès tout aussi injuste, tout aussi blâmable que celui de ces esprits craintifs ou absolus, pour lesquels la révélation est tout. Oui, elle est tout, dans un certain sens; mais encore, c'est par la raison qu'on arrive à elle; la raison est le fil conducteur qui nous mène à ce grand jour de la vérité.

Les catholiques toutefois ne doivent pas s'affliger de cet hommage à la raison, car le christianisme ne la redoute point. Nous comprenons, pourtant, que l'abus du mot et de la chose les tienne en garde, car, on a tellement abusé de la raison, et nos saturnales révolutionnaires lui ont décerné un culte si hideux, qu'il est bien permis de ne pas prendre part à ces dangereuses apothéoses de la faiblesse et de l'orgueil humains. Ensuite, et c'est un malheur, M. Bouillier s'est pris d'admiration pour des hommes comme Giordano Bruno et Vanini; il eût été d'un esprit aussi sage et aussi élevé que le sien de laisser dans l'ombre un cerveau fou comme Giordano, un misérable comme Vanini. Ce ne sont pas là des *martyrs* à invoquer, et si la raison n'en avait pas d'autres, en vérité, nous la plaindrions.

Les quelques mots qui ont été blâmés dans la profession de foi émise par M. Bouillier, lui viennent de la bouche de M. Cousin, nous a-t-on dit. Si cela était, le fait n'aurait rien d'honorable pour le maître ni pour le disciple. Que M. Cousin, qui flotte à tout vent de doctrine philosophique et politique, soit bien aise d'inoculer ses opinions, chacun le comprend; mais, que le jeune et brillant professeur ne veuille pas conquérir l'indépendance de son langage, c'est de quoi peuvent s'affliger les cœurs honnêtes.

Digitized by Google

Quant à l'éclectisme, que M. Bouillier donne pour son point de départ, nous n'avons rien à dire; comme philosophie, c'est un sage parti que d'admettre les vérités établies par le travail des siècles et des penseurs, et nous ne pouvons, nous pour qui toute philosophie se résout dans le catholicisme, nous élever contre la doctrine éclectique, car, ainsi que le remarque fort bien M. Gourju, le catholicisme est une doctrine éclectique, s'il en fût. Nous plaignons toutefois cette philosophie qui s'exerce en dehors d'une haute philosophie par laquelle est dominé le monde entier, philosophie sublime et profonde, philosophie qui possède le secret de nos destinées, qui a une réponse à tout, et contre l'unité de laquelle ne peuvent rien les discordantes luttes de toutes les philosophies humaines. Enseigner à la pleine clarté de l'Evangile, et n'en pas tenir compte, c'est, selon nous, se constituer chercheur, à la façon de cet homme qui allait bravement découvrir la Méditerrannée, pendant que chacun pouvait lui dire où elle est.

M. Bouillier affirme que tout culte a commencé par le fétichisme. Où donc a-t-il puisé cette nouveauté ? L'histoire des religions, sans compter la *Genèse*, qui est assez explicite, nous montre, au contraire, que le monothéïsme, et le monothéïsme le plus pur, fut la première forme de culte. Le fétichisme n'en est que la dégradation et l'oubli. D'ailleurs, comprendrait-on bien que Dieu, au moment où il façonna l'homme à son image, ne lui eût point enseigné l'adoration, et que l'homme, de son côté, débutât tout aussitôt par un culte monstrueux et absurde?

Ce que le discours de M. Bouillier peut offrir d'assertions tout au moins hasardées, ou de petites erreurs, un jeune professeur, qui fut son condisciple, et, comme lui, l'élève de M. l'abbé Noirot, a essayé, dans un écrit de quelques pages, de le combattre en le suivant pas à pas. L'opuscule de

Digitized by Google

M. Gourju n'est pas seulement une bonne réponse, c'est encore la preuve d'un esprit philosophique et distingué. Nous avons remarqué, tout au début, un touchant hommage à la mémoire d'un père que M. Gourju ne connut pas, mais dont il reproduira les sages enseignements, avec plus de force et d'habileté. Beaucoup de gens se rappellent encore que M. Gourju occupa jadis la place remplie maintenant par M. Bouillier, et le fils raconte qu'*un jour, sur une route couverte de neige, et qu'il parcourait à pied, des élèves de son père, l'entendant décliner son nom, l'embrassèrent avec affection*. Heureux celui qui peut entourer d'une pareille louange le nom qu'il porte !

M. Nolhac, de l'Académie de Lyon, a mis au jour, assez récemment, trois petites brochures, dont nous devons dire un mot :

La première est une *Proposition faite à l'Académie, en* 1838, *d'intervenir auprès de qui elle jugera convenable, pour qu'un marbre soit érigé, dans l'église de Saint-Paul, à la mémoire du chanchelier Gerson, mort à Lyon, en* 1420. Ceci est une des plus touchantes pages de nos annales. Le grand chancelier de l'Université, se réfugiant dans une humble paroisse, épelant, avec les petits enfants, les hautes vérités de l'Évangile, et mourant d'une mort si chrétienne, après leur avoir fait répéter ces paroles : *Mon Dieu, mon créateur, ayez pitié de votre serviteur Jean Gerson !* voilà qui est beau et sublime. Avant la révolution de 89, le catéchiste et l'ami des pauvres avait un tombeau dans l'église de Saint-Laurent, qui joignait au Nord l'église actuelle de Saint Paul ; ne faudrait-il pas que la mémoire de ces hommes de bien se perpétuât parmi les générations futures,

Digitized by Google

et revécût au milieu des générations présentes ? La pensée de M. Nolhac est donc raisonnable et sage. Quant au mode d'exécution, nous ne sommes pas tout-à-fait de son avis, c'est-à-dire qu'un simple marbre, avec une inscription latine, nous paraît une chose insuffisante.

On doit se montrer généreux envers des morts tels que Gerson. Il existe, dans les éditions de ses œuvres, un portrait que l'on a quelque raison de regarder comme véritable. Pourquoi ne pas reproduire ce portrait de pélerin, et n'en pas faire une statue, tout au moins un buste, au-dessous du quel serait placé un marbre qui rappellerait le noble exil de Gerson, et ses droits à la gratitude et à l'amour des Lyonnais? Ne serait-il pas convenable aussi que le monument fût placé en dehors de l'Eglise?

Est-ce avec une inscription latine que tout cela peut et doit se dire ? Non, cent fois non. Il faut que l'inscription s'adresse aux petits et aux humbles surtout; les pauvres comprendront-ils le latin que l'on mettrait là ? Et quel latin, encore, malgré ses airs cicéroniens ! Nous sommes français, je crois; nous avons une langue, que la gloire de Louis XIV et les conquêtes de nos armées ont rendue universelle; y aurait-il quelque inconvénient à se servir de la langue de Bossuet, de Rousseau et de Chateaubriand? Mettre des inscriptions en latin, c'est imiter cet hôtelier qui, dans un roman de Walter Scott, s'est donné une enseigne en hébreu, pour la plus grande commodité des voyageurs, suivant la remarque du romancier.

Malgré ces différences d'opinion, c'est de toute notre ame que nous applaudissons à la généreuse pensée de M. Nolhac.

Le second opuscule de cet écrivain roule sur l'origine du mot *Choléra*. C'est une réponse à M. l'abbé Greppo, qui publia, voilà quelques années, une dissertation sur le même sujet. Le mot *Choléra*, vient du grec, suivant M. l'abbé

Digitized by Google

Greppo ; et de l'hébreu, suivant M. Nolhac. L'hypothèse de ce dernier est ingénieuse. Nous remarquerons, toutefois, une grave méprise concernant le sens de deux mots grecs. M. Nolhac veut que dans ἕωσ χολέρασ, ce mot-ci soit au pluriel. Or, il n'en est rien ; χολέρασ est un simple génitif, demandé par ἕωσ.

A l'époque où parut la dissertation de M. Greppo, et où M. Nolhac publia dans le *Réparateur* la note aujourd'hui réimprimée, on fit courir l'épigramme suivante :

Pollux veut que du grec vienne le *Choléra*,
Et Baruch de l'hébreu. Johanneau vous dira
Qu'il pourrait bien venir du pays de Cocagne,
S'il ne penchait déjà pour la Basse-Bretagne.
Qu'il nous vienne des Goths, des Grecs ou des Hébreux !
Entre vous le débat, Messieurs, je m'en rapporte ;
Mais savez-vous, morbleu! ce qui m'importe ?
C'est que jamais il ne vienne en ces lieux.

La troisième brochure de M. Nolhac porte le titre de *Proposition faite à l'Académie, en* 1838, *de placer, dans le lieu de ses séances, les portraits de quelques-uns de nos concitoyens, qui lui ont appartenu, et qui ont droit à notre souvenir*. L'intention de cet écrit n'a rien que de louable. M. Nolhac demande aussi, avec raison, que les noms de quelques rues soient changés, et l'on comprend, en effet, que de vaines dénominations, saugrenues ou inconvenantes, devraient être effacées de nos murs.

F.-Z. Collombet.

Digitized by Google

Faculté des Lettres.

COURS DE MM. REYNAUD, FRANÇOIS, DEMONS, BOUILLIER ET OZANAM.

M. Reynaud, doyen de la Faculté des Lettres, a repris, il y a peu de temps, ses intéressantes leçons sur la littérature française, leçons que des circonstances malheureuses avaient interrompu. Dans son cours de l'an dernier, M. Reynaud a développé avec talent ses notions du beau qui sont le fondement de toute littérature; il en a poursuivi quelques applications dans le drame, le sujet principal des études de cette année, et qu'il doit aborder incessamment, soit chez les nations immobiles de l'Orient, soit chez les peuples du mobile occident. Un des collaborateurs de la *Revue* a déjà caractérisé ce qu'il y a de plus remarquable dans les leçons de M. Reynaud; nous ajouterons que, cette année, M. Reynaud nous semble encore supérieur ; il ne lit plus ses leçons ; elles ont lieu deux fois par semaine, et l'on peut mieux suivre leur enchaînement.

M. Reynaud est un homme de foi et de conviction , aussi respectable par son caractère que par son talent, un homme de progrès et de dévouement. Il s'adresse à tous ceux qui

Digitized by Google

s'occupent d'art, et il est appelé à redresser bien des erreurs, à guider bien des premiers pas. Le nombre de ses auditeurs, trop peu considérable, s'augmente cependant. On lui a fait le reproche de mêler la religion à ses doctrines littéraires. Ce reproche, vraiment pitoyable, constate un fait, l'influence des opinions religieuses sur l'art, un de ses plus puissants moyens. L'art n'est pas une œuvre isolée, un but d'amusement, il doit civiliser le monde ; il est, par sa nature, l'expression de ce qu'il y a de plus sublime, et doit, ainsi que la conduite de l'homme, réaliser l'infini dans le fini; l'un et l'autre ne sont qu'une expression. La logique et la morale sont semblables dans leurs principes. En un mot, l'art est un culte et un sacerdoce élevé. M. Reynaud appartient à l'école catholique ; il possède parfaitement les doctrines de l'Allemagne qu'il reflète souvent dans ses leçons; il est clair quoique profond, et son style est, en tout point, digne des vérités qu'il expose ; cependant, plus de simplicité dans le ton conviendrait peut-être mieux à sa diction. Le sujet de ses dernières leçons a été l'excellence du christianisme qui réunit dans son sein ce qu'il y avait de plus opposé; la divergence profonde qui sépare le nouveau monde social de l'ancien, considéré dans ses constitutions religieuses, politiques, domestiques et littéraires. Dans l'antiquité régnait l'esprit panthéiste du monopole et l'exclusion de tous au profit de quelques initiés, et la littérature réfléchissait ce caractère. Le sentiment chrétien, au contraire, est celui de la fraternité, de l'égalité, de la liberté, sentiment éminemment spiritualiste, dont nous n'avons pas encore atteint les dernières conséquences terrestres.

Quel beau tableau M. Reynaud nous a tracé de l'éloquence aux premiers siècles chrétiens ! que le professeur ne se décourage pas; il sera bientôt apprécié comme il le mérite, car ses leçons sont aussi utiles qu'intéressantes.

— Non, sans doute, ce n'est pas au cours brillant de M. François que vous apprendrez l'histoire, vous devez

Digitized by Google

en connaître les détails avant de l'entendre. A ceux qui lui reprochent un style trop élégant, nous dirons que l'élégance n'exclut pas plus la profondeur que la clarté, et nous sommes plus juste que M. François lui-même qui semble refuser à M. de Châteaubriand les qualités de l'historien parce qu'il écrit l'histoire avec la plume du poète. En effet, si voir l'enchaînement des effets, si remonter aux causes qui les produisent, si ne pas se laisser séduire par les apparences pour aller au devant des réalités, si tout cela est de la profondeur, M. François en a beaucoup; mais il y a des gens qui veulent de l'obscurité à tout prix. M. François, comme il le dit lui-même, n'appartient à aucune école, et il se passionne pour toutes les gloires; c'est peut-être un grand mérite. Par tout ce qu'il a fait, M. François nous fait espérer encore plus; son éloquence est entraînante; sa philosophie vraiment belle est soutenue par tout le prestige extérieur d'un bel organe. Lyon a adopté M. François; ses succès semblent croître encore. Son cours est arrivé avec bonheur jusqu'au règne de Saint-Louis. Cependant, hâtons-nous de le dire, le style de M. François, en général assez soutenu, est parfois trop négligé, d'autrefois trop prétentieux et il vise à l'effet : il abuse de l'emploi des figures, telles que la prosopopée, l'apostrophe, etc ; les fleurs qu'il jette sur ses auditeurs sont trop nombreuses. On prétend que la partie la plus assidue et la plus brillante de son auditoire est un peu complice de ses défauts et en effet ses premiers discours étaient plus simples. M. François a tant de ressources dans son esprit qu'il peut facilement corriger les légers défauts dont on lui fait un crime, et modifier aussi quelques-unes de ses vues historiques. Le savoir coûte beaucoup de travail, et nul ne peut lui tracer des bornes ; M. François travaille beaucoup.

— M. Demons est loin d'avoir les qualités brillantes de ses trois confrères. On reprocherait plutôt à son style le défaut opposé à celui dont nous venons de parler ; mais, sa mémoire prodigieuse, son immense érudition, un tact sûr et

Digitized by Google

surtout ses connaissances approfondies de l'antiquité profane feront toujours de lui un professeur distingué parmi les professeurs de littérature ancienne. On lui a reproché d'aller beaucoup trop vîte, on aurait dû lui en faire un mérite ; car, M. Demons a continué ses leçons sans interruption et avec la plus scrupuleuse exactitude, mérite assez rare en général, et qui est la politesse des professeurs comme celle des rois. Le plan qu'il a adopté est aussi de beaucoup préférable à celui de l'année dernière. Une de ces leçons de la semaine est consacrée à l'étude historique, philosophique ou philologique de la littérature ancienne, l'autre leçon est consacrée aux explications des textes grecs et latins, et ainsi tous les goûts peuvent se satisfaire. Un plan semblable a été adopté par le professeur de littérature hébraïque à la Faculté de Théologie. M. Demons appartient à l'école classique, c'est dire assez les qualités ou les défauts de son enseignement toujours utile et toujours plein d'intérêt. Il faut l'avouer, nous ne comprendrions pas la littérature ancienne expliquée par un professeur d'une école opposée, la critique refroidirait trop souvent l'enthousiasme. Pour citer un exemple des doctrines de M. Demons, nous rappellerons la première leçon où le professeur soutenait la supériorité de l'éloquence des anciens sur celle des modernes, et il avouait, cependant, que l'infériorité moderne supposait l'excellence de nos institutions. Il nous a semblé qu'il pouvait ici distinguer entre la forme et l'idée; l'éloquence des Chrysostôme et des Augustin agitait les intérêts éternels, celle des Mirabeau et des Maury agitait des intérêts sociaux, peut-être plus grands que ceux de la Grèce ou de Rome, devant des assemblées moins nombreuses, il est vrai, mais plus éclairées certainement.

Nous soumettons cette réflexion à M. Demons, peut-être n'avons-nous pas compris entièrement la pensée qu'il développera ou qu'il a développé sans doute plus tard.

— M. l'abbé Noirot, dont l'enseignement célèbre eut été en parfaite harmonie avec celui de ses confrères a modeste-

Digitized by Google

ment pensé qu'il serait plus utile à la jeune génération qui s'avance. La chaire de philosophie est dévolue à un de ses élèves, M. Bouillier, dont nous avons, dans notre dernière livraison, apprécié rapidement les premières leçons. Cette chaire doit contribuer à unir l'idéal à ce que nous appelons le positif de la vie. Il en serait de même d'une chaire d'économie politique qui nous manque encore. Il est vrai qu'il est facile de se consoler en écoutant un autre disciple de M. l'abbé Noirot, notre compatriote aussi, M. Ozanam, bien digne d'occuper une chaire de droit commercial dans la capitale du commerce. Son cours a été inauguré, le 16 décembre 1839, en présence d'un auditoire nombreux où l'on remarquait la plupart des notabilités littéraires, universitaires et commerciales de notre ville. Le jeune professeur a, dans un discours que nous imprimerons dans notre prochaine livraison, esquissé à grands traits l'objet de notre enseignement. Chacun a pu, dès lors, apprécier les qualités aussi solides que brillantes qui distinguent M. Ozanam, et qui, manifestées par des écrits déjà nombreux, l'ont désigné au choix du Conseil municipal. Cette séance d'inauguration a été vraiment solennelle, et M. Ozanam est entré dans la carrière au bruit des plus vifs applaudissements.

Toutefois, et malgré ces témoignages flatteurs, on pouvait se défier de l'avenir ; on pouvait craindre l'inconstance du public, si prompt à s'éloigner lorsqu'il a cueilli la fleur de la chose nouvelle. De splendides généralités l'attirent, mais trop souvent les détails arides de la science le rebutent.

Hâtons-nous de le dire, le succès obtenu, tout d'abord, par M. Ozanam n'a fait que se légitimer et se consolider de jour en jour; son enseignement a résisté à une épreuve de deux mois. Les auditeurs de pure décoration ont, il est vrai, disparu, ce qui était inévitable, mais les jeunes gens voués au commerce, c'est-à-dire les personnes auxquelles le cours est spécialement destiné, montrent une assiduité persévérante, et suivent, le code et le crayon à la main, les développements du professeur.

Digitized by Google

Tous ceux qui s'intéressent à la prospérité des hautes études doivent se réjouir de ce résultat. Voilà une institution, accueillie par le doute, qui fait preuve aujourd'hui d'une vitalité énergique. C'est qu'au mérite de correspondre à un besoin des esprits, elle a joint celui de le satisfaire. Le Conseil municipal, en portant ses suffrages sur M. Ozanam, a assuré la destinée de son œuvre, car il a donné à l'enseignement du droit commercial toute la portée et tout l'éclat que peuvent lui communiquer un talent éprouvé et un dévoûment sans bornes.

Notre ville, comme on le voit, prend un large développement scientifique et littéraire. Il est vrai que les hommes chargés de distribuer la nourriture morale et intellectuelle sont dignes de leur haute mission, et qu'ils accomplissent avec conscience un glorieux devoir.

Digitized by Google

Académie de Lyon.

Séance du 14 janvier 1840.

DISCOURS DE RÉCEPTION DE MM. PAVY ET MULSANT.

L'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts, a tenu sa séance publique, le 14 janvier, au palais Saint-Pierre, devant une assemblée choisie et trop nombreuse, pour le petit espace qu'elle devait occuper. M. Soulacroix, appelé, cette année, à présider la docte Compagnie, a ouvert la séance en regrettant que l'absence d'un des membres, chargé de donner le compte rendu des travaux de l'année, ne lui permit pas d'en faire le rapport. Il a félicité l'Académie sur ses deux nouveaux titulaires, dont l'un, entomologiste distingué, représente une branche des sciences naturelles, et dont l'autre est l'organe des sciences morales plus importantes encore pour la société, puisqu'elles doivent l'éclairer dans sa marche.

C'était chose nouvelle pour l'Académie, que la réception d'un prêtre, car depuis longtemps elle n'avait pas eu d'ecclésiastiques. M. l'abbé Bonnevie fut admis autrefois, il est vrai, mais son discours de réception est encore à venir.

La présence de M. l'abbé Pavy était, sans doute, pour beaucoup dans l'affluence que l'on a remarquée ce jour-là à l'Académie. On voulait savoir quel serait le langage du brillant professeur d'histoire ecclésiastique. Le sujet du dis-

Digitized by Google

cours de M. Pavy présente un sérieux intérêt, qui, toutefois, avait été éveillé déjà par une belle préface, ou plutôt par un livre de Châteaubriand. Les préliminaires des *Etudes historiques* laissent peu de chose à dire, si ce n'est pas sur la philosophie de l'histoire, tout au moins sur les différentes écoles. M. l'abbé Pavy, s'inspirant de la haute pensée d'un tel maître, a développé avec sagesse le mérite et la nécessité de ce qu'on appelle aujourd'hui la philosophie de l'histoire, et il a considéré surtout l'histoire ecclésiastique, objet spécial de son enseignement. Les révolutions du monde, soit dans l'ordre civil, soit dans l'ordre religieux, tout ce qui se passe ici-bas de grand et de petit, de noble et d'infâme, n'est point un spectacle sans instruction, lorsqu'on se donne la peine de réfléchir et d'en tirer des corollaires. Or, cette étude qui remonte des effets aux causes, et va des uns aux autres, fouillant et discutant les secrets mobiles de la pensée humaine, et cherchant de vivantes et intéressantes leçons dans cette course à travers les générations disparues, voilà ce qui fait un beau sujet de contemplation philosophique.

En ce qui concerne l'histoire de l'Eglise, M. Pavy a bien raison d'appeler l'application de cette méthode, car, jusqu'ici, nous n'avons guère compté que des annalistes, annalistes fort savants, sans nul doute, et chez qui la science et l'exactitude, comme chez Lenain de Tillemont, devenaient presque du génie, mais enfin annalistes toujours, et rien que cela. Ils ont préparé les matériaux; si nos mains savent quelque peu les disposer aujourd'hui, n'en soyons pas trop fiers; nous ne sommes que les très humbles écoliers de ces grands maîtres.

La philosophie de l'histoire n'est pas néanmoins une découverte d'hier; on peut assurer que Polybe, chez les Grecs, et Tacite, chez les Latins, savaient ce que c'est que de puiser de hautes pensées dans les faits bruts. A certains égards, on n'est pas allé beaucoup plus loin, quoique la turbulente vanité des modernes ait fait beaucoup plus de poussière.

Digitized by Google

Ce qu'il faut réclamer pour l'histoire, non moins que l'appréciation philosophique, c'est la marche simultanée de l'histoire de l'église, et de celle du monde civil. Pendant des siècles entiers, la société se résume par le cloître et par l'église, mais, chez nos écrivains, elle se borne presque au monde extérieur. C'est un oubli, c'est un dédain souverainement injuste et ridicule, et nous ne conprenons pas cette séparation.

Le discours de M. Pavy nous a montré ce que nous savions de reste, combien il règne de fraternelle union dans les corps savants. Le sujet de ce discours a été l'objet d'observations critiques de la part d'un de ses confrères, homme d'esprit, mais égaré dans, cette circonstance, par son esprit même. L'antagoniste de M. l'abbé Pavy, qui était parti de la révélation, lui catholique et prêtre, ne pouvait se rencontrer sur le même terrain, puisqu'il partait de la raison pure et simple ; le continuateur du système de Gall ne veut pas que l'on voie dans l'histoire une philosophie, comme si les corollaires que l'on puise dans les faits n'étaient pas un enseignement très philosophique. Le spirituel docteur prétend qu'il y a la physiologie, mais non la philosophie de l'histoire. Nous ne parlons pas des puérilités par lesquelles on est parvenu à ces belles conclusions ; il suffira de dire que le mot *philosophie*, dans le sens que lui donnent les imprimeurs, avait été mis en jeu. Et, par une singularité dont il offrait la preuve, le spirituel académicien, prétendait que M. Thiers est aussi orthodoxe qne Bossuet. Nous serions très édifié d'une pareille démonstration.

Pour en revenir au discours de M. l'abbé Pavy, il est bien pensé, et écrit avec une noble chaleur, mais il se ressentait un peu des habitudes de la chaire. Nous blâmerions volontiers la modestie de l'exorde; c'est un lieu commun qu'il faudrait déserter enfin que cette excuse et cette rougeur d'*indignité*, surtout lorsqu'on peut savoir ce que l'on vaut. Mais, quant à l'alliance des lettres et de la religion, alliance dont le récipien-

Digitized by Google

daire voyait en lui une preuve qui le touchait, l'une des séances privées a pu lui montrer au juste ce qu'il en est quelquefois de nos plus belles illusions.

Après le discours de M. Pavy, M. Mulsant a payé son tribut académique. Il a retracé l'histoire de l'entomologie, et montré cette science, née probablement dans l'Orient, cultivée d'une manière moins douteuse par les prêtres de l'Egypte, et pénétrant bientôt dans la Grèce, où Aristote en posa les premières bases. Il l'a fait voir passant ensuite chez les Romains et se réfugiant chez les Arabes, à l'époque de l'invasion des Barbares. Après quinze cents ans, pendant lesquels de pieux cénobites conservent seuls en Europe le feu sacré des sciences, l'entomologie retrouve dans Aldrovande, Mouffet, Jonston, de nouveaux admirateurs. Bientôt Redi dissipe les erreurs relatives à la génération spontanée; Malpighi, Swamerdam, Leewenhoeck, Hoock, Puget mettent à profit les découvertes du microscope ; l'Amiral, Mérian et d'autres peintres consacrent leur pinceau à des travaux relatifs aux insectes ; Réaumur, de Geer, Rœsel étudient les mœurs de ces petits animaux ; Villughby et Ray essayent de les classer d'une manière méthodique, et, enfin, Linnée devient le législatenr de toute l'histoire naturelle. Depuis cette époque l'entomologie fait des progrès rapides, et la méthode subit des changements et des améliorations successives, dans le système de Fabricius, fondé sur les organes de la mastication chez les insectes ; dans la méthode mixte d'Olivier, dans celle de Cuvier, riche d'observations anatomiques, dans la classification de Duméril, basée sur les caractères extérieurs, jusqu'à la méthode éclectique de Latreille.

M. Benoît a lu la troisième partie d'un ouvrage en vers, sur les progrès de l'esprit humain, amenés par les découvertes de nos trois derniers siècles et principalement par l'imprimerie et la vapeur, deux puissances qui applanissent les distances des temps et des lieux. Grâce à elles, le monde doit entrer dans des voies nouvelles. L'auteur, pénétrant dans

Digitized by Google

l'avenir, a fait pressentir la belle union des peuples et leur fraternité dans une même foi, une même loi, une même liberté. Dieu dira encore une fois : C'est bien ! et la veillesse du monde ressemblera à son aurore.

Les vers de M. Benoît abondent en pensées et en images poétiques. Nous leur voudrions plus de concision et un rhythme adopté. Voici comment M. Benoît a décrit les diverses applications de la machine à vapeur :

Mais sur ces routes fabuleuses
Ou sur ces mers au flot mouvant
Quelles forces mystérieuses
Poussent l'univers en avant ?
Contre ce navire sans voiles,
Fendant l'onde au feu des étoiles,
L'orage oppose un vain effort ;
Dans sa route il succombe et sa fureur expire ;
Sans voiles, le léger navire
Entre triomphant dans le port.

Du char qui passe dans la plaine,
Rapide comme l'épervier,
Couvert de sueur, hors d'haleine,
Où donc est le fougueux coursier ?

Le voici : c'est un être issu de l'industrie
Et du génie humain,
Monstre créé dans un jour de féérie,
Sans yeux, gueule béante, au corps et bras d'airain,
Dont la puissance formidable
Fait croire aux géants de la fable;
Monstre hurlant toujours ou la soif ou la faim,
L'eau l'abreuve, le feu le nourrit et l'excite,
Et, dès que la chaleur emplit ses vastes flancs,
Soulevant ses longs bras, il s'anime, il s'agite ;
Puis, devant lui se précipite,
Comme la lave des volcans:
Entraînant tout sur son passage,
Il fait retentir le rivage
D'un cri sauvage et déchirant,

Digitized by Google

Et, les naseaux enflés et la gueule enflammée,
Arrive au but couvert de l'épaisse fumée
Qu'il vomit en courant.

Ce monstre puissant et bizarre,
A qui l'antiquité barbare
Eût donné pour séjour les antres de Pluton,
N'est plus, dans le siècle où nous sommes,
Qu'une œuvre de la main des hommes,
C'est la machine de Fulton.

Nous voudrions multiplier nos citations; mais l'espace nous manque. L'auteur, du reste, va livrer son poème à l'impression, et nous pourrons alors lui consacrer une plus complète appréciation.

La peinture encaustique a fourni, à M. Rey, matière à une savante dissertation. Cette précieuse recette, retrouvée dans ces derniers temps, est encore peu connue, malgré les travaux de M. de Montabert et les encouragements des puissances de France et de Bavière. Les œuvres produites à l'encaustique bravent l'action du temps. Déjà nos peintres de renom l'emploient dans les peintures à la fresque dont l'église de la *Madelaine* a orné les murs de plusieurs de ses chapelles. M. Martin Daussigny, notre compatriote, a cherché à propager chez nous cette découverte dont les ruines de Pompeï et d'Herculanum nous ont révélé les inaltérables résultats.

M. de Montherot, auquel est dévolu le soin de clore la séance, s'en tire toujours avec bonheur, et il sait, par sa verve, exciter dans l'assemblée l'hilarité la plus franche. Cette fois il avait mis son esprit au service d'un paradoxe et d'un quiproquo. Voici, faute d'espace, une seule de ces pièces :

QUIPROQUO A UNE EXPOSITION DE TABLEAUX.

Vivent les barbouilleurs et leurs tableaux à rire !
Le médiocre : fi !... mais j'adore le pire :
Le grotesque ou le beau charme seul mes regards;

Digitized by Google

Point de juste-milieu, croyez-moi, dans les Arts!
Les extrêmes en tout : qu'aux toiles exposées
S'adressent du public l'éloge ou les risées.
Pour moi qui ne prétends faire le connaisseur,
Les croûtes, j'en conviens, ont beaucoup de saveur,
Car, à ces festins-là, les mets friands sont rares.

D'autres sont indignés à ces œuvres barbares :
Indulgent, j'applaudis : je suis reconnaissant
Pour l'auteur qui me fait un *verre de bon sang*...
Que de la périphrase un puriste se blesse,
Je la déclare exacte à défaut de noblesse :
O vous qui pratiquez ce bon rire aux éclats,
Dans ses bruyants accés ne vous semble-t-il pas,
Quand la rate en ses bonds s'épanouit à l'aise,
Quand le front se renverse au dossier de la chaise,
Le gosier tout gonflé, les bras levés aux cieux,
Et les yeux humectés de pleurs délicieux,
Ne vous semble-t-il pas, de secousse en secousse,
Qu'un sang épais et lourd au dehors se repousse
Par la bouche béante évaporé dans l'air,
Pour aspirer un sang plus léger et plus clair?

Or, à notre Salon, certaine toile peinte
M'a du sang le meilleur hier fait une pinte!..
Je ne nommerai pas l'artiste bienfaisant
De ce tableau grotesque à mes yeux si plaisant...
Pour la troisième fois je revenais y rire,
Quand s'offrit à ma vue un autre point de mire :
Un Quidam, immobile en face du tableau,
S'extasiait; tout bas il murmurait : c'est beau!
Un bienveillant sourire entr'ouvrait sa machoire,
Tel un cheval à jeun, sourit à sa mangeoire;
Appuyant sur ses reins le revers des poignets,

Digitized by Google

Les talons écartés, cambré sur ses jarrets
Il semblait poser là, pour la caricature.

Me croyant, comme lui, charmé de la peinture ;
« N'est-ce pas, me dit-il, que ce tableau vous plaît ? »
— « Beaucoup. » — « C'est beau ! » — « Très beau. »
— « C'est du *fameux* ! » — « Parfait ? »
— « Je vous dirai pourquoi ce peintre m'intéresse :
A mes soins confié j'ai guidé sa jeunesse;
Sous moi, dans mon école, il fit ses premiers pas. »
— « Quoi ! Vous fûtes son maître? » — « Oui, Monsieur, pourquoi pas ?
Le professeur jouit des succès de l'élève. »
— « Hélas ! dis-je, a-parté : » que la peste le crève !...
Ce jeune barbouilleur, élève infortuné,
C'est par toi, vieux Croûton, qu'il a mal dessiné ;
C'est à toi que revient le rire que provoque
Du disciple ignorant la palette baroque :
Enseigné par un autre, il aurait réussi. »
— « J'ai donné des leçons à Bonnefond aussi. »
— « Au peintre ?.. « — « Il n'était pas des plus forts de ma classe. »
— « Vous vous nommez, Monsieur ?... Dites-le moi, de grace. »
— « *Un tel.* — « Mais il n'est pas de peintre de ce nom. »
— « Eh ! qui vous dit, Monsieur, que je sois peintre ? Non,
« Cet art n'est pas le mien, et d'une autre science
« Je donne des leçons : je suis maître de danse. » —

Ah ! ces mots si naïfs qu'on voudrait inventer,
Heureux de les entendre et de les raconter !

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS.

EXPOSITION DE 1839-40.—4e ANNÉE.

La critique, en matière de beaux arts, perd tous les jours de son influence, et l'on ne saurait s'en étonner quand on la voit tomber aux mains de gens les plus étrangers à l'art par leur éducation et leurs occupations habituelles; les uns se font, des colonnes du feuilleton, un piédestal où ils posent en vous entretenant de leur humeur, de leur caractère, voire même de leurs affaires; là, ils développent à l'aise leurs idées, quand ils en ont, ou, à défaut d'idées, certains lieux communs habillés de certaines façons qui leur font beaucoup d'honneur auprès

Digitized by Google

de certaines gens; ils étagent alors leur petit bagage d'érudit; à propos de musique et de peinture, ils ne manqueront pas de vous parler italien ; enfin, ils parleront de tout, excepté de l'objet de leur critique, qui se résume dans un concetti de deux lignes, à peu près comme la pointe d'un couplet de vaudeville; ceux-là sont les habiles. D'autres déclarent telle œuvre bonne ou mauvaise, selon qu'elle a flatté leur goût que nulle étude préalable n'a développé; ceux-ci adoptent l'opinion que leur souffle un ami perfide, comme il est arrivé récemment au critique qui, sur la foi d'un mystificateur, a imprimé que les tableaux de MM. Bouquet, Cibot, etc., etc. étaient des *croûtes*.

La critique, selon nous, a deux missions à remplir : la première est de toucher l'artiste dans l'endroit faible de son œuvre; la seconde, d'éclairer l'opinion de la foule qui a toujours besoin d'être avertie des beautés d'un tableau, pour s'y arrêter. Or, vous avouerez que pour donner à un artiste l'enseignement de son art, il n'est pas tout-à-fait inutile d'en savoir quelque chose, et que, pour guider l'impulsion de la foule, un goût épuré, une théorie, sinon une pratique quelque peu érudite, ne seraient pas de trop ; eh bien ! loin de posséder ces qualités indispensables, vous voyez tous les jours des jugeurs qui, ne sachant pas même la langue du métier, avec l'air tranchant, la décision sans réplique, l'assurance du savoir infaillible, portent, en matière d'art, des jugements qui font vivement regretter de n'être point assez riche pour les renvoyer à l'école(1). Or, nous qui craindrions d'encourir le reproche que nous adressons aux autres si nous nous livrions à une critique *raisonnée*, nous donnerons seulement quelques notes prises sur le livret pendant nos promenades au salon. Ces notes, à défaut d'autre mérite, auront, du moins, celui de la brieveté.

BECCARD (Mlle). Portrait de M. Bredin, largement fait et

(1) Nous exceptons un seul journal, le *Censeur*, qui, dans une série de feuilletons a traité la question de l'art en artiste éclairé et qui l'a pris à son véritable point de vue.

Digitized by Google

d'une bonne couleur. Ce n'est pas là de la peinture de demoiselle.

BENOIT (Philippe). Ciel lumineux, soleil bien employé, dessin solide, perspective sage. L'abus de l'ocre sur les premiers plans, à gauche, leur donne un ton un peu trop chaud pour nos climats, mais n'ôte rien à l'harmonie de ce bon tableau.

BEZARD. L'*Ange et l'Enfant;* reproduction d'un grand tableau du même maître. La figure de l'ange rappelle les meilleures productions de l'école allemande du XVe siècle ; la pose de la femme est pleine d'abandon et de vérité, le mouvement du corps se fait bien sentir sous les draperies qui sont bien étudiées et sans manières.

BLANCHARD. La tête de l'ange est commune et sans expression. Celle d'Elie, très bien étudiée, est un peu matérielle ; la couleur hardie des draperies, et, partant, la puissance des reflets, a forcé l'artiste à monter le ton des chairs, ce qui donne l'air un peu aviné au saint dont la pose ne se comprend pas; est-il assis ou couché ? Les draperies sont largement faites, et les extrémités fort bien traitées.

BLANCHARD (Pharamond). Ce tableau dont l'auteur est notre compatriote n'a fait que paraître à l'Exposition. C'est une étude faite sur les lieux, d'une bonne couleur et d'une composition originale ; c'est d'après une pochade faite et rapportée par Blanchard que Gudin a peint son tableau de l'affaire de Saint-Jean d'Ulloa.

BONIROTE. La couleur fausse et outrée de ses *Pêcheurs* nuit à leur dessin assez correct. Son *Balcon vénitien*, où il a des parties bien étudiées, pèche encore par la couleur et de plus par le mauvais goût des figures.

BONNEFOND. Tirons un voile sur le *Voile de sainte Véronique,* et allons retrouver cet artiste devant son beau tableau du musée, l'*Eau sainte.*

BOUTERWEK. Jolie composition pleine de vérité ; les figures, bien drapées, sont solidement dessinées ; le ton du

Digitized by Google

ciel, des terrains, des fabriques est vrai, et rend bien l'aspect général de ce beau pays.

BOUQUET. Auteur de trois charmants tableaux traités de *croûtes* par le critique universel, Jacques Pointot; ce qui en fait un éloge bien plus complet que si nons répétions avec tout le monde que sa *Marine* est admirable, et que rien ne ressemble mieux à un Ruisdaël que sa *Vue des environs de Lorient.*

CHASSELAT. M. trois étoiles, qui paraît être en peinture un amateur de la force de M. Pointot, a acheté ce rebut d'atelier faux de couleur, et ridicule de dessin ; enfin on l'a *acquis*; c'est encourageant.

CIBOT. Son tableau serait excellent sans les jambes du génie ailé. Elles sont d'un style commun, et la pose en est disgracieuse. Pourquoi n'avoir pas profité de la tradition reçue qui permet aux anges d'avoir les jambes cachées par une draperie flottant en arrière. Cet arrangement mettait les figures tout-à-fait dans l'air, en laissant vide le bas de la toile, qui agrandissait l'abîme au dessus duquel plane ce beau groupe.

COMPTE-CALIX. Si l'on s'en rapporte au Livret, le sujet du tableau de M. Compte-Calix remonte à Louis XII, mais si on interroge son intention, il a voulu faire des costumes du temps de Louis XIII. Je dis *costumes*, bien qu'ils soient rendus à peu près comme les élégantes de nos jours les traduisent pour les bals travestis, c'est-à-dire en leur ôtant tout caractère. On ne peut raisonnablement croire qu'il ait eu la prétention de nous donner de froids mannequins pour des figures ; quelques parties traitées plus consciencieusement font assez bien augurer de ce peintre pour lui donner le conseil de ne pas briguer le genre de succès qui a rendu l'école lyonnaise à jamais ridicule, et de laisser les sujets *Bonhomme* à MM. Genod, Reverchon, etc., etc.

COUTURIER. *Vue du Grenier à sel.* Tableau fort remarquable sous le rapport de l'entente, de l'effet et de la perspective.

Digitized by Google

CHAVANNE. Sa nymphe est un peu longue et mesquine de forme, la tête est étroite, et l'attitude est peu gracieuse. Nous préférons sa *Vierge* dont la pose, ainsi que l'arrangement des draperies, est simple et de bon goût.

COIGNET (Jules). Encore de la peinture *à procédé* d'un joli effet, mais trop maniérée, qui plaira dans les salons, mais qui manque de vérité.

DANTAN. Buste flatté de Rachel. Sculpture de marchands de nouveautés.

DEGEORGE. Tableaux remarquables par la dimension et la niaiserie de leur composition. *Le Paysan aiguisant une faulx* ferait une excellente enseigne de coutelier.

DE RUDDER. Nous connaissons de lui vingt tableaux qui valent mieux que son *Hamlet*, qui est loin pourtant d'être sans mérite.

DABRY (Mlle Jenny). Deux têtes d'études bien peintes et bien modelées.

DESNOS (Mlle) Un des plus jolis portraits du Salon. Simple et vrai de pose, d'une jolie couleur, d'un bon dessin, et d'une extrême adresse dans l'exécution des accessoires.

DIDAY. Plus froid, plus faux que jamais.

DUBUISSON. Nous voulons d'abord apprendre à M. Dubuisson, ou à l'auteur du livret qu'on *déhale*, mais qu'on ne *déblaye* pas un bateau. Nous lui reprocherons ensuite de songer plutôt à satisfaire sa conscience d'artiste qu'à contenter la masse du public, en se créant à plaisir des difficultés que les gens de l'art seuls peuvent apprécier (et ce n'est pas pour eux qu'on expose). Ainsi, pourquoi toujours faire les ciels et les terrains d'un ton analogue pour avoir mille fois plus de peine à *enlever* son sujet, que s'il usait de toutes les ressources qu'offrent les richesses d'une palette? Du reste, on ne saurait trop louer la pose naturelle de ses figures et de ses animaux, la correction ds son dessin et la largeur de sa touche; M. Dubuisson s'est montré savant en perspective dans sa *plage à la marée basse*, sujet qui présentait pourtant de grandes difficultés.

Digitized by Google

Il n'a pas remarqué dans son *Relais de poste* un effet de soleil qui porte à faux; nous blâmerons encore l'uniformité de la couleur et le peu de solidité des premiers plans. Ses *Chevaux à l'abreuvoir* nous offrent deux excellentes études d'après nature; son cheval de remonte et son petit âne sont d'une exacte vérité. Il est fâcheux que le cheval du fond soit trop lâché.

DUCLAUX. On trouve dans les tableaux que cet artiste a exposé cette année plus de lumière et plus de chaleur qu'autrefois. La teinte grise et poudreuse qu'il affectionnait tend à s'effacer entièrement; nous l'en félicitons. Ses animaux, quoique bien dessinés, manquent d'ampleur et de vie, sa peinture emprunte trop à la gravure ses traits fins, multipliés, et tombe dans la petitesse par le soin des détails de pelage, etc. C'est ainsi qu'à force de petits coups de pinceau et de minuties, Lyon a tué son école. Le pinceau de M. Duclaux est aussi spirituel que possible, mais il manque de puissance; quand il veut être énergique il tombe dans la sécheresse. Du reste, ses tableaux sont satisfaisants d'effet général, et toujours sagement composés.

DUNOD a fait preuve d'une grande adresse dans ses copies de dessins manuscrits.

DUPRÉ est en progrès comme dessin et comme touche, mais ses chairs affectent toujours des tons gris et violets d'un effet disgracieux.

DUVAL LECAMUS. *L'Attente*, pose de théâtre.

FLACHÉRON (Alexandre). Ses dessins, fort intéressants pour la localité, sont, sans doute, pour cette raison, placés dans un si mauvais jour qu'on ne peut les voir; mais on sait assez du talent de M. Flachéron pour regretter que le public ne puisse lui rendre la justice qui lui est due.

FLACHÉRON (Frédéric). Bas-relief bien composé; toutes les parties en sont bien étudiées et largement indiquées; dans le mouvement des figures, qui est très énergique, l'artiste a su éviter la raideur qui n'aurait rien ajouté à la force, et les muscles agissent puissamment sans effets tourmentés; en résumé,

Digitized by Google

ce morceau annonce un talent consciencieux aussi exempt de charge que de manière, qualité assez rare pour être signalée.

FLANDRIN (Auguste). Permis aux artistes d'imiter la sobriété naïve des draperies des premiers temps de la peinture, quand ils ont à rendre un sujet qui rentre dans la manière de cette époque reculée, mais dans un tablaau de genre comme celui des *Jeunes Napolitaines*, plus d'abondance dans les plis n'aurait pas nui à des figures qui, quoique d'un dessin un peu lâché, se recommandent par plus d'une qualité. Ce tableau, d'une couleur brillante, sans exagération, est une des jolies pages de l'exposition. Son église de San-Miniato manque de perspective et de profondeur ; elle est mesquine et ne rend pas du tout l'effet imposant de ce précieux monument. Quand au portrait de Mme C., c'est une excellente chose, en dehors de toute critique ; on aurait pu désirer pourtant plus de modération dans l'emploi des couleurs ; un bonnet rose, une robe rouge, un rideau vert, une tapisserie bleue, c'est trop de moitié, mais ceci est un reproche adressé à son goût seulement, car cet amalgame de couleur qui aurait pu être fort désagréable est devenu assez harmonieux sous son pinceau.

FLANDRIN (Hyppolite). La pose et l'expression des figures est admirable de vérité. Quant à la couleur brune qu'on leur reproche, elle n'est que l'exagération de la poétique à laquelle il obéit. Quelque soit le talent avec lequel cette toile est traitée, on regrette de n'avoir de M. Hyppolite Flandrin qu'un tableau de ce genre.

FLANDRIN (Paul). Le tableau de M. Flandrin avait été, jusqu'ici, si mal placé que nous n'avions pu admirer cette excellente composition. Les figures, prises séparément, sont toutes bien dessinées, bien drapées, bien posées; et elles se groupent avec vérité et expression ; il y a dans le paysage des parties habilement traitées, surtout dans les arbres du haut. Cette composition originale placera M. Flandrin parmi les talents consciencieux de l'époque.

Digitized by Google

Dans sa *Nymphée*, Paul Flandrin a eu le tort de vouloir imiter Le Guaspre et Poussin; il eut mieux fait de rester lui, comme dans son beau tableau des *Adieux d'un Proscrit*.

FONVILLE a exposé un joli paysage, harmonieux de ton, et d'un effet fort agréable; le site, on ne peut mieux choisi, plairait, lors même qu'il serait traité avec moins de talent. Cependant la vue ne s'étend pas à l'aise dans ce panorama immense ; les montagnes du fond, trop fortement indiquées, rapprochent l'horizon et ôtent de la profondeur à ce tableau qui, à part ce défaut, est une des meilleures choses sorties du pinceau de cet artiste.

FONTAINE (M. et Mme). *La scène des Vendangeurs* est bien ordonnancée ; la couleur en est bonne, mais le dessin a souffert de la précipitation avec laquelle ce tableau a été exécuté. Mme Fontaine a fait des progrès ; ses *Etudes* offrent de l'avenir.

GLEYRE. Cet artiste, d'un talent consciencieux et sévère, nous a envoyé un tableau dont toutes les parties ne sont pas traitées d'une manière égale. La tête est d'une grosseur disproportionnée, d'un type commun, et d'une couleur trop poussée au noir. Les pieds, d'une autre nature que la tête et les mains, sont trop gros, d'un modèle vulgaire, et aident à faire paraître le torse trop court. A côté de ces défauts, il faut admirer la vigueur du coloris, le sentiment large des draperies, le fini parfait des mains et un ton général d'une grande harmonie.

GUICHARD. La tête est d'un modèle commun, les cheveux sont disgracieux, les bras trop courts sont mal emmanchés; mais la couleur ne saurait être trop louée.

GUIGON. Sa peinture ressemble à tout, excepté à la nature.

GUINDRAND. Dans notre bonne ville de Lyon, si un artiste se permet de faire un ciel autre que celui qui s'étend sur Fourvières, on crie à l'excentricité; ainsi, pour sa *vue de Chiavari*, Guindrand s'est entendu reprocher vivement l'azur foncé de ces tons. Allez en Italie, messieurs les critiques, ou seulement

Digitized by Google

sur les côtes de Provence, et vous verrez un ciel et une mer d'une couleur qui accoutumera vos yeux à une nature qui, à dire vrai, ne ressemble guère à celle de notre pays de fumée et de brouillards. A notre avis, Guindrand ne s'est pas éloigné de la vérité en faisant son ciel d'un bleu aussi prononcé; mais il aurait dû lui donner plus de transparence; il a l'aspect lourd et dur; sa ligne d'horison n'est par droite, mais c'est l'affaire d'un coup de pinceau; sa mer est vraie, et son premier plan est délicieux. S'il voulait gratter un peu du vermillon dont l'éclat non motivé arrête trop l'œil sur le bonnet du pêcheur, le feu brillerait plus, et les figures ressortiraient davantage. — Qu'il se méfie des ciels à *procédés* les *épaisseurs* ne rendent pas plus les effets de la nature, que les ciels *empâtés* et *poncés* de Roqueptan. Sa *vue des environs de Lyon* est un chef-d'œuvre; jolis fonds, détails de bon goût, arbres bien faits, rien n'y manque, ni l'air, ni le soleil.

HAUDEBOURT-LESCOT (Mme). *Rousseau et Thérèse*, peinture de tabatière de Brunswick.

HOSTEIN. Nous avons de lui quatre jolis tableaux, inférieurs pourtant à ceux qu'il avait envoyés l'année dernière. Sa *vue de Terracine* est le plus séduisant, quoique il y ait de bonnes choses dans sa *vue du lac*.

JACOMIN a exposé des portraits d'une grande ressemblance.

JACQUAND. Les amateurs de bric à brac qui se pâmaient devant les étoffes, les armes, que M. Jacquand prodiguait dans ses compositions sont un peu désappointés cette année; les étoffes sont de bois, et ses bois sont des étoffes. M. Geoffroy Saint-Hilaire payerait cher des êtres semblables aux figures de M. Jacquand, si Dieu leur prêtait vie, mais que Dieu nous en préserve, il y bien assez de monstres comme cela!

LAEMELIN. *La Chasteté de Joseph*: on ne comprend guère, en voyant Joseph, la passion de Putiphar; mais on comprend très bien, en voyant Putiphar, la fuite de Joseph: mauvais dessin, mauvaise couleur.

Digitized by Google

LANSAC. Les *Chevaux à l'abreuvoir*, tableau d'un joli aspect, mais qui ne supporte pas l'analyse. L'avant-main du du cheval bai, très-fin, très-élégant, n'appartient pas à la même nature que l'arrière-main qui est gros et lourd et dont le mouvement ne se comprend pas; l'alezan et le cheval blanc ont des têtes démesurément pointues; les yeux et les nazeaux sont mal dessinés; des deux chevaux vus de dos, l'un a une jambe trop longue; l'autre, et le nègre qui le monte, sont bien posés et vrais de mouvement. Cette composition d'une jolie couleur est mieux peinte que dessinée.

LAURAS a fait des progrès incontestables; sa *scène de la Saint-Barthélemy* est d'un joli ton, et dessinée finement; ses têtes sont d'un bon caractère, et les mains d'un bon choix. Qu'il se méfie un peu de son entraînement vers la couleur!

LAURE. Quelques bons portraits pleins de finesse de ton et de touche, une tête d'étude (*la lecture*), d'un bon coloris et un grand tableau (*Ribéra*), qui n'est pas son meilleur ouvrage.

LAURET. Beaucoup d'adresse de brosse; mais une grande tendance à suivre les malheureux errements de l'école de Lyon, qui le tueront comme ils en ont tué tant d'autres.

LAVERGNE. La pose d'Adam n'est pas heureuse, et Eve n'est pas belle. Certes, elle n'eût pas séduit notre premier père s'il avait eu un objet de comparaison. On trouve pourtant dans ce tableau quelques parties qui font bien augurer de l'avenir de M. Lavergne.

LESTANG-PARADE. *Ruth et Booz*. La tête de Booz est pleine de ce calme, de cette dignité qui caractérisent les orientaux. Les mains sont bien traitées, le raccourci du pied est parfait, les draperies sont souples et bien entendues, le corps de Ruth est bien posé, le bras est charmant; mais la tête, n'a pas de caractère, et n'appartient à aucun pays.

Si la peinture de M. Lestang-Parade avait un peu plus de solidité, son tableau ne mériterait que des louanges. Quant à la *Mort du peintre Santerre*, tout, dans ce tableau, est noir et confus : rien ne vous y émeut.

Digitized by Google

LEYMARIE, dans le bon tableau qu'il exposa l'année dernière, faisait déjà pressentir la voie dans laquelle il est entré. Il a renoncé à toutes les ressources ordinaires aux paysages. Ses compositions sont larges et peu chargées de détails; ses ciels sont lumineux et *réussis* autant que possible; sa touche manque peut-être de légèreté, et sa couleur de transparence, mais ces qualités s'acquèrent avec le temps. En somme, ses deux *vues de Saint-Rambert* se placent parmi les beaux tableaux du Salon.

Mlle MARTIN (Irma). Joli tableau, sagement composé; grande entente de l'harmonie des couleurs; poses vraies, détails d'étoffes, de fourrures excellents, etc.; les têtes et les extrémités bien peintes. Cette artiste ira loin.

MARTIN DAUSSIGNY. Peinture à l'encaustique, procédé retrouvé, à l'aide duquel nos peintres donneront à leurs chefs-d'œuvre une durée éternelle. M. Martin a montré, dans ses essais, beaucoup de générosité, car il n'a pas évidemment songé à lui.

MERCEY. Sa *Vue du port de Bastia* est une fort bonne chose.

MOINE. A part des tons bleus qui ont la prétention de rappeler quelques vieux maîtres de l'école italienne, sa tête d'étude est une bonne chose; pourquoi ne nous a-t-il pas envoyé quelques-unes de ses statuettes?

PATRY. Tableau bon pour amuser la foule; effet de lumière faux; modèle de femme horrible; il n'y a guère à louer dans tout ce fracas de couleurs qu'un bras de fauteuil et le cadre. Le portrait, du même auteur, a l'air soufflé, et semble couvert d'un glacis de gélée de groseille.

PERROT. *Le Port du Hâvre* mérite de fixer le choix de la Commission. Le mouvement des vagues est vrai et le port est admirablement traité.

PIGAL. *La Mort d'une jeune Femme*, tableau effrayant de vérité, d'une bonne exécution et d'un excellent dessin. Voulez-vous rire? voilà le *Roi des Rois*. Il est difficile d'être plus simplement vrai que Pigal.

Digitized by Google

PONTHUS CINIER. Des arbres secs et durs, une teinte bleue trop générale dans les ombres, mais des fonds charmants; progrès incontestables. Voyez plutôt sa *Vue de Toulon*.

REVERCHON. Il s'est fait justice à lui-même en retirant son tableau dont le sujet est assez remarquable par sa simplicité : *un homme passant une paille sous le nez d'une femme.*

ROQUEPLAN. Plaine en mosaïque, ciel en agate, couleur miroitante; — groupe d'animaux qui ne manquent ni de vie ni de mouvements ; joli fonds.

SAINT-JEAN. Beaucoup de talent d'observation! Il est toujours le peintre heureux des perdrix rouges, des lapins et des fleurs. C'est le Delille de la peinture. Il ne lui manque que le mouton et la houlette de son patron pour être tout à fait pastoral.

SCHEFFER. Joli petit tableau ; mais un peu laché. L'œil gauche du vieillard est resté à l'état d'intention; sa main droite n'est qu'esquissée et la jambe droite est plus petite que la gauche ; les mains du jeune homme, ne sont pas finies ; mais le dessin est fin, la touche habile, et l'ensemble calme et harmonieux.

THUILLIER. Une fois qu'on a accepté son parti pris quant à la couleur, on admire ses paysages pleins d'air, de soleil, et de profondeur ; la touche est un peu lourde surtout dans le feuillé de ses arbres, mais ils sont toujours bons de forme.

VACHAT. Vue d'un lac... de punch enflammé. Effet de flammes de Bengale, si vous voulez encore, mais effet de soleil ; jamais. On dit que M. Vachat joue supérieurement de la clarinette ; c'est une consolation.

Dans cette rapide revue de notre Salon, nous nous sommes attachés de préférence aux œuvres de nos artistes, car c'est surtout pour eux, selon nous, que doivent être les avantages de l'exposition.

Digitized by Google

Il nous reste à parler de l'*Album du Lyonnais*. Le résultat n'a pas confirmé les espérances de la Commission. Elle doit regretter aujourd'hui d'avoir emprunté le talent d'artistes parisiens quand elle avait ici à sa disposition des hommes habiles et compétents dont le crayon eut du moins rendu avec vérité des sites si familiers pour eux. Ils avaient droit à la préférence, même à un mérite inégal, et les dix premières vues exposées sont bien loin de justifier cette inégalité. L'aspect général de notre pays n'est rendu en aucune façon. Il n'y a ni exactitude de lignes, ni proportions. L'île Barbe à l'air d'être tombée dans la Saône et de flotter avec elle. On dirait une fabrique qui se noie. Ces deux vues ont été faites à la hâte, comme une œuvre de commerce. On y retrouve peu le talent exact d'Hostein. c'est du chic et rien de plus. C'était bien la peine de faire une gratuite injure à des artistes tels que Guindrand, Leymarie, Fonville, Duclaux, Dubuisson, Flandrin et d'autres encore! Avec leur concours nous aurions pu du moins présenter avec quelque orgueil l' *Album du Lyonnais* comme notre ouvrage. Dix mille francs et plus ont été absorbés par ce recueil qui, mieux exécuté, serait devenu un monument précieux pour notre ville. Nous n'avons malheureusement, cette fois encore, rien de mieux que les vues de pacotille que nous ont déjà fait MM. Jolimont, Chapuy, etc.

Si vous ajoutez à cette somme de dix mille francs les frais de l'Exposition, vous arriverez bientôt à un chiffre assez élevé, dépensé en dehors de tout encouragement donné à la peinture. De là, le petit nombre de tableaux acquis cette année.

Nous l'avons déjà dit et nous le répétons, la Commission des Amis des Arts, dont nous reconnaissons, tous les premiers, le zèle et les bonnes intentions, dans la sphère où elle gravite, cette Commission, en maintenant les bases primitives de la Société, n'a pas compris assez largement le but qu'elle devait atteindre, les intérêts de l'art et des artistes. En effet, tout ce qui repose sur l'égoïsme doit périr, si cette égoïsme ne trouve pas satisfaction. Nul des souscripteurs qui n'ait rêvé

Digitized by Google

pour ses cent cinquante francs un ou deux tableaux de mille francs au moins ! Qu'est-il donc arrivé ? C'est qu'au renouvellement de la souscription, quatre cents actionnaires malheureux et découragés ont quitté la partie, et l'on n'est parvenu à ramener la moitié des fuyards que par l'annonce d'un *Album Lyonnais*, confié aux *talents éprouvés* de la Capitale (style de prospectus qui ne manque jamais son effet). Mais tous les trois ans, on aura à redouter de semblables défections. Les bases de la Société sont donc mauvaises, il faut les changer.

Aux chances d'une loterie, substituez un généreux mobile, la création d'un musée local, remplacez l'amour du gain par l'amour de l'art. Ne criez pas à l'impossible, tentez-le. Vous amènerez peu à peu cette rénovation; les uns y viendront par sentiment, les autres par amour-propre. Et, n'eussiez-vous que la moitié de vos souscripteurs, vous arriverez encore à de plus grands résultats artistiques.

C'est toute une éducation à faire.... Commencez-la. Le temps l'achevera. En y réfléchissant un peu, quel souscripteur intelligent ne consentirait à perdre, dans un but élevé, toute l'éventualité d'un lot.

Qu'est-ce, en effet, qu'une association qui repose sur une loterie qui doit favoriser vingt, trente, soixante personnes sur six cents ? C'est de l'égoïsme en actions...mais en actions aussi chanceuses que bien d'autres, par le temps qui court.

Toute association doit satisfaire un intérêt général et non l'intérêt de quelques-uns. Elle doit entreprendre ce que ne peuvent accomplir des hommes isolés. Acheter de petits tableaux que la plus humble fortune peut se donner, ce n'est pas là encourager l'art, c'est l'appauvrir au contraire, en poussant l'artiste à une trop grande production ; c'est le plus souvent favoriser la médiocrité qui se donne pour rien, et entretenir dans une voie qui n'est pas la leur une foule de jeunes gens sans talent et sans avenir. Ceux qu'il faut aider, ceux qu'il faut protéger, ce sont ces artistes qui se vouent à des

Digitized by Google

travaux consciencieux, à de graves études, à des œuvres qui n'ont rien de flatteur pour les yeux de la foule, rien de *joli* pour l'homme du monde, mais où la pensée a laissé son reflet, où la nature a trouvé son miroir.

Les œuvres qu'il faut acquérir, ce sont encore ces grandes toiles devant lesquelles l'artiste n'a pas reculé, alors même qu'il était presque assuré de ne point leur trouver de Mécène; oui, ce sont ces pages, quand elles portent le sceau d'un talent supérieur. Que ces œuvres appartiennent ensuite à la cité, et qu'elles y restent comme un enseignement pour tous et forment un musée où l'étranger sera attiré, comme il l'est, en Italie, par plus d'une galerie célèbre. Voilà ce qu'une Société qui prend le titre d'Amie des Arts, doit réaliser, et, s'il lui est impossible avec l'égoïsme des souscripteurs d'arriver là, il faut alors que la Ville vienne largement à son aide, sinon, tous les trois ans, son existence deviendra un problème et rien de grand ne restera après elle de tant d'efforts et de tant de soins.

Vulgariser l'art par des expositions, c'est bien déjà quelque chose, mais ce n'est pas là le développer, le féconder, en un mot. Puissent nos réflexions être entendues, et, éveillant un jour de nobles et généreuses sympathies, trouver une prochaine réalisation!

Léon Boitel.

Digitized by Google

On nous communique la note suivante :

Dans le *Courrier* de *Lyon* du 11, on lit ce qui suit : *M. Quinet a laissé échapper que Sparte a tiré ses Hilotes de la Messénie.* D'une autre part on lit dans Thucydide, au 1er livre, chap. 101 : « LA PLUSPART DES HILOTES, SUBJUGUÉS ALORS, DESCENDAIENT DES ANCIENS MESSÉNIENS, CE QUI LEUR FIT DONNER A TOUS LE NOM DE MESSÉNIENS. »

La discussion est donc entre le *Courrier de Lyon* et Thucydide. Elle se videra entre eux. Nous relevons ce point parce qu'il nous dispense de répondre aux autres, et qu'il expliquera le silence du professeur, quoique l'on puisse ajouter; il est prêt, sans doute, à profiter de tous les conseils, mais il a droit d'attendre qu'ils soient sérieux.

STATISTIQUE POUR L'ANNÉE 1839.

NAISSANCES.

Enfants légitimes.	Garçons.	1,920
	Filles.	1,885
Enfants naturels reconnus.	Garçons.	71
	Filles.	75
Enfants naturels non reconnus.	Garçons.	972
	Filles.	906
	Total.	5,829
Récapitulation des naissances.	Garçons.	2,963
	Filles.	2,866
	Différence en faveur des garçons.	97

MARIAGES.	Entre garçons et filles.	1,257
	— garçons et veuves.	71
	— veufs et filles.	153
	— veufs et veuves.	40
	Total.	1,521
DÉCÈS. — *Sexe masculin.*	Garçons.	1,450
	Hommes mariés.	604
	Veufs.	273
Sexe féminin.	Filles.	1,393
	Femmes mariées.	559
	Veuves.	435
	Total.	4,714
	Récapitulation. Naissances.	5,829
	Décès.	4,714
	Différence en faveur des naissances.	1,115

Digitized by Google

Le lac de Thoun.

Si je brise un jour mes chaînes,
Je veux m'enfuir vers tes eaux,
Mieux que les nids sur les chênes,
Mieux que les aires hautaines,
J'aime un nid dans les roseaux.

J'aime une terre mouillée
Par un lac profond et clair;
Pour tenir l'ame éveillée
Il faut que, sous la feuillée,
Les eaux chantent avec l'air.

S'il n'a point de grève humide
Je fuis un site admiré,

Digitized by Google

Comme un front pur et sans ride,
Mais dont l'œil serait aride
Et n'aurait jamais pleuré.

La colline la plus verte,
Si l'onde n'est son miroir,
Est comme un ame déserte
A qui jamais n'est ouverte
Une autre ame pour s'y voir.

Otez les flots à la terre,
La terre sera sans yeux,
Et jamais sa face austère
Pleine d'ombre et de mystère,
Ne réfléchira les cieux.

Dans ton cœur si quelque chose
Bat des ailes pour voler,
Désir ou douleur sans cause,
Musique ou parfum de rose
Qui demande à s'exhaler;

Si tu nourris d'une flamme
Le souvenir ou l'espoir,
Si l'image d'une femme
Pleure ou sourit dans ton ame,
Près d'un lac il faut t'asseoir.

Ecoute si le flot chante;

Digitized by Google

Si l'eau dort, regarde au fond;
Miroir où l'azur t'enchante
Echo d'une voix touchante,
Toujours l'onde te répond.

Les plaines ont l'alouette,
La montagne a l'aigle roi,
Les jardins ont la fauvette,
Mais, o lac, le doux poète
Et le cygne sont à toi!

Si je brise un jour mes chaînes,
Je veux m'enfuir vers tes eaux,
Mieux qne les nids sur les chênes,
Mieux que les aires hautaines,
J'aime un nid dans les roseaux.

Victor De La Prade.

L'Ange.

A Mademoiselle Anna Hufson,

A MONTAGNY (HAUTE-SAÔNE).

Il est un être sur la terre
Que la terre ne connaît pas:
Ainsi le parfum du lilas
Embaume un bosquet solitaire.

Digitized by Google

Bien qu'il ne se montre à nos vœux
Que sous la forme d'une femme,
C'est un ange : les malheureux
L'appellent : *Notre bonne Dame* !

Et moi, comme Harold isolé,
Comme lui pélerin du monde,
Dans une retraite profonde
J'ai trouvé cet ange exilé.

Je comprends ce que tu viens faire,
Lui dis-je, au terrestre séjour;
Tu devais être, dans ta sphère,
L'ange du maternel amour.

Reçois nos vœux et nos louanges,
O mère d'une autre Ianthé,
Et que ton asile enchanté
Conserve longtemps les deux anges.

Ainsi la rose a son bouton,
Ainsi la Grèce, aux jours d'Homère,
Joignait, pour louer une mère,
Le nom de sa fille à son nom !

Dans ton Eden mon luth repose,
Par toi, pour toi seule inspiré,
Et, si je ne suis pas la rose,
Auprès d'elle j'ai respiré.

Ne me laisse pas solitaire,
O bon ange, accorde à mes vœux
Ton amitié sur cette terre;
J'aurai ton amour dans les cieux !

(Pièce inédite d'Aimé De Loy).

Digitized by Google

AIMÉ DE LOY[1].

On a déjà essayé plusieurs notices sur De Loy; mais aucune n'a paru complète et vraie à ses amis.

Il y a eu assez de bonheur dans l'existence de ce poète pour qu'on se soit trompé quand on a voulu nous en faire un être toujours placé sous la main du malheur; et cepen-

(1) Cette notice est extraite d'un remarquable volume de poésies d'Aimé De Loy que, sous le nom de *Feuilles aux Vents*, a publié M. L. Boitel au commencement de cette année.

Digitized by Google

dant il y a eu trop d'infortunes pour qu'on ait pris le beau de son talent pour le beau de sa vie.

Ah ! malgré le fardeau de mes chagrins amers,
Aux heureux de ce monde il n'est rien que j'envie ;
Je n'aurai pas vécu sans connaître la vie ;
Tous les rêves du cœur ont embelli mes jours...

C'est ce qu'il nous révèle lui-même dans ses *Fragments sur le Passé*.

Personne ne peut se flatter toutefois de l'avoir bien connu ; et ceux qui ont vécu le plus dans son intimité ont reculé devant sa biographie comme devant une œuvre difficile.

Comment, en effet, peindre les traits d'un jeune homme qui ne s'est jamais montré qu'en passant? saisir la ressemblance d'un modèle indocile chez lequel se rencontrait un mal qui lui rendait le repos impossible, enfin ce qu'on peut appeler *un sort jeté ?*

Il faudrait avoir bien peu vécu pour ne pas s'être aperçu que, dans ce monde, il y avait de pauvres humains soumis aux lois d'une agitation qui ne finit qu'à la tombe. Inquiets, errants, toujours en peine, ils sont ici-bas comme ces ombres payennes, dont les corps privés de sépulture, n'attendent plus qu'un mausolée pour reposer en paix.

Ils ont cependant le cœur rempli d'amour, de souvenirs, assez de liens pour les fixer ; mais leur tête, cette pauvre tête, a le contrepoids qui les entraîne, et les tient, par mille oscillations, tantôt près, tantôt loin du centre d'attraction.

Pitié, grâce pour eux ! Leur malheur, le voici : leur bonheur, c'est de les laisser faire.

En cela De Loy n'a jamais été trop contrarié; c'est probablement cette appréhension de l'être, cette perplexité de se voir incessamment ramené à des devoirs de famille que la paresse de son cœur lui faisait négliger, qui nous a rendu cette vie de 35 ans si difficile et si voilée.

Un premier arriéré dans ses devoirs en avait fait un

Digitized by Google

débiteur malheureux et de bonne foi, prompt à fuir et lent à se libérer.

On dit que le génie du poète ne se développe que sous l'influence de sensations multipliées, que la lyre n'a de sons pénétrants que lorsqu'elle exhale les grands mouvements de l'ame.

Rien n'a manqué à De Loy sous ce rapport : les fortes émotions n'ont pas plus failli à son talent que son talent n'a failli aux émotions de son cœur, au tumulte de ses sensations.

Jean-Baptiste-Aimé De Loy, fils d'un fabricant de papier, est né à Plancher-Bas, village des Vosges, près de Lure, en Franche-Comté, pays dont il était fier, que souvent il chantait, et qui, à son tour, a tiré vanité de sa naissance en plaçant son nom parmi ceux dont cette province s'honore.

Sa naissance date de 1798, époque à laquelle remonte aussi celle de quelques jeunes poètes comme lui, hommes d'un vrai talent, d'une nature inquiète et rêveuse détachés de tous calculs humains, *du positif,* et mal à l'aise dans cette vie où l'illustration pourtant ne leur manquerait pas.

Cette singularité, à quoi tient-elle ? Faut-il y voir, comme le rapportent ceux qui veulent tout expliquer, l'influence des terreurs et des transes, sur la génération de cet âge, des années antérieures à 1798, ou bien l'influence des glorieux prestiges des temps postérieurs qui, après eux, n'auraient laissé que du vide.

De Loy, enfant, fut placé à Steinbach, pour ses premières études, chez le curé de la paroisse. Il s'y familiarisa avec la langue allemande et commença le latin. Le curé de Plancher-Bas le prit ensuite, à la mort de son père. A cette époque, les meilleurs instituteurs primaires se trouvaient dans le clergé, on ne pouvait mieux placer l'enfant que l'on séparait de sa mère, qu'en le confiant aux soins d'un bon prêtre de village.

Digitized by Google

Là, dans le presbytère, le jeune étudiant associé aux devoirs de son maître, recevait des impressions qu'ailleurs on ne rencontre pas : les cérémonies du culte, les chants pieux, les prières du soir, des visites aux malades, aux indigents des secours, tous ces petits enfants que l'on baptise ornés de rubans roses, ces premières communions qui exaltent, ces joyeuses épousailles, ces bénédictions d'agonisants et ces messes de mort où l'église redit des douleurs si vraies; tout cela porte à l'ame, et ne peut que laisser dans le cœur de l'enfant un levain de poésie qui fermente plus tard.

Pour de pauvres intelligences ces impressions ne sont rien, mais elles sont tout pour des organisations privilégiées, comme celles de De Loy. Aussi ne l'ont-elles jamais quitté!

Et encore, à cette époque, le prêtre reprenait son caractère sacré. La dignité sacerdotale s'était retrempée dans les persécutions et dans l'exil, le pasteur rentrait avec tout l'intérêt qu'inspire l'homme qui a lutté avec avantage contre l'adversité, il rentrait avec l'expérience sur lui-même de toutes les misères humaines ; il revenait donc meilleur.

Qu'on ne s'étonne donc pas si, plus tard, De Loy, élevé dans ces pratiques religieuses, a si bien compris l'auteur du Génie du Christianisme, et lui a voué un culte qu'il a poussé jusqu'à l'idolâtrie.

Le curé de Plancher-Bas épuisa bien vîte sa science sur lui ; il fallait à notre écolier d'autres maîtres. Il entra au lycée de Besançon où il eut pour professeur un homme d'un rare mérite, M. Genisset, dont la mort récente est pleurée par tous les amis de la bonne littérature.

Mais un collége pour De Loy devenait une prison : là des verroux, puis des études, des récréations comptées à l'heure, des inspirations commandées, des promenades sans solitude, sous l'œil d'un régent, quoi de plus oppres-

Digitized by Google

sif pour lui ! lui, qui, pour arriver à vivre jusqu'à 35 ans, a toujours eu besoin d'être libre comme l'air.

Aussi, fit-il acte d'indépendance en s'échappant du collége.

Ce ne fut pas la désertion de l'élève incapable, paresseux, esquivant le *pensum*, en un mot une fuite vulgaire, mais un trait qui le caractérise, un premier rêve qu'il faut ici raconter, parce que sa vie n'a plus été qu'une suite de rêves ou d'imprévoyances du même genre.

Les pastorales de Florian avaient tellement agi sur cette imagination que, las de sa prison, il entreprit de visiter les lieux chantés par l'auteur d'*Estelle*.

Quittant les bords du Doubs, le voilà à la recherche du Gardon, de ses rives délicieuses que ses fraîches pensées lui représentaient comme l'Olympe terrestre, l'air le plus pur, le seul air qu'on dut respirer.

Sa bourse était celle de l'écolier, qui attend les vacances; et son imprévoyance pour ses frais de route, celle de l'humaniste qui a foi dans l'hospitalité de ses hôtes, dont les vertus passées dispensaient le voyageur de toutes ces préoccupations financières qui s'accorderaient mal avec la poésie d'une Odyssée.

Il put néanmoins aller encore jusqu'à Valence. Mais là, comme de la boîte de Pandore, tous les embarras, tous les maux s'échappèrent de sa petite bourse vide, sans qu'au fond il lui restât l'espérance de voir ces lieux qu'il avait tant rêvés.

Après quelques jeûnes forcés et des nuits passées à la belle étoile, son bon ange lui fit faire rencontre d'un curé allant au château voisin. De Loy se présenta à lui comme une pauvre petite brebis égarée que le bon pasteur s'empressa de recueillir, qu'il garda quelques jours avec lui au château, qu'il refit de son mieux et qu'ensuite, de presbytère en presbytère, on ramena au bercail de Plancher-Bas. Ce fut à Dijon qu'il termina ses études après cette première équipée.

Digitized by Google

Il aimait trop les livres pour embrasser une profession qui l'en séparât. Ses études finies, il songea à un cours de droit. En 1814, il le commença à Strasbourg et vint l'achever dans cette patrie des anciens troubadours, à Toulouse, cette ville *de gai savoir*.

A l'école, il y a trois sortes d'étudiants : le premier qui n'est là que pour que jeunesse se passe, fier de son ignorance, vrai gentilhomme d'autrefois ; le second, tout à ses codes, martyr des textes, homme de pratique et d'affaires; et le troisième que rebute la formule, la lettre de la loi, qui se retranche dans la philosophie du droit, et, pour faire diversion, appelle à lui des études étrangères.

De Loy était de ce nombre. A Strasbourg, il apprit l'anglais, l'italien, l'espagnol et se livra à des traductions qui lui rendirent facile l'usage de ses langues. De société avec son ami Blétry, aujourd'hui procureur du roi à Montbéliard, il publia le *Philologue*, journal qui parut en 1815, avant et après le 20 mars. Mais les tendances politiques de cette feuille amenèrent, de la part de la police, des persécutions qui déterminèrent les deux rédacteurs à abandonner cette publication.

Dès cette époque, l'amour s'empara du cœur du poète; et l'amour à cet âge pousse à la célébrité ; il cherche sans doute à parer sa victime pour rendre plus précieux l'abandon qu'elle lui fait de tout son être.

L'étudiant de Strasbourg interrompit son droit. La gloire de Merlin, de Proudhon, quoiqu'alors d'un haut prix, n'était qu'un astre trop pâle pour l'horizon qu'il s'était créé.

Qu'était cette gloire, comparée à la gloire naissante de Lamartine, à celle de Châteaubriand dont la voix tenait en ce moment l'Europe émerveillée?

Et puis, une réputation, un cœur de jurisconsulte était un don peu digne d'une femme, il se disait alors comme il a dit plus tard :

Il me faut des lauriers ; j'ai besoin de la gloire,
J'en ai besoin pour vous l'offrir.

Digitized by Google

Il n'y avait d'offrable à ses yeux qu'un nom cher aux muses, qu'une ame de poète.

Poète, il l'était, mais il lui en manquait la consécration, le baptême; et, en ce temps-là, on ne le recevait qu'à Paris.

Il se mit donc en route pour la capitale, disant adieu à son ami Blétry qui ne put le retenir, emportant avec lui, pour le sacrement qu'il attendait, son petit bagage littéraire.

Ce bagage se composait de fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses*, la plupart sous des noms empruntés. C'est bien l'une d'elles, ayant pour titre l'*Amitié*, qui, imprimée sous celui de Mlle M***, inspira à Colnet, trompé par le nom, ce joli mot : « Il y a de la douceur et des grâces faciles dans les vers que Mlle M*** a composés pour l'*Amitié*; mais le jeune frère en sera jaloux et Mlle M*** n'évitera pas son ressentiment. »

Il avait encore avec lui un poème imprimé à Luxeuil sous ce titre : *Plaisirs d'un ami de la campagne et des muses*, et quelques pièces publiées dans le *Philologue*.

C'était là son début, et, à cet âge, ce début, révélant de remarquables dispositions, pouvait l'enhardir à ce voyage.

Recommandé à l'auteur du *Printemps d'un proscrit*, à ce bon M. Michaud, il fut reçu avec égard par l'historien des *Croisades*, rédacteur alors de la *Quotidienne*, et qui tant de fois a risqué sa vie pour des idées. Il vit Châteaubriand, et tout ce que la littérature comptait d'illustrations.

C'est alors qu'il renia Thémis et sa liturgie, mais pour y revenir bientôt.

Son séjour à Paris fut de courte durée. Au milieu de Paris, il le cherchait encore; et, comme tous ceux qui, bien jeunes, s'y sont acheminés sous l'influence du beau idéal, il en revint un peu désenchanté avec de nouvelles sympathies pour le coin du feu, une recrudescence d'amour

Digitized by Google

champêtre, ce qui valut à son poème sur les *Plaisirs de la campagne*, d'excellents corrections, des variantes nombreuses.

Orphelin de bonne heure, il lui était dû des comptes de tutelle; il se les fit rendre, à son retour, en vue d'une alliance qu'il crut pouvoir de suite contracter; mais la conclusion en fut subordonnée à l'achèvement du cours de droit qu'il avait commencé. Une place au barreau pour le bonheur du jeune ménage avait quelque chose de plus sûr, aux yeux des parents, que celle qu'il convoitait sur l'Hélicon. Il devint donc légiste, mais légiste de bonne foi. Il écrivait, au mois de décembre 1818, à son cher Blétry :

« Enfin j'habite Toulouse, bien décidé d'y réparer le temps perdu à Luxeuil. Je travaille douze heures par jour, et vous verrez si je sais mettre à profit vos conseils et être digne du vers d'Hésiode. Passer docteur ès-lettres dans 4 mois, docteur en droit dans 16, voilà ma tâche.... »

De Loy tint parole : ses études furent sérieuses et fortes, mais il n'abandonna point pour cela la littérature, qui de première était devenue sa seconde inclination.

Ses vers étaient aimés, recherchés. Ses relations avec des gens de mérite étaient fréquentes. On s'occupait alors du procès Fualdès; le rôle que jouait Mme E. Manzon dans ce drame sanglant avait acquis à cette Aveyronnaise une célébrité qui préoccupait quelques jeunes têtes, folles du merveilleux. Et, faut-il le dire, ce nom, partout répété, imprimait quelque chose de sententieux aux jugements que cette femme, aux aventures tragiques, se mêlait de porter. On en était venu à souhaiter d'elle un suffrage, même littéraire. Mme Staël, Clémence Isaure, dans les rues d'Albi, d'Albi ainsi préoccupé, n'auraient pas vu troubler probablement leur incognito. La littérature oubliait les Jeux Floraux, elle faisait acte de foi et hommage à cette nouvelle puissance, et les vers de De Loy, mêlés à ceux de cent autres poètes, adressés à cette idole d'une semaine, lui valurent ce petit diplôme :

Digitized by Google

« Monsieur, j'ai trouvé vos vers aimables comme tout ce qui vient du cœur plus encore que de l'esprit, et je suis persuadée qu'avec de l'étude, et beaucoup d'étude, vous pourriez vous faire un jour une célébrité, moins étendue sans doute, mais plus souhaitable que la mienne, et vous pouvez m'en croire, car je dis la vérité à Alby... »

E. Manzon.

Alby, 8 mai 1818.

Nécessairement cette épitre devait trouver place ici; ne fut-ce que par l'originalité de la prédiction qu'elle renferme, et, avouons-le, comme occasion aussi de protester contre ce mauvais côté du cœur, cette vaniteuse faiblesse, dont personne n'est exempt, de convoiter un suffrage, une attention, sans égard à la pureté de sa source, pourvu que quelque retentissement vienne s'y attacher.

Enfin De Loy quitta Toulouse, gradué, mais avec bien plus de science que ces grades n'en supposaient. Science vaste et profonde qui aurait dû lui mériter, lui valoir un de ces emplois dans la magistrature où quelques-uns sont si mal, et où il eût été si bien; de hautes fonctions judiciaires où se serait de suite exercée sa rare intelligence, et où l'occasion de mettre à profit tous les trésors de son érudition ne lui aurait pas manquée. A coup sûr, ainsi placé, il n'aurait jamais éprouvé l'embarras de telles richesses et le mépris que plus tard il en a fait ne lui serait jamais survenu de la difficulté où il s'est trouvé de les utiliser.

De là, de cette fausse position date probablement tout ce que sa vie a pu avoir d'indécis, de flottant et d'adversité pour lui et pour les siens.

Ce génie était trop élevé, cette imagination trop brillante, cette pensée trop libre et trop philosophique pour s'accommoder d'un barreau de province, y paraître, comme avocat, sans découragement subit. Aussi fut-il repoussé de cette carrière par la surabondance même de ces qualités rares qui l'y auraient fait briller.

Digitized by Google

La pratique au barreau devient pour le débutant le lit de *Procuste* ; l'aridité du style judiciaire et la sécheresse des formes agissent sur le stagiaire, comme agissent sur une active végétation ces vents de glace qui ne refoulent pas seulement la sève, mais qui la tuent; et certaines plantes auxquelles il faudrait une nature puissante, un ciel vaste et pur, *le ciel de Béranger*, y dessèchent, y meurent, faute de pouvoir s'acclimater. L'avocat n'est là, à la barre de ces petits tribunaux, qu'un machiniste chargé du lourd mécanisme des Codes ; et là,comme dans la fable, la tortue devance presque toujours son agile adversaire.

C'est donc encore une existence à rebours, à contre-sens, pour quelques-uns, une vie où le génie s'en va tous les jours, creusant sa fosse, comme on la creuse à la Trappe. Pardonnons alors à De Loy d'avoir suivi une autre vocation. Il céda tout d'abord à ces premières impressions ; il s'arrêta au seuil. Il avait cependant besoin d'une profession. Pour satisfaire à cette exigence, sans plus attendre, il s'établit à Luxeuil régisseur d'une papeterie, dont il avait la moitié, et, au mois de juillet 1819 , il épousa Mlle Clarice Duchelard, nièce de M. Michaud.

Le mariage fut pour lui un voyage entrepris avec la même imprévoyance que l'excursion aux lieux chantés par Florian.

21 ans, d'ailleurs, pour celui qui ne sait de la vie que ce qu'il rapporte de ses cours universitaires, c'est un âge d'incapacité, d'inexpérience. C'est l'âge où il est dangereux de faire de ces serments qui enchaînent l'existence et dont, selon Ovide, Jupiter délie volontiers par suite de l'aveuglement qui les dicte.

Au lieu donc d'être son premier acte dans la vie civile, le mariage aurait dû, pour lui ne s'y placer qu'au milieu, comme halte nécessaire à son repos et n'arriver que lorsque cette ardeur que décelaient les mille éclairs de son imagination, toutes ces bluettes de feu, si brillantes et si vives, se seraient amorties; et quand les déceptions de ce

Digitized by Google

monde, les joies et les douleurs, les succès et les revers qui apprennent à vivre, auraient eû mis en équilibre, en meilleure sympathie, ce cœur dont il ne se plaignit jamais et cette tête dont il commençait déjà à se plaindre.

Quant enfin ce quelque chose qu'il avait là, comme le jeune Chénier, devenant compréhensible pour lui, lui aurait eû marqué son étoile sur la terre comme dans le ciel.

Non, ce n'était point une vie de magasin, ni un petit intérieur qu'il fallait à De Loy, si bouillant, si jeune, si poète ! On aurait dû le préserver de cette compression si brusque de toutes ses facultés ensemble, et De Loy serait encore de ce monde. Aussi, de ce malaise qu'on aurait pu prévoir, survint le dégoût, le *mal social*, et du dégoût un trouble dans l'économie de ses affaires. A ce point que, dès cette époque, De Loy ne fut plus qu'un pauvre pélerin qui, une fois sa route manquée, ne fait plus que s'égarer à mesure qu'il avance.

Aussi, distrait de sa route, ne sut-il plus se retrouver; et Dieu seul connaît les peines et les fatigues que ce voyageur perdu a éprouvées pour reprendre l'étroit sentier qui pouvait seul le ramener au sein de sa famille. Que de ronces, que d'épines semées sur cette route à contre-sens, où sa timidité lui faisait fuir tous ceux qui pouvaient lui dire son chemin et le sortir de tant de mauvais pas ! Combien de fois, étourdi par ses chûtes, n'a-t-il pas perdu la tête? Pauvre Aimé, cette première meurtrissure, ce premier trait de nos institutions t'avait profondément blessé. Le dard était resté bien avant dans la plaie, tu l'emportais, et quand tu fuyais, tu croyais fuir ta douleur!...

L'espoir de rétablir sa fortune lui fit, bien peu de temps après, quitter la France. Il s'embarqua pour l'Amérique du Sud, qui était devenue le refuge d'honorables infortunes; pour la baie de Rio-Janeiro, que certaines relations désignent sous le nom de *France antarctique*. Les liens qu'il rompait n'étaient pas de ceux dont on se dégage facilement : son cœur saignait des mille blessures que

Digitized by Google

causait son départ. Sa lyre seule lui restait pour endormir ses douleurs. « *La vie de celui qui souffre est pleine de sublime*, » a dit Kosloff, et les accents de cette lyre, devenue grave et sonore, sous les inspirations du malheur, donnèrent du ton à cette ame brisée, relevèrent son courage, et l'aidèrent à courir d'autres hasards.

Il partit.

M. Rastoul, son ami, que le lecteur nous saura gré de citer, raconte ainsi dans l'*Echo de Vaucluse*, le séjour de De Loy au Brésil, et toute la part qu'il prit à des évènements qui sont aujourd'hui du domaine de l'histoire.

« Rio, fille des mers, lui inspira d'admirables vers français et des mélodies portugaises qui le placèrent au premier rang des poètes de sa patrie d'adoption. L'amitié de l'infant don Pedro lui fut acquise, et, plus tard, il ne demeura pas oisif dans la lutte engagée entre la royauté et la démocratie. »

« Le 12 octobre 1822, l'unanime acclamation des peuples du Brésil appela au trône don Pédro d'Alcantara; aussitôt le nouveau souverain convoqua les députés de la nation pour qu'ils eussent à rédiger le pacte des libertés brésiliennes. »

« C'était un spectacle insolite pour cette terre d'esclavage; mais don Pédro voulait lui-même poser des bornes à son pouvoir, il aspirait au titre de *libertador*, il rêvait la gloire de Wasingthon, né sur les marches du trône. Quelques français qui l'entouraient contribuèrent à cette direction d'idées. Aimé De Loy peut réclamer sa part d'influence.

« *Lestrella Brasiliera*, journal fondé et dirigé par Aimé De Loy, publia un projet de constitution qui devint ensuite loi de l'empire. La croix de commandeur de l'ordre du Christ, les dignités de gentilhomme de la chambre de l'empereur, et l'immense succès de son journal, tels furent les avantages matériels que recueillit De Loy; mais, au dessus des cordons et des grandeurs, il plaçait l'amitié du

Digitized by Google

grand-aumônier de l'empire, M. l'abbé Boiret, de lord Cochrane, marquis de Maranham, amiral du Brésil, l'affection des frères Taunay, et la bonté touchante avec laquelle le recevait l'impératrice Léopoldine-Caroline, sœur de Marie-Louise, et, comme la veuve de Napoléon, archiduchesse d'Autriche. D'ailleurs son insouciance de poète l'empêchait de profiter des faveurs de la fortune, en le rendant étranger à toute espèce de calculs.

Les frères Andrada, exilés du Brésil et réfugiés en Europe, où les avaient suivi les bienfaits de don Pedro, n'en conservaient pas moins des partisans et une grande influence à Rio. Des tentatives d'assassinat furent dirigées contre les Français dont la haute position faisait ombrage aux Portugais et aux Brésiliens. De Loy eut à défendre ses jours et n'échappa qu'à force d'intrépidité à ses implacables ennemis.

Le grand-aumônier de l'empire le décida alors à abandonner un séjour dangereux où le courage ne pouvait pas lutter avec succès contre le poignard obscur d'un assassin; il l'engagea à se réserver pour des temps meilleurs. Les frères Taunay lui tinrent le même langage.

« Il s'éloigna de Rio avec des pressentiments funestes réalisés au bout de quelques années par la mort prématurée de l'impératrice Léopoldine et par la chûte de don Pédro... »

Ce départ ne fut que dévancé, que hâté. Le mal du pays, comme il l'a dit plus tard, travaillait déjà son cœur horriblement. On ne quitte pas impunément la France. Ailleurs, la gloire est vaine, la célébrité et la fortune ne sont que des chimères. Où trouver le jeune français, amant de la lyre et des arts, au cœur plein d'avenir, avide de renommée, rêvant l'immortalité de son nom, qui vit et meurt content des suffrages de la terre étrangère? Notre France gagne à la comparaison, et cette comparaison, De Loy l'avait faite dans ses voyages.

Le vaisseau qui lui rendait son pays entrait dans la

Digitized by Google

rade du Hâvre De Grâce, dès le 15 juin 1824. Il avait séjourné une semaine aux Açores, à la suite d'un manque de vivres et d'eau douce.

Cette semaine, passée dans l'île Saint-Georges qui en dépend, a été fort agréablement décrite dans les notes qui suivent les *Préludes*.

Ecoutons-le quand, trois ans plus tard, jeté, balloté de par le monde, il évoque, au milieu de ses peines et sous le poids de toute la mélancolie qui l'oppresse, le souvenir cette île enchantée.

Des Açores frais Elysée,
Saint-Georges, nouvelle Délos,
Dans ton île favorisée
Que n'ai-je abrité mon repos !

J'étais au port : pourquoi chercher d'autres orages,
Et d'un cœur agité suivre toujours le vœu?
Il fallait jeter l'ancre ; et, sur ces beaux rivages,
A mes rêves de gloire il fallait dire adieu !

Là, d'un bonheur éteint j'aurais distrait mon ame,
De mes vagues désirs j'aurais calmé l'élan ;
Puis j'aurais prié Notre-Dame
Pour les pauvres marins battus par l'Océan!

Au penchant de l'humble colline
Où Manoël aime à s'asseoir,
Le jour je relirais les vers de Lamartine,
Je viendrais méditer le soir.

On me verrait au bord de l'onde
Porter mes pas rêveurs et lents,
Comme pour écouter l'écho lointain du monde
Dans le bruit des flots et des vents.

. . . . . .

Mais un destin contraire attendait mon jeune âge...

Digitized by Google

Je ressemble à l'algue des mers,
Une vague en mourant la dépose au rivage,
Une autre la reporte au sein des flots amers.

De Loy, qui aurait pu tirer meilleur parti de ce voyage, en revint sans fortune; il serait mieux de dire sans argent. Car, comme savant et comme poète, sa fortune intellectuelle s'était puissamment accrue. Il avait triplé le domaine de ses connaissances par ses études, ses observations nombreuses, ses impressions de voyages, toutes ses inspirations si riches, si variées, recueillies au grand spectacle d'une nature vierge, sous le ciel d'un monde primitif; sous ce ciel, d'après lui,

Où tout n'est que parfum, lumière et poésie.

Après quelques jours passés au sein de sa famille, d'où le rejeta bientôt encore de par le monde le regret de ne pouvoir assurer à sa chère Clarice et à ses deux enfants une position digne d'eux, il se rendit à Paris, dans ce Paris où, pour vivre, il faut, d'ordinaire, n'avoir besoin de personne, et où, par malheur, régnaient encore à cette époque deux monopoles odieux : le monopole des emplois publics et le monopole des succès littéraires ; le premier concentré dans les mains des directeurs de Saint-Acheul, et le second, dans celle de la presse parisienne.

Le mérite scientifique de De Loy était de nature à leur faire ombrage. Aussi eut-il de mauvais jours! Peut-être aurait-il pu conjurer la malignité de telles circonstances ; mais il avait aussi à conjurer celle de son étoile qui lui rendait, depuis le malheur de ses affaires, tout assujétissement impossible !

Ce fut alors que, dans l'espoir de dompter cette disposition toujours croissante, sa famille pensa que quelques mois de captivité deviendraient à ce mal un remède efficace.

Il avait des lettres de change en circulation, on songea à Sainte-Pélagie.... En 1818, sur 151 détenus dans cette prison, on comptait 99 gentilshommes ou prétendus tels;

Digitized by Google

on pouvait voir aussi sur le répertoire de la dette le nom d'un ministre, M. de M..., de deux pairs de France, de trois généraux de division et de presque tous les fils de l'illustration de l'empire; un membre de l'académie des sciences, professeur au collége de France, examinateur à l'école polytechnique; des littérateurs en grand nombre.

Cette société était àpeu près la même lorsque De Loy y entra. Il y avait aussi bonne compagnie. De plus, MM. James Swan, et Ouvrard y brillaient par leur luxe et leur somptuosité. M. Swan, dont la fortune s'élevait à 3 ou 4 millions, écroué pour une somme de 625,640 fr., aurait pu payer; il ne le voulait pas. Il prétendait ne devoir que 6 à 7,000 fr. au plus. Il résolut de passer, s'il le fallait, toute sa vie en prison, plutôt que d'obtempérer à une sentence qu'il trouvait injuste. Son premier soin fut de faire signifier en bonne forme à sa femme et à ses enfants qu'il les déshériterait jusqu'au dernier liard, s'ils avaient le malheur de payer ce qu'on appelait ses dettes.

Les motifs de M. Ouvrard étaient d'une autre nature : il ne disait pas, lui, qu'il ne devait pas, mais qu'il ne voulait pas payer, et puis, en sa qualité de financier, son épreuve, à lui, ne pouvait être que de 5 ans. Lui aussi menait un train de prince à Sainte-Pélagie. C'est lui qui, pour ajouter une pièce à son logement, paya la dette d'un honnête détenu, son voisin. Un jour qu'il recevait à dîner M. de Villèle, ministre des finances, et que celui-ci l'engageait à arranger ses affaires avec Séguin, lui représentant tout le tort qu'un pareil scandale faisait au gouvernement qui l'avait eu récemment pour munitionnaire général : —Parbleu, monseigneur, répondit Ouvrard, vous en parlez à votre aise; je suis ici pour 5 millions et 5 ans, j'y gagne donc un million par an. Si vous connaissez une spéculation plus lucrative et plus sûre, je n'y tiens pas, voyez-vous. Je pars dès demain.

Cette statistique du personnel de Sainte-Pélagie, recueillie dans les journaux de l'époque, ne s'éloigne point

Digitized by Google

du sujet. De Loy était admis à l'intime société des deux prisonniers Ouvrard et Swan qui avaient su l'apprécier. Tout autre que lui se serait accommodé de cette captivité de millionnaire, au moins pour quelque temps, et, à l'exemple de Swan et d'Ouvrard, on pouvait lasser un créancier. Mais, à Sainte-Pélagie, comme au collége, comme plus tard dans son intérieur, comme ensuite dans sa province et à la fin dans Paris, et dans nos 86 départements, De Loy étouffait. Il étouffait, faute d'air, d'horizon, de cette immensité qui semblait lui devenir plus que jamais nécessaire, pour tout voir, tout embrasser, pour obéir enfin à cette loi d'un mouvement sans repos, qui évidemment déjà le poussait aux bornes de ce monde, aux espaces de l'éternité.

Or, ce remède que sa famille avait cru trouver, ne fit qu'accroître le mal; il ne fit que redoubler les accès de cette fièvre d'indépendance qui lui brûlait la tête. Il sortit, sa dette fut acquittée : probablement le munitionnaire voulut encore élargir son logement, on ne peut qu'ainsi expliquer cette libération qui a toujours été problématique pour la famille du détenu.

Enfin le voilà libre, rendu à lui-même, ou plutôt rendu à l'on ne sait quel démon familier qui, dès ce moment, sembla lui présenter tous les royaumes à parcourir, et parodier cette satanique promesse : *hæc omnia tibi dabo,* en échange de ce bonheur domestique, à tout jamais perdu pour lui.

Il respire. De l'air, de l'espace, il en a. Mais aussi il a assez de Paris. Il a tout vu, tout exploré. Ses relations avec les idoles du jour l'ont initié aux jongleries du sanctuaire, à ce culte de faux dieux; et, de la coulisse, il a vu tous les spectacles de Paris. Il ne manquait que Sainte-Pélagie qui, à son tour, n'a pas fait défaut à son expérience.

Des jours passés à la Désaugiers, d'autres plus nombreux passés à la Malfilâtre, étaient devenus le complément de cette étude, de cet apprentissage de Paris. Comme l'a-

Digitized by Google

beille égarée, sauvage, séparée de l'essaim, il y avait partout butiné, et cherché, sans la trouver, la ruche destinée à recevoir le miel composé du suc de toutes les plantes plus amères que douces. Et c'est après toutes ces épreuves qu'à la fin notre pauvre hirondelle quitta les toits de la capitale, où, malgré tant d'insectes, elle allait infailliblement mourir de besoin...

De Loy passa de suite en Angleterre; il revint plus tard en Belgique, sans autre but que celui de répondre à cette impulsion désordonnée *d'aller toujours*. La boussole marquait le nord. Il céda lui aussi probablement au courant magnétique. *Voir, c'est avoir*; mais pour De Loy c'était vivre, c'était moins souffrir, et c'était aussi étudier, *savoir*. Car il voyageait toujours à pied, un livre dans sa poche, auquel était joint le petit cahier de papier destiné à ces notes, étudiant avec le même soin les beautés de la nature, les merveilles des arts, le développement de l'industrie, les traditions populaires et les nuances politiques.

Dans les villes qu'il parcourait il y avait toujours un bureau de journal où sans façon il prenait gîte. La littérature était sa providence, son ange conducteur. S'il y avait un Athénée, il demandait à y donner quelques séances. La feuille du lendemain contenait de ses vers, ou de sa belle prose, et son talent, tout aussitôt, le faisait proclamer *hôte de la ville*. En province, et partout ailleurs qu'à Paris, les littérateurs se groupent, se recherchent, se tendent la main. La classe des hommes d'études, qui ne font pas de leurs productions marchandise est nombreuse, elle est puissante, et il est rare que parmi eux un étranger de talent ne soit pas toujours le bien-venu. Et puis, il avait le don de s'insinuer si vîte et si bien dans l'esprit de ses hôtes qu'il était impossible de ne pas le recevoir, et quand on l'avait reçu de ne pas vouloir le garder. Sa modestie, son désintéressement littéraire le garantissait des susceptibilités de l'amour-propre d'autrui, des haines de rivalité. Son savoir et son goût en faisaient un aristarque sûr, un

Digitized by Google

arbitre infaillible. Cette manière d'être et cette façon d'agir lui servaient de feuille de route et règlaient, en France comme à l'étranger, l'étape du poète.

Ces étapes ne se dirigeaient jamais que vers les lieux riches de souvenirs, lieux célèbres par quelques faits historiques ou par d'immortelles descriptions.

Jean-Jacques avait répandu sur Vevey trop de prestiges, pour qu'après avoir parcouru les pays dont nous avons parlé, Deloy ne visitât pas la Suisse.

Il y vint en 1826. A cette époque, Lyon était devenu le refuge, le champ d'asile de jeunes littérateurs insurgés contre le monopole des succès littéraires, que la capitale exploitait et devant lequel fuyait aussi De Loy. En attendant d'autres affranchissements, les jeunes intelligences travaillaient à cette grande manumission. De corps et d'ame, ces bons jeunes gens étaient à l'œuvre.

L'Indépendant, journal créé pour les besoins de l'époque par M. Jérôme Morin, auquel, en raison de la fermeté de son attitude comme gérant du *Précurseur*, la province du Lyonnais fit, en 1830, hommage d'une couronne d'or avec cette inscription : AU COURAGE CIVIQUE, *l'Indépendant* était l'arme vengeresse que cette jeunesse libérale avait choisie et qu'elle maniait avec autant de force que de dextérité.

Quelques numéros de cette feuille tombèrent, à Genève, sous les yeux de De Loy. Aussitôt il n'eut plus qu'une pensée, celle de concourir à la rédaction d'un journal dont les doctrines répondaient à toutes ses sympathies, et, avec cette pensée, un seul désir, celui de se lier d'amitié avec de jeunes collaborateurs, voués à une si juste cause. Cédant à cet entraînement, il arrive à Lyon, au secours de ses frères.

« Deux articles furent la carte de visite qu'adressa De Loy à la direction de *l'Indépendant*. A la lecture de ces articles, dit M. Rastoul, il n'y eut qu'un cri, qu'un assentiment ; et celui qui écrit ces lignes eut la douce mission

Digitized by Google

d'aller chercher le nouveau rédacteur et de l'installer dans ses fonctions.

« Je vis un jeune homme de 26 ans, d'une taille médiocre, mais avec l'organisation puissante particulière aux Francs-Comtois. Ses traits, sans être réguliers, indiquaient un homme supérieur; son teint basané trahissait l'influence du soleil des tropiques, une forêt de cheveux noirs et touffus ombragait sa tête aux vastes dimensions. Il parlait peu, et je ne sais quelle réserve diplomatique se mêlait à ses paroles. Un voile de mélancolie et même de tristesse l'enveloppait tout entier, sans nuire à cette exquise politesse que donne l'habitude de la haute société.

« Nous l'entourâmes de soins, de prévenances et d'égards; mais il n'en persista pas moins dans sa réserve mystérieuse. Jamais il ne proférait un mot sur ses voyages, sur les évènements de sa vie, sur sa vaste érudition. Il fallait, pour ainsi dire, en agir avec lui comme Christophe Colomb avec ce monde nouveau où chaque pas amenait une découverte, signalait une conquête. Même dans les conversations intimes entre jeunes gens, où l'on pense tout haut, malgré l'espèce de franc-maçonnerie qui résulte de la culture des lettres et de l'identité d'opinions politiques, il semblait se tenir sur la défensive, il nous aimait pourtant, il nous aimait de toute la puissance de ces caractères froids et contraints en apparence dont tous les sentiments sont profonds et réels, car ils ne s'évaporent point en de vaines et stériles démonstrations. »

Tel était De Loy en 1826, tel il fut jusqu'à sa dernière heure ; ce portrait est frappant de ressemblance. Nous le donnons ici, parce que De Loy n'a jamais été vu autrement.

Le succès de l'*Indépendant* ne put que s'accroître de sa coopération, et ce succès donna du retentissement à cette levée de boucliers qui fit encore accourir de malheureux proscrits sous cette tente hardiment dressée.

Digitized by Google

Survint alors à cette élite de jeunes littérateurs la pensée de formuler ses doctrines dans un pacte d'association destiné à les rendre pratiques et *toujours stables*, selon l'expression de nos lois.

« Il est temps que les départements se prononcent et règlent leur compte avec la capitale, s'écriait l'un d'eux, rédacteur, aujourd'hui du journal le *Capitole*. — Est-il une ville en France qui ne compte un écrivain, un poète, rebuté, méconnu, calomnié par cette tourbe littéraire dont abonde la capitale, république de loups, et non des lettres, comme le disait Beaumarchais, composée, à quelques exceptions près, d'hommes de mauvaise foi, dans la science comme dans la vie ; trafiquant de l'esprit d'autrui, inclinés devant les notabilités littéraires, comme l'huissier devant le ministre, esprits superficiels et moqueurs qu'un calembourg enchante, qu'un jeu de mots ravit, et que le produit d'ouvrages scandaleux console à peine des succès de leurs rivaux ; véritables vipères de la littérature, que l'on n'écrase point parce qu'on a la faiblesse de les craindre, et dont le fiel, adroitement répandu dans de perfides journaux, a coûté tant de nuits affreuses, tant de larmes amères à une foule d'honnêtes gens, soigneux à dissimuler leurs peines pour ne pas doubler le triomphe de leurs méprisables ennemis..... »

« Aussi, voyez comme tout pâlit et s'efface, voyez comme, francs et originaux dans leur pays, nos prosateurs et nos poètes courent engloutir dans le gouffre commun et leur réputation et leur fortune ! Où sont-ils les troubadours inspirés par le beau ciel de la Provence? Qui célébrera l'olivier de l'Occitanie ? l'éloquente vivacité de l'Aquitaine, les souvenirs chevaleresques de la Bretagne, que sont-ils devenus ?.... Le poète a vu Paris, tout est désormais correct ; mais tout est pâle et blafard, sans vigueur et sans vie. Sur les sommets des Pyrennées, au bord du Rhône impétueux et rapide, dans les Cevennes aux rocs pittoresques. C'était à Paris qu'il

Digitized by Google

fallait songer, car c'est à Paris qu'il faut plaire. Vous qui rêvez au pied des Alpes, au bord de la source bouillonnante de Vaucluse, arrêtez, comprimez vos émotions violentes, elles pourraient déplaire à l'académie ou au comité de l'opéra. C'en est donc fait, le joug est dressé et la littérature a ses fourches caudines. »

Cette catilinaire n'était pas sans entraînement, elle signalait un mal qu'elle exagérait, mais un mal réel, et le remède à ce mal n'était autre que la formation de l'Académie Provinciale, dont De Loy fut proclamé secrétaire.

Cette académie était divisée en trois sections. La première renfermait les hommes de lettres actifs (les académiciens proprement dits); la seconde, les membres correspondants de l'académie; la troisième, un millier de personnes, qui, en qualité d'associés, de souscripteurs, pouvaient à leur gré cultiver les lettres, ou se borner à les encourager. Une correspondance immense, établie sur toute la surface du royaume, pour lier par les nœuds d'une douce confraternité les plus remarquables de nos départements;

Un journal adopté pour enregistrer fidèlement les actes et les publications de l'académie ;

Sur tous les manuscrits envoyés à l'académie, choix et publication d'un manuscrit, chaque mois, aux frais de la société et partage des produits avec l'auteur.

Tel était le plan de ce vaste édifice, trop vaste, peut-être, pour la solidité d'une architecture encore sans modèle et trop hardie pour que l'assentiment public en consacrât la durée.

Les statuts de cette société furent publiés et reçurent une première exécution : les *Préludes poétiques d'Aimé De Loy* parurent en janvier 1827, et formèrent le premier volume de la bibliothèque de l'Académie provinciale.

C'était une belle conception que la fondation de cette académie. A cette époque, la centralisation parisienne,

Digitized by Google

colosse au rire moqueur et aux serres de vautour, devait, en présence d'une telle institution, perdre de sa tyrannie et ne conserver de sa puissance, que ce que cette puissance pouvait offrir d'aide, d'émulation et d'exemple. Mais l'Académie Provinciale dura peu, faute d'encouragement. Elle satisfaisait à l'un des besoins du moment A peine sut-on le comprendre. Le fond de cette pensée heureusement n'a pas été perdu ; l'ordonnance royale qui, avec des chaires de sciences et de belles lettres à Lyon en saura réaliser les bienfaits sans élever autel contre autel, sans rompre l'unité et l'indivisibilité de la république des lettres en France.

De Loy ne livra ses *Préludes* qu'avec peine et défiance. Le Portugais était devenu sa langue favorite. — Toutes ses compositions n'étaient plus que dans cette langue du Camoëns, dont l'harmonie le captivait, le tenait sous le charme :

« Déjà le luth français à mes doigts est rebelle
» Et mes vers aujourd'hui, péniblement frappés,
« Ne coulent plus de source à mon cœur échappés. »

Cette pensée, qu'il exprime dans son XIIIe Prélude, était devenue sa pensée dominante; mais il céda aux sollicitations de ses deux amis, MM. Massas et Coignet, membres l'un et l'autre du Cercle littéraire de Lyon, et dont les vers venaient d'obtenir un succès mérité. On peut bien dire qu'avant eux et depuis Louise Labé la poésie n'avait pu triompher du préjugé et de l'indifférence des Lyonnais, et que par eux recommença une carrière où les muses lyonnaises, récupérant leur vieille célébrité, fournirent à la littérature un riche contingent.

La publication des *Préludes* fut accueillie avec faveur ; on admira le talent de l'auteur; on aima à rencontrer l'homme dans l'écrivain; on vit bien que ses vers n'avaient été faits que pour lui , pour lui seul ; que ce n'étaient là que de mystérieux épanchements, des confidences qu'il

Digitized by Google

livrait et qui lui étaient presque arrachées. « Ce n'est pas un poète, disait-on, qui cherche seulement la pompe et la perfection de l'art ; c'est un infortuné qui s'entretient avec lui-même et qui touche la lyre pour rendre l'expression de sa douleur plus harmonieuse. » Son enthousiasme pour nos grands poètes s'y exhale en de nobles pensées, cette dette d'admiration que, bien jeune, il avait contractée envers Châteaubriand, et qui n'avait fait que s'accroître comme le génie et la gloire du grand écrivain, il s'en acquitte. Il a des chants pour l'amitié, pour cette confraternité littéraire qu'il savait si bien cultiver. Il en a pour la liberté, pour la religion. Toutes ses inspirations sont nobles. Ses *Préludes* qui, au résumé, se présentent comme le transparent d'une vie agitée, nous laissent aussi lire au travers le nom de *Clarice*. Nom toujours cher! mais qu'il n'osait prononcer, par ce que dans ce nom se trouvait un reproche, un rappel à des amours, à des devoirs, loin desquels l'emportait l'acomplissement d'une tache qui s'embrouillait toujours.

Entendons-le s'écrier :

Quand finiront ces jours d'absence?
Quand pourrai-je, contre ton sein,
Dans l'extase d'un long silence,
Goûter un bonheur pur et plein ?

Ma lyre, si longtemps muette,
Vibre d'elle-même aujourd'hui :
C'est la douleur qui rend poète,
Les vers sont enfants de l'ennui.

Ailleurs, dans son XIVe Prélude :

Ah! si mon nom, paré de l'éclat du génie,
Devient un jour l'orgueil de notre Séquanie,
Quel bonheur d'apporter ma couronne à tes pieds !
Alors à mes succès je te verrai sourire,
Ton regard sera tendre et semblera me dire :
« Les jours d'ennuis sont oubliés. »

Digitized by Google

Pensait-il, l'infortuné, que la célébrité d'un nom console ? S'il poursuivait son bonheur et celui des siens dans ce trompeur mirage, qu'on ne s'étonne donc plus si, pour atteindre ce but, nouvel Ahasvérus, il obéissait en aveugle à cette grande voix qui semblait lui crier : marche, marche, sans cesse !

Lyon fut bientôt un séjour fatiguant pour lui ; il s'en éloigna et ses amis le perdirent pendant près de deux ans et demi ; ils le perdirent tout à coup, et comme si quelque main invisible nous l'eût emporté.

Ce fut en 1830 qu'il revint à Lyon après cette brusque disparition. Pour remplir cette lacune dans sa biographie à qui demandera ce que devint De Loy pendant les trente mois environ d'absence? Ses parents, ses amis étaient les personnes qui d'ordinaire pouvaient le moins répondre lorsqu'on se le demandait. Cette lacune toutefois n'en sera pas une si pour cette existence problématique on en vient à procéder, comme en mathématique du *connu* à l'*inconnu*.

A la dissolution de l'Académie Provinciale, lorsque dans le large réseau il se fut fait une telle trouée que toutes les mailles se rompirent, il reprit sa vie errante, errante plus que jamais; il avait bien, comme nous l'a dit M. Marmier, dans sa Notice sur son caractère et sur ses œuvres, un frère, une femme, des enfants, une retraite dans ses montagnes de Franche-Comté. Mais c'était là qu'il fallait le moins le chercher. Il avait dans la Bourgogne, du côté de Mâcon, une asile de prédilection qu'il a chanté plusieurs fois. C'était là, disait-il, qu'il trouvait ses *Hervart*; c'était là qu'il aimait à venir s'abriter. Mais son insatiable besoin de voyage l'empêchait de s'y fixer pour longtemps. Un jour vous alliez le chercher dans cette campagne qu'il vous avait tant vantée, dans cet hospitalier Sattendras, et vous appreniez qu'il courait alors le Midi. Une autrefois il vous écrivait qu'il venait

Digitized by Google

d'ouvrir un cours à Douai et six semaines plus tard, il partait pour l'Allemagne. »

Ajoutons que, dans les villes même, où il résidait, on ne lui connaissait ni hôtellerie ni mansarde. On correspondait avec lui *poste restante*, ou par la voie des petites affiches. Pour les communications pressantes que vous aviez à lui faire, il fallait y renoncer ou bien attendre que le hasard vous l'offrit au détour d'une rue, ou blotti dans un cabinet de lecture. D'un hiver vous ne l'aviez vu, au théâtre vous vous sentiez légèrement coudoyer, vous vous retourniez, c'était notre De Loy, qui venait de faire cent lieues. De bon matin on vous éveillait en sursaut ; il arrivait, ou partait. Il vous avait bien dit : *je pars*, et le soir vous le rencontriez : j'*arrive*, et d'un mois vous ne saviez plus ce qu'il était devenu. Seulement de Marseille on vous écrivait : Il m'a semblé voir De Loy. Huit jours après, de Paris : De Loy est ici ; mais où le prendre? De Dijon : je quitte De Loy qui nous a lu de beaux vers ; je l'embarque. Une lettre arrivait de Saint-Claude pour lui être remise ; et cette lettre, vous couriez risque de la garder longtemps dans la poche. Il nous faudrait, ici, l'aile d'un papillon pour tracer tout ce que cette existence avait alors de sautillant, d'irrégulier, de volage.

Ses ressources accrues ou ses ressources épuisées ne nous serviront par d'indice sur son itinéraire, sur l'emploi de son temps. Il s'en alla comme il était venu, et revint comme il était parti : un bâton cueilli dans une haie au départ, et des souliers percés au retour.

Arbois, Beaume-les-Dames, Gibbeaux, Rochers-de-Sévigné d'où il date quelques-unes de ses pièces composées à cette époque abritèrent probablement le poète, et furent pour lui de délicieuses demeures ; mais incapables de le fixer. Ses demi-mots, quelques-unes de ses rares confidences, quand nous le revîmes, nous apprirent qu'il avait passé une partie de ce temps en Portugal exposé à

Digitized by Google

bien des dangers pour la cause de la régence ; et cette cause que déjà il avait servie avec ardeur au Brésil, il avait voulu la suivre et la servir probablement encore en Europe par attachement pour la famille de Don Pedro, son bienfaiteur.

On sait combien pendant sept ans, cette cause fut malheureuse ; dès le 30 août 1829, Dona-Maria, renversée de son trône, s'embarquait pour Rio et allait chercher auprès de son père un appui qui lui était refusé par tous les gouvernements de l'Europe.

Les six pièces de vers que De Loy fit imprimer à Besançon furent le premier signe de vie qu'il donna à ses amis qui déjà en avaient fait le sacrifice, et qui tous dans leur douleur déploraient amèrement le gaspillage d'aussi belles facultés, le sort de cette existence vagabonde, qui, de glorieuse, allait devenir sans aveu.

Dans l'une d'elles, dédiée à son ancien professeur, M. Genisset, De Loy salua son retour en Franche-Comté. Il y arrive : Toujours

Las de rouler comme l'algue marine.

Il y tombe exténué, recru de fatigue. On voit qu'il n'aime rien tant que sa Comté ; qu'il lui serait doux d'y vivre et d'y mourir ; mais il ne s'appartient plus ; mais pour du repos, il n'ose plus s'en promettre qu'il n'en ait fini avec on ne sait quel vœu du sort, avec cette occulte puissance qui le traînait hors de son pays.

Aussi, après une halte de bien peu de temps, sans que rien ne motivât son départ, on le vit reprendre, un beau matin, son petit cahier, son bâton de voyage ; il s'échappa brusquement, sans même laisser une de ces lettres bien tendres de remercîments où il parlait de tout, excepté de revenir. Il partit fuyant comme l'oiseau recueilli en temps de neige, mourant de froid et de faim, auquel rien ne manquait dans la volière, comme l'oiseau qui cède au premier rayon du soleil, et qui ne vous

Digitized by Google

laisse pour tout adieu que le souvenir de quelques chants, rares et plaintifs.

Aussi, dit-il, quelque part :

> Le repos, le repos ; c'est le cri du poète ;
> Et son sort est de voyager...

Lyon le revit. Il n'y avait plus d'Académie Provinciale; mais un autre élan agitait cette ville importante. La révolution de juillet était en marche. Tous les hommes d'intelligence qui la pressentaient s'associaient pour lui frayer le chemin.

La presse poussait le char et déblayait la voie. La ville manufacturière par excellence, Saint-Étienne, avait aussi son journal, fondé par quelques personnes de mérite pour coopérer à cette œuvre. De ce nombre étaient MM. Aimé Royet, Auguste Granger, Paliard, Smitht, Servan de Sugny, eux seuls assez forts pour prendre part à la lutte, mais trop liés à d'autres occupations pour soutenir une publication de tous les jours, ils s'enquirent d'un homme de talent. De Loy, présenté par son ami Coignet, devint le rédacteur du *Mercure Ségusien*.

Dès ce moment, ce journal prit rang parmi les feuilles de province en réputation. Il représentait une opinion progressive, mais modérée, et qui, la révolution de juillet une fois faite, n'exigeait rien de plus; hardie dans ses déclamations contre l'ancien régime, timide dans les mesures à prendre pour la conservation du nouveau. Était-ce toujours son opinion que De Loy exprimait? Sa tolérance politique, jointe à son extrême réserve dans la discussion, ne nous a jamais bien permis de discerner ses principes. L'opinion du journal n'est pas toujours celle du rédacteur. Cependant on peut assurer que ses idées étaient plus monarchiques que républicaines. Entre la souveraineté du peuple et le droit divin, peut-être eût-il préféré le dernier de ces dogmes. La souveraineté du peuple ne lui apparaissait qu'escortée d'ambitions individuelles dé-

Digitized by Google

butant par des proscriptions et finissant par la dictature.

Les fondateurs du *Mercure Ségusien* ne négligèrent rien pour attacher De Loy à leur entreprise. Ils virent en lui l'homme supérieur, auquel il ne manquait qu'une position dans le monde, qu'une place qu'il cherchait vaguement à travers la société. On alla au-devant de tous ses désirs. Ses besoins étaient nombreux : on y pourvut avec un tact et un discernement qui le mirent de suite à l'aise. Il fut comblé d'égards, choyé pour ainsi dire ; on comprenait que dans cette vie il y avait bien des mystères, bien des profondeurs : il n'eût pas à souffrir de la moindre question indiscrète. L'interroger, ç'eût été le faire fuir. Au reste, sa grande réserve à l'égard de tous en commandait aussi pour lui. On l'apprécia bien vîte à Saint-Etienne et on l'aima. Il ne pouvait donc que bien s'y trouver ; *ubi enim amatur, ibi non laboratur*, a dit Saint Augustin, et cette pauvre vie de naufragé était décidément encore cette fois sauvée, si jamais elle avait dû l'être.

Le culte que De Loy professait pour Châteaubriand n'était pas exclusif. Il ne se lassait pas, à cette époque, de lire les vers de Mme Desbordes-Valmore, dont le recueil était son *Imitation de Gerson*, parce que là aussi, dans ces vers, se rencontre le reflet d'une ame divine et souffrante. Ce luth a des accords pour toutes les peines, des harmonies pour tout ce qui est douleur, amour. Mme Valmore est, elle-même, un exemple vivant des contrariétés du sort. Elle a des pleurs pour ceux dont le cœur est brisé par le monde, des sympathies pour tous les maux, et sa lyre, comme celle de la sœur d'Oreste, a le don de calmer, d'endormir la douleur.

De Loy n'avait point encore eu l'occasion de voir dans le monde Mme Valmore qui alors habitait Lyon. Il s'y fit présenter ; mais avant, il avait fatigué le trottoir du quai de Saône, en face de cette religieuse et poétique

Digitized by Google

demeure dont un sentiment d'admiration semblait devoir lui interdire l'entrée.

C'est à cette occasion qu'il composa et publia sa pièce *à Madame Valmore*, à laquelle Mme Valmore répondit en échange, par de jolis vers, adressés *à M. A. De Loy.*

Ces vers étant tombés par hasard sous les yeux de M. A. de Lamartine, notre grand poète, trompé par les initiales, les crut à son adresse et s'empressa d'envoyer, à son tour, des vers dignes de la muse qui l'avait inspiré.

Cette méprise, nous la citons, parce qu'elle n'a pas été la seule à laquelle aient donné lieu les initiales dont De Loy servait.

« Lorsque M. de Châtaubriand se fut retiré aux Pâquis, près de Genève, Aimé De Loy lui adressa une ode, qui fut insérée dans le *Mercure Ségusien,* avec les initiales A. de L., répétée par le *Journal des Débats,* et signée en toutes lettres *Aphonse de Lamartine,* par d'autres journaux. Le poète de Saint-Point écrivit au *Messager des Chambres* (14 octobre 1831), et désavoua la pièce, tout en disant : que les *vers étaient dignes du grand écrivain auquel ils s'adressaient,* mais que lui, Lamartine, n'aurait pas dit à M. de Châteaubriand :

Cesse de t'attacher aux débris du naufrage.

Quelques journaux s'amusèrent de la méprise, et la *Revue des Deux Mondes* montra au doigt le poète que de *nombreux emprunts,* pour ne pas user d'un autre terme, disait-elle, avaient obligé de quitter Paris » (1).

Les initiales, convenons-en, étaient bien pour quelque chose dans cette erreur ; mais le talent de l'auteur s'y trouvait pour beaucoup plus encore.

De Loy était depuis trois mois environ à Saint-Étienne

(1) Extrait de la *Biographie universelle,* supplément, article A. De Loy, par M. F.-Z. Collombet.

Digitized by Google

lorsque la révolution éclata. Homme de la *veille* par sa polémique, il ne suivit pas les hommes du *lendemain* à la curée des emplois publics. Chaque ville dans la grande semaine avait son Tyrthé. Il se chargea, lui, de *la Ségusienne* (1), chant bien supérieur à la plupart des composi-

(1) Nous reproduisons en entier ce chant national qui se trouve encore dans la mémoire de tous les Stéphanois.

LA SÉGUSIENNE.

Air du Vieux Drapeau.

Ils nous disaient : « Voici le glaive
« Qui doit trancher le nœud des lois : »
Mais au cri du coq des Gaulois
Un peuple tout entier se lève !
La liberté sort du tombeau,
Le sang a lavé son injure :
Honte aux bannières du parjure,
Honneur à notre vieux drapeau !

Te voilà, drapeau tricolore,
Etendard longtemps éclipsé !
Liant l'avenir au passé,
Un prince citoyen t'arbore :
Pareille à l'immortel oiseau,
Ta cendre enfermait l'espérance ,
C'est le bras de la jeune France
Qui rétablit le vieux drapeau !

Il flotta sur la Pyramide,
Il a couronné le Kremlin,
Vingt fois il suivit sur le Rhin
Le vol de notre aigle intrépide :
Il vit le siècle à son berceau;
Le siècle a gardé sa mémoire :
Il roula dans ses plis la gloire;
Salut à notre vieux drapeau !

Mais l'élu du peuple s'avance ;
Elevons-le sur le pavois

Digitized by Google

tions de l'époque. Cette cantate est belle d'expression et de sentiment. C'est du Béranger pur : le peuple y salue le vieux drapeau, la liberté, la paix et l'espérance. Pas le

Comme Philippe de Valois,
C'est la fortune de la France :
Pitié pour le Stuart nouveau !
Les Dieux l'ont banni comme Œdipe :
Vive le roi ! vive Philippe
Qui nous rend notre vieux drapeau !

Et toi, fille de l'industrie,
Saint-Etienne, riche cité,
A l'ombre de la liberté
Tu grandiras pour la patrie !
Fière de ton destin si beau
On te verrait au jour d'alarmes
Donner tes enfants et tes armes
Pour défendre le vieux drapeau !

plus léger cri de vengeance ! pas la moindre tache de sang à ces patriotiques couplets ! On y trouve, au contraire, cette pensée généreuse en faveur de l'aveugle et malheureux roi Charles X :

Pitié pour le Stuart nouveau !
Les dieux l'ont banni comme Œdipe....

Le *Mercure Ségusien* n'était point un objet de spéculation pour les fondateurs. On aurait à De Loy cédé cette entreprise si son instabilité, son insouciance de poète ne lui avait pas fait, dès son début, une réputation de mauvais comptable. Cette feuille dans ses mains devenait un moyen de fortune assurée. On le tint à des appointements qui, quoique assez élevés, ne laissaient pas que d'être toujours au-dessous de sa dépense. Il est vrai que le déficit ne venait pas tout-à-fait de son horreur pour Barême ; sa compassion pour les misères d'autrui entrait pour beaucoup dans ce que l'on appelait ses folies.

Digitized by Google

C'est ainsi que, peu de temps après son arrivée, il eut un matin la visite de la femme d'un ouvrier, qui lui demanda l'aumône. — De l'argent, je n'en ai pas, lui dit De Loy. — Eh bien! Monsieur, par charité, quelques nippes! — Des nippes, volontiers. — Un habit? — Je n'en ai qu'un. — Des pantalons? — J'en ai deux, en voilà un. — Ce pantalon, mon bon Monsieur, est bien mauvais, observa l'indigente. Il ne garantira pas mon mari du froid. — C'est vrai, pauvre femme, attendez.... De Loy quitte son bon pantalon, le cède à la mendiante et reste avec celui qu'elle avait trouvé hors de service.

Nous ne citons ici que ce trait sur une foule d'autres du même genre, où le désintéressement de De Loy, sa bonté, sa charité dégénéraient en un oubli complet de lui-même; enfin, où le *moi*, qui, dit-on, est le pire des maîtres, n'avait pas d'empire sur lui. La comptabilité d'un journal aurait, comme on le voit, couru de grands risques entre ses mains.

Aussi l'isolait-on de tout ce qui était calcul. On le laissait à sa rédaction pour laquelle encore avait-on garde de le gêner, afin de ne pas trop effaroucher cet esprit d'indépendance dont on craignait toujours les suites.

De Loy, admis dans les meilleures sociétés, y conservait le rang que lui assignait son mérite. Il y était fort bien. A une lieue de Saint-Étienne, au château de Longiron, une réunion choisie de littérateurs modestes et de femmes aimables accueillait *son poète* avec autant d'amitié que de plaisir. Là, dans ce lieu, de vastes et profondes solitudes, des ombrages à chaque pas, le silence et le murmure de la forêt et du ruisseau voisin, des monts comme dans le Jura, des vallées comme dans les Vosges, un petit village, son église, son cimetière, un pasteur à cheveux blancs, tels étaient les tableaux que lui offrait Longiron, *cet asile d'abeille*, cet éden *de poète*

C'est là, c'est dans ce lieu qui lui rendait vivant son poème des *Plaisirs d'un ami de la campagne et des muses*,

Digitized by Google

que la muse de De Loy se livrait à toutes ses inspirations, et c'est là, qu'à son insu, on a pu recueillir la plupart de ses poésies qui, sans cette précaution, aurait eu le sort des mélodies portugaises perdues pour la littérature et que dans son *nonchaloir* il laissait emporter par le vent.

Longiron restera longtemps avec le souvenir de ces *doux passe-temps*, de ces poétiques réunions qui, désormais, semblent perdues pour le pays. Si, pourtant, au château retentissait la joie, si l'écho du parc, dans ces belles soirées d'été, ne redisait que des chants de bonheur, il est plus d'un lieu, dans les profondeurs de la forêt, témoin des gémissements du poète. On l'y a surpris errant plus d'une fois, à toutes les heures de la nuit, par des temps affreux, en proie à toutes les agitations du désespoir. C'est qu'il était époux, c'est que lui aussi était père, et que bien des voix chères à son cœur, qu'il ne voulait pas que d'autres entendissent, le rappelaient et demandaient à Dieu son retour....

Ce retour, encore une fois, était peut-être tout ce qu'il souhaitait lui-même; mais, ne rapporter de tant de courses vaines qu'un nom stérile, rentrer comme au départ avec le seul bourdon de pélerin, cette pensée le contristait et le faisait fuir en coupable qui n'a point encore prescrit son châtiment.

A peine eût-il resté dix-huit mois à Saint-Etienne, où tout devait le retenir, qu'il quitta cette dernière ville pour se rendre à Douai. Sa position à Douai ne devenait pas meilleure : à Saint-Étienne il était rédacteur du *Mercure Ségusien*, à Douai il le devint du *Mémorial de la Scarpe*. Aussi, ce départ ne s'explique que par ce que nous avons dit de tous ces départs, et par ce qu'il en dit lui-même dans l'épître que peu de temps après, il adressa à ses amis du *Mercure Ségusien:*

Le cœur toujours rempli de vœux inépuisables,
Je vais comme le Rhin me perdre dans les sables,
J'erre de cités en cités ;

Digitized by Google

Semblable au cavalier qui soulevait Lénore,
Une invisible main vers un lieu que j'ignore,
M'entraîne à pas précipités.
C'est le destin, il faut que tout destin s'achève,
Vous la réalité, mes amis, moi le rêve.

Or, De Loy qui n'avait pu se fixer à Saint-Étienne, pouvait-il donc mieux rester à Douai? Aussi n'y demeura-t-il que peu de temps, laissant d'autres amis stupéfaits de son brusque départ, départ à sa manière, qui, aux yeux de personnes moins indulgentes qu'à Saint-Etienne, fit appliquer le proverbe Espagnol à la conduite qu'il tint vis-à-vis d'eux : *A buen servicio mal galardon.*

Après Douai, vint la Hollande ; et après la Hollande il reprit terre à Longiron, encore à Longiron, parce que à Longiron se trouvait son *hôte au cœur d'Évandre*, et le *groupe d'amis fidèles* dont il s'était fait l'*enfant prodigue*, amis qui ne se lassaient pas de lui, auxquels cette pauvre vie de *juif errant* faisait peine; qui le reçurent à bras ouverts et sous l'inspiration de sentiments que M. Royet, l'un d'eux, exprimait ainsi plus tard :

« On comprenait que cet homme avait été dévié de sa voie ; qu'il y avait combat entre sa tête et son cœur, son mauvais et son bon génie; mais on regardait au fond de son organisation, on retrouvait tout ce que la natnre avait mis d'excellent en lui; le bon principe y était resté : sensibilité profonde, générosité de cœur, bon vouloir, chaleureuse reconnaissance et dévoûment sans bornes, et alors on se sentait pris d'attachement et de pitié pour cette pauvre nature d'homme mélangée, tourmentée et souffrante. La foule ne lui valait rien pour juge et ne l'aurait pas compris. La froide raison l'a souvent condamné; mais ceux qui avaient la vue plus longue, ceux qui regardaient *intus et in cute*, qui tenaient compte du bien et du mal, les miséricordieux, les compatissants l'ont mieux compris. »

Il reprit, à son retour, la rédaction du *Mercure Ségusien*

Digitized by Google

et fonda quelque temps après la *Revue de Saint-Etienne*, dont l'existence fut de courte durée, et, d'un autre côté, le journal principal souffrait de cette nouvelle publication qui le privait de ses meilleures productions. C'est ce qui fit que la *Revue de Saint-Etienne* cessa de paraître au moment où, dans le public, elle commençait à se faire remarquer.

De Loy ouvrit ensuite un cours de belles-lettres; le professeur avait tout ce qu'il fallait pour rendre ce cours aussi profitable qu'attrayant. Versé dans l'étude de toutes les langues anciennes et dans celle de plusieurs langues vivantes, il put, par cette connaissance approfondie, donner à ses dissertations une couleur d'expression et une variété de formes peu commune; et puis:

> Quiconque ne voit guère
> N'a guère à dire aussi.

Longtemps il avait suivi les cours de la Sorbonne et ceux du collége de France. Il n'y avait pas de bibliothèque un peu riche qu'il n'eut fouillée, compulsée; pas d'artistes, pas d'écrivains en réputation avec lesquels il n'eut discuté beaux-arts ou belles-lettres et pas de lieux mémorables qu'il n'eut explorés, pas de calvaires consacrés par quelques miracles du génie où il n'eut porté sa croix.

Aussi n'y a-t-il que les rares personnes qui ont assisté à ces leçons qui peuvent se faire une idée de tout ce qu'avait de brillant, de fécond et de nourri la parole du professeur. Son éloquence, riche d'études et de souvenirs, surexcitée sans doute par les émotions de ses bons et de ses mauvais jours, avait toute la fluidité de la source abondante qui, longtemps retenue, jaillit ensuite à flots précipités. Rien du rhéteur, tout de l'homme du monde qui sait, moins par tradition que par lui-même, les séductions, les meilleures formes du langage et tout l'art des belles compositions.

Le cours eut le sort de la *Revue de Saint-Etienne*, il

Digitized by Google

dura peu. Le professeur n'était pas alors compris comme il pourrait l'être aujourd'hui.

Sans Longiron, De Loy n'eut pas resté, cette seconde fois, plus d'un hiver à Saint-Etienne, et même un hiver c'eut été beaucoup; si la plus complaisante amitié ne s'était pas pliée à toutes les exigences de cette pauvre nature d'homme, à coup sûr, il se serait encore jeté à travers champs; puisqu'il était, comme on l'a vu, du genre de l'oiseau qui ne pose qu'un pied sur le sol où s'abattent ses ailes. Mais tant d'attentions, tant de marques d'attachement faisaient contrepoids à cet irrésistible penchant de pérégrinité, d'émigration continuelle.

Cependant ce *domicile* auquel on voulait le lier, ce droit de cité, de bourgeoisie dont on cherchait à l'enlacer, était une entrave contre laquelle on voyait bien qu'il se roidissait. C'était une camisole de force, une chaîne de fer qui lui pesait, qui lui faisait mal. On comprenait bien qu'il avait pris, une fois pour toutes, la résolution d'en finir avec ses voyages; mais aussi cet état de stabilité qu'il s'était promis, devenant un état contre nature, le soumettait à un combat où il y allait nécessairement de sa vie.

Déjà cette lutte inégale se manifestait par une agitation, un trouble désordonnés, pas des courses répétées, sans but, mais seulement de huit à dix lieues à la ronde, c'était là sa prison, sa cage de fer, le ban, qu'au nom de l'amitié, il avait probablement juré de ne jamais rompre.

Cet espace de dix lieues devenait pour tout autre un vaste univers. Pour lui ce n'était plus qu'un cachot, sans soleil, sans air, enfin une tombe entr'ouverte. Et ce quelque chose d'étrange, dont parle M. Aimé Royet, dans son excellent article nécrologique, s'explique par la continuelle violence qu'il se faisait. « Car enfin, c'était, à ce que rapporte M. Royet, c'était, les derniers temps, une excitation de tête, une agitation de corps, un besoin de mouvement insatiable, une puissance de locomotion inouïe. On avait vu De Loy parlant seul, de nuit, par la campagne.

Digitized by Google

On l'avait vu dans un bois, conversant tont haut, tout seul, de nuit, avec ses pensées. On le voyait sur le chemin de fer de Lyon le matin, on le retrouvait le soir. Sa vie orageuse s'assombrissait de plus en plus. Il visitait peu ceux qu'il voyait d'ordinaire, il fréquentait les cimetières.

Il y avait là trop d'indices, de pressentiments de mort, un trop grand malaise. Il se serait brisé la tête contre les barreaux. Peut-être, comme Nourrit, se serait-il jeté par la fenêtre, ou bien, comme Gilbert, allait-il avaler une clé; mais ces indices, ces pressentiments se réalisèrent bientôt. Une fièvre cérébrale s'empara de lui; et, le 26 mai 1834, notre pauvre ami avait cessé de vivre. On vit bien, dans ses derniers moments, qu'il n'avait jamais compté sur une longue existence; que jamais il n'avait fait fonds sur la vie de ce monde; qu'il achevait, lui aussi, son passage..... sachant bien à quoi s'en tenir.

Il l'acheva par les adieux les plus touchants. Ses amis et un prêtre qu'il demanda se partagèrent toutes les révélations d'une existence mystérieuse, où le romancier pourrait trouver plus d'une scène touchante, le poète plus d'une inspiration et dont nous nous sommes fait un devoir de ne révéler que les principales circonstances, pour ne pas livrer ses pauvres mânes à l'erreur, au ballotage de juges incompétents. Fidèle à sa croyance, il ne cessa de réciter l'*oraison dominicale*, cette sublime prière, disait-il, et ses lèvres se fermèrent sur ces paroles de miséricorde : *pardonnez-nous nos offenses.*

Huit jours après, une jeune dame éplorée, accompagnée de deux enfants, vint prier sur une fosse encore béante... Elle accourut chercher un rendez-vous, auquel elle n'a pas manqué, trop sûre, hélas ! cette fois, qu'elle *saurait où le prendre,* et *à qui le demander.* Les deux jeunes filles restent pour le culte de cette double tombe...

Et, plus tard, Mme Valmore écrivait à M. Coignet: « Quoi ! vous plaignez M. De Loy ! est-il possible? je le salue du cœur dans sa délivrance. Je lui dis : au revoir ! Le

Digitized by Google

passage lui a été dur à cet excellent jeune homme; et ce passage-là, je l'ai pleuré comme vous. Mais présentement il est bien! il est libre, il a jeté ce manteau de misère qui abaissait quelquefois son âme, une ame si ardente, si harmonieuse, si enfant! Allez! Dieu ne ressemble pas aux grands juges de la terre, aux procureurs du roi, à rien de ce qui condamne. Notre pauvre frère en était aimé, puisqu'il s'en est allé si jeune vers lui, et c'est de joie que je pleure en pensant qu'il est bien doux, bien glorieux, bien désirable de mourir jeune! jetez-lui des fleurs et pas de cyprès! il a été assez triste quand il marchait avec nous; il n'a respiré qu'en sortant de cette cage, où nous étouffons si souvent. »

Et nous, ses amis, nous voulions couvrir cette humble cendre d'un monument qui n'aurait probablement servi qu'à distinguer une place dans un cimetière, dont il faut bien l'espace à celui qui n'a que ce faible moyen de vivre, un jour ou deux de plus, dans le souvenir des hommes; et ce monument allait reproduire l'épitaphe qu'il s'était faite lui-même seize ans à l'avance et qui se trouve dans son premier poème, où cette fin si prompte nous est prédite, comme si déjà il avait fait son bail avec la mort, pour ce court espace de temps, pour si peu de saisons! lorsqu'une meilleure pensée nous est venue à tous, celle de rassembler ces *feuilles jetées aux vents*, ces poésies éparpillées par tant d'orages, ramassés au passage, semées et glanées à travers champs, quelques-unes crayonnées sur les murs de Longiron, et d'en publier le recueil, recueil qui deviendrait alors un monument plus digne de sa mémoire; monument *ære perennius*, comme l'a dit Horace, et du genre de ceux dont aucune tombe royale ne saurait, dans la pensée de Milton, égaler la splendeur...

Son testament de mort était bien que l'on ne fit rien publier de lui, tant il dédaignait les premières productions de son génie; mais si tant de fois on a disputé avec avantage à l'homme le droit de disposer après lui de ses biens,

Digitized by Google

ici doit s'appliquer avec bien plus de sévérité la rigueur de cette prohibition. Pourquoi les produits de l'intelligence ne seraient-ils pas frappés d'indisponibilité comme autant de dons faits d'avance à la postérité? Et la société n'a-t-elle pas aussi ce droit de retour sur toutes les œuvres du génie, comme émanation de trésors que personne n'est libre de perdre, de dissiper?.....

Pardonne donc, ô mon ami, cette infraction à tes volontés dernières! Etais-tu, d'ailleurs, bien maître de déshériter tes enfants, aujourd'hui orphelins, d'un bien aussi précieux, le seul que tu leur laisses?

Et la province, n'a-t-elle donc pas aussi quelque droit à ce noble héritage? Il lui en revenait, à coup sûr, la meilleure part, ne fut-ce, au moins, que pour qu'elle puisse dire avec orgueil à la capitale : « Tiens .. compare... voilà les vers que mes poètes dédaignent, et qu'ils jettent aux vents.

A. Couturier.

Digitized by Google

DE L'ÉDUCATION PAR LES LETTRES.

La rhétorique a été regardée comme le vain talent de tresser d'inutiles périodes, comme l'art de parler beaucoup à l'usage de ceux qui n'ont rien à dire. De tout temps elle a souffert de rudes attaques; elle a vaillamment combattu, elle a eu bien des noms tués sous elle depuis Gorgias de Léontium jusqu'à Cestius de Smyrne, depuis le Gaulois Minervius jusqu'au jésuite Colonia. En général elle a porté malheur à ses amis : le nom de rhéteur est devenu une injure. Peut-être aussi sont-ce ses amis qui lui ont porté malheur. Quoiqu'il en soit, quelques mots de justification ne seront nullement superflus.

Toutes les méthodes d'enseignement se réduisent à deux systèmes.

L'un peut se désigner sous le titre d'enseignement pratique : l'instruction est son principal but ; le savoir, sa dernière fin. Il considère l'esprit de son élève comme un édifice tout construit où il s'agit de faire entrer la plus grande quantité possible de connaissances. Tout enfant, élevé exclusivement d'après cette méthode, possède une petite pacotille d'érudition, dépo-

Digitized by Google

sée avec soin dans sa mémoire. Au premier signe, au moindre geste, il vous déplie avec complaisance toutes ses richesses, il en sait au juste le compte, il les étale, les met dans tout leur jour, les fait chatoyer coquettement sous vos yeux ; et quand il vous les a bien montrées, quand vous avez admiré à loisir ces nuances brillantes, ces jolis reflets de science, il replie le tout proprement, le serre dans son souvenir : n'en demandez pas davantage ; dans les affaires, dans les circonstances ordinaires de la vie, dans les relations de la société, sa raison ne sera ni plus forte, ni plus souple, son goût ni plus vrai, ni plus délicat. Son savoir est une chose tout à fait extérieur à lui-même. Il en est le trop fidèle dépositaire, il n'y touche que dans les grandes occasions, quand il y a exposition des produits de l'industrie enseignante. Vous vous souvenez, que quand Phidias fit la fameuse statue de Pallas en ivoire et en or, il eut soin d'appliquer ce métal précieux de telle sorte qu'on put le détacher à volonté, sans endommager l'image de la déesse : eh bien! c'est à peu près ainsi que ce premier système applique le savoir ; vous pouvez le détacher l'enlever sans inconvénient : vous ne dégraderez pas la statue.

L'autre système se contente du nom d'études classiques : l'éducation est son principal but : le développement de l'ame sa dernière fin. Il se propose moins d'instruire l'élève que de le former; moins de l'amener à savoir que de l'habituer à penser : il veut faire de la tête de l'enfant un instrument et non un entrepôt. Il sait que la nature suit une marche progressive dans l'épanouissement de nos facultés : il ne se propose que de l'aider dans son travail, d'environner le fruit naissant d'une tiède atmosphère, d'offrir des sucs généreux à ses racines. Dans ce système, l'intelligence grandit, elle ne se charge pas : elle s'étonne même quelquefois de sa pauvreté ; mais qu'elle se console : cette faim de science, c'est l'appétit de la santé : il n'y a qu'un esprit bien constitué qui l'éprouve. L'élève sort nu de la palestre. Qu'il prenne courage : l'athlète aussi est nu; mais il a des bras, et dans ces bras la victoire.

Digitized by Google

Je ne prétends pas que, dans l'application, ces deux systèmes soient aussi nettement séparés que dans la théorie, qu'ils ne se mêlent jamais, qu'ils ne se fassent jamais d'heureux et de mutuels emprunts. Sans doute il n'est pas possible d'accumuler dans un esprit un grand nombre de connaissances positives, sans qu'il en résulte un certain développement de l'intelligence; ni de développer utilement l'intelligence, sans laisser dans la mémoire une foule de connaissances précieuses. Je veux seulement signaler deux tendances, dont l'une doit nécessairement prédominer dans tout système d'enseignement. Je prétends seulement que toute méthode d'éducation se propose nécessairement pour but spécial ou de meubler l'esprit, ou de le former.

Or, il me semble que quand il s'agit d'un enseignement encore élémentaire, il n'y a pas lieu d'hésiter. Plus tard, quand les progrès de l'âge, quand les sages exercices d'une éducation préparatoire auront terminé la croissance de la raison, alors viendra l'instruction spéciale, alors elle armera pour la lutte de la vie un esprit devenu fort par la lutte des idées : mais, jusque là, ne chargez pas votre élève d'un amas de faits indigestes, n'écrasez pas l'épaule d'un enfant sous la massue d'Hercule.

Ce développement progressif de l'intelligence, cet épanouissement normal de la pensée, c'est le but que nous nous proposons dans l'éducation littéraire, dont la rhétorique n'est que le couronnement.

Chez les anciens, la rhétorique était un art tout spécial, tout pratique : elle faisait des tribuns, des avocats. Le rhéteur était un maître d'escrime ; il vous révélait les secrets du métier, vous apprenait à manier l'amplification avec dextérité, à faire étinceler le dilemme à deux tranchants, à éblouir le juge, à désarmer l'adversaire, à lui faire tomber des mains le syllogisme, à le percer d'une poignante ironie : la rhétorique était la salle d'armes ; le Forum était le champ de bataille.

Digitized by Google

Chez nous, il n'en est pas ainsi. Notre rhétorique fait partie d'un cours d'éducation commune, elle ne doit pas être un apprentissage spécial. Tous nos élèves ne seront pas députés probablement; tous ne seront pas avocats, s'il plaît à Dieu; mais tous devront être des hommes de sens, tous devront avoir le goût du vrai, du beau ; tous devront nourrir dans leur ame l'amour de la vertu, le dévouement à leur pays; tous devront bien sentir, bien juger, ce qui est le principe du talent dans l'écrivain, et de la dignité morale dans l'homme.

Voilà donc le but de la rhétorique moderne clairement déterminé : je vais essayer d'indiquer les moyens qu'elle emploie pour y parvenir.

Buffon a dit un mot qu'on a répété bien souvent : le style c'est l'homme. Mais il est une conséquence qu'on aurait dû en tirer ; c'est que former le style n'est autre chose que former l'homme. Si l'on ne peut obtenir un style sain que d'une saine intelligence, perfectionner l'un, c'est donc développer l'autre. Si le style n'est que la floraison de la pensée, on ne peut procurer à la fleur tout son éclat, toute sa fraîcheur, sans donner à la racine les soins qu'exige une parfaite végétation. Recueillir de bons fruits, c'est posséder un bon arbre; obtenir un bon style, c'est avoir formé un bon esprit. Donc apprendre à écrire n'est autre chose qu'apprendre à penser.

Pour vous en convaincre, parcourons un instant les divers degrés par lesquels nos élèves montent graduellement jusqu'à l'art d'écrire. Nous verrons comme partout y domine cette belle et féconde idée du développement de l'intelligence; comme partout on s'y propose moins encore d'instruire l'homme que de le faire.

Je dois parler d'abord même des plus jeunes enfants. Car c'est du jour où, tout humides encore des baisers maternels, et des larmes d'une première séparation, ils viennent, loin de leurs mères, apprendre à devenir dignes d'elles, c'est de ce jour que commence pour eux l'art d'écrire. De ce jour, on commence à les initier à la grammaire, à cette

Digitized by Google

philosophie à la fois sublime et élémentaire qui n'est ni au-dessous du génie de Leibnitz, ni au dessus des forces d'un jeune enfant. Comme le prophète Elisée, elle se fait petite pour embrasser ces pauvres petits ; puis bientôt, grandissant à mesure qu'ils grandissent, elle les élève avec elle, pareille au jeune arbre qui dans sa rapide croissance emporte avec lui dans les cieux le lierre flexible qui l'embrasse.

Ensuite commence pour eux le second degré de l'initiation littéraire, la traduction. Traduire, c'est comprendre : et n'est-ce rien pour le développement de l'intelligence que de comprendre par degrés cette foule d'idées intellectuelles et morales qui passent nécessairement par tout esprit civilisé? Ne me dites pas que la lecture aurait suffi. La lecture laisse l'ame d'un enfant dans un état passif : elle n'en ride qu'un instant la limpide surface. Mais livrons notre élève au travail de la traduction : il me semble le voir gravement assis devant son bureau : ses traits enfantins prennent une délicieuse expression de sérieux. Ne troublez pas dans ces profondes méditations cet Archimède de douze ans ! Il observe, il compare, il réfléchit : mille idées inconnues traversent sa raison : il les interprète, il les exprime, il en fait la conquête; chaque ligne qu'il écrit est un certificat d'intelligence. Voir la même personne sous des costumes divers, c'est un excellent moyen d'apprendre à la bien reconnaître. Voir la même idée dans plusieurs langues, c'est apprendre à la bien distinguer, à ne pas confondre l'idée elle même avec la forme accidentelle du langage, la personne avec l'habit. Plus le génie des langues sera différent, plus l'étude en sera profitable. La plus utile des traductions sera donc celle des langues anciennes. Là, les constructions, les tours, les images même n'ayant souvent rien de commun avec les nôtres, il ne s'agit pas seulement de substituer des mots aux mots, mais des pensées aux pensées Le traducteur est un changeur ; obligé d'exprimer successivement, avec des monnaies différentes, une certaine somme d'idées, il se trouve forcé d'en bien apprécier la valeur.

Digitized by Google

Enfin nos élèves parviennent au troisième et dernier échelon de l'art d'écrire, à la composition; et c'est ici surtout que se dévoile le but général des études littéraires, le développement de l'intelligence. En effet, veuillez songer un instant en quoi consiste le travail de la composition.

Ecrire, c'est communiquer sa pensée, c'est transvaser son ame ; c'est transporter pièce à pièce dans l'esprit d'un autre une mosaïque intérieure formée dans notre esprit. Songez quels soins exige cette transmission, comme il faut bien se rendre compte de toutes les parties de son idée, de leur ordre légitime, de leurs rapports mutuels, en un mot, comme il faut bien penser pour bien écrire.

Mais la composition ne se contente pas de vérifier nos idées, elle les complète et les perfectionne. Quand une pensée germe dans notre esprit, rarement il arrive qu'elle soit d'abord parfaitement développée ; toutes les parties en sont comprimées, confondues : c'est une fleur dont les pétales, plissés encore dans leur frêle tunique, ne peuvent la briser pour éclore qu'au souffle de la réflexion. Eh bien ! pendant la composition, ce souffle bienfaisant épanouit la pensée; les mots dont nous nous servons étant nécessairement successifs, viennent déplisser une à une toutes les feuilles de notre idée, font pénétrer dans les interstices l'air et le jour, assignent à chacune d'elles sa place, sa subordination, son développement relatif. C'est ainsi que l'idée, germe d'abord informe, jaillit et se déploie par une riche végétation.

L'exercice de la composition contribue donc puissamment à développer l'esprit ; il sert aussi à en prévenir les écarts en révélant à chaque instant au professeur l'état intérieur de son élève. L'homme ne peut agir immédiatement sur l'ame de son semblable ; le maître ne peut apercevoir directement l'esprit de son disciple, et cependant il doit le former. Il doit façonner cette cire flexible, et pourtant il ne peut la voir. Comment sentira-t-il les progès de son travail ? Comment en appréciera-t-il les fautes ? — Nous avons un magique mi-

Digitized by Google

roir où l'esprit de nos jeunes élèves se réfléchit avec ses qualités et ses imperfections : ce miroir, c'est leur style. Là chaque défaut vient se peindre avec une merveilleuse naïveté. Sentent-ils faiblement ? l'expression est enflée. Manquent-ils d'idées? les mots abondent. Une phrase embarrassée, c'est une pensée confuse : une mauvaise transition sur le papier, c'est un mauvais raisonnement dans la tête. Chaque défaut de l'ame se traduit par un vice du style; chaque copie de rhétorique est une confession écrite. Et il n'y a pas ici de dissimulation possible : la dissimulation elle-même se révèle par la gêne, la recherche, l'embarras. Il faudrait plus de talent pour employer la feinte que pour n'en avoir pas besoin : et de toutes les hypocrisies, celle du style est la plus impossible.

J'ose le demander maintenant, la rhétorique est-elle une puérile étude de mots, un art de broder avec la plume? ou plutôt n'est-elle pas, comme je l'ai annoncé d'abord, l'art de développer l'intelligence et de faire croître la pensée.

Mais le nom seul de la rhétorique semble faire naître une objection. J'admets, dira quelqu'un, qu'on enseigne avec soin l'art d'écrire ; mais pourquoi l'envelopper d'une pédantesque théorie ? Pourquoi ce barbare cortège de préceptes usés, de genres arbitraires et de tristes figures ? Pourquoi ces Catachrèses, ces Antonomases, ces Métonymies, *grands mots qu'on croit plutôt des termes de chimie*, mais des termes passablement ridicules.

Cette objection a été fort bonne, peut-être il y a deux cents ans, mais aujourd'hui,

Laïus est mort, laissez en paix sa cendre !

Oui, dorment en paix les savantes frivolités des rhéteurs et que l'ironie leur soit légère ! La rhétorique ne donne point de règles, elle donne des conseils : nous savons fort bien que ses préceptes ne sont pas des lois inviolables, revêtues de la sanction des trois pouvoirs. Ce sont des remarques qui constatent les procédés ordinaires des bons auteurs : elles n'ont d'autre autorité que celle du bon sens ou de l'expérience. Ce sont des

Digitized by Google

poteaux plantés sur la voie où ont passé les grands écrivains. ils indiquent une route frayée, sans forcer personne à la suivre. Celui là seul a tort qui s'égare en s'en écartant.

Après cela y a-t-il un bien grand mal à ce que, pour abréger, nous désignons en grec par un seul mot ce qui dans notre langue en exigerait plusieurs? L'art oratoire ne pourra-t-il employer la langue de Démosthène pour désigner un procédé de l'esprit, comme la chimie pour désigner une composition des corps : et la rhétorique sera-t-elle bien coupable d'avoir aussi sa nomenclature?

Non, ce ne sont point de frivoles recettes de phraséologie que la rhétorique propose à ses élèves ; elle leur présente, dans les grands écrivains, le trésor des idées morales, héritage immortel de la famille humaine, que se passent de main en main les générations.

Par elle, toutes ces opinions, toutes ces pensées qui coulent sur leur esprit dans le calme des passions et des intérêts, y déposent, pour ainsi dire, un fertile sédiment de raison et de sens commun. C'est elle enfin qui leur donne une précoce et innocente expérience de la vie, en leur en montrant dans la littérature le fidèle mais chaste tableau, en déroulant à leurs yeux les annales des nations, cette grande épopée au dénouement inconnu, dont Dieu est le poète, et l'humanité le héros.

S'il était une chose au monde qui pût suppléer à l'indispensable étude des hommes, ce serait l'étude des livres. Un livre, c'est presque un être humain ; c'est à la fois moins et plus qu'un homme, c'est une idée : c'est une portion d'ame épanouie au grand jour : c'est une pensée humaine, mais développée, mais agrandie par une merveilleuse réfraction en passant par l'esprit d'un grand homme. Toutes les idées morales, tous les sentiments vrais, reposent sans doute en germe même dans les ames communes; mais dans les grands écrivains, elles jettent de profondes racines, elles se nourrissent de la sève de leur génie, et jaillissent au dehors en chefs-d'œuvre.

Nous avons tous senti combien l'homme est petit devant

Digitized by Google

Dieu. Mais que Bossuet éprouve cette religieuse émotion ; elle va germer et grandir en *Oraisons funèbres*.—Nous avons tous élevé à Dieu nos prières et notre amour ; mais qu'un ange, hélas ! tombé aujourd'hui, tourne les yeux vers le ciel, sa patrie; et sa douce voix formulera de sublimes *Méditations*, de ravissantes *Harmonies*.

Un soldat, vaincu à Philippes, doute de la vertu, il saisit son épée, et ce doute là fut un suicide. — Un poète

> ..... dont le monde encor ignore le vrai nom,
> Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,

ne pouvant expliquer l'énigme de son propre cœur, doute aussi de la vertu. Riant d'un rire amer, il saisit sa plume, et ce doute là s'appelle *Don Juan*.

Une nation s'est endormie esclave dans un rêve de gloire : tout à coup, elle s'éveille, se sent digne d'être libre : un cri de patriotisme échappe à son poète : la France a ses *Messéniennes*.

Un grand poète aperçoit sur le front de la religion du Christ le caractère du beau. Ce sentiment se transforme sous sa plume en un immortel ouvrage, et l'Europe a salué le *Génie du Christianisme*.

Il m'arrive souvent, en entrant dans une bibliothèque, d'éprouver un saisissement respectueux. Il me semble que je suis dans un musée d'histoire naturelle, où sont déposées çà et là, sur des tablettes, toutes les parties organiques de l'esprit humain. Sur chaque rayon je crois voir la pensée qui a fait vivre un siècle, une nation ; ici le principe *d'autorité*, représenté par ces lourds *in-folio* polyglottes; là, *l'esprit d'examen* ayant pour nom *Erasme*, *Montaigne*, *Descartes;* plus loin, le *sentiment du beau* sous toutes ses formes, il s'appelle Sophocle, Virgile, Platon; ici *la grandeur d'ame*, *l'héroïsme :* on le nomme Lucain, Corneille ; là bas, *le bon sens universel et superficiel* qui ricane sur son large rayon : à côté, le *sentiment moral*, qui proteste dans son coin avec une boudeuse

Digitized by Google

et sublime éloquence. Je contemple avec recueillement toutes ces pensées qui ont agité le monde ! Comme elles dorment là tranquilles, silencieuses. Mais elles n'attendent qu'un regard de mes yeux, qu'un mouvement de mon doigt, pour se ranimer, et venir, comme une merveilleuse fantasmagorie, s'élancer autour de moi, majestueuses, légères, sublimes, rieuses, terribles ; pensées rivales en apparence, mais toutes filles également légitimes de la raison humaine, membres épars et incomplets, mais destinés sans doute à s'animer un jour sous le souffle d'un autre Ezéchiel, et à s'unir en un corps vivant et majestueux.

Voilà le monde où la rhétorique introduit, mais avec la prudence d'une mère, les disciples confiés à ses soins ; monde immortel où survit ce qu'il y a de plus grand dans l'homme ; sublime concile des siècles, où tous les âges, arrêtés enfin dans leur course, se confondent, comme sous l'œil de Dieu, dans un présent éternel.

Ma tâche est accomplie ; j'ai essayé de montrer que la rhétorique n'a d'autre but que de favoriser la croissance providentielle de l'ame; qu'à ce but concourent ses divers exercices, et la composition, et les préceptes, et l'étude des grands écrivains. Je n'ai point, comme on l'a fait souvent, séparé l'esprit du cœur, comme si le cœur et l'esprit étaient deux êtres à part, dont l'un peut croître et l'autre languir. Non, une pareille assertion est le blasphème de l'ignorance. Une admirable unité règne dans l'ame humaine : pour développer toute sa taille, pour se dresser de toute sa hauteur, le talent a besoin de la noble fierté de la vertu.

Avec quelle autorité la vertu s'empare d'un jeune cœur, lorsque ses enseignements descendent à la fois, du sanctuaire évangélique, et des rayons d'une bibliothèque profane, et lorsqu'elle leur parle, non seulement au nom d'une religion sainte, mai sencore an nom de la conscience du genre humain; lorsque le *vrai*, le *beau*, le *juste*, le *saint* apparaissent comme autant de rayons du même foyer d'amour, comme autant de reflets de l'é-

Digitized by Google

ternelle splendeur, comme autant de lettres mystérieuses qui composent le grand nom de *celui qui est*; lorsqu'enfin l'art, la science et l'histoire unissent leurs voix diverses en une sublime voix pour leur dire : Disciples de l'éloquence, vous que séduit la noble ambition de la gloire littéraire, *soyez vertueux, soyez croyants, soyez libres; sanctifiez votre ame comme un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître.*

J. Demogeot.

Docteur ès-lettres, professeur de rhétorique au collége de Lyon.

Lyon, 28 juillet 1839.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE

DU COURS DE DROIT

COMMERCIAL,

Par M. A. F. Ozanam,

PROFESSEUR.

Les destinées commerciales de Lyon sont écrites en caractères ineffaçables dans la géographie et dans l'histoire : elles s'appuient sur une position magnifique, donnée par la nature, et sur les évènements qui, depuis vingt siècles, ont changé la face de la société. — Le jour où, pour la première fois, deux fleuves se rencontrèrent aux pieds de nos collines, ils y marquèrent la place d'une grande ville. Aussi, dès les temps les plus reculés, un rendez-vous annuel réunissait-il dans ces lieux les marchands des soixante nations celtiques; et, plus tard, Lugdunum, colonie romaine, fut le point de départ de quatre voies militaires qui portèrent son commerce jusqu'aux bords du Rhin et de l'Océan, jusqu'aux gorges des Alpes et des Pyrénées. Au moyen-âge, la cité archiépiscopale, assise à l'extrémité du royaume, auquel elle ne tenait que par les liens d'une libre allégeance, placée comme une station hospitalière sur les confins de l'Italie, de la Suisse et de l'Allemagne, ouverte à

Digitized by Google

toutes les émigrations honorables et à toutes les importations utiles, reçut de Florence et de Milan deux puissantes industries, la banque et l'art de tisser la soie. Vers la même époque elle voyait s'établir ces foires célèbres auxquelles se rendaient les trafiquants des plus lointaines contrées : elle y acquérait ces richesses qui la firent appeler par Sully d'un nom aussi juste que gracieux : « La porte dorée de la France. » — La prospérité de Lyon, résultat désormais nécessaire des faits accomplis, ne pouvait pas périr dans les agitations politiques, elle ne périra point dans les crises financières. Aujourd'hui même, s'il en fallait croire de flatteuses prévisions, le moment ne serait peut-être pas loin, où le commerce de l'Asie, ramené par la voie de Suez sur les eaux de la Méditerrannée, irait se confondre avec les produits de l'Afrique tributaire dans les bassins de Marseille, d'où partirait une nouvelle ligne de navigation qui desservirait les deux Amériques. Or, pour continuer cette brillante hypothèse, Marseille, rapprochée de nous par la rapidité toujours croissante des communications, ne serait plus que le port de notre ville, devenue elle-même, par un système continu de rivières et de canaux, l'entrepôt de l'Europe centrale et le marché commun des quatre parties du monde.

Toutefois, au milieu de cet immense mouvement matériel jamais ne s'interrompit la vie de la pensée. A peine les Gaulois avaient-ils élevé sur la rive du Rhône leurs toits rustiques, et déjà des voyageurs grecs y apportaient la langue d'Homère. Bientôt des écoles s'ouvrirent sous les auspices des gouverneurs romains : les concours poétiques de l'autel d'Auguste furent connus par tout l'Empire. Le savoir théologique ne cessa pas de se montrer sur le siége d'Irénée, d'Eucher et d'Agobard; et les querelles reli-

Digitized by Google

gieuses, qui dans la suite désolèrent nos murs, attestaient encore l'activité des esprits. Au sortir du baptême de sang de 1793, la cité-martyre se couronnait de gloire et donnait à la France ces hommes qui devaient compter parmi ses plus chères renommées : Ampère, Degérando, Ballanche, Dugas-Montbel.—Et maintenant ne semble-t-il pas qu'une ère nouvelle se prépare, lorsque trois Facultés, viennent de s'élever pour nous, sous les auspices d'une administration académique dont le zèle paternel rallie et soutient la nombreuse famille du professorat; lorsque du haut de tant de chaires éloquentes, la parole descend, et va réveiller des instincts scientifiques, susciter des vocations littéraires, au milieu des applaudissements d'un immense auditoire?

Or, le commerce et la science ne peuvent rester en présence l'un de l'autre sans entrer en rapport. Ces industrieux étrangers dont les soins naturalisèrent sous notre ciel les arts utiles de l'Italie, sans doute y conservèrent aussi quelques étincelles du génie national. Sans doute, Colbert, qui sortit de l'obscurité d'un comptoir lyonnais pour soutenir la splendeur coûteuse du règne de Louis XIV, n'avait pas été nourri dans les traditions routinières d'un étroit négoce. La puissance du crédit et l'universalité de l'érudition se réunirent-elles jamais d'une manière plus heureuse qu'en la personne des Juntes, dont les éditions popularisèrent les presses de notre ville dans toutes les bibliothèques européennes ? Que dirons-nous de ces modestes concitoyens de récente mémoire, qui, sans sortir de leurs professions laborieuses, ont su poursuivre les plus hardis problèmes de la mécanique et de la chimie ? — Ces tendances individuelles devaient, tôt ou tard, se généraliser et trouver leur manifestation dans un enseignement public,

Digitized by Google

par lequel les habitudes de la pratique journalière et les caprices annuels du goût seraient ramenés à de saines doctrines. Telle est, en effet, la pensée qui présida, il y a bientôt un siècle, à la fondation de l'Ecole des arts, pépinière de tant de talents ingénieux, dont les inimitables dessins font le désespoir de nos rivaux. La même inspiration a créé l'établissement de La Martinière, doté des trésors de l'Inde, honoré de l'admiration de la France, d'où sortira bientôt une génération nouvelle d'artisans, destinés à porter dans nos ateliers des procédés progressifs et une discipline irréprochable. En même temps, le Collége royal offrait les éléments d'une instruction professionnelle à cette nombreuse jeunesse qui a d'avance sa place marquée dans les emplois commerciaux. Il restait peut-être quelque bienfait semblable à désirer pour des esprits plus exercés et pour l'âge déjà plus sérieux, où l'on a franchi le seuil de cette belle mais périlleuse carrière. La sollicitude de la Chambre de Commerce, les suffrages efficaces du Conseil municipal, la sanction protectrice du gouvernement ont fait exister la chaire de Droit commercial; et, comme pour lui donner une consécration de plus, l'arrêté ministériel qui l'institue, est signé d'un nom qui réunit, avec le sceau du pouvoir, l'autorité d'une grande illustration contemporaine. Appelé à l'honneur de professer, nous avons dû nous trouver dès lors sous l'empire de deux graves préoccupations. D'une part, nous avons cherché, en considérant l'utilité de ce nouveau cours, à nous pénétrer de l'importance de notre mission. D'un autre côté, nous avons songé à nous en rendre digne, en ébauchant déjà le dessein général de nos travaux futurs. Permettez-nous de vous communiquer nos réflexions sur ces deux points dans un simple discours qui, par la nature

Digitized by Google

même du sujet, ne saurait avoir rien de commun avec les solennités oratoires réservées à de plus brillants débuts.

I.

1. La liberté politique, aussi bien que la liberté morale, consiste, non pas dans l'absence, mais dans l'intelligence de la loi. Si l'homme est libre, c'est qu'au lieu de subir, à son insu, l'impulsion fatale d'une force extérieure, il se détermine spontanément, à la lumière d'une loi qu'il porte en lui-même, et qu'il nomme Conscience. Il en est de même des peuples : esclaves, tant qu'ils sont livrés au pouvoir absolu d'un souverain dont nul ne peut prévoir ni fuir les orageux caprices; ils recouvrent leur juste indépendance aussitôt que les volontés individuelles se trouvent éclairées sur les conséquences de leurs actes par une législation connue de tous, et qui est, pour ainsi dire, la conscience de la société. Aussi, dans tous les temps qui ne furent point barbares, le droit revêtit un caractère public pour acquérir une valeur obligatoire : la promulgation dut être manifeste, et la rétroactivité interdite. Mais la responsabilité des citoyens s'étendit dans la même mesure, et l'on posa cet axiôme sur lequel repose toute l'économie de la justice sociale : « Nul n'est censé ignorer la loi. »

Ainsi l'avaient compris les plus illustres nations de l'antiquité. Tandis que les monarques de Suse et de Babylone s'enveloppaient d'un jaloux mystère au fond de leurs palais, les livres de Moyse se lisaient une fois par an sous le toit de chaque père de famille en Israël. Chaque année le premier archonte d'Athènes affichait sous les portiques de l'Agora les décrets qui devaient servir de règles aux jugements. Le peuple romain livra de longs assauts

Digitized by Google

pour arracher aux patriciens la connaissance du droit dont ils avaient gardé pour eux le secret héréditaire; et les lois décemvirales, gravées sur douze tables de chêne, exposées dans l'enceinte tumultueuse du Forum, furent les premiers trophées de la liberté naissante. Plus tard, l'édit annuel du préteur était aussi tracé sur un tableau accessible à tous les yeux. Enfin, à l'époque de Cicéron, l'étude des textes législatifs entrait dans l'instruction élémentaire de la jeunesse lettrée. Rome avait merveilleusement pressenti que l'autorité de sa jurisprudence égalerait celle de ses armes; et que, si un jour ses enfants cessaient de régner par le glaive, ils seraient encore les maîtres du monde par cette pacifique science qu'ils portaient dans les plis de leur toge:

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

Cependant ces exemples ont trouvé peu d'émulation dans les siècles modernes. Du moins, au temps de nos pères, la publication, au son de trompe, popularisait, jusque dans les plus humbles hameaux, les principales dispositions de quelques édits. Les coutumes des villes et des provinces vivaient encore dans la mémoire des anciens du lieu. Aujourd'hui, pendant que les nouvelles lois vont s'enfouir dans le volumineux cahos du *Bulletin* officiel, nos codes, déjà consacrés par trente ans d'expérience demeurent scellés pour la multitude. Nul ne peut aspirer à subir les premières épreuves universitaires, s'il ne sait les institutions de Solon et de Lycurgue : il n'est permis qu'à un petit nombre de connaître les nôtres ; et la maxime *Nemo censetur ignorare legem* est devenue une fiction légale. L'inconvénient d'un pareil état de choses commence à se faire apercevoir : et naguère un jurisconsulte, investi de la confiance du gouvernement, terminait une savante discussion

Digitized by Google

en proposant de fonder, auprès de chaque cour royale, une chaire de droit usuel. — Ce vœu tardif est déjà réalisé pour nous. Que peut être, en effet, à Lyon surtout, un cours de droit usuel, si ce n'est un cours de droit commercial? Les questions qu'il laisse à l'écart sont précisément celles d'un usage moins fréquent : le mariage, les successions, les testaments, solennités de la vie civile qui ne s'y représentent qu'à des intervalles lointains. Au contraire, les conventions, l'achat et la vente, le louage, le mandat et le dépôt, voilà les affaires de toutes les heures, même pour les existences les plus éloignées du tumulte mercantile. Il n'est assurément pas de famille si bien abritée à l'ombre du château patrimonial, si dédaigneuse et si défiante des chances de la spéculation, si indépendante des intérêts pécuniaires d'autrui, qui ne voie, un jour ou l'autre, le négoce pénétrer jusqu'à elle sous la forme d'une lettre de change, qui soit inaccessible aux cent mille actions d'une société anonyme, ou qui ne puisse ressentir de loin la secousse d'une faillite. L'étude n'a pas d'asyle, le génie lui-même n'a pas de retraite sacrée dont une querelle de contrefaçon ne puisse troubler le repos inspirateur : c'est la mouche bourdonnant aux oreilles du philosophe de Pascal(1). Serait-il donc téméraire de conclure, sans tomber dans la banalité des promesses qui terminent tous les programmes, que le cours de Droit commercial peut prétendre au mérite d'une utilité universelle ?

(1) *Pensées*, XXV. « Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien a présent ; une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. »

Digitized by Google

2. Mais nous ne saurions oublier que le besoin du commerce doit rester l'objet spécial de ces leçons; et une semblable pensée, Messieurs, n'a rien de décourageant pour nous. En effet, le commerce n'est pas seulement le soutien nécessaire du bien-être matériel des sociétés : il y faut aussi reconnaître un des éléments de leur vie intellectuelle et morale. Son action civilisatrice ne se borne pas à rapprocher tous les peuples de la terre, à leur faire échanger leurs lumières en même temps que leurs trésors, à savoir assoupir, dans une longue habitude de relations pacifiques, les antipathies nationales et les instincts exterminateurs. Il fait plus; il exerce la raison à la gymnastique savante du calcul, l'habituant à tenir compte des temps et des lieux, à se souvenir et à prévoir, à sortir ainsi de cette stupide jouissance du présent qui est le propre de la barbarie : surtout il met sans cesse les consciences en contact sur le terrain du juste et de l'injuste, et les façonne par la distinction souvent répétée du tien et du mien, au discernement plus exact du bien et du mal. Les négociations de tout genre engendrent des obligations mutuelles, des droits et des devoirs: et si le commerce concourt aux premiers développements de l'esprit humain en propageant la notion de ces deux rapports, c'est aussi dans leur observation scrupuleuse qu'il trouve son intérêt et sa dignité.

Et d'abord, depuis le jour où le négociant a écrit son nom au pied d'un acte de société, jusqu'à celui où il signe la quittance qui clot une liquidation, que fait-il autre chose que se procurer des créances, les échanger ensuite, les réaliser enfin; c'est-à-dire créer, transformer et résoudre des droits? Combinaisons difficiles, aventureuse alchimie qui finira par réduire en or ou en cendres le labeur de plusieurs années. Il importe donc souverainement de

Digitized by Google

connaître ses droits, cette délicate et mobile valeur sur laquelle on opère à chaque instant : et, comme un droit est une relation complexe qui dépend de la capacité des parties contractantes, des conventions intervenues, des moyens légaux d'exécution; il est impossible de l'apprécier sans recourir aux maximes de la jurisprudence qui touchent à ces trois points. Toutefois, plusieurs se persuadent que ces sortes de connaissances s'obtiennent sans effort et par le seul usage, à peu près comme s'apprennent les règles de la civilité, ou les généralités d'une triviale politique. Pour eux, la science auguste de Papinien et de Domat, sous le poids de laquelle tant de têtes vénérables ont blanchi, n'est plus que le jeu de quelques heures, et s'étudie à moments perdus dans les pages presque vierges d'un code, meuble poudreux du bureau. Mais cette heureuse quiétude n'est pas sans danger. Tantôt un droit productif dormira méconnu entre les mains du possesseur, tantôt un imprudent dédain aura fait négliger les formalités qui seules pouvaient frayer l'accès des voies judiciaires : d'autres fois une prescription négligée s'est accomplie, ou bien le choix irréfléchi d'une juridiction incompétente a multiplié les délais et les frais d'un procès qui d'ailleurs aurait pu s'éviter. Alors on accuse l'obscurité des textes, le mauvais vouloir des gens d'affaires, peut-être même — le dirai-je ? — on ose révoquer en doute l'impartialité des tribunaux, lorsqu'il ne faudrait accuser que soi-même, ou tout au plus l'insuffisance de l'éducation commerciale.

Mais la réciprocité est l'implicite condition de tous les genres de trafics. Le droit ne s'acquiert qu'au prix du devoir : l'accomplissement fidèle des engagements contractés devient le point d'appui sur lequel repose le crédit, ce levier moral qui remue le monde. Or, s'il arrive que, par

Digitized by Google

un étrange oubli de lui-même, le droit compromette son existence, bien plus facilement encore s'altère le souvenir du devoir. Souvent aussi ces deux notions qui s'éclairent l'une par l'autre dans les méditations des jurisconsultes, semblent s'obscurcir et se confondre lorsqu'elles descendent dans le commun des esprits. Qu'il nous soit permis d'emprunter ici les paroles d'un magistrat dont la voix est chère à cette ville : « L'idée du droit, quand elle domine trop nos délibérations, devient une mauvaise règle... On agit conformément à l'opinion factice qu'on s'est créée de son droit, au lieu d'agir conformément au sentiment du devoir. On s'impose enfin un principe dangereux parce qu'on en est maître, loin d'en être esclave...(1)» Souvent les consciences les plus sévères finissent par repousser moins énergiquement les doutes complaisants que l'intérêt propose. Alors se concluent ces traités secrets où les scrupules sont sacrifiés au besoin, comme on dit, de se faire à soi-même justice. Alors se résolvent ces compensations clandestines, qui ne sont pas des larcins; ces dissimulations silencieuses, qui ne sont pas le mensonge; ces moyens indirects d'éluder une poursuite, qui ne sont pas des fraudes, mais qui dérogent assurément à cette exquise délicatesse, honneur chevaleresque des commerçants. La loi seule, puissance tutélaire, vient au secours de notre integrité fragile, et par ses inflexibles arrêts, supplée à l'infirmité des jugements humains. L'étude attentive de ses dispositions y fera voir, non plus d'arbitraires formules dont il est licite de s'affranchir, mais des limites sacrées qui marquent le droit en deçà, le devoir au delà,

(1) *Discours sur le sentiment du devoir*, par M. A Gilardin, substitut du procureur général près la cour royale de Lyon.

Digitized by Google

et qui ne circonscrivent le domaine de chacun qu'afin, de le rendre inviolable en le plaçant sous la sauvegarde de tous. De l'étude naîtra donc le respect qui pliera doucement les ressorts de la volonté sous la règle désormais facile du devoir, et une expérience bienfaisante fera reconnaître que l'obéissance, cette vertu proscrite comme la compagne de la servitude, était pourtant la sœur légitime de la liberté.

Ces vérités ne furent point méconnues de nos pères. Déja, Savary, l'un de nos plus illustres négociants du XVIIe siècle, exprimait ce désir : que tous marchands en vinssent à savoir parfaitement l'Ordonnance(1): et l'Ordonnance, c'était le Code de commerce de Louis XIV. Toutefois, la législation d'alors, exempte des remaniements perpétuels qu'exige le mouvement social du temps présent, modelée sur d'immémoriales coutumes, pouvait se conserver à l'état de tradition populaire, et s'apprendre d'elle-même, traduite dans les mœurs. Au contraire, nos institutions, sorties d'une élaboration savante, faites pour réformer l'usage, et, par conséquent, lentes à y passer, ne sauraient pénétrer qu'avec peine dans la mémoire et surtout dans les habitudes, sans le secours d'un enseignement formel. — D'ailleurs, l'ancienne prééminence de l'industrie lyonnaise était assurée par de puissantes garanties : elle avait ses procédés secrets, ses monopoles, ses priviléges. Maintenant une concurrence active nous menace sur tous les marchés : le champ libre restera au plus fort; et si la force du commerce, comme celle de toutes les grandes choses, est dans l'intelligence, il est temps pour nous de la retremper à de nouvelles sources scientifiques, au nombre desquelles il faut compter celle

(1) Savary, *Parfait Négociant*, 1re partie.

Digitized by Google

qui s'ouvre aujourd'hui, Messieurs, sous vos auspices. — Cette différence des deux époques et de leurs besoins se trouve exprimée par le contraste de deux faits qui peuvent servir de symbole. — Un chroniqueur mal intentionné, rapporte qu'au XVe siècle, les bourgeois de Lyon sommés d'opter entre les diverses faveurs dont le roi disposait pour ses bonnes villes, troquèrent leur académie contre deux foires : nous n'examinerons point s'ils avaient bien choisi. Aujourd'hui, les foires ont disparu avec le régime de priviléges qui les avait fondées, et la foule se presse de nouveau dans l'enceinte académique, où les successeurs éclairés de nos vieux échevins la convient : espérons qu'à ce changement nous n'aurons rien perdu.

3. Il reste à parler d'une classe moins nombreuse, et pour laquelle la connaissance du droit n'est plus un luxe bienséant, un avantage désirable, mais une impérieuse nécessité. On y doit comprendre tous ceux que la confiance publique appelle à s'occuper du contentieux commercial : les syndics chargés de présider aux opérations des faillites, les arbitres volontaires et forcés, et surtout les juges consulaires. Ici, moins encore qu'en toute autre circonstance, le passé n'a laissé aucun de ces regrets qui plaident pour des innovations de l'avenir. Le tribunal de Lyon a subi de nombreux renouvellements : la justice et la sagesse n'en sont jamais sorties : mais vous ne savez pas, Messieurs, par quels sacrifices il a su les retenir. Au milieu d'une vie où le loisir avait déjà peu de place, surpris par des suffrages qu'ils ne briguèrent point, élevés au sacerdoce judiciaire dont la gravité les effrayait, ces hommes de bien ne vous ont pas dit par quels efforts ils voulurent s'y pré-

Digitized by Google

parer, avec quelle opiniatreté ils disputaient aux affaires les moments trop courts, à leur gré, de l'étude; ils ne vous ont pas révélé le secret de leurs laborieuses nuits, et par quelle honorable raison, au terme de leur magistrature, leur santé semblait chancelante, et l'inventaire autrefois opulent de leur commerce personnel se trouvait réduit peut-être à de plus modestes bénéfices. C'est qu'ils n'ignoraient pas que leur plus pressante obligation était de s'initier aux mystères de la loi pour en devenir les interprètes, les représentants, et, en quelque sorte, la personnification, selon cette forte pensée d'un ancien : « Le juge est la loi vivante (1). » Mais en portant leur charge sans murmure, sans doute ils n'ont pu réprimer le désir qu'elle fut moins lourde pour leurs successeurs, et qu'enfin ceux-ci trouvassent, dans des leçons précoces, une instruction qui plus tard coûtait si cher. — Jadis on avait cru faire assez pour maintenir la pureté de la doctrine dans le tribunal lyonnais de la Conservation, en y introduisant un jurisconsulte titulaire; et souvent, à cet exemple, on proposa l'institution d'un ministère public auprès des juridictions commerciales. Mais le législateur a sagement repoussé cette pensée injurieuse, et n'a pas permis qu'une intervention étrangère vint compliquer les querelles domestiques des négociants. Comme les nobles d'autrefois, ils sont jugés par leurs pairs; et, s'il faut que ces derniers prennent le droit pour arbitre souverain de leurs décisions, ne vaut-il pas mieux, comme nous l'essaierons, leur ouvrir le sanctuaire et leur apprendre à consulter l'oracle, que de les renvoyer à un gardien jaloux, chargé de leur en transmettre les réponses?

(1) Ο γαρ δικαστὴς βούλεται εἶναι οἷον δίκαιον ἔμψυχον. Aristote, Ethic. lib. v.

Digitized by Google

Telles sont, Messieurs, les considérations qui ont dû nous arrêter tout d'abord : et si, en nous y livrant, nous avons paru céder à ce travers, aujourd'hui trop commun, de s'exagérer sa mission; il y a du moins peu de péril lorsque cette exagération innocente sert de mesure, non pas à l'influence qu'on ambitionne, mais aux devoirs qu'on s'impose. Heureux si l'importance présumée du cours, dont nous n'acceptons pas sans inquiétude la responsabilité, a pu nous inspirer dignement quand il en a fallu tracer le dessein !

II.

1. Le premier soin de celui qui met le pied sur le territoire de la science doit être d'en reconnaître les confins. Aussi, quoique un vieil adage, reçu chez les légistes, signale la définition comme un mauvais pas; on ne saurait ici l'éviter, et dès à présent nous avons à définir le *Droit commercial.* — La question semble d'abord se résoudre facilement et le Droit commercial se trouver tout entier au Code de commerce. Et, en effet, ce livre, écrit pour tous ceux qui courent les chances du négoce, n'embrasse-t-il pas dans ses prévisions toutes les phases de leur incertaine fortune ; depuis l'autorisation paternelle, favorable augure, qui encourage les espérances de la jeunesse, jusqu'à la réhabilitation, qui rend au spéculateur malheureux un nom sans tâche et un repos sans remords? Toutefois, en y regardant de plus près, on y rencontre d'étonnantes lacunes : rien n'y indique les caractères essentiels des contrats, les procédures à suivre pour en obtenir l'exécution, les peines encourues pour les délits et les crimes cachés sous le masque du trafic. C'est que les négociants, soumis, il est vrai, à une discipline particulière,

Digitized by Google

ne constituent pourtant point parmi nous un peuple à part comme les Juifs du moyen-âge, non plus qu'une caste distincte comme les marchands Indiens. Membres de la grande famille nationale, ils en subissent la loi quand elle n'a pas fléchi d'elle-même en leur faveur. Le Code de commerce, nécessairement exceptionnel et dérogatoire, rappelle donc, par son silence partiel, l'autorité de la loi commune, c'est-à-dire du Code civil, des codes auxiliaires, des statuts particuliers qui traitent des matières administratives, de la Coutume enfin, dont les débris subsistent encore sur plusieurs points négligés par les réformateurs modernes. Un avis du conseil d'état, en date du 13 décembre 1811, en a décidé. « Les tribunaux (consulaires), y est-il dit, doivent juger suivant leur conviction, d'après les termes et l'esprit du code, et, en cas de silence de sa part, d'après le droit commun et les usages... » Ces paroles marquent l'étendue véritable du droit commercial et par conséquent de notre cours : il comprendra toutes les parties de la législation française qui régissent le commerce.

Voilà le champ, non point tel que notre faiblesse l'aurait souhaité, mais tel que la nécessité nous l'a fait : et le plus grave inconvénient de ses vastes dimensions, c'est la difficulté d'une distribution satisfaisante, c'est le choix périlleux d'une méthode.—Le professeur qui se renferme dans les limites d'un code spécial, fait prudemment de suivre l'ordre des articles, de les soumettre isolément à une complète analyse, et d'observer de l'un à l'autre la transition tracée par le législateur. Cette méthode qu'on nomme exegétique, est sans contredit la plus sûre : elle n'entraîne que le médiocre embarras des explications anticipées et des redites, que réclame la rédaction quelquefois imparfaite du texte officiel. — Au contraire, celui dont le travail

Digitized by Google

porte sur une série de questions disséminées dans le recueil immense du droit français, doit premièrement établir une division quelconque, y subordonner un certain nombre de maximes fécondes, puis, par un raisonnement soutenu, en faire ressortir comme autant de conséquences les dispositions légales qui sembleront alors naturellement écloses de sa pensée. Cette méthode s'appelle synthètique ; elle a ses défauts : elle met l'ouvrage de la puissance publique à la merci des docteurs, elle expose à tous les dangers des classifications arbitraires. Mais aussi elle fait assister en quelque manière à la création de la loi, et en même temps qu'elle en justifie l'esprit, elle ne permet pas ce culte superstitieux de la lettre où les glossateurs sont plus d'une fois tombés. — Les conditions particulières du sujet qui nous est dévolu exigent la réunion de ces deux procédés, en apparence contraires. Nous tenterons d'ébaucher d'abord un plan général dont nous emprunterons les traits principaux non pas à nos opinions personnelles, mais à la doctrine constante des jurisconsultes de tous les temps ; nous multiplierons les subdivisions, autant qu'il sera nécessaire pour atteindre et lier ensemble les éléments épars de la législation commerciale : ce sera de la synthèse. Mais quand ils se présenteront par fragments considérables, par titres ou par chapitres entiers, nous les accepterons tels qu'ils sont sortis de la plume des rédacteurs ; nous en commenterons les articles ; et nous ferons de l'exégèse en évitant tout à la fois la témérité qui morcèle et défigure les textes, et l'interprétation servile qui canonise, pour ainsi dire, tous les termes, qui s'épuise en distinctions sur un pléonasme, et qui consacrerait plutôt l'injustice, pour sauver l'honneur grammatical.

Et, maintenant, descendant aux détails du programme,

Digitized by Google

nous commencerons par y établir ces trois grandes catégories reconnues par tous les maîtres de la science : droit privé, droit public, droit international; (1) et nous y distribuerons les lois qui gouvernent le commerce, selon qu'elles régissent les rapports des négociants entre eux, les liens qui les unissent au gouvernement de la nation, et les relations commerciales des nations entre elles. —I. Le Droit privé devra se ranger à son tour, sous une triple division, imitée des docteurs romains, et dont les vestiges se retrouvent dans l'œuvre de nos législateurs : il y sera traité successivement des personnes, des obligations, et des actions (2). — 1° Sous le premier titre nous rassemblerons les règles qui déterminent la capacité et la qualité des commerçants; les observances spéciales que cette profession leur impose; les droits et les devoirs des nombreux auxiliaires dont ils réclament les services, depuis les agents de change jusqu'aux ouvriers, dont les besoins se recommandent aujourd'hui mieux que jamais aux plus intelligentes et aux plus généreuses sollicitudes. 2° En second lieu, l'étude des principes qui président à la naissance et à l'extinction des obligations conventionnelles en général, devra nous préparer à l'examen détaillé des divers contrats commerciaux : la société, la vente, la lettre de change, le louage et les entreprises de transports, le prêt et ses formes diverses, le dépôt, le mandat et la commission, le cautionnement et les assurances. Nous finirons,

(1) Montesquieu, *Esprit des lois. Liv.* 1, *Chap.* 3.

(2) L. 1, ff. *De statu hominum.* « Omne jus, quo utimur, vel ad personas pertinet, vel ad res, vel ad actiones. » — Or les choses ne sauraient être considérées en droit commercial, qu'en tant qu'elles deviennent l'objet des obligations. Souvent aussi nous prendrons pour guide le livre devenu justement classique de M. Pardessus.

Digitized by Google

par un rapide aperçu du droit maritime, ces intéressantes analyses où les questions orageuses, comme celles des associations anonymes et des marchés à terme, ne manqueront pas. 3° Après quelques notions fondamentales sur le système des actions, nous aborderons l'épineux labyrinthe des faillites; et passant ensuite aux banqueroutes, nous nous trouverons conduits sur le terrain des délits et des peines, où les abus de confiance, les contrefaçons, les coalitions nous offriront une curieuse et presque intacte matière. Un tableau complet des juridictions commerciales, de leur compétence, et de la manière de procéder devant elles, viendra clore l'exposition du droit privé. — II. Mais sans porter atteinte à cette liberté du commerce qui en est aussi la vie, le gouvernement ne saurait pourtant s'interdire d'entretenir avec lui des rapports de surveillance, d'intérêt et de protection : ils seront l'objet du droit public. C'est là qu'on verra s'expliquer le mécanisme de l'administration commerciale : on y examinera les justes exigences du trésor en fait de douanes, de contributions et de patentes, et les ressources qu'il se crée sous la forme de monopoles et d'emprunts; enfin on y fera sommairement connaître l'intervention du pouvoir dans la police des manufactures, dans la fixation des poids et mesures, des taxes et tarifs; les garanties de la propriété industrielle et littéraire, et les institutions de tout genre destinées à l'encouragement des arts utiles. — III. Ce n'est pas tout. Si, en apprenant aux peuples à se tendre par dessus leurs frontières des mains amies, le commerce leur dicta les premières règles du droit international; sans doute il s'y fit largement sa part, et dans la suite des siècles il n'a pas manqué de l'agrandir. L'institution des consuls, la position légale des négociants français à l'étranger

Digitized by Google

et des étrangers en France : les traités de commerce qui nous lient avec les puissances principales de l'Europe et de l'Amérique, seront donc autant de points de vue que nous ne saurions négliger, et qui terminent pour ainsi dire par de vastes perspectives l'horizon de notre enseignement.

L'accomplissement de cette tâche remplira deux années.

2. Nous venons, Messieurs, de vous présenter la contexture et pour ainsi dire le squelette aride de nos leçons. Il reste à dire quel esprit viendra les animer.—Etabli en faveur des négociants pour qui le temps est un capital productif (*times is money*), pour qui les heures sont des chiffres, ce cours ne doit leur enlever une part de leurs loisirs qu'au prix d'un profit certain, qu'à la charge de remplacer à leur inventaire, la valeur des moments perdus, par l'utilité même de l'emploi. Il sera donc éminemment pratique ; et c'est pour mieux accuser ce caractère, qu'il s'ouvrira par l'explication du droit privé, dont les règles reçoivent une application plus journalière et plus étendue. Il faut qu'arrivés au terme, les auditeurs studieux se trouvent en état de pourvoir à la sureté de leurs opérations, d'apercevoir et de prévenir les litiges qui jaillissent à chaque instant du choc des affaires : il faut qu'ils puissent voir progressivement disparaître de leur passif annuel, les faux frais, les dépenses, les amendes; et l'actif se grossir de créances douteuses opportunément réalisées, de non valeurs ressuscitées par une formalité bien remplie, et de ces bénéfices de toute nature qui se multiplient par l'ordre et la diligence. Au contraire, il ne faut pas que les consciences fâcheusement exercées à la scholastique judiciaire par une discussion minutieuse des expressions de la loi, par

Digitized by Google

de fréquents parallèles d'opinions et de jugements contradictoires, sortent d'ici avec la déplorable certitude de pouvoir trouver des arguments pour toutes les prétentions et des armes pour toutes les causes. Nous n'introduirons point une façon d'enseigner dont le résultat serait d'installer la chicane au comptoir, et de montrer à la mauvaise foi les escaliers dérobés du palais. Nourris déjà dans les tradiction d'une héréditaire loyauté, ceux qui entoureront cette chaire y retrouveront quelque chose des leçons paternelles : ils en rapporteront le respect du droit d'autrui, plus encore que le sentiment du leur. Et si nos vœux se réalisent, assurés de ne point faillir à l'intention de l'autorité fondatrice, nous changerons en un cours de devoirs commerciaux le cours de Droit commercial.

Mais la science pratique des lois nous ramènera nécessairement à l'étude théorique de leurs motifs : elle y tient de deux manières. — D'abord elle cesserait d'être une science, selon le sens étymologique de ce mot, si elle ne se fixait pas dans la mémoire : et la mémoire qui est elle-même une forme particulière de la raison, ne retient les choses que par leur élément rationnel, par l'évidence des principes, par la rigueur des conclusions. Ensuite cette science cesserait d'être pratique si elle n'impliquait une sorte d'attachement religieux qui assure l'observation des règles prescrites ; et la règle ne captive que par la preuve irréfragable de son autorité. C'est pourquoi Platon voulait que les décrets de la puissance souveraine fussent présentés au peuple précédés de leurs motifs (1) : et la maxi-

(1) Platon, Lois, Livre IV. Traduction de M. Cousin : « Notre législateur ne mettra-t-il point quelque préambule semblable à la tête de chaque loi, ou se bornera-t-il à marquer ce qu'on doit faire ou éviter. Et après avoir menacé d'une peine les contrevenants, passera-t-il tout de suite à une autre loi, sans

Digitized by Google

me contraire de Bacon de Verulam « que sonder les fondements de la loi c'est en ébranler l'édifice (1). » Cette maxime servile fut faite pour de mauvais esprits ou pour une mauvaise législation. — Or les motifs de la loi se trouvent tantôt dans les institutions du passé, tantôt dans la considération abstraite des meilleures institutions possibles : les premiers appartiennent à l'histoire ; les seconds sont du ressort de la philosophie.

L'histoire du droit découvre, dans ce qui fut, les causes dont le concours à préparé l'organisation de la société présente. Elle seule donne la clé de ces fréquentes allusions qui, dans nos codes, rappellent une coutume ancienne pour l'abroger, ou pour la maintenir. Elle rend leur valeur primitive aux termes qui, usés par le frottement du langage, ne semblaient plus qu'un alliage capricieux de syllabes mal sonnantes : ainsi le vieux contrat de commande se laisse apercevoir derrière la Commandite de nos jours ; et le nom même de Banqueroute retrace toute une scène de mœurs populaires. Et comment saisir enfin l'esprit des lois commerciales, sans les chercher quelquefois dans leur berceau, dans ces libres usages des vieilles villes de France, d'Espagne et d'Italie, si naïfs et si pleins de sagesse, avant qu'ils fussent tombés entre les mains des légistes et des codificateurs ? Toutefois en nous permettant, à de longs intervalles, ces pélérinages historiques, nous nous garderons d'abandonner pour longtemps le ter-

ajouter aucun motif propre à persuader ses concitoyens, et à leur adoucir le joug de l'obéissance. »

(1) Cet aphorisme de Bacon n'a pas même le mérite de l'originalité : on y reconnaît une incontestable réminiscence de ces mots d'un jurisconsulte Romain : « Et ideo rationes eorum, quæ constituuntur, inquiri non oportet : alioquin multa et his quæ certa sunt subvertuntur. » *L.* 21. FF. *de legibus.*

Digitized by Google

rain des questions contemporaines ; nous éviterons le charme dangereux des recherches savantes, pareilles à ces fruits, dont parle Homère et dont les parfums faisaient oublier au voyageur enivré, les soins du retour.

La philosophie du droit considère ce qui doit être ; elle explique les lois par les deux notions du juste et de l'utile, elle touche à la morale et à l'économie politique. Il se rencontrera sur notre route plus d'un problème inévitable qui ne saurait se résoudre sans le secours de cette double lumière. — Mais l'utile varie selon les lieux, les temps et les hommes. En traitant quelques-unes de ces questions économiques dont notre époque est si fortement préocupée, nous nous efforcerons de concilier avec le respect conservateur des institutions actuelles, les vues progressives qui devancent les perfectionnements futurs. Etranger aux passions de tous les partis, nous ne saurions nous condamner à une admiration imperturbable, bien moins encore à une opposition systématique. — L'idée du juste, au contraire, ne change point : astre immobile au milieu des révolutions que les sociétés poursuivent dans leurs incertaines orbites, on peut l'apercevoir de différents points de vue : ce n'est pas lui qui se déplace. Quand donc la jurisprudence nous renverra à la loi suprême de la morale ; nous n'hésiterons pas, et nous recourrons à celle-là seule, qui, dès les premiers jours du monde visita l'homme dans le secret de sa conscience, et qui, depuis dix-huit cents ans, renouvelée par une promulgation plus solennelle, préside, sans fléchir, à tous les développements de la civilisation moderne.

Messieurs, nous avons longuement exposé nos desseins, permettez-nous en finissant de vous confier nos craintes. — Sous ces graves insignes de la science nous portons

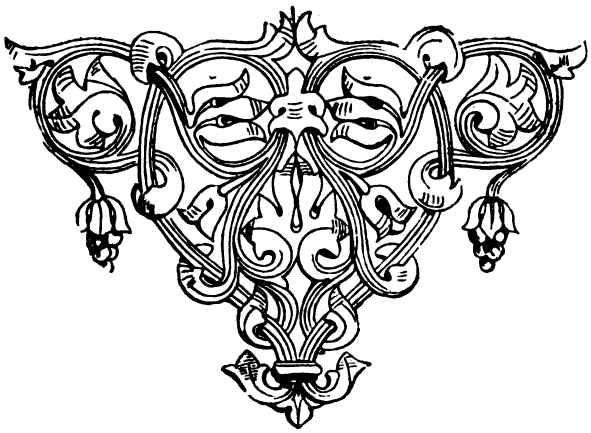
Digitized by Google

une raison bien jeune et une expérience bien courte. Nous n'avons pas muri dans les méditations de plusieurs années les théories que nous aurons à vous soumettre. Nous n'avons pas appris par une longue fréquentation des luttes judiciaires à découvrir les difficultés d'application que nous aurons à vous signaler. Vous devez donc vous demander avec une inquiétude que nous partageons, comment la sagesse administrative, en instituant ce cours, en a pu remettre le sort à des mains si novices. Peut-être, aura-t-on cru que choisi dans une saison de la vie qui ne connaît pas encore d'autres engagements, nous apporterions ici des habitudes plus flexibles, des loisirs moins disputés, un plus entier dévoûment. On aura pensé que cet âge est aussi celui des résolutions généreuses, des travaux opiniâtres, celui qui s'attache et qui espère. Puissiez-vous, Messieurs, vous associer à ces bienveillantes conjectures, et les sympathies de l'auditoire soutenir le courage mal assuré du professeur! Le sujet austère que nous traitons ne se prête point aux ornements de la parole : nous ne disposerons pas à notre gré de ces chaînes dorées de l'éloquence, qui captivent sur d'autres bancs la foule charmée. Nos leçons resteront même inefficaces, si vous ne cherchez à en fixer le fugitif souvenir par quelques instants de travail personnel. Mais sous ces premières aspérités de l'étude se cache un intérêt puissant que vous éprouverez un jour. Car, jusques dans ses plus minutieuses dispositions, le droit est l'œuvre de nos besoins moraux ; il a ses origines au fond des plus secrets replis du cœur ; ses développements tiennent une large place dans l'histoire des peuples : le droit est la plus importante manifestation de l'activité humaine. C'est aussi l'expression imparfaite mais toujours perfectible de la vo-

Digitized by Google

lonté divine ; embrassant dans l'unité de ses vues générales la multiplicité infinie des faits individuels. Et la jurisprudence de tous les siècles dans ses plus admirables définitions ne fera que répéter cette sublime pensée de Démosthènes : la loi est une conception de Dieu, entrevue par les sages, réalisée ici-bas par l'assentiment commun de la société (1).

Démosthènes, *contre Aristogiton* : Πᾶς ἐστι νόμος εὕρημα μὲν, καὶ δῶρον Θεοῦ, δόγμα δὲ ἀνθρώπων φρονίμων, ἐπανόρθωμα δὲ τῶν ἑκουσίων καὶ ἀκουσίων ἁμαρτημάτων· πολεως δὲ συνθήκη κοινὴ, κάθ' ἣν ἅπασι προσήκει ζῆν τοῖς ἐν τῇ πόλει.



Digitized by Google

CHRONIQUE LOCALE.

Dans une séance du mois de février, le Conseil municipal a statué enfin sur l'importante question du Collége. Il ne s'agissait rien moins que de savoir si notre ville peut disposer de cet édifice, ou bien s'il doit appartenir à l'Université. Cette grave question, éclairée par un travail de M. Gastine, dans le sens du maintien des droits de la cité, et sur laquelle une brochure de M. Louis Pons, ainsi qu'un écrit de M. le Recteur, avait encore jeté du jour, dans un autre sens, a donc été résolue suivant les intérêts de la Ville, mais avec d'amples et justes réserves pour MM. les fonctionnaires supérieurs. Il en résulte que les bâtiments du Collége ne sauraient être distraits des propriétés de la Ville de Lyon, qui, de son côté, s'engage à faire tout ce qui sera en son pouvoir pour donner à ce bel établissement toute la splendeur possible. Cependant, la question ne sera pas fixée, croyons-nous; peut-être qu'il interviendra de la part de l'Université un appel, et par suite un jugement des tribunaux; nous faisons des vœux pour la cité, et nous avons confiance en son bon droit.

—L'*Annuaire* de la ville de Lyon, pour l'an 1840, a été publié dernièrement chez MM. Pélagaud et Lesne, en un volume in-8° Nous avons remarqué parmi les travaux additionnels, que d'ordinaire on ajoute à cette publication, une liste des imprimeurs lyonnais au XVe siècle, et de précieuses notes pour l'histoire de Lyon. Ces différentes recherches sont de M. Péricaud, bibliothécaire de la ville. Nous devons citer encore des considérations du docteur Chapeau, sur les maladies qui ont régné à Lyon, en 1839.

—M. l'abbé Groboz, chanoine de la Primatiale, et ancien secrétaire du cardinal Fesch, est mort à Lyon, le 14 de février. Le *Réparateur* a donné, sur ce vénérable ecclésiastique, une

Digitized by Google

Notice à laquelle nous renvoyons. M. Groboz avait opposé à l'entrée de M. de Pins dans ce diocèse une vive et noble résistance, dont il ne s'était pas départi. M. l'abbé Lyonnet, chanoine de la cathédrale et supérieur du petit séminaire de Saint-Jean, termine en ce moment une *Vie du cardinal Fesch ;* cet ouvrage ne saurait tarder longtemps à paraître.

—M. L'abbé Greppo, vicaire-général du diocèse de Belley, a été récemment reçu parmi les membres correspondants de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. C'est un honneur qui était bien dû à l'auteur d'un remarquable *Essai sur le système hiéroglyphique de M. Champollion*, au savant antiquaire de qui l'on a un grand nombre de dissertations sur divers points d'histoire. L'érudition de M. l'abbé Greppo se distingue par une netteté, une précision et un sens très-rares ; les lecteurs de notre *Revue*, qui s'honore d'une telle collaboration, et qui se félicite de l'hommage rendu à M. Greppo, ont pu remarquer tout ce qu'il y a de varié, d'abondant et de facile dans ses travaux, où le meilleur goût s'allie toujours à un style naturel et aisé, ce qui n'est pas un mérite si commun.

—*L'Histoire de l'Académie de Lyon* par M. Dumas a paru, depuis quelques mois déjà. Elle forme 2 volumes in 8°, que l'on trouve chez MM. Giberton et Brun. C'est un travail qui appelle l'attention de la *Revue*, et que nous examinerons bientôt en détail.

—M. Collombet a fait paraître, ces derniers temps, un VIe volume des *OEuvres de Saint-Jérome* traduites en français, avec le texte en regard. Précédemment, il avait publié, en cinq volumes, les *Lettres* du même Père, lettres par lui traduites avec le concours de M. Grégoire. Le VIe volume que nous annonçons, renferme les poétiques vies de quelques Pères du désert, tels que Paul, premier ermite Hilarion et Malchus.

On sait quel parti M. de Chateaubriand, dans le poème des *Martyrs*, a su tirer de la vie de Paul.

Ce VIe volume renferme d'autres opuscules, qui ne sont pas sans importance, et nous offre parmi les notes une curieuse

Digitized by Google

dissertation de M. l'abbé Greppo sur les dénominations de *Nonnus* et *Nonna*, données, dès les premiers siècles, aux personnes de l'un et de l'autre sexe qui embrassaient la vie religieuse.

—La cessation des travaux de notre fabrique a amené parmi les ouvriers en soie un état de misère qui dure depuis plusieurs mois. Pour obvier à cette déplorable situation, on a eu recours à tous les palliatifs que la charité lyonnaise a toujours à sa disposition. Secours à domiciles, établissements d'ateliers, souscriptions, représentations à bénéfice, bals, concerts, tous ces moyens sont mis en œuvre à cette heure. Le journal le *Censeur* a, dans ces tristes circonstances, eu les honneurs de l'initiative. Sa souscription, qui s'élève aujourd'hui à 6,000 francs et plus, a fourni, aux plus nécessiteux, des distributions de pain et de viande. Le bal, donné par la ville, et où se trouvait deux mille cavaliers en présence de *quarante-cinq* dames, a doté la caisse des pauvres de la somme de 17,500 fr. Le concert-monstre, que nos amateurs doivent donner jeudi 29 courant, promet une fructueuse recette et une solemnité musicale sans exemple pour notre cité. Levasseur, de passage en notre ville, a offert son généreux concours pour cette œuvre de philanthrophie.

MM. Franconi n'ont point voulu quitter Lyon sans y laisser aussi un témoignage de leur intérêt pour le sort de nos travailleurs. Leur dernière représentation a couronné toutes les autres. Elle était au bénéfice des ouvriers et elle a produit 1712 fr. M. Provence avait généreusement fait abandon de sa part de la recette.

Nos artistes préparent aussi leur concert. Mme Engénie D'Alberti, cette perle de notre défunte troupe italienne, finira avec nous comme elle a commencé en 1832, par une œuvre de bienfaisance. M. Alexandre Billet apportera sans doute aussi le tribut de ce beau talent que nous sommes, dit-on, appelés à conserver ici.

Digitized by Google

Nous reproduisons la lettre suivante adressée au Courrier de Lyon, il y a quelque temps, car les détails qu'on y trouve sur Jacquard, méritent d'être conservés dans notre Revue.

Puisque vous vous occupez avec sollicitude de la mémoire de Jacquard. à propos de la statue qui doit lui être érigée, j'espère que vous voudrez bien accueillir la réclamation que j'ai l'honneur de vous adresser :

Elle est motivée par l'article intitulé : le *Canut*, extrait du journal de Paris la *Presse*, et que vous avez reproduit en feuilleton.

Cet article, moitié sérieux, moitié plaisant, œuvre d'une personne qui connaît bien peu notre ville, et les usages des habitants, comme vous l'avez fait observer vous-même, est rempli de faits ou complètement inexacts ou singulièrement défigurés ; son ensemble ne peut que donner une idée très fausse du caractère et des principales actions de Jacquard, ainsi que du ton et des manières de sa femme, qu'on y représente comme une personne du plus bas étage, ce qui est loin d'être conforme à la vérité. — Mme Jacquard possédait la maison et le charmant clos d'Oullins, que son mari a habité jusqu'à sa mort, propriété d'une valeur de plus de 50,000 fr., et, soit dit en passant, s'il lui est arrivé de préparer elle-même le repas des étrangers visitant leur demeure, comme le raconte l'auteur de l'article, ce n'est pas qu'elle put très bien faire autrement, car elle avait, même avant la révolution, une domestique qui est restée près d'un demi-siècle au service de ce paisible ménage.

Mais je passe à des objets plus graves, sans vouloir toutefois rectifier toutes les allégations qui en seraient susceptibles ; il y a peu de phrases qui n'en exigeraient, car les prénoms de Jacquard, le chiffre de sa pension, les dates des évènements marquants de sa vie, tout cela paraît être écrit de pure imagination. Je m'attacherai seulement à quelques points principaux.

Le préfet, que l'auteur de l'article met en scène, (qui était M. Bureau de Pusy, lequel a laissé de si honorables souvenirs parmi nous), n'a jamais parlé à Jacquard le langage qu'on place dans sa bouche, et il n'a pas accompagné ce dernier à Paris; par conséquent, il n'a pu remplir auprès de lui l'office de gendarme.

Lors de ce voyage de Jacquard, par suite de l'ébauche faite à Lyon d'un métier propre à fabriquer les filets pour la pêche, à l'occasion d'un prix proposé par la Société des Arts de Londres et par la Société française d'Encouragement, en 1804, Carnot n'était pas ministre, et je doute même qu'il y eût alors de premier consul. Quoiqu'il en soit, ce n'est pas Napoléon qui a rendu publiquement justice au mérite de Jacquard, c'est Louis XVIII, puisque c'est ce dernier qui lui a décerné la croix de la Légion-d'Honneur ; il faut le dire,

Digitized by Google

non pour complaire à telle ou telle opinion politique, mais simplement parce que cela est vrai. Il faut dire, de plus, que cette récompense lui fut accordée sur un rapport du préfet du Rhône, et non sur la demande d'un Anglais.

Jamais le conseil des prud'hommes de Lyon n'a pris d'arrêté pour la destruction des machines de Jacquard, encore moins pour les faire brûler par la main du bourreau (1). Avancer une pareille assertion, c'est montrer qu'on n'a aucune idée des attributions des prud'hommes, simples juges de paix, appelés à terminer des différends entre les divers agents de l'industrie, et incompétents pour toute autre chose. Sans doute cette institution comme toutes celles qui ont de l'importance, a dû froisser quelques intérêts, et faire jeter des cris à la routine; ceci n'est point particulier à notre localité; c'est de tous les temps et de tous les lieux; jamais un nouveau mode d'action ne s'est établi, dans les arts, sans exciter la jalousie et rencontrer de la résistance. Mais il y a loin de là à l'acte ridicule, odieux, et de plus, impossible, que l'article dont je parle attribue aux prud'hommes lyonnais.

Enfin, et c'est le principal motif qui m'a fait prendre la plume, il n'est point vrai que ce soit Vaucanson qui ait inspiré à Jacquard l'idée de sa machine; rien de plus facile que de le prouver de la manière la plus péremptoire : *c'est en* 1801 (2 *nivôse, an IX de la République*) *qu'il obtint un brevet pour sa machine*; en 1802 elle avait déjà acquis assez de réputation pour que des membres de la *Consulta cisalpine* tenue à Lyon allassent l'examiner dans le domicile de notre concitoyen, rue de la Pécherie, ayant à leur tête le ministre de l'intérieur de France, qui était alors le célèbre Chaptal; et *ce n'est que deux ans plus tard, c'est-à-dire en* 1804, *que Jacquard, entré pour la première fois au Conservatoire des arts à Paris, put y voir le métier de Vaucanson*, Ce simple énoncé de faits dispense de tout raisonnement, Jacquard ne dut rien qu'à son génie.

Probablement, à l'époque peu éloignée de l'érection de sa statue, des publications sérieuses et officielles feront connaître la belle figure de Jacquard sous son véritable jour. Quant à l'article que j'ai cru devoir réfuter succinctement, il rappelle ceux dont la presse de Paris a inondé les provinces, il y a quelques années, dans lesquels les formes et les mœurs des habitants de la lune étaient minutieusement décrits.

Agréez, Monsieur, etc.

L'auteur de l'*Eloge de Jacquard*, couronné par l'Académie de Lyon.

Nous avons déjà démenti ce fait, et nous renvoyons au 1er volume de notre REVUE, p. 166, ceux qui seraient curieux de connaître quelles circonstances ont pu donner lieu à une aussi absurde accusation.

Digitized by Google

LA COLÈRE DE JÉSUS,

POÈME.

Dédicace.

—

A mon ami E.

—

Tous vos dieux sont les miens, vous aimez ce que j'aime ;
Nos espoirs sont pareils, notre doute est le même;
Où vous le signalez je vois aussi le mal,
Et nous marchons tous deux vers le même idéal.
Dans l'océan divin cherchant des perles neuves,
Et des parcelles d'or dans le sable des fleuves,
Au fond des grandes eaux nous plongeons de concert ;
Nous gardons en commun le trésor découvert.
Quand l'idée, en son vol, échappe à mes pieds frêles,
Mon ame pour monter vous emprunte vos ailes.
Aux régions d'en bas je m'égare souvent ;

Digitized by Google

Vous que Dieu mène, et qui pénétrez plus avant,
Quand mon esprit s'arrête aux choses relatives,
Vous m'ouvrez tout-à coup de larges perspectives,
Et dans l'abstrait lointain où vous seul avez lu
Comme un noyau de feu me montrez l'absolu !

Quand j'écris, je ne sais,—tant l'un sent comme l'autre,—
Si la page tracée est mon œuvre ou la vôtre.
De ces vers fraternels je vous rends la moitié,
Et sur l'humble fronton j'inscris notre amitié.

Marchons unis toujours; la nuit tombe; nous sommes
Des étrangers perdus dans la cité des hommes;
Nous y parlons tout seuls une langue à nous deux,
Et nous comprenons mal ce qu'ils disent entr'eux;
Nous ne sommes pas faits aux chemins de traverse,
Le but n'est pas le même où la route est diverse;
Si des noirs carrefours nous tentons les hasards,
Nous serons sûrement écrasés par les chars.
Veillons ! plus d'un assaut se prépare dans l'ombre ;
Le présent est mauvais et l'avenir plus sombre,
Plein d'outrages, d'effroi, de labeurs desséchants....
— Nous pourrons être heureux, si nous sommes méchants !
Or, ô frère en douleurs, restons dans notre voie,
Sans renier pourtant ni blasphémer la joie ;
Il est même ici-bas des vestiges de Dieu,
Et le monde meilleur parfois s'y montre un peu;
Il est dans la tourmente, au bout de la mer triste,
Un phare ardent et fixe allumé pour l'artiste ;
Il verse des rayons pleins de sérénité...
—Viens ! homme de désir, marchons vers la beauté !

Digitized by Google

LA COLÈRE DE JÉSUS.

Fils de la femme, ô Christ, vous aviez entre tous
La face la plus belle et le cœur le plus doux !
Sans qu'une voix d'en haut vous rendit témoignage,
O maître, j'aurais cru devant votre visage
Même au sépulcre, et pâle, et sans l'éclair sacré
Que les Douze y voyaient ; mais tel qu'il s'est montré,
Vers le Tibre ou le Rhin, à nos pieux ancêtres;
Tel que sur un fond d'or nous l'ont peint les vieux maîtres !
Ah! qui n'adorerait ton front plein de grandeur,
D'où rayonne l'amour plus fort que la douleur,
Soit qu'on t'ait vu portant la couronne d'épines,
Ou parlant aux petits sur les choses divines,
Ou dans l'humble festin, par Marie embaumé,
Pressant contre ton cœur l'Apôtre bien aimé !

Digitized by Google

Comme j'aurais voulu t'adoucir ton Calvaire !
Porter un peu ta croix et t'offrir le suaire,
Entre la Véronique et le Cyrénéen;
Etendre mon manteau sur ton rude chemin,
Te garantir des coups et des clameurs infâmes
Et pleurer sur tes mains avec les saintes femmes !

Car, tu fus calme et bon, car sur ton front divin
La colombe du ciel ne plana pas en vain,
Car, ô roi plein de grâce et de mansuétude,
L'homme a mis dans ta loi tout ce qu'elle a de rude;
Et sur les malheureux qu'il s'applique à punir,
Tu n'étendis jamais les bras que pour bénir.
Tu voyais le péché troubler la race humaine
Et tu vécus trente ans sans colère et sans haine ;
Et moi je lis ces mots dans ton calice amer :
Le mal est une goutte et l'amour une mer.
Sois béni de tous ceux qu'on maudit, qu'on délaisse !
Jamais un mot de toi n'effraya la faiblesse.
Jamais, sans t'attirer vers son lit de douleur,
Lépreux d'ame ou de corps ne te cria : Seigneur !
Ta main fermait sa plaie et touchait sa souillure,
Sans craindre les regards ni cesser d'être pure;
Ah ! c'est que de ton cœnr, comme de son milieu,
Coulait la charité, ce baptême de feu !

Tu donnas l'Evangile à la Samaritaine,
Pour une goutte d'eau puisée à sa fontaine;
La courtisane même eut grâce devant toi;
L'adultère s'y mit à l'abri de la loi;

Digitized by Google

Ton esprit prévalut sur la lettre homicide,
Et tu ravis sa proie au docteur qui lapide.
Tu bénis tes bourreaux, au moment d'expirer;
Penché vers le larron, tu lui dis d'espérer;
Un regard triste et doux fut le seul anathème
Que tu voulus, Seigneur, lancer sur Judas même!

Une fois, une seule, — ô Jésus, ô bonté,
O front orné de paix et de sérénité,
O cœur qui par l'amour répondait à l'injure !... —
La colère atteignit ta divine nature,
Ta face resplendit d'une sainte rougeur
Et ta droite, ô Jésus, s'arma du fouet vengeur!

C'est le jour qu'inondant la maison de ton père,
L'impur négoce avait détrôné la prière;
Au milieu des troupeaux de bœufs et de brebis,
Les tables des changeurs souillaient les saints parvis,
Les vils marchands, aux voix aigres et discordantes,
Discutaient avec bruit les achats et les ventes;
Tu vins, et, furieux des autels profanés,
Tu frappas à grands coups sur ces hommes damnés;
Ta voix tonna contre eux précipitant leur fuite,
Et la maison de Dieu fut rendue au Lévite.

Digitized by Google

O poète, sois calme et beau par la douceur ;
Qu'elle éclaire ton front et siège dans ton cœur!
Sois comme le grand chêne au feuillage sonore,
Où mille voix d'oiseaux s'éveillent à l'aurore,
Et qui chante à la brise, et qui porte en son flanc
Un miel pur et secret goutte à goutte coulant.
Que la haine jamais, que jamais l'amertume
N'enveniment tes flots de leur sanglante écume.
Au sarcasme jamais n'ouvre ta bouche d'or.
Qu'en tes vers, blonde gerbe où nul serpent ne dort,
La tendre sympathie, ou visible, ou voilée,
Comme une fleur du ciel soit toujours recelée.
Que ta parole, enfin, pour qu'on y croie un jour,
Vive par l'harmonie, et surtout par l'amour,
Va, fécond par le cœur, va, comme la nature;
Donne un peu de ton être à toute créature;
Relève les épis et les roseaux courbés;
A l'ombre du buisson remets les nids tombés;
Aide à vivre tous ceux à qui la vie est bonne,
Verse en eux ce trop plein que le Seigneur te donne.
Si quelque chose en toi s'agite incessamment,
C'est que Dieu t'a créé pour aimer vaillamment.
Aime donc, aime donc, c'est là ta sainte tâche!
Monte sur la montagne et bénis sans relâche,
Bénis, de ce trépied où le cœur s'agrandit,
Et la terre qui chante, et l'homme qui maudit !

Digitized by Google

Ah! quelque soit le vent qui tourmente la plage,
Qu'il passe sur tes flots, sans soulever d'orage;
Que jamais souffle humain, pacifique océan,
Ne trouble, pour un jour, ton repos de géant,
Et ne puisse ternir, dans le bleu de ton onde,
L'image de l'esprit qui flotte sur le monde!
Que jamais ton front calme, où Dieu doit résider,
D'un vulgaire courroux ne daigne se rider!
Reste, au fort de l'outrage, absorbé dans tes cultes;
Ta lyre a plus de chants que l'homme n'a d'insultes.
Chante, et laisse tomber, sans honte et sans effroi,
Les flèches du méchant, s'il ne vise qu'à toi.
Qnand tu ne sauras plus où reposer la tête,
Bénis encor Sion qui chassa le Prophète;
Pardonne sur la croix au juif lâche et moqueur,
Et meurs sans que la haine ait effleuré ton cœur.
Va! quand le monde impur te flagelle et te foule,
Tu n'es pas sans amis cachés dans cette foule,
Cherche leurs yeux en pleurs à travers les soldats,
Songe à ta mère, à Jean, pour oublier Judas!

Cependant, ô poète, ô foudre qui sommeille,
Il vient parfois une heure où Dieu même t'éveille,
Où l'anathème en feu gronde à travers tes chants,
Devant le Saint des saints souillé par les marchands!

Digitized by Google

IAMBE.

L'anathème du Christ pèse encor sur vos têtes,
Hommes sans ame, impurs vendeurs !
Dieu vous chasse; rentrez, sous le fouet des prophètes,
Dans vos cavernes de voleurs.
Au nom du temple en deuil de ses splendeurs ternies,
De tous les cultes profanés;
Au nom de l'amour même et des choses bénies,
Soyez maudits, soyez damnés !
L'abomination remplit la maison sainte ;
Et l'avarice ose s'asseoir
Jusqu'aux pieds de l'autel, pour trafiquer sans crainte
De la lyre et de l'encensoir.
Le temple est un marché plein d'ignobles boutiques,
Avec des crieurs au portail;
Autour des bancs de cèdre et des piliers antiques,
Rumine et beugle un vil bétail.
Du lieu pur et voilé la banque a chassé l'arche,
Dont les quatre anges sont vaincus,
Et l'avide changeur y trône en patriarche,
Faisant briller ses faux écus.
L'or des sept chandeliers sert à dorer le cuivre;
Les vases sculptés sont dissous;
La grande mer d'airain où se vautre un peuple ivre,
Attend qu'on la fonde en gros sous !

Tout se toise, ou se pèse; il n'est chose éthérée,
Rien de si noble et de si grand,

Digitized by Google

Dont l'homme d'aujourd'hui ne fasse une denrée,
Qui se délivre au plus offrant.
La gloire, le pouvoir, l'honneur sont aux enchères;
Les rois vendent la royauté,
Les nobles leurs blasons, les soldats leurs bannières,
Les nations leur liberté.
Au démon de l'argent on signe un pacte à vie,
On met son ame pour enjeu:
La femme vend son cœur, l'artiste son génie,
Et le pontife vend son Dieu!

Le sceptre est monnoyé; nos seigneurs portent l'aune,
Tyrans plus vils et plus méchants;
La bêtise opulente accapare le trône,
Les rois ont fait place aux marchands!
Le peuple aux usuriers a, pour quelques centimes,
Cédé l'héritage des rois,
Et quand il n'a pas faim, sans désirs plus sublimes,
Il dort tranquille sur ses droits!
Et les vendeurs sont là; palais, chaires, portiques,
Temples sont par eux envahis.
Ils rognent à leur gré les contrats politiques
Et les frontières des pays;
En deniers, sous leurs doigts, tout se métamorphose:
Art, prière, amour, équité;
Ils trafiquent du mot et détruisent la chose;
Le mensonge est leur vérité!

Digitized by Google

O toi, parole! ô voix qui féconde et qui crée,
Parole, ô don terrible et grand,
Part de l'ame divine à l'homme conférée,
Parole, un des noms qne Dieu prend?
O parole, ô puissance, ô forme diaphane
De tout ce que l'œil ne voit pas,
O verbe, ô poésie, en ce siècle profane,
Combien n'as-tu pas de Judas?
Les hommes d'à présent ne se font tes apôtres
Que pour te vendre à meilleur prix,
Et nos pharisiens, à l'exemple des autres,
Te poursuivent de leur mépris;
Ton sanctuaire est plein de vendeurs, de faux prêtres,
Scribes, trafiquants éhontés,
Chiens qu'on voit aboyer au signe de leurs maîtres,
Contre les saintes vérités;
Là, se vend le sophisme, à la page, au volume;
Là, tout vil mensonge a son taux;
Là, se dresse l'échoppe, où le valet de plume
Exploite l'ignoble et le faux;
Là, se cote le prix des pamphlets, des harangues;
Se règle la part de chacun;
Là, se tresse le fil qui fait mouvoir les langues
Du courtisan et du tribun.

Là, sous l'œil des chalands, le docteur qu'on délaisse
Met la science en écriteaux;
Il a des vérités pour la hausse et la baisse,
Il parade sur des tréteaux!
Vérité, vérité, prêtresse au front pudique,
Rois et peuples, grands et petits,

Digitized by Google

Chacun cherche à voler un pan de ta tunique
Pour le vendre ensuite aux partis;
Sur son corps ténébreux chaque histrion le roule
En s'offrant aux marchés rivaux;
Le riche paye avec ses écus, et la foule
Avec ses stupides bravos!

Le poète, — oh! pleurez, vierges des chœurs antiques,
Le poète, l'homme inspiré,
Qui marchait devant vous, dans les fêtes publiques,
Le front ceint du rameau sacré;
Qui chantait noblement, sur le luth de Phrygie,
Les chastes amours et les dieux, —
Le poète aujourd'hui se loue à tant l'orgie,
Pour amuser les mauvais lieux;
Tout rôle bien payé pour lui devient commode
Il est tribun, ou bateleur;
Il exploite, selon le caprice et la mode,
Ou l'ironie ou la douleur.

L'art, c'est l'argent! Seul Dieu, seul idéal des ames,
L'argent qui fait l'homme de bien;
Qui soumet au banquier les princes et les femmes,
Qui donne rang de citoyen!
On en veut! Car il faut, aux penseurs, aux poètes,
Festins, salons, coursiers de choix;
Car il faut fréquenter et vaincre par ses fêtes,
Les banqueroutiers et les rois!
Car il faut oublier, dans les plaisirs profanes,

Digitized by Google

L'amour trahi, le ciel perdu,
Et payer les bouffons, les vins, les courtisanes
Avec le prix de Dieu vendu !

Vieux artistes du temple, hommes ravis en gloire,
Qui, jadis pauvres et cachés,
N'aviez d'autre souci que travailler et croire,
Trente ans sur une œuvre penchés !
Maîtres, maudissez-nous ! on pille sans mystère
Les vases, les trépieds, l'autel,
Et l'on met à l'encan les voix du sanctuaire,
Et le Kinnor, et le Nebel !
On dresse sur l'étal la chair des hécatombes ;
L'arche est ouverte sans remords;
On y vole la manne, on fouille dans les tombes
Pour exploiter les os des morts !
On arrache l'ivoire et l'or pur de la lyre,
Et l'on jette le reste au feu !
O temple, qu'a-t-on fait de tes blocs de porphyre
D'où l'on gratte le nom de Dieu?
On t'a prostitué ! L'esprit d'en haut te quitte,
Le lucre est l'idéal nouveau;
A peine en ce moment quelque rare lévite
Offre un culte pur au vrai beau !
O honte !... ô prends le fouet, frappe, écrase l'impie,
Brise à grands coups son crane épais,
Ton courroux fait ta gloire, et Dieu le sanctifie,
Homme d'amour, homme de paix !

Digitized by Google

Ah! trafiquants maudits, prêtres de l'avarice,
Dont l'ame est un coffre béant;
Que vos vœux exaucés fassent votre supplice,
Vivez avec l'or et l'argent!
Que Dieu vous paie en or ce qu'il doit à chaque être
Des moissons de sa charité;
La part qui vous revient dans le droit de connaître,
Et d'aspirer à sa beauté!
Qu'entre vous et le ciel un monceau d'or se dresse
Vous cachant le seul vrai trésor;
Pour votre lot d'amour, d'amitié, de sagesse,
Ayez de l'or, rien que de l'or;
Qu'il soit votre penser, dans les bois, sur les grèves:
Votre entretien avec la nuit.
Que son œil fauve et louche éclaire seul vos rêves,
Ayez pour musique son bruit!
Que l'or vous tienne lieu des baisers de vos mères,
Et des sourires paternels,
De tous les biens sans nom qui vous semblent chimères
Et qui sont les seuls biens réels!
Que l'or jette sans cesse à votre lèvre ardente,
Son embrassement glacial,
Quand vos bras s'ouvriront tendus vers une amante,
Etreignez des flancs de métal;
Ne trouvez pour vos soifs que des sources étranges,
Où l'or bouillonne à flots ardents;
Que les fruits de la terre et le froment des anges
Soient changés en or sous vos dents!

L'anathème du Christ pèse encor sur vos têtes,
Hommes sans ame, impurs vendeurs!

Digitized by Google

Dieu vous chasse ; rentrez, sous le fouet des Prophètes,
Dans vos cavernes de voleurs.
Au nom du temple en deuil de ses splendeurs ternies,
De tous les cultes profanés,
Au nom de l'amour même et des choses bénies
Soyez maudits, soyez damnés !

EPILOGUE.

Ah ! même en servant Dieu, que la colère est rude !
Ah ! qu'elle laisse au cœur de sombre lassitude ;
Qu'il est dur de mêler l'anathème à ses chants,
Et qu'on souffre à frapper, même sur les méchants !
Ah ! malheur au mortel investi de la lyre,
S'il la garde montée au ton de la satire ;
S'il lance l'ironie et le mépris par choix,
S'il s'arme enfin du fouet plus d'une seule fois !
Sois doux et patient, même à l'heure où nous sommes,
Demande à Dieu pardon d'avoir maudit les hommes,
Pour frapper sans péché il faut pouvoir guérir,
Il faut, comme Jésus, aimer jusqu'à mourir.

Cherche, ô poète, cherche une douce fontaine
Pour t'y purifier de cet instant de haine ;
Reviens aux champs, aux flots sous les fleurs endormis,

Digitized by Google

Aux oiseaux du désert qui sont tous tes amis ;
Aux forêts des vieux jours qu'effleure un vent paisible,
Où ton oreille s'ouvre aux voix de l'invisible ;
A la grande nature, à cette mer sans fond
Où ce fiel d'un instant s'abîme et se confond ;
Au berceau de l'amour qui lie entr'eux les êtres ;
A toute chose où Dieu se manifeste ; — aux maîtres
Dont le doigt t'a montré le chemin du vrai beau;
A l'art pur et serein qui crée un ciel nouveau.
Pour que l'on boive une heure à ton vase d'argile
Puise aux flots qu'épanchaient Euripide et Virgile;
Erre autour de Williams, torrent au bord fleuri ;
Vois d'en bas s'éployer l'aile d'Alighieri ;
Vois les livres puissants du sculpteur et du peintre :
Les reliefs du fronton et les fresques du cintre,
Phidias, Raphaël dont Dieu guida les mains ;
Rêve de marbres grecs et de tableaux romains,
De beaux fronts amoureux, d'Héloïses pudiques,
Cœurs chrétiens qui battraient sous des formes antiques !

Songe à ton œuvre aussi ; sculpte un vers trop confus,
Emonde tes rameaux aux jets gris et touffus,
Poursuis la couleur nette et la forme finie,
Va dorer ta statue au soleil d'Ionie ;
Apprends des maîtres Grecs les secrets du contour ;
Sans fermer ton oreille aux maîtres de l'amour ;
Fais ton livre idéal, mais de style sévère,
Beau vase athénien, plein de fleurs du Calvaire !
Viens, Viens ; la muse encore a des bois ignorés,
Où l'on écoute et voit danser des chœurs sacrés ;
Où tu peux, à l'abri de toute haine impure,

Digitized by Google

Aimer l'homme dans l'art et Dieu dans la nature;
Voile, en passant, tes yeux pour ne pas voir le mal,
Et quand vers tes pieds nus monte son flot fatal,
Quand ton cœur est gonflé d'émotions trop vives,
Va prier et pleurer au jardin des Olives!

Victor de La Prade.

Digitized by Google

DE SAINT-ÉTIENNE

ET

DE SES HABITANTS.

A part les indigènes, je n'ai rencontré qu'une seule personne qui habitât Saint-Etienne par goût et qui y retournât avec plaisir après l'avoir momentanément quitté. C'était Aimé De Loy.

Je ne me suis jamais bien expliqué cette affection d'un poète pour le pays le plus anti-poétique de la terre. Seule-

Digitized by Google

ment j'ai su qu'il fut un temps où la société de Saint-Etienne en était réellement une et que le cœur d'Aimé De Loy l'y retenait. Il avait d'ailleurs dans le caractère quelque chose de mystérieux et de sombre, qui le disposait à ne pas souffrir sous un ciel habituellement triste et en vue du paysage aride des environs de la ville.

Saint-Étienne est entouré de montagnes sans arbres, sans culture. La fumée qui s'élève épaisse et noire des feux de charbon, des usines, des ateliers de forgerons, forme au-dessus de ces montagnes et des rues, un rideau que le soleil a peine à traverser. La ville divisée en deux parties bien marquées, l'ancienne et la nouvelle, est cependant sans caractère. La première partie n'est qu'un amas de maisons pauvres horriblement noircies, habitées par des familles misérables, d'une saleté hideuse. L'autre partie se compose d'une rue principale percée du Nord au Midi, traversant la ville dans toute sa longueur et faisant route du Puy à Montbrison. Les autres rues également percées en ligne droite coupent celle-ci de distance en distance et perpendiculairement. Cette régularité sans grace offre pour la localité un inconvénient immense ; les vents presque toujours violents dans les montagnes s'engouffrent dans ces longues percées et soulèvent en tourbillons une poussière noire qu'ils jettent à la face des passants ; cette poussière forme croute sur la peau ; on ne l'enlève jamais complètement dans le pays, et, quand on le quitte, on ne reprend sa couleur naturelle qu'après de nombreuses ablutions. Pendant l'hiver la poussière ne voltige plus, elle se change en boue, dont aucune boue ne peut donner l'idée ; elle est noire comme l'encre et fait tache sur tout ce qu'elle atteint. Je ne sais si cette poussière et cette boue en sont la cause, je le présume. On ne voit presque jamais de femmes dans les rues (pour être compris des Stéphanois, je devrais dire : *jamais de dames*). Celles qui

Digitized by Google

sortent paraissent tout étonnées de leur liberté. Elles vont vîte ; elles marchent comme si elles venaient de s'enfuir et semblent n'oser regarder ni d'un côté ni de l'autre, de peur de froisser leur toilette. Elles ont toujours l'air *endimanché*. Peu habituées à ce qu'elles portent d'élégant ou de beau, elles n'ont rien de la grace ni de la gentillesse de la grisette ; elles n'ont rien, non plus, de cette démarche calme et aisée qui fait, qu'une femme *comme il faut* paraît partout sûre d'obtenir les égards qu'elle mérite, et presque partout, chez elle, même dans la rue : *Incessu patuit dea*, dit le poète. Mais ailleurs on sait la politesse, on ne la sait pas à Saint-Étienne. Les hommes marchent en maîtres sur les trottoirs et laisseraient, sans honte, patauger dans la crotte, les plus jolis petits pieds du monde, bien élégants et bien chaussés. Ils enfonceraient plutôt jusqu'aux yeux leurs chapeaux que de saluer, et quand ils se croient obligés de le faire, ils les touchent légèrement de la main et font un signe de tête : (sans doute, en hiver, pour éviter les rhumes), puis, ils lancent à toutes les figures qu'ils rencontrent d'énormes bouffées de tabac. Ce n'est point chez eux, il faut le dire, insolence ou mépris, c'est grossièreté.

Il y a beaucoup de fortune à Saint-Étienne; cette fortune est en quelque sorte cachée : rien ne l'indique, si non, l'accroissement toujours plus grand de la population. Il n'est pas à présumer en effet qu'une agglomération pareille se fasse sur un seul point, si quelques avantages ne s'y trouvaient pas. Or, ni les gens riches depuis longtemps pour jouir de leurs richesses, ni les artistes pour développer leurs talents, ni peintres pour leurs tableaux, ni poètes pour leurs rêves, ne rencontreront rien à Saint-Étienne. Il faut, là-bas, des gens qui veulent du travail pour avoir de l'argent, et de l'argent pour avoir encore plus d'argent : tout ce qui a d'autres désirs et d'autres pensées, tout ce qui ne vit pas de calcul,

Digitized by Google

d'industrie, de négoce sous quelqu'aspect que ce soit, n'y prendra jamais racine ; y vivra isolé, et, comme s'il était soumis à quelque invincible châtiment du ciel, attendant patiemment sa délivrance. Grace à Dieu, l'heure de la mienne a sonné, je parle donc, sans fiel contre le pays, et sans rancune pour les jours d'ennuis que j'y ai passés. Dans d'autres villes, les riches, dans les temps malheureux, s'amusent pour que leurs plaisirs soient profitables aux pauvres ; à Saint-Étienne, les riches, c'est-à-dire ceux qui ont déjà beaucoup d'argent, mais, qui n'en ont pas encore assez, ne veulent pas jeter aux misères infimes le fruit de leurs peines ; ils veulent bien que les misères infimes ne soient pas telles, qu'elles poussent le peuple à demander l'aumône à main armée, mais ils spéculent encore en ceci et quand le commerce *ne vas pas* ou *va peu*, on donne bien du travail à l'ouvrier; mais on ne le lui donne qu'en diminuant son salaire; on ne se contente pas de lui faire gagner son pain, on le lui fait pour ainsi dire payer deux fois.

L'étroit esprit de commerce se fait partout sentir ; il a tout arrêté sous le rapport de l'intelligence et de l'agrément ou de l'art. Les étrangers, autres que *les commettants*, sont une sorte de phénomènes dont on semble craindre le contact. Les professions libérales y sont en profond mépris parce que l'argent seul, et plus qu'ailleurs cent fois, même dans ce siècle qui tient tant à l'argent, l'argent seul y donnerait le rang et la considération, si les Stéphanois avaient l'idée des rangs et de la considération. Comme ils ne font que vendre, ils ne comprennent pas que les fonctionnaires publics ne vendent pas plus cher leurs services, et, comme ils gagnent *tant* sur chaque sorte de rubans ou sur chaque qualité de fer qu'ils livrent, ils ne peuvent pas croire qu'on ne vende pas *tant* ses paroles ou ses écrits. Aussi ils se font une sorte d'idée de la profession d'avocat et de celles d'avoué et de notaire,

Digitized by Google

pour toutes les autres, ils ne savent pas ce qu'elles veulent dire. La science qui n'en vient pas à montrer sa valeur par des bénéfices est, pour eux, une espèce de folie ; ils la prendraient presque en pitié.

Avec les idées si profondément enracinées de commerce, il semblerait que le sentiment de l'ordre doit dominer dans la cité : il n'en est rien. Saint-Étienne est une ville de 60,000 habitants qui s'administre sans administration ; on dirait que toute mairie soit impossible ; elle s'organise pour un jour, et quels que soient les agents de l'autorité municipale, ils n'ont ni assez de connaissance des affaires, ni assez de caractère pour vaincre les difficultés qui ne sont point, à la vérité, des difficultés franchement posées, des obstacles bien découverts, que la fermeté et le travail peuvent surmonter, mais des difficultés obscures et honteuses en quelque sorte d'elles-mêmes. On dirait qu'il y a dans le fonds, chez ces hommes dont l'apparence annonce la bonhomie, de la méchanceté et de l'envie ; tous, ou la plupart enrichis d'hier, ils sont jaloux de celui même qu'ils mettent à leur tête. Toute hiérarchie les offusque : l'esprit démocratique est général ; mais comme tout ce qu'il renferme de belles qualités se trouve annihilé par l'habitude des affaires commerciales qui détruit les idées généreuses, il devient une taquinerie vindicative et toujours ardemment en éveil. Dans la démocratie, pour que l'ordre soit possible et la chose publique bien menée, il faut que l'exaltation des idées fasse sacrifier chacun au bien commun ; il faut, si je puis ainsi dire, un égoïsme absolu pour la réunion des citoyens, ou patrie ou cité ; et par intervalle au moins, une complète abnégation de soi-même. Dans les mœurs, dans les usages, dans l'esprit des administrateurs de Saint-Étienne jusqu'à présent, il n'y a rien eu pour apprendre le dévoûment du bien public, le sens même de ce mot. Une ville aussi riche, avant de com-

Digitized by Google

prendre l'amélioration qu'elle produira, se préoccupe de l'effet immédiat d'une dépense; ainsi elle n'a ni collége, ni casernes; pour hôtel-de-ville, un énorme amas de pierres, lourd, épais; monument qui traduit l'esprit local avec autant de vérité que les monuments du moyen-âge traduisent pour nous l'esprit des siècles auxquels on a donné ce nom; pour prison une sorte de barraque en maçonnerie grossière dans laquelle on entre comme dans une cave, humide, malsaine, mal aérée. Le dimanche, la population afflue dans les églises; pas une des cinq, dont les cloches ne cessent de sonner, n'est assez grande pour la foule qu'elle doit recevoir; on s'y coudoie, on s'y écrase, on n'y peut pas prier : ceux du moins qui, pour la prière, veulent du recueillement et du silence. Les jours ordinaires, les églises sont moins remplies, mais elles sont sales, mal tenues; leur demi-jour est sans mystère; leurs nefs sont sans grandeur et sans dignité : c'est que, de la vie morale à la vie extérieure, tout se déduit avec conséquence et tout s'enchaîne. Il y a dans Saint-Étienne plus de dévotion de formes que de convictions religieuses, et, peut être est-ce le résultat de la vie d'atelier, une crasse et profonde immoralité.

Où l'on ne met ni dans le choix de ses occupations, ni dans le culte qu'on adresse à Dieu, ni dans les soins qu'on doit à la société dont on est membre, de l'intelligence et du goût, on n'en met point non plus dans ses plaisirs. Etranger à Saint-Étienne, après les occupations sérieuses, vous ne savez où aller ni que faire; deux soirs de la semaine vous pourrez, par exemple, suivre quelques personnes dans une étroite rue qui va de la *Place du Marché* à la *Place Royale*. Prés d'un café, qui, ailleurs, ne porterait que le nom de cabaret, vous les verrez entrer dans une misérable allée devant laquelle se promène un soldat en faction; chacune échange là sa pièce ou de quinze sous ou de quarante contre une carte mal-

Digitized by Google

propre. On monte quelques marches d'un escalier tournant très-étroit, très-enfumé, puis on arrive dans une enceinte éclairée à moitié par un lustre et des quinquets d'où l'huile s'exhale en mauvaise lumière et en épais parfum. Deux rangs de bancs recouverts de velours vert usé ; à chaque extrémité des deux rangs, une cage qui semble plutôt réservée pour des marionnettes que pour un sous-préfet et un maire; en face de l'entrée, une toile badigeonnée en je ne sais plus quelle couleur; au bas, une sorte d'auge allongée, où s'époumonne un joueur de flûte, où quelque méchant violon *gémit* une maigre ritournelle ; derrière cet orchestre, quelques planches sur lesquelles s'agite une masse noire qu'on prendrait pour de la boue d'où sortirait une centaine de têtes qui crient : *C'est la salle de spectacle d'une ville qui a plus d'un million de rente.* La troupe est habituellement en harmonie parfaite avec l'ensemble de la salle ; les femmes n'y vont presque jamais et l'on peut bien le leur pardonner. Mais quand elles y vont, elles devraient être un peu moins soigneuses de leur toilette. J'en ai vues qui, avant de s'asseoir, avaient le soin de relever leur robe ; il est vrai que c'était un dimanche.

Au lieu de se réunir et de chercher à entraîner la masse par l'exemple, tout ce qui par hasard étudie, s'occupe d'art ou de science, vit dans la retraite et se cache. A Rive-de-Gier même, mille fois plus boueuse et plus noire que Saint-Etienne, dont la vue seule semble devoir faire fuir tous ceux que la *soif* de l'or ne dévore pas; il s'est formé une réunion musicale, une société philarmonique, quelquefois elle admet le public à ses séances. Elles font donner le goût d'un art qui, indépendamment des instants de délassement et de plaisir qu'il procure, adoucit et police incontestablement les mœurs. A Saint-Etienne, un propriétaire loue sa maison avec la condition imposée au locataire, s'il a le malheur d'aimer la mu-

Digitized by Google

sique, de n'être pas à son piano plus tard que sept heures du soir. Tout est petit et mesquin, quand tout pourrait être grand et largement entendu. Ailleurs il ne manque que de l'argent, là il n'y a que de l'argent et que voulez-vous qu'on espère pour ce pays, puisqu'il éprouve une sorte d'orgueil de cette différence!

Il n'entre en aucune façon dans ma pensée de discuter les avantages ou les inconvénients de l'aristocratie, mais je ne puis m'empêcher de dire qu'à Saint-Etienne c'est un mot complètement inutile et une chose tout à fait inconnue. Partout ailleurs, on est sûr, quand on arrive, de rencontrer un petit faubourg Saint-Germain, une société choisie, dans laquelle, avec de l'esprit et de bonnes manières on se retrouve dans son essence, bien reçu, bien accueilli, où rien ne paraît étrange, ni du langage, ni des formes de la bonne compagnie, où l'on n'a pas l'air de vous prendre pour un désœuvré si votre visite n'a pas un but interressé ; ou l'on sait enfin dépenser son savoir ou son esprit en conversation, et en plaisirs ce que l'on peut y consacrer d'argent. A Saint-Etienne si l'on lisait ce que j'écris, on m'enverrait aux petites maisons. Quand les hommes ont fini leurs affaires, *fermé la boutique*, ils vont dans les cafés boire et fumer. Leurs *épouses* et leurs *demoiselles* sont employées à la correspondance commerciale. On fait je ne sais combien de repas dans un jour. Le matin on mange la *soupe* dans un vase destiné spécialement à cette usage et qui s'appelle un *bichon*. On dîne à midi, on soupe. — Partout la civilisation se glisse. Si elle entraîne trop souvent après elle quelque corruption dans les masses, elle amène d'incontestables améliorations sous tous les rapports : la population de Saint-Etienne n'en est point encore aux améliorations. Chaque individu a pour soi-même l'esprit que tout à l'heure je disais appartenir à la commune. Dernièrement un des plus riches habitants, M. N...

Digitized by Google

se trouvait à Paris, il accompagnait une dame et traversait le boulevard des Italiens, lorsqu'un violent orage éclata ; chacun de se sauver à toutes jambes vers un abri, la dame se lamentait sur les dégats que la pluie allait causer à sa toilette, M. N... seul recevait l'ondée, sans gémir et sans se presser, en disant : qu'ils courent, qu'ils courent ! si je le voulais, j'aurais une voiture, moi, plus belle encore que les plus belles que vous voyez passer. Véritable philosophie stéphanoise, gens qui ne voient dans les choses de bien-être ou de luxe qu'une sorte de difficulté vaincue, que des biens qui ne sont tels que parceque tous ne peuvent pas également les avoir, et qui, s'ils secouraient l'infortune ou la misère, ne le feraient ni avec désintéressement, ni avec amour, mais avec la grossiereté de l'enrichi dont, à défaut de la parole, toute la contenance et les regards disent au pauvre : j'ai de l'argent, toi tu n'en as pas.

Il faut être juste cependant. Les Stéphanois ont peut-être assez de bon sens pour penser qu'avec leur argent s'ils achètent chez leur tailleur ou leur couturière une tournure passable, il est pour le monde une distinction et une aisance dans les manières que l'habitude seule d'une société éclairée et choisie peut donner. Il ne serait pas impossible que leur sauvagerie et leur antipathie pour tous ceux qui ne sont pas nés parmi eux vint de là. Mais il faudrait qu'ils sentissent le prix de ce qui leur manque et de ce qu'ils pourraient acquérir en sortant de l'ornière. Puissent-ils bientôt comprendre aussi que, pour le bien public, il faut le plus de développement moral possible ; que ce qui donne à l'homme une valeur réelle, une puissance irrésistible pour bien faire et devenir sociable, c'est l'intelligence et l'étude. Plus l'on voit, plus l'on étudie, plus l'on sent le besoin de communiquer ses pensées. Chaque homme dans la destination providentielle ne possède en quelque sorte rien pour lui seul et d'une manière abso-

Digitized by Google

lue. Le plus riche ne légitime sa fortune qu'en faisant jouir ceux qui l'environnent, qu'en soutenant le pauvre par des secours qu'il lui tend ou par le gain qu'il lui fait faire. Etre riche pour s'enrichir encore, garder l'argent stérile pour se poser en extase devant sa fortune et se dire des biens de ce monde : je les aurai, si je les veux. Ce serait, en vérité, une sorte de crime, si ce n'était la satisfaction d'un esprit étroit et d'une ignorance à rougir de honte. Plus l'on est riche, plus l'on devrait savoir. La science est la plus belle propriété de l'homme.

Il y a, dans l'année, un jour où Saint-Etienne est une ville bizarrement étrange; où son aspect a quelque chose de fantatisque dont il est fort difficile de se faire l'idée. Ce jour, c'est le Mardi-Gras. Le peuple est en fête. Il se nettoie; je ne dirais pas qu'il soit propre, il fait ce qu'il peut pour l'être, et ce qui ne se masque pas pour courir, met son costume du dimanche. Dès le matin dans toutes les rues, de distance en distance, on construit des fours en bloc de charbons, de cinq à six pieds d'élévation. On y met le feu. Puis lentement il s'anime et la fumée s'élève de tous côtés, quand l'air est calme, en colonnes rousses et droites; quand le vent souffle, c'est comme une vapeur épaisse et chaude qui ne s'élève qu'à peu de hauteur au-dessus du sol. Dès que le jour baisse, l'effet prend un autre caractère. Par moment on dirait une illumination diabolique; quelquefois, ce sont toutes les lueurs d'un vaste incendie. Au milieu de la nuit les *Carnavals* sont dans leur éclat. Malgré la boue, malgré la fumée qui suffoque la foule se presse dans les rues, les masques forment des rondes et dansent autour des feux : rien n'est horible comme les cris de joie de ce peuple grossier. Les mouvements agités de la danse contrastent avec l'immobilité du masque. Il semble que ce soit des têtes de marbre ou de cire, posées sur des corps tourmentés par convulsions, tantôt grotesques,

Digitized by Google

tantôt lascives et dégoutantes. Si l'on ne se sentait pas vivre, si l'on n'avait pas la certitude qu'on est sur cette terre, on se croirait à quelques joyeuses fêtes de l'enfer. Sur les places dont quelques-unes sont assez vastes et une fois que la foule s'est dissipée l'effet change et perd ce qu'il a d'effrayant. Je me rappelle être resté par curiosité, jusqu'à une heure très-avancée de la nuit, dans les rues, le Mardi-Gras de 183.... Le silence avait succédé au bruit, j'étais presque seul; les feux n'étaient plus que brasiers, la fumée s'était dissipée, et le ciel était découvert et semé d'étoiles. La fraîcheur du matin qui s'approchait aidait à chasser de l'esprit les pensées sombres et pesantes. Ce n'était plus une réjouissance de populace presque toujours hideuse par quelque côté, mais on aurait dit que la ville avait été illuminée pour le passage de quelque troupe d'ennemis déjà bien loin. Les places ressemblaient à des bivouacs abandonnés. C'était triste mais sévère. Ce tableau me fit pardonner le premier.

On brûle, en ces vingt-quatre heures, une énorme quantité de charbons. C'est la seule prodigalité du pays.

En vérité, je ne sais plus pourquoi je vais aussi loin. Je ne voulais donner qu'un aperçu général d'une ville que j'ai habitée et que, pour être vrai, je ne regrette guère. J'ai laissé ma plume courir trop longtemps.

Quand je partis de Saint-Etienne il faisait nuit. Jamais je n'avais vu la ville si belle, la longue rue dont j'ai parlé et qui la traverse d'un bout à l'autre, venait d'être éclairée au gaz. Les reverbères, placés de distance en distance et à peu d'intervalle les unes des autres, formaient deux lignes parallèles de globes de feu d'une merveilleux effet. Il semblait que ce fut l'avenue d'un palais où se serait donnée une fête magnifique et que l'heure était venue où tout avait cessé, le bruit de la danse, l'orchestre et les voitures qui couraient dans la vaste allée.

Digitized by Google

Au de là de la ville et à quelque distance on découvre de tous les côtés des feux de coak. Si la nuit n'est pas obscure on distingue les hautes cheminées des puits de mines. On entend quelquefois le bruit lointain des usines pour que l'air y mêle le bruit des feuilles ou qu'il gémisse contre le tronc de quelqu'arbre dépouillé de son feuillage par la fumée, il y a dans l'aspect de ce singulier paysage quelque chose de douloureux et de triste.

Je ne dois pas achever mon tableau sans parler des mines, l'une des branches les plus importantes de la richesse de l'arrondissement de Saint-Etienne. Les bornes que je me suis posées dans cet article sont trop resserées pour examiner ce qu'elles offrent d'intéressant sous le rapport de la richesse publique, ce qu'elles sont comme propriété privée et régie par une législation à part. Plus tard je pourrai rappeler mes souvenirs et compléter *mon Saint-Etienne*. J'ai visité plusieurs mines, notamment celle de Côte-Thiolière dans la quelle une si terrible explosion de gaz eut lieu dans le courant de septembre dernier et d'où l'on retira seize cadavres. Rien ne donne à penser comme cette vie, cette activité dans les entrailles de la terre. On descend à Côte-Thiolière par un sentier rapide et glissant. Le jour diminue peu à peu, puis il se perd complètement et l'on tombe dans une nuit si épaisse que les nuits des temps les plus mauvais seraient en comparaison de véritables jours. Alors l'on se munit de lampes et l'on s'avance dans les galeries. Elles sont larges, très-élevées, on y circule avec facilité. C'est une sorte de jardin souterrain et comme tendu de drap noir. Les wagons de charbons traînés par les chevaux y roulent avec un bruit sourd ; les chaînes qui montent les bennes à la surface retombent avec fracas au fond du puits; les mineurs s'avertissent ou s'appelent; leurs lampes semblent des étoiles d'une lueur pâle qui se meuvent dans tous les sens. Je me souviens que je

Digitized by Google

fus profondément ému de ce que je voyais. L'idée industrielle et sérieuse ne me vint point. Je ne fus occupé que du spectacle que j'avais sous les yeux. Il était d'une poésie calme et grave. Ma première pensée fut de plaindre les ouvriers mineurs et je trouvai, en me comparant à eux qui ne vivent que dans la nuit et de leurs rudes travaux, que ma part des misères humaines étaient bien légère.

Saint-Etienne est vraiment curieux à voir, mais il ne faut pas le voir longtemps. La curiosité se lasse et comme après le charme de la nouveauté, on trouve peu de chose, le besoin du changement se fait sentir. On peut aimer une personne bizarre, mais si cette bizarrerie est seule, si avec elle il n'y a ni esprit ni cœur, ni bonté ni intelligence, et seulement égoïsme et cupidité, quelle affection peut-on garder, quels souvenirs emporter?....

Mais avec le silence de vos bois, le bruit de vos ondes, avec vos parfums et vos fleurs, ô mes champs bien aimés, qui se souviendrait d'avoir eu des jours d'ennuis, de longues heures? Je me retrouve assis devant le beau portail de la grotte de C.... ; mes regards vont sans se fixer sur rien à travers une charmante vallée, se posant sur chacun des groupes de saules ou de vernes jetés çà et là dans les prairies. Le ciel au dessus de ma tête est pur, le soleil va se coucher et je n'aperçois plus ses rayons qu'au sommet de la montagne : si j'ai eu mes années de stérilité pour la poésie et l'ame, si au milieu des villes je me suis trouvé isolé dans la foule et comme en un désert ; merci, mon Dieu! des jours que vous m'accordez à la campagne! La pensée s'y agrandit et s'épure; elle se repose des études sérieuses dans la contemplation et la rêverie ; elle y puise des forces pour l'avenir.

DUMONT-REWER.

Liebchaus, 1er janvier 1840.

Digitized by Google

ÉTUDES

SUR LES

HISTORIENS DU LYONNAIS.

II.

J. GUERRE.

Avant que M. l'abbé Guillon eût écrit ses *Mémoires*, M. Guerre avait publié une *Histoire de la révolution de Lyon, servant de développement et de preuves à une conjuration formée en France contre tous les gouvernements, et contre tout ordre social, suivie de la collection des pièces justificatives ;* à Lyon, de l'imprimerie de Renaud, rue Confort n° 90, in 8°. L'exemplaire de notre bibliothèque du Collége est précédé de ces quelques lignes écrites de la main de M. Guerre:

« Observation de l'auteur, en déposant cet ouvrage à la bibliothèque publique de Lyon, le 18 avril 1808.

« Cet écrit, dont le titre est devenu vague et insignifiant, a pour objet la journée du 29 mai 1793, et les désordres qui l'avaient provoquée.

« Un évènement qui venait de délivrer, au moins pour quelques instants la seconde cité de l'empire, d'une longue et

Digitized by Google

cruelle tyrannie, et qui coïncidait d'une manière si inattendue avec la célèbre et funeste journée de Paris, du 31 mai, pouvait paraître alors une véritable et grande révolution.

« Voici à quelles occasions cet ouvrage vit le jour.

« Pendant que la ville de Lyon s'appliquait à réparer les désordres que l'anarchie avait introduits dans son sein, le parti contraire qui venait de triompher dans la capitale, ne cessait de défigurer et de calomnier une insurrection dont il redoutait les suites, les départements voisins étaient inondés des plus lâches impostures. La ville de Lyon désira rendre à la France entière et à la postérité un compte impartial de l'évènement qui s'était passé dans ses murs.

« Six commissaires furent d'abord chargés de ce travail, par délibération du 14 juin 1793 ; ces commissaires étaient MM. Lamourette, Reyre, Petit, Montviol, Rey et moi.

« Mais, soit qu'un travail de cette nature fût très-difficile à diviser entre nous, soit que les circonstances orageuses où nous nous trouvions ne permissent point à mes collègues de me seconder de leurs talents et de leurs lumières, je demeurai seul chargé de la rédaction. Ce travail fut fait avec une grande et très fâcheuse précipitation, mais que commandaient les circonstances. Il fut présenté à ma section, le 2 juillet, et bientôt adopté par toutes.

« Il ne put être publié qu'aux approches du siége de Lyon ; mais les orages politiques étaient alors devenus si menaçants que l'éditeur, n'osant y laisser son nom, le fit disparaître avec le mien, en enlevant le frontispice de chaque exemplaire. Bientôt après, ce fut un crime de posséder chez soi un tel ouvrage ; de toutes parts il fut livré aux flammes, et l'infortuné Mars, l'un des libraires qui avaient reçu le plus de souscriptions, paya de sa tête le zèle qu'il avait montré.

« Il n'existe donc plus qu'un très petit nombre d'exemplaires de cette *Histoire*, et on en chercherait vainement dans la librairie. J'ai osé croire que celui que j'offre à la ville de Lyon, et qui est le seul qui me reste, pourrait, malgré le mauvais état

Digitized by Google

où il se trouve, être accueilli comme un monument utile à l'histoire de mon pays, et comme une sorte de propriété pour la ville qui en est le sujet, et qui en désira la rédaction.

J. Guerre. »

Cette *Histoire* des évènements qui précédèrent le siége de Lyon est un travail précieux, surtout à cause des pièces justificatives qu'elle renferme. On s'efforce trop souvent de plier les faits au système que l'on s'est formé d'avance, mais lorsque les documents officiels se trouvent là, il n'y a rien à répliquer. Le récit de M. Guerre se ressent toutefois de la précipitation avec laquelle il fut écrit ; nous voudrions de plus amples détails ; nous désirerions plus de méthode, plus de précision; ce qui n'empêche point que son livre ne soit d'une grande utilité pour l'histoire de notre ville.

M. J. Guerre Dumolard naquit, en 1761, à Allevard (Isère), et fut avocat au parlement de Grenoble. La *Biographie des Contemporains*, biographie qui lui a consacré un article, tom. VIII, pag. 393, n'a pas ajouté qu'il fit partie de la mémorable Assemblée de Vizille, en 1788, et de l'Assemblée des Trois Ordres tenue à Romans, en 1789. Ce sont là les deux premières réunions politiques que l'on ait vues en France, aux approches de la Révolution, les deux premières aussi où aient été posées les bases du gouvernement représentatif, qui depuis a subi tant de vicissitudes.

Compatriote de Mounier, l'un des membres de l'Assemblée Constituante, et lié avec lui d'amitié et d'estime, M. Guerre partagea ses opinions politiques, et fut, en 1787 et 1788, un des amis déclarés de la réforme sollicitée par tout ce qu'il y avait alors en France d'hommes éclairés et généreux. Quand les passions qui, plus tard, firent dévier, de sa direction véritable, la Révolution française; quand ces passions vinrent à se soulever, et portèrent les partis à se proscrire mutuellement, M. Guerre manifesta avec franchise sa haine pour les excès, et fut obligé de fuir.

Digitized by Google

Lorsque, au mois de mai 1793, la ville de Lyon s'éleva contre la Convention Nationale, et se mit en état permanent de résistance, il fut tour à tour secrétaire et président de sa section. Ce fut alors, comme nous l'avons déjà vu, qu'il écrivit l'*Histoire de la Révolution de Lyon*. Il y avait du courage à le faire en de telles circonstances ; aussi l'auteur eut-il de la peine à éviter le sort que lui réservait la vengeance des Jacobins. M. Guerre avait écrit déjà le *Manifeste de la ville de Lyon* après le 29 mai 1793, lorsque Dubois-Crancé approchait de nos murs; cet opuscule, composé de 16 pages in 8°, fut rédigé par l'ordre des Sections, et contenait l'exposé des vrais motifs qui avaient amené la célèbre journée du 29 mai. L'*Histoire de la Révolution* ne fit que développer cet opuscule, qui ne peut se trouver aujourd'hui que dans des recueils particuliers. *La Biographie des Contemporains* n'en fait pas mention.

Après le siége de Lyon, M. Guerre n'échappa que par une nouvelle fuite à un arrêt des représentants du peuple, lequel ordonnait de le traduire devant le tribunal révolutionnaire. Une fois que des temps meilleurs lui permirent de revenir à Lyon, il y fixa son séjour, et y continua sa carrière de jurisconsulte et d'écrivain.

Il publia, en 1807, l'*Eloge de M. Bureaux de Pusy* (1), son allié, qui trois fois avait présidé l'Assemblée Constituante ; cet ouvrage obtint un succès flatteur.

M. Guerre publia, en 1816, sous le titre de *Campagnes de Lyon et du Midi, en* 1814 *et* 1815 (2), le précis des évènements arrivés dans le midi du royaume, lors de la Restauration. C'est un précieux supplément à tout ce qui fut écrit sur le même sujet. Les opinions que l'auteur manifeste, dans ce livre, sont les opinions monarchiques tempérées par le régime constitutionnel. Du reste, l'exposé des faits se distingue par une grave impartialité, et par une narration simple, mais lucide et précise.

Lors du procès relatif aux évènements qui se passèrent à

(1) Lyon, Ballanche, in-8°.

(2) Lyon, imp. de Kindelem, in-8°.

Digitized by Google

Lyon, au mois de juin 1817, M. Guerre défendit devant la cour prévotale plusieurs des accusés. Il fut un des avocats dont on put remarquer, dans toute cette procédure, et le courage et le talent.

M. Guerre est auteur de quelques ouvrages d'économie politique, et de dissertations historiques, qui ont été lues dans les séances de l'Académie de Lyon, dont il est membre ; les *Archives du Rhône* en contiennent plusieurs, et, entre autres, la *Notice historique sur l'abbaye de Saint-Pierre*, aujourd'hui *Palais des arts* ; Lyon, Barret, 1824, in-8° de 16 pages. On doit à M. Guerre une *Dissertation sur l'importance de la pépinière de naturalisation du département du Rhône* ; in 8° de 12 pages, 1823. Dans la liste de ses ouvrages se trouve un *Mémoire sur une fausse accusation de parricide par empoisonnement ;* Lyon, Rossary, 1829, in 8° de 302 pages, avec pièces justificatives. Cet ouvrage se distingue spécialement par des vues fort élevées sur les réformes qu'exigerait notre code de procédure criminelle, et il obtint un grand succès. On peut ajouter à ces divers écrits une brochure intitulée : *Considérations sur les avantages et les inconvénients des étangs de la Bresse marécageuse ;* Bourg, 1838, in-8°. Ses autres travaux, imprimés ou manuscrits, sont mentionnés par M. Dumas, dans l'*Histoire de l'Académie de Lyon*, tom. II, pag. 73 et 626.

M. Guerre possède une Collection de seize volumes in-4° de ses consultations, de ses mémoires et de ses plaidoyers ; elle forme environ 20,000 pages, où se trouvent agitées des questions du plus haut intérêt, soit en matières civiles et administratives, soit en matières criminelles et politiques.

M. Guerre a été bâtonnier de l'ordre des avocats, ce que l'on tient à grand honneur dans le barreau; en 1834, il entra, pour la seconde fois, au conseil municipal de Lyon ; il a été deux fois président de l'Académie de Lyon, honneur assez rare dans cette compagnie, et enfin il appartient à quatre autres sociétés savantes ou littéraires.

F.-Z. Collombet.

Digitized by Google

L'ANGLETERRE

SOUS ÉLISABETH[1].

La guerre terrible des *Roses* avait été terminée, depuis plus d'un demi siècle, par l'avènement au trône de Henri Tudor de Richmund, qu'on a appelé, je ne sais pourquoi, le *Salomon de l'Angleterre.* — Henri VIII s'était violemment

(1) Cet article n'est que le résumé d'un travail qui sera publié plus tard.

Digitized by Google

séparé de la communion romaine, et avait forcé l'Angleterre à embrasser une religion bâtarde, imaginée par ce monarque théologien. Roi et chef de l'église, tout à la fois, il réunissait deux pouvoirs immenses qui firent comparer sa royauté au despotisme oriental. — Edward VI, *Monstrificus puellus*, était mort trop tôt pour achever l'ouvrage commencée par Cranmer et Somerset, et Marie sa sœur, *the bloody Mary*, ne savait pas que l'échafaud n'a jamais convaincu personne, ni que prétendre immoler des croyances dans le sang, c'est donner à ces croyances leurs titres de noblesse, puisque le sang fait les martyrs.

On ne voit pas que l'Angleterre ait fait d'énergiques et d'unanimes protestations contre ces changements alternatifs de religion, c'est que d'un côté le génie saxon n'était pas ennemi d'une réforme religieuse, de l'autre, que les Tudors tenaient leur sceptre d'une main vigoureuse; cela explique les innovations de Henri et d'Edward et la réaction catholique de Marie : l'Aristocratie décimée pendant les guerres civiles, appauvrie par la politique sombre et cupide de Henri VII, s'était jetée avidement sur les dépouilles du clergé que lui avait prodiguées la ruineuse munificence de Henri VIII; mais en recevant, elle abdiquait de plus en plus sa vieille indépendance, elle échangeait la libre solitude de ses châteaux contre la pompeuse domesticité des cours, et l'homme féodal disparaissait pour jamais sous la livrée chamarrée du *varlet*; telle était la destinée du seizième siècle, que la royauté fut partout le seul pouvoir prépondérant, en France sous François 1er et Henri II, en Espagne sous Charles-Quint et Philippe II, en Suède sous Gustave Wasa; en Angleterre sous Henri VIII et Elisabeth.

Pour démontrer cette prépondérance du pouvoir royal sous Elisabeth, les preuves abondent; nous n'en citerons que quelques-unes que nous choisirons dans les paroles pronon-

Digitized by Google

cées par elle-même ou en son nom, dans des occasions solennelles, devant le parlement qui se réunit douze fois sous son règne.

— En 1559, Nicolas Bacon, garde des sceaux, annonce aux chambres qu'elles sont convoquées pour l'établissement d'un règlement uniforme sur la religion, mais que, du reste, la reine en sa qualité de chef suprême de l'Eglise, *supream head of church*, aurait pu y pourvoir de sa propre autorité. — 32 ans plus tard, on alla même plus loin; les juges déclarèrent que, comme *Reine d'Angleterre*, Elisabeth avait tous les droits.

— En 1566, c'est elle-même qui parle.—Je vous avertis de ne jamais mettre ma patience à bout.

— En 1584,—Dieu m'a préposée pour gouverner l'Eglise, à moi seule appartient le droit de diriger l'Eglise.

— En 1589, un ministre, pour appuyer la demande qu'il faisait d'un double subside, osait prononcer ces paroles : tout est au roi, les sujets ne sont que des usufruitiers.

En 1593. J'ai le droit d'infirmer, de confirmer les arrêts du parlement. Enfin, en 1601, les rois d'Angleterre sont comme des divinités, leur pouvoir est sans bornes; et l'orateur citait en les appliquant à Elisabeth, ces paroles de l'Ecriture : *dixi quod dii estis*. Et encore — les législateurs ont précédé les lois, donc les souverains sont au dessus des lois. Cette supériorité du roi sur la loi est même écrite dans ce statut : — quiconque aura encouru la peine de *prœmunire*, sera hors de la protection *du roi! out of the king's protection*, on ne dit pas *de la loi*, parce que le roi c'est la loi.

Il n'en faut pas davantage pour établir que le pouvoir du souverain était illimité; et si l'on peut s'étonner d'une chose, c'est qu'il n'en ait pas abusé davantage : avec une royauté aussi absolue, et, il faut le dire, reconnue comme telle par la nation, il est inutile d'ajouter qu'Elisabeth réunissait dans

Digitized by Google

ses mains toutes les branches du pouvoir — *législatif*, puisqu'elle seule a le droit de faire la loi,—*judiciaire*, les juges de ses tribunaux ordinaires et extraordinaires sont amovibles, et par conséquent sous une dépendance continuelle.

Que restait-il donc à faire au parlement? Il avait été si rudement battu pendant les règnes précédents, il s'était prêté si docilement à tous les caprices des rois, il avait accepté si servilement toutes les variations du pouvoir, qu'il n'était plus bon qu'à enregistrer les actes du souverain, qu'à voter les subsides qu'on lui demandait; ce n'était plus ce parlement d'Edward II, où les communes se plaignaient que les pourvoyeurs prissent toujours sans payer, ni le parlement d'Edward III, qui proclamait que le concours des chambres était indispensable pour changer une loi, qui se reconnaissait le droit de s'enquérir des abus et d'accuser les conseillers du roi, de discuter les affaires importantes, de traiter de la guerre et de la paix : ce n'était plus le parlement de Richard II que les communes forcèrent à chasser son ministre Suffolk, en lui rappelant qu'elles *pouvaient déposer* ; non, le parlement avait perdu le sentiment de sa dignité, et s'il fallait expliquer cette tutèle humiliante à laquelle il se soumettait alors, j'en trouverais une des principales causes dans la Réforme. Pour mon compte, je n'admets pas comme une chose tout-à-fait démontrée que la liberté religieuse enfanta la liberté politique ; c'est un fait évident que la Réforme s'allia, dès sa naissance, à toutes les formes du pouvoir. Si, en Allemagne, elle aida la cause des libertés germaniques, elle favorisa en Suède la restauration du pouvoir royal; elle s'associa dans le Danemark au triomphe de l'Aristocratie, et dans l'Angleterre elle créa le despotisme le plus violent et le plus brutal; c'est la Réforme avec tout ce parlage biblique qu'elle mit à la mode, avec toute cette puissance et cette richesse qu'elle jeta dans les mains du roi, avec cette infaillibilité dont elle arma la

Digitized by Google

royauté et qu'il eut encore mieux valu laisser au pape; c'est la Réforme, disons-nous, qui détruisit l'ancienne indépendance du parlement Anglais, et le condamna à la plus complète nullité.

Se hasarde-t-il à demander à la reine de se choisir un époux? c'est dans les termes les plus soumis et les plus respectueux, et cependant Elisabeth déclare «qu'il ne convient pas à des sujets de porter leurs prétentions jusqu'à imposer quelque chose à une reine indépendante.»

C'était une chambre bien commode, celle qui souffrait que la reine lui tint ce langage : tous vos votes ne sont que du vent sans mon consentement; — la reine d'Angleterre ne confiera jamais ses intérêts à des politiques à cervelles de lièvres; — la reine désapprouve la sottise que vous avez faite de vous occuper des choses qui sont fort au-dessus de votre entendement.

Il est bien vrai que, de temps en temps, quelques membres isolés osèrent prévoir que tel ne serait pas toujours le rôle des représentants d'une nation, et les noms de Wentworth, de Strickland, de Yelverton, sont des noms chers à la liberté, mais le souverain avait le droit, en vertu de son omnipotence, de faire taire des voix qui lui déplaisaient, et plus d'une fois la prison fit justice des paroles indépendantes d'un orateur que la reine relâchait *quand elle le jugeait à propos* : une chose surprenante au premier coup-d'œil, c'est que quarante ans à peine nous séparent du temps des Hampden, des Pym, des Selden, des Elliot, ces illustres coryphées du long parlement; mais ne nous bornons pas à voir les résultats apparents, entrons dans l'enceinte de ce parlement si humble et si soumis : il se recrute tous les jours de Puritains qui, malgré leurs excès, sont les pères de la liberté britannique; l'honneur d'être élu membre des communes était peu recherché, et avec raison; les Puritains plus ardents, comme le sont toujours les

Digitized by Google

novateurs, se mirent sur les rangs; la puissance d'Elisabeth aura beau étouffer la voix de ces austères députés, le mot a été prononcé, *la loi est au-dessus du roi*. C'est à la génération suivante à faire triompher ce principe; le combat est engagé : on dirait de ces attaques partielles, de ces fusillades isolées qui précèdent la grande bataille, et encore ces tirailleurs hardis et aventureux finirent par remporter presqu'une victoire à la dernière session, lorsqu'ils obligèrent la reine à renoncer à plusieurs monopoles, qu'elle appelait *la fleur de son jardin*.

Malgré cela, on peut dire, en général, qu'Elisabeth jouit du pouvoir absolu, dans l'acception la plus large du mot : quels étaient donc les instruments dont elle se servit pour suffire à une tâche aussi colossale?

D'abord les tribunaux judiciaires existaient à peu près tels qu'ils sont aujourd'hui ; et il paraît que la loi ne présidait pas seule à leurs jugements, si l'on s'en rapporte à ce proverbe qui nous est transmis par Dewes : *un juge est un animal qui vendrait une douzaine de lois pour une demi-douzaine de poulets*. Au-dessus des tribunaux ordinaires, il y avait des tribunaux extraordinaires dont voici les fonctions.

1° *La Chambre étoilée*, composée en partie des membres du conseil privé, en partie de magistrats, connnaissait des fautes, des injures, des désordres qui n'étaient pas du ressort du droit coutumier. — Elle infligeait, *à discrétion*, amendes, prisons, châtiments corporels.

2° La cour de *haute commission ecclésiastique*, composée de quarante quatre commissaires, dont douze ecclésiastiques, jugeait tous les délits religieux. — Le crime d'hérésie se prêtant à une grande élasticité, et les commissaires ne rendant de compte à personne, on conçoit facilement que la comparaison que l'on a faite de la cour de haute commission avec l'Inquisition espagnole n'a rien de bien exagéré, sur-

Digitized by Google

tout quand l'inexorable Whitgift eut remplacé Grindal à l'Archevêché de Kenterbury.

3° *La cour martiale* connaissait des révoltes et désordres publics, punissait l'importation des livres séditieux. Elisabeth lui recommanda expressément de ne pas s'inquiéter des lois, statuts ou règlements qui pourraient être contraires à ses décisions. Pour apprécier la sévérité de ce tribunal, nous citerons ces malheureux paysans d'Oxford qui, pour avoir brisé des clôtures, furent punis de mort, et ces ouvriers apprentis de Londres, qui, pour avoir réclamé leurs compagnons enfermés dans les prisons, *furent passés par les armes.*

4° Enfin le conseil privé composé des ministres conseillers d'état : ce tribunal était supérieur à tout, il pouvait appeler à lui toutes sortes de causes; un seul conseiller suffisait pour juger ! *One privy counsellor sufficeth to judge !* et cela se comprend, puisqu'il était l'homme choisi par le souverain, il devait participer de son inviolabilité et de son infaillibilité.

Au moins, devant les tribunaux ordinaires, l'accusé avait des garanties ? Non. — Les jurés choisis par le shériff tremblaient pour eux-mêmes, et voyaient toujours le glaive au-dessus de leurs têtes, et cela est si vrai qu'on peut défier de citer dans le long règne d'Elisabeth un accusé renvoyé absous par le jury, quand cet accusé était noté comme suspect par le shériff. — Les témoins n'étaient pas confrontés avec l'accusé, on changeait l'axiôme de jurisprudence, et l'on disait : *testimoniis, non testibus credendum.* Il est vrai que par un statut de 1570, Elisabeth ordonne la confrontation, mais on peut encore citer des exemples d'infraction à ce statut. Norfolk, accusé d'un crime capital, se vit refuser l'avocat qu'il demandait; les lettres qui servaient de base à l'accusation ne lui furent pas montrées, et on ne lui signifia les charges que la veille du jugement : on semblait avoir pris pour principe que *tout accusé est coupable.*

Digitized by Google

Voilà, certes, un pouvoir bien armé, bien fort, bien exorbitant; plaçons à côté le peuple.

Au XVIe siècle, on le sait, la politique était religieuse, la voix de Luther avait remué la société jusqu'au fond de ses entrailles, et tout se ressentait de cet ébranlement encore nouveau. Les grands événements de ce temps là ainsi que les grands hommes appartiennent au moins autant à l'histoire religieuse qu'à l'histoire politique, et c'est cette complication d'intérêts, cette variété de choses qui rendent si instructive et si animée la grande époque de la Réformation. Ainsi il ne serait guère possible d'étudier isolément et sous un seul point de vue la situation politique des esprits d'alors, c'est l'aspect religieux qui vous frappe tout d'abord : pour revenir à l'Angleterre, on ne peut nier qu'il n'y ait régné une grande fermentation; toute catholique trente ans auparavant, elle devait compter encore un grand nombre de catholiques; un peuple tout entier ne rejette pas si vîte des croyances longtemps respectées, et j'admets sans difficulté cette supputation d'un historien qui affirme que même au milieu du règne d'Elisabeth, il y avait encore en Angleterre autant de catholiques que de partisans de la Réforme. Ceux-ci se divisaient en deux grandes parties: les Anglicans et les Puritains. Les Puritains avaient des principes trop sévères et trop démocratiques pour une royauté de droit divin, aussi le gouvernement d'Elisabeth les redoutait-il à l'égal de ceux des catholiques qui croyaient encore au droit que s'arrogeaient les papes de faire et de défaire les rois—de là cet inflexibilité religieuse qui, selon M. Hallam, est le fond du caractère de cette reine : elle veut faire triompher la religion qui place sur sa tête la tiare de pontife et la couronne de roi; bien du sang coulera, mais du moins elle restera maîtresse du champ de bataille.

Je n'ai pas l'intention de détailler toutes les cruautés qui

Digitized by Google

ont ensanglanté le règne d'Elisabeth; si les tribunaux ont dépassé ses intentions, c'est ce que je ne résoudrai pas, mais il faut reconnaître que des abus scandaleux furent commis, que beaucoup de sang innocent fut versé, que d'injustes confiscations furent infligées, que la liberté de conscience fut étrangement violée, et que l'intolérance fut, en Angleterre, comme elle l'avait été à Genève et partout ailleurs, le péché originel de la Réforme: et, cependant, bien des motifs pourraient nous porter à excuser le gouvernement d'Elisabeth, si une infraction aussi flagrante des lois de la morale et de la politique était jamais excusable : d'abord les idées du temps. — C'est pour cette époque de haines enthousiastes qu'aurait dû être fait le proverbe : *qui n'est pas pour nous est contre nous.* Protestants et catholiques se détestaient, se haïssaient, se persécutaient également; Calvin et l'Inquisition, la Saint-Barthélemy et Whitgift se répondent l'un à l'autre; Elisabeth fut intolérante, mais comme Philippe II fut intolérant, comme Charles IX fut intolérant; et, puisqu'il faut admettre comme principe en histoire qu'un homme ne doit être jugé que comparativement aux hommes avec lesquels il vivait et à l'époque où il vivait, il est juste, ce me semble, d'attribuer aux temps la plus grande partie du tort que nous reprochons à Elisabeth. — Ensuite, les circonstances dans lesquelles elle se trouva méritent aussi notre attention : on sait qu'Elisabeth était la fille de cette infortunée Anne de Boleyn dont les charmes avaient été cause du schisme de Henri VIII; on sait encore que les papes n'admirent jamais la légitimité d'Elisabeth, qu'ils la regardèrent constamment comme le fruit d'un mariage criminel, et, qu'à la mort de Marie, Paul IV ne voulut pas consentir à l'installation de sa sœur; on sait qu'en 1570, Pie V, qui se croyait encore au temps de Hildebrand ou d'Innocent III, déclarait, dans une lettre au moins imprudente, qu'Elisabeth était déchue du trône d'Angleterre,

Digitized by Google

et fulminait les plus terribles anathèmes contre ceux qui reconnaîtraient *la fille du crime*, que des intrigues continuelles, dont le foyer était à Douai ou à Rome, purent à peine être déjouées par l'active surveillance de Walsingham et l'inexorable sévérité d'Elisabeth, que des écrits séditieux, des pamphlets alarmants, sortis de la plume des Jésuites Person et Campian, circulaient dans le royaume, et nécessitèrent des répressions plus sévères de jour en jour, à mesure que la couronne se croyait plus menacée. Oh ! sans doute, je suis loin d'approuver ces rigueurs impitoyables, ce système de délation qui s'en allait corrompre la sainteté du foyer, qui plaçait le soupçon et la défiance là où la nature a mis l'affection et l'amour; cependant, je me sens moins disposé à blâmer, quand je vois tant d'épreuves opiniatrément tentées pour ébranler la fidélité des Anglais, quand je pénètre dans cette entrevue mystérieuse de Bayonne, où Catherine de Médicis et le farouche duc d'Albe jurèrent l'extermination du protestantisme; quand je vois le biographe du pape Pie V faire honneur à ce pontife d'avoir fomenté des complots contre la couronne, je n'ose pas dire contre la vie d'Elisabeth; quand j'ai sous les yeux la liste de toutes les conspirations, de toutes les insurrections qui se multiplièrent d'une manière effrayante; en présence de tels faits, je me demande si le gouvernement d'Elisabeth ne se trouvait pas dans le cas de légitime défense et de légitime précaution, s'il n'était pas de son devoir d'étouffer, à sa naissance, l'incendie qui menaçait d'une conflagration générale.

En parlant d'Elisabeth, on ne peut pas ne point parler de Marie Stuart; certes, voilà une page que je déchirerais volontiers dans la vie de la reine d'Angleterre; quand on admettrait que la malheureuse captive souscrivit à des projets qui devaient amener sa délivrance; qu'elle ne fut pas étrangère au plan hasardeux de ce jeune gouverneur des Pays-Bas,

Digitized by Google

cet aventureux don Juan qui voulait une couronne pour son front, et qui ne trouvait rien de plus beau que d'arracher de sa prison celle qui s'était appelée reine de France et d'Ecosse, pour s'asseoir avec elle sur le trône qu'il lui aurait rendu; j'accorde que la veuve de François II eut le tort de céder à de funestes influences et de s'obstiner à porter le titre de reine d'Angleterre, qu'elle fut imprudente d'écrire, aux jours de sa prospérité, cette lettre légère où les défauts et la vie privée d'Elisabeth n'étaient pas ménagés; j'accorde tout ce qu'on voudra, mais je soutiens qu'Elisabeth fut coupable de consentir au jugement de celle qui était venue lui demander un asile; elle fut coupable de fermer les yeux sur l'iniquité de la procédure, de faire périr auparavant Babington et Ballard dont le témoignage servait de base à l'accusation, de ne pas permettre la confrontation de la royale accusée avec ses deux secrétaires dont la déposition était d'un si grand poids; elle apprenait enfin à ne plus respecter l'auréole sacrée qui entourait le front des souverains, elle légitimait, autant qu'il était en elle, la condamnation du fils de son successeur, le jour où elle signait la sentence de mort d'une femme qui dit en mourant : « J'ai été reine de France, j'ai été reine d'Ecosse, j'avais des droits à la couronne d'Angleterre, et je meurs sur l'échafaud ! » Car on se rappelle que soixante ans à peine séparent le billot de Fotheringay de l'échafaud de Withe-Hall.

J'ai hâte de détourner les yeux; et, après avoir conclu qu'Elisabeth fit un usage quelquefois blâmable de son exorbitante prérogative, après avoir ajouté une chose qui se devinera facilement, qu'elle se montra aussi jalouse de ses droits temporels que de sa suprématie spirituelle, qu'elle exigea de ses sujets une obéissance *aveugle* et *passive*, et qu'elle voulut que la recommandation en fut faite tous les dimanches par

Digitized by Google

son clergé, je laisserai à juger la situation politique et religieuse de l'Angleterre sous Elisabeth.

Essayons maintenant d'apprécier l'état intellectuel de ce pays : là, comme partout ailleurs à la même époque, l'intelligence était sortie de son long engourdissement; l'Angleterre aussi avait participé à ce mouvement universel des esprits; c'était une immense ardeur de connaître, de savoir, et les rois eux-mêmes se faisaient honneur de placer leur nom à la tête d'un livre de controverse. Quand le protestantisme eut été établi, que les rois eurent, à leur insu, sans doute, ouvert libre carrière à toutes les opinions, ou, si l'on veut, à toutes les convictions religieuses, ce fut sur toute l'Europe un débordement soudain de libelles controversistes, de pamphlets mystiques, de livres théologiques, farcis d'un jargon que nous ne pourrions plus comprendre. C'était uue *réhabilitation*, comme on disait, de l'ancien Testament dont les textes défigurés, torturés, servaient à la démonstration que recherchaient les auteurs : expliquons notre pensée. — Si Elisabeth épargne Marie, dit l'orateur Pickering, elle fera comme Saül épargnant Agag, ou bien comme Achab épargnant Benhadad.— D'Essex s'excuse de n'avoir pas paru au Conseil sur l'exemple de David désobéissant à Saül ! — Le ministre Cecil disait, quelques années auparavant, à ce même d'Essex : les hommes altérés de sang ne vivront que la moitié de leurs jours ; ces paroles, comme on sait, sont tirés textuellement de l'Ecriture. — A l'époque où la reine paraissait donner quelque espoir à l'amour du duc d'Alençon, Stubss comparait ce mariage à celui du diable avec Dieu. — Quand Morton fut sur le pied de l'échafaud, « il tomba dans des convulsions, signes du travail intérieur de l'esprit de Dieu. » — Un imprimeur fut mis à mort pour avoir imprimé un livre où l'on conseillait aux filles d'honneur de la reine d'imiter l'exemple de Judith tuant Holopherne.

Digitized by Google

La renaissance des études classiques se fait aussi vivement sentir : Elisabeth prononça plusieurs fois des harangues latines dans ses visites aux Universités de Cambridge et d'Oxford; plusieurs citoyens fondèrent, à leurs frais, des colléges où l'on enseignait la rhétorique, l'astronomie, la géométrie, la physique et les langues anciennes ; lorsque quelques nuages s'étaient élevés entre la reine et son premier ministre, c'était avec des citations de l'Ecriture, ou avec des tirades de Virgile et d'Horace que Cecil les dissipait. Elisabeth traduisit Boèce, elle ornait ses dépêches de grec et de latin ; lady Burleigh et lady Bacon étaient plus fières de leur savoir que de leur naissance, et Smith de professeur devint ambassadeur-ministre ; on nous permettra de ne pas prononcer ici un de ces noms qui n'appartiennent pas à une époque particulière, W. Shakspeare. — Cependant, l'ardeur pour les études classiques ne fut que secondaire en présence de la grande invasion biblique qui caractérise la littérature anglaise de ce temps-là, et ici je ne puis m'empêcher de faire une observation qui n'est pas seulement applicable à l'Angleterre; elle portait autrefois le nom de joyeuse Angleterre, *merry England*; la Réforme ne serait-elle pas une cause du changement opéré dans le caractère national? Le protestantisme, religion de doute et d'examen, préoccupe trop l'esprit au détriment du cœur : examiner est un travail, croire est un plaisir : la raison et la foi ont toujours lutté dans le monde, et cette lutte n'est pas encore terminée : si celle-là triomphe, adieu les purs épanchements du cœur, les doux épanouissements de l'ame ! Elle pourra se glorifier de ses penseurs profonds, elle pourra montrer avec orgueil Bacon et Leibnitz, ces deux protestants, pères de la philosophie moderne; mais l'art, mais les prestiges, la poésie de l'art resteront toujours à la foi ardente et créatrice. — Si la Réforme était venue cinq cents ans auparavant, nous n'admirerions point tant de

Digitized by Google

basiliques superbes, ces hymnes de pierre que la foi lançait dans les airs; nous ne resterions pas en extase devant les tableaux de Raphaël.

Il nous reste à examiner l'Angleterre sous le point de vue matériel. — Melvil nous apprend que, dans un voyage qu'il fit d'Ecosse en Angleterre, il rencontra à Newcastle un Anglais envoyé par Elisabeth pour tracer une carte de ces contrées *dont on disait que le terroir était bon*, et que les guerres qui suivirent empêchèrent l'exécution de ce projet. — Ce passage serait précieux, si nous ne savions d'ailleurs que, avant Elisabeth, l'agriculture était souffrante, et qu'il n'y avait presque que des pâturages. Cette grande reine savait, aussi bien que son contemporain Sully, que » le pâturage et le labourage sont les deux mamelles d'une nation; » aussi protégea-t-elle la culture des terres, s'appliqua-t-elle à purger les campagnes des brigands qui les infestaient, et à propager un goût, ou plutôt une science qui est la source de la prospérité des empires ; mais, comme il y a deux personnes dans Elisabeth, la reine habile et capable, et la reine jalouse outre mesure des droits de sa couronne, il arriva qu'elle comprima d'un côté l'essor qu'elle favorisait de l'autre. Comment cela? une taxe odieuse, *Purveyance*, s'était établie depuis longtemps, et, insensiblement, avait gagné tout le royaume. Les pourvoyeurs royaux avaient le droit de prendre dans les campagnes *tout ce qu'ils voulaient* pour l'approvisionnement de la cour; si la reine voyageait, on prenait les charriots et les chevaux des cultivateurs; et comme Elisabeth se faisait toujours escorter d'une suite nombreuse, que ses voyages étaient assez fréquents, on conçoit tout ce que cet impôt avait d'onéreux. Ce qui encourage l'agriculteur c'est l'espoir d'une moisson, mais, si l'on vient couper ses épis, enlever ses bestiaux, il ne trace plus son sillon qu'avec dégoût, et pourtant c'est la sueur qui féconde la terre. — Ces abus excitèrent tant

Digitized by Google

de clameurs que l'année qui précéda celle de sa mort, Elisabeth fut contrainte de les abolir.

Mêmes obstacles à l'industrie naissante. Les monopoles, les priviléges sans nombre l'entravaient : malgré l'arrivée des Flamands qui fuyaient les échafauds du duc d'Albe, malgré le grand nombre des réfugiés protestants qui affluaient en Angleterre comme dans un port, malgré l'accroissement et l'extension considérable que prirent les manufactures, elles furent loin d'atteindre à ce degré de prospérité que semblaient lui promettre tant d'éléments de fortune ; l'industrie veut la liberté. Cependant il y eut des améliorations notables: les Anglais apprirent à construire eux-mêmes leurs vaisseaux que, jusqu'alors ils avaient achetés à la Hanse; les monnaies furent réformées, et les pièces anglaises furent les plus pures de toute l'Europe. Le goût du luxe éleva des palais, enrichit les commerçants et les artistes, répandit dans les classes moyennes une richesse, une aisance inconnues. Tout le monde sait que ce fut un simple particulier, Gresham, qui fit construire, pour le commerce et l'ornement de Londres, la Bourse qu'Elisabeth appela *Royal Exchange*.

Mais ce qui accrut d'une manière inouïe la fortune publique, ce qui prépara les brillantes destinées de l'Angleterre, ce fut le commerce extérieur, bien qu'il fut aussi comprimé par la prérogative royale. — Ce fut sous le règne d'Elisabeth que le commerce anglais commença à prendre un développement immense; avant cette époque, l'Angleterre, aujourd'hui reine de la mer, était si peu connue que lorsque ses négociants parurent, pour la première fois, dans les états ottomans, le sultan confondait les Anglais avec les Français. Il y avait bien déjà eu quelques essais; Henri VII avait encouragé l'expédition, dans le Canada, du Vénitien Gabotto : sous Edward VI, Chancelor avait découvert Archangel et jeté les fondements du commerce anglais dans les mers et les

Digitized by Google

états du Nord; mais ce n'était là qu'un début dans une carrière qu'il devait parcourir si belle et si glorieuse. — Elisabeth commence par détruire tous les priviléges dont jouissaient, en Angleterre, les Easterlings, la compagnie de la Balance et les villes hanséatiques qui ne payaient jamais que 4 °/o, quelque considérable que fut l'impôt exigé des anglais eux-mêmes; puis elle accorde des priviléges à une foule de compagnies qui se partagent toutes les mers et les points les plus importants du globe, Compagnie russe, Compagnie turque, Compagnie pour le commerce de Barbarie, Compagnie pour le commerce de la Guinée, Compagnie des Indes dont le capital primitif ne fut que de 400,000 l. st., Compagnie pour les découvertes, etc.; alors on vit se jeter sur la mer une foule d'*adventurers* qui la sillonnèrent dans tous les sens, allèrent faire connaître partout le nom et la puissance des Anglais, rapportèrent en Angleterre les trésors audacieusement enlevés aux caraques espagnoles ou dans les villes mal défendues de l'Amérique; alors, sous toutes les latitudes du monde, on vit flotter le pavillon d'Elisabeth préludant par de soudaines apparitions à une possession définitive : Forbisher le montre au Labrador et au Groënland, Raleig à la Guyane; Davis cherche au Nord-Ouest un passage pour les Indes et pénètre jusqu'au 73me degré de latitude, Cumberland se signale par dix expéditions brillantes, Cavendish fait le tour du monde et renvoie en Angleterre 19 vaisseaux chargés d'or avec cette lettre à Elisabeth : « J'ai découvert tous les endroits soumis à l'Espagne. » Drake apparaît partout, partout navigateur heureux, capitaine habile, et aperçoit, en pillant Carthagène, les eaux de la mer Pacifique qu'il devait bientôt traverser le premier. Je n'en finirais pas si je voulais citer tous les noms qui le méritent ; c'était dans toute l'Angleterre une ardeur immense, un élan irrésistible, une universelle activité; la reine encourage ses braves *adventurers* et *s'associe*

Digitized by Google

avec eux; lorsque Drake, de retour de son fameux voyage autour du monde, eut débarqué à Plymouth, elle voulut dîner, avec lui, sur son vaisseau; les grands suivirent l'exemple de leur souveraine, ils équipèrent des vaisseaux, et coururent ou envoyèrent à la recherche des côtes inexplorées.

On serait presque tenté de pardonner à Elisabeth son despotisme et sa violence, quant on la voit seconder si puissamment une impulsion qui doit être si favorable au bien-être de ses peuples. — Une nation éclairée, et l'Angleterre commencait à le devenir, ne supporte le despotisme que quand il lui donne la fortune ou la gloire; Elisabeth donna l'une et l'autre à l'Angleterre. — Laissons faire d'ailleurs, lorsque l'esprit commercial sera devenu l'esprit public, le commerce qui ne vit que de liberté saura bien briser les chaînes dont la royauté veut le charger, l'histoire est là tout entière pour prouver la vérité de cette pensée de Goldsmith: —*Il n'y eut jamais de peuple essentiellement commerçant et essentiellement esclave!*

L'histoire d'une nation, dans les temps modernes surtout, sera toujours incomplète, si l'on isole cette nation de celles qui l'entourent et avec lesquelles elle a dû se trouver en rapport: jusqu'ici nous n'avons étudié l'Angleterre que chez elle, et comme si elle avait existé seule au monde, nous devons maintenant chercher à connaître le rôle qu'elle a joué dans les événements politiques de l'Europe, l'influence qu'elle a conquise, la part de gloire qu'elle a obtenue. — Ici s'ouvre une carrière bien longue que nous abrégerons le plus possible, comme nous avons fait pour le reste.

Lorsqu'Elisabeth monta sur le trône, elle était seule, sans alliés; reine d'un pays où elle comptait beaucoup d'ennemis, voisine de l'Ecosse livrée à l'influence de la France où régnaient les Guises, elle avait à redouter la puissance et

Digitized by Google

les trésors du roi d'Espagne qui se posait en champion du catholicisme, elle pouvait craindre les foudres de l'Eglise qui allaient gronder dans la catholique Irlande. La fille des Tudors comprit tout le danger, conjura tous les orages, brava toutes les tempêtes; elle choisit pour conseillers des hommes éclairés, des politiques adroits, des serviteurs fidèles, il suffit de citer trois noms, Cecil, Bacon, Walsingham! et sans ambition, mais aussi sans peur, elle attendit. Le péril le plus imminent vint de l'Ecosse; elle se tourna de ce côté-là. L'occasion était favorable; la reine Marie était catholique, et le terrible Knox avait rendu l'Ecosse protestante. Elisabeth s'annonce comme la protectrice des réformés; l'or grossit tous les jours le nombre de ses partisans; les Français sont chassés, et Marie Stuart est déjà prisonnière dans son royaume; sa légèreté, son imprudence travaillaient pour Elisabeth; la nièce des Guise ne sut qu'amasser des tempêtes, et quand elles se déchaînèrent, elle fut forcée de demander un refuge à la femme qu'elle avait offensée; la colombe s'était abattue dans le nid du vautour, — on sait le reste. — Dès lors l'Ecosse avait fini son rôle de nation; l'habile Elisabeth divisa, arma les hommes contre les hommes, les passions contre les devoirs, les intérêts contre la fidélité, elle affaiblit un pays qui l'inquiétait à bon droit, et put dire qu'on ne verrait plus *d'armée descendre des monts Grampians dans les plaines d'Albion.*

Dans le même temps, Philippe II, qui ne respectait que les arrêts de l'Inquisition, décrétait la ruine des libertés flamandes. Il avait fait passer les Alpes à ce duc d'Albe, sombre comme son maître, sanguinaire comme Néron : le *Conseil de sang* couvrit les Pays-Bas d'échafauds, et l'exécrable exécuteur des ordres du roi d'Espagne se vanta d'avoir fait périr 18,000 personnes en six ans. Tout ce qui n'avait pas été tué, se sauva dans les bois ou sur les flots,

Digitized by Google

et les *Gueux* de terre et les *Gueux* de mer jurèrent de ne pas obéir au *Tyran*. Guillaume d'Orange était l'ame de cette généreuse insurrection d'où est sortie la liberté hollandaise. Philippe s'obstina, il envoya pour l'écraser des milliers de soldats et les trésors du Pérou, tout fut perdu. Elisabeth applaudissait de l'autre côté de l'Océan, et quand elle sut que don Juan projetait une descente en Angleterre pour délivrer Marie Stuart, elle descendit elle-même dans l'arène; elle donna de l'or, elle donna des hommes, elle prit ouvertement en main la cause des insurgés, et les insurgés l'emportèrent enfin sur Farnèse lui-même. — Cette protection accordée par Elisabeth à la Hollande naissante faillit être fatale à ses successeurs, car soixante ans plus tard Ruyter pénétrait dans la Tamise, et les marchands d'Amsterdam étaient les rois des Indes.

Ce fut la même politique qui dirigea la conduite d'Elisabeth à l'égard de la France.—Le jésuite Daniel avoue que si l'Ecosse et la France avaient été tranquilles, l'Angleterre aurait été attaquée. — Elisabeth le savait bien, elle savait bien que les Guises étaient ses ennemis déclarés, elle les prévint : alors fermentaient en France les premiers germes des guerres religieuses qui devaient l'ensanglanter pendant trente ans; l'ambassadeur anglais Trockmorton s'abouche avec les principaux chefs du parti protestant, leur promet les secours de sa souveraine, les engage à lever l'étendard de la révolte. La Renaudie ne tenta la fameuse conjuration d'Amboise qu'au retour d'un voyage qu'il fit en Angleterre. Des sommes d'argent furent remises à l'amiral Coligny; cent mille livres et des munitions d'artillerie furent expédiées à Condé; et quand le massacre de la Saint-Barthélemy vint épouvanter le protestantisme, Elisabeth n'oublia point ce qu'elle devait à sa sûreté personnelle et au maintien de sa religion : elle travailla à diviser le parti catholique lui-

Digitized by Google

même, elle encouragea l'ambition du jeune duc d'Alençon, puis quand elle eut exaspéré le frère contre le frère, elle fit accepter sa médiation, stipulant quelques garanties pour ses co-religionnaires. Plus tard enfin, lorsque des rochers du Béarn sortit un jeune prince, rempli d'ardeur et de courage, zélé pour la cause protestante, Elisabeth comprit bientôt que c'était là le rival qu'il fallait opposer à Henri de Guise hautement appuyé du roi d'Espagne.— Henri de Navarre déconcerta tous les plans ambitieux de Guise et de Philippe II qui voulait faire de la France une succursale de l'Espagne, et ajouter un nouveau royaume à tant de royaumes.— Grâce à Elisabeth, la maison de Bourbon monta sur le trône, et la nationalité française fut sauvée.

Il n'y avait pas longtemps que les rois d'Angleterre avaient pris le titre de rois d'Irlande, mais l'Irlande ne leur appartenait pas : toute cette population catholique ne voyait qu'avec indignation les efforts de l'Angleterre pour l'arracher à la religion de ses pères, et le fameux Shane O Neal se rendit assez redoutable dans l'Ulster pour que Elisabeth consentit à traiter avec lui. Il vint à Londres ; la cour voluptueuse d'Elisabeth fut ébahie à la vue de cette taille colossale, de ces membres nerveux couverts de peaux de bête, de ces traits mâles et robustes qui rappelaient les temps barbares. O Neal fut l'allié d'Elisabeth ; quelques temps après l'anglais Piers l'assassina ; on avait peut-être eu peur. — Quoiqu'il en soit, les ennemis d'Elisabeth ne manquèrent pas de profiter de l'aversion des Irlandais pour elle ; Philippe et le pape Grégoire virent que c'était là le côté le plus vulnérable : le pape déclare Elisabeth déchue du royaume d'Irlande, Philippe envoie des troupes qui débarquent à Smerwich, où descend dans le même temps San-Giuseppe avec 700 hommes et 5,000 fusils que lui a fournis le pontife. Les Irlandais sont appelés à une croisade, mais en vain le comte

Digitized by Google

Desmond rallie des milliers d'indigènes, la fortune n'abandonna pas Elisabeth; les Espagnols furent égorgés à Smerwich, et la tête de Desmond fut portée en Angleterre où on la planta sur le pont de Londres. On envoya en Irlande des colonies agricoles, l'Irlande n'en voulut point; Tyrone renouvela avec l'Espagne et le pape une alliance formidable, et battit les Anglais à la célèbre journée de Blackwater; mais mal secondé de l'Espagne affaiblie et du pape qui n'envoyait plus que des indulgences, il se soumit; Mountjoy pacifia l'Irlande.

Enfin, après s'être rencontrés par tout, en Flandre, en France, en Irlande, en Amérique, les deux ennemis vont se prendre corps à corps. Philippe veut se dédommager de la perte de la Hollande par la conquête de l'Angleterre, conquête certaine; — n'a-t-il pas une bulle du pape qui lui en donne l'investiture? n'a-t-il pas dépensé pour l'armement 36 millions? n'a-t-il pas armé 150 énormes vaisseaux, chargés de 3565 pièces de canon et de 21,855 marins? n'a-t-il pas ordonné à Farnèse de se tenir prêt à passer la Manche, avec l'élite de la noblesse? si sa flotte est mal pourvue de vivres, ne l'a-t-il pas remplie de chaînes réservées aux Anglais, de poètes pour chanter l'hymne de la victoire, de prêtres pour entonnner le *Te Deum* sur le rivage ennemi?... Elisabeth monte à cheval, anime, exhorte ses soldats: l'enthousiasme fut général. l'Angleterre avait des marins habiles: Drake Cavendish, Forbisher et Howard et tant d'autres. Les énormes vaisseaux de l'Espagne manœuvrent péniblement; Drake les harcelle, en prend quelques-uns, brûle les autres; le reste échoua sur les côtes de la Hollande, de l'Ecosse, et de l'Irlande, et Médina Sidonia fut heureux de retourner à la Corogne avec les débris mutilés de l'invincible Armada. — Philippe fut attéré, mais non pas son ambition; trois fois encore il arma contre l'Angleterre, et ses flottes

Digitized by Google

furent trois fois battues et repoussées par les vents et les Anglais; il y perdit l'honneur et la fortune de l'Espagne. Après s'être défendue, Elisabeth attaqua à son tour; D'Essex brûla Cadix, dévasta les côtes du Portugal et menaça Madrid : cet empire immense, qu'on appelait les Etats espagnols, était un grand corps dont Philippe brisa tous les ressorts; après lui, ce ne fut plus qu'un je ne sais quoi qui tombait en dissolution.

La fin du XVIe siècle présente un spectacle curieux : d'un côté, une grande nation qui s'en va; de l'autre, un grand empire qui s'élève. L'Angleterre prend en main le sceptre de l'Océan, sa marine est forte et exercée; elle commence à peser d'un grand poids dans la balance européenne, des ambassadeurs ou des rois de tous les pays viennent reconnaître sa grandeur et sa puissance; pendant que Philippe II, maître des plus riches pays du monde, laisse mourir dans ses mains tant de germes de fortune et d'élévation; il a brisé les antiques Fueros de ses provinces; il a mis ses soldats au service d'une religion qui n'a pas besoin du bras des hommes; son insatiable ambition a fait verser le plus pur sang espagnol, il a épuisé ses Etats par les impôts, les guerres, les persécutions; il a étouffé la pensée, en augmentant encore les pouvoirs de l'Inquisition, la plus formidable machine de compression intellectuelle qui soit sortie du cerveau des hommes, pour me servir de l'expression de M. Carné; il a imposé la stérilité à la terre en lui enlevant les bras qui l'eussent fécondée; il a ruiné l'industrie en s'acharnant à la destruction d'une race malheureuse à laquelle l'Espagne avait dû tant de siècles de prospérité, il s'est déshonoré par une banqueroute infâme, il a tué enfin une nation pleine de santé et de vie...oh ! je ne crois pas Ferreras, quand il raconte que cet homme-là mourut calme.

Ach. François.

Digitized by Google

CONCERTS

DONNÉS

AU BÉNEFICE DES OUVRIERS SANS TRAVAIL.

Jamais un aussi nombreux concours d'artistes n'avait essayé, à Lyon, d'exécuter publiquement les œuvres de Beethoven (1). La symphonie en *re*, et la symphonie en *ut mineur* ont été jouées successivement devant une réunion qui, pour le

(1) Il y a quelques années que MM. Guérin et Milet ont, durant trois hivers, cherché à acclimater parmi nous la musique de Beethoven. Déjà, en 1830, dans des réunions privées, MM. Fleury Dumas et Besson s'étaient attachés à faire connaître les œuvres de ce grand maître. Cette société de sym-

Digitized by Google

nombre et l'élégance, le disputait aux plus belles assemblées de la capitale; afin qu'aucun mérite ne manquât à ces deux concerts, on annonçait que les mélodies qui devaient charmer les auditeurs devaient aussi retomber en pluie d'or dans la caisse des ouvriers sans travail (1).

Ce sont là de ces solennités auxquelles on est heureux d'assister et de rendre hommage; mais nous devons ajouter aussitôt, pour que nos éloges aient quelque prix, que les artistes et le public ne sauraient être trop préparés à de semblables fêtes. Si l'orchestre du Conservatoire de Paris est le premier orchestre du monde, ce n'est pas seulement parce qu'il se recrute exclusivement dans la même école, et qu'il obéit tout entier à une seule méthode; que serviraient la rigueur et l'unité de cet enseignement, si on n'apportait aux répétitions le soin religieux que commandent les partitions des grands maîtres et l'attention de l'Europe? Si consommés que puis-

phonistes dura peu, car la mort se plut à moissonner dans ce cercle d'amis. Elle semble vouloir revivre à cette heure, par les soins de quelques amateurs distingués de notre ville, et surtout de Mme Montgolfier et de M. Baumann. C'est encore à Lyon, et grâce à M. Singier, que l'on entendit pour la première fois les traductions de Castil-Blaze. Le *Barbier de Séville*, les *Noces de Figaro*, *Don Juan*, les *Folies amoureuses* précédèrent une tentative non moins honorable que nous dûmes à M. Provence : la traduction du *Pirate* de Bellini, faite par le frère de Duprez. De semblables efforts méritent bien d'être constatés.

(*Note du Rédacteur*).

(1) Voici l'état des frais occasionnés par les deux concerts et le chiffre des 2 recettes. On verra quel pauvre résultat a obtenu cet acte de philanthropie.

DÉPENSES.	Charpentier,	2650 fr.
	Lampiste,	1600
	Tapissier,	1900
	Frais de copie de musique,	600
	Au directeur des théâtres et droit des pauvres,	2000
	Frais divers.	1070
	Total approximatif:	9820
	Produit des deux concerts :	10300
	Excédant pour les ouvriers sans travail,	480 fr.

Digitized by Google

sent être les artistes de Lyon, si familiarisés qu'ils soient avec toutes les belles choses par l'exécution des salons, peuvent-ils se flatter de comprendre et d'interpréter Beethoven après deux ou trois répétitions ?

L'empressement que le public a mis à répondre à l'appel des artistes prouve suffisamment son goût, et montre assez quelle admiration il attache au nom de Beethoven. Se doutait-il cependant de toute la richesse du banquet auquel il était convié? En était-il mieux informé que ce public parisien qui, depuis douze ans, s'en va, tous les hivers, entendre les symphonies au Conservatoire, sourit d'étonnement aux puissants caprices du maître, reste souvent impassible devant ses sublimes idées, et ne prend à ses meilleurs morceaux d'autre plaisir que celui que la mémoire trouve aux cantilènes les plus vulgaires? L'art ayant toujours été traité chez nous comme une superfluité, on pense que c'est assez de lui donner ses sens. Quand donc apprendrons-nous à lui ouvrir aussi notre ame et notre intelligence? Quand nous serons persuadés que l'homme doit être élevé pour le beau, comme pour le vrai et pour le bien, et que l'éducation esthétique est, non seulement le complément nécessaire, mais encore le plus sûr garant de l'éducation morale et scientifique.

Dans Beethoven, il y a deux hommes en un seul; il y a d'abord un musicien sans pareil, que tous les musiciens comprennent comme tel, et devant la puissance duquel, la foule, si ignorante qu'elle soit des règles de la science, ne peut s'empêcher de plier le genou; il y a ensuite, et surtout, un grand poète, le plus grand poète des temps modernes et peut-être de l'humanité entière. Beethoven a toute la variété, tout l'imprévu, toute la profondeur de Shakspeare; mais il a aussi la naïve grandeur, la simple majesté d'Homère. Hamlet a-t-il rien de plus mystérieux que l'*andante* de la symphonie en *la* ? Ne semble-t-il pas entendre le rire gigan-

Digitized by Google

tesque des Dieux de l'Iliade, et la danse des pasteurs cyclopéens de l'Odyssée dans la plupart des *allegro* et des *schezzo* du même maître.

Par deux points, Beethoven répond aux sentiments les plus poétiques de notre temps. Personne, plus que lui, n'est capable d'en consoler les doutes, par ces violentes issues qu'il vous ouvre à chaque instant vers l'infini. Lui aussi, il s'est nourri du scepticisme dont nous avons tous pressé l'amère mamelle; il s'est complu à en peindre les ténèbres, les douleurs, les orages ; mais il est plus fort que la tempête dont il ne semble souvent avoir assemblé les nuages autour de sa tête, que pour se donner le plaisir de les déchirer par un effet soudain de sa volonté, et pour faire voir, tout-à-coup et face à face, les béatitudes et les splendeurs du ciel au milieu des cris de souffrance de la terre.

Beethoven n'est pas seulement le poète du doute, il est aussi celui de la nature. Jamais ame plus tendre et plus énergique à la fois ne réfléta le spectacle de la création. Si la mélodie de Weber est comme le soupir de l'ame humaine repliée sur elle-même et abandonnée à ses plus mélancoliques rêveries, l'harmonie de Beethoven évoque toutes les ames répandues sous les apparences terrestres, elle les invite à la société du genre humain et y fait entendre la voix de leurs plaintes et de leurs espérances. Dans cet accord du génie de l'homme et de celui de la nature, l'auteur des symphonies a puisé des qualités qui ne se sont pas, que je sache, rencontrées dans un autre artiste. Raphaël a donné aux modernes l'image de la grâce, Michel-Ange celle de la force; mais ces deux athlètes se sont partagés le domaine de l'art et l'admiration de leur siècle; ils se sont mesurés sans s'unir. Ils revivent ensemble dans Beethoven, aussi suave par instants que le peintre de la *Madone*, aussi terrible que celui du *Jugement dernier*.

Digitized by Google

Nous ne prétendons point caractériser Beethoven en quelques lignes hâtives; ce que nous avons dit suffira pour faire sentir combien il est difficile d'écouter et d'exécuter les œuvres de cet esprit immortel. L'auditeur doit d'abord détruire dans son souvenir tout ce qui pourrait y rester des refrains connus, des coupes usuelles de la musique; il doit songer qu'il va converser avec un demi-dieu, et qu'il est inutile de lui prêter ses oreilles si elles ne sont préalablement disposées à transmettre au cœur et à la tête les messages qu'elles recevront; il doit donc repasser dans sa mémoire les plus grandes idées qui ont préoccupé sa vie, les plus grandes passions qui l'ont agitée, les plus grandes épreuves qui l'ont fécondée. Chacun a dans son existence un point mystérieux par lequel il a touché à l'infini; c'est par ce point là qu'il faut communiquer avec Beethoven si on veut saisir l'enchaînement de ses idées et le sens de ses œuvres.

L'artiste doit, ce me semble, se pénétrer de la même manière des sentiments et des pensées du divin génie qu'il veut traduire. Lorsqu'il arrive à l'exécution, sa tâche devient, sans contredit, plus difficile encore; il faut qu'il sache prodiguer tous les trésors du maître avec cette fermeté, cette sérénité, cette délicatesse qui sont ensemble les attributs de la véritable grandeur. Beethoven n'épuise ni ses idées ni ses images; dès qu'il les a produites il a hâte de dépenser de nouvelles richesses, et sa volonté trouve sur le champ des transitions qui, en un clin d'œil, vous font faire le chemin des chevaux d'Homère. Il faut donc que l'instrument, destiné à rendre ces mélodies, les exprime avec la plénitude qui convient à leur puissance, avec la rapidité qui convient à leur abondance, avec cette précision sans laquelle les transitions et le dessin lui-même demeurent inintelligibles.

L'orchestre qui a exécuté à Lyon la symphonie en *re* et la symphonie en *ut mineur*, était plus nombreux que celui du

Digitized by Google

Conservatoire; quand il donnait tout entier il produisait une masse terrible de sons, quand il ne faisait jouer qu'une partie de ses instruments, comme les basses dans le final de la symphonie en *ut mineur*, il paraissait cependant maigre et dégarni. On a dit que le mal des orchestres venait ordinairement des amours-propres qui voulant s'y distinguer de la foule, en troublent toute l'harmonie. Je serais tenté de faire le reproche contraire à l'orchestre de Lyon; chacun n'y sentait point assez son importance, ou s'y défiait peut-être trop de ses forces. Mais il est permis de trembler devant l'ombre sublime de Beethoven.

On ne rend, en général, que ce qu'on a compris; et, comme on est habitué à ne voir dans Beethoven qu'une espèce de cyclope dont le marteau ébranle la terre et le ciel, il ne faut pas s'étonner qu'on soit plus disposé à traduire son énergie que sa grâce. L'orchestre lyonnais s'est trop conformé à ces habitudes. Les nuances, les finesses, les détours subits, les fuites rapides, les soupirs légers, les ombres entrevues, les imperceptibles parfums qu'étaient-ils devenus? Je voyais bien encore les grands pâtres danser; mais où étaient les fleurs de la prairie écrasées sous leurs pas? au delà des limites de ce qu'on peut entendre, où était ce je ne sais quoi qu'on n'entend plus? On ne devrait jamais prendre un archet pour jouer Beethoven, sans avoir lu le *Songe d'une nuit d'été*, ou la *Tempête* de Shakespeare.

L'ouverture des *Francs-Juges* de Berlioz, et la *Marche triomphale* de Ries ont été exécutés avec succès. Berlioz a surtout vu dans Beethoven le Michel-Ange; et il a reproduit avec une rare franchise l'énergie de son modèle. Les instruments à cuivre, qui ont ici plus d'audace que les instruments à corde, ont trouvé dans son ouverture une belle occasion d'éclipser leurs rivaux. Quant à la *Marche* de Ries, c'est un

Digitized by Google

de ces morceaux corrects, lucides et bruyants qui exigent plus de force que de souplesse de la part des artistes.

Les morceaux de chant qui ont rempli les intervalles de la musique instrumentale ont été choisis au gré des exécutants; ce serait outrepasser le droit de la critique que de leur en demander compte. Contentons-nous de louer le zèle des dames et des jeunes gens qui ont bien voulu affronter le jugement public avec les artistes qui sont habitués à le capter. Schubert a ici des interprètes pleins de sensibilité et d'intelligence ; il y formera avec le temps une école sérieuse qui détruira peu à peu le faux goût et qui utilisera cette masse magnifique de choristes dont la vigueur et la précision se sont signalées dans les fragments du *Siége de Corinthe*.

Les applaudissements n'ont point manqué aux artistes parisiens qui ont prêté leur concours aux deux concerts. Dans l'air des *Nozze di Figaro*, nous avons retrouvé Levasseur, tel qu'il est à Paris dans ses meilleurs jours , avec cette fermeté mâle et pure qui est le caractère de son talent. Mlle Joly, qui est justement applaudie sur la scène de Lyon, avait montré dans les morceaux de la *Lucia* ce timbre qui vibre si pleinement, cette conscience qui épelle scrupuleusement chaque note ; on on a pu voir, ce qui manquait à ces qualités lorsque Mlle Rieux est venue chanter son air favori de *Robert*; sa manière de phraser, large et expressive, a brillé tout à coup comme la lumière, qui semble prêter la vie à la nature, en lui donnant la forme et la couleur. Par sa voix, par son intelligence, par ses traits même, Mlle Rieux paraît destinée à recuillir l'héritage que Mlle Falcon laisse, dit-on , vacant. Qu'elle sache, comme son modèle, unir à la sage méthode du Conservatoire, ces audaces que l'ame soutient, que le goût autorise, et sans lesquelles il n'y a plus aujourd'hui d'art véritable !

Nous serions injustes si nous passions sous silence une des particularités les plus intéressantes du premier concert. Huit

Digitized by Google

pianos avaient été préparés pour seize dames qui y ont exécuté l'ouverture de la *Sémiramide*. Ces trente deux mains charmantes, ont fait avec leurs cent soixante jolis doigts, la meilleure musique du monde ; il y avait déjà dans ces seize jeunes têtes, admirablement accouplées, une harmonie qui rendait difficile pour celle des instruments.

On ne saurait trop louer le bon sens avec lequel on a su se préserver de ces difficultés, dont l'aridité même fait ordinairement tout l'éclat, et qui attristent l'ame sans recréer seulement les oreilles. Mais en fuyant les oiseux divertissements de la science, on devrait aussi, à ce qu'il me paraît, aimer davantage la mélodie. J'ai entendu dire, par un artiste, bien capable de porter un jugement équitable en cette matière, que la présence de deux grands fleuves détendait singulièrement les fibres et amollissait le gosier de la population de Lyon ; il est bien certain que là seulement où le peuple chante, on peut voir le goût de la mélodie se développer. Mais plus le climat est rebelle, plus on doit faire d'efforts pour en triompher, et pour assurer aux habitants l'entière jouissance des dons que la nature a accordés à l'homme. En finissant nous demandons la permission de dire toute notre pensée.

Lyon est une ville qu'on voit toujours avec étonnement et avec plaisir. Les collines aux pieds desquels elle est assise, ses grandes constructions, ses fleuves jumeaux, lui donnent un aspect particulier de grandeur et d'énergie qu'on ne trouve nulle autre part. Quelques-unes de ces vieilles villes italiennes, qui ont laissé une trace si brillante dans l'histoire industrielle et politique, peuvent seules lui être comparées. Mais il lui manque encore un ornement qu'elle doit envier à ses devancières. Dans toutes les cités, dans tous les temps l'industrie n'est parvenue à l'apogée de ses richesses et de ses merveilles, que lorsqu'elle s'est vigoureusement appuyée sur le sentiment des arts.

Digitized by Google

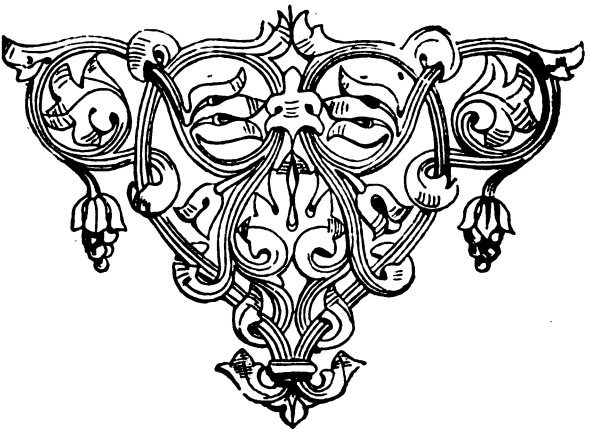
Venise et Florence, Anvers et Amsterdam n'ont été les reines du monde, que lorsqu'à côté de leurs comptoirs et de leurs entrepôts, elles ont vu s'élever des écoles d'architecture, de statuaire, de peinture et de musique. Partout où il y a des teinturiers, il faut qu'il y ait de grands coloristes; partout où il y a des tailleurs de pierre, il faut qu'on voie naître des architectes et des sculpteurs. C'est à cet indice que vous reconnaîtrez les grandes prospérités qui arrivent à leur sommet. Lyon n'a point encore donné ce signe; c'est ce qui prouve qu'elle n'est point encore parvenue au degré de splendeur qu'elle doit atteindre. Mais qu'on ne s'y trompe point, il faut qu'elle y monte bientôt, ou qu'elle craigne de décheoir. Au milieu de ces forces inusitées que l'activité et l'intelligence humaines déploient aujourd'hui en Europe, on doit ou s'attendre à être éclipsé, ou songer à dépasser tout le monde.

C'est aux grandes familles commerciales de la cité à méditer l'exemple de celles des républiques d'Italie; prodiguer aujourd'hui leur fortune pour encourager les arts, est la vraie manière d'assurer celle de leurs descendants. Lyon a déjà, il est vrai, dans son palais Saint-Pierre, un Musée et des Ecoles dont elle est fière; mais l'enthousiasme, sans lequel on ne fait rien de grand, manque aux maîtres, aux élèves, au public lui-même. Comment l'exciter? En montrant que la ville peut suffire à l'existence et aux jouissances de ses enfants, en élevant des monuments qui fassent leur orgueil, en créant un Conservatoire où l'on donne à l'émulation toutes les occasions de se développer, en accordant aux Facultés nouvellement instituées un asile qui réponde mieux à l'empressement et à la distinction des auditeurs, en éclairant l'intelligence et le goût par tous les enseignements nouveaux que la France envie encore aux nations étrangères, en fondant des concours, non seulement pour les arts utiles, mais

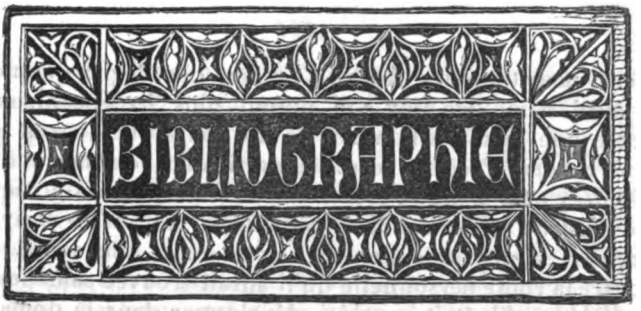
Digitized by Google

surtout pour les beaux-arts qui fécondent le génie de l'homme en échauffant son imagination, et qui lui ouvrent dans tous les sens la carrière du grand, du vrai et du beau. Tels sont les vœux que forme pour la ville de Lyon un homme qui est heureux d'avoir été accueilli dans ses murs comme un de ses enfants.

Hippolyte Fortoul.



Digitized by Google



FEUILLES AUX VENTS, poésies d'Aimé De Loy, un vol. in-8°. — Lyon, imprimerie de L. Boitel. — 1840, chez tous les libraires. —Prix : 6 fr.

Les lecteurs de la Revue connaissent la vie aventureuse et tourmentée d'Aimé De Loy, qui nous a été retracée d'une manière si saisissante par M. A. Couturier, dans une notice qui figure en tête des *Feuilles aux vents*. Cette existence, qui ne fut qu'un perpétuel voyage, explique comment le poète, avec un talent capable d'une grande œuvre, a dépensé son inspiration en fragments semés avec insouciance dans tous les pays qu'il a traversés. Comme Béranger l'a dit de lui, il ne lui a manqué que le temps de s'asseoir pour relire et retoucher ses œuvres. Il mourut en condamnant lui-même ses vers à l'oubli, avec cette conscience de l'homme qui sent qu'il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, et que le temps lui a fait défaut pour s'emparer de son idéal. De pieuses mains ont restitué aux amis de la poésie les nobles prémices de son génie. Sa vocation, si tristement interrompue, éclate à chaque page de ce volume. Un monument inachevé peut donner la mesure de la puissance de l'artiste. Le vrai poète et le vrai peintre se décèlent à leurs ébauches. Personne ne se méprend sur leur valeur parmi ceux qui ont reçu quelque étincelle du feu sacré; il y a entre tous les membres de la grande famille de la muse, une franc-maçonnerie intime, qui leur fait reconnaître un frère au moindre signe. Combien de poètes qui n'ont chanté qu'à deux, et dans l'ombre, et qui ont fait leurs preuves, pour les plus sévères, dans un sonnet, dans une strophe. Dix vers peuvent renfermer la perle qu'on chercherait en vain à travers dix volumes. Quelques fragments, voués au feu comme l'Enéide, ont

Digitized by Google

sacré, pour toujours, André Chénier. Les élégies que nous a laissé Aimé De Loy, le posent plus irrévocablement poète que bien des hommes de nos jours qui ne sont pas sans renom. Préciser le sceau particulier, qui marque les *Feuilles aux vents*, c'est chose difficile pour la critique. Ce n'est qu'à la seconde époque de sa vie, qu'un écrivain acquiert sa physionomie. De Loy est mort sans avoir rencontré la route personnelle qu'il aurait trouvée sans doute, et l'idée qu'il était appelé à développer dans le domaine de la poésie. Il n'y a donc pas dans ses écrits d'idée générale, devenue sienne; il y a, comme pensée dominante, ce qui envahit tout d'abord l'ame du jeune homme, ce qui sera le thème éternel de la musique du cœur ; l'amour ; c'est là le souverain mobile de l'inspiration d'Aimé De Loy. Il lui doit, à notre avis, ses accents les plus purs et les plus profonds. L'amour, tel qu'il le ressent et tel qu'il l'exprime, est plein d'un spiritualisme élevé ; la pensée chrétienne y paraît quelquefois, la mélancolie y domine. L'amour, ainsi compris, a servi de texte a bien des élégies depuis Lamartine, et l'on a bien abusé de l'ordre de sentiments et d'images où a puisé le chantre d'Elvire. Il s'est formé sur ce sujet une langue banale que beaucoup de gens ont parlé sans l'avoir comprise ; mais tout œil exercé démêle vîte ce qu'il y a de faux et de conventionnel dans les vers qui n'ont pas traversé le cœur avant d'arriver au bout de la plume. Ceux d'Aimé De Loy ont quelque chose de sérieusement vrai ; sa tristesse et sa passion ne sont point empruntées : il a senti avant d'avoir chanté; il a souffert autrement qu'à torturer des hémistiches; il a pu changer souvent d'idoles, mais son aspiration vers le vrai Dieu a été réelle et incessante. Ses pièces les plus remarquables sont celles dont l'amour est l'objet, et, parmi celles-là, on ne sait laquelle préférer ; il n'en est pas une qui n'enchante par la tendrese et la mélodie. Les morceaux adressés à divers grands personnages de notre temps, ceux qui ont une intention philosophique et qui sortent de l'expression des sentiments, nous ont paru inférieurs aux autres. La poésie d'Aimé De Loy porte les traces d'une grande érudition, peut-être même ces traces sont elles trop fréquentes. Si la nouveauté des images en ré-

Digitized by Google

sulte parfois, souvent elles apportent l'obscurité; mais l'auteur des *Feuilles aux vents*, est plus érudit que penseur; peut-être s'il eut pu mûrir son œuvre se serait-il revélé à nous sous cette face; mais la beauté de son imagination et de ses sentiments suffit pour en faire un vrai poète, n'eut-il qu'à un moindre degré, sa plus éminente qualité, le style. C'est par là, par cette divine harmonie du langage qu'il se distingue de la foule de nos poètes sécondaires. Sa langue est d'une grâce et d'une pureté parfaite, différente de cette langue terne et fade que les faiseurs d'opéras comiques, siégeant à l'Institut, considèrent comme le seul français possible; différente aussi de cet idiome âpre et rugueux sorti de la réaction contre le vieux style académique. C'est une langue classique dans la saine acception du mot. En cela, De Loy présente un rapport frappant avec un autre poète, mort comme lui, jeune et malheureux, Hégésippe-Moreau, qui nous paraît se rattacher un peu par le style à Béranger, celui de tous les poètes de nos jours, qui a parlé la langue la plus semblable à celle du XVIIe siècle. Si le mérite du style est le principal élèment de vitalité pour une œuvre littéraire, celle d'Aimé De Loy ne sera pas oubliée de longtemps, conservée qu'elle sera aussi par ce parfum intérieur qu'on ne peut définir, ce fluide qui pénètre les ames, qui n'a point de nom, et qui est la poésie.

En terminant cette courte notice, nous ne pourrons nous empêcher d'adresser des remercîments sincères aux amis soigneux de la mémoire d'Aimé De Loy qui ont recueilli ses *Feuilles aux vents*; par cette publication MM. Couturier, Coignet et Boitel ont bien mérité de tous ceux qui aiment les beaux vers; elle aura du retentissement jusque dans la presse parisienne, si peu soucieuse de tout ce qui se publie en province; car, nous ne craignons pas de le dire, les poésies d'Aimé De Loy appartiennent désormais à la littérature nationale. Ce volume, imprimé avec l'élégance et le goût qui caractérise tout ce qui sort des presses de M. Léon Boitel, est précédé d'un portrait de l'auteur et de la notice sur sa vie qui a paru dans le précédent numéro de la *Revue du Lyonnais*, morceau vraiment remarquable par la verve et le coloris du style,

Digitized by Google

et qui donne une idée parfaitement juste de ce que fut Aimé De Loy.

V. DE LA PRADE.

DE LA NÉCESSITÉ ET DES MOYENS DE RENDRE LA SAONE NAVIGABLE POUR LES BATEAUX A VAPEURS DANS LA TRAVERSÉE DE LYON.— Imp. de BAJAT, à la Guillotière, 1839.

DU CHOIX A FAIRE ENTRE LES MOYENS PROPOSÉS POUR AMÉLIORER LA NAVIGATION DANS LA TRAVERSÉE DE LYON. — Imp. de BAJAT, à la Guillotière.—1840.

Ces deux brochures ont été successivement publiées par M. A. Hodieu. Nous devons savoir gré à l'auteur de s'être obstinément attaché à une question aussi importante pour notre cité. Il est, en effet, d'une grande utilité pour le commerce du transit que les paquebots à vapeur du Rhône et de la Saône communiquent entre eux afin que les marchandises puissent passer des uns aux autres par un simple transbordement au lieu d'être transportées à grands frais au moyen de voitures et de charrettes qui encombrent nos rues. Mais pour obtenir ce résultat, il y a plus d'un obstacle à surmonter. Les ponts principaux sur la Saône: celui de la Mulatière, par sa construction oblique, ceux de Chalons et de Tilsit, par le peu d'élévation de leurs arches, gênent ou barrent le passage et présentent des difficultés et des dangers. 2° La Saône sur quelque points n'offre pas une profondeur suffisante, et, à de certaines époques de l'année, il y manque la quantité d'eau nécessaire pour la navigation.

Pour vaincre ces obstacles plusieurs moyens sont proposés. S'agit-il de choisir ? Malheureusement on n'en est pas encore là, aussi ne cherchons-nous pas à nous prononcer sur une question qui n'est pas encore éclaircie et qui demande des études et des connaissances spéciales. Nous aimons à penser que le gouvernement, frappé de la nécessité de s'occuper d'une amélioration si pressante et d'une utilité si incontestée, prendra en considération les observations qui lui sont adressées. Et pour entrer dans l'examen du système développé par M. Hodieu, nous attendrons que le gouvernement ait ordonné aux hommes de l'art qu'il a sous sa direction des études sérieuses et réfléchies. Jusques là il nous suffit de constater une ré-

Digitized by Google

clamation qui nous semble fondée et à laquelle, soit dans l'intérêt de notre cité, soit dans celui du commerce, on ne peut se refuser de faire droit. Le lieu de jonction du Rhône et de la Saône, ces deux puissants moyens du transport, est le point qui unit le nord et le midi de la France. S'il n'y avait entre eux aucune communication il faudrait en créer une. Il est donc important puis qu'elle existe de ne pas entraver un avantage que nous tenons de la nature.

LES PÉLERINAGES AUX SANCTUAIRES DE LA MÈRE DE DIEU.
Lyon, Périsse, 1 vol. in-18.

Il y a, dans le catholicisme, un culte d'une merveilleuse tendresse et d'une incomparable sainteté, celui de la Vierge Marie. Est-il rien de si touchant et de si pur que cette humble jeune fille, devenue la mère du Christ, et dont les siècles se redirent la gloire et les prérogatives, lui élevant des temples, lui dressant des autels, sur les cimes des monts, aux flancs des coteaux, dans le sein des vallées ; la célébrant sur la lyre des poètes ; la divinisant sous le ciseau des Phidias, et sous le pinceau des Apelles chétiens ? C'est un frappant spectacle que celui des chapelles et des basiliques érigées en l'honneur de Marie ; c'est aussi une poétique chose que le récit des pélerinages qui se font à ces lieux sacrés, et de ces pieuses théories que des mois ou des jours choisis ramènent chaque année, pour des besoins sans cesse nouveaux, pour des tristesses à consoler, pour des joies à affermir, pour de secrètes faveurs à implorer.

Un jeune prêtre, M. l'abbé Pouget, a eu l'heureuse pensée de décrire les divers pélerinages qui attirent les chrétiens aux pieds de la Vierge Marie, et d'en raconter fidèlement l'histoire. Il y a, dans un tel plan, deux faces à considérer : ici, la science purement profane ; là, au contraire, la piété. L'une et l'autre ne peuvent qu'y gagner, car à ces pélerinages se rattachent des particularités, des faits de tout genre ; et, en même temps que le savoir y cherche la nourriture, la foi vient y puiser des inspirations et des pensées meilleures encore.

Le volume publié d'abord par M. l'abbé Pouget, mais qui sera suivi de deux autres, croyons-nous, renferme

Digitized by Google

trente-un chapitres, et l'histoire conséquemment d'autant de pélerinages. Ce volume présente ceux du mois de mai. La portion scientifique est traitée avec un soin scrupuleux; le style est pur et net, parfois coloré, quand le sujet le demande.

F.-Z. C.

ELOGE HISTORIQUE DE G.-A. BOUCHET, ancien chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, par le docteur ROUGIER, secrétaire-général de la Société de Médecine de Lyon.

Le docteur Bouchet était un de ces hommes rares qui laissent après eux de sincères regrets et de longs souvenirs. Jamais médecin lyonnais ne jouit d'une popularité plus large et mieux justifiée. Sa mort fut une calamité publique et les larmes qu'elle fit répandre couleront longtemps encore. La Société de Médecine de Lyon est donc bien venue à déposer un nouvel hommage sur cette tombe déjà saluée du dernier adieu par plusieurs de ses membres. Elle a su trouver un éloquent interprète de ses regrets et de ses sentiments dans son secrétaire-général, M. le docteur Rougier, qui, dans cette circonstance, a réclamé le privilége de ses fonctions pour parler une fois encore de celui qui fut son maître et son ami. Eloge du cœur de Bouchet, ce discours fait aussi l'éloge du panégiriste, qui a compris que, dans la profession médicale surtout, rien ne rehausse plus un beau talent que son alliance intime avec les qualités du cœur. Ecrite avec la simplicité élégante et la chaleur du style que l'on rencontre si rarement dans les éloges académique, cette notice restera comme un monument élevé par la médecine lyonnaise à l'un des hommes qu'elle s'énorgueillit le plus d'avoir compté dans ses rangs et occupera une place honorable dans la biographie des Lyonnais dignes de mémoire. C. F.

CHRONIQUE LOCALE.

La chaire de notre Eglise de Saint-Jean est aujourd'hui magnifiquement inaugurée par la parole d'un jeune prédicateur, qui appartient à une famille connue dans cette ville, M. l'abbé Deplace. Il est difficile de porter plus loin, dans l'éloquence religieuse, la force d'une logique lucide et pénétrante, la gravité d'une science ferme et serrée, le sentiment enfin d'une morale pratique et vivifiante. M. l'abbé Deplace, dont le genre se rapproche quelque peu de la manière de l'abbé de Ravignan, nous semble s'élever à sa hauteur presque, et cela, sans ambition de phraséologie, sans contention d'esprit, car l'orateur se fait oublier, mais il frappe par une dialectique serrée, et par un sentiment qui remue et passionne vivement.

Digitized by Google

Par une matinée d'avril.

Sors de ta ruche obscure et vole, ô jeune essaim !
Doux rêves que l'hiver enchaînait dans mon sein
Allez, chantez sur l'aubépine !
Le soleil vous invite, ô mes oiseaux chéris,
L'herbe est verte aux sillons, et les pêchers fleuris
Teignent de rose la colline.

Pour me les dire après, écoutez tous les sons ;
Volez du thym au myrthe, et du chêne aux buissons ;
Effleurez de vos pieds l'eau vive ;
La fumée a terni votre aile aux cents couleurs,

Digitized by Google

Baignez-vous dans l'air plein d'ineffables senteurs
L'ame s'y lave et s'y ravive !
Dansez sur les rameaux jaillissants ou ployés ;
Buvez-y la rosée et la sève ; voyez
Dans le berceau de toutes choses ;
Voyez les nids se faire et les bourgeons s'ouvrir,
Voyez comment l'on aime et comme on doit fleurir,
O mes colombes, ô mes roses !

Car, c'est le beau printemps, charme de l'univers !
O mes rêves, partez ! les jardins sont ouverts
Où l'abeille se rassasie ;
Puisez à tout calice, allez, dans les ravins,
Sur les coteaux de vigne et sous les noirs sapins,
Chercher le miel de poésie !

Victor de La Prade.

Digitized by Google

A Monsieur Edgar Quinet.

Dieu vous a dit, o poète ;
« Pour l'humble fleur du vallon
« Qui tremble et courbe la tête
« Au souffle de l'aquilon,
« Sois une fraîche rosée,
« Et sur sa tige brisée
« Fais briller un doux rayon.

« Pour l'oiseau dont le ramage
« S'exhale dans le désert,
« Sois le rameau de feuillage
« Qui met son nid à couvert,
« Pour sa plainte cadencée
« Qu'il naisse dans ta pensée
« Un harmonieux concert.

« Sois pour l'exilé qui pleure
« Un zéphir tiède et joyeux ;
« Et porte dans sa demeure
« Quelque souvenir pieux ;
« Aux douleurs de son martyr
« Mêle un accord de ta lyre
« Pour qu'il regarde les cieux ! »

Digitized by Google

Je suis la fleur triste et frêle
Qui gémit au gré des vents ;
Que l'aquilon sur son aile
Porte en des climats changeants.
Dans la goutte de rosée
Ma pauvre tige brisée
Retrouverait son encens !

Je suis l'oiseau solitaire
Qui chante un hymne de pleurs ;
Et nul écho de la terre
Ne répond à mes douleurs :
Si le rameau de feuillage
Abritait mon doux ramage,
Le désert aurait des fleurs !

Je suis aussi l'exilée
Qui cherche ses rêves d'or ,
Et son enfance envolée,
Le toit ou son aïeul dort.
O doux zéphir que ta lyre
Dans un son vienne me dire :
Dieu te garde un meilleur sort.

Et pour ce miel sans mélange
Que votre main versera,
O doux poète, en échange,
Le Seigneur vous donnera
Une brillante auréole,
Une divine parole
Que le monde bénira ?

Mlle Anaïs Biu.

Digitized by Google

L'arc de triomphe du Carrousel.

Un jour Il décréta qu'un marbre glorieux,
Se déployant dans l'air en pompeuses arcades,
Immortaliserait cent mille camarades
Avec lui passés demi-dieux.

Allons, allons, dit-il, artistes à l'ouvrage !
Faites de ce trophée, à la guerre, au courage
Une noble création.
Que le peuple français trouvant sur chaque face
De ses lointains travaux une savante trace
Tressaille d'admiration ;
Qu'en passant l'étranger, frappé par la victoire,
Salue avec respect ces fastes de la gloire
De notre grande nation.

— Sire, nous voilà prêts. En style d'épopée
Du vainqueur de Carthage, ou bien du grand Pompée
Nos marbres diront les hauts faits ;
Nous représenterons votre armée intrépide
Sous la toge romaine, en tunique, en clamyde,
Volant de succès en succès,
Et nous invoquerons le beau nu de l'antique ;
Car, Sire, croyez-nous, rien n'est moins héroïque
Qu'un héros en habit français.

Digitized by Google

— Qu'entends-je ? Au monument que j'élève à mes braves
Vous voulez imposer les étroites entraves
De vos routines d'atelier !
Et, mentant à la France, à l'Europe, à la terre,
Sous les dehors trompeurs d'une gloire étrangère
Les ensevelir tout entiers !
Et le peuple qui rit de vos rêves fantasques
Au lieu de ses héros n'aurait que de vieux masques
Insultant ses jeunes lauriers !

Non, non, telle qu'elle est, faites-moi mon armée ;
Soyez grands, s'il se peut, comme sa renommée,
Vous n'êtes encor que des nains.
Aux plus simples détails que le ciseau s'attache,
Je veux des cavaliers voir le flottant panache
Et les guêtres des fantassins ;
L'art n'est rien s'il n'est vrai, c'est le vrai que j'admire.
Le redoutable habit des soldats de l'empire
Vaut bien celui de vos Romains.

De toute sa hauteur, cette fière pensée
Tombant sur la routine étourdie, affaissée,
A l'aigle il fallut obéir.
De notre beau pays l'histoire colossale
Ne fut point travestie en obscure vassale
D'un passé qu'elle fait pâlir.
Et des peuples éteints l'antique friperie
Ne déshonora plus les fils de la patrie
Légués par nous à l'avenir.

Arthur Guillot.

Lyon, 1824.

Digitized by Google

Les deux Roses,

Fable.

> Le raisonner tristement s'accrédite :
> On court, hélas ! après la vérité :
> Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.
>
> VOLTAIRE.

Par un beau ciel de printemps
Dans un jardin brillaient deux roses,
Nobles et chastes sœurs, écloses
Sur une tige en même temps.
On l'a dit, les plus belles choses
Souvent ont le pire destin.

Témoin ces tendres fleurs qui n'eurent qu'un matin ;
Témoin tant de filles si belles,
Autres fleurs, et mourant à l'aurore, comme elles.
Mais poursuivons notre dessein.

Nos roses n'eurent pas une même fortune :
Un jeune homme, allant voir sa maîtresse, en prit une ;
Un savant cueillit l'autre ; et, tous deux, devisant,
Côte à côte marchaient, l'amant divinisant
La reine des jardins, l'autre l'analysant.
Au dire du premier, la rose est la merveille

Digitized by Google

De l'empire de Flore : elle a tout, la beauté,
La grâce, les parfums, et l'amant enchanté
Croit, en la respirant, qu'une bouche merveille
Sous ses lèvres a palpité ;
Qu'une voix embaumée à sa voix s'y réveille.
Elle plaît au poète, aussi bien qu'à l'amant,
Et sa courte durée est un enseignement ;
Oui, la rose, tombant au matin, nous convie
A cueillir au printemps les roses de la vie :
Horace nous l'a dit. Pendant ce beau discours
Le savant se taisait. Ces gens-là vont toujours
Au dernier mot en toute chose.
Or, celui-ci sondait, d'un regard curieux,
Le calice mystérieux.
Remontant hardiment de l'effet à la cause,
Il se tourmente, il veut savoir
Quelle main, quel secret pouvoir
Peint de blancheur le lys, teint d'incarnat la rose.
Il ne le trouvait point, et toujours plus avant
Il fouillait en jetant les pétales au vent.
Bientôt, cette rose si belle
De débris joncha le chemin,
Et le savant n'eut dans la main
Qu'un tronçon de bois vert, qu'une épine cruelle...
Et même il s'y piqua, si l'histoire est fidèle.

Laissons quelques secrets entre le ciel et nous ;
Et, sans vouloir donner raison de toutes choses,
Cueillons, humbles de cœur, les biens comme les roses :
C'est le plus court et le plus doux.
Une erreur qui nous plaît, consolante chimère,
Berce de rêves d'or notre vie éphémère,
Tandis que, trop souvent, hélas, la vérité
Ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

Auguste Desportes.

Digitized by Google

ÉCOLE

DE LA MARTINIÈRE.

ÉTAT DE LA QUESTION.

Depuis près de cinq ans, de graves débats se sont élevés entre l'Académie de Lyon et la commission exécutive chargée par le Conseil municipal de la direction de l'école La Martinière. Des mémoires et des rapports ont été publiés de part et d'autre, et ce serait manquer à notre mission que de garder plus longtemps le silence sur une question si intéressante pour notre cité. Nous allons d'abord nous efforcer, avant de formuler une opinion, d'établir avec clarté et impartialité les points sur lesquels la discussion repose.

Digitized by Google

ÉTAT DE LA DISCUSSION.

Les dernières dispositions du major-général Martin, en faveur de sa ville natale furent connues en France dans l'année 1803, et l'article 25 de ce testament était ainsi conçu :

« Je donne et lègue la somme de deux cent mille sicka rupies, pour être déposée dans les fonds à intérêts les plus sûrs de la ville de Lyon, en France, et régie par les magistrats de cette ville, sous leur protection et contrôle. Cette somme, mentionnée ci-dessus, doit être placée, comme je l'ai déjà dit, dans un fonds portant intérêt. Cet intérêt doit servir à établir une institution pour le bien public de cette ville, et les académiciens de Lyon doivent désigner la meilleure institution qui puisse être constamment supportée avec l'intérêt de la somme susnommée. »

Par suite de difficultés déplorables, et qu'il est inutile de rapporter ici, ce ne fut que cinquante-trois ans après le décès du donateur que sa volonté fut exécutée, — l'école de La Martinière ne fut ouverte que le 2 décembre 1833; — soit que les droits de la Municipalité et de l'Académie n'eussent pas été clairement établis par le testament, soit que la traduction de l'acte sur lequel s'appuyaient les prétentions des uns et des autres se prêtassent à des interprétations diverses, ce ne fut qu'en 1831 qu'une ordonnance royale vint, d'une manière légale, en déterminer le sens. L'Académie en votant, dans sa séance du 25 août 1832, des réglements conformes aux dispositions de cette ordonnance, le Conseil municipal, en les approuvant par sa délibération du 20 septembre même année, et le gouvernement, en leur donnant sa sanction définitive par une nouvelle ordonnance royale, en date du 1er octobre 1833, avaient fixé, d'une manière définitive, sans ré-

Digitized by Google

serve de tout droit ultérieur, et l'emploi des libéralités du major-général Martin, et le système d'administration qui devait régir l'école La Martinière. Dès ce moment, les attributions de ceux à qui devait être confiée cette administration, les droits et les devoirs de chacun des employés de cette institution étaient et ne pouvaient être consignés que dans ces réglements et ordonnances. Aujourd'hui une contestation animée s'élève entre la Commission exécutive de l'école La Martinière et l'Académie au sujet des attributions du Conseil de perfectionnement, cette contestation porte sur le droit revendiqué par ce corps savant de pouvoir apporter, dans cette institution, tous les changements qu'il jugera convenables, et sur la valeur de ces changements. Par suite des rapports du Conseil de perfectionnement et des discussions auxquelles ils donnèrent lieu, l'Académie crut devoir réviser son réglement dans son entier, et en refaire un nouveau qu'elle adopta, sous le titre de *Statuts de La Martinière*, dans sa séance du 11 août 1836. Cette décision fut adressée à M. le préfet pour être soumise à l'approbation du gouvernement. Après en avoir donné connaissance à M. le maire et à M. l'exécuteur testamentaire du major-général Martin, M. le préfet demanda l'avis du Conseil municipal. Depuis lors, quatre ans se sont écoulés et rien n'est encore décidé. En attendant qu'il plaise aux pouvoirs compétents de fixer la destinée d'une des plus utiles de nos institutions, l'opinion publique, juge dont les arrêts ont bien aussi leur importance, est appelée à prononcer. Dans ce débat deux choses sont en question :

1° Quels sont les droits de l'Académie et dans quelles limites doivent-ils s'exercer ?

2° Quels sont les perfectionnements proposés ? — Sont-ils admissibles ?

Ce sont là les seuls points qu'il importe d'examiner.

Digitized by Google

DROITS DE L'ACADÉMIE.

L'origine du droit de l'Académie est dans le testament du major-général Martin. — La faculté d'exercer ce droit résulte de l'ordonnance royale de 1831, laquelle explique dans quelles limites il devait être renfermé, et, enfin, la sanction de ce qui a été fait se trouve dans la dernière ordonnance royale de 1833 approuvant le réglement de l'Académie et fixant le traitement du directeur et du régisseur de l'école. La jouissance du droit donné par le testament est donc un fait accompli et sur lequel il n'est plus permis de revenir. Aux termes de l'article 25, les académiciens ont désigné la meilleure institution, ils ont plus fait, ils l'ont créée. Ils ont accepté leur mission telle qu'elle était définie par l'ordonnance de 1831; ils l'ont remplie et ils ont été approuvés par le gouvernement. Aujourd'hui, le mandat donné par le testament est expiré, il ne peut plus en être question. — Mais, de l'accomplissement de ce mandat il est résulté un nouvel état de choses dans lequel et par lequel les attributions de chacun, relativement à l'institution de La Martinière, demeurent fixées. Un réglement existe, fruit d'une ordonnance royale et sanctionné par un autre. C'est une loi qui survit à la volonté qui l'a créée. Il est donc évident alors que les prétentions de l'Académie ne peuvent être fondées que sur le réglement et l'ordonnance qui y a été annexée par elle-même; que chercher des titres ailleurs, ce serait inutilement vouloir embrouiller la question. Et que veut l'Académie? refaire l'acte constitutif de l'institution. En vertu de quels titres s'arrogerait-elle ce droit? Nous ne voyons dans les réglements que l'article 27 sur lequel il lui soit possible de s'appuyer. Cet article est ainsi conçu :

Digitized by Google

« Une Commission, composée du président de la Commission exécutive, du directeur de l'école, d'un des professeurs délégué par ses collègues, de six membres de l'Académie désignés par elle, et d'un membre de la Société d'Agriculture de Lyon désigné par cette Compagnie, est attachée à l'école de La Martinière sous le titre de Conseil de perfectionnement.

« Les attributions de ce Conseil de perfectionnement sont de faire annuellement à l'Académie un rapport sur le nombre des élèves de l'Institution, sur le degré d'instruction qu'ils y acquièrent, sur le succès de leur apprentissage dans les arts et métiers à la sortie de l'école, et sur les modifications qu'il serait utile d'apporter au plan d'organisation de l'instruction.

« Le Conseil de perfectionnement ne peut prendre aucune décision, l'Académie, réunie en assemblée générale, ayant seule le droit et le pouvoir d'arrêter toutes les dispositions relatives à l'Institution de La Martinière. »

Or, cet article est loin de pouvoir recevoir une semblable interprétation. Modifier, perfectionner, ce n'est pas refaire. Par cette disposition c'était un devoir que l'Académie s'imposait plutôt qu'un pouvoir qu'elle se réservait ; elle se donnait pour mission de travailler constamment à la recherche des améliorations qui pouvaient faire fleurir l'Institution ; mais cette mission, elle ne se l'est pas spécialement réservée, puisque, par l'article 26, elle institue un prix en faveur des auteurs des meilleurs écrits sur ce sujet. Du reste, cet article présente des ambiguités et ne saurait être apprécié qu'en consultant la pensée, l'esprit du règlement ; or, cet esprit ne peut se retrouver que dans l'ordonnance de 1831, le seul acte légal qui détermine l'étendue du mandat académique et impose la manière dont il doit être rempli. Cette ordonnance dit que l'école La Martinière doit être administrée, sous l'au-

Digitized by Google

torité et la surveillance du préfet, par une Commission procédant suivant les règles établies pour l'administration des hospices, commission composée du maire, de l'exécuteur testamentaire et de sept membres choisis par le Conseil municipal. Il est donc certain que l'intention du gouvernement a été de laisser aux délégués de la municipalité le soin d'administrer l'Institution, à l'Académie celui de s'occuper du perfectionnement à apporter dans l'enseignement sans renoncer toutefois à son droit incontestable de veiller sur les administrateurs, comme de prononcer sur le mérite des innovations. — Dans cet état de choses, les droits de l'Académie se réduisent à proposer les modifications qui lui paraîtront convenables, à adresser au Gouvernement, relativement à La Martinière, toutes les observations que lui suggérera son intérêt pour l'Institution, mais rien de plus. — En bonne administration, il ne saurait en être autrement. Il est impossible qu'un gouvernement puisse confier à un corps qui, se recrutant par lui-même, vit d'une existence excentrique et indépendante de toute action gouvernementale, une administration un peu importante. — Cela établi, il ne reste plus qu'à apprécier les propositions de l'Académie concernant l'enseignement.

RÉFORMES DANS L'ENSEIGNEMENT SCIENTIFIQUE ET THÉORIQUE.

Rien ne prouve mieux combien serait dangereux pour l'Institution La Martinière le pouvoir auquel aspire l'Académie, que l'examen des réformes proposées par elle, et l'importance donnée, dans les rapports du Conseil de perfectionnement, à des idées peu importantes en elles-mêmes. Car rien n'est plus contraire au développement et à la prospérité

Digitized by Google

d'une œuvre semblable que le défaut de persévérance dans les méthodes adoptées, et d'unité dans la direction supérieure. Pour prouver ce que nous avançons, examinons, une à une, les propositions académiques. Ces propositions sont de deux espèces : les unes auraient pour but de changer le système d'enseignement adopté par les hommes spéciaux que le Conseil municipal a chargé de l'administration de l'école, et les autres de modifier seulement ce système dans quelques-uns de ses détails.

Commençons par ces dernières. — L'Académie demande la suppression du cours de grammaire et d'écriture. Si ce cours est autre chose qu'un exercice rapide auquel les élèves consacrent peu de temps et dont le seul but est de conserver les connaissances acquises par eux avant leur entrée à La Martinière, nous nous rangeons de l'avis de l'Académie, quoique par des motifs bien différents. Ainsi, nous n'admettrons jamais que l'instruction puisse nuire aux professions industrielles, encore moins qu'il y ait danger de *déclasser* ces enfants en leur donnant des lumières au dessus de leur position ; ces idées ne sont plus de notre époque, — il n'y a pas de position à laquelle tout citoyen ne puisse légitimement aspirer, — la société doit fournir à tous les seuls moyens honnêtes d'y arriver, c'est-à-dire la possibilité d'acquérir les capacités nécessaires pour les occuper utilement dans l'intérêt de la Société. C'est ainsi que nous entendons l'égalité, c'est ainsi qu'elle est consacrée aujourd'hui par nos lois et par nos mœurs. Mais il nous semble que le but spécial de La Martinière étant de donner aux enfants du peuple les connaissances scientifiques capables de les diriger dans les travaux industriels auxquels ils peuvent être appelés, l'enseignement devrait être exclusif sur ce point; —les élèves, dans ce cas, ne devant être admis qu'autant qu'ils auraient déjà reçu des connaissances préliminaires. — L'Académie vou-

Digitized by Google

drait, en outre, que dans le cours de dessin on fit entrer la mise en carte; cela nous paraît tout-à-fait superflu. La mise en carte ne se rattache qu'à une seule branche d'industrie, la fabrication des étoffes; d'ailleurs, elle est professée à Saint-Pierre, et les élèves auxquels cette spécialité deviendrait nécessaire n'auraient qu'à aller l'étudier dans cette école. — Cela nous conduit naturellement à la partie importante des prétentions de l'Académie, au nouveau système qu'elle voudrait imposer à l'école La Martinière, et à l'esprit duquel se rattachent toutes les questions soulevées par elle à ce sujet. Les auteurs des *Nouveaux Statuts de La Martinière* tendent à remplacer, dans cette école, l'enseignement théorique et scientifique par un enseignement pratique; c'est-à-dire que les démonstrations qui s'adressent à l'intelligence et procèdent par la connaissance des causes premières feraient place aux exercices purement manuels, aux traditions d'une routine ignorante et aveugle. Les raisons apportées à l'appui de ce système sont d'autant plus inconcevables qu'elles émanent d'hommes dont le savoir ne saurait être mis en doute. Il faut que les préjugés par lesquels ils se sont laissés dominer soient bien puissants sur eux pour les avoir entrainés dans de pareilles erreurs! Comment? il s'agit de répandre parmi les artisans des idées précises sur la propriété des matériaux qu'ils emploient, sur la confection des machines qu'ils font mouvoir; enfin, de leur transmettre des vérités démontrées, mathématiques, qu'un esprit ne peut percevoir que d'une manière complète, et on craint de former des demi-savants. Mais, en supposant que cette terreur panique avec laquelle on a combattu si longtemps le développement de l'instruction du peuple ne soit pas une absurdité, les sciences positives ne permettent pas de demi-savoir; on sait ou on ne sait pas. Il n'y a pas là de spéculation métaphysique pour vous égarer, partant, il ne saurait y avoir

Digitized by Google

aucun danger dans un pareil enseignement. Loin de là, il habitue l'esprit à ne procéder que par déduction logique; il rectifie le jugement. C'est en suivant le nouveau système de l'Académie que l'on arriverait, au contraire, à former des demi-industriels, des ouvriers qui, agissant sans pouvoir se rendre compte de leurs opérations, et qui, ne sachant juger ni la valeur d'un procédé, ni la force d'une machine, ne pourraient jamais sortir de la routine sans s'abandonner au hasard, et avec la presque certitude de se tromper.

Ainsi, le nouveau plan de l'Académie détournerait de son but l'institution de La Martinière, et deviendrait encore pour l'industrie une source de préjugés et d'erreurs d'autant plus difficiles à détruire qu'ils y auraient reçu une espèce de consécration. Mais il n'aurait pas même l'avantage de produire longtemps un résultat semblable; il rencontrerait bientôt des impossibilités matérielles qui l'anéantiraient. Les dépenses occasionnées par les ateliers de teinture et de fabrication auraient bientôt dissipé toutes les ressources de l'Institution. En effet, lorsque de grands ateliers, en dépit de la surveillance incessante des intérêts individuels, ne réussissent qu'à l'aide de capitaux immenses et d'efforts inouïs, comment espérer que des ateliers, dirigés par des hommes, dévoués, si l'on veut, au succès de l'entreprise, mais qui n'y seront engagés qu'indirectement, puissent soutenir la concurrence des établissements particuliers, et éviter les pertes, les gaspillages causés, chaque jour, en dépit de la plus grande surveillance, par l'inexpérience et l'étourderie de jeunes ouvriers de 10 à 15 ans. De plus, à cet âge où l'on a toute l'intelligence suffisante pour recevoir les premières notions de la science, le corps n'est pas encore assez robuste pour résister aux travaux d'une grande manipulation. A l'école La Martinière il serait impossible d'ouvrir aux élèves des ateliers pour toutes les professions; et, du reste, il n'y

Digitized by Google

aurait aucun avantage à le faire. Dans l'état actuel de l'industrie, les jeunes gens recevront, dans les divers ateliers où ils pourront entrer en apprentissage, chacun selon sa vocation, une instruction professionnelle plus positive, des démonstrations plus simples et plus intelligibles, et, surtout, plus en harmonie avec la spécialité à laquelle ils se destineront. L'important, c'est que La Martinière leur offre ce qu'ils ne trouveraient pas ailleurs, des connaissances générales dont l'application puisse leur être utile dans toutes les branches d'industrie, et leur permettre de les exercer avec la supériorité que donne toujours le savoir et la raison.

RÉFORME DANS L'ENSEIGNEMENT MORAL.

Rien n'est plus à déplorer que le vide laissé aujourd'hui dans l'éducation de la jeunesse par l'absence d'un enseignement moral, capable de développer dans tous les cœurs les sentiments sociaux, les vertus précieuses qui font de bons fils, de bons pères de famille et de bons citoyens. Mais, si nos institutions n'offrent rien de satisfaisant à cet égard, c'est que l'enseignement primaire surtout étant confié, le plus souvent, à des hommes dévoués aux intérêts d'une secte, quelques professeurs s'imaginent avoir rempli cette lacune en soumettant leurs élèves aux stériles pratiques de leurs cultes, tandis que les autres, au contraire, pensent n'avoir à leur donner qu'un enseignement exclusivement scientifique. Nous sommes loin d'approuver cette manière de faire, nous croyons nécessaire que tous les enfants reçoivent, dès leur plus jeune âge, des leçons simples et faciles à comprendre pour des cœurs encore purs, et dont les salutaires impressions ne s'effacent jamais. Ce serait les prémunir contre les sophismes séduisants du vice, imprimer à leur fraîche imagination, à leur

Digitized by Google

ame encore malléable, un sceau d'honnêteté qui ne s'efface jamais. Mais ces leçons doivent être en dehors de tous les cultes. Notre époque de scepticisme et de tolérance nous impose la nécessité de ne plus mettre la morale sous la sauve-garde de croyances peu considérées et en but à tant d'attaques. L'enseignement moral doit s'élever au dessus de toutes les religions, et, tout en respectant la foi de chacun, rapprocher les citoyens par ce qu'il y a de commun dans la loi religieuse de tous, ces préceptes, base de la morale éternelle, adoptés par tous les temps et par toutes les consciences. Il y a loin de là aux propositions de l'Académie et au moyen imaginé par elle pour atteindre un but aussi élevé. En effet, il nous est difficile d'espérer qu'une messe, entendue avec plus ou moins de recueillement par des enfants accourus à la hâte, et dont la dissipation naturelle serait encore augmentée de l'animation générale du dimanche, puisse produire le moindre résultat. Et quand nous pensons que cette messe est le sujet principal de leurs réformes, celui, du moins, qui paraît avoir été la cause principale de leurs idées de changement, nous sommes sur le point de laisser échapper le côté sérieux de la question soulevée par ces débats.

En résumé : 1° L'Académie appelée par le major-général Martin à indiquer la meilleure institution à fonder avec le legs fait par lui à notre cité, nous paraît avoir rempli son mandat en désignant l'école La Martinière, et n'avoir plus aucun droit en vertu du testament.

2° La mission de perfectionnement, dont les académiciens sont spécialement chargés par l'article 27 du règlement, n'entraîne pour eux ni un droit exclusif, ni un droit absolu. Leurs fonctions se bornent à suivre les développements de l'Institution, à étudier les diverses méthodes, à juger de leur mérite et à proposer au Conseil municipal et au gouvernement,

Digitized by Google

qui les rejette ou les adopte, les améliorations qu'ils croiront utiles. Ils ne peuvent exiger plus; on ne peut sans injustice leur accorder moins.

3° Les nouveaux statuts proposés par l'Académie ne peuvent être considérés comme une amélioration, mais plutôt comme la création d'une institution en remplacement de la première, ce qui ne serait pas admissible. Dans tous les cas, les changements présentés ne sauraient être adoptés, dans l'intérêt même de l'Institution, ni par le Conseil municipal, au droit duquel il porterait atteinte, ni par le gouvernement, juge suprême dans le débat.

Nous faisons des vœux bien sincères pour que les prétentions de l'Académie soient repoussées, et qu'on laisse l'école La Martinière suivre l'heureuse impulsion donnée par les savants professeurs qui la dirigent et qui l'ont placée au rang des premières institutions de ce genre.

En finissant, nous nous empressons de payer notre tribut d'éloges aux Mémoires de MM. Montmartin et Tabareau. Au milieu des nombreux écrits qui ont été publiés de part et d'autre au sujet de l'école La Martinière , il n'en est pas où les faits soient exposés avec plus de clarté et de précision et où la discussion soit établie avec plus de méthode; les hautes considérations sur lesquelles ils s'appuient dénotent des hommes dignes de la mission qui leur a été confiée à La Martinière. Nous renvoyons donc nos lecteurs à ces deux opuscules, persuadés qu'ils les liront avec autant de plaisir que d'intérêt.

C. B.

Digitized by Google

JONCTION

DU

RHONE A LA LOIRE,

EN PROLONGEANT

LE CANAL DE GIVORS.

Vox in ramâ audita est...

Que de fois l'on serait tenté de se récrier contre l'espèce humaine et de dénier à l'homme le beau titre de roi de la création qu'il s'arroge ! De là vient probablement que beaucoup de gens se brouillent avec le genre humain et rompent avec le monde en se faisant ermites.

La société semble se débattre pour ce qu'elle appelle le progrès. Elle aspire, dit-on, aux améliorations dont elle a besoin ; et quand ces améliorations se présentent, la foule froide et silencieuse ne fait pas un pas de plus pour leur aller au devant.

Digitized by Google

Elle aussi demande du travail ; et, comme les mauvais ouvriers, elle prie Dieu pour n'en pas trouver.

Ces réflexions nous sont suggérées par l'indifférence avec laquelle on a reçu, dernièrement, dans nos contrées industrielles, le projet de jonction du Rhône à la Loire. Ce projet, développé par M. Bergeron, ancien élève de l'école polytechnique, dans deux mémoires dignes d'un meilleur accueil, est de la plus haute importance.

Il est vrai que ce projet de jonction n'est pas tout à fait neuf. L'idée première de cette grande opération appartient à un horloger de Lyon, aussi modeste que Jacquard, et dont la statue devrait bien s'inaugurer en même temps que celle de cet homme utile, sinon à Lyon, du moins à Givors, où il a tant accumulé d'éléments de prospérité.

L'horloger s'appelait *François Zacharie* ; et c'est sous le règne de Louis XV qu'il y eut, de la part de cet ingénieur improvisé, commencement d'exécution de ce grand projet. Mais ce commencement d'exécution, livré à d'aveugles spéculateurs, au Minotaure du jour, à l'agiotage, allait, ces temps derniers, faire avorter l'idée première de l'entreprise, lorsque M. Bergeron est intervenu comme le continuateur de l'immense travail de Zacharie, à l'aide de moyens dont l'inventeur ne se serait jamais douté lui-même ; ce qui à l'invention ajoute le perfectionnement et habille à la moderne ce projet suranné.

Loin de nous la pensée de déprécier la moindre œuvre du génie, quelqu'en soit le genre. Cependant il est de fait que l'apparition d'une chanson nouvelle de Béranger aurait eu plus de retentissement dans nos pays industriels, que la publication des mémoires de M. Bergeron.

Cette chanson nouvelle, tout le monde se la dirait, on se la disputerait, il y aurait lutte à qui le premier la chanterait,

Digitized by Google

et peu de personnes, que nous sachions, se sont occupées de la belle conception de M. Bergeron.

Peut-être bien que cet ingénieur n'a pas, comme tant d'autres, crié son œuvre de dessus les toits. Malgré cela, cette froideur nous étonne. Elle nous surprend d'autant plus, que l'entreprise qu'il a conçue a son côté merveilleux, nous dirions fantastique, si les chiffres des deux mémoires publiés ne venaient dissiper nos illusions et s'y grouper, comme dans un budget.

Nos grands spéculateurs, les Aguado, les Rotschild, sont autant d'Argonautes que M. Bergeron appelle d'abord à la conquête de la Toison d'or. Il laisse ensuite à Montgolfier l'empire des airs et s'empare des entrailles du globe, dont il fait son domaine, le siége de ses travaux, son lot à lui, de même que le troisième fils de Saturne qui, au partage de l'hérédité paternelle, se contenta des plus sombres demeures. C'est sous ce point de vue seulement que l'entreprise de M. Bergeron tient de la fable.

Mais, avant, disons deux mots de Zacharie, de son projet, et des circonstances au milieu desquelles est intervenu le plan de M. Bergeron.

I.

Zacharie, dont l'œil perçant ne s'arrêtait pas au cadran d'une montre, pensait qu'on pouvait opérer en grand tout aussi bien qu'en petit, sur le globe, sauf les moyens; et, jetant les yeux sur la carte de France, il trouva, un beau jour, qu'il n'y avait pas de raison pour que les eaux de la Méditerranée, ce lac français, ne se confondissent pas avec celles de l'Océan, aussi bien en Forez qu'en Languedoc, bien avant les colonnes d'Hercule.

Digitized by Google

Alors, et tout aussitôt, il rêva cette union anticipée, moins en Villaume, moins en agent d'affaires, qni ne rêve certaines alliances conjugales que pour les beaux présents de noces que ces alliances rapportent, qu'en bon et utile citoyen.

Il est heureux que M. Henry Berthoud ne se soit pas déjà emparé de Zacharie, comme il s'est emparé de Jacquard, pour le dessiner *à sa manière*.

Probablement, il nous l'aurait déjà représenté assis sur le sommet du Pilat, ayant à ses pieds le Rhône et la Loire et combinant cette gigantesque union.

Ainsi que d'autres biographes n'ont pas manqué de nous peindre Riquet sur la Montagne-Noire, creusant dans sa tête les cinquante-quatre lieues du canal de Languedoc (1).

Le fait est que, si l'on veut donner quelque hardiesse à la pensée humaine, il ne faut pas se lasser de porter ses méditations au sommet des hautes montagnes.

L'immense horizon qui devant vous se déploie met à votre portée tout ce que la nature a de plus grand, de plus vaste. C'est l'inverse du microscope solaire. A la cîme des Alpes on rêve facilement la conquête de l'Italie. Napoléon au sommet de la colonne Vendôme exprime l'idée que nous cherchons à faire comprendre, par la facile domination que ce héros a exercée et par son leste maniement de la force publique.

Les autres monts que vous dominez ne sont que des aspérités onduleuses et légères que vous remuez presque à volonté.

Les fleuves vous font l'effet de petites lames blanches, qu'il vous est facile de resserrer, d'étendre, de courber, et de souder les unes aux autres.

Ainsi s'offrit, à coup sûr, à l'horloger lyonnais la soudure de la Loire au Rhône.

(1) Louis de Tourreil.

Digitized by Google

Or, le 26 novembre 1662, Riquet, dont nous venons de parler, écrivait à Colbert, alors contrôleur-général des finances, « Monseigneur , je vous écris de ce village de *Bon-Repos*, sur le sujet d'un canal qui pourrait se faire en cette province, pour la communication des deux mers; vous vous étonnez que j'entreprenne de parler d'une chose qu'apparemment je ne connais pas, et qu'un homme de gabelles se mêle de nivellement, *mais vous excuserez mon entreprise.....*»

Il est probable que la correspondance de Zacharie, une fois son plan arrêté, fut dans le même style, puisqu'il *est écrit* que le style c'est l'homme, et que ces deux hommes étaient de la même trempe.

Quoiqu'il en soit de toutes ces conjectures, après des études et des enquêtes nombreuses, la jonction du Rhône à la Loire par un canal fut résolue; et, en l'année 1763, s'enrégistrèrent, en faveur de Zacharie, les lettres patentes de cette riche concession.

Le tracé du canal était : de Givors à Rive-de-Gier, en remontant le Gier; de Rive-de-Gier à Saint-Chamond en suivant le cours de la même rivière; et de Saint-Chamond, en prenant le lit du ruisseau de Janon, la ligne navigable arrivait droit à l'étang Patroy, presque aux portes de Saint-Etienne.

A ce point était le partage des eaux, en d'autres termes, la tête et les bras de l'œuvre achevée. Le bras droit versait son urne dans le Rhône à Givors, et le bras gauche versait la sienne dans la Loire au port de Bonthéon, dans la direction du petit village de Saint-Priest.

Ce canal se serait ensuite poursuivi jusqu'à Roanne et aurait relié tous les canaux du centre. Tel était le plan de Zacharie.

Dès que les lettres patentes furent notifiées à la contrée à

Digitized by Google

son de trompe, on se hâta de creuser. Zacharie suivait sa ligne avec l'audace et l'impétuosité du sanglier qui ne dévie pas.

Mais la mort vint le surprendre au milieu de cette vaste exécution. Le canal s'arrêta en chemin : de Givors, il ne fut qu'à Rive-de-Gier.

L'entrepreneur n'emporta dans l'autre monde ni ses plans, ni ses devis; mais on enterra avec lui le principal mobile de son projet, l'envie d'être utile à ses concitoyens, et, sous ce rapport, on peut dire que sa succession tomba plus tard en déshérence.

En effet, émerveillés de leur profit, les successeurs de Zacharie pensèrent que ce serait gâter leur position, une position dorée, que de poursuivre ce qu'ils appelaient les rêves de leur auteur, en prolongeant le canal au delà de Rive-de-Gier ; eux surtout qui n'avaient, dans le fait, accepté la gloire de ce dernier que sous bénéfice d'inventaire.

Or donc, et qu'on nous passe ce souvenir d'écolier, le canal arrêté au quart de sa course, de même que le Rhin, avant l'entreprise de Louis XIV, depuis trente à quarante ans,

« Appuyé d'une main sur son urne penchante, »
« Dormait au bruit flatteur de son onde naissante, »

lorsqu'en 1829, M. Séguin est venu dans le pays planter son drapeau.

Il traça son chemin de fer, et l'établit presque parallèlement au canal.

Il n'y avait que cet évènement, que cette nouvelle conquête de l'industrie qui put réveiller le canal de Givors de cet assoupissement plus que trentenaire.

Aussi, à la vue de tous ces wagons chargés de houille circulant à peu de distance de sa berge et avec la rapidité de l'éclair, il ne sommeilla plus.

Digitized by Google

Dans l'espoir de faire capituler son ennemi, il baissa bien ses tarifs, mais ce fut peine perdue.

Les syndics se pourvurent alors en continuation du canal jusqu'à la Grand'Croix, une lieue de plus, mais, au milieu de cette autre tâche, s'apercevant que ce serait encore peine perdue, les bras leur tombèrent; il n'y a vraiment que la trivialité de cette expression qui puisse rendre leur découragement subit.

Enfin, se jetant dans tous les travers de la parcimonie, dans les demi-moyens, on en est venu, tout récemment, à projeter le parachèvement de l'œuvre de Zacharie par un chemin de fer jusqu'à Saint-Etienne.

Ainsi, cette œuvre, primitivement si belle, et depuis toute mutilée, toute amphibie, allait donc se présenter au pays comme ces êtres fabuleux dont la partie supérieure du corps tient de la nature humaine par l'agrément de ses formes, tandis que, par leur monstrueuse disparité, les extrémités s'en éloignent horriblement; lorsqu'enfin, et de toutes parts, ont surgi, dans les enquêtes, des oppositions à ce vandalisme industriel.

Les réclamations les plus vives se sont élevées du sein de la ville de Saint-Chamond représentée par sa Chambre de Commerce ayant à sa tête un homme peu endurant lorsqu'on blesse le pays, et dont le nom se lie aux progrès de l'industrie manufacturière, comme à la gloire littéraire la plus noble et la plus désintéressée (1).

(1) La Chambre de Commerce de Saint-Chamond a pour président M. Victor Dugas, ancien chef de l'importante fabrique de rubans que l'on ne désigne dans le pays que sous le nom de *Grand-Magasin*.

M. Victor Dugas et M. Dugas-Montbel sont enfants des deux frères.

M. Dugas-Montbel est né à Saint-Chamond dans la rue même du Grand-Magasin, et non à Lyon, comme certaines biographies le rapportent.

A la mort d'Homère, trop de villes se sont disputées la gloire d'avoir don-

Digitized by Google

Toutes ces réclamations plaidant avec bruit pour la continuation de l'entreprise de Zacharie ont été écoutées, elles ont éveillé l'attention du gouvernement et celle d'hommes spéciaux.

M. Bergeron, l'un d'eux, a entendu le canon d'alarme, et, d'office, l'habile ingénienr est venu prendre fait et cause pour le pays menacé.

II.

Nous avons esquissé l'ancien plan de Zacharie, parlons à présent de celui de M. Bergeron.

C'est à cet enrôlement volontaire, à cette intervention spontanée et scientifique de la part de ce jeune athlète dans le camp des oppositions, que nous devons les deux mémoires qu'il a publiés.

Dans son mémoire de 1839, M. Bergeron relève les fautes de la Compagnie du canal, ses torts envers le pays et ses torts envers elle-même. La réalisation du projet de Zacharie, impraticable aux yeux de la Compagnie, à cause de la pénurie des eaux et de la cherté des terrains et des usines à exproprier, lui semble très praticable, à lui, par une voie dont il énumère les avantages, et qu'il trouve facile.

Il ne prend rien aux petits cours d'eau. Ses eaux, il va les chercher à la Loire, à l'aide d'une galerie souterraine de trois à quatre lieues, à travers de hautes montagnes percées de part en part à des profondeurs qui nivellent tout, et se dispense ainsi de toute expropriation, voilà le grand, le beau du projet. Point de chemin de fer en remplacement d'un canal dans cette localité, s'écrie-t-il, et il ajoute : « L'engoue-

né naissance à l'immortel poète, pour que nous ne tenions pas à prévenir la querelle qui, plus tard, pourrait s'élever à l'égard de son célèbre traducteur.

Digitized by Google

ment pour les chemins de fer est du reste passé; on devait s'y attendre, car leur moment n'est point encore venu. En Amérique et en Angleterre, qui sont peut-être les seuls pays du monde où ces chemins aient bien réussi, on a commencé par construire tous les canaux possibles et par améliorer toutes les routes. Les chemins de fer ne sont venus qu'après, et comme dernier terme du progrès que ces nations avaient fait dans l'art de la locomotion. Nous avons donc à faire des canaux et de bonnes routes en France avant d'entreprendre les grandes lignes de chemins de fer. De toutes les opérations de ce genre, celle que j'offre au monde financier et industriel est peut-être la plus importante. Si elle peut obtenir le patronage de quelqu'homme puissant dans la banque, je suis persuadé qu'elle ne tardera pas à être mise en exécution. Je serais fier alors d'avoir contribué à la prospérité de mon pays par une idée qui m'appartient tout à fait, idée si simple cependant que je ne serai peut-être pas le seul à enrevendiquer la propriété. »

Ainsi se termine le premier mémoire.

Le second, celui de 1840, prouve que la conviction, la foi de M. Bergeron dans son œuvre n'a pas diminué, qu'elle est vive et de plus en plus fervente. « Voilà plus d'un an et demi que l'idée du canal souterrain est dans mon esprit, chaque jour je l'envisage et je l'étudie sur toutes ses faces. Chaque jour sa valeur et son importance grandissent à mes yeux. » Telles sont ses propres paroles.

La science, l'acquis, dont M. Bergeron fait preuve dans cette seconde partie de son travail qui est tout arithmétique, dénote que ce canal souterrain, quoique toujours présent à sa pensée n'est point une hallucination, une fausse lueur de son génie, l'abîme de Pascal. Ses calculs sont clairs, précis, appuyés d'exemples. Faisant traverser à sa galerie une partie du bassin houiller, il l'emploierait encore au desséchement

Digitized by Google

des mines, à l'arrosage d'une partie de la plaine du Forez, et au mouvement des usines de la vallée de Gier. Enfin tout est si bien coordonné dans ce plan de canal, que la minutie des détails lui a valu cette plaisanterie, où nous trouvons un éloge : rien n'y manque, rien, si ce n'est pourtant le poisson, le rechaud et la poêle à frire. Ce n'est point là de l'ironie, c'est de la gaité, et nous sommes en France.

Quoiqu'il en soit, il faut suivre M. Bergeron dans tous ses calculs, et l'on ne rit plus. Les données en sont justes et lumineuses; s'il y a erreur, cette erreur enchante, sourit, comme la vérité vêtue du riche manteau de la fable.

Cette entreprise de la jonction des deux fleuves par la galerie *Bergeron* n'exige pas une force surhumaine, elle ne dépasserait pas pour son exécution les ressources d'une compagnie d'actionnaires un peu puissante.

Au résumé, M. Bergeron ne propose de faire, que ce qu'a fait lui-même en 1758, seul et de ses propres ressources le duc de Bridgewater dont il nous cite l'exemple en ces termes :

« A un âge où l'on cherche ordinairement les plaisirs, quand on a pour se les procurer un beau nom et une immense fortune, le jeune duc de Bridgewater songea à doter son pays d'une voie de communication nouvelle, et à donner le premier élan au mouvement industriel qui devait rendre la nation anglaise la plus riche de toute la terre.

« Il possèdait à Walden-Moor des mines de charbons très-importantes, situées par rapport à Manchester, centre des consommations, à peu près de la même manière que Rive-de-Gier et Saint-Etienne se trouvent placés à l'égard de Lyon. La houille extraite suivant la méthode ordinaire, c'est-à-dire au moyen de puits, était transportée jusqu'à Manchester par une route ou par la rivière d'Irwell qu'il

Digitized by Google

fallait remonter, et sur laquelle on pouvait naviguer avec des barques de 50 tonneaux. Malgré cette commodité d'un roulage et d'une navigation naturelle, il jugea qu'un canal serait encore préférable; et sans écouter les plaisanteries des autres jeunes lords d'Angleterre qui le traitaient de fou, et qui l'engageaient à venir à Londres partager leur vie joyeuse et dissipée, il se fit aider des conseils d'un simple mécanicien nommé Brindley et construisit son canal avec ses propres revenus.

« Il commença par élever sur l'Irwell un pont-aqueduc en maçonnerie de trois arches, dont les dimensions furent telles en largeur et en hauteur, que les barques pouvaient passer par dessous à pleines voiles. Ce merveilleux ouvrage fut commencé et achevé dans l'espace de dix mois; et, à sa suite, se prolongea le canal d'un seul niveau, jusqu'à Manchester, sur une longeur de 35 milles anglais, ou 56, 315 mètres.

« Du côté des mines, ce canal se termine par le grand bassin de Worsley-Mill, pouvant contenir et servir de port à un grand nombre de bateaux. Après que la partie à ciel ouvert eût été achevée, le duc aurait fort bien pu exploiter ses mines comme on le fait dans nos pays. Il aurait, pour cela, creusé des puits de distance en distance, et les charbons extraits par des chevaux ou des machines, auraient été transportés sur des tombereaux ou des wagons de chemins de fer, jusqu'aux bateaux stationnant dans le bassin de Worsley-Mill.

« Il jugea cependant ce mode d'extraction trop arriéré et trop barbare et il alla chercher directement ses charbons avec des bateaux naviguant dans des galeries souterraines ».

Le mémoire contient la description de ce beau travail, et, selon M. Héron de Ville-Fosse dans sa *Richesse minérale*, le

Digitized by Google

développement total de la partie souterraine de ce canal serait aujourd'hui de 24 milles anglais (38,616 mètres).

Tel est l'exemple que rapporte M. Bergeron; « en présence de semblables merveilles, ajoute-t-il, peut-on avancer avec raison que le projet du canal souterrain de la Loire à Saint-Chamond est un rêve, un conte des mille et une nuits? Quoi! un ouvrage plus colossal encore que celui-ci a été exécuté en Angleterre par un seul homme, et on trouve extraordinaire que j'ose le proposer à la France! Il faudrait désespérer de l'avenir de notre beau pays, si l'on reculait devant la dépense d'un canal souterrain, placé absolument dans les mêmes circonstances que celui du duc de Bridgewater et offrant plus de ressources encore puisqu'il doit faire communiquer les deux plus beaux fleuves de France le *Rhône et la Loire.*»

Toutes les dépenses du duc de Bridgewater se sont élevées, d'après M. Charles Dupin, à 7 millions de francs, et les revenus n'ont pas été moindres de 1,400,000 francs par an, c'est-à-dire 20 pour 100. L'Encyclopépie anglaise dit même que ce revenu est de 80,000 livres sterling ou 2 millions de francs, et ce qui arrive toujours, quand cet étonnant travail du duc de Bridgewater fut achevé, et quand on le vit en retirer d'aussi beaux bénéfices, il paraît que ceux-là même qui l'avaient traité de fou et d'insensé ne trouvérent plus de termes assez forts pour le glorifier ou exprimer leur admiration.

Convenons-en, il n'est pas d'incrédulité qui résiste devant l'exemple cité. L'auteur des mémoires aurait pu s'en tenir là; mais il ne vous laisse, en quelque sorte, ni paix ni fin qu'il ne vous ait convaincu par d'autres exemples non moins concluants.

Enfin, le sort a voulu, il n'y a pas longtemps, que des personnes éclairées, habiles en matière de controverse fus-

Digitized by Google

sent directement intéressées dans la question du desséchement des *étangs de la Dombes*. Cette question, à raison de cette circonstance, a été lumineusement débattue et nous a valu de beaux plaidoyers. Le pays a été constitué en un immense jury. Ce choc d'opinions a jeté de vives clartés sur cette matière jusqu'alors restée dans l'ombre. Nous souhaitons que celle que traite M. Bergeron devienne le sujet d'aussi vives argumentations, et que la presse ne faisant pas en cette circonstance défaut à sa mission ne la dédaigne pas plus longtemps. M. Bergeron a jeté le gant. Qui le ramassera ? L'administration des Ponts et Chaussées a mis à l'étude ce projet. Mais cette corporation d'hommes de mérite, à l'exemple d'autres vieilles maîtrises ressuscitées, ou qui ne sont point mortes, a quelquefois prouvé qu'elle n'avait pas grand amour pour ce qui n'émânait pas directement d'elle-même. Attendons toutefois la contre partie. M. Bergeron est aussi sur la brêche à l'attendre. Pour nous qui ne faisons, aujourd'hui et ici, qu'indiquer séchement l'état de la question, qu'enregistrer les premiers actes de procédure de cette grande cause en instance, nous surveillerons la lutte; et y revenir plus tard sera un devoir de citoyen que nous essayerons de remplir.

A. C.

Digitized by Google

ÉTUDES

SUR LES

HISTORIENS DU LYONNAIS.

III.

ÉTIENNE DAGIER.

Si nous voulions, dans l'ensemble de ces études, nous astreindre à un ordre fixe et constant, les morts ne seraient point mêlés à ceux qui vivent encore ; mais, lorsque la tombe engloutit sous nos yeux les hommes que nous aurions eu plus tard à apprécier comme écrivains, nous devons dire aussitôt ce qu'ils furent, et raconter de leur vie ce que nous en savons, car les souvenirs s'éteignent vite.

M. Etienne Dagier, qui fait l'objet de ce chapitre, naquit à Saint-Etienne en 1763. Ses parents, qui avaient peu de fortune, lui firent cependant suivre un cours d'études classiques, et, comme ils le destinaient à l'état ecclésiastique, le jeune Dagier passa aussi par la théologie. L'intention de sa famille semblait être la sienne, et le fut peut-être jusqu'à l'âge de vingt-trois ans ; mais quel est celui qui sait bien au juste où il veut aller,

Digitized by Google

et qui peut dire que sa route ne se brisera pas un jour sous ses pieds ? Maintenant c'est pire qu'alors, et toutes les avenues sont occupées, et le mécompte et le découragement s'en mêlent bien plus vîte. M. Dagier, ses études finies, vint à Lyon chez un négociant à qui il avait été recommandé, et jeta, comme on dit, la soutane aux orties ; mais les graves leçons qu'il avait reçues ne se perdirent pas chez lui, et, s'il avait appris ses devoirs, cette connaissance lui servit pour le rendre honnête homme. Il est difficile, s'appelat-on même Talleyrand de Périgord, que les souvenirs de grand séminaire arrivent à s'éteindre, et qu'un jour ou l'autre la foi ne se réveille pas énergiquement.

De Lyon, M. Dagier retourna bientôt à Saint-Etienne, où il devint commissaire des droits seigneuriaux. Cette place ayant été ensuite supprimée par la Révolution, il se fit libraire. Le peu de succès qu'il obtint dans cette nouvelle profession ne lui permit pas de la continuer longtemps et il se mit à étudier le droit, science aride et épineuse, qui touche à la théologie par bien des côtés, dans les questions vitales et d'un ordre éternel. M. Dagier se trouvait reporté presque sur un terrain connu.

En 1791, l'estime dont il jouissait à Saint-Etienne le fit élever aux fonctions de procureur-syndic, mais il n'occupa ce poste que trois ou quatre mois, car ses opinions royalistes, opinions auxquelles il est resté fidèle depuis, à travers les tergiversations de tant de gens variables et souples, le rendirent bientôt suspect. Il se vit même porté sur une liste de proscription et fut obligé d'émigrer. Ce fut en Suisse qu'il se réfugia. Il n'eut alors, pour vivre, d'autres ressources que l'instruction acquise aux écoles de théologie et de droit ; il donna des leçons, et lia connaissance avec un évêque qui se l'attacha en qualité de secrétaire.

Après le 10 brumaire, M. Dagier rentra en France, et fut nommé juge au tribunal civil de Montbrison, sous le président Portier.

En 1805, il vint habiter Lyon, avec le simple titre d'avocat.

Digitized by Google

Bien que l'art oratoire ne fût pas son fait, il obtint pourtant dans cette ville une certaine réputation d'homme d'affaires, et fut cité pour son talent à rédiger des mémoires. Promu, en 1826, à la place d'Archiviste des Hôpitaux de Lyon, il s'appliqua sans relâche à mettre un peu d'ordre dans cette administration délaissée depuis quelque temps. Ce fut en cette qualité d'Archiviste qu'il publia *l'Histoire chronologique de l'Hôpital-Général et Grand-Hôtel-Dieu de Lyon, depuis sa fondation, mêlée de faits historiques concernant l'Aumône-Générale et la ville de Lyon*; Lyon, imp. de Rusand, 1830, 2 vol. in-8. M. Dagier, en écrivant l'histoire de notre magnifique Hôtel-Dieu, avait à retracer les plus touchantes pages de la charité lyonnaise, qui fut toujours si généreuse et si vive. La ville où le catholicisme resplendit de tout son éclat, peut se glorifier d'avoir ouvert, dès les premiers âges, un refuge à la souffrance, un abri aux pauvres pélerins. En cela, elle suivait magnifiquement l'inspiration de l'Evangile, qui est tout entier amour et foi. Le paganisme, lui, n'avait jamais songé à ces nobles institutions que la religion du Christ devait tout d'abord créer et animer de son souffle. Un docte père du IVe siècle, Saint Jérôme, nous montre une descendante des Fabius, *dilapidant* sa fortune pour élever un *nosocoméion*, une maison où se guérissaient les malades. « Tout son patrimoine, qui était considérable, dit-il, et qui répondait à sa naissance, Fabiola l'éparpilla (*dilapidavit*) et le vendit, puis en destina l'argent à subvenir aux nécessités des pauvres. La première, elle fonda un hôpital, pour y ramasser les malades abandonnés dans les rues, et soulager tant de malheureux accablés de langueurs, consumés de faim (1). » Nous voyons, dans le Ve siècle, Bassianus, évêque d'Ephèse, raconter, dans sa requête aux empereurs Valentinien et Marcien, qu'il avait fondé un hôpital de soixante-dix lits, κραββάτια, pour les pauvres malades et bles-

(1) *Lettres de saint Jérôme*, traduction de Grégoire et Collombet, tom. I, pag. 280.

Digitized by Google

sés (1). La tradition de ces belles œuvres se perpétuait donc au sein de l'église, et un évêque de Lyon, véritablement prêtre, Sacerdos, dota notre ville de ce *xénodochium*(2) qui est devenu un des plus beaux monuments que l'Europe compte en ce genre, et qui faisait dire à Catherinot, jurisconsulte de Bourges, au XVIIe siècle :

Qua Lugduni ægri, qua suscipiuntur egentes,
Tam bona, tam pulchra est, tamque decora domus,
Ut sit pene mihi votum, mens atque voluntas,
Vel medicantem, vel fieri invalidum (3).

« La maison où sont reçus à Lyon les malades, où sont reçus les indigents, est si bonne, si belle, et si brillante, que j'ai presque le désir, l'intention, la volonté d'être ou mendiant, ou infirme. »

Ce fut en 549, au Ve concile d'Orléans, présidé par Sacerdos, que l'on confirma l'institution de l'hospice fondé par Childebert et par la reine Ultrogotho, sur les instantes sollicitations de l'évêque de Lyon. Nous avons cru devoir donner en français le canon du concile.

« Quant au Xénodochium que le très pieux roi Childebert, et son épouse, la reine Ultrogotho, ont fondé dans la ville de Lugdunum, à l'inspiration du Seigneur, et dont nous avons confirmé le mode d'établissement, le genre de dépense, il nous a semblé à propos, en vue de Dieu, et nous trouvant réunis, de statuer par une autorité durable, que tout ce qui a été ou sera abandonné audit Xénodochium, et cela, tant de princes ci-dessus nommés, que de l'aumône de quelque fidèle que ce soit, en quelque chose, en quelque corps que ce soit encore, — que rien de ces dons ne puisse être désormais, en aucun temps, révoqué par le pontife de l'Eglise de Lugdunum, ou transféré au droit de l'Eglise; que les pontifes qui lui suc-

(1) *Concil. Chalcedon.*, pag. 649,

(2) Ce mot vient du grec, et signifie *recevoir les étrangers, les pélerins.*

(3) Nicolaï Catharini *Epigramm.*, lib. VI, pag. 15.

Digitized by Google

céderont dans l'ordre des temps, ne diminuent rien non-seulement des possessions de ce Xénodochium, ou de ses coutumes et de son institution, mais qu'ils s'efforcent encore de faire que la stabilité de la chose même ne souffre de détriment en aucune partie, ou de diminution quelconque, veillant, dans la pensée de la rétribution éternelle, à ce que des préposés courageux et craignant Dieu soient toujours substitués à ceux qui meurent, et que le soin et le nombre des malades, ou la réception des pélerins s'observent en une inviolable stabilité, suivant l'institution fixée. Que si, en quelque temps que ce soit, une personne d'un pouvoir ou d'un rang quelconque, essaie d'aller contre notre institution, ou efface quelque chose des coutumes, enlève quelque chose des biens du Xénodochium, de sorte que le Xénodochium, — ce qu'à Dieu ne plaise! — vienne à cesser d'être, que cette personne-là, en tant que meurtrière des pauvres, soit frappée d'un irrévocable anathème (1). »

Voilà sur quelles larges bases les libérales cortès de l'Eglise asseyaient les droits des petits et des indigents. Ce merveilleux esprit d'amour s'est dilaté à travers tout le moyen-âge, et ne s'éteindra pas de nos jours. Alors, comme en ces temps-ci, l'on plaçait sur le fronton de ses palais, si bien désignés du nom d'Hôtel-Dieu, des inscriptions d'une simplicité quelquefois sublime.

Au XVe siècle, les vers suivants furent gravés au dessus de la porte de l'ancien hôpital de Dijon; s'ils ne sont point remarquables par la tournure poétique, ils le sont, du moins, par le fond de la pensée :

Ut rosa flos florum, sic domus est ista domorum,
Nam pupillorum est cibus, et requies miserorum.

« Comme la rose est la fleur des fleurs, de même cette

(1) *Concilia antiquæ Galliæ*, tom. I, pag. 281, Paris, 1629, in-fol. Le texte de ce canon, qui est le XVe, a été donné par M. Dagier. Si notre version manque d'aisance, on voudra bien songer que nous traduisons une pièce officielle.

Digitized by Google

maison est la maison des maisons, car les orphelins y trouvent la nourriture, et les malheureux le repos (1).

Mme de Staël admirait justement ces trois mots placés sur le portail de l'hôpital de Lausanne : *Christo in pauperibus*, au Christ dans les pauvres.

Pour en revenir au livre de M. Dagier, c'est moins un histoire de notre Hôtel-Dieu que des matériaux pour cette histoire même. L'auteur donne les documents, année par année; encore s'est-il borné à ce que lui fournissaient les Archives des hospices, sans recourir aux sources extérieures, aux ouvrages écrits sur notre ville. Les indications manquent également, et il serait difficile de vérifier, quand on voudrait le faire. Au surplus, et malgré ces critiques, les deux volumes de M. Dagier sont utiles pour l'histoire de Lyon, et doivent mériter quelque reconnaissance à celui qui les a rédigés.

M. Dagier a publié encore dans les *Nouvelles Archives du Rhône*, tom. I, 205, une *Lettre à M. Péricaud sur un legs fait à la Bibliothèque de Lyon par Marc Perrachon.*

La mort a empêché M. Dagier de mettre au jour un supplément de cette *Histoire*, supplément qui présente l'analyse des principales choses survenues dans nos hôpitaux, depuis 1829 jusqu'en 1840.

Il a laissé manuscrite une *Logique des Demoiselles.* C'est un opuscule qui débute par quelques considérations sur les facultés intellectuelles de l'homme, qui pose ensuite quelques principes de raisonnement, et qui, se perdant bientôt dans des questions étrangères au sujet, vient traiter de l'apologue, de la poésie lyrique, du poème épique, du drame, sans qu'il y ait là rien de neuf, ni d'élevé. Les préceptes et les exemples qu'apporte M. Dagier ont déjà traîné dans toutes les rhétoriques.

M. Fauriel, aujourd'hui professeur au Collége de France, est né à Saint-Etienne, et a été disciple de M. Dagier.

(1) *Mémoire de la Commission des Antiquités du départ. de la Côte-d'Or.*; Dijon, 1838, in-4. pag. 8.

Digitized by Google

On trouve, à ce sujet, un curieux passage dans le *Bulletin de Saint-Etienne*. Il y est dit que, au 1er mars 1794, « le représentant Meaule vint à Saint-Etienne épurer la municipalité. Le renouvellement se fit en séance de la société populaire. Tous les membres du Conseil passèrent à la censure. M. Just Fromage fut désigné maire. Sous son administration, les terroristes commencèrent à perdre de leur influence. Pignon, le plus chaud des républicains, le premier de la Répulique comme l'appelait un de ses partisans, fut même poursuivi, et l'officier municipal Fauriel en quitta son écharpe de dépit. Ce dernier, qui s'est acquis un nom célèbre dans les lettres, avait alors des opinions bien exaltées. Elevé par M. Dagier, il se trouva constamment en opposition avec son maître, homme extrêmement modéré (1).

C'est le 3 mars 1840 que l'historien de notre Hôtel-Dieu est mort, à la suite d'une maladie assez longue. Il avait su conserver toujours, au milieu de bien des peines, de bien des chagrins domestiques, un caractère vif et enjoué. Il était doué d'une sensibilité grande, d'une ame expansive et généreuse. Il est mort pauvre, mais regretté de ceux qui l'entouraient(2).

F.-Z. Collombet.

(1) *Bulletin de Saint-Etienne*, XVIIe année, (1839), pag. 314.

(2) Nous devons les documents biographiques à l'obligeance de M. Stanislas Clerc, un des collaborateurs de la *Revue du Lyonnais*.

Digitized by Google

III.

VIRGILE.

Dans ces dernières années, on a beaucoup déclamé contre les Grecs et contre les Romains. Cependant l'indépendance et l'originalité profonde qui brillent dans la plupart des écrivains et des poètes de la Grèce, leur ont fait plus aisément trouver grâce auprès d'une génération qui a mis les hasards même de la liberté au dessus de toutes les beautés que l'ordre et l'harmonie enfantent. L'unité que celle de leur vaste empire donnait aux auteurs romains, cette sorte de grandeur plus réglée qu'ils tiraient du sentiment des destinées po-

Digitized by Google

litiques de la ville éternelle, leur ont fait, parmi nous, des ennemis irréconciliables. S'il était vrai que le génie des poètes latins ne se distinguât point de celui des écrivains de la Gréce, et ne le dépassât même par quelque côté, il faudrait croire que la puissance politique d'un état et l'enthousiasme qu'elle excite chez le peuple, loin d'être des causes de splendeur littéraire, ne servent, au contraire, qu'à abaisser les sentiments et les idées dont les arts sont l'expression.

Sous la protection des noms les plus illustres et des plus graves autorités, l'opinion s'est répandue qu'Horace n'était que le vil flatteur des instincts les plus bas de l'ame humaine; et, comme il s'appelle lui-même en jouant,

.... Epicuri de grege porcum (1),

on s'est hâté de dire qu'il avait dépensé tout son génie à traduire dans la langue de Rome ce que la littérature grecque avait produit de plus lâche et de plus sensuel au temps de sa décadence. Cependant croit-on que, même dans un moment d'ivresse, il eut osé promettre l'éternité à son petit volume,

..... monumentum œre perennius (2).

s'il n'y avait déposé que des sentiments efféminés et déshonorants. Ce n'est pas seulement l'harmonie concise de son vers qu'Horace emprunta au mode éolien de Sapho,

Æoliis fidibus querentem
Sappho (3),

et au ton mâle et sublime du vieux Alcée,

Et te sonantem plenius aureo,
Alcæe, plectro dura navis,
Dura fugæ, mala dura belli (4)!

(1) Epist. IV, lib. I.
(2) Od. XXX, lib. III.
(3) Od. XIII, lib. II.
(4) *Ibid.*

Digitized by Google

Il appropria souvent cette forme nerveuse à la philosophie stoïcienne dont elle semblait être l'expression naturelle ; lorsqu'il en revêtit les idées d'Epicure, il leur donna, grâce à elle, je ne sais quelle vigueur secrète qui en changea le sens même, et il mêla ainsi à leurs lassitudes et à leurs amorces un sentiment profond et puissant de la vie, qu'on ne rencontre point, à un degré aussi haut, chez les poètes les plus énergiques de l'âge moderne.

Le platonicien Virgile n'a pas été plus épargné par les réactions de notre temps. On a cru l'avoir condamné quand on a eu dit qu'il avait imité ses Eglogues de Théocrite, et son Enéide d'Homère ; pour les Géorgiques, après les avoir comparées à l'un des poèmes d'Hésiode, on a fait encore observer que le sujet en était sec, et mal distribué, et, qu'à l'exception de quelques épisodes tissés sur des lieux communs, on n'y trouvait que de beaux vers appartenant au genre descriptif, le plus humble de tous.

J'oserai dire que les corps chargés de la gloire de ces grands génies les ont mal défendus. On a trop souvent soutenu, par une dispute de mots, un combat engagé au nom de sentiments et d'idées dont il aurait fallu demander un compte sérieux ; on a beaucoup insisté sur les particularités, on a vanté d'admirables hémistiches, on a cité des pensées finement rendues, des sensations vivement interprétées; et on a cru accabler par cette guerre de détail un ennemi qu'il fallait vaincre sur son propre terrain et par ses propres armes. Car, depuis le dernier siècle, l'esprit humain a changé sa méthode; las de s'imposer la loi mobile et contingente des faits, il songe enfin à les soumettre au gouvernement éternel et nécessaire de ses idées.

Ce n'est donc point de la versification de Virgile, mais de sa poésie qu'il faut parler aujourd'hui ; c'est par l'esprit même du poète qu'il faut éclairer sa forme et la justifier.

Digitized by Google

J'ai interrogé le génie de Virgile sous les ombrages qui ont protégé son berceau; et je voudrais pouvoir révéler tous les secrets que Mantoue m'a appris.

Lorsqu'on vient de Venise à Mantoue, on trouve, après avoir traversé Padoue, des pays d'une culture grossière, des campagnes sablonneuses où aucun village ne s'élève, où aucune route n'est frayée. Ce désert commence au pied des monts Euganéens, qui ont aussi abrité la retraite d'un grand poète, de Pétrarque, et qui, couverts de ruines et de ronces, ne cachent plus aujourd'hui que les vipères utilisées par la thériaque. Dès qu'on a vu le vert sommet de ces collines disparaître sous les chaudes vapeurs de l'Orient, on tombe dans des chemins impraticables; les chevaux suent, l'essieu crie, les roues ont peine à avancer dans une terre sèche et mouvante; de toutes parts s'étend une vaste mer de glèbes dures et soulevées, au dessus desquelles l'œil n'aperçoit que le soleil qui les brûle. Là, on peut prendre une juste image du labour pesant des peuples latins. Mais quand on a passé l'Adige, à Legnano, la verdure renaît; au milieu de peupliers élégants, sous les berceaux des vieux saules, vous roulez sur une route facile, à travers un paysage gras et fertile. De grandes vaches traversent lentement les pâturages; du sein des herbes épaisses, les oiseaux s'élancent au ciel et saluent cette heureuse contrée de leurs chants vifs et hardis; l'eau baigne de ses ruisseaux le pied de toutes les plantes, et charge de ses perles leurs tiges les plus hautes; tout révèle une nature humide et féconde; tout annonce l'approche du fleuve.

> Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
> Mincius, et tenerâ prætexit arundine ripas (1).

Arrivé sur ses bords, vous êtes frappé d'un spectacle inattendu:

(1) Georgic., lib. III.

Digitized by Google

comme une autre Venise, Mantoue s'élève du sein des flots, ses murailles noires, les arêtes crénelées de ses palais, les cîmes angulaires de ses tours, se détachent aussi entre la plaine des eaux et celle du ciel. Mais, lent et marécageux, le Mincio n'a point l'azur mobile et étincelant des lagunes,

Limosoque palus obducit pascua junco (1).

Les vapeurs lourdes qui s'élèvent de ce lac embourbé, l'aspect austère de la ville qui semble s'endormir sous leur poids, impriment à la pensée un invincible besoin de repos; lorsqu'on cherche du regard un abri propice, on aperçoit, au fond de l'anse la plus vaste que le marais échancre, par delà les joncs, un bouquet d'arbres plus pressés sur une prairie plus grasse et plus verte.

Et, si quid cessare potes, requiesce sub umbra.
Hùc ipsi potum venient per prata juvenci,
Hic viridis tenera præterit arundine ripas
Mincius, eque sacra resonant examina quercu (2).

En ce lieu si tranquille se cache un hameau qui a changé son nom d'Andes pour celui de Piétola; la fraîcheur et la paix de ce petit verger inondèrent l'ame de Virgile qui naquit sous son ombre, et qui, avec ses rosées et ses parfums, rafraichît le monde, alors dévoré par la soif du sang et par les fureurs de la débauche.

Au milieu même de Mantoue se dresse cette tour de la *Gabia* qui est encore un objet d'effroi : c'est une construction de briques, haute et carrée, au sommet de la quelle est attachée une cage de fer où l'on exposait autrefois

(1) Eclog. I.
(2) Eclog. III.

Digitized by Google

les criminels condamnés à mourir de faim. Le patient étendu sur cette claie ne pouvait pas même s'y lever à mi-corps; et les cris de son agonie ne pouvaient descendre jusqu'au peuple sur la tête duquel il était suspendu. Lorsque la révolution rouvrit aux Français la route de l'Italie, faisant partout justice des anciennes cruautés, ils renversèrent cette cage, comme ils ouvrirent les cachots de Venise. Plus tard, Napoléon changea la tour fatale en un belvédère qui porte encore la trace de ses visites, et du haut duquel il pouvait embrasser, d'un seul coup-d'œil, presque tous ses glorieux champs de bataille semés dans la Lombardie à côté de ceux de Louis XII et de François 1er. Quel admirable tableau ! Au midi, on aperçoit les crêtes des Apennins voilés par les vapeurs enflammées de l'horizon; au couchant la plaine sans limites qui fuit vers le Milanais; au levant, une autre immensité qui mène à Venise; mais, au nord, l'œil se repose sur des lignes plus arrêtées; il distingue aisément Vérone assise au pied de ses montagnes, les rochers dont les bras gigantesques entourent le bassin du lac de Garda, le vaste soulèvement des Alpes dont les dernières palpitations accompagnent le cours de l'Adige. Sur cette tour, en élevant mon regard de la saulaie touffue de Piétola, vers la chaîne des Alpes, il me sembla que je venais de pénètrer le secret du génie de Virgile.

Les montagnes occupent une place importante non seulement dans les harmonies physiques de la terre, mais encore dans les harmonies morales de l'espèce qui l'habite. De leurs sommets descendent ordinairement les races qui renouvellent la civilisation; et lorsqu'elles se sont, à leur tour, amollies et corrompues, on dirait que c'est encore aux lieux d'où elles sont parties qu'elles trouvent les inspirations et les sentiments destinés à les régénérer. Ne voit-on pas, depuis près d'un siècle, l'Europe entière, tourmentée par toutes les

Digitized by Google

passions du doute, accomplir son pélérinage aux montagnes? La nature ne respire-t-elle pas en elles plus fortement? En elles les cœurs déchirés et les esprits malades ne trouvent-ils pas la paix et une sorte d'espérance?

J'ai toujours remarqué qu'il y avait deux espèces d'hommes qui naissaient volontiers aux pieds des montagnes : les architectes et les poètes. Lorsque la société est puissante, les premiers empruntent aux arêtes de l'architecture divine, les formes de celle qu'ils accommodent aux besoins de l'homme. Lorsque la société est défaillante, les seconds demandent aux têtes virginales des monts, aux forêts qui couvrent leurs flancs, aux lacs qui baignent leurs pieds, des images et des voix pour bercer la tristesse du genre humain, ou pour relever son courage. Quel tableau on présenterait, si on réunissait les noms de tous les grands artistes que les Alpes ont nourris de leurs fécondes mamelles, chez tous les peuples qui s'abritent sous leurs croupes puissantes! Qui retrouvera les titres de parenté de cette glorieuse famille? Sans sortir de la Lombardie, on peut en prendre une idée rapide.

Vérone conserve encore son amphithéâtre, l'un des plus beaux morceaux que l'antiquité nous ait transmis, et qui fut, sans doute, élevé, au temps de la république, par un artiste indigène. Plus tard, la même ville donna naissance à Vitruve. qui traduisit dans ses plus grandes constructions tout le côté organisateur du génie d'Auguste, et qui permit à cet empereur de dire en mourant qu'il avait trouvé Rome de brique et qu'il la laissait de marbre. C'est encore aux mêmes lieux que s'épanouit la grande architecture du seizième siècle. Si, au milieu des Apennins, Florence eût son Brunelleschi au quinzième siècle, Vérone inaugura le siècle suivant par le style plein de délicatesse de Fra-Gioconde et par les puissantes constructions de Sammicheli. A l'ouest, le dôme de Milan, où les artistes et les traditions de l'Allemagne se perpé-

Digitized by Google

tuaient, servait d'école à Bramante et à tous les architectes qui, comme lui, tenaient encore par quelque point au génie religieux du moyen-âge; à l'est, Vicence produisait, toujours au pied des mêmes sommets, Scamozzi et Palladio qui furent, pour ainsi dire, le dernier mot et la plus riche expression de la Renaissance.

La poésie fournit des exemples semblables. Catule qui annonça à la fois Virgile et Horace reçut le jour près de Vérone, à Sirmium, sur une pointe que la terre pousse d'une façon magique au milieu du lac de Garda; mais n'ayant contemplé la majesté des Alpes qu'à travers les délices de ce beau lac, il livra sans réserve son ame à la volupté qui abrégea ses jours et intercepta son génie. Tite-Live qui berça aussi avec la mélodie de sa prose la grandeur du peuple romain, était né à Padoue. Comme Mantoue est le centre de la Lombardie, Virgile est le point vers lequel converge toute la poésie latine, et qui en rassemble les plus beaux rayons. Les deux Pline, nés également dans la Cisalpine, montrèrent ce que cette contrée pouvait produire pour la science, lorsque le règne de la poésie était passé. Au moyen-âge, les Apennins eurent une supériorité marquée; avant Brunelleschi, ils avaient produit le Dante, Pétrarque et Boccace. Mais, au seizième siècle, comme l'architecture, la poésie aussi semble établir son siége dans la Gaule Cisalpine que les races celtiques et les Alpes rapprochent de notre pays. L'épopée de l'Italie moderne se fixe à Ferrare, à quelques lieues de Mantoue, où avait pris naissance celle de l'Italie antique. C'est là qu'Arioste réveille, après un siècle de sommeil, la poésie de la Péninsule, et ouvre la glorieuse carrière du *Cinque-Cento*; plus près des Monts, à Vicence, le Trissin, compatriote et comtemporain de Palladio, applique, comme lui, le rhythme antique à l'art moderne, fait la première tragédie classique, *Sophonisbe*, et compose le pre-

Digitized by Google

mier poème régulier l'*Italia Liberata da Gothi*, moule symétrique et glacé dans lequel le Tasse va bientôt couler l'ardent métal de son génie. Né aux bords de la mer de Sorrente, celui-ci fut élevé dans le nord de l'Italie; c'est à l'université de Padoue que fut formé son esprit aussi puissant que son imagination; c'est à la cour de Ferrare que se développa sa sensibilité, si féconde en douleurs. Aux mêmes lieux, Guarini, cet Albane de la poésie, donna le signal de la décadence, par les douceurs immodérées de ses vers. Au dernier siècle, lorsque la littérature italienne sembla vouloir renaître encore une fois, Maffei se rencontra à Vérone, et Alfieri à Turin, pour seconder son essor de toute la puissance de leur savoir et de leurs mâles pensées. C'est entre ces deux points extrêmes, à Milan, qu'est né Manzoni dont le nom doit être placé au premier rang parmi ceux des poètes qui, dans notre siècle, ont élevé l'art au niveau des plus grandes idées et des plus grandes époques.

Dans cette revue de tous les enfants prédestinés qui ont reçu la glorieuse empreinte des Alpes, il faut que j'en cite un qui est né de l'autre côté des Monts, mais qui est pour nous la plus vive image de leur génie. Je veux parler de Rousseau, qui a donné à notre nation les institutions et les mœurs dont elle s'honore, qui a rendu à notre langue toute la poésie, toute la beauté dont elle est redevenue capable. Oui, à travers la distance des temps et des lieux, c'est à Rousseau que m'a fait songer la vue du berceau de Virgile; et la comparaison de ces deux grands esprits, que j'ai faite là, malgré moi, me paraît jeter un jour nouveau sur la destinée du poète d'Auguste.

Faisons-nous une image de la situation de Rome et du monde au temps de Virgile. Songeons d'abord à tout ce que Salluste a dit, a tout ce que Tacite va bientôt dire. Souvenons-nous de cette guerre que Jugurtha faisait plus encore

Digitized by Google

par ses trésors dans le sein du sénat, que par ses soldats en Numidie; souvenons-nous de ce Catilina et de ses projets sanguinaires, ourdis dans les ténèbres d'une vie infâme; souvenons-nous de cette Rome venale, furieuse et obscène, dont le tableau nous a été laissé par un homme souillé lui-même de vices et gorgé de rapines. Voilà ce qui a précédé la naissance de Virgile et celle d'Auguste. Souvenons-nous aussi de ce qui suivit leur mort, de ce débordement inoui de cruautés et d'impuretés, de ces demences effrénées du despotisme et de la débauche dont Thraséas fut le martyr, Suétone le chroniqueur, Tacite l'inexorable juge. Remettons-nous sous les yeux, non pas la dureté de Tibère, les folies de Caligula, la féroce ignominie de Néron, qui semblent avoir épuisé l'horreur et le mépris du genre humain, mais les monstruosités du luxe de cette époque, les palais aussi vastes que des villes, les jardins qui contenaient un abrégé du monde entier, les viviers où l'on entassait par milliers les poissons de toutes les eaux; les cirques où l'on déchaînait les animaux de toutes les parties connues du globe; les amphithéâtres gigantesques où l'on mettait aux prises le troupeau des hommes avec celui des bêtes, toutes ces fantaisies énormes, farouches, signe de la plus effroyable dépravation qui ait jamais déshonoré notre espèce. Ce qu'on faisait encore avec quelque discrétion au temps de Jugurtha, ce que Catilina rêvait dans l'ombre, éclata tout ensemble et s'étala au grand jour sous les successeurs d'Auguste. L'égoût rompit les digues, les voûtes, les murs qui le contenaient; il inonda la ville éternelle de sa fange, de sa pourriture, de son infection.

Entre ces deux époques, quel fut le rôle du second César? Octave participa à toutes les barbaries, à toutes les hontes qui le précédèrent et qui le suivirent; Auguste y voulut mettre un terme, et y fit du moins un interrègne de modération et de pudeur. Jules César se rendit illustre autant par la

Digitized by Google

mauvaise renommée de ses mœurs que par la splendeur de sa fortune ; durant toute sa jeunesse, Octave imita plus les vices que le génie de son oncle. Pour ne point parler de ce qui précéda, marié à Claudia, belle-fille d'Antoine, il la délaissa pour s'abandonner à Fulvia, la mère de sa femme; il contracta un second mariage avec Scribonia, dont la réputation semblait n'avoir plus rien à perdre, et qu'il fut forcé de répudier; aussitôt il enleva, quoique enceinte, Livia Drusilla, femme de Tibère, son fils adoptif. De Scribonia, il eut cette fameuse Julia, qui prenait pour témoins de ses incestes et de ses adultères, non seulement la maison de son père, mais la ville entière et les Rostres mêmes, d'où il avait promulgué les lois qu'elle bravait ainsi jusque sur leur autel. Après qu'il eut été contraint à sévir contre elle, et à envelopper dans sa punition, Ovide, qui en avait été le confident et sans doute le complice, il ne fut pas toujours sévère envers lui-même. Malgré les lois, il s'était livré aux adultères, prétextant la nécessité de connaître les secrets de ses rivaux ; lorsqu'avec Livia, il se fut assis au faîte de l'empire, il n'épargna ni la majesté de son rang, ni celle de son épouse, pour satisfaire ses inconstantes passions. Si Livia Drusilla s'abaissa pour lui au rôle que jouaient, au dernier siècle, des courtisanes couronnées, il eut aussi ses petits soupers dont la licence était poussée jusqu'à l'impiété. Il y faisait prendre à chacun des convives la forme de l'un des douze grands dieux, et il présidait lui-même à l'imitation de leurs adultères, revêtu du costume d'Apollon, dont il voulait passer pour le fils, et dont il avait adopté l'emblème, ainsi que fit plus tard un prince dont on a comparé le siècle au sien.

Le goût, qui est comme une seconde conscience des peuples, et qui est peut-être le plus sûr indice de leur moralité, n'était pas très pur chez Auguste, ni surtout parmi ceux qui l'entouraient. Au milieu des ruines qui couvrent le mont Pa-

Digitized by Google

latin, l'archéographie a retrouvé toute la pompe du palais de l'empereur, immenses étages de constructions lourdement assemblées, galeries sur galeries, temples sur bibliothèques, théâtres sur prétoires, vaste amoncellement dont le plus grand mérite était, sans doute, de rappeler cette masse de l'Empire, composée de vingt royaumes réunis, de cent provinces entassées, de mille nations, de mille lois confondues dans une même domination. Ce bon Mœcenas qui protégea Virgile, et qui reçut de lui Horace à protéger, est accusé par Winckelmann d'avoir donné aux arts une direction détestable; il ne se plaisait qu'aux colonnes contournées et bizarres, aux ornements fantasques, aux peintures maniérées. L'afféterie de son esprit, l'emphase habituelle de son langage prêtaient à rire à Auguste. Marc-Antoine avait ployé la langue latine aux tournures ampoulées de l'Asie; Octave vainquit l'amant de Cléopatre, et se moqua aussi de lui *quasi ea scribentem quæ mirentur potius homines quam intelligant* (*Suet.* lib. 2, pag. 286., varior.); mais il avait sacrifié au génie de l'Egypte et il avait lui-même fait graver un sphinx sur le premier sceau dont il se servit. L'Orient remplissait alors Rome de ses dieux, de ses formes, de ses mœurs, de tout l'appareil de sa civilisation et de sa mollesse.

Octave n'eut pas la magnanimité de César parce qu'il n'en avait pas le courage. Le vainqueur des Gaules portait un grand cœur dans un grand corps animé par un tempérament bouillant. Le petit-fils de sa sœur Julie était d'une stature médiocre, d'une humeur disposée à la sérénité, d'un esprit qui donnait plus à la prudence qu'à l'audace; il proportionna toujours sa cruauté à sa peur; tant qu'il craignit des rivaux ou seulement des obstacles, il ne se fit aucun scrupule de verser le sang à flots; ses proscriptions, plus odieuses que celles de Marius et de Scylla, furent sans respect pour les liens de la

Digitized by Google

parenté, pour la majesté du génie ; sa faiblesse livra à Antoine la tête de Cicéron qui s'en allait philosopher tranquillement à Tusculum. La clémence dont il fit preuve dans la suite montre quelle devait être l'inhumanité de ce temps qui avait pu rendre si féroce une ame si naturellement paisible. Mais, au milieu même de ses prospérités, il n'avait pu se se délivrer des frayeurs qui avaient ensanglanté ses commencements. Jamais, il ne sut veiller seul au milieu de la nuit.

La paix qu'il rétablit dans le monde contribua à le corrompre, autant que ses cruautés l'avaient indigné. Pour pacifier l'Empire, il le livra en proie à ses vétérans : car l'ère impériale s'affermit en donnant cette solution à la terrible question agraire que les Gracques avaient posée sous la République. On connait les violences de ces soldats qui, jusqu'au milieu de l'Italie, dépouillèrent, au nom de leurs victoires, les anciens propriétaires du sol.

> Impius hæc tam culta novalia miles habebit !
> Barbarus has segetes ! en quo discordia cives
> Perduxit miseros ! en queis consevimus agros (1) !

Mais, ce qu'on ignore peut-être ce sont les vices que l'aisance et l'oisiveté durent promptement engendrer chez des hommes accoutumés aux durs travaux de la guerre. Cette dépravation du soldat romain devenu, par des violences inouïes, possesseur de la terre et de l'argent, fonda, sur les débris du vieux patriciat, l'aristocratie des banquiers et celle des prétoriens, qui, plus tard, se réunirent pour vendre le trône à Didius Julianus.

Ajoutez à ces maux un mal plus grand encore, d'où tous les autres dérivaient. Les Dieux de Rome s'en allaient; leur culte avait été remplacé d'abord par les croyances de la Grèce,

(1) Eclog. I.

Digitized by Google

ensuite par les opinions des philosophes que les jeunes Romains allaient déjà étudier à Athènes. Le jour même où Virgile prit la robe virile à Milan, Lucrèce mourut, qui, dans son poème, avail raillé, avec l'ironie d'un moderne, l'intervention des Dieux dans les choses de ce monde :

> Neve aliqua divûm volvi ratione putemus.
> . . . . . .
> Nequaquam nobis divinitus esse paratam
> Naturam rerum (1). . . . . .

Cette philosophie d'Epicure qui plaçait dans les sens toute l'autorité scientifique, toute la règle morale, convenait parfaitement aux esprits lourds et positifs des Romains, elle semblait leur apporter à la fois une consécration et un raffinement nécessaires; cependant elle ne satisfaisait point entièrement leur naturel qui les entraînait vers des croyances plus pesantes encore et à la fois plus fougueuses. Le paganisme chancelant cherchait à se recruter, en Egypte et en Asie, où la matière avait été divinisée sous mille formes splendides. La cupidité et la débauche avaient été intronisées dans Rome avec tous ces dieux venus d'Orient; la subtilité des vaines discussions, autre peste plus dangereuse, y avait été apportée par les déclamateurs de la Grèce, cette progéniture inextinguible des sophistes. La dissolution s'attaquait ainsi, à la fois, au corps, à l'ame, à l'esprit; la grandeur romaine tombait en putréfaction au comble même de sa puissance. Les temps étaient consommés; le Christianisme était devenu nécessaire pour fermer l'ulcère du monde, il allait paraître; mais loin de l'attendre dans les prières, Rome noyait tout respect, toute croyance dans ses inquiètes saturnales; et c'était dans la troupe des pourceaux d'Epicure que se pressaient et

(1) De natura, lib. V.

Digitized by Google

se mêlaient les descendants fastueux et libertins des Décius et des Cincinnatus.

Tout-à-coup, au milieu de cette furieuse tempête qui semble menacer le monde de sa ruine, se fait entendre une voix pleine de douceur, de pureté et d'espérance; c'est celle de Virgile; elle chante les bergers, la campagne, les temps antiques. Rome est à sa fin, un poète la ramène à ses commencements. Tandis que la famine et la guerre civile désolent l'Italie, tandis que le meurtre encore récent de César et la première rencontre de Marc Antoine et d'Octave remplissent toutes les ames de crainte, il s'écrie :

Pascite, ut ante, boves, pueri; submittite tauros (1).

Tandis que la discorde éclate entre Octave et Antoine, tandis que l'Empire tout entier s'émeut pour savoir si c'est le génie de l'Occident ou celui de l'Orient qui va l'emporter dans la lutte nécessaire de ces deux hommes, il se décide hautement pour le vieil esprit romain.

Hanc olim veteres vitam coluere Sabini,
Hanc Remus et frater; sic fortis Etruria crevit
Scilicet, et rerum facta est pulcherrima Roma,
Septemque una sibi muro circumdedit arces (2).

Tandis que, enfin, ces grandes querelles commencent à se calmer, tandisque la paix ferme les portes du temple de Janus, et ouvre celles de la ville aux mauvaises mœurs de l'oisiveté, il en appelle aux souvenirs les plus reculés, les plus chastes de Rome, et il offre à ses concitoyens qui vont passer de la lassitude des combats à celle de la volupté, l'exemple du bon roi Evandre recevant Enée au milieu des ronces qui cou-

(1) *Eclog.* I.
(2) *Georgic.* lib. II,

Digitized by Google

vrent le Capitole, au milieu des troupeaux qui paissent dans le Forum :

Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit,
Aurea nunc, olim silvestribus horrida dumis.
. . . . . .
. . . . . ad tecta subibant
Pauperis Evandri, passimque armenta videbant
Romanoque foro et lautis mugire Carinis.
. . . . . .
Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge deo, rebusque veni non asper egenis (1).

On ferait un honneur souverain à Auguste, si on supposait que Virgile avait reçu, dès le commencement, la confidence de ses plans politiques, et que tout ce qu'on trouve dans les vers du poète avait été rêvé par l'empereur. L'auteur de l'Enéide n'a rien tenu que celui des Bucoliques n'eut promis. Mais il semble que le triumvir Octave ait dû opérer sur lui-même des changements considérables, pour montrer au monde les vertus de César-Auguste. L'empereur subit-il peu à peu l'influence des idées auxquelles le poète prêtait le charme de son imagination, ou bien leur imposa-t-il, dès l'origine, sa direction suprême, qui pourra le dire? Ce qu'il y a de certain, c'est que, au terme de leur vie, ces deux hommes se trouvèrent égaux par l'élévation de leurs sentiments, et parurent avoir mené en commun le grand projet de la régénération romaine, qui devait bientôt échouer au milieu des extravagances et des fureurs de la race Claudia. Dans cette dernière époque, la politique d'Auguste prête un trop puissant appui au génie de Virgile, pour que nous puissions nous dispenser d'en tracer une rapide esquisse.

Octave, consul pour la cinquième fois, agé à peine de trente-

(1) *Æneis*, lib. VII.

Digitized by Google

cinq ans, revient à Rome. Dans le sixième mois, qu'il appella ensuite de son nom, il célébre trois triomphes : le premier en l'honneur d'une campagne qu'il avait faite à treize ans contre les Dalmates, et dans laquelle il avait reçu plusieurs blessures au genou, à la jambe et aux deux bras, le second pour associer le combat d'Actium à celui de Philippes, et la défaite du vengeur de César à celle de ses assassins; le troisième pour satisfaire les dieux indigènes en leur montrant les images de l'Egypte et de Cléopâtre enchaînées. Puis il ferme le temple de Janus.

Aspera tum positis mitescent secula bellis.
. . . . . diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur belli portæ : furor impius intùs
Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento (1).

Persuadé que c'est par la réforme des mœurs qu'il faut entreprendre celle des empires, il se fait nommer censeur et met le soin le plus sévère à rétablir l'ordre dans la société et dans l'état.

Cana Fides et Vesta, Remo cum fratre Quirinus
Jura dabunt..... (2).

En sortant de cette magistrature, il clot par de grands sacrifices le lustre qui finit, et il institue des jeux actiaques, moins pour perpétuer le souvenir de sa victoire, que pour ramener le peuple aux solennités religieuses, et la jeunesse aux mâles exercices.

Lustramurque Jovi, votisque incendimus aras,
Actiaque Iliacis celebramus littora ludis.
Exercent patrias oleo labente palœstras
Nudati socii..... (3).

(1) *Æneis*, lib. I.
(2) *Ibid.*
(3) *Æneis*, lib. III.

Digitized by Google

Ce furent là les commencements d'un nouvel ordre de choses que Virgile annonçait depuis longtemps,

> Magnus ab integro seclorum nascitur ordo
>
> . . . . . .
>
> Jam nova progenies cœlo demittitur alto (1),

mais que le mauvais génie d'Antoine avait retardé de dix ans et avait failli ajourner à jamais. Vainqueur de cet esclave de l'Orient, Auguste changea le sphinx de son anneau pour une tête d'Alexandre qui avait, comme lui, triomphé de l'Asie. Plus tard, il remplaça ce signe par sa propre effigie qu'il fit graver par Dioscoride, lorsqu'en contemplant son ouvrage, il sentit qu'il avait pris rang parmi les grandes personnalités historiques. Pour qu'il ne manquât rien à son pouvoir suprême, six ans après la mort de Virgile (l'an de Rome 741), il fut nommé souverain pontife; dans cette circonstance, il donna la preuve d'une intelligence élevée; il jeta au feu plus de deux mille volumes de prophéties grecques et latines; mais il honora et plaça dans deux boites dorées, sous le piédestal de la statue d'Apollon Palatin, les livres sibyllins, pour lesquels notre poète, par une rencontre significative, avait plusieurs fois professé son respect, et qui, sans aucun doute, contenaient les fondements de cette religion politique, instrument puissant de l'accroissement de Rome, but de tous les vœux et de toutes les restaurations du premier empereur.

Il renouvela les vieilles cérémonies patriotiques qui étaient tombées en désuétude, et qu'il restreignit dans les bornes de la décence; pour rendre hommage à tous les grands hommes qui avaient contribué à la puissance de Rome, il fit élever leurs images triomphales sous les portiques de son

(1) *Eclog.* IV.

Digitized by Google

Forum; il honora même cette statue de Pompée, aux pieds de laquelle César avait été assassiné dans le sénat. Il donna tous ses soins à la justice, ramenant la sécurité sur les routes, dans les campagnes, dans les propriétés, dans les familles, dans les classes de l'état; il fit des lois salutaires, remit en vigueur celles dont la licence avait interrompu le cours, les appliqua toutes avec assiduité, avec douceur, et inaugura dignement cette grande époque qui fit du droit romain l'expression de la raison humaine, en substituant à ses anciennes formules les principes de la philosophie. Il fut avare du titre de citoyen romain, pour en rehausser l'éclat; il voulut faire reprendre à ceux qui le portaient le costume qui en était la marque, et défendit de laisser entrer au Forum ou au Cirque quiconque ne serait pas vêtu de la toge blanche; ayant un jour jeté les yeux sur une assemblée où il vit un mélange confus de toges de diverses couleurs, de tuniques et de manteaux, il répéta avec amertume un vers que notre poète avait écrit sans doute pour concourir à ses desseins : Voilà donc, s'écria-t-il,

Romanos rerum dominos, gentemque togatam (1).

Dans les spectacles dont il était avide, et où il fit souvent répéter un jeu national qui portait le nom de Troie, il rétablit, parmi les spectateurs, l'ordre qui avait été troublé; il assigna les premiers rangs aux sénateurs, interdit l'orchestre aux députés des villes, distingua les soldats de la foule, donna des bancs séparés au peuple, aux jeunes gens vêtus de leur prætexte, à leurs pédagogues, défendit de s'asseoir sans toge à l'amphithéâtre, relégua au plus haut rang les femmes qui assistaient à côté de leurs maris, surtout aux combats des gladiateurs, et les éloigna complètement des luttes athlétiques. Sur toutes les routes militaires il plaça des moyens

(1) *Æneis* lib. I.

Digitized by Google

rapides de transport pour les lettres et pour les nouvelles.

En même temps qu'il portait dans son administration cet esprit de régularité et d'activité, il était, pour ce qui le concernait discret et modeste; il ne voulut point qu'on érigeât des temples en son honneur, quoiqu'on fut en usage d'en élever même aux proconsuls; il fondit toutes les statues d'argent qu'on lui avait dressées ; il en consacra la valeur à faire orner d'un trépied d'or le temple d'Apollon Palatin. On le vit à genoux, l'épaule nue, dans la posture des suppliants, refuser la dictature que le peuple lui offrait; il repoussa avec horreur le titre de seigneur qu'on lui voulait donner, fut soupçonné de porter une cuirasse cachée pour se défendre contre les patriciens, et admit familièrement le peuple auprès de lui. Il souffrit l'opposition dans le sénat, ne se vengea point de libelles qui y avaient été semés contre lui, laissa même ailleurs déclamer contre lui. Il allait à pied lorsqu'il était consul, ou dans une chaise découverte; sollicitait les magistratures selon le rite ancien, portait lui-même son suffrage dans sa tribu, comme un simple particulier; se laissait appeler ou récuser comme témoin dans les jugements. Il ne recommanda jamais ses enfants au peuple sans ajouter *s'ils le méritent;* se plaignit de ce qu'on les applaudissait quand ils paraissaient au théâtre; fit ses amis puissants, sans les mettre au dessus des lois. A la campagne surtout, il haïssait le luxe; dans ses *villas*, il estimait moins les statues et les tableaux que les promenades couvertes, les forêts, les curiosités naturelles ou historiques. Sa manière de vivre était d'une simplicité primitive : il n'avait que des meubles d'une médiocre élégance; il ne portait de vêtements que ceux que sa femme, sa sœur, sa fille lui faisaient; à table il était presque aussi frugal qu'un romain de la république; il se délassait des affaires en pêchant à la ligne, et en jouant avec des enfants aux noix et aux osselets.

Digitized by Google

Un pareil homme servait l'antique génie de Rome, autant qu'il était possible de le servir dans un siècle pareil. Ce qu'on pourrait attribuer à sa vertu et au sang d'Octave, son père, qui avait laissé les plus honorables souvenirs, doit être rapporté à des influences plus générales. Il ne manquait pas alors d'esprits éminents, qui, jugeant nécessaire le changement des choses, souhaitaient de mettre d'accord les traditions du passé et les besoins de l'époque nouvelle, surtout de faire planer au dessus de tous les faits sociaux et de toutes les institutions politiques ce sens moral qui, grâce au progrès des temps et à la philosophie de Zénon, commençait à se dégager des superstitions religieuses. Cicéron avait préparé les voies à ce parti dont il fut l'orateur; Virgile en fut le poète et la plus pure gloire. Tous deux lui prêtèrent ces lumières de l'esprit et ces délicatesses de l'ame qu'ils avaient puisées dans une étude savante et choisie de la littérature grecque, sur laquelle les Romains s'étaient jetés d'abord au hasard avec le peu de discernement de gens grossiers et surpris. Sur ce point ils se ressemblèrent, mais ils différèrent en ceci : Cicéron tourna tout son savoir à raffermir chez ses concitoyens le sentiment du devoir, à éclairer l'idée du droit civil et politique, à éveiller le goût des arts et de la philosophie, de tout ce qui fait la force et l'ornement d'un état; c'est en arrachant la société à elle-même, en la plongeant dans le sein de la nature, en lui rendant la conscience de son berceau, que Virgile voulut la purifier et la rajeunir.

Que fit Rousseau au dernier siècle? ne vint-il pas aussi dans un temps, où toute pudeur était profanée, où toute foi chancelait, où la corruption, encouragée par l'exemple de ceux qui auraient dû la combattre, ruinait non seulement la base de tous les pouvoirs et de toutes les croyances, mais le corps social lui-même? Quelles paroles fit-il entendre au milieu de ces hommes frivoles, las et dépravés qui roulaient

Digitized by Google

en riant sur le bord des abîmes ? Les grands mots de nature, de vérité et de vertu ! D'une main il essaya d'ouvrir les portes de l'avenir et de poser des fondements solides au droit social tout entier ébranlé ; de l'autre, il rouvrit les portes du passé, sonda les origines des choses, et montra la nature comme la mère, la nourrice et l'institutrice du genre humain. Publiciste et poète à la fois, il s'arrogea, au nom de son génie, la double magistrature que Cicéron et Virgile avaient exercée avec plus de solennité, dans des temps sans doute plus décisifs. Mais, quelques formes que la civilisation puisse prendre désormais, alors même qu'elle serait conduite par la fatalité à choisir entre le sentiment religieux et l'esprit philosophique, qui sont également nécessaires à la vie des nations, croyants ou raisonneurs, tous les hommes sincères et intelligents de l'avenir salueront, dans l'enfant des Alpes, l'homme qui a rendu à notre pays la conscience du bien et du vrai, la pureté et la raison. Ne nous y trompons point, c'est un suffrage de cette espèce qui a accueili dans le monde antique Virgile, cet autre fils de la nature, et qui, sauvant son génie des ruines du polythéisme, a prosterné à ses pieds tous les hommes pieux du moyen-âge charmés par le parfum de sa virginité et de sa religion.

Il me semble qu'on n'a pas fait encore d'une manière assez équitable la part des deux sortes de poésie, dont l'une marque le principe des sociétés, dont l'autre en forme le couronnement. Signaler leur caractère, leur loi, leur valeur relative, me semble une des plus belles tâches que la critique puisse s'imposer aujourd'hui. Est-il vrai qu'il n'y ait de poésie que dans les temps primitifs ? est-il vrai que le mystère qui est l'essence de toute poésie, ne se rencontre que dans l'enfance des sociétés, et ne puisse aussi bien éclore au milieu d'une civilisation avancée ? je ne le pense point. Lorsque les peuples sortent du sein de la nature, et qu'ils marchent à la

Digitized by Google

conquête de la civilisation, alors la poésie est pour eux dans les découvertes qu'ils font chaque jour, dans les arts qu'ils inventent, dans les sciences mêmes qu'ils commencent, dans les actions des hommes qui les arrachent à la domination des forces matérielles, au sommeil de l'oisiveté, au repos du foyer, pour les précipiter dans des aventures et dans des prospérités dont les premières jouissances étonnent leurs sens, dont la fin leur demeure encore cachée et merveilleuse. Mais lorsqu'ils sont plongés dans la civilisation, lorsqu'ils en ont connu les raffinements, les procédés, les limites, lorsqu'ils ont mesuré tous les coins de ce fini qu'ils ont composé par leur labeur et à leur image, il leur arrive de perdre le sentiment de l'infini avec lequel la poésie et la vie s'en vont en même temps; alors ils retournent à la nature, comme à la source de ces vagues inspirations, de ces saintes espérances, de ces mystères divins de l'intelligence et du cœur, sans lesquels tout, dans ce monde, est glacé pour le plus humble des hommes aussi bien que pour le plus sublime des poètes. Il y a donc, on peut le dire, entre la civilisation et la nature, aux deux extrémités de l'existence des nations, un échange qui entretient le feu sacré de l'art.

Pendant la première époque l'homme lutte contre la terreur que lui inspirent encore les forces secrètes de la nature, et il transporte le merveilleux, qui est l'expression de ce sentiment, dans l'histoire de ses propres conquêtes, dans le chant triomphal de sa délivrance. Durant la seconde, au contraire, il tente d'élever son esprit au-dessus des œuvres finies et des idées positives de la civilisation, pour retrouver ce qu'il y a de profond et d'infini dans la nature. Entre ces deux époques, se placent ordinairement de grands systèmes de croyances ou d'opinions, qui, sous les noms de religion ou de philosophie, et souvent sous ces deux noms successivement, s'efforcent d'arracher l'homme à la nature

Digitized by Google

pour le rendre à lui-même, et l'avertissent de se replacer volontairement sous l'influence des lois de la création divine; cette époque intermédiaire, en tant qu'elle est douée du sentiment de l'infini, a aussi une poésie qui lui est propre. En effet, Aristote compte les dialogues de Platon au nombre des ouvrages épiques; et, parmi les modernes, le Dante a donné l'exemple d'une épopée sublime, dont le dogme fournit la fable et presque tous les ressorts. Homère, Socrate, Virgile, voilà donc les trois termes essentiels de la progression historique de la poésie. Quoique les nations modernes soient loin d'avoir achevé leur carrière, on peut néanmoins essayer d'enfermer leur développement dans le même cycle. Chez elles on trouvera l'analogue du premier terme dans les poésies populaires et primitives des races indo-germaniques, celui du second dans les théologiens du moyen-âge et dans les philosophes de la Renaissance, celui du troisième dans Rousseau et dans les grands poètes naturalistes que la France, l'Allemagne et l'Angleterre ont vu briller après sa mort.

Les formules d'Aristote, dont la théorie esthétique est, à ce qu'il me semble, la plus élevée et la plus solide qu'on ait encore établie, me serviront à présenter ma pensée d'une manière plus précise et plus rigoureuse. La philosophie qui contemple l'universel en lui-même est la plus haute poésie que l'espèce humaine puisse concevoir; mais, par cela même que cette poésie considère l'universel sans voiles, elle n'est accessible qu'à un petit nombre d'esprits. La foule qui a l'habitude de tout juger par les sens, ne comprend guère l'art que sous les formes du particulier; aussi a-t-elle toujours réservé les faveurs de la popularité pour les poètes qui ont su lui présenter, sous ce déguisement indispensable à sa faiblesse, l'universel qui est le fond éternel et identique de la poésie. Pour suivre le mouvement de son esprit et pour mériter son admiration, il faut donc lui montrer l'universel, durant la pre-

Digitized by Google

mière époque, dans le particulier de la civilisation; durant la dernière, dans le particulier de la nature. Pendant l'époque intermédiaire, on peut, en des circonstances heureuses, comme Platon et Dante l'ont prouvé, lui faire voir l'universel face à face et sans nuages. Les hommes qui ont ce pouvoir reçoivent le surnom de divins.

Après avoir ainsi considéré la place que Virgile occupe dans le développement d'une des principales lois esthétiques du genre humain, et, plus particulièrement dans celui de la civilisation romaine, il nous reste à envisager le chantre de la nature italienne en lui-même, pour montrer par sa vie et par ses œuvres comment il remplit la mission que le destin lui avait assignée.

C'est l'an de Rome 684, sous le premier consulat de Pompée et de Crassus, que Publius Virgilius Maro naquit à Andes. Dans un temps où la physiologie a acquis une si grande importance, il n'est pas inutile de remarquer que Maïa, la mère de notre poète, semble avoir été d'une condition supérieure à celle du mari qu'elle prit et qui fut, en effet, le mercenaire, le fermier des terres et des troupeaux de Majus, son propre beau-père. Si nous osions pousser plus loin notre conjecture, nous dirions qu'en se mêlant à la simplicité d'un homme des champs, la délicatesse et sans doute aussi la tendresse un peu faible de la citadine, expliquent déjà la nature du génie que produisit cette union; nous ajouterons que, dans l'enfantement des poètes, ces esprits doués du cœur de la femme, il est ordinaire de voir prédominer l'influence des facultés maternelles.

Virgile reçut les premiers éléments des connaissances à Crémone; il paraît qu'il ne quitta cette ville qu'à l'âge de seize ans, pour se rapprocher plus encore des Alpes; ce fut à Milan, dans des écoles très suivies, qu'il apprit le grec, la médecine, les mathématiques, la philosophie. Plus

Digitized by Google

tard, il visita Naples, y étudia aussi, y vécut plus heureux et plus longtemps qu'en aucun autre lieu, et voulut qu'on y élevât son tombeau. Il fut retenu dans ce beau pays par deux attraits. Il y trouva dans la magnificence réunie des montagnes et de la mer, dans la fécondité inépuisable de la terre, dans la chaude lumière du ciel, dans la grandeur et la variété infinie des horizons, l'idéal des rêves qu'il avait pu former au milieu des paysages de la Cisalpine; il entendit la littérature grecque prodiguer l'enchantement de ses imaginations et de ses idées sur ces admirables rivages, auxquels elle semblait prêter une voix. Grâce à l'harmonieux accord de cette nature et de cette poésie, il acheva, sans doute, de perfectionner son goût qu'il cultivait dès l'enfance, et il apprit à jeter à pleines mains l'éclat et la grâce dans le rude langage de Rome. Mais, parmi toutes ces splendeurs, il n'oublia pas les aspects plus sévères du pays natal; par souvenir, peut-être aussi par une mélancolie naturelle, il se plut aux sombres perspectives de l'Averne, et, avant d'en reproduire le sentiment dans les plus beaux vers de l'Enéide, il en associa l'image à celle des lacs de l'Italie septentrionale, dans un passage des Géorgiques :

> Anne lacus tantos? Te, Lari maxime, teque,
> Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino?
> An memorem portus, Lucrinoque addita claustra,
> Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
> Julia quà ponto longè sonat unda refuso
> Tyrrhenusque fretis immittitur æstus avernis (1).

Rien n'est peut-être plus propre à graver fortement dans le cœur les impressions de l'enfance que de leur être violemment enlevé par quelque hasard ou par quelque passion. C'est ainsi que, de nos jours, on a vu Léopold Robert des-

(1) *Georgic.*, lib. II.

Digitized by Google

cendre des plateaux du Jura, se prendre d'amour pour les côtes éblouissantes de l'Italie, et reproduire cependant sur la physionomie des heureux habitants qui les peuplent, la tristesse des hommes qu'il avait laissés silencieux et pensifs sous les sapins de son village. Si jamais un artiste mérita de servir de commentaire à Virgile, c'est assurément le peintre des *Moissonneurs* et des *Pêcheurs*. Comme le divin modèle dont il semble souvent qu'il ait traduit les poèmes à sa façon, il est arrivé à l'intelligence de l'homme et à l'amour du beau par le sentiment de la nature; comme lui, il a placé dans le peuple le type de la beauté, de la pureté, de la tristesse.

On a discuté sur le temps où Virgile a pu habiter Naples pour la première fois. Quelques auteurs voudraient qu'il n'eut point quitté la Cisalpine avant l'époque où il fit sa première Eglogue dans laquelle il paraît indiquer, en effet, que Rome lui était jusqu'alors demeurée inconnue. D'autres prétendent trouver, au contraire, dans la cinquième Eglogue, la preuve qu'il avait vu Rome avant ce temps, et qu'il y avait été apprécié par César...

. . . . . Amavit nos quoque Daphnis.

D'autres ont écrit que, dès sa première jeunesse, il avait fait des vers qui étaient devenus célèbres, et que sa sixième Eglogue ayant été récitée à Rome, dans un théâtre, devant Cicéron, le grand orateur avait aussitôt proclamé son admiration par un hémistiche que Virgile recueillit, plus tard, dans l'Enéide :

. . . . . magnæ spes altera Romæ.

Il paraît cependant certain que lorsque Jules César fut assassiné, Virgile, touchant à sa vingt-septième année, n'était encore connu par aucune poésie, et que, plusieurs mois après,

Digitized by Google

toujours obscur, peut-être toujours oisif, il apprenait la médecine à Milan, ou l'exerçait à Andes, tandis que Cicéron mourait victime du premier triumvirat d'Octave. Celui-ci revint, l'année suivante, de Philippes pour faire à ses vétérans le partage des terres de l'Italie, et pour donner à notre poète, plus âgé que lui de sept ans, la première occasion de manifester son génie.

On a répandu diverses fables sur les premières relations d'Octave et de Virgile. On a dit que le poète dut à ses connaissances médicales de devenir l'ami du maître des écuries d'Auguste, et à une facétie de devenir ensuite celui de l'empereur lui-même. On a prétendu aussi qu'un distique affiché aux portes du palais avait commencé cette liaison. Mais les Bucoliques semblent contenir des indications précises qui démentent tous ces récits. Dépouillé par les soldats des triumvirs du petit patrimoine que son père possédait à Andes, il est probable que Virgile partit pour Rome, avec la recommandation de Varus, son condisciple, et que, grâce à elle, il obtint la protection du petit neveu de César. Par Varus, ou par Cornélius Gallus, né dans les montagnes du Frioul, il fut aussi présenté à Asinius Pollio qui était alors, dans la Cisalpine, à la tête des troupes de Marc Antoine; Asinius Pollio devint un de ses plus fermes soutiens et le recommanda lui-même à Mæcenas, son ami intime et lieutenant d'Auguste. Ces renseignements, dont l'autorité paraît incontestable, n'expliquent-ils pas suffisamment le crédit de Virgile auprès de l'empereur?

Les Bucoliques ont été écrites à cette époque où le poète, arraché à son obscurité et à son repos, par les calamités civiles, fut forcé de se mêler au flot des évènements et des hommes qui devaient renouveler son siècle. Fidèle au culte de ses divinités champêtres, ce fut sous le costume des bergers de l'âge primitif que son génie se montra à tous ces

Digitized by Google

soldats, à tous ces généraux qui rêvaient l'asservissement du monde, au milieu des armes, des rapines et des débauches. D'après tous les témoignages de l'antiquité, Virgile composa ses dix Eglogues dans l'espace de trois ans, c'est-à-dire depuis l'âge de vingt-neuf ans jusqu'à celui de trente-deux. Il y chanta les louanges de tous ses protecteurs, la clémence d'Octave, la mort de César dont le nom couvrait les desseins de son petit-neveu, la gloire de Pollion et la naissance de son fils, la science et la bonté de Varus, les amours de Gallus. Théocrite avait célébré les champs dans le palais des Ptolémées; Virgile célébra aux champs les exploits et les bienfaits de ses illustres amis. Le premier a écrit de véritables pastorales; le second a composé plus souvent des allégories bucoliques. Voilà la grande différence qu'il faut faire entre le maître grec et l'élève latin.

Considérées en elle-mêmes, les Eglogues sont comme les soupirs d'une ame tendre, déjà lassée quoique jeune, et qui se refait aux champs, non sans quelques tristes retours, une seconde innocence. Les pipeaux des bergers ne sont pas seulement l'instrument favori d'une civilisation qui est à ses commencements; c'est à leur voix argentine que le jeune homme se plaît à associer ses désirs et ses pensées : il me semble en entendre la mélodie simple et rêveuse dans les premiers vers de Virgile. La couleur claire et douce dont Raphaël revêtit les figures candides de sa première manière, me paraît avoir aussi les rapports les plus voisins avec le souffle limpide et pur du chalumeau virgilien. L'ame qui se révèle au monde n'a pas besoin de tous ces artifices que le raffinement du goût et la multitude des sensations rendent plus tard nécessaires; c'est aux plus naïfs accords de la lumière ou du son, qu'elle confie l'expression de ses sentiments. Je serais fort porté à croire que Virgile ne connaissait pas les splendeurs du ciel napolitain, lorsqu'il composa ces pe-

Digitized by Google

tits poèmes où l'on ne trouve guère que les images plus simples du paysage mantouan.

Les Géorgiques ont été composées en sept années, presque entièrement à Naples, tandis qu'Antoine, retiré auprès de sa Cléopâtre, laissait Octave consolider son pouvoir en Italie, et y méditer sur l'usage qu'il en pourrait faire ; elles furent achevées et peut-être refondues, lorqu'Octave revint d'Egypte, maître désormais de l'Empire et de lui-même. Elles portent l'empreinte de l'âge mûr, du beau pays, des hautes préoccupations politiques, dont elles furent le fruit.

Admis dans la familiarité de Mæcène, dans l'amitié d'Auguste, il semble que Virgile ait changé en un plan arrêté ce qui, jusque là, n'était peut-être pour lui qu'un instinct; il embrasse désormais la nature, non plus comme l'asile de son ignorance ou de ses passions, mais comme une science digne de la sérieuse attention de son esprit, et capable de guérir les plaies saignantes de son temps. Du patronage de Pollion qui était le chef du parti militaire d'Antoine, il passe entièrement sous celui de Mæcène qui est le confident des desseins pacificateurs d'Auguste. Dans les Eglogues il avail témoigné sa reconnaissance au premier dont l'appui l'avait alors préservé des violences communes; il dédie les Géorgiques au second comme un hommage rendu à sa politique et à celle d'Auguste qu'il divinise dès le début :

> Tuque adeò, quem mox quæ sint habitura deorum
> Concilia incertum est; urbesne invisere, Cæsar,
> Terrarumque velis curam (1).....

Il convie aux travaux et aux mœurs de l'agriculture ces soldats ivres de combats et de pillage qui couvrent toutes les provinces de l'empire; mais pour mieux assurer le repos du

(1) *Georg.* lib. II.

Digitized by Google

présent et les prospérités de l'avenir, il veut les consacrer par l'image des vertus du passé : il évoque les ombres austères des ancêtres :

Hæc genus acre virum, Marsos, pubemque Sabellam,
Assuetamque malo Ligurem, Volscosque verutos
Extulit ; hæc Decios, Marios, magnosque Camillos,
Scipiadas duros bello (1).....

Dans les Bucoliques, pour plaire à Varus, il avait placé une sorte de chant dithyrambique en l'honneur de la philosophie d'Epicure qu'il avait étudiée à Milan, avec son ami :

Namque canebat uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque, animæque, marisque fuissent
Et liquidi simul ignis : ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis (2).

Dans les Géorgiques, il professe des opinions plus élevées ; il a renoncé à cette doctrine toute physique des atomes ; il a étudié à Naples le stoïcisme, le platonisme, toutes les généreuses doctrines sur lesquelles Auguste essayera en vain d'appuyer le colosse de l'empire, mais qui serviront du moins, sous ses successeurs, à consoler ce qui reste encore de l'antique vertu romaine. C'est à Pythagore, commenté par Platon qui devint désormais son maître, qu'il emprunte l'idée de ces beaux vers :

. . . . . Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum ;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas :

(1) *Georg.* lib. II.
(2) *Eclog.* VI.

Digitized by Google

Scilicet hùc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia : nec morti esse locum; sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo (1).

Naples, qui conseille si bien sa raison, parle aussi une langue plus riche à son imagination qui en rend fidèlement toute la diversité, tout l'éclat. Non seulement Virgile contemple avec ivresse et reproduit, dans ses vers, les brillantes images que cette nature nouvelle étale à ses yeux; mais, excité par elles, il rêve mieux encore, et s'abandonne à ces cris qui, à travers dix-huit siècles, retentissent à notre oreille avec toute l'ardeur d'un inextinguible désir :

Flumina amem silvasque inglorius. O ubi Tempe,
Sperchiusque, et virginibus bacchata lacœnis
Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hœmi
Sistat et ingenti ramorum protegat umbra (2) !

Dans les Bucoliques, on ne trouverait rien de semblable à ces élans; tout y respire, au contraire, le besoin de demeurer caché sous l'abri natal, et de se préserver de la violence des évènements et des passions. Les secrets de la jeunesse du poète sont ensevelis sous l'ombre du verger paternel, au milieu des pures senteurs de la prairie, et de l'innocent murmure des ruisseaux qui ont distrait et rafraîchi ses sens. Lorsque Virgile arrive dans le midi de l'Italie, c'est un homme chaste, apaisé, maître de lui-même, qu'il montre aux habitants de la Campanie et de la Sicile, chez lesquels on lui a ménagé des asiles ; quand il paraît à Naples avec sa stature élancée, avec sa complexion délicate, avec sa voix enchanteresse, frappés de son aspect virginal, les hommes qui l'admirent le surnomment *Parthenias*; à Rome, où on lui avait donné une maison sur le mont Esquilin, à côté des jardins de Mæcène, si parfois on le voit passer, on lit dans la séré-

(1) *Georg.* lib. IV.
(2) *Georg.* lib. II.

Digitized by Google

nité de son visage toute la beauté de son génie, et on fait autour de lui des rassemblements auxquels il se dérobe. Toute son ardeur s'est réfugiée dans les sentiments les plus élevés de son ame; delà elle se répand désormais sans danger, sans défiance, sans réserve, dans le vaste sein de cette nature où elle s'est, sans doute, retrempée; elle ne redoute plus l'enthousiasme, parce qu'elle lui a marqué pour but la vérité et la vertu.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

. . . . . .

Fortunatus et ille, deos qui novit agrestes (1)!

Les Œuvres et les Jours d'Hésiode, qui ont servi de modèle aux Géorgiques, seraient un exemple bien choisi pour montrer toute la différence qu'il y a entre la manière dont les hommes comprennent la nature aux époques primitives, et celle dont ils la sentent aux époques suprêmes. Que fait Hésiode? Il enregistre les découvertes de l'agriculture, cet art initial du genre humain, il fixe dans la mémoire des Grecs le souvenir des premières gloires de cet art, comme Homère y grave celui des héros qui, les premiers, ont élevé le courage et la renommée des Hellènes; il y mêle ces mythes moraux, dans lesquels il renferme ordinairement, de sa propre autorité, les enseignements dont tout homme a besoin pour se conduire au milieu d'une société où ni l'intelligence de chacun, ni l'autorité de tous ne sont encore bien puissantes. Dans tout cela ce n'est point la nature, c'est l'homme qui joue le rôle victorieux. Comme le vieillard d'Ascrée, Virgile enseigne bien à dompter la nature; mais c'est l'homme même qu'il veut dompter par elle:

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas (2)!

(1) *Georg.*, lib. II.
(2) *Georg.* lib. I.

Digitized by Google

Ce qu'il estime dans le travail de la terre, ce sont moins les fruits qu'il rapporte, que les mœurs qui l'accompagnent. Que dis-je, il estime moins le travail lui-même que les vagues méditations que l'on trouve dans l'infini de l'horizon, dans les mystiques émanations du monde! Pourquoi ces continuels appels aux fleuves, aux forêts, aux vallées! pourquoi cet insatiable besoin d'ombres vastes et profondes! pourquoi cette incessante prière à la fraîcheur, à la pureté qui inondent leurs abris? Pourquoi cet enthousiasme pour les œuvres naturelles, pour les formes harmonieuses des animaux, pour les lois qui régissent leurs républiques? pourquoi cette admiration passionnée pour l'ordre de la nature? Nous pouvons aujourd'hui vous comprendre, ame sublime! Alors aussi l'ordre manquait parmi les êtres libres; vous le cherchiez dans les êtres soumis à la fatalité. Le monde moral était troublé par toutes les corruptions de la sensualité et de l'intelligence; vous avez tourné vos regards vers le monde matériel où Dieu se charge de perpétuer lui même cette virginité et cette harmonie dont vous étiez avide. Vous vous êtes penchée sur le sein maternel de la nature pour savoir si vous n'y entendriez point les tressaillements d'un nouvel enfantement moral, si vous n'en verriez pas sortir ce Verbe qui allait descendre du ciel!

Dans les commencements, Rome fut une ville de laboureurs; enfermée dans ses collines, et dans les montagnes qui les dominent, elle se prépara par les travaux de l'agriculture à ceux de la guerre; souvent elle alla prendre ses généraux à la charrue. Plus tard, lorsque pour conquérir l'Italie et les provinces lointaines, ses paysans eurent été transformés en soldats, ils n'eurent pas, au retour de leur expéditions de plus douce récompense que de revoir leurs champs et de s'y délasser. Au milieu même de la fureur des proscriptions, les partis enivrés du sang de leurs victoires, allaient goûter dans les *villas* les plaisirs simples et purs de la campagne.

Digitized by Google

Dans ses Géorgiques, Virgile avait satisfait ce besoin, en quelque sorte primitif, du peuple souverain; mais il songeait aussi depuis longtemps à en contenter les instincts politiques. Il est assez probable qu'avant même d'écrire les Bucoliques, il s'était exercé à composer un poème sur l'origine de la puissance d'Albe et de Rome :

> Cum canerem reges et prælia, Cynthius aurem
> Vellit, et admonuit : pastorem, Tityre, pingues
> Pascere oportet oves, deductum dicere carmen (1).

Les épisodes des Géorgiques semblaient être une transitio naturelle que le poète se ménageait pour retourner aux œuvres épiques qui avaient préoccupé sa jeunesse. A l'âge de quarante deux ans, au moment où il vit Octave, vainqueur d'Antoine, et maître du monde, rentrer à Rome sur son char de triomphe, il commença son Enéide, pour célébrer, dans le berceau même de la ville éternelle, non pas seulement, comme on l'a dit, l'homme qui allait la mettre sous son autorité, mais l'ordre nouveau que cet homme voulait réaliser. Virgile travailla à ce poème environ onze années; il venait d'en tracer les derniers vers; il faisait voile vers la Grèce dont les beaux sites et les loisirs lui auraient permis de donner à son œuvre la perfection qu'il rêvait pour elle; il rencontre Auguste qui retourne à Rome; il se décide à l'y suivre; mais, pris par une langueur mortelle, à peine a-t-il touché la terre, qu'il expire, le 22 septembre, l'an de Rome 735; en mourant, il demanda qu'on plaçât sa tombe près de Naples, et qu'on brulât l'Enéide qu'il ne considérait point comme achevée : Auguste, à qui il avait lu trois chants de son poème, ne lui accorda que le premier de ses vœux.

Cette Grèce qu'il ne fut pas donné à Virgile de visiter, dont

(1) Eclog. VI.

Digitized by Google

aucun Latin ne fut plus digne que lui d'être le fils, à laquelle il avait déjà tant emprunté dans ses deux premiers ouvrages, lui fournit des secours encore plus considérables pour la composition de son dernier chef-d'œuvre. Qui peut prononcer le nom de l'Enéide sans voir aussitôt se dresser devant lui, l'ombre du vieil Homère, redemandant les dépouilles qui lui ont été ravies? En chantant l'arrivée d'un héros troyen sur les côtes de l'Italie, en faisant sortir l'épopée romaine de l'épopée hellénique, Virgile n'a-t-il pas reconnu que, comme sa patrie se rattachait aux traditions de la Grèce, lui-même n'était que leur imitateur et leur écho? Il me semble que le sentiment original et profond qui avait soutenu l'auteur des Bucoliques et des Géorgiques ne l'abandonna point dans l'enfantement de l'Enéide; c'est lui, ce sont les grandes idées de la politique de Rome et d'Auguste, qui, en s'alliant, ont permis à Virgile de dépasser le cercle de la poésie grecque et d'en égaler souvent les immortelles beautés.

Le Tasse, qui était aussi grand philosophe que grand poète, a dit que comme l'activité humaine se déploie dans l'étude du vrai et dans la pratique du bien, il doit nécessairement y avoir deux sortes tout-à-fait distinctes d'épopée, l'une de contemplation, l'autre d'action, la première faisant passer devant ses personnages le tableau des choses divines ou humaines, la seconde les précipitant eux-mêmes au milieu de la mêlée des événements. L'Odyssée appartient au premier genre, l'Iliade au second. Virgile se proposa de fondre ces deux formes en une seule; en effet, les six premiers livres de l'Enéide sont composés à l'imitation de l'Odyssée; les six derniers à celle de l'Iliade. Cette division, qui est fondamentale, nous servira, peut-être, à éclairer le parallèle, si longtemps débattu, d'Homère et de Virgile.

Si grand qu'on veuille faire l'intervalle de temps, qui sé-

Digitized by Google

para Homère de la guerre de Troie, soit qu'on adopte le nombre de 168 ans proposé par Strabon, soit qu'on préfère celui de 340 donné par Hérodote, il paraît indubitable que l'auteur de l'Iliade crut à l'existence des héros qu'il célébra, que le souvenir de leurs exploits lui fut transmis par des chants populaires, que les fables, dont il embellit ces traditions, participèrent à leur crédit, et devinrent avec elles les plus beaux titres du génie et de l'orgueil national des Grecs. Qu'est-ce donc qui appartient en propre au poète dans le chef-d'œuvre de ses premières années? Un sentiment énergique de l'individualité, lequel nourri par un cœur brûlant, et secondé par une imagination éblouissante, se répand à chaque page en cris admirables et transporte jusque chez les dieux la fougue et la discorde des passions de l'homme. A l'issue des hautes civilisations de l'orient, la personne humaine qu'elles avaient absorbée dans le double panthéisme de la religion et de l'État, revendique sa liberté, et lâche la bride à son indomptable jeunesse; elle emprunte, sur les rivages de la Grèce, la figure d'Achille et la lyre d'Homère; et, sous ces formes merveilleuses, elle prélude à l'affranchissement du genre humain. Mais le poète, qui lui avait prêté sa voix, connut aussi l'inexorable lendemain qui suit les premiers beaux jours de la vie. Lorsque les passions se sont amorties, l'esprit qui a rejeté tout autre soutien pour conquérir son indépendance, commence à se repentir de sa témérité; s'il a secoué la tutelle des anciens dieux, sur quoi s'appuiera-t-il? Sur l'expérience, cette fille de la raison exilée du ciel. Instruit sans doute par elle, et lui trouvant plus de sûreté et de douceur qu'aux émotions d'un âge plus fougueux, Homère lui demanda des compensations devenues nécessaires et raconta un peu longuement les leçons qu'elle avait données à Ulysse, le plus sage des mortels. La science conteuse de la vie et des hommes, qui remplit l'Odyssée, apporta ainsi une correction et un complément naturels aux emportements de

Digitized by Google

l'Iliade; et ces deux poèmes durent éclore dans la même pensée, pour que leur enseignement fut plus frappant encore, et pour que la race grecque y trouva une plus fidèle image de l'audace juvénile et de la prudence consommée qui se rencontrèrent aussi tout à la fois dans son propre génie.

Ce n'est pas le sentiment de l'individualité que Virgile reproduit lorsqu'il imite l'Iliade; ce n'est pas à l'expérience qu'il demande des conseils lorsqu'il imite l'Odyssée. Depuis que le vieil Homère a déposé sa glorieuse besace sur les bords du tombeau, la personne humaine a accompli dans le monde son œuvre d'insurrection; et du sein même de son indépendance elle a enfanté des doctrines philosophiques qui, dépassant les humbles horizons de l'observation, se sont élevées jusqu'au ciel pour lui dérober de nouveau ses secrets. A cette variété de races, de villes, de lois, de mœurs, qui avait entretenu la liberté du génie grec, a succédé la vaste unité de l'empire romain, dans laquelle l'individualité, arrivée à ses derniers excès, va bientôt disparaître encore. Ainsi, à la place de l'individualité, c'est la société que Virgile chante; à la place de l'expérience, c'est une philosophie sublime qu'il consulte. Voyons quels sont les inconvénients et les avantages de ce changement qui lui a été imposé par celui des siècles.

La fable de l'Enéïde a été, de nos jours, l'objet de savantes recherches, de vives discussions sur lesquelles nous voulons passer rapidement. En examinant quelle réalité pouvait se cacher sous cette fiction, les Schlégel ont loué la sagacité du chantre de Mantoue, Niéburh a poussé le blâme jusqu'à regretter qu'Auguste n'eut pas accompli les derniers vœux de son poète. Dès le sixième siècle de leur ville, c'est-à-dire près de deux cents ans avant la naissance de Virgile, les Romains avaient admis l'opinion qu'ils descendaient des compagnons d'Enée; ils en avaient fait une sorte de dogme politique, qui servait de base à leurs traités. On trouve chez les Grecs

Digitized by Google

des vestiges plus anciens de cette croyance : le poète lyrique Stésichore célébrait, vers le second siècle de Rome, un établissement fondé par Enée dans l'Hespérie; Cephalon de Gergithe fait mourir Enée en Thrace, et fait partir de là, Romus, un de ses fils, qui va bâtir les murs de Rome. Pyrrhus, qui se prétendait directement issu d'Hercule et d'Achille, et qui, à ce double titre, voyait partout des Troyens dans ses ennemis, contribua sans doute à répandre les mêmes idées. Lycophron les consigna dans sa Cassandre, l'an de Rome 560. Tous les écrivains latins les adoptèrent, autant pour obéir à un sentiment populaire que pour rattacher à une noble souche l'origine de leur nation. Virgile leur a emprunté non seulement le fait généralement reconnu du débarquement d'Enée, mais encore les détails importants de sa navigation et de son établissement. Ce roi Latinus qui règne dans le Latium, cette biche blessée qui est une occasion de guerre, ce Turnus ou Thyrrenus, roi des Rutules, qui dispute au nouvel arrivant la main de Lavinie, appartiennent à la légende que les poètes antérieurs ont mise en œuvre. L'épisode même de Didon, a déjà été traité par Nævius, contemporain d'Ennius, et qui a lui-même pris part à la guerre punique.

Après avoir exposé le mythe, il resterait à en chercher le sens. Quels sont les mouvements de races que ces fictions désignent? Quelles populations couvraient primitivement l'Italie? Nieburh veut que les Etrusques soient venus du nord, et aient traversé les Alpes, peut-être même le Danube, avant de descendre en Italie. Ottfried Mueller pense que leur migration, déterminée par la grande invasion dorienne, se fit à travers l'Epire, l'Illyrie, la Vénétie et le Pô. Cette hypothèse, qui est aujourd'hui considérée comme la plus probable, conduirait à penser que les Etrusques, loin d'être assis en Italie, au moment de l'arrivée d'Enée, comme le prétend Virgile, n'y pénétrèrent qu'un siècle après. Mais la nation toscane

Digitized by Google

n'a-t-elle pas été formée des deux couches successives qu'on observe chez presque tous les peuples anciens? N'a-t-elle pas commencé par être pélasgique avant d'être hellénique? Les Arcadiens, à la tête desquels Evandre reçoit Enée, aux lieux où Rome s'élèvera un jour, ne sont-ils pas eux-mêmes les descendants des Pélasges échappés à l'extermination de leur race, et retirés sur les hautes montagnes qui forment le centre du Péloponèse? Enfin, les Troyens ne tiennent-ils pas aussi à la souche pélasgique? N'est-ce pas pour cette raison que, lorsque Priam, au dire de Virgile lui-même, vint visiter à Salamine sa sœur Hésione, il voulut pousser jusqu'en Arcadie?

> Nam memini Hesionæ visentem regna sororis
> Laomedontiaden Priamum, Salamina petentem,
> Protinus Arcadiæ gelidos invisere fines (1).

Les guerriers qu'Hercule et Agamemnon conduisirent successivement contre les remparts de Troie, n'allaient-ils pas y exercer les dernières hostilités de la race hellénique contre celle des Pélasges? n'est-ce pas sur le chemin des migrations pélasgiques que Teucer bâtit sa ville? n'est-ce pas du milieu des pélasges italiques que Dardanus y ramena une colonie? Si on admettait ces opinions, qui s'accommodent aux conjectures récentes de l'ethnographie, il faudrait reconnaître que c'est au milieu même des populations pélasgiques que se passe l'action de l'Enéïde, et que Virgile a composé une œuvre dont la grandeur n'a point encore été suffisamment reconnue, en rassemblant ainsi, sur un même lieu, des points les plus opposés, tous les débris de la race sainte et primitive des Pélasges, pour en faire naître la nation romaine, et pour montrer dans celle-ci l'éclatante revanche de leur défaite et de leur oppression.

(1) *Æneis*. lib. VIII.

Digitized by Google

Cependant plus Virgile s'enfonce dans les ténèbres des temps, plus il remonte à la source même des peuples, plus aussi il doit perdre nécessairement la trace des hommes qu'il veut introduire dans son poème. Que peut-il surnager de ces races, dont les malheureux restes furent encore accablés par le dédain des vainqueurs? Quels héros citer parmi ces Pélasges que les nations conquérantes nous ont offerts partout comme tombant sous l'extermination et sous l'esclavage? Quel cortége pouvait-on composer à Enée avec tous ces proscrits dont les noms mêmes avaient péri? Virgile, forcé d'inventer ses héros, ne put leur prêter la vie que ceux de l'Iliade tirèrent de la réalité même; quand il chanta leurs combats, ne croyant pas à leur existence, il fit de merveilleux efforts pour éblouir les yeux par les traits de leur bravoure; mais il oublia de les marquer eux-mêmes de ce cachet intime et personnel que le génie ne peut emprunter qu'à la nature. Il sentit si bien son impuissance à faire toucher leur individualité, qu'il ne leur trouva pas de plus grand mérite que de pouvoir faire honneur de leur nom à quelque noble famille romaine. En montrant dans Mnestheus l'origine des Memmius, dans Sergeste celle des Sergius, dans Cloanthe celle des Cluentes, il intéressa, sans doute, le présent de Rome à la fiction de son lointain récit. Mais peut-on comparer les combats de ces ombres de héros, aux luttes puissantes d'Ajax, de Patrocle, de Diomède, ces types merveilleux de toutes les sortes de courage?

Il faut donc le reconnaître, les six derniers livres de l'Enéïde, destitués de cette force qu'un sentiment énergique de l'individualité peut seul donner aux aventures de la guerre, sont foncièrement inférieurs à l'Iliade dont ils offrent l'imitation. Virgile ne pouvait cependant pas en dresser le plan autrement, et il en a corrigé de son mieux la faiblesse inévitable. Il savait que, pour faire un poème qui devint vraiment

Digitized by Google

l'épopée de Rome, il fallait tracer des peintures guerrières, et invoquer la muse des batailles ; dès le commencement, il avait mis son œuvre sous la protection des armes :

Arma virumque cano.....

Après avoir fourni la moitié de sa course, sans tenir les promesses de ce début, il se ravise enfin :

. . . . . Dicam horrida bella
Dicam acies actosque animis in funera reges,
Tyrrhenamque manum, totamque sub arma coactam
Hesperiam. Major rerum mihi nascitur ordo ;
Majus opus moveo (1).

Qui pouvait faire croire à Virgile que, comme il l'annonce dans ces vers, la seconde partie de son poème était en effet la plus importante? Sans doute M. de Chateaubriand a dit avec raison : « Les six derniers livres de l'Enéïde contiennent peut-être des beautés plus originales, plus appartenant en propre au génie de Virgile que les six autres Ils ont une foule de mots tendres, de pensées rêveuses. qu'on chercherait envain dans ceux-ci. » Mais la mélancolie de ces beaux épisodes de Nisus et d'Euryale, de Pallas, de Lausus, l'éclat de celui de Camille, l'artifice délicat et brillant de la versification pourraient-ils faire entièrement oublier les défauts de l'action?

Dans cette dernière partie de l'épopée, Virgile se sentait, je pense, soutenu par un charme plus sûr que celui des chastes tristesses de son génie. C'était par Rome même qu'il comptait y attacher les Romains. En effet, il y a annoncé les destinées de la ville éternelle par tous les moyens imaginables, par le dénombrement des races Italiennes qu'elle soumit plus tard, par le contraste de la simplicité des com-

(1) *Æneis*. lib. VII.

Digitized by Google

pagnons d'Evandre avec le faste des contemporains d'Octave, par la description du bouclier prophétique d'Enée, par les délibérations du Conseil des Dieux qui joignent les plus lointaines prévisions aux querelles actuelles, par les promesses que les divinités mêmes ennemies font aux descendants d'Iule. Il a accompli une œuvre pieuse en posant ainsi dans l'ordre originaire et sacré de la mythologie, cette Rome qui s'était si glorieusement établie dans l'ordre positif et politique de l'histoire; il a donné un gage éclatant aux progrès des siècles, et noblement concouru aux desseins régénérateurs d'Auguste, en substituant l'intérêt même de l'Empire à celui que les héros troyens et latins ne pouvaient inspirer; il s'est montré disciple fidèle de la nature, en appliquant ses lois au monde moral, et en faisant planer la pensée de la société au-dessus des passions de l'individu. Mais ce que je dis à la louange de sa raison ne sert-il pas à faire comprendre ce que son génie fut inhabile à exprimer dans un endroit dont la fougue des héros et des combats devait fournir les plus beaux ornements?

Les mêmes motifs me paraissent montrer la supériorité des six premiers livres de l'Enéide. Sans doute, l'Odyssée a un charme particulier, inimitable, unique ; dans cette épopée de la vie domestique, Homère touche merveilleusement les ressorts les plus secrets des caractères humains ; il vous les fait connaitre par une foule de détails ravissants, mêlés à des aventures sans fin ; il a une familiarité exquise, une grâce naturelle et parfaite, une expérience complète et pourtant souriante que personne n'égalera jamais ; mais c'est dans le cercle restreint de l'individu et dans les bornes de la terre qu'il déploie ces dons admirables. Virgile s'est ouvert des horisons plus larges ; c'est par des peintures plus grandes, par des sentiments plus profonds, par des inventions plus mystérieuses qu'il remplit la partie contemplative de son poëme, et qu'il s'avance jusque

Digitized by Google

sur les frontières de la pensée moderne. Homère n'eut jamais songé à peindre la ruine de Troie ; c'était un fait politique, étranger à sa manière de sentir, et à celle de ses contemporains. La colère d'Achille, les tribulations du prudent Ulysse, voilà les tableaux qui conviennent à ce peintre de l'homme. Virgile, au contraire, saisit avec empressement l'occasion de retracer la fin et le commencement des états; il chante le désastre de Troie avec une grandeur et une force dignes des plus puissantes inspirations d'Homère; s'il fait naître entre Enée et Didon une passion inconnue aux héros de l'Iliade et de l'Odyssée, c'est moins pour toucher ses lecteurs par les grâces et par les violences de cet amour, que pour les émouvoir par les effets qu'en doivent éprouver Rome et le monde entier lié à sa fortune. Mais il ne se borne pas à ajouter ainsi au cercle individuel, le cercle politique; il en ouvre un plus vaste, dans les régions de l'invisible ; en s'aventurant, sur la foi de la religion et de la philosophie antiques, dans les demeures souterraines du Styx, il fraye une voie sublime au spiritualisme de la poësie chrétienne ; le sentiment qui l'a fait pénétrer dans ces mystères, est le même qui l'a jeté dans les bras de la nature ; c'est le besoin d'échapper aux misères et aux souillures du présent, de se réfugier dans l'ordre éternel des choses, de soulever le voile de l'espace et du temps, qui l'a abouché avec les dieux des enfers, comme avec ceux des campagnes ; c'est en forçant la nature à lui livrer ses secrets, qu'il a appris à approfondir ceux de la destinée de l'homme. Les vagues harmonies de la terre lui ont enseigné le sens caché sous toutes les apparences ; elles lui ont révélé cette religion de l'immatériel et de l'infini, dont il fut le poëte préféré après en avoir été le précurseur.

Ces beautés et ces imperfections que l'Enéide renferme, se résument parfaitement dans le héros dont elle porte

Digitized by Google

e nom. Le caractère d'Enée semble formé de celui d'Achille et de celui d'Ulysse réunis sous l'influence d'un sentiment plus élevé que celui qui leur avait donné naissance. Achille est toujours en fureur; ses colères mettent les Grecs en péril, et causent, outre mille autres morts, celle de son ami Patrocle; aussi, en lisant l'œuvre extraordinaire où Shakespeare a raconté, à sa façon, la guerre de Troie, trouve-t-on quelque raison aux ironies dont Thersite poursuit la valeur brutale du fils de Pélée et de ses compagnons. Enée est vaillant; mais son courage est tempéré par la piété. C'est Turnus qui joue dans l'Enéïde le rôle violent et irascible d'Achille; mais Turnus est vaincu par Enée. Qu'il y a loin aussi de la prudence d'Ulysse à la piété du fils d'Anchise! La modération du premier vient de ses défiances et participe de ses ruses; celle du second a son siége dans les plus hautes régions de l'ame, et sa source dans le respect des dieux.

Qu'est-ce que la piété d'Enée? cette vertu ne consiste point dans une aveugle soumission, dans des pratiques arides, mais, au contraire, dans l'agrandissement que donne à l'esprit de l'homme la conscience des lois divines. Montrer jusqu'où peut aller la puissance et l'audace du génie humain, voilà ce qui fait le héros. Savoir où commence la volonté et le pouvoir du ciel, s'incliner devant sa loi, y soumettre son cœur, disposer sa raison à mieux comprendre Dieu pour lui mieux obéir, voilà la véritable piété. Entre l'héroïsme et la piété, même compris dans ces termes, il est difficile d'établir un juste équilibre; fut-il aisé de les accorder ensemble, il ne le serait pas de soutenir, au milieu d'une action semblable à celle de l'Iliade, un caractère formé de leur fusion. Aussi le personnage d'Enée donne-t-il aux combats des six derniers livres de l'épopée latine je ne sais quel aspect pacifique qui me paraît avoir plus d'inconvénients que d'originalité; mais, dans les six premiers livres, il se prête admirable-

Digitized by Google

ment à toutes les grandes pensées que Virgile tenait des philosophes grecs, et par lesquelles il semble avoir annoncé le monde moderne.

Enée est évidemment une personnification idéale d'Auguste. On reprochait à l'empereur son peu de courage ; on dirait que Virgile eut à cœur de montrer que cette qualité n'était vraiment grande et vraiment utile que lorsqu'elle est unie à l'élévation de l'esprit et à la sérénité de l'ame. La piété filiale, le respect des dieux, le titre de fondateur de la puissance romaine, convenaient également au héros et à l'objet des fictions du poète. Mais Enée n'est pas seulement un symbole politique, c'est aussi un grand type philosophique. On a comparé ses sentiments aux doctrines morales de l'antiquité. Mais dans quel système de cette époque pourrait-on trouver l'union de la liberté qui fait les héros, avec l'obédience qui fait les hommes pieux ? Il est inutile de chercher un caractère semblable à celui d'Enée parmi les sectateurs d'Epicure, qui en niant le concours des Dieux dans les choses terrestres y nie même la liberté et livre l'homme comme un jouet à toutes les impressions extérieures. Le trouvera-t-on parmi les disciples de Zénon, qui entre le destin et le principe personnel établit une lutte acharnée dans laquelle il ne s'agit que d'orgueil et de fierté ? Il est hors de doute que Virgile a voulu montrer dans Enée l'exemple de l'homme éprouvé par le sort.

> Disce, puer, virtutem ex me famamque laborum,
> Fortunam ex aliis (1)....

Mais, après avoir emprunté son type aux Stoïciens, emporté par ses pressentiments et par ceux de son époque, il a dépassé le modéle qu'il s'était donné, et il est entré en plein

(1) *Æneis*. lib. XXII.

Digitized by Google

dans la doctrine chrétienne, qui la première a proclamé l'alliance de la liberté et de la fatalité.

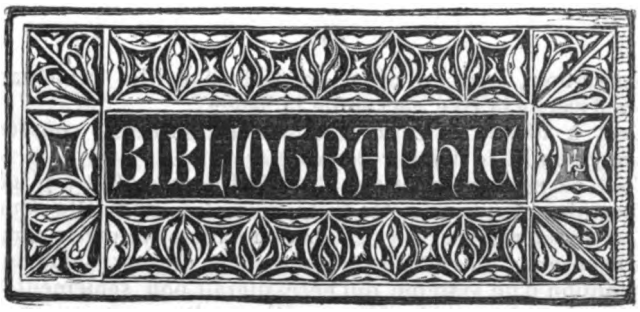
On voit au Vatican un manuscrit des poèmes de Virgile, orné d'images qui semblent être les dernières œuvres de l'art antique, et qui en ont perpétué le souvenir au milieu du Moyen-Age; on voit à Milan, à la bibliothèque Ambroisienne, un autre manuscrit semblable, que Pétrarque a couvert de ses annotations, et dont les miniatures datent de l'origine de la Renaissance. C'est Virgile qui a reçu les derniers respects de l'antiquité expirante ; c'est lui qui a reçu les premiers hommages de l'esprit moderne. En admirant ces précieuses reliques, on comprend que le Dante acquitta envers Virgile la dette des nations chrétiennes, lorsqu'il le prit pour guide dans ses voyages à travers les sphères de l'infini. Ce ne fut pas en vain que le poète antique interrogea la nature; comme le prophète des temps primitifs, il frappa le rocher de sa baguette magique, et la pierre donna passage à une eau limpide. A cette voix virginale qui invoquait la pureté sous les antres des bergers, sous la chaumière des laboureurs, sous les tentes des fondateurs de la puissance romaine, ce fut le christianisme qui répondit; ce fut lui qui réalisa dans le monde cet ordre moral, dont le poète avait cherché partout l'image, l'annonce et l'accès. Homère avait représenté l'homme prenant avec ivresse possession de lui-même, et de la terre soumise à sa souveraineté. Virgile, fatigué des vices et des discordes dont l'homme souillait sa demeure, fit un appel aux dieux qui l'y avaient placé, et leur demanda d'y rétablir leur empire; le Dante s'introduisit à sa suite dans les sanctuaires les plus élevés des lois divines; il ne fut pas seul à marcher sur ces traces augustes. Lorsque le spiritualisme eut lui-même été mis en oubli au milieu des réactions de la Renaissance, les poètes empruntèrent à Virgile son paganisme épuré, comme leurs prédécesseurs avaient profité de ses as-

Digitized by Google

pirations poétiques au christianisme. Ne voit-on pas l'ombre de Camille, cette sublime amazone, traverser sous mille formes le poème d'Arioste et celui du Tasse, son disciple fidèle? N'aperçoit-on pas, dans les Lusiades de Camoëns, l'imitation des aventures maritimes d'Enée? Le poète d'Auguste a laissé des traces ineffacables dans la littérature de la France, dans l'élégante clarté de sa langue, dans les grâces nobles et correctes de son grand siècle. N'a-t-il pas nourri Racine avec les tendresses et les fureurs du quatrième chant de l'Enéide? N'avons-nous pas retrouvé ses idées et son esprit dans les penseurs du siécle dernier, dans les poètes du nôtre? Au milieu des oscillations qui semblent devoir balancer désormais le monde entre l'élément antique et l'élément moderne, qui peut dire combien comptera d'imitateurs et quelle influence obtiendra encore le divin génie qui, en confondant ses souvenirs et ses pressentiments, a réuni ces deux éléments dans une harmonie dont son époque emporta sans doute le secret!

Hippolyte Fortoul.

Digitized by Google



DES EAUX DE SOURCE ET DES EAUX DE RIVIÈRE, comparées sous le double rapport hygiénique et industriel etc., par le docteur A. Dupasquier.

Un fait que personne ne niera, c'est que la seconde ville de France, Lyon, dans les meilleures conditions possibles pour avoir des eaux salubres et abondantes, ne possède que des eaux malsaines et souvent insuffisantes aux besoins de sa population.

« Quels sont les moyens les plus faciles et les moins dispendieux de procurer à la ville de Lyon la meilleure eau qu'elle puisse obtenir et d'en distribuer une quantité suffisante ? » Telle est la question trois fois mise au concours par l'Académie de Lyon, et que plusieurs mémoires ont éclairée, à diverses reprises, sans résultat notable pour le bien-être de la cité. Toutefois, cet appel auquel, en 1835, notre compatriote, M. Thiaffait, répondit par un mémoire très-remarquable, mit, pour la première fois, en lumière un système qui, plus tard, devait rallier beaucoup de partisans. Ainsi, grâce aux travaux préparatoires de quelques hommes spéciaux, l'administration municipale, songeant aujourd'hui sérieusement à nous doter d'une amélioration si impérieusement réclamée par l'hygiène publique, ainsi que par les besoins d'une industrie toujours croissante, verra sa tâche se simplifier; et il ne lui restera plus qu'à choisir entre les projets soumis à son approbation.

Certes, avant d'examiner le fond des choses, la première idée qui se présente, c'est que le Rhône, mis à contribution par un moyen quelconque, doit suffire à l'alimentation de la ville et réunir toutes les conditions désirables pour cet emploi. C'est même là, incontestablement, la première face sous laquelle la question doit être examinée.

Mais, aujourd'hui, cette question s'est divisée et deux systèmes sont en présence.

Elévera-t-on l'eau du Rhône, après l'avoir filtrée ? ou bien,

Digitized by Google

amènera-t-on, par un canal de dérivation, les principaux cours d'eau de la rive gauche de la Saône ?

C'est à l'étude de cette double question qu'est consacré l'ouvrage de M. le docteur Dupasquier.

Tout en reconnaissant que l'eau du Rhône doit être placée au premier rang, parmi les eaux de rivière, et qu'elle pourrait, à toute rigueur, servir à la population lyonnaise, l'auteur expose les inconvénients nombreux, attachés, selon lui, à l'adoption d'un système qui nécessiterait non seulement la construction de machines pour élever l'eau, mais encore d'appareils pour le filtrage, appareils très-compliqués et de difficile entretien.

Avec le second projet, au contraire, ces inconvénients et ces difficultés disparaissent, les eaux de source de la rive gauche de la Saône devant arriver par simple dérivation, au moyen d'une galerie en pente, et la nature de ces eaux les dispensant du filtrage.

Quant à l'appréciation comparative de la qualité des eaux, l'auteur, s'appuyant sur de nombreuses et savantes expériences, n'hésite pas à proclamer les eaux de source de Ronzier, de Roye, de Fontaine et de Neuville supérieures à celles du Rhône, sous le rapport de leurs propriétés physiques comme sous celui de leur composition chimique. L'opinion de M. A. Dupasquier est donc toute favorable au projet de dérivation des eaux de source de la rive gauche de la Saône.

Toutefois, les eaux du Rhône ayant aussi leur cause à défendre, les avocats du fleuve demandent si les communes abreuvées par les sources à dériver ne souffriraient pas de l'adoption de ce projet; si les besoins de la ville venant à s'accroître, ainsi qu'il est probable, la compagnie serait, en effet, en mesure de fournir le supplément nécessaire; enfin, s'il est bien certain qu'il serait facile de prévenir la formation des dépôts calcaires, inconvénient prévu par M. Dupasquier lui-même, et, dans le cas où cet inconvénient ne pourrait être évité, s'il n'est pas à craindre que, dans un jour plus ou moins éloigné, la distribution des eaux par dérivation ne soit entravée de manière à compromettre les intérêts de la cité.

Il ne nous appartient pas, sans doute, d'émettre un avis en pareille matière ; mais nous ne craignons pas d'avancer que l'ouvrage de M. le docteur Dupasquier, renferme tous les éléments d'une conviction basée sur les faits et sur les raisonnements, et que l'avoir lu c'est presque se ranger à l'opinion de l'auteur.

C. F.

Digitized by Google

LES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN, poème par Ph. Benoît, de l'Académie de Lyon.

Les académies de province, cet éternel but des plaisanteries de tout homme qui, se piquant de littérature, s'est vu déjà repoussé de ces sociétés ou ne leur appartient pas encore; les académies ont, du moins, cet incontestable avantage qu'elles font naître l'émulation entre leurs membres et qu'elles entretiennent le goût des choses scientifiques ou littéraires, dans un cercle choisi, où, quoiqu'on en dise, viennent, tôt ou tard, s'asseoir tous ceux qui ont donné un gage de quelque valeur aux sciences ou aux lettres.

En général, on demande compte aux académies de ce qu'elles ne font pas, mais on ne leur tient nul compte de ce qu'elles font. Où sont vos grandes publications? où sont vos mémoires? Vainement répondent-elles, chaque jour, par leurs travaux collectifs ou individuels, l'épigramme est toujours là, non plus vive et spirituelle, comme lorsqu'elle se signait Voltaire ou Piron, mais usée et de mauvais goût comme toute chose passée de mode.

Entre les démentis éclatants donnés à cette accusation d'impuissance contre les académies, nous devons signaler le poème récemment publié par M. Ph. Benoît, de l'Académie de Lyon. Connu déjà dans le monde littéraire par des productions remarquables, auteur d'une tragédie, représentée avec succès, il y a plusieurs années, sur notre première scène, M. Benoit est un de ces hommes qui, ne cherchant dans les lettres qu'un délassement et une distraction à leurs occupations habituelles, ont su, néanmoins, s'y faire applaudir et y conquérir un nom, presque à leur insçu. Son poème des *Progrès de l'Esprit humain* ajoutera encore à l'estime que les amis de la bonne littérature font du talent de l'auteur.

Vaste et brillant tableau des conquêtes successives de l'intelligence humaine, ce poème, qui se distingue, d'ailleurs, par une versification à la fois élégante et forte, par la poésie des images, la noblesse de l'expression et l'enchaînement logique des idées, est un monument qui fait un égal honneur au poète et au penseur.

A l'énonciation du titre, on s'effraie de la grandeur et de la difficulté de l'entreprise; on se demande s'il est, en effet, possible de renfermer, dans les bornes étroites d'une lecture académique, un sujet au développement duquel suffiraient à peine plusieurs volumes; mais on reconnaît bientôt que cette tâche ardue n'était pas au dessus des forces du penseur et que, maître de son sujet, le poète a su le réduire dans ses formes sans l'altérer dans son essence.

Digitized by Google

La poésie de M. Benoît appartient, du moins quant à la facture du vers, au genre que l'on est convenu d'appeler classique, c'est-à-dire, pour nous, que ce sont de beaux et bons vers, avoués du goût et de la prosodie. Que si les anti-classiques venaient dire que leur genre, à eux, se distingue de celui-ci non seulement par la forme, mais encore par l'énergie de la pensée, par la couleur de l'expression, l'allure vive et indépendante du rhythme, nous leur répondrions par la citation suivante, prise au hasard dans le poème de M. Benoit :

Le présent disparaît, l'avenir seul m'inspire...
Sur le ton de l'oracle il a monté ma lyre
Il est là, brillant de clartés !
Le voile qui le couvre à mes yeux se déchire,
Je prédis : Silence ! écoutez !!!

Messagères que rien ne lasse,
Assises sur un char de feu,
La Presse et la Vapeur ont dévoré l'espace,
Comme des envoyés de Dieu !
Devant elles, l'indépendance,
Sainte fille du ciel, arbore son drapeau ;
Du progrès social et de l'intelligence,
Sur ce vaste univers soumis à leur puissance,
Elles promènent le niveau.

Plus d'esclaves brisés à la chair palpitante,
Sous la verge ignoble et sanglante
Dont un barbare arme ses mains ;
Plus d'oppresseurs cruels, imbécilles et vains !
Plus d'empires, plus de frontières !
Hommes libres, libres chemins !
Plus de vestiges des barrières
Qui parquaient jadis les humains !

Un spectacle sublime est offert à la terre ;
D'un fraternel amour les hommes sont épris ;
Ils brisent dans leurs mains les armes de la guerre,
Et sur l'autel sacré de la paix tutélaire
Ils en suspendent les débris.

Que les poètes se rassurent ! qu'ils ne disent plus que, à cette heure, la poésie n'a plus d'échos dans le monde ! qu'ils ne désespèrent plus de l'avenir, eux les hommes de l'avenir ! car, dans cette foule que les préoccupations de la vie réelle semblent absorber toute entière, il y aura toujours des mains tendues vers eux pour leur donner l'étreinte de la fraternité, des cœurs pour les comprendre et les aimer, des voix amies pour redire leurs chants et leur crier : Courage !

C. F.

Digitized by Google

LE PÈRE ou L'IMMORTALITÉ, poème par Joseph REGALDI, traduit de l'italien par Antony RÉNAL.

Un malheur toujours imprévu pour le cœur d'un fils venait d'atteindre un de nos amis communs; il avait perdu son père. Pendant que nous étions là, dans l'église, rangés autour du cercueil, tristes et muets devant cette famille en deuil, et que l'orgue de Saint-François déployait au dessus de nos têtes ses chants plaintifs et solennels, un des assistants, Regaldi, cet improvisateur, ce poète que nous avions salué la veille de nos applaudissements, se rappelait que, lui aussi, avait eu dans sa vie un jour tout semblable; et ce souvenir, qui baignait ses yeux de larmes, fit éclater son cœur en poésie. Voici ce chant qu'il trouva pour consoler une douleur qu'il savait inconsolable. Ce chant nous arrive aujourd'hui traduit par celui-là même auquel il est adressé. C'est une dette mutuellement acquittée. Le public en profitera.

On trouve dans cette version toute la chaleureuse verve à laquelle Regaldi nous a accoutumés. Quelques documents empruntés aux journaux de Paris, une notice et des vers sur le poète de Novare complètent cette brochure. Nous avons, nous aussi, fait sur l'album de Regaldi des vers que l'on nous permettra bien, sans doute, de répéter ici comme un hommage public :

AU POÈTE IMPROVISATEUR REGALDI.

Comme le chantre ailé des bois
Qui, la nuit, au fond du bocage,
Sans trève éparpille sa voix
En un mélodieux langage ;

Ainsi tu prodigues tes vers,
Chauds reflets du ciel d'Italie;
Comme nos fleurs, ta poésie
Jette ses parfums dans les airs.

Chants et parfums ont peu de vie !
Ils passent de la terre au ciel
Et vont composer l'ambroisie
Que nous réserve l'Eternel.

Léon BOITEL.

Digitized by Google

LYON.

Une découverte, aussi inattendue qu'importante pour l'archéologie, pour l'histoire des arts chez les anciens et même pour l'histoire particulière de notre cité, vient d'être faite par les ouvriers occupés à construire le nouveau quai Fulchiron. Le 2 de ce mois (mai 1840), ces ouvriers ont sauvé des eaux un fragment d'une statue équestre en bronze qui pourrait bien être enfouie dans le lit de la Saône. On avait déjà trouvé, vers la rive opposée, il y a soixante-quatre ans, une jambe de cheval, actuellement déposée dans notre musée d'antiquités, et dont la beauté et la singulière composition donnaient un vif désir de recouvrer le monument entier, et avaient fourni aux amateurs et aux savants un ample sujet de recherches et de conjectures, soit sur l'époque où cette statue avait été érigée, soit sur l'emplacement qu'elle occupait, sur le personnage dont elle était destinée à honorer la mémoire, sur les causes qui l'avaient fait précipiter dans le fleuve, sur les procédés artistiques employés pour sa fonte, etc. Le fragment, qu'on vient de découvrir, engagé dans de vieux pilotis, n'appartient ni au monument équestre dont nous avons déjà une jambe, ni à la même époque. Il sera, dans notre prochaine livraison, le sujet d'un travail approfondi.

M. Victor Teste nous adresse une inscription de l'église de Saint-Nizier, qui a, jusqu'à présent, rebuté les paléographes, à cause de son état de mutilation. Elle est encadrée dans le mur (Nord) de la chapelle de Sainte Philomène, et rappelle le souvenir d'un personnage, dont le nom occupe un rang distingué dans les fastes consulaires de la ville de Lyon.

Digitized by Google

Après une analyse sévère des caractères mutilés de cette inscription, M. Victor Teste est parvenu à la rétablir avec la plus rigoureuse exactitude.

NOBILI
ISAACO CONGNAIN DECANO IN
CVRIA PRAESIDIALI EXCONSVLI
LVGDVNENSI IVDICI INTEGERRIMO
ET DE PVBLICA RE PERBENE MERITO
HOC MONVMENTVM
PRO GRATO ANIMO POSVIT HAERES
MARIA DE PERSE
COMITISSA DE LA SALLE
OBIIT XXI MAII ANNO MDCLXXI

A la mémoire de noble Isaac Congnain (1), doyen de la cour présidiale, ex-consul de Lyon, juge très intègre et qui a bien mérité de la chose publique; son héritière, Marie de Perse, comtesse de La Salle, lui a élevé ce monument pour satisfaire au vœu de sa reconnaissance.

Il mourut le 21 mai de l'année 1671.

Des lettres de Rome nous apprennent que, le 27 avril, S. S. Grégoire XVI a présidé un consistoire où ont été préconisés, pour la France, Mgr. de Bonald, archevêque de Lyon, Mgr. de La Croix, archevêque d'Auch, et Mgr. Affre coadjuteur de Strasbourg.

D'après ces nouvelles, on a lieu de croire que Mgr. de Bonald sera en mesure de prendre possession du siége épiscopal vers la fin de ce mois.

Mgr. l'archevêque d'Amasie a quitté Lyon le 7, à 6 heures; il se rend à la Grande-Chartreuse, qu'il a choisie pour le lieu de sa retraite.

(1) Isaac Congnain était conseiller du roi en la sénéchaussée et siége présidial de Lyon, et fut consul en 1649.

Ses armes sont d'argent à trois mouchetures d'hermine de sable.

Digitized by Google

— Le 30 avril, a eu lieu, dans la salle de la Bourse, l'assemblée générale de la Société des Amis-des-Arts. Le président, M. A. de Cazenove, a rendu compte des travaux de l'année écoulée et de ceux qui se préparent pour l'avenir. Les recettes, en 1839, ont été de 35,332 fr. 70 c.; les dépenses de 34,425 fr. 95 c. Il reste donc en caisse, pour l'année courante un solde de 896 fr. 12 c., plus divers objets mobiliers évalués 886 fr. 35 c., une charpente évaluée 600 fr.; huit gravures du *Gaston de Foix* 80 fr., et vingt exemplaires de l'*Album* 600 fr. Total, 3,062 fr. 37 c.

Après le discours de M. de Cazenove, la Commission a proposé et l'assemblée a décidé que le délai pendant lequel les objets gagnés au tirage pourraient être réclamés serait fixé à un an. On a ensuite procédé à la nomination au scrutin de quatre membres de la Commission en remplacement de M. Oyex, démissionnaire, et de MM. Dardel, Magneval et Valois dont les fonctions expiraient. MM. Magneval, Valois, Nuiry et Lajard ont été élus.

Une grande fête se prépare à Strasbourg : c'est la célébration du quatrième anniversaire séculaire de l'invention de l'imprimerie et l'inauguration du monument érigé à Gutenberg, qui, le premier, fit, dans cette ancienne capitale de l'Alsace, l'essai d'un art qui devait changer la face du monde. Cette imposante cérémonie aura lieu le 24 juin. Toutes les principales villes de France et d'Allemagne y seront représentées et chacune d'elles apportera sa pierre à l'érection du monument. Ce sont là de ces solennités rares dans notre époque sans croyance et sans enthousiasme, et qui rappelleront les fêtes de l'antiquité où le peuple jouait un si grand rôle. Nous voudrions le voir plus souvent convié à honorer, par quelques grandes pompes, la mémoire des bienfaiteurs de l'humanité. La reconnaissance et le souvenir n'ont-ils pas aussi leur culte ?

Digitized by Google

Incendie de Sallanches[1].

Le jour de Pâques.

I.

« Enfants, venez chercher vos beaux habits de fête,
« Car l'église est parée, et Dieu vous bénira,
« Si vous mêlez vos voix à l'orgue qui répète,
« Alleluia! Alleluia!

(1) Cette pièce, précédée de quelques pages d'une prose chaleureuse et suivie de strophes dues à un jeune étudiant de Chambéry, a été tirée à part pour seconder les intentions philantropiques du Comité Lyonnais. Elle se vend au profit des incendiés de Sallanches, au bureau de la Revue. Prix. 75 c.

Digitized by Google

« Venez prier aux pieds de la Vierge-Marie
« Que le malheur jamais en vain ne supplia ;
« Qu'aujourd'hui votre voix à l'encens se marie,
« Pour lui chanter Alleluia ! »

Et les mères ont pris leurs enfants blancs et roses ;
Elles guident leurs pas jusque dans le saint lieu,
Tout parfumé de fleurs et de divines choses,
Qui parlent d'amour et de Dieu !

L'orgue a mêlé ses chants aux paroles du prêtre,
Du prêtre qui bénit tout un peuple à genoux ;
Et le père et l'enfant, l'ouvrier et le maître,
Tout dit : Seigneur, protégez-nous.

Tous ces cœurs sont liés dans un même mystère ;
Ils se confondent tous dans un hymne d'amour ;
On dirait que le ciel s'unit avec la terre
Pour célébrer un si grand jour.

Oh ! priez, oh ! priez, mères, car l'heure approche,
Où votre ame brisée aura besoin d'espoir ;
Priez, car en tocsin le chant de cette cloche
Peut se changer avant ce soir.

Priez, priez aussi, vous, belles jeunes filles,
Qu'un heureux fiancé va conduire à l'autel ;
Pour lui que vous aimez, pour vos chères familles,
Pour tous, pour tous priez le ciel.

Priez surtout, pour ceux dont l'âme sans croyance
Autour d'eux n'épancha jamais quelque douceur ;
Afin que le Seigneur au jour de sa vengeance,
Ait pitié du pauvre pécheur.

Et vous, enfants bénis, frêles et petits anges,
Purs et beaux comme un lis, doux séraphins des cieux,

Digitized by Google

Qui n'êtes point souillés de nos impures fanges
Oh ! vers le ciel levez vos yeux !

Mais ni les tristes pleurs de la mère tremblante,
Ni la chaste prière éclose en un cœur pur,
Ni les soupirs brûlants d'une ame pénitente,
Ni l'humide regard d'azur,

Rien ne pourra, Seigneur, vous désarmer ; et l'heure
Que vous avez écrite au livre du destin,
Jette déjà dans l'air sa voix lente qui pleure !...
Enfants, c'est le cri du tocsin !!!....

L'Incendie.

II.

Le feu ! le feu ! ce cri roule de bouche en bouche ;
Le vieillard qui veut fuir retombe sur sa couche
En poussant un cri de terreur ;
L'enfant, encor paré de ses habits de fête,
Près de sa mère en pleurs vient abriter sa tête,
Il ne craint plus rien sur son cœur.

Bientôt pour maîtriser le fléau qui dévore
Mille bras sont levés ; il en arrive encore
Et toute une ville est debout ;
Sur une humble cabane où la flamme s'élance,
Les hommes ont porté l'effort de leur science,
Mais la flamme dévore tout.

Elle étreint dans ses bras la chétive chaumière,
Elle enlace, elle tord, sourde à toute prière,

Digitized by Google

Ces tristes et fumants débris;
Puis, s'élevant dans l'air orgueilleuse et terrible,
Ardente, elle bondit comme un monstre invincible,
Messagère des noirs esprits.

Bravant cet élément qui combat son audace,
Elle franchit la rive, et lance dans l'espace
Mille et mille dards flamboyants;
Et quand, pour arrêter cette infernale rage,
L'homme ne se sent plus qu'un stérile courage
Qui s'exhale en cris déchirants,

Alors, — oh! qui pourra retracer ce martyre!
Qui trouvera des mots assez puissants, pour dire
Cette torture de l'enfer! —
Alors, comme un serpent qui, maître de sa proie,
Pousse un long sifflement dans sa cruelle joie,
La flamme, en s'élevant dans l'air,

Hurle son chant de mort sur la cité croulante;
Les flots semblent changés en lave bouillonnante;
Tout se mêle, tout se confond:
Sous un rouge reflet le ciel même s'efface;
Les cendres, les débris du feu marquent la trace,
Et le métal même se fond.

Mais un cri, répété d'une voix unanime,
Sort de ce peuple entier qu'un même esprit anime:
Le fléau frappe le saint lieu!
Alors, plus vigoureux, reprenant son ouvrage,
Chacun espère encor par son noble courage
Sauver la maison de son Dieu!

Mais le feu qui s'étend de l'une à l'autre enceinte
N'épargne ni le toit qui couvre l'arche sainte,
Ni le bois sacré, ni l'autel:

Digitized by Google

Il serpente en tous sens sous cette voûte antique,
Où le matin encor s'exhalait un cantique,
Un Hosanna pour l'Eternel!

Au milieu du chaos et sous un ciel de flamme,
Seul, un homme s'avance; un saint zèle l'enflamme,
Il marche calme et fort;
Pour arriver au but il ne craint nul obstacle,
C'est le prêtre! sa main ouvre le tabernacle,
Il tressaille d'un saint transport;

Il emporte en ses bras les pieuses reliques,
Et marche sans trembler; il franchit les portiques;
Son pied quitte à peine le seuil,
Quand le temple embrasé sur sa base s'écroule,
Et les débris fumants enveloppent la foule,
Comme un sanglant manteau de deuil.

Une sombre terreur plane sur cette ville
Qui voit, à chaque pas, son ouvrage inutile
Et partout le fléau vainqueur.
Alors, des cris d'angoisse et des cris d'agonie
Répandent dans les airs leur lugubre harmonie;
Le frère appelle en vain sa sœur;

L'enfant cherche sa mère, et sa mère est muette;
Pour sauver son vieux père un fils que rien n'arrête
Se précipite dans le feu;
Le terrible élément, dans sa folle colère,
Enveloppe à la fois et le fils et le père
Et confond leur dernier adieu.

Loin du vaste foyer chacun court et se presse,
Emportant ce qui reste encor de sa tendresse;
Parfois, un douloureux regard
Se tourne avec effroi sur le temple en ruine

Digitized by Google

Qu'un long réseau de flamme enveloppe et domine,
Comme un infernal étendard.

Mais, pour lutter encore, aucun bras ne se lève,
Car la destruction n'accorde point de trève
A la malheureuse cité :
En maîtresse absolue, elle frappe, elle embrase
Les murs restés debout du sommet à la base,
Et se rit de sa cruauté.

Et pourtant, au milieu de ce sanglant baptême,
Nulle voix n'a jeté le cri de l'anathème,
Ces seuls mots s'élèvent en chœur :
« Vous nous aviez donné tous ces biens de la terre,
« Vous nous les reprenez dans ce jour de colère,
« Par tous soyez béni, Seigneur ! »

Les Ruines.

III.

Le soleil a doré les froides avalanches,
Et toi seule tu dors, malheureuse Sallanches,
Car un terrible chant a bercé ton sommeil.
Tes enfants où sont-ils ? Dispersés dans la plaine,
Sans asile, sans pain, et courbés sous leur peine
Ils attendent en pleurs l'heure de ton réveil.

Oh ! que d'affreux tableaux tu caches sous ta cendre !
Dans ton brûlant sépulcre, oh ! laisse-moi descendre !
Sur ta saignante plaie, un instant, que ma main
S'arrête pour sentir ta dernière souffrance !
Que mon pas, sans trembler, sous tes débris s'avance,
Et qu'un reste de flamme éclaire mon chemin.

O misère ! ô douleur ! partout, partout des tombes ;
Je regarde en pleurant ces sombres catacombes,

Digitized by Google

Et mon ame s'épuise en combats douloureux ;
Courage ! il faut marcher dans cette triste voie,
Dieu le veut, et c'est lui, peut-être, qui t'envoie,
Pour ranimer l'élan des cœurs moins généreux !

Quel obstacle nouveau s'oppose à mon passage ?
Encore ! et puis encor !... sur ce jeune visage,
Pauvre mère, peut-être en vain tu chercherais
Ces traits que ton amour baisait avec ivresse ;
Cet enfant, pur objet de ta sainte tendresse,
Devant lui, sans le voir, morne tu passerais,

Car la flamme a noirci cette chair blanche et rose,
Plus fraîche qu'une fleur le matin même éclose ;
Il n'a plus sur son front ses longs cheveux dorés ;
Son doux regard d'azur est froid dans son orbite ;
Non, ce n'est pas ton fils, marche, marche plus vîte,
Et va chercher plus loin tes êtres adorés.

Ici, c'est un vieillard qui manque à sa famille ;
Là, c'est un jeune époux, c'est une jeune fille,
Tous, mutilés, broyés sous la dent du fléau.
Partout la mort avec son horrible cortége,
Sans hymnes et sans fleurs, sans la croix qui protége ;
Le désespoir est seul sur ce vaste tombeau.

Quel déchirant spectacle arrête encor ma vue !
Sous cette voûte sombre une femme étendue
Etreignait les corps froids de six jeunes enfants.
Ils croyaient — tant grandit, dans nos douleurs premières,
La foi que nous avons en l'amour de nos mères ! —
Qu'auprès d'elle ils vaincraient les brasiers étouffants.

Mais la mort a plané sur ce groupe immobile,
Elle a mêlé son souffle à leur souffle débile
Et du même sommeil ils se sont endormis :
Du moins, en s'envolant aux voûtes éternelles,

Digitized by Google

Ils n'emportent ni pleurs, ni regrets sur leurs ailes,
Dans le même linceul ils sont ensevelis.

Oh ! n'est-ce point assez de deuil et de torture ?
Dois-je avancer toujours dans cette nuit obscure,
Heurtant, à chaque pas, un cadavre sanglant ?
Oui, poursuis ton chemin... elle attend, cette terre,
Le signe vénéré du céleste mystère.
Ta main doit le porter sur le temple fumant.

Je marche !... sans tourner mon regard en arrière,
Sans secouer aux vents mes pieds lourds de poussière,
Sans compter tous ces morts endormis à la fois.
Je franchis d'un seul bond ce sentier difficile,
Et sur ces noirs débris, restes d'un saint asile,
Mon bras, que Dieu soutient, vient arborer la croix !

Appel à l'Humanité.

IV.

Peuples, au nom du Christ, apportez votre obole ;
Au nom du Rédempteur, venez les secourir!
Dieu mettra sur vos fronts une sainte auréole,
Il sèmera d'azur votre sombre avenir.

Venez, ces malheureux ne sont-ils pas vos frères ?
Vos frères qui n'ont plus ni demeure, ni pain ;
Oh ! prenez votre part de leurs peines amères,
Aidez-les à marcher dans ce rude chemin.

Au nom du sang divin répandu pour les hommes,
Au nom de cet amour que le Christ eut pour nous,
Versez sur tous ces maux de suaves aromes,
Et ces parfums pieux retomberont sur vous.

Mlle Anaïs Biu.

Digitized by Google

Etudes d'économie politique.

LES MACHINES.

I.

Depuis que de longues années de paix ont permis à l'esprit humain d'appliquer ses méditations exclusives aux progrès des arts, des sciences et des industries, d'immenses résultats ont été obtenus, et l'état du monde industriel a éprouvé de remarquables modifications.

Si les honteux et déplorables traités de 1815 ont dépouillé la France du fruit de ses conquêtes militaires, s'ils lui ont donné une rude et poignante leçon sur l'instabilité des grandeurs humaines, ils ont eu, du moins, le coûteux avantage de diriger tous les esprits vers le progrès social et vers le développement industriel.

Digitized by Google

Le progrès social a été lent et difficile, mais le progrès industriel a été rapide.

L'Angleterre qui, pendant le règne de Napoléon, avait su mettre à profit les dissentions et les guerres européennes pour accaparer le commerce du monde, vit bientôt, après 1815, de nombreux concurrents lui disputer le monopole dont elle avait réussi à s'emparer. Les boulets de Waterloo, qui renversèrent le grand homme, ricochèrent jusque sur les manufactures anglaises et en ébranlèrent les fondations (1).

(1) Voici un tableau qui pourra donner une idée de l'accroissement successif du commerce anglais.

VALEUR DES EXPORTATIONS ANGLAISES.

ANNÉES.	EN LIVRES STERLING.	EN FRANCS AU CHANGE DE 25 FR. PAR L.
1700	6,469,146 »	161,728,650 »
1750	12,699,080 »	317,477,000 »
1785	15,117,649 »	377,941,225 »
1790	20,121,121 »	503,028,025 »
1805	34,308,545 »	857,713,625 »
1810	45,869,859 »	1,146,746,475 »
1815	60,983,063 »	1,524,576,575 »
1820	51,733,113 »	1,293,327,825 »
1825	56,335,514 »	1,408,387,850 »
1827	51,366,668 »	1,284,166,700 »
1828	61,957,695 »	1,548,942,375 »

Les résultats de ce tableau constatent que de 1785 à 1815, c'est-à-dire pendant toute la durée des dernières guerres européennes, le commerce extérieur de l'Angleterre a progressé relativement à ce point de départ, ainsi qu'il suit :

de 1785 à 1790. . . . . 33 pour cent.
1785 à 1805. . . . . 134 »
1785 à 1810. . . . . 300 »
1785 à 1815. . . . . 400 »

Il faut remarquer que ce tableau présenterait des différences d'augmentations bien plus importantes, si on pouvait comparer les poids des marchandises exportées, c'est-à-dire les quantités des produits comme on com-

Digitized by Google

La France, toujours ardente et énergique dans ses luttes, obtint promptement, dans le nouveau duel qu'elle engagea con-

pare leurs valeurs. On comprend, en effet, que la diminution progressive des prix, résultat de l'introduction des procédés mécaniques dans la production, dissimule considérablement la progression des exportations, c'est-à-dire le développement réel du commerce anglais.

Le tableau qui précède donne aussi la preuve que depuis 1815 le progrès du commerce extérieur de l'Angleterre a rencontré des obstacles qui ont comprimé son élan et diminué ses succès.

Le chiffre des exportations anglaises de 1828 offre, en effet, à peu près les mêmes quotités de valeur que celui des exportations de 1815. Il faut cependant ici avouer que si, comme de raison, l'on tient compte de la diminution incessante du prix des choses, on trouve encore le commerce extérieur de l'Angleterre en progrès, vérité d'ailleurs simultanément applicable aux autres nations.

Il n'est pas sans intérêt de comparer avec le tableau récapitulatif du commerce extérieur de l'Angleterre celui du commerce extérieur spécial de la France.

TABLEAU DES EXPORTATIONS FRANÇAISES A DIVERSES ÉPOQUES.

ANNÉES.	VALEUR EN FRANCS.
1787	440,124,200 »
1789	440,975,000 »
1797	211,124,000 »
1800	271,575,604 »
1805	375,465,904 »
1808	331,550,852 »
1810	365,647,200 »
1815	422,147,776 »
1820	543,112,774 »
1825	545,881,169 »
1830	452,901,541 »
1834	509,992,577 »
1835	577,415,653 »
1836	628,957,480 »
1838	639,000,000 »

La comparaison relative de ces chiffres prouve que : de 1787 à 1789, le chiffre des exportations françaises est resté stationnaire.

De 1797 à 1800, ce chiffre fut de 45 pour cent moindre que celui de 1787.

Digitized by Google

tre son éternelle rivale, des succès qui l'encouragèrent à redoubler d'efforts. Mais de ces succès au triomphe il y a loin encore. L'Angleterre est forte, persistante et rusée ; elle trouve, d'ailleurs, le secours d'une diversion favorable dans le nombre même de ses ennemis qui, lancés dans la même carrière, combattent isolément pour conquérir la victoire à leur profit, ou, du moins, pour en partager les avantages. Il faut donc que la France, vigilante et prompte, utilise toutes les armes loyales, emploie toutes les ressources que le génie de l'homme peut lui fournir.

Au premier rang parmi ces armes, parmi ces ressources, figurent les perfectionnements applicables aux arts, aux sciences et aux industries du pays. Toutes les inventions, nées ou importées même en France, qui peuvent développer ou accélérer ces perfectionnements, méritent donc l'attention et les encouragements du gouvernement et de la nation.

Presque toutes les inventions susceptibles de l'application

De 1805 à 1810, cette différence en moins n'était plus que de 15 pour cent.

En 1815, le chiffre de la valeur des exportations françaises remonta à la parité de celui de l'année 1787.

De 1815 à 1838 se manifesta un progrès incessant qui éleva la valeur du commerce extérieur de la France de plus de cinquante pour cent. Cet heureux progrès plus prononcé surtout, il faut le remarquer, depuis le dernier abaissement du tarif général des douanes voté en 1836, se continue, et se développe de plus en plus.

Complétons cette note par une remarque sur l'effet produit par l'application du système du blocus continental.

Ce système manqua son but parce que son exécution fut mal calculée. Si, en effet, Napoléon, au lieu de faire brûler les marchandises anglaises saisies par les Français, avait fait réexporter ces marchandises sur les marchés neutres étrangers pour les revendre au plus vil prix concurremment avec les marchandises semblables directement exportées d'Angleterre, il aurait véritablement nui au commerce anglais; tandis qu'en brûlant ces marchandises, il en accélérait et en forçait la consommation. Ce mode irréfléchi, joint à la concession immorale des licences, n'a pas peu contribué à préserver l'Angleterre du coup fatal que le décret de Berlin avait voulu lui porter.

Digitized by Google

qui vient d'être définie, c'est-à-dire utiles au développement de la prospérité matérielle de la France se rattachent à la mécanique.

Les résultats immenses obtenus par ce genre de perfectionnement n'ont pas besoin d'être prouvés ; personne n'oserait en nier l'évidence. Mais quelques esprits timorés, jugeant d'après les effets apparents sans rechercher les causes réelles, se plaignent de l'abondance même des bienfaits produits par les merveilleuses inventions de la mécanique, et manifestent des craintes irréfléchies et sans motif sur l'avenir.

Il devient, en effet, presque de mode maintenant de crier contre l'invasion toujours croissante des machines et de les montrer comme un torrent irrésistible et fatal qui menace d'engloutir les populations ouvrières et de bouleverser la société. Ces déclamations sont imprudentes et injustes : imprudentes, parce qu'elles suscitent des alarmes inutiles et dangereuses ; injustes, parce qu'elles ne sont basées sur aucun fait réel, sur aucune raison solide, sur aucun danger social.

II.

Depuis le simple levier jusqu'à la locomotrice à vapeur, depuis la plume à écrire et la pioche jusqu'à l'imprimerie et à la charrue Granger, il y a eu un enchaînement successif de perfectionnements mécaniques qui ont facilité le mouvement de la civilisation, et agrandi le bien-être de l'humanité.

Les nations sur lesquelles ces perfectionnements n'ont pu étendre leur salutaire influence sont restées ensevelies dans les ténèbres de la barbarie et de l'ignorance. Il suffirait, pour reconnaître l'exactitude de cette assertion, de comparer l'état contemporain de l'Asie et de l'Afrique avec celui de l'Europe. Cette comparaison fait, en effet, ressortir l'immense différence qui existe entre ces deux grandes divisions du vieux monde. Tandis que l'Europe, grâces aux développements immenses

Digitized by Google

des arts, des sciences et des industries, a secoué les chaînes de l'esclavage, et, relevant la dignité humaine jusqu'aux régions sublimes de l'intelligence, de la morale et de la liberté, aspire à conquérir une perfectibilité de plus en plus complète, l'Asie et l'Afrique, engourdies dans une abrutissante immobilité, sont arriérées de dix siècles pour le progrès social, et subissent toutes les hontes et toutes les funestes influences du système féodal.

Les hommes et les castes qui exploitent à leur profit ce déplorable retard des nations asiatiques et africaines comprennent bien sur quels éléments repose l'empire dont ils jouissent; et ils appliquent tous leurs soins et toute leur vigilance à continuer cette torpeur qui fait leur avantage. C'est ainsi qu'ils étouffent tout développement industriel, tout progrès moral, toute émancipation intellectuelle; c'est ainsi qu'ils isolent, autant qu'ils le peuvent, leurs sujets de toute communication, de toute intimité, de toute sympathie avec les Européens; c'est ainsi qu'ils élèvent entre les deux races l'obstacle puissant du fanatisme religieux, exploitant, dans l'intérêt de leur domination immorale, jusqu'aux plus nobles sentiments que Dieu ait placé dans le cœur des hommes.

Si, pour corroborer les conséquences tirées de la comparaison qui précède, on jette un regard rétrospectif sur notre propre histoire, on rencontre des preuves nombreuses et convaincantes des bienfaits qu'ont produit les perfectionnements mécaniques, non seulement sous le rapport matériel, mais encore sous les rapports intellectuels et moraux.

Chacune des aisances dont nous jouissons est donc le fruit d'une conquête de l'homme dans le domaine des sciences, des arts ou de l'industrie. Plus on remonte dans les temps passés, plus on trouve l'espèce humaine rapprochée de l'abrutissement des animaux.

Et, sans s'écarter dans les anciens âges du monde, quelle différence entre le confortable dont jouissaient les Français du XVIIIe siècle, et celui dont nous jouissons aujourd'hui ; et

Digitized by Google

aussi quelle différence entre l'état intellectuel et moral de ces deux époques ! Quels perfectionnements depuis un siècle dans le bien-être public et privé, dans les facilités de la vie ; quels progrès dans les arts et dans les sciences ; quelles améliorations dans les mœurs; quels développements dans la morale publique et dans la liberté.

Proclamons donc avec effusion et reconnaissance que la civilisation et le bonheur de l'homme sont intimement unis et dépendent des mêmes causes, le progrès moral et matériel. Et comme les perfectionnements mécaniques sont un des plus puissants éléments du progrès, avouons que le développement passé des machines a puissamment contribué au bonheur de l'humanité.

Il faut examiner maintenant combien se trompent ceux qui, redoutant que le mal naisse de l'excès même du bien, déclament contre ce développement toujours croissant et le signalent comme un imminent danger de bouleversement et de ruine pour la société.

III.

Au dire des trembleurs économiques, deux dangers sont à craindre du développement illimité des machines :

Concurrence mortelle aux ouvriers;

Production excessive et de plus en plus supérieure aux besoins de la consommation.

Ces craintes sont chimériques et irréfléchies. Essayons de le démontrer.

La découverte et l'application des procédés mécaniques à la production ont toujours eu pour résultat de diminuer considérablement les frais de cette production, et, par conséquent, le prix des choses. Or, on sait que la diminution du prix d'une chose a pour immanquable effet d'en augmenter la consommation dans des proportions qui dépassent de plus en plus

Digitized by Google

les rapports relatifs de l'abaissement des prix, à mesure que cet abaissement devient plus considérable. Il s'établit de la sorte une espèce de compensation pour l'ouvrier entre le travail supprimé par la substitution de l'action des machines à celle de l'homme, et le travail nouveau créé par l'accroissement de la consommation.

Ces assertions sont incontestables; voici, d'ailleurs, quelques documents pour leur servir de preuve.

PRIX DE DIFFÉRENTS ARTICLES DE QUINCAILLERIE, A BIRMINGHAM, DE 1812 A 1832.

DÉSIGNATION DES OBJETS.	1812		1832		RÉDUCTION SUR LE PRIX DE 1812.
	fr.		fr.		
Alènes en acier, en paquets.	4	06	1	15	71 p^r o/o
Chandeliers de fer simples.	4	50	2	60	41 »
Etrilles à 6 divisions, la douzaine.	4	70	1	15	75 »
Pelles et pincettes n° 1.	1	60		75	53 »
Platines ordinaires de fusil, chacune.	8	32	2	22	73 »
Serrures en cuivre.	18	55	2	90	85 »
Cuillères en fer étamé, le paquet.	26	10	8	10	69 »
Clous à souliers.	5	80	2	32	60 »
Chaînes pour trait, le quintal anglais.	54	28	17	40	68 »

On dira peut-être que la diminution, qui résulte de ce tableau dont le chiffre moyen est de 65 p. °/o n'est pas toute due à la réduction du coût de main-d'œuvre produite par l'introduction des machines, le prix des métaux et surtout celui des fers, ayant éprouvé une baisse considérable pendant cette même période d'années. Cette objection serait sans valeur réelle car cette baisse a été le résultat aussi de perfectionnements introduits dans les procédés d'extraction et de manipulation des minerais ; et, en résumé, quelle que soit la complication des éléments qui ont produit la diminution que le tableau présente, son chiffre n'en est pas moins l'exacte expression de l'avantage obtenu par le consommateur.

Examinons maintenant si, conformément au principe énon-

Digitized by Google

cé ci-dessus, la consommation s'est accrue dans les rapports indiqués, en raison de la diminution des prix.

Voici un relevé officiel des exportations anglaises de quincaillerie, de 1805 à 1832.

ANNÉES.	NOMBRE DE TONNES ANGLAISES, la tonne valant 1,015 k. 65.	VALEUR DÉCLARÉE.
1805	4,288 tonnes anglaises.	
1812	5,854 » »	
1822	10,466 » »	33,375,000 f.
1832	15,294 » »	35,800,000 »

Il résulte de ce tableau que, de 1812 à 1832, l'exportation de la quincaillerie anglaise a augmenté environ, en poids, de 160 p. °/₀. Les mêmes proportions ont dû s'établir, sans doute, pour le commerce intérieur. Ainsi l'accroissement de la consommation, a suivi l'abaissement des prix.

Voici, pour continuer nos preuves, un relevé officiel de la population de Birmingham de 1801 à 1831. On sait que cette ville anglaise est le centre d'activité de la fabrication des articles de quincaillerie.

POPULATION DE BIRMINGHAM.

ANNÉES.	HABITANTS.
1801	73,670
1811	85,755
1821	106,722
1831	147,000

Il résulte de ce relevé que, de 1811 à 1831, c'est-à-dire pendant la période d'années sur laquelle j'ai déjà établi mes

Digitized by Google

calculs comparatifs, la population de Birmingham a augmenté de 72 °/o.

Résumons à présent tous ces résultats :

De 1812 à 1832

Le prix des articles de quincaillerie a diminué de. 65 p. °/o
La consommation a augmenté de. . . . . 160 »
Le nombre des ouvriers (basé sur les variations de la population de Birmingham) a augmenté de 72 »

Cependant, il manque à cet exemple, pour le rendre complet de pouvoir donner le taux comparatif des salaires pendant la période d'années qu'il embrasse.

Il est fâcheux que ce document ne puisse être présenté ; on peut néanmoins conjecturer que les salaires ont dû être avantageux, puisqu'ils ont causé un accroissement aussi considérable dans le nombre des ouvriers.

Voici, d'ailleurs, sur ce point, un exemple puisé dans l'industrie cotonnière.

ANNEES.	COTON FILÉ en liv. angl., livré par semaine.	PAR SEMAINE.		PRIX DES DENRÉES.		QUANTITÉ ÉQUIVALENTE au salaire net en livres de farine ou de viande.	
		salaire net.	heures de travail.	Farine. sac de 127 kil.	Viande. livre angl^se.	Farine.	Viande.
		f.		f.	c.	liv.	liv.
1804	11 l.	43	74 h.	83	» 67	146 »	63 »
1814	15 1/2	65 50	74 »	70 50	» 90	260 »	73 »
1834	21	47 50	69 »	45	» 65	297 »	73 »

Il résulte de ce tableau que, dans une période de trente années, la production s'est augmentée de. . . . 91 p. °/o
La durée du travail a diminué de. . . . . 7 »
Et, cependant, les salaires ont éprouvé une augmentation, représentée en argent, de. . . . . 10 »
en farine, de. . . . . 103 »
en viande, de. 16 (1)

(1) Il n'est peut-être pas inutile de faire sur ce résumé une remarque relative aux prix comparatifs de la farine et de la viande.

Digitized by Google

Ces chiffres sont décisifs, appuyons-les par un dernier exemple puisé dans les annales de l'industrie française.

Dans la relation d'un voyage qu'il avait fait en France, en 1798, Arthur Young, gentilhomme anglais, a évalué à 25 sous le salaire quotidien d'un ouvrier français.

Ce même salaire a été successivement évalué :

En 1819, par Chaptal, à. . . . . 1 f. 25 c.

L'année 1814 appartient à cette période d'années pendant lesquelles fut faite en Angleterre la malencontreuse application de l'avant-dernière loi sur les céréales.

Cette loi, votée par les propriétaires fonciers qui forment la presque totalité des membres des deux chambres anglaises, avait eu pour but avoué d'élever le produit du revenu immobilier.

Ce calcul égoïste et anti-social eût un succès incomplet jusqu'en 1812, mais, à cette époque, des circonstances exceptionnelles produisirent une hausse extraordinaire sur le prix des blés. Ce prix qui, de 1800 à 1809, avait été en moyenne à la parité de 103 fr. le quarter (2 hectolitres 90 lit.) s'éleva, pendant le cours de l'année 1812, jusqu'à la parité de 156 fr. le quarter.

Mais la hausse de 1812, extraordinaire comme les causes qui l'avaient produite, n'eut pas une existence durable; et, dès l'année 1813, commença une baisse persistante par l'influence de laquelle le prix du blé, successivement déprécié, se trouva ramené, en 1815, à la parité de 80 fr. le quarter.

Cependant, si la hausse excessive du pain dura seulement pendant une année, elle exerça des réactions qui se prolongèrent pendant un espace de temps plus considérable.

Il est facile, en effet, de comprendre, qu'en de semblables circonstances, le haut prix du blé entraînant les cultivateurs à semer des céréales non-seulement dans les mauvais fonds, mais encore dans les terrains consacrés auparavant aux paturages, l'éducation des bestiaux est considérablement restreinte, et le prix de la viande éprouve une inévitable augmentation qui, par la marche naturelle des choses, se prolonge au delà de l'existence même des causes qui l'ont produite.

Ainsi, par cette funeste complication, les malheureux se trouvent simultanément obligés de payer beaucoup plus chèrement la viande et le pain, sinon même de se passer de l'une et de s'imposer de dures privations pour l'autre.

Digitized by Google

En 1832, par le baron de Morogues, à 1 25

En 1836, par le baron de Gérando, à 1 50 (1)

Plusieurs auteurs ont établi que le commun du salaire quotidien d'un ouvrier représentait autrefois la vingtième partie du prix d'un setier parisien de blé, soit la parité du prix de 5 à 6 k. de blé par jour (2).

Essayons d'évaluer, selon cette base, les diverses estimations

(1) J'aurais pu ajouter aux auteurs cités le témoignage de Vauban, mais j'ai craint que ce savant ingénieur n'ait commis une erreur basée sur des renseignements inexacts, lorsque, dans son ouvrage intitulé : *Projet d'une dixme royale*, il évalue à 12 sous seulement le salaire quotidien d'un ouvrier en 1698.

Les recherches que j'ai faites pour connaître la valeur du blé en 1698 m'ont appris, qu'à cette époque, cette denrée était à la parité de 22 f. 90 c. l'hectolitre, soit 30 fr. 53 c. les cent k^mes^. Cette évaluation, que je dois croire exacte, puisqu'elle émane de documents officiels, donnerait une quantité seulement de deux kilogrammes, pour représentation de 12 sous de salaire quotidien. Il est évident que cette corrélation est inexacte, car 2 kilogrammes de blé étaient, au temps de Vauban, et seraient encore aujourd'hui insuffisants pour nourrir un homme et pourvoir en même temps à une réserve capable de fournir aux autres besoins matériels, tels que logement, vêtement, etc., etc.

Vauban, dans ce même ouvrage, estime que l'ouvrier ne pouvait travailler que pendant cent quatre-vingts jours par année, déduction faite des chômages imposés par les dimanches, par les fêtes et par autres causes *forcées*. Il résulte de cette évaluation qu'en 1698 l'ouvrier obtenait un salaire annuel de cent-huit francs avec lequel il devait pourvoir à tous ses besoins ou..... !!!

J'aime mieux croire que Vauban s'est trompé que d'admettre comme exact un calcul dont les conséquences seraient si déplorables.

(2) Le setier parisien valait 156 litres du système métrique décimal, 100 litres de ce même système, en blé, pèsent en moyenne 75 k^mes^. Ainsi le setier parisien de blé équivalait à 116 k^mes^.

Le vingtième de ce poids est 5 k. 8 h., ce qui est bien la parité établie.

Digitized by Google

de salaires ci-dessus énoncées. Voici un tableau qui présente cette comparaison.

AUTEURS CITÉS.	ANNÉES.	SALAIRE quotidien.	PRIX DU BLÉ. Par hectolit. à l'époque correspondante.	PRIX DU BLÉ. soit par 100 k.	PARITÉ du salaire en k. de blé.
Young.	1788	1 f. 25	16 f. 12	21 f. 49	6 k.
Chaptal.	1819	1 25	18 42	24 56	5
Baron de Morogues.	1832	1 25	21 85	29 13	4 1/2
Baron de Gerando.	1836	1 50	16 37	21 83	7

Ce tableau donne donc la preuve que, depuis un demi-siècle, c'est-à-dire, depuis l'époque à laquelle ont commencé le mouvement industriel le plus actif et les progrès mécaniques les plus extraordinaires qui aient jamais eu lieu, le salaire des ouvriers n'a éprouvé aucune diminution.

On pourrait même dire avec raison que cette invariabilité apparente du salaire a cependant eu le résultat réel d'une augmentation en faveur de l'ouvrier. L'application des machines et des perfectionnements mécaniques à la fabrication ayant, en effet, produit un abaissement presque général et très considérable dans le prix des objets manufacturés, il est arrivé qu'avec la même quotité de salaire l'ouvrier a pu se procurer un plus grand nombre de choses utiles.

Remarquons aussi que les machines ont remplacé la force inintelligente et, pour ainsi dire, brutale de l'homme, et lui ont ainsi restitué la disposition plus complète des facultés intellectuelles dont la Providence l'a doté. Il y a donc eu pour l'ouvrier avantage matériel par rapport à la valeur relative des salaires, et avantage moral par rapport à l'échange d'un mode d'action machinal et abrutissant contre un mode d'action raisonné, capable d'exercer et de développer l'intelligence.

On objectera, peut-être, que toute la réalité des avantages qui

Digitized by Google

viennent d'être signalés ne saurait empêcher la perturbation que cause trop souvent, dans le sort des ouvriers, la substitution des procédés mécaniques aux procédés manuels.

On pourrait soutenir, en effet, que l'introduction des machines produit quelquefois des changements capables de troubler certaines existences en leur enlevant brusquement tout ou partie de leur industrie ; mais cet inconvénient, fort restreint du reste, est essentiellement temporaire, et son influence peut être heureusement combattue et annulée par des mesures sages et prévoyantes, capables d'aider l'ouvrier privé de son industrie à supporter, sans dommages, ces révolutions utiles (1).

(6) L'étude et l'organisation de ces mesures, si toutefois le besoin en était démontré, est du ressort spécial de l'économie politique; mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette digression. Je me bornerai donc à mentionner seulement quelques moyens dont l'efficacité me semble puissante et qui déjà commencent à s'introduire dans nos institutions.

Si, par exemple, une éducation professionnelle habilement organisée inculquait, dès l'enfance, à l'ouvrier des connaissances générales sur l'industrie, de telle sorte que, les théories principales étant connues, il eut seulement à étudier plus tard la pratique manuelle de la profession qu'il aurait choisie ; si des caisses prévisionnelles de secours, alimentées concurremment par les subventions de l'état, par les contributions des chefs d'industrie et par des retenues minimes sur les salaires, fournissaient au coût d'un apprentissage que les études de l'enfance auraient désormais rendu prompt et facile, ne semble-t-il pas certain que le sort de l'ouvrier serait assuré, et que le progrès pourrait dès ce moment s'accomplir, non plus au détriment de qui que ce fût, mais à l'avantage de tous?

Cette organisation nouvelle est facile, et, pour y parvenir, il s'agirait seulement de perfectionner ce qui déjà existe dans beaucoup de localités.

Il ne faut pas s'effrayer de la création proposée d'une caisse générale de secours. L'emploi de cette caisse serait multiple et viendrait en aide à tous les besoins extraordinaires des ouvriers. La charge nouvelle qu'il s'agirait ici de lui imposer serait, d'ailleurs, bien minime, si même elle devait exister.

Il serait, enfin, fort utile que le gouvernement publiât périodiquement

Digitized by Google

Et, d'ailleurs, toutes les fois que, par l'introduction des procédés mécaniques, il s'opère une révolution industrielle, la transition n'est pas tellement inattendue, tellement instantanée que les ouvriers qu'elle intéresse ne puissent en prévoir les conséquences et prendre leurs mesures pour en prévenir les atteintes.

Chaque genre d'industrie a des subdivisions analogues entr'elles, de telle sorte que si les procédés mécaniques envahissent l'une, l'ouvrier dépossédé peut trouver son même emploi dans un autre. Ainsi, la machine à préparer les tonneaux, celle à fabriquer les parquets, celle à façonner les boiseries, permettent au tonnelier et au menuisier d'utiliser la scie et le rabot pour d'autres espèces de travaux ; pour eux il n'y a donc d'autre perturbation qu'un revirement d'application de leur capacité relative.

Enfin, si un nouveau procédé mécanique nuit à une espèce d'industrie, il a presque toujonrs pour résultat d'en créer une nouvelle. Puis, encore, ce genre de perfectionnement a pour effet d'augmenter considérablement la consommation d'une même sorte de produits en diminuant le coût de production et par conséquent le prix de la vente. Il se crée ainsi, dans une même profession, de nouvelles occasions de travail qui compensent, et au delà, tout déplacement de main-d'œuvre.

Il y a dans ces complications, dont l'exactitude est prouvée par les faits passés, tous les éléments capables de rassurer sur le sort des ouvriers ; et il est réellement inutile de rechercher les moyens de pourvoir aux conséquences possibles des révolutions industrielles.

des statistiques exactes, basées sur des renseignements officiels, et indiquant, dans chaque localité et pour chaque genre d'industrie, les besoins ou la superfétation de la main-d'œuvre, les offres ou les demandes de travail. Ces statistiques pourraient servir à établir un équilibre constant également avantageux aux chefs et aux ouvriers.

Digitized by Google

Le développement des machines a donc été la base essentielle et incontestable de tout progrès social, de toute amélioration matérielle et morale.

Bien loin de causer préjudice à personne, il fait l'avantage réel de tous.

Il reste à démontrer que son action ne produit pas plus que ne comportent les besoins de la consommation possible.

IV.

Trop souvent, et à des intervalles presque périodiques, ont surgi des crises industrielles dont la désastreuse influence a porté le trouble dans la société. Chaque fois que ces évènements déplorables sont arrivés, on a vu les produits s'accumuler invendus faute d'acheteurs, on a vu les prix baisser en raison directe de la diminution des demandes; et, sans examiner si on appréciait exactement les causes de cette perturbation, on a crié que les masses produites dépassaient les besoins de la consommation, et l'on s'est élevé contre l'introduction des machines auxquelles on attribuait cet accroissement incriminé de la quantité des produits.

On n'a pas compris que les crises industrielles proviennent principalement des entraves qui compriment le développement de la consommation, et l'empêchent de suivre la même progression que le développement des produits.

Il faut bien remarquer, en effet, que *tous les consommateurs possibles ne consomment pas,* et qu'ils sont réduits malheureusement à ce rôle négatif faute de *pouvoir*, et non faute de *vouloir* consommer. Ne voyons-nous pas fréquemment dans nos rues des malheureux, couverts de haillons, jetant un regard d'envie sur les magasins abondamment garnis de vêtements et de hardes dont le prix est trop élevé pour leur modique bourse ; n'avons-nous pas trop souvent l'exemple de pauvres qui dérobent, parce qu'ils ne peuvent l'acheter, un pain né-

Digitized by Google

cessaire à leur vie ? Et, d'ailleurs, n'y a-t-il pas, en dehors de chaque nation, de nombreux consommateurs possibles des produits de cette nation même, et les moyens d'échange réciproque sont-ils assez actifs, assez faciles, assez favorisés pour qu'ils produisent tout le bien désirable?

C'est là, il faut le reconnaître, que gît le principe du mal que l'on déplore ; c'est là qu'il faut apporter un utile remède.

Ce principe dommageable dérive de causes multiples qui toutes concourent, plus ou moins, au même effet, et dont la complication même augmente la funeste influence.

Il suffit d'indiquer les principales de ces causes, dont les autres sont la conséquence ou le complément inévitable.

On doit donc attribuer les crises industrielles aux entraves qu'éprouve le développement possible de la consommation. Ces entraves proviennent surtout de la mauvaise organisation du travail et du crédit, de la défectuosité du système actuel de la législation sur les douanes, et, enfin, de l'absence d'une protection bien entendue et d'une organisation meilleure du commerce.

Ces causes sont unies par une corrélation intime, et cependant il ne suffirait pas d'en annuler une pour détruire complètement les autres. Leur examen conduit naturellement à rechercher les moyens de les supprimer toutes simultanément.

Dans l'organisation actuelle de l'industrie, l'ouvrier, entièrement mis en dehors des intérêts spéciaux du chef d'atelier, n'a d'autre souci que d'obtenir le travail le plus complet et le salaire le plus avantageux qu'il soit possible. Cette espèce d'isolement dans lequel l'ouvrier se trouve ainsi placé le rend presque indifférent aux succès du chef d'industrie, et, si ce n'était un sentiment d'intérêt personnel, peut-être s'inquiéterait-il peu de la prospérité de celui qui lui fournit du travail.

On comprend combien un tel état de choses entraîne d'in-

Digitized by Google

convénients et de dangers. Cette séparation absolue d'intérêts, cette absence totale de solidarité entre l'ouvrier et le che d'industrie nuisent à l'aménité des relations, placent en opposition des intérêts qui devraient être en concordance, séparent en deux camps des soldats qui, en réalité, combattent pour la même cause, et forment enfin un obstacle malheureusement très grave au progrès industriel et social et au bien-être matériel du pays.

La réalité des inconvénients qui résultent de cette organisation défectueuse est démontrée par les luttes qui se reproduisent trop souvent entre les ouvriers et les chefs d'industrie à l'occasion du taux des salaires. Ces luttes dangereuses ont toujours un double résultat également funeste aux chefs et aux ouvriers. Elles excitent des animosités et des haines déplorables, elles provoquent ou augmentent le développement des crises industrielles préparées par le concours des autres causes qui ont été signalées.

Il semble, cependant, qu'il y aurait un moyen capable de rémédier d'une manière efficace à ces inconvénients si graves. Ce moyen serait la réorganisation du travail sur des bases nouvelles et, par conséquent, meilleures.

Le vice principal de l'organisation actuelle, c'est l'absence de solidarité d'intérêt entre l'ouvrier et le chef d'industrie. Il semble donc qu'en établissant sur des bases fixes et justes cette corrélation désirable, on obtiendrait le succès que l'on recherche. Or, la meilleure et, pour ainsi dire, la seule base possible à une telle innovation, c'est l'introduction du principe de l'association dans l'organisation du travail.

L'association est, en effet, un lien puissant qui, unissant les intérêts par une espèce de fraternité, stimule le zèle, excite les progrès et moralise les populations. L'ouvrier qui participe aux bénéfices réalisés par une entreprise industrielle éprouve une noble émulation qui lui inspire le désir de perfectionner pour gagner davantage ; et le désir d'augmenter son gain le conduit naturellement à l'économie et à la régularité des

Digitized by Google

mœurs. Ses rapports avec le chef d'industrie deviennent inévitablement plus faciles et plus agréables, car ils ne sont plus dominés par les sentiments d'égoïsme qui dérivent de la séparation et de la dissemblance des intérêts.

Les heureux effets d'un tel système ont été appréciés par quelques chefs d'industrie qui ont eu la sagesse d'en tenter l'application. Ces essais ont été couronnés d'un plein succès (1).

Pourquoi donc le gouvernement ne chercherait-il pas à propager, par une protection bien entendue, cette innovation favorable ? Et, puisque, le plus souvent, il faut ordonner le bien pour qu'il se fasse, pourquoi des dispositions légales,

(1) Un système analogue au mode de l'association est suivi en Angleterre pour l'exploitation des mines de Cornouailles et de celles de Skipton, du Hentshire, du Yorkshire et d'une partie de celles du Cumberland.

Voici un court exposé de ce système :

1° Les ouvriers sont associés par brigades.

2° Les travaux préparatoires de l'exploitation, c'est-à-dire le creusement des puits, l'ouverture des galeries et autres ouvrages de même nature se paient en raison de la toise en longueur ou en profondeur.

3° Les travaux d'extraction et de manipulation du minerai se paient en nature par une certaine partie du métal amené à l'état convenable pour la vente, et au prorata du produit relatif obtenu par chaque brigade d'ouvriers.

On conçoit tout ce qu'un tel système comporte d'avantages pour les exploitateurs et pour les ouvriers. Il a, en effet, pour immanquable résultat de produire l'exploitation la plus parfaite et la plus économique possible en réunissant tous les intérêts en un même faisceau, en les dirigeant simultanément vers un seul et même but, la prospérité de l'établissement industriel auquel ils appartiennent.

Je pourrais citer plusieurs autres industries qui ont adopté d'une manière plus ou moins complète le système de l'association, et qui ont obtenu les meilleurs succès.

Ainsi, la manufacture de glaces de Saint-Gobin, les armements pour la pêche de la baleine, le mode de culture de certaines terres dans la Grèce, etc., etc.

Digitized by Google

sagement conçues, n'obligeraient-elles pas les entreprises industrielles à s'organiser sur un système d'association raisonnée entre le chef et les ouvriers ?

Une telle organisation serait plus facile à effectuer qu'on ne le pense peut-être.

On pourrait, par exemple, instituer, dans chaque centre industriel, un tribunal arbitral composé, comme celui des prud'hommes, d'ouvriers et de chefs de diverses industries élus par leurs pairs. Ce tribunal fixerait, tous les six mois, le taux général des salaires de chaque espèce de travail, de manière à ce que le gain quotidien de l'ouvrier put largement pourvoir aux besoins ordinaires de la vie.

Une loi fixerait la part afférente aux ouvriers dans les bénéfices des entreprises industrielles.

La répartition de cette part afférente entre les ouvriers, aurait lieu, chaque année, à une époque fixe, sous la direction et par les soins d'un syndicat spécial à chaque industrie, et composé d'ouvriers élus par leurs pairs.

Cette répartition serait faite à chaque ouvrier attaché à un établissement industriel à titre fixe ou temporaire, au marc le franc de la totalité dûment constatée des salaires gagnés par lui, dans cet établissement, pendant l'année écoulée.

Il serait, d'ailleurs, convenable de compléter cette organisation nouvelle par quelques mesures capables d'assurer l'avenir de l'ouvrier, et d'empêcher qu'aucune parcelle de ses bénéfices ne put être détournée à son préjudice.

Mais il ne suffirait pas d'introduire dans l'organisation du travail ces innovations utiles ; il faudrait faciliter aussi le travail lui-même en établissant le crédit sur des bases plus généreuses et plus larges.

Le crédit est l'élément le plus puissant de la prospérité des industries. Le crédit permet d'utiliser et de rendre productifs des capitaux moraux qui, sans cet utile secours, resteraient inertes et sans valeur ; aussi, voit-on que les pays qui ont atteint les succès industriels les plus complets ont dû cet avantage

Digitized by Google

au développement large et bien entendu de leurs institutions de crédit.

Moins avantagée sur ce point important que l'Angleterre et les Etats-Unis, la France a besoin de se doter des perfectionnements qui lui manquent.

Déjà, depuis quelques années, plusieurs banques et plusieurs caisses d'escompte ont été instituées dans nos provinces, mais leur nombre est bien insuffisant encore et leur action bien incomplète.

Il serait utile d'organiser un mode de crédit foncier capable de délivrer l'industrie agricole des entraves de l'usure. Il suffirait, peut-être, pour réaliser cet avantage, de réformer notre défectueux système hypothécaire.

Il serait utile aussi d'organiser le crédit industriel et manufacturier de telle sorte que l'ouvrier et le petit fabricant pussent participer à ses bienfaits.

Il faudrait donc que le crédit fut débarrassé des obstacles qui l'entourent et en rendent l'accès si difficile, il faudrait que la capacité et la moralité réunies obtinssent, auprès d'une caisse spéciale au compte de l'état, un crédit de confiance, sans autre gage qu'une simple promesse de remboursement, sans autre garantie qu'un certificat raisonné de mérite délivré par le syndicat de l'industrie à laquelle appartiendrait l'emprunteur (1).

Il faudrait encore que le papier-monnaie obtint une confiance générale basée sur de sages entraves imposées par la loi à tout abus. Le numéraire, désormais moins recherché, et moins retenu dans le pays, prendrait une circulation plus active; il pourrait devenir un moyen d'augmenter le succès et le développement du commerce extérieur pendant que le commerce intérieur verrait doubler son énergie et sa force au moyen des billets de banque.

(1) Ce certificat devrait indiquer la limite du crédit de confiance mérité par l'emprunteur.

Digitized by Google

Enfin, pour compléter cette régénération du crédit, il faudrait que le gouvernement autorisât les receveurs-généraux des finances à émettre, pour le compte et au nom de l'état, des effets de circulation payables dans tous les chefs-lieux de département, à un nombre fixé de jours de vue, et portant intérêts à un taux donné depuis le jour de l'émission jusqu'à celui du visa. On comprend tout ce qu'une telle institution comporterait de facilités pour le commerce ; elle serait avantageuse aussi pour l'état qui pourrait, sans augmenter aucunement ses dépenses, réaliser un bénéfice basé sur la modicité de l'intérêt dont ces effets de circulation seraient passibles.

Combinée avec la nouvelle organisation du travail, cette régénération du crédit produirait un immense résultat. Cependant, pour compléter les facilités utiles au développement de la consommation des produits industriels, il faudrait améliorer aussi le système de la législation de nos douanes, et nos institutions commerciales.

VI.

Les douanes sont une réminiscence féodale, continuée de nos jours au grand détriment des consommateurs et de la prospérité industrielle des nations.

Les anciens seigneurs, trouvant plus commode de vivre aux dépens des travailleurs que de travailler eux-mêmes, avaient réussi, par l'emploi brutal de la force matérielle, à rendre hommes et choses corvéables à leur profit. Le pouvoir royal, en réussissant après de longues luttes à prédominer sur les hobereaux de la féodalité, s'était bien gardé de supprimer les droits de douanes que l'ignorance des sages enseignements de l'économie politique lui faisaient considérer comme des sources puissantes de revenus. Le ministère éclairé de Colbert avait en vain essayé de réduire considérablement la quotité de ces

Digitized by Google

droits ; ses sages doctrines n'eurent qu'un succès incomplet et éphémère, les mailles du réseau de douanes qui pesait sur la France furent seulement élargies de la commune et de la baronnie à la province ; les allègements qui avaient été la suite de l'ordonnance de 1664 furent progressivement supprimés, et en 1789 les droits de douanes perçus à la frontière française avaient à peu près quadruplé les taux fixés par le sage ministre.

L'assemblée nationale joignit à ses autres titres à la reconnaissance du pays celui d'avoir supprimé les douanes intérieures ; mais influencée par les fausses idées économiques de l'époque, elle conserva les douanes à la frontière, et continua, sauf quelques légères modifications, les tarifs existants.

La Convention, dans son admirable empressement à faire usage de toutes les armes qu'elle croyait capables de nuire aux ennemis de la France, éleva considérablement les tarifs, et commença l'application de ce système de prohibition qui se développa de plus en plus jusqu'à la fameuse application du blocus continental.

Les funestes évènements de 1815 firent cesser forcément le système prohibitif absolu ; mais les tarifs restèrent extrêmement élevés. Sous le prétexte faux et mal habile de protéger les industries nationales, on leur imposa des entraves véritablement nuisibles et oppressives.

Ce déplorable système fut suivi jusqu'en 1830. Cette glorieuse époque devint le point de départ d'un système nouveau plus en harmonie avec les intérêts industriels. Nous avons vu, en effet, depuis dix ans, les prohibitions remplacées par des tarifs, trop élevés sans doute, mais cependant plus favorables qu'une exclusion absolue. Nous avons vu aussi des réductions successives diminuer les charges que produisent les droits de douane.

Cependant ce nouveau système a été appliqué avec une lenteur et une réserve qui témoignent des préjugés contre

Digitized by Google

lesquels il lutte. Il semble même que, depuis quelques années, on veuille ramener le gouvernement au système vicieux suivi avant 1830.

Et pourtant les intérêts industriels ont beaucoup à souffrir non seulement de l'élevation des tarifs, mais encore de l'action même de la douane ! Et pourtant le système des douanes nuit aux intérêts matériels et moraux des peuples; il augmente l'indigence par l'accroissement que l'impôt ajoute au prix naturel des choses, et par les occasions de travail dont il prive ainsi les nations en empêchant le développement des consommations possibles !

La prospérité industrielle d'un pays repose sur l'échange international des produits. Il est donc évident que toute mesure qui élève un obstacle au libre développement des échanges est nuisible à la prospérité industrielle.

Les partisans du système des douanes s'appuient surtout sur le grand mot de protection indispensable aux industries ; sans s'apercevoir que la protection telle qu'ils la demandent constitue un monopole en faveur de quelques-uns au préjudice de tous, et perpétue l'esprit de routine et l'absence de tout progrès en paralysant l'émulation (1).

Ainsi les droits protecteurs de l'industrie française des fers obligent la nation à payer le fer beaucoup au-dessus du prix auquel s'établirait nécessairement ce produit si l'introduction des fers étrangers était libre. Et non seulement les fers nationaux coûtent infiniment plus cher que les fers étrangers, mais ils sont moins avantageux que ces derniers pour certains emplois.

Il résulte nécessairement de ce fâcheux état de choses que le prix trop élevé du fer empêche d'appliquer ce produit à

(1) Pendant la dernière enquête industrielle effectuée en France, un fabricant auquel on indiquait certains procédés nouveaux découverts à l'étranger répondait naïvement : « Qu'ai-je besoin de m'occuper de cela puisque je suis protégé par la prohibition ! » Et il avait raison, car la prohibition lui assurait la vente de ses produits quelle qu'en fut la qualité.

Digitized by Google

une multitude d'usages où son emploi aurait les meilleurs effets (1). Ce prix trop élevé se reflète d'ailleurs, sur tous les produits dont le fer est la base ou le principal élément. Il nuit ainsi à la masse des travailleurs français en leur enlevant des occasions de travail, par suite de la restriction forcée qu'il impose, non seulement à la consommation du fer, mais encore à la consommation de tous les produits, et le nombre en est immense, dans la fabrication desquels le fer entre comme base ou comme agent.

Le raisonnement qui vient d'être sommairement appliqué à l'industrie des fers serait également applicable aux industries protégées par les tarifs. Si l'on examine la constitution actuelle de ces industries on reconnaît qu'elles sont entachées de cherté et d'infériorité relatives, conséquences inévitables d'un monopole maladroitement favorisé.

Ce n'est pas seulement à ce seul point de vue que les droits de douane nuisent à la prospérité industrielle des nations, ils ont aussi trop souvent le fâcheux effet d'entraver les échanges internationaux, en inspirant des mesures de réciprocité qui vont quelquefois jusqu'à la parité d'une prohibition, sinon à une prohibition même.

Mais l'influence funeste de ces droits ne s'arrête pas aux produits seuls qu'ils frappent ; elle s'étend sur tous les produits

(1) Je ne citerai pas l'influence du prix des fers sur le coût et par conséquent sur la création des chemins de fer, cette vérité est trop connue et trop directe ; je produirai seulement un autre exemple choisi au milieu d'une foule d'analogues non moins concluants.

Si le prix du fer permettait d'employer ce métal à la place de certaines pièces de bois dans la construction des bâtiments, nos constructions seraient plus solides, moins exposées aux désastres des incendies ; et le bois de construction, moins indispensable, éprouverait une diminution de prix très-avantageuse aux consommateurs.

C'est ainsi que s'enchaînent les conséquences bonnes ou mauvaises d'une mesure, et qu'elles ont une portée bien plus grave et bien plus importante qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord.

Digitized by Google

et forme un obstacle universel qui porte dommage à toutes les industries. On sait, en effet, que les marchandises qui traversent une ligne de douanes sont, sans exception, soumises à une inspection méticuleuse et sévère qui, dans son zèle trop souvent maladroit, dérange, flétrit ou détériore même les produits qu'elle examine. Cet inconvénient est bien plus grave qu'il ne le paraît au premier abord, il nuit plus spécialement au commerce de transit, branche importante et lucrative qu'une complication de circonstances défavorables menace d'enlever à la France.

D'autres considérations peuvent compléter encore l'énumération des funestes conséquences du système des douanes.

Le droit de préemption qui excite à si juste titre les réclamations des négociants est un raffinement fiscal dont la portée est des plus nuisibles. Sans doute, puisque le système des douanes existe, il faut se précautionner contre la fraude, mais ne peut-on abriter les intérêts du trésor sans porter dommage au commerce, et, dans les circonstances où le droit se calcule *ad valorem*, ne pourrait-on restreindre à 24 heures le droit de préemption et obliger à un surprix de 20 pour 0/0 la faculté d'exercer ce droit, dont les lois actuelles permettent à la douane d'user moyennant 10 pour 0/0 de surprix et pendant un délai de trois jours, délai dont la prolongation est facultative à la volonté de cette administration.

Ne pourrait-on, comme cela est établi aux États-Unis, supprimer, sauf certaines exceptions, l'humiliante visite sur la personne ?

Ne pourrait-on, enfin, abolir une foule de formalités sans utilité réelle qui ne servent qu'à retarder et à entraver les opérations commerciales !

Ces réformes avantageuses et désirées ne porteraient aucun, ou tout au plus un très minime préjudice au trésor public ; elles seraient cependant très-favorables aux industries et surtout très-agréables aux industriels et aux voyageurs.

Et, d'ailleurs, considérés même comme faisant partie des

Digitized by Google

revenus publics, les droits de douane n'ont pas l'importance qu'on serait tenté de leur attribuer.

Ces droits produisent, en moyenne, chaque année.		105,000,000 fr. «
De quoi il faut déduire :		
Frais de service. . . .	24,000,000	33,000,000
Escomptes	1,000,000	
Primes à l'exportation. .	7,000,000	
Restitution ou répartition d'amendes	1,000,000	
Il reste net au trésor.		72,000,000 fr. »

Ces chiffres, extraits de documents officiels, donnent lieu à quelques remarques dignes d'attention.

Le coût du service de cette Administration représente la trente-unième partie des dépenses totales qui figurent au budget.

Les frais de perception spéciale prélèvent la vingt-troisième partie du produit brut des douanes. Cette proportion est excessive et tout à fait en dehors des principes qui veulent qu'un impôt ne coûte que 10 à 12 pour 0/0 au plus pour frais de perception.

On n'est cependant pas étonné de cette dépense énorme du service actif, quand on considère que l'Administration des douanes entretient une véritable armée, militairement organisée, et composée de 26,000 hommes, plus encore un personnel d'employés dans les bureaux qui ne s'élève pas à moins de 3,000 hommes.

Ainsi, 29,000 hommes valides sont employés à contrarier la production au lieu de lui consacrer leur intelligence et leur force !

Ajoutons, enfin, pour compléter ce tableau, que les droits de douanes, comme tous les droits analogues, provoquent à la contrebande et à la fraude, et contribuent ainsi à jeter un germe de démoralisation et de vices dans le pays.

Digitized by Google

Maintenant on a vu le mal, est-il besoin d'indiquer le remède? On comprend, sans doute, que ce remède serait la suppression absolue des douanes.

Cependant, il faut avouer qu'une si utile réforme ne pourrait être brusquement opérée sans produire des perturbations dangereuses. Il faut diminuer successivement les droits de douanes de telle sorte que les monopoles actuels, dont on doit reconnaître les droits tout en blâmant les lois qui les ont produit, voient leurs intérêts ménagés par une transition prudemment dirigée. Cette voie nouvelle conduira les industries nationales à une prospérité jusqu'à ce moment inconnue, mais qui sera complète le jour seulement où les douanes seront entièrement supprimées.

VII.

L'organisation des industries, des institutions qui s'y rattachent et des moyens d'action qui servent à les exploiter, laissent beaucoup à désirer et forment aussi des obstacles nuisibles au développement plus complet des consommations possibles.

Sans tenir compte de la différence des temps, des mœurs et des besoins, les gouvernements actuels suivent encore, pour la plupart, les principes qui étaient en usage et en valeur au commencement de ce siècle ; et cependant quelle différence entre les deux époques! On se battait, il y a quarante années, pour conserver ou consolider des libertés récemment acquises, ou pour obtenir des succès militaires, glorieux sans doute, mais stériles ; tandis qu'aujourd'hui chaque nation lutte pour augmenter la prospérité de ses industries, combat plus noble qui doit avoir pour résultat certain d'augmenter le bien être de l'humanité.

Il faut donc maintenant que la politique soit subordonnée à l'industrie, il faut que le succès de l'industrie soit son prin-

Digitized by Google

cipal but. Cependant, il n'en est pas ainsi; les gouvernements donnent trop d'attention aux intrigues diplomatiques ou à de vaines affaires de cour, ils négligent trop de recommander à leurs agents à l'étranger de négocier des traités de commerce, d'aider et de favoriser les négociants nationaux. On rencontre trop souvent des exemples de l'indifférence des agents français pour de si hauts et de si puissants intérêts qui, pourtant, ont une immense importance pour la prospérité du pays.

La France aurait besoin de lier ses intérêts à ceux des autres peuples par des traités de commerce empreints d'un esprit de réciproque tolérance et de concessions mutuelles. Mais il ne suffirait pas de ces améliorations apportées dans les relations internationales, il faudrait les compléter par les améliorations que réclame l'état actuel du commerce intérieur.

Bientôt, si la déplorable inertie du gouvernement se prolonge, la France sera de toutes les nations européennes la plus arriérée sous le rapport des facilités et de l'abondance des voies de communication. L'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, la Russie même se couvrent de chemins de fer et de canaux, et la France regarde impassiblement s'accomplir ces créations qui tendent à lui enlever le commerce de transit que les avantages de sa position topographique lui avaient jusqu'à ce jour assuré. Ne serait-il pas temps, enfin, que le gouvernement, après quatre années de discussion et d'examen stériles, mit la main à l'œuvre et fit construire les chemins de fer et les canaux depuis si longtemps réclamés (1)!

La facilité des communications est un puissant élément de prospérité industrielle. Au moyen de cet avantage, les capitaux affluent plus facilement partout où ils peuvent trouver emploi; les transports sont moins coûteux et plus rapides,

(1) Au moment où j'écrivais ces lignes, M. le ministre du commerce n'avait pas encore présenté aux chambres ses projets de loi sur quelques chemins de fer.

Digitized by Google

les approvisionnements plus réguliers et plus prompts. La marchandise voyage sans avoir presque à redouter de retard ou de dommage ; des produits, jusqu'alors sans valeur, faute d'avoir pu se diriger sur les lieux de consommation, trouvent un écoulement inespéré qui augmente la richesse nationale. La demande plus promptement et mieux servie devient plus empressée et plus fréquente; la consommation, enfin, grandit et se développe.

Tels sont les heureux résultats que produisent en faveur d'un pays les chemins de fer et les canaux. Il faut espérer que bientôt notre France sera, enfin, mise en position d'en éprouver les effets.

Cependant, il serait utile aussi de compléter cette amélioration matérielle par des améliorations morales, capables de préparer un entier succès à nos industries.

Il ne suffit pas, en effet, de favoriser la production pour en assurer la vente, il faut aussi que les producteurs soient guidés par des principes de moralité et par une organisation solide et sage qui puissent inspirer une entière confiance aux consommateurs.

Le système du *laissez faire* a trop prédominé peut-être jusqu'à ce moment dans l'organisation de nos industries. On avait éprouvé les entraves dangereuses des corporations et des maîtrises ; on crut bien faire de passer d'un extrême à l'autre. On laissa tout libre, sans réfléchir que, si la servitude a toujours de funestes conséquences, la liberté peut dégénérer quelquefois en licence et devenir dangereuse aussi.

A Dieu ne plaise que j'aie même la pensée de manifester un regret sur les maîtrises et autres entraves des anciens temps si justement abolies ; mais de ce qu'on a été en prison faut-il crier anathême contre tout édifice et rester à courir à travers champs, à l'aventure et sans guide ; et ne conviendrait-il pas, après avoir démoli ce qui était mal, de reconstruire ce qui serait mieux ? Si l'on jette un regard scrutateur sur ce qui se passe chaque jour en France, on a lieu de s'éton-

Digitized by Google

ner qu'au milieu du libre arbitre accordé au commerce, au milieu de cette absence presque complète de garanties morales, le crédit soit aussi confiant et aussi empressé et le commerce aussi développé et aussi actif. Si une organisation aussi incomplète à pu obtenir de tels succès, quels succès plus grands n'obtiendrait pas une organisation plus sagement combinée! J'essaierai d'indiquer rapidement et sommairement les principales bases qu'il me semblerait convenable d'assigner à cette régénération si utile.

Tous les citoyens, exerçant une même profession dans une même localité, éliraient un syndicat choisi par eux et parmi eux. Ces syndics, renouvelés tous les ans, auraient diverses attributions, au premier rang desquelles serait une surveillance morale sur la manière d'opérer de leurs confrères. Toute infraction à la loyauté, toute marche imprudente ou téméraire, seraient l'objet d'une enquête attentive, mais discrète, par le syndicat qui examinerait les faits, et qui, après avoir entendu l'industriel soupçonné et, s'il y avait lieu, la partie plaignante, prononcerait contre l'industriel convaincu pour la première fois un avertissement paternel, non rendu public, et dont les termes seraient consignés dans ses archives (1). La récidive ou la persistance suffisamment prouvées dans une enquête préalable, serait dénoncée par le syndicat au tribunal arbitral dont j'ai déjà parlé à propos de l'organisation du travail. Ce tribunal, assisté d'un nombre fixe d'industriels de la même localité, indiqués par le sort, et siégeant comme jury, prononcerait contre l'accusé convaincu, pour la première fois, une admonition officielle, et pour la seconde fois, défense,

(1) Je ferai remarquer que cette institution d'un syndicat professionnel n'a rien de nouveau. Déjà, maintenant, plusieurs professions, qui ont essentiellement besoin d'inspirer une confiance, basée sur la sévère moralité des titulaires, ont des syndicats semblables à ceux que je propose, non seulement par la forme, mais encore par les attributions.

Il s'agirait donc seulement de convertir l'exception en règle générale.

Digitized by Google

pendant une ou plusieurs années, de se livrer à sa profession comme chef d'industrie. Aucun industriel, ainsi interdit, ne pourrait obtenir de patente, et son jugement serait rendu public. La réhabilitation serait possible.

Tout industriel devrait, en s'établissant, déposer au greffe du tribunal arbitral de son arrondissement une déclaration signée par lui, exprimant son intention d'embrasser telle profession, la raison sociale qu'il adopte et la fortune personnelle qu'il possède et consacre à son exploitation. Cette déclaration serait rendue publique dans les formes ordinaires.

Tout industriel devrait avoir à ses gages un teneur de livres juré, ambulant ou fixe, nouvel officier public patenté sur l'*exequatur* du tribunal arbitral. Ce teneur de livres devrait veiller à ce que l'industriel tint sa comptabilité d'une manière régulière. Il devrait dresser chaque année un inventaire général des affaires de son client, et déposer au greffe du tribunal arbitral cet inventaire certifié par lui sincère et véritablement conforme aux livres du chef d'industrie.

Tout inventaire constatant qu'un industriel serait au-dessous de ses affaires, serait spécialement signalé à l'attention du tribunal par un rapport du teneur de livres sur les causes du désastre et sur l'avenir probable du chef d'industrie.

Si le déficit était de moins de 25 pour 0/0, le tribunal arbitral s'assemblerait en chambre de conseil, et là, après une enquête dans laquelle le chef d'industrie et son teneur de livres seraient entendus, si les causes du désastre semblaient exceptionnelles, si l'organisation spéciale de l'industrie en péril et ses antécédents paraissaient de nature à donner la presque certitude d'un avenir réparateur, l'industriel compromis serait autorisé à tenter la chance d'un inventaire nouveau.

Si le tribunal jugeait le désastre irréparable, il rendrait jugement requérant la déclaration de faillite par le tribunal de commerce de l'arrondissement.

Tout déficit de plus de 25 pour 0/0 au-dessous du capital

Digitized by Google

primitif entraînerait nécessairement la déclaration de faillite.

La compétence et les attributions des tribunaux de commerce resteraient d'ailleurs tels qu'elles sont aujourd'hui.

Des peines graves seraient prononcées contre l'industriel et contre son teneur de livres qui auraient négligé de déposer l'inventaire prescrit.

Tout inventaire fait inexact dans l'intention de dissimuler un déficit serait signalé à la justice criminelle. Les auteurs d'un tel inventaire seraient mis en jugement aux formes ordinaires comme accusés de faux en écritures de commerce, et en cas de déficit prouvé, ils seraient punis, le chef d'industrie comme banqueroutier et le teneur de livres comme complice, si toutefois ce dernier avait pu connaître le faux signalé.

Une dernière mesure devrait, enfin, compléter ces innovations si importantes. Chaque produit devrait porter une estampille indiquant son origine, sa qualité, et autant que possible sa quantité. Des inspecteurs spéciaux vérifieraient, de temps en temps et à l'improviste, l'exactitude de ces énonciations. Toute différence serait signalée et sévèrement punie.

Ce système est suivi en Amérique où il a produit les plus heureux effets; sans nul doute, il aurait les mêmes résultats en France.

C'est ainsi qu'en offrant aux consommateurs des garanties contre tout abus de leur bonne foi, contre toute tromperie, on obtiendrait leur confiance et on favoriserait l'écoulement des produits. C'est ainsi qu'en frappant d'interdit les mauvais actes et les mauvais produits on assurerait la prospérité des industries.

VIII.

C'est donc à tort qu'on attribuerait le trop fréquent retour des crises commerciales au développement incessant des machines. Ces crises ont des causes tout à fait différentes et proviennent principalement de ce que, sans comprendre com-

Digitized by Google

bien il est urgent d'harmonier les institutions industrielles avec les changements qui surviennent chaque jour dans le mode et dans les conséquences des exploitations, on continue avec persistance à conserver invariable l'organisation qui date du dernier siècle, organisation défectueuse et anormale qui restreint et empêche le développement des consommations possibles au lieu de le favoriser.

Ceci étant prouvé, est-il besoin de prouver aussi que le développement des machines est, comme celui des intelligences, impossible à limiter et à retenir? Lors même que cette limitation impie serait au pouvoir de la force, hâtons-nous de reconnaître que son exécution serait matériellement impossible.

On conçoit, en effet, que pour assurer l'efficacité d'une telle mesure, il faudrait le concours unanime et spontané de tous les peuples. Or, une telle simultanéité n'est pas probable, et il suffirait d'une seule nation dissidente pour que toutes les autres fussent obligées de renoncer à un tel pacte, sous peine, en cas de persistance, de ne pouvoir soutenir la concurrence industrielle sur les marchés étrangers, et de voir ses propres marchés envahis, loyalement ou non, par les produits moins coûteux, et plus parfaits probablement, du peuple qui aurait refusé de proscrire les machines.

L'application de plus en plus développée des machines est donc favorisée par une force matérielle insurmontable. Je serais heureux, d'avoir prouvé dans cette étude incomplète, que cette force véritablement providentielle tendra toujours à augmenter le bien-être et le bonheur de l'humanité.

Il est inutile, sans doute, de répondre à ceux qui, dans leur crainte irréfléchie, représentent l'avenir exploité par les machines de telle sorte que les bras de l'homme resteront inoccupés. Heureusement une telle crainte ne pourrait se réaliser. L'intelligence dominera toujours sur la matière; les machines ne pourront jamais envahir le domaine du raisonnement et des facultés morales, apanage divin de l'humanité. Il y aura

Digitized by Google

donc, constamment, pour occuper l'homme, des travaux qui voudront être régularisés et conduits par une action et par un guide intelligents. Les machines ne croîtront pas seules, il faudra toujours le génie et la main de l'homme pour les faire, pour les organiser, pour les mettre et pour les maintenir en action.

Déposons donc toute inquiétude sur l'effet que doit produire le développement irrésistible des machines ; et, au lieu de déclamer contre un fait aussi utile au progrès matériel et moral et au bien-être de l'humanité, appliquons tous nos soins, tous nos efforts à en faire ressortir les meilleurs effets possibles.

J'ai indiqué les moyens qui me paraissent capables de faciliter ce désirable résultat ; cette tâche était difficile, je n'ai pas la prétention de l'avoir remplie avec succès. Si cependant ceux qui s'occupent de ces questions si graves exprimaient leurs idées sur leur solution, on arriverait bientôt, sans doute, à reconnaître et à mettre en usage les meilleurs moyens possibles de tirer parti des découvertes de la mécanique, et de faire ainsi jouir l'humanité de tous les avantages que ces découvertes produisent.

B.

Digitized by Google

Appréciations littéraires.

V.

JULES SANDEAU.

MARIANNA.

On sait aujourd'hui que ce romancier a donné la moitié de son nom à une femme de génie, qui a écrit *André* et *Indiana*, et qui, tout d'un bond, s'est virilement placée au milieu de nos premiers prosateurs. Mais M. Sandeau se présente avec d'autres titres littéraires qu'un simple incident qui suffirait bien à l'ambition de beaucoup d'autres ; il s'est fait connaître jusqu'ici par deux romans d'un vrai mérite, et où l'éclat et la grâce du style, la noblesse et la pureté des intentions se trouvent merveilleusement rehaussées par la bonne contexture du poème, l'exquise physionomie des personnages, la vive peinture des lieux. C'est un grand art assurément que de captiver le lecteur avec si peu de prétention et d'effort, en se renfermant dans les simples scènes de la vie quotidienne, en faisant mouvoir

Digitized by Google

des figures qui n'ont rien de grimacé, en leur prêtant un langage qui est le langage ordinaire de l'homme, et en vivifiant tout cela par une morale pénétrante, douce, facile, point sourcilleuse ni dogmatique. Eh ! bien, cet art, M. Sandeau en connaît les secrets, et ils lui semblent très familiers, tant il y a d'aisance dans son œuvre principale, *Marianna*.

C'était déjà, comme style, du moins, un beau livre que *Madame de Sommerville* ; l'auteur s'est reposé après un premier succès ; il a repris haleine avant de rentrer dans la carrière, et l'on voit, à la sage réserve de sa marche, qu'il y a eu méditation calme et posée. Le public, celui même des romans, tient bon compte de cette conscience dans les œuvres d'esprit, et l'auteur finit par trouver dans des succès honorables la légitime récompense de ses travaux, tandis que les livres conçus à la hâte, enfantés précocement, portent assez souvent la peine de leur trop subite apparition dans le monde.

Marianna, dit-on, est le portrait plus ou moins réel, plus ou moins idéal d'une femme que M. Sandeau pouvait peindre fidèlement, si telle était son intention. En tout état de cause, le lecteur jugera.

Le roman s'ouvre tout à coup par une rupture éclatante, où se brise une vieille et ardente passion, qui, dans le tumulte et la brusquerie des adieux, sait garder toutefois une dignité douloureuse et résignée. Un jeune homme, à qui sont inconnus encore les orages de la vie, Henri Felquères, assiste à cette brusque séparation, à cette fin d'un amour dont il fut quelque temps le témoin, envieux peut-être, et il ne se doute point que cette femne ainsi repoussée viendra mêler son existence dans son existence, à lui, et en troubler les flots, jusque-là si limpides et si purs. La

Digitized by Google

scène pourtant qu'il a sous les yeux devra se renouveler, sans qu'il s'écoule bien des années, et il y jouera un triste et déplorable rôle. Mais sa jeunesse inexpérimentée n'en éprouve pas moins un secret désir d'avoir pour elle ces trésors d'amour et de beauté, qui se trouvent sacrifiés maintenant, et Henri les convoite en lui-même, dût-il un jour en passer par la turbulente péripétie de son ami.

Quelle était donc cette jeune et belle femme que l'un abandonnait, et dont l'autre déjà couronnait ses rêves d'avenir ? — Dans les riches et verdoyantes plaines du Berry, sur les rives de la Creuse, Marianna de Belnave menait une vie silencieuse et paisible, trop disciplinée pour son ame inquiète et chercheuse ; cependant, elle était entourée de tout ce qui entre ici-bas dans les ordinaires conditions du bonheur. Jeunesse et beauté, opulence et bien-être, amitié d'une sœur, affection d'un époux, bénédiction de l'indigent secouru, du malheur consolé : elle avait sous la main tout ce qui fait des jours sereins et calmes, si les orages ne troublaient soudainement les flots les plus aplanis, si le cœur humain ne couvait d'insatiables ardeurs qui le brisent et le perdent. L'époux de Marianna, M. de Belnave, était un de ces hommes sérieux, graves, rangés, honnêtes et foncièrement bons, mais peu expansifs, peu rêveurs surtout, peu romantiques. Il concentrait ses pensées et ses méditations dans les forges de Blanfort, mais il était avec cela rempli de condescendance et d'égards pour Marianna. Celle-ci, ne trouvant, ni dans les livres aimés, ni sous le toit domestique, ce que cherchait son ame en peine, voulut un jour faire diversion à ses ennuis cachés. On disposa tout, on quitta Blanfort, on se rendit aux eaux de Barèges. Là donc, un jeune homme d'élégantes manières et de bonne naissance fut le bienvenu et l'intime

Digitized by Google

de la famille Belnave; Marianna devait être blessée au cœur et prise insensiblement de cet amour secret que l'on ne s'avoue pas, mais qui vous suit et vous irrite comme un trait fatal. Quand on revint à Blanfort, George Bussy accompagna les voyageurs, et résida quelque temps auprès d'eux. Marianna s'attachait à ce nouvel hôte et à son humeur courtoise; mais une sœur dont l'œil sûr avait deviné ce qui se passait, ne chercha dès lors qu'à dérouter un hôte dangereux.

M. de Belnave n'était pas seul dans la direction des forges de Blanfort, et se trouvait secondé par M. Valtone, l'époux deNoémi, sœur de Marianna. C'était une nature froide et terre à terre que celle de Valtone, un de ces cœurs vides où le positif des choses humaines prend toute la place ; il n'avait pas l'excellence morale qui relevait dans M. de Belnave une nature peu poétique aussi. La sœur de Marianna, ange de prévoyante bonté pour sa sœur, modèle achevé de discipline et d'ordre, avait reçu du ciel une de ces ames que ne traversent pas les orages, ou bien qui se sont généreusement immolées à Dieu, et qui concentrent en elles-mêmes les éclats prêts à jaillir, les trésors prêts à s'épancher.

Point de ces irréguliers soubresauts , ni de ces brusques fantaisies. Aussi, il fallait beau voir les prouesses de Bussy, ses petites fanfaronnades, ses phrases spirituelles et recherchées venir expirer devant les vives malices ou les jolis sarcasmes de Noémi ! Comme elle protégeait sa sœur contre une chûte entrevue ! Comme aussi elle était admirablement aidée par ce bon M. Valtone qui, du soir au matin, promenait à travers ses forges le galant Bussy, et l'arrachait à ses campagnes d'amour !

Rien n'y put faire pourtant, et il fallut un jour suivre à

Digitized by Google

Paris l'inquiète Marianna. Des affaires de négoce appelèrent bientôt à Saint-Etienne M. de Belnave; son absence fut longue, plus longue qu'il ne l'avait prévu, et, au retour, le déshonneur avait pris place au foyer; mais non pas sans une vive lutte intérieure, ni sans le désespoir et les larmes. Après ce temps-là, Valtone arriva aussi à Paris, où l'avait précédé la tendre sollicitude de la sœur de Marianna. Dans ses courses à travers la capitale, M. Valtone vint à rencontrer un ancien ami, le capitaine Gérard, un de ces vieux hableurs des camps, de ces vieux grognards qui, en guerre privée, avaient fait mordre la poussière à beaucoup de gens que l'on aurait pu trouver assez bien portants encore. Ce furent d'expansives causeries sur les jours anciens, sur les vieilles connaissances, sur les affaires du temps, puis un récit de duel où Valtone crut reconnaître une évidente allusion à l'histoire de Marianna et de Bussy. Donc Valtone n'y tint pas qu'il n'eût appelé en champ clos l'amant de sa sœur. George fut blessé. Alors Marianna, qui avait tout avoué à M. de Belnave, mais qui avait exigé que jamais il ne fût question de Bussy, que jamais on ne s'en prît à lui, pensa naturellement que M. de Belnave était la cause réelle du mal, et toute réconciliation fut brisée.

Dans l'intervalle, Marianna avait rompu avec Bussy; elle chercha des lieux qui répondissent à la tristesse et à l'agitation de son ame. Ce furent les côtes de la Bretagne qui devinrent les confidentes de ses douleurs et de sa fièvre intérieure. Elle allait sur les grèves solitaires, contemplant le vaste océan, prêtant l'oreille au bruit des flots lointains, confondant ses cris de détresse avec la grande voix des vagues, ces éternelles désolées qui se plaignent sans fin, et quelquefois essayant de fuir dans l'abîme avec

Digitized by Google

leurs humides lames. Souvent le garde-côte l'avait vue se précipitant et fuyant tour à tour. On parlait de cette mystérieuse femme, et à Sainte-Marie, et à Pornic, et à la Magdelaine. Lorsque Henri Felquères vint la chercher sur ces grèves solitaires, il entendit des marins se raconter qu'on avait arraché aux vagues de l'Océan une femme que la douleur égarait çà et là. Enfin, quand elle eut séjourné en Bretagne plus d'une année, Marianna revint à Paris avec Henri, qui lui avait ouvert une route nouvelle, et qui était en possession désormais de la femme désirée. Là, ce fut une vie tout autre encore. Marianna et Henri passaient l'un chez l'autre alternativement une semaine, sans que d'abord l'humble galetas de l'étudiant parût disproportionné avec les somptueux appartements de Marianna. Tout s'use ici-bas, et cette seconde passion devait finir comme la première, finir après de longues journées d'intimité profonde, et s'en aller par d'insensibles transitions. Henri, avec la fougue de son âge, exerçait un impérieux vouloir, qui passait à de frénétiques jalousies, à des exigences de chaque heure, et le sentiment s'usait chez Marianna, s'épuisait comme daus un corps la sève de vie.

D'autre part, elle était brisée par l'inquiète pensée du devoir et par des regrets involontaires. Elle se prenait à penser aux amitiés de Blanfort et à tout ce qu'elle avait abandonné, à Noémi, à M. de Belnave peut-être aussi. Un jour, il lui vint de son château de Vieilleville, le jardinier qui apppotait une lettre de Noémi, lettre bien sentie et délicate, dans laquelle la sœur annonçait à sa sœur son bonheur de mère, et mettait sa jeune enfant, sa petite Marie, sous le patronage de Marianna. Or, cette lettre de Noémi, ce bonheur qui respirait dans tous les mots, ces paroles de Léonard, le jardinier, ces récits apportés de

Digitized by Google

loin, ces témoignages d'universel regret déposés aux pieds de la fugitive, et accusés avec le pittoresque et familier langage du paysan, tous ces souvenirs émouvaient et attendrissaient Marianna. Sa rupture avec Henri n'en fut que plus hâtée, et, par une grave intention du romancier, ce fut George Bussy, maintenant marié, maintenant raisonnable, qui vint y aider, et montrer, par ses paroles comme par sa conduite, que les conditions de bonheur se trouvent surtout dans la vie pure de la famille.

Quand donc l'œuvre est achevée, Marianna, ayant brisé ses liens, dispose son retour au château de Vieilleville, sa dot de femme, pour s'acheminer aisément ensuite à Blanfort. Qu'elle ne fut point sa surprise en rentrant dans cette demeure où sa jeune vie s'était écoulée si heureuse! Rien n'était changé dans les dispositions extérieures; une main prévoyante les avait pieusement conservées, comme au jour du départ. Les mêmes fleurs exhalaient leurs parfums, les mêmes meubles ornaient le château ; les mêmes voix encore se trouvèrent là pour bénir Marianna, et pour lire sur sa noble figure les ravages du temps et des chagrins. Rien n'était changé, si ce n'est le cœur de la pauvre malheureuse, et il y avait de plus cette intérieure désolation qui vous oppresse l'ame quand on revoit, au bout de quelques années, les lieux où l'on vécut jadis.

S'il n'eût fallu que les amitiés d'une sœur pour jeter un large voile sur le passé et pour faire un avenir de bonheur encore, Marianna eût achevé à Blanfort son orageuse existence, mais l'ame froissée de M. de Belnave ne put trouver pour son épouse que les égards qu'il eût témoignés à une étrangère. Il fut calme et froid, avec dignité, devant une douleur qui cherchait le pardon et l'oubli. Marianna fut remuée de nouveau par une lettre de Henri, qui lui ap-

Digitized by Google

prenait qu'au moment où ces lignes fatales se liraient, il en aurait fini avec la vie. La blessure saignante encore s'ouvrit plus profonde et plus douloureuse. Marianna jeta une amère parole aux froideurs concertées de Belnave, et lui dit, près de fuir : « Vous ne pouviez mieux vous venger ! » Les tendres sollicitudes de Noémi furent vaines et stériles. « Le monde est grand, » disait Marianna, quand on lui demandait où elle voudrait retourner. Et cependant, quand il fallut s'exiler à tout jamais, quand les dernières ombres du pays natal flottèrent à ses yeux, ce fut une grande défaillance de l'ame. Elle se retourna avec tristesse : « *Le bonheur était là,* » dit-elle, et c'est la conclusion morale du roman de M. Sandeau.

Le bonheur est là, en effet, dans cette vie doublée par l'affection, et où tout se met en commun, les joies et les tristesses, les fatigues et les repos, les jouissances du présent et les inquiétudes de l'avenir. Tout est là, dans cette union jurée au pieds des autels, et où le plus fort aide au plus faible, où l'on marche de concert, à l'abri des turbulences de cette autre existence que Dieu punit, et que le monde sait flétrir aussi.

Je crois que le lien social est toujours assez facile à se briser, pour que d'imprudentes mains ne viennent pas le rompre encore, ou prêcher une folle et nuisible liberté. Les romans de Georges Sand, romans enfantés sous une inspiration spéciale et désastreuse, ont dû jeter le trouble dans un grand nombre de têtes disposées déjà à cette exaltation mécontente, qui ne respire et ne se trouve bien que des rêves brillants et inquiets. Que de pauvres femmes ont pu se dire qu'elles portent des ames trop élevées et trop nobles pour les vulgaires époux qui enchaînent leur destinées avec la leur ! Que d'attachements, faibles déjà, ont

Digitized by Google

dû se reporter ailleurs, séduits par ces hardies et émouvantes fictions d'un génie las de tout !

Les écrits de M. Sandeau visent, en général, à combattre la tendance des romans de G. Sand, et y arrivent avec bonheur. *Marianna* est un livre attachant et écrit au courant d'une plume ingénieuse et brillante, qui excelle surtout à décrire les scènes de la nature et les plus intimes sentiments de l'ame. Ce n'est pas qu'il n'abuse quelquefois de cette facilité, ce n'est pas qu'il n'y ait une sorte d'exagération dans ses caractères, mais ces défauts sont habilement rachetés par l'entrain du drame. J'aime peu toutefois ces personnages qui sont jetés deux à deux, comme dans *Marianna;* le même défaut se rencontre encore dans *Mme de Sommerville.* C'est un beau caractère que celui de Noémi ; c'est une réjouissante et bonne figure que celle du jardinier Léonard, et le vieux capitaine Gérard est peint d'une main ferme et adroite. L'attitude de Belnave est aussi sagement dessinée, et la fougueuse nature de Marianna passe par une série d'émotions et de troubles, qui en font un personnage attachant, bien qu'il soit fort excentrique. On le plaint, mais on n'aurait pas le courage de le blâmer.

Depuis Marianna, et vers la fin de 1839, M. Sandeau, a publié, en collaboration avec M. Arsène Houssaye, deux volumes intitulés : *Les Revenants.* Ce sont des nouvelles qui, la plupart, avaient déjà paru, et où le talent d'observation se retrouve, chez M. Jules Sandeau, tout aussi fin et juste que dans ses œuvres précédentes ; c'est toujours le même charme d'un style alerte et limpide, mais avec un peu de misanthropie et de satyrisme, détruisant de côté et d'autre, frappant sur les vices de la société sans rien remettre à la place. Le meilleur morceau de ces

Digitized by Google

deux volumes est une vive satire de la vie littéraire de Paris ; ce chapitre, l'histoire d'*Horace*, est une excellente critique de tout ce qu'il y a là bas de misères et de pauvretés dans le domaine des lettres.

M. Sandeau avait publié, en collaboration avec G. Sand, le roman de *Rose et Blanche*, livre peu remarquable et peu remarqué ; puis est venue *Mme de Sommerville*, avec de brillantes qualités ; puis *Marianna* et les *Revenants ;* mais l'œuvre principale dans tout cela, c'est l'œuvre intermédiaire, le roman qui peint en profil une femme célèbre. M. Sandeau n'a-t-il pas été, lui aussi, touché par le souffle d'un siècle flétrissant, et sait-il bien ce qu'il veut, quand se déploie son humeur quelque peu chagrine ? C'est grand dommage, selon nous, que des natures si heureusement organisées, que des plumes d'élite se consument à jeter aux avides libraires de Paris, des livres qui peuvent alimenter quelque temps la curiosité des lecteurs, mais qui ne sont pas ce que l'auteur aurait pu faire avec un talent plein de sève.

F. Z. Collombet.

Digitized by Google

Artistes Lyonnais contemporains.

BAUMANN.

Baumann vient de donner son concert annuel. Voilà plus de dix ans que nos sympathies musicales et des relations habituelles et bienveillantes nous ont permis d'étudier l'organisation remarquable de cet artiste. En l'écoutant, nous nous sommes reporté vers le passé et cherchant à mesurer la route parcourue, il nous semblait retrouver le musicien au même point où nous l'avions rencontré autrefois.

Pourquoi cette barrière qui avait arrêté les pas de l'artiste ? était-ce fatigue ou bien y a-t-il à tout développement une limite relative, que nul effort ne saurait dépasser, une fois qu'elle a été atteinte ? La théorie du progrès continu ne serait-elle qu'une des mille livrées, dont s'affuble notre vanité.

Digitized by Google

Quant à nous, nous aimions à croire à l'extension indéfinie et régulière de toute force bien déterminée. La spécialité dans les arts nous semblait une semence précieuse, destinée, chez tous les individus en qui le ciel l'avait placée, à produire les mêmes fruits. Mais alors pourquoi l'un va-t-il plus loin que l'autre ? Pourquoi cette différence dans le développement de la même faculté prédominante, cette diversité dans le résultat final ? Pourquoi tant de contradictions dans l'effet d'une même cause ?

Serait-ce que l'avénement futur de nos facultés dépend de trop de circonstances indirectes, que leur destinée se rattache à des conditions diverses, à des chances multiples et souvent imperceptibles, trouvant en nous et hors de nous des influences dont l'action se combine et n'est pas toujours dominée par la volonté. Comment suivre et déterminer l'effet de chaque instant et de chaque fait, qui composent la vie générale de l'individu, mosaïque aux innombrables couleurs, dans laquelle viennent prendre place les plus petits comme les plus grands événements ? Comment faire la part des deux tyranniques principes de toute condition humaine, la force et la faiblesse, qui saisissent l'homme au berceau pour le conduire vers la perfection ou la médiocrité ? Soumises aux oscillations de ces deux pôles sur lesquels roule l'existence, les puissances de son être ne semblent-elles pas s'étendre ou s'affaiblir suivant que le mouvement de l'un ou de l'autre l'emporte?

Cela admis, la spécialité de l'artiste ne sera plus une portion de lui-même à part, pouvant accomplir sa destination en dehors de toute influence, malgré toute cause autre que la sienne. Ses racines, implantées dans le caractère de l'homme, y pousseront suivant la nature dn sol et lorsqu'elles rencontreront une volonté ardente, une

Digitized by Google

patience tenace, une intelligence logique et pénétrante, l'essor deviendra plus vif, la spécialité se développera largement, elle parcourra tout l'espace permis aux choses humaines.

Assurément si l'on étudiait les avortements du génie, ou en trouverait presque toujours la cause dans les infirmités du caractère ou du cœur, on verrait quelles déplorables perturbations produisent souvent les influences les plus éloignées et les plus mystérieuses. Dans ce genre d'explorations, on rencontrerait des solutions, qui ne deviennent possibles, qu'en les rattachant à des événements, en apparence d'une fort chétive importance. Ainsi dirigée, l'étude morale et biographique d'un artiste aurait quelqu'intérêt et un but d'utilité philosophique.

Ces préliminaires forment le point de vue d'après lequel nous essayerons d'apprécier et d'expliquer la valeur artistique de Baumann. Nul musicien n'avait été doué, pour son art, de qualités plus éminentes et plus essentielles. Il avait l'ardeur poétique, l'enthousiasme de l'art, la volonté du travail, la facilité du mécanisme, la pensée et l'invention, la finesse de l'oreille et la promptitude de l'esprit. Mais à côté de ces facultés spéciales, planant au dessus et les subordonnant, la nature avait mis en lui un caractère bon jusqu'à la faiblesse, une modestie qui étouffait les rêves d'une grande renommée, une tranquillité d'ame exclusive de passion, et un esprit peu susceptible de logique. Les événements de la vie ne vinrent pas se briser contre la force d'un but et d'une volonté qui lutte et résiste aux envahissements.

Baumann est né sous le drapeau; le régiment fut son berceau, et longtemps devint sa patrie. Il appartenait à cette génération guerroyante que Napoléon pro-

Digitized by Google

mena, vingt années durant, à travers l'Europe. Il avait dix-huit ou vingt ans lorsque son régiment fut envoyé en Espagne.

L'apprentissage du jeune artiste dût être rude et semé de périls; cependant, grace à l'insouciance de la jeunesse, malgré les vicissitudes d'une vie toute aventurière, Baumann trouva moyen d'étudier l'art musical, vers lequel l'entraînait un goût exclusif et passionné. La clarinette était son instrument de par l'empereur, mais derrière le sac militaire on voyait un violon soigneusement enveloppé ; l'un était une arme de guerre, exhalant des champs de triomphe, mêlant sa voix aux échos de la bataille, l'autre un ami, un consolateur, venant répandre sa bienfaisante influence, et faire oublier les fatigues et les périls sans nombre d'une guerre acharnée. Nous avons entendu dire à Baumann, que ce pauvre violon avait été pour lui, soldat dépaysé, fantassin imberbe et si peu fait pour le métier des armes, la ressource la plus puissante contre le découragement, les privations, les traverses de tout genre. Ce violon composait alors toute sa fortune. C'était son bonheur présent et le rêve de son avenir; c'était son drapeau à lui, qu'il eût défendu au péril de sa vie, et qu'il rapporta sain et sauf en son pays.

En 1815, le régiment de Baumann eut Versailles pour ville de garnison. Le jeune artiste, en se sentant si près de Paris, fut dominé par une seule pensée, celle de mettre à profit pour son éducation musicale les ressources d'un si riche voisinage. Quelques lieues seulement le séparaient du Conservatoire et qu'était cette distance pour un homme habitué aux marches des troupes impériales. Baumann fut admis dans la classe de Baillot et son ardeur au travail, le dévouement et l'application de son ca-

Digitized by Google

ractère, l'éclat de ses dispositions lui eurent bientôt acquis l'affection du maître, affection dont l'élève conservera toute sa vie le souvenir le plus reconnaissant.

Si le public savait au prix de quelles misères, de quels labeurs, de quelles fatigues, l'artiste achète parfois son talent, il se montrerait moins injuste et moins sévère. Nous avons connu toute une famille, que le père conduisait impitoyablement dans les routes fleuries de la science musicale, à grands coups de verges. Il fallait travailler sous peine du fouet et ces pauvres enfants étaient traités aussi durement que les nègres d'une plantation. Baumann paya aussi par de grandes fatigues l'inestimable prix des leçons de M. Baillot. N'ayant d'autre fortune, que la paie du régiment, il fit, à pied, pendant deux ans et tous les jours, le trajet de Versailles à Paris; au Conservatoire ses progrès furent rapides et couronnés d'un succès éclatant. Il obtint au concours de 1818 le premier prix de violon; alors il quitta le régiment et vint se fixer à Lyon.

A cette époque, l'art musical était encore engourdi dans les traditions routinières et provinciales; il était de principe professoral qu'un amateur en savait toujours assez et que la musique n'entrait dans les programmes d'éducation, que comme un des éléments les plus futiles. La province était restée bien plus en arrière du mouvement de Paris, qu'elle ne l'est aujourd'hui et Baumann trouva notre cité peuplée de fort minces et fort rares talents. Heureusement son arrivée coïncidait avec cet effort d'impulsion et de progrès dans les choses et les idées, qui se développa énergiquement de 1818 à 1830; la mission, qu'il était appelé à accomplir, rencontra une maturité de situation, propre à rendre les résultats plus rapides et plus complets.

Digitized by Google

Il faut dire aussi qu'il fut puissamment secondé dans son œuvre de rénovation par le talent et surtout par la passion musicale d'un autre professeur. — Mc Mongolfier avait déjà préparé le terrain et réunissait autour d'elle tous ceux qui, à Lyon, s'occupaient de musique avec quelque distinction. Baumann fut accueilli comme une richesse inespérée, comme un moyen puissant de propagande musicale.

C'est alors que commença l'initiation du public aux sévères compositions des grands maîtres allemands. Le nom de Beethoven était à peine connu de quelques-uns ; on savait la réputation de Mozart, parce que la scène avait révélé l'éclat de son génie ; de Haydn quelques symphonies et quatuors étaient exécutés tant bien que mal, par ci par là, dans de fort médiocres réunions d'amateurs. Mais la traduction de Beethoven était à faire; et pour cette œuvre difficile, immense, qui demande non seulement l'habileté du mécanisme, l'aplomb d'une grande pratique, mais une inspiration originale et poétique, et pour ainsi dire le secours de la grace, tant la source de cette musique est élevée et divine, il fallait un artiste qui fut presque l'intermédiaire entre le ciel et la terre.

Or, Baumann possédait à un haut degré le sentiment de cette merveilleuse idéalité ; justement parce qu'en son caractère le raisonnement a une faible activité, la forme un sens peu défini, la poésie vague et romantique de l'Allemagne trouvait en lui un revélateur plus expressif. D'ailleurs, la fougue, l'énergie, la pensée rude et quelquefois bizarre, l'emportement passionné de Beethoven allaient bien aux allures du violoniste. La voix mâle de celui-ci, plus accentuée que délicate, plus puissante par la force que par la pureté, peu faite au gazouillement de la

Digitized by Google

grace et du fini, convenait aux proportions de la symphonie héroïque, et à la sombre mélancolie de la marche sur la mort d'un héros. Ce fut donc le quatuor en *si* de Beethoven et dans les menuets rapides de Fesca, que nous entendîmes pour la première fois Baumann; — peu de violonistes dans ce genre de musique nous ont fait autant de plaisir. Les écarts et même l'inégalité de son talent lui venaient en aide; en ces sortes de compositions où les ressources d'effets sont bornés par le nombre et la nature des instruments, la monotonie est si difficile à éviter que l'artiste est obligé de dominer son auditoire d'un bout à l'autre.

On peut dire qu'avant Baumann la musique de salon était inconnue à Lyon. Successivement notre ville s'est enrichie de plusieurs instrumentistes habiles, mais dans les rivalités de talent, dans la lutte d'ambition et de gloire qu'a fait naître une noble émulation, nul n'a enlevé à Baumann le sceptre du quatuor; — il est resté sans égal dans cette portion de son domaine.

Baumann n'eut donc qu'à se produire pour ranger le public sous sa loi; la conquête fut rapide. Alors commença pour lui une vie de patience et de travaux obscurs, — véritable vie de sacrifice et de dévouement, remplie de fatigues et d'ennuis, sans dédommagement de fortune et d'illustration. — La carrière de l'enseignement est la plus ingrate de toutes : il faudrait se mettre à genoux devant ces hommes qui veulent bien faire de nos enfants quelque chose, qui pressurent à notre profit leur ame et leur intelligence, qui nous allaitent avec le suc le plus précieux, pour nous faire marcher dans l'avenir plus beaux, plus grands, plus forts; bientôt, s'éleva, autour de Baumann, une pépinière de jeunes violonistes. L'influence du maître se répandit

Digitized by Google

autour de lui; chaque année la phalange musicale ouvrit ses rangs à de nouvelles recrues, et ce fut un merveilleux spectacle que cet orchestre, chaque saison plus nombreux, se réunissant dans les salons de Me Mongolfier, pour exécuter, avec un nerf et une verve entraînantes, les symphonies de Beethoven et les grandes compositions lyriques des maîtres allemands. A cette époque, on peut dire que Lyon était la seule ville de France, où l'on entendit la musique sérieuse, la musique à grandes proportions, comme les oratorios de Haendel, de Haydn, de Beethoven, les compositions religieuses de Mozart, de Schneider, de Fesca, de Michel Haydn, de Jomelli, de Leo, les psaumes de Marcello. Paris fut dévancé par Lyon; à peine si le Conservatoire osait essayer quelques-unes des symphonies de Beethoven, choisissant les moins originales et les plus claires. Quant aux magnifiques concertos de Beethoven et de Weber, admirables symphonies, bien plus que morceaux de pianos, ce sont de sublimes créations, ignorées encore aujourd'hui du public parisien, et dont les richesses inconnues nous furent révélées alors.

La part que prit Baumann à la propagation des idées musicales est donc un fait remarquable, qui indique le principal caractère de son talent. La vigueur, la netteté, l'entraînement de son jeu, une grande promptitude d'instinct, l'intelligence, et le sentiment des effets de masse le rendaient éminemment propre à la domination d'un orchestre. Ces qualités lui marquent une place incontestée, mais moins individuelle, en apparence, que celle acquise par une grande supériorité de mécanisme instrumental. Là le chef se confond et se perd un peu au milieu des gros bataillons. Là, le relief est moins saillant, l'enthousiasme moins acclamatoire que pour le joueur de solo.

Digitized by Google

Mais, pour celui-ci, la tâche est plus rude, le but plus difficile ; l'effort personnel, la volonté réfléchie deviennent une nécessité. L'organisation primitive ne suffit pas ; il la faut soutenue par un caractère qui sache la mettre en œuvre ; nul événement, nulle passion, nul intérêt ne doit venir lui faire opposition ; la volonté sera sans cesse agissante et toujours victorieuse. C'est un travail, au moral et au physique, pour lequel il n'y a pas de jour de repos. Baumann n'était point trempé assez fortement : quand sa supériorité locale fut bien établie, il ne pensa plus à l'avenir ; les habitudes du métier, les préoccupations de la vie matérielle prirent le dessus : il s'endormit dans sa position acquise, sachant qu'il était le premier violon solo de Lyon.

Cette fortune aurait-elle suffi à un autre, dominé par la fièvre de son organisation ? à celui qui eût mesuré l'étendue de ses ressources, avec cette insatiabilité d'ambition, cette passion opiniâtre, qui veut en atteindre la limite, une halte dans une position donnée, aurait-elle assoupi toutes les ardeurs du caractère ? — non ! pour celui-là un succès n'aurait été qu'un marche-pied, afin de monter plus haut.

Mais la faiblesse et l'imprévoyance profitent d'une position passable, pour se soustraire à la fatigue de l'action. Baumann s'immobilisa, ne songeant nullement que l'immobilité est une condition fatale pour les hommes comme pour les choses, que le succès avait été la conséquence de sa nouveauté, et que sa nouveauté, pour être durable, devait se renouveler sans cesse par le progrès. Ne voyant autour de lui personne qui pût lui être comparé, son esprit n'eut point la portée, logique et prévoyante, nécessaire pour puiser l'excitation au travail à une autre source

Digitized by Google

que le présent. Il ne travailla point, se laissant, de plus en plus, aller à l'assoupissement des habitudes journalières.

Parfois l'artiste dut entendre gronder, au fond de son ame, la voix du génie primitif. Lorsque quelque jeune renommée, quelqu'astre nouveau du violon, vint à traverser notre ville, révèlant les découvertes accomplies, Baumann se remit bien à la chaîne; il eut des velléités de travail; l'instinct de son organisation éclatait en accusations subites, mais ces éclairs d'une molle volonté s'éteignaient bientôt, comme les dernières lueurs d'un orage lointain.

Baumann, malgré toutes les richesses de son organisation, malgré les qualités remarquables de son talent, ne sera donc jamais un violon soliste. La volonté du but lui a manqué. Il n'aura pas moins toujours une valeur personnelle incontestable, reconnue par tous ceux qui vont au fond des choses. Il aura fait acte de puissance sur ses contemporains. N'est-ce point là ce qui caractérise la véritable supériorité?

LE GENTILHOMME.

Digitized by Google

Bibliographie Lyonnaise.

MÉMOIRE SUR LA NAVIGATION DU RHONE, par les Administrateurs de la compagnie générale des bateaux à vapeur du Rhône.

Le Rhône, ce fleuve majestueux et puissant, cette grande voie mobile qui emporte marchandises et voyageurs avec une si fabuleuse rapidité, le Rhône, vaincu par la vapeur, est devenu de plus en plus l'utile esclave de nos affaires et de nos plaisirs. En vérité, en assistant, sur nos quais, au grand mouvement de navigation qui s'y déploie ; en admirant, aux jours de fête, tous ces *steamers* pavoisés, on est forcé de faire remonter jusqu'à notre ville le golfe de Lyon, éloigné de cent lieues il y a vingt ans à peine.

Cependant cette navigation n'est pas dégagée de tout péril et surtout de tout obstacle. Les faire disparaître est le but que se proposent les auteurs du Mémoire, en appelant à ce travail le concours de l'Etat.

La Compagnie générale a droit à la reconnaissance

Digitized by Google

publique, par l'audace avec laquelle, en 1829, elle a entrepris la navigation par bateaux à vapeur sur un fleuve dangereux. Elle a bien mérité encore pour les perfectionnements qu'elle a apportés à ses bateaux et à sa marche. M. le préfet de Brosse, à cette époque, était fier de mander, à Paris, que le Rhône venait d'être remonté en 14 jours; aujourd'hui cette remonte a lieu en 45 *heures*.

D'autres Compagnies sont entrées en ligne de concurrence; le hallage et le roulage se fondent dans les nouveaux véhicules; l'activité du transport et la baisse des prix commencent à donner à Lyon une importance nouvelle d'entrepôt et de transit.

Cette création industrielle, qui a tant d'avenir, risque cependant d'être entravée par les obstacles dont la nature ou l'art ont semé le cours du Rhône, et surtout, au dire du mémoire, par les prétentions fiscales du gouvernement.

On a dit avec raison que la meilleure protection dont l'Etat pouvait favoriser une industrie nouvelle, était de ne pas s'en occuper. Mais l'Etat a d'autres habitudes, il veut une part de tout bénéfice, et rarement se prête-t-il à supporter des charges. Ainsi, pour les bateaux à vapeur, le gouvernement ne s'est pas borné à prélever un droit de navigation, mais il a réclamé en outre l'impôt des diligences, comme si les bateaux détérioraient les grandes routes. Il avait dejà prélevé des sommes énormes, 200,000 fr. sur l'entrée des machines en France. Comment résister à de pareilles *protections !* la Compagnie générale a pourtant, à ces titres divers, versé 600,000 fr. dans les caisses du trésor.

Si du moins, à ce prix, l'Etat se chargeait d'améliorer cette voie de transport, que la nature a si libéralement ouverte à tous, on se résignerait à de pareils sacrifices. Il

Digitized by Google

n'en est rien; pendant qu'il entretient à grands frais des canaux onéreux, des routes peu fréquentées, la plus belle route, la plus fréquentée, la plus lucrative, il ne s'en occupe que pour ajouter aux obstacles du fleuve : et la douane, qui arrive encore avec ses mille entraves, couronne les difficultés d'une si périlleuse navigation.

La douane, dit le mémoire, pressure notre industrie autant par ses réglements que par la manière dont elle les exécute. Il démontre que le plombage, mesure si inutile, grève les transports d'un droit énorme et supérieur aux frais ordinaires.

Se croirait-on dans un pays libre, au milieu d'un pareil dévergondage de fiscalité, les réclamations très-justes de la Compagnie générale des bateaux à vapeur se formulent dans les conclusions suivantes :

1° L'abolition du droit de navigation;

2° Diminution des 2[3 du droit perçu sur le prix des places;

3° Réparations au cours du Rhône, capables de maintenir sa viabilité en tous temps, par les basses, comme par les hautes eaux;

4° Modification du régime des douanes, en ce qui concerne le transport des marchandises d'Arles à Marseille.

Les travaux les plus urgents signalés par la Compagnie, sont le resserrement du lit du fleuve aux passages du Saint-Esprit, du bourg de Saint-Andéol et Viviers.

L'élargissement d'une arche au pont d'Avignon, et l'élévation du tablier des ponts suspendus de Serrières, de Tournon et de Givors.

Hâtons-nous de le dire, notre Chambre de commerce, si intelligente des besoins de notre ville, a corroboré ces conclusions de l'approbation la plus pressante, de

Digitized by Google

son influence et de son autorité ; elle y a de plus ajouté le vœu d'une amélioration non indiquée par les auteurs du Mémoire, c'est le passage des bateaux du Rhône à la Saône et réciproquement, sans transborder, comme cela ordinairement a lieu.

Telle est cette publication que nous avons analysée avec soin et intérêt, parce que nous ne sommes pas de ceux qui repoussent les vues d'intérêt public présentées par l'intérêt privé. Nous applaudissons de tout notre cœur aux grandes choses quand elles apparaissent, et nous appelons sur leurs auteurs gloire et profit.

L. V. P.

Digitized by Google

D'UN

ÉTRANGE PLAGIAT

FAIT

A LA REVUE DU LYONNAIS.

La *Revue du Lyonnais* et l'un de ses collaborateurs habituels viennent d'être victimes d'un plagiat qui dépasse en impudeur tout ce que les annales de la piraterie littéraire, si riches à notre époque, présentent de plus audacieux. Il y a un an qu'un personnage, que nous nous abstiendrons encore de nommer, parce que son larcin n'a eu qu'une demi-publicité, récita dans plusieurs conférences littéraires, à Paris, une pièce de vers intitulée : *Les parfums de Magdeleine*, et composée en entier, moins les seize premiers vers, de passages textuellement empruntés au poème du même nom, que la *Revue* a publié en son numéro de janvier 1839. Il paraît que l'œuvre empruntée a eu, dans la Capitale, un certain reten-

Digitized by Google

tissement, et le véritable auteur *des Parfums de Magdeleine* ne peut qu'en être ici infiniment flatté. Ce n'est que dans ces derniers temps que l'un de nos amis a surpris les premiers indices du plagiat, dont l'auteur vient de se révéler lui-même avec une effronterie sans exemple. Mis probablement en demeure de s'expliquer au sujet de ce plagiat, il s'est trouvé dans l'impossibilité de reculer, et il a écrit à l'auteur une lettre que nous gardons comme un modèle d'audace et d'hypocrisie; il se demande, par quel concours de circonstances, ces vers *qu'il aurait composés en l'année* 1838 sont tombés entre les mains du collaborateur de la *Revue*, qui les a publiés seulement en 1839; il se félicite avec ironie de *l'encadrement magnifique* qui a été mis aux fragments de son œuvre, et se compare à Ennius payant tribut à Virgile.

Il n'y a qu'un malheur à tout cela, c'est que *les Parfums de Magdeleine* ont été composés en 1837, que trois des amis de l'auteur les ont lus à cette époque et qu'ils reconnaissent dans les fragments que s'attribue le plagiaire, trois ou quatre vers qu'ils ont eux-mêmes entièrement refaits dans le poème de leur ami.

Nous avons cru devoir rétablir ici la vérité, et flétrir comme elle le mérite cette audacieuse atteinte à la propriété littéraire; nous le devions autant dans l'intérêt de notre collaborateur que dans celui de notre recueil. Nous concevons que la faim pousse à s'approprier le bien d'autrui, mais nous ne pouvons comprendre encore que l'ambition d'un titre poétique aiguillonne l'impuissance jusqu'à la faire descendre au vol. Si nous avons de la pitié pour la première de ces deux choses, nous ne trouvons au fond de notre cœur que du mépris pour la seconde. Celle-la est le fait d'un malheureux; celle-ci, d'un misérable.

Digitized by Google

Chronique.

— Parmi les peintres auxquels le gouvernement vient d'accorder des médailles en or, nous devons mentionner les noms de MM. Perlet, Lavergne et Auguste Flandrin, nos compatriotes. Cette récompense était bien due à des travaux aussi consciencieux que ceux de ces artistes.

— M. Legendre-Héral vient d'envoyer, à la ville de Lyon, le buste de Menestrier qui lui avait été commandé pour le Musée. Une Commission a été aussitôt nommée pour prononcer sur cet ouvrage. Il nous semble que cette espèce d'enquête aurait dû être faite sur le modèle et non pas sur l'œuvre définitive. Nous nous permettrons une seule observation. Pourquoi n'avoir pas donné à Menestier le costume de son ordre au lieu de le dénuder à la manière antique. Le costume n'entre-t-il pas pour quelque chose dans la ressemblance et la fidélité historique ne le demandait-elle pas ?

— Mgr. Maurice de Bonald, fils de l'écrivain de ce nom, et promu à l'archevêché de Lyon, arrivera prochainement dans notre ville. Un des premiers actes de son autorité, ce sera de faire célébrer un service funèbre pour son prédécesseur, le cardinal Fesch. Ainsi donc sera ré-

Digitized by Google

paré un acte de haute inconvenance, et que l'on sera toujours en droit de reprocher à l'administration de M. de Pins. Notre prochaine livraison contiendra un chapitre sur ces quinze dernières années de l'Eglise de Lyon, et en même temps qu'elle jugera le passé, elle essaiera aussi de dire ce qu'il y aurait à faire dans l'intérêt spirituel et temporel tout à la fois d'un vaste et brillant diocèse.

— La souscription lyonnaise pour le monument de Gutenberg s'élève aujourd'hui, 5 juin, à 1,716 fr. 45 cent.

— La souscription, formée dans notre ville pour les incendiés de Sallanches, dépasse la somme de 5,000 fr.

— M. Rigoct a publié ces derniers temps, un volume intitulé : *Religion de l'avenir, ou philosophie rationnelle.* Nous rendrons prochainement compte de l'œuvre de notre compatriote, ainsi que de l'ouvrage que M. Francisque Bouvet vient de faire paraître sous le titre de : *Du Catholicisme, du Protestantisme et de la Philosophie en France, en réponse à M. Guizot.*

— La Société de Médecine de Lyon, dans sa séance du 4 mai, a nommé une commission chargée de lui présenter un rapport sur l'ouvrage de M. Dupasquier, intitulé : *Des eaux de source et des eaux de rivière, et spécialement des eaux de source de la rive gauche de la Saône, près Lyon, étudiées comparativement à l'eau du Rhône.*

Cette commission ne se bornera pas seulement à examiner l'œuvre scientifique de M. Dupasquier, elle étudiera sur toutes ses faces la question qui y est traitée, en s'arrêtant spécialement sur tout ce qui se rapporte à l'hygiène publique. Elle répétera les expériences de M. Dupasquier, et s'entourera de tous les documents nécessaires pour éclai-

Digitized by Google

rer une question qui intéresse à un si haut degré toutes les classes de la population de notre ville.

La commission est composée de MM. Polinière, président de la Société de Médecine, Rougier, secrétaire-général, Viricel, Delaprade, Lusterbourg, Brachet, Chapeau, Bonnet, Davallon. Elle a nommé pour son président M. le docteur Viricel, et pour rapporteur M. le docteur Brachet. Le rapport qu'elle présentera à la Société de Médecine subira l'épreuve de la discussion, et la délibération que prendra cette compagnie ne peut manquer d'avoir une grande influence pour la solution d'une question à laquelle se rattachent de si grands intérêts.

— L'exposition des fleurs et autres produits de l'horticulture, organisée par les soins de la Société d'Agriculture de Lyon, vient de se clore au Jardin des Plantes. Le nombre, la variété, la fraîcheur et la rareté des objets qu'on y remarquait, ont fait de cette exposition la plus belle que cette ville ait eue encore.

— La chambre des députés a voté dans sa séance du 25 mai, un article de loi qui intéresse au plus haut point notre ville ; voici cet article :

« Une somme de 4,400,000 fr. est affectée au perfectionnement de la navigation de la Saône, depuis Verdun jusqu'à l'entrée de la ville de Lyon. »

Digitized by Google

Les Pyrénées.

Laissez-moi de Dieu seul contempler les ouvrages!
Beaux vallons d'Argelez, ruisseaux purs, frais ombrages,
A vous je veux m'unir, je veux me perdre en vous!
Adieu, science humaine; adieu, poussière et cendre:
Je veux tout oublier. Ah! s'il est beau d'apprendre,
Oublier est si doux!

Oh! que j'aime oublier les hommes et moi-même
Au bord de ces torrents qui bondissent! Que j'aime
Jeter mes vains pensers au flot capricieux,
Voir cette onde écumeuse, et tordue et brisée,
S'élancer, s'engloutir.... puis, en douce rosée
S'évaporer aux cieux!

Digitized by Google

C'est ainsi que vers toi mon âme s'évapore,
Vers toi, qui d'un regard sais rallumer l'aurore,
Sais déployer l'azur sous tes doigts tout puissants!
Mon esprit agité sort du torrent du monde,
Et vers toi, mon beau ciel, s'élève avec cette onde
En nuage d'encens.

Oh! que l'homme est petit prés de ces rocs énormes!
Oh! que grand est le Dieu, qui, sur leurs fronts informes,
Mit d'éternels frimats comme un bandeau de rois!
Que débile est le bruit des gloires de la terre,
Quand l'avalanche immense, enceinte du tonnerre,
Lève sa grande voix!

La voici! la voici! le mont crie et s'écroule:
C'est un fleuve de neige et de rocher qui roule.
Entendez-vous ces rocs sur ces rocs bondissant?
Entendez-vous ces monts qui mugissent, qui grondent,
Ce torrent qui rugit, ces échos qui répondent:
C'est l'hymne au Dieu puissant.

Et le petit berger, tremblant dans la vallée,
Voit tomber à ses pieds la montagne écroulée:
Il n'ose respirer, il se serre de peur....
Enfin, il n'entend plus le bruit de la tempête;
Il regarde, il se lève, et le chant qu'il répète
C'est l'hymne au Dieu sauveur.

Digitized by Google

Mais je ne te crains point, ô superbe avalanche,
Tu peux briser mon corps comme la faible branche
De ce pin qu'en passant tu viens de fracasser ;
Mon esprit immortel, comme l'aigle sauvage
Qui lutte pour briser la prison qui l'outrage,
Brûle de s'élancer;

De vivre, comme toi, sans limite, sans borne;
D'épouvanter les monts d'un rugissement morne.
Quel bonheur de bondir, comme un coursier sans frein,
De glacier en glacier, et d'abîme en abîme,
Ou de pendre, flottant comme un voile, à la cîme
D'un volcan souverain!

Quel suave plaisir d'errer, brise légère,
De faire, sous son vol, frissonner la fougère,
Et fondre de lourds blocs invincibles au temps!
Quelle force a roulé ces noirs chaos de pierres?
Quelle force a brisé des montagnes entières?
Un souffle du printemps.

Isard, rapide enfant des monts, souvent j'envie
Ta fière indépendance et ta sauvage vie.
Tu ne connus jamais ni labeur ni moisson :
Partout sur un tapis de fleurs et de verdure,
La main du tout-puissant pose ta nourriture,
Epanche ta boisson :

Digitized by Google

Les glaciers, les torrents sont tes routes royales.
Sur la pointe des rocs, ainsi que sur des dalles,
Ton pied précipité se pose sans effroi.
En trois pas, comme un Dieu, tu franchis ton empire
Cet air si frais, si pur, que ta poitrine aspire
Est moins libre que toi.

Que légère est ta pose, et ta forme élancée,
Quand sur un pic désert, prompt comme la pensée,
Te jetant d'un seul bond, tu t'arrêtes, surpris,
Fixe, dressant l'oreille au vent de la tempête!
De contours gracieux se dessine ta tête
Noire sur le ciel gris.

Puis tu bondis encor vers de plus hautes cimes!
Tu te perds, faible atôme entre deux grands abîmes;
En bas la terre sombre, en haut les vastes cieux.
Quand un ciel nébuleux pèse ici sur nos têtes,
Pour toi l'astre du jour plane sur les tempêtes,
Tranquille et radieux.

Du haut de ton rocher, tu te ris des orages.
Tu te baisses pour voir ondoyer les nuages
Comme un noir océan sans rivage, sans fond;
Et quoique cette mer, au gré de chaque brise,
Et se gonfle, et s'abaisse, et se pousse, et se brise,
Quel silence profond!

Digitized by Google

L'abeille qui murmure en bas dans la campagne,
Et les foudres d'airain qui grondent dans l'Espagne,
Et ses sanglants débats, et ses bruyants guerriers;
Et la France et ses arts que le monde renomme,
Ce vain bourdonnement de l'insecte et de l'homme
Meurt bien loin sous tes pieds.

Là-haut, tout bruit s'éteint. C'est la barrière immense
Où s'arrête la vie, où le néant commence;
Silence solennel que rien n'ose troubler!
L'univers semble ici se recueillir, se taire:
On dirait qu'il attend le mot d'un grand mystère,
Et que Dieu va parler.

Ah! ne redescends point, noble enfant des montagnes!
Que reviendrais-tu faire en nos humbles campagnes?
Tu tomberais peut-être atteint d'un plomb mortel.
Oh! puisse ainsi que toi l'ame au ciel élancée
Ne descendre jamais du haut de la pensée
Dans le monde réel!

J. Demogeot,
Professeur de rhétorique au collége de Lyon.

Digitized by Google

Être mère et mourir!

Il fallait mourir jeune fille,
Quand le front, de roses paré,
Tu marchais naïve et gentille,
Le cœur, de toi-même ignoré ;
Ou bien encor quand ta résille.
Laissait tomber tes noirs cheveux
Sur les franges de ta mantille
Qui flottaient aux vents avec eux!

Il fallait mourir, quand rieuse,
Devant nous, jeunes étourdis,
Tu courais libre et radieuse
Comme l'oiseau du paradis!
Le souvenir de ton image
A peine un jour aurait duré...
Nous aurions dit tous : c'est dommage!
Et nul peut-être n'eut pleuré !

Des heures doucement sonnées
Ont passé depuis, et l'amour
T'a confié deux destinées
Dont tu lui devras compte un jour;
Il est trop tard, déjà s'élance
Dans la vie un enfant joyeux,

Digitized by Google

Chaîne de fleurs qui se balance
Indissoluble entre elles deux !

Pour mourir, jeter de la rive
En pleurant son dernier regard,
Et dans les flots, pâle et craintive
Envoyer sa vie au hasard !
Puis dans les ondes se débattre
Tant que brisant un fol espoir
L'ange de mort vienne s'abattre
Sur l'autre ange qui vient de choir !

La nuit, joyeux de son aubaine,
Quelque matelot, en sifflant,
Viendra peser l'or de ta chaine.
Autour de ton cou tout sanglant ;
Tes beaux habits tachés de fange
Pour sa femme il te les prendra,
Et nue, au flot qui tourne et change
Du pied il te repoussera ?

Plus tard, sur la grève mouillée
A toi des cailloux pour chevet !
Quelques brins de paille souillée,
Pour vêtements et pour duvet !
Toi qui rougis quand ton pied foule
Tout nu de frais tapis soyeux,
Sur toi les regards de la foule,
Et du limon dans tes cheveux !

Digitized by Google

Si tu pouvais, vague légère,
Laisser ton ame à ces roseaux !
Revenir, brise passagère,
Murmurer ton nom sur les eaux ?
Non ; de toi morte tout entière
Rien ne reste, qu'un cœur tout plein..
Et la croix dans le cimetière
Où s'agenouille un orphelin !

Le pauvre enfant, il pleure et crie
Car sa mère ne revient pas,
Ses mains se joignent, puis il prie
Pour que Dieu veille sur tes pas !
Oh ! quand le jour est trop pénible,
Quand la nuit est lourde à porter,
Quand le destin est inflexible,
Et qu'on n'y peut plus résister,

Si l'on s'enfuit pleine d'alarmes,
Si l'on s'en va sans savoir où,
On marche en baignant de ses larmes
Son enfant qui pend à son cou !
Vainement la vie est amère
Il faut y boire, il faut souffrir...
Jeune femme, quand on est mère,
On n'a plus le droit de mourir !

KAUFFMANN.

Novembre 1835.

Digitized by Google

Digitized by Google

Église St Étienne

… Grenette

LÉGENDE.

1	Rue	Tarassat, anciennement le Parnasse
2	Place	Polignac ou de Polignac
3	Rue	[illegible]
4	Place	Roannel
5	Rue	[illegible] ou des Capucins
6	"	Roannel ou St Vincent
7	Place	Boulevard
8	Rue	du Mont d'or
9	"	Boulevard
10	"	des Fossés
11	"	Ste Marie
12	Place	de St Étienne
13	Rue	de la Ville ou du Pavé
14	"	des Prés
15	"	St Marc
16	"	des Verdes ou St Augustin
17	"	des Jeux
18	Place	Grenette
19	Rue	des Fureurs ou St Dominique
20	Place	du Pré de la Foire
21	Quai	du Pré de la Foire
22	"	de l'Ecluse
23	Fontaine	du Pré de la Foire
24	Quai	du grand moulin
25	Rues	grande et petite St Jean
26	"	haute et basse de Lyon
27	"	Violette
28	"	grande et petite St Jacques
29	"	Prade
30	"	St Pierre ou d'Enfer
31	"	Neuve
32	"	des Minimes ou St [illegible]
33	"	St André
34	"	du Chambon
35	"	Valbenoite
36	"	grande et petite Notre dame
37	Place	Notre dame
38	"	Chavanel
39	Rue	du Puits
40	"	grande et petite de l'hôpital
41	"	de Chavanel ou de la Vierge
42	"	de l'Heurton
43	Fontaine	de l'Heurton
44	Rue	des moines ou des fainéans

Déposé

…ENDE.

Blain fecit

SAINT-ÉTIENNE

ANCIEN ET MODERNE.

Salut ! riche cité, fille de l'industrie,
Des métiers et des arts florissante patrie !
Des siècles écoulés l'aveugle admirateur,
Ne trouvant sur ton sol, fécond par ton labeur,
Ni temple ruiné, ni palais, ni portique,
Preuve d'une origine illustre ou chimérique,
Sans doute ne verra qu'avec un froid dédain
Les monuments nouveaux élevés dans ton sein !

Il n'est pas, en France, de ville un peu importante qui ne possède son histoire particulière. Saint-Etienne n'est pas aussi favorisé. Celui qui veut connaître l'origine de cette cité est obligé de recourir à plusieurs ouvrages différents, et encore n'acquiert-il qu'une idée imparfaite de ses progrès et de son développement. Il existe cependant beaucoup de documents sur cette localité, mais personne encore n'a tenté de les rassembler et de les publier en un seul corps d'ouvrage qui les coordonne et les classe dans un ordre méthodique. Il est vrai qu'il n'est pas facile de se procurer les matériaux divers dis-

Digitized by Google

persés çà et là, de rendre intéressante une histoire dont les temps primitifs offrent peu de faits remarquables et d'exciter la curiosité des habitants peu disposés à s'occuper des choses qui ne sont plus.

Toutefois, le goût des chroniques provinciales commence à se répandre. Chaque contrée aspire à sauver les siennes de l'oubli ; mais, si de toutes parts se manifeste un grand mouvement pour la recherche des temps passés, si l'on creuse patiemment le sol historique de la vieille France ; ici, les vieux parchemins gisent dans la poussière ; le peu de monuments anciens restent oubliés, aucune source n'est explorée. D'où vient cette indifférence ? C'est qu'on n'accorde pas à l'histoire locale toute l'importance qu'elle mérite ; on ne cherche pas assez à développer chez les jeunes gens l'amour de la patrie.

Nos aïeux étaient plus attachés au sol natal. Ils avaient moins de livres, mais plus de traditions. Les souvenirs de la famille, ceux de la cité se conservaient religieusement dans leur mémoire. Chaque chef de maison était un vrai patriarche dont on ne retrouve plus le type.

Maintenant il semble que le pays nous pèse : on dirait que l'on ne prise plus ni son intérêt, ni sa gloire. Un homme a-t-il acquis une certaine fortune ? aussitôt il s'empresse de la porter ailleurs. Un autre a-t-il rendu quelques services à ses concitoyens, et peut-il encore leur être utile ? on ne fait nul effort pour l'encourager et pour l'attacher à la cité. De nouveaux quartiers sont-ils ouverts ? on pourrait leur donner le nom des hommes qui se sont illustrés par leurs vertus ou leur dévouement à la chose publique, afin de transmettre à la postérité le souvenir de leurs bonnes œuvres et stimuler le zèle de leurs successeurs ; au contraire, la connaissance du passé, peu répandue, ne réveille aucun sentiment patriotique ; on se laisse aller aux inspirations fugitives du moment (1).

(1) Il existait à Saint-Etienne une place dont le nom se rattachait aux

Digitized by Google

L'origine de Saint-Etienne est digne d'être éclaircie. Cette ville, naguère un village, est devenue une grande cité. Resserrée entre plusieurs échelons de montagnes, elle ne doit pas à la beauté du site, ni à la faveur des grands son accroissement et sa prospérité. Sous un climat, âpre et variable, le sol est naturellement ingrat. Sa campagne est dépouillée; une rivière, quelquefois impétueuse, le plus souvent ruisseau fangeux, lui fournit à peine l'eau nécessaire à ses besoins. La fumée que le charbon exhale répand une odeur désagréable et même pernicieuse à certaines personnes, mais l'air est sain, et n'est-ce pas à cette fumée, si incommode aux étrangers, que les habitants doivent peut-être l'excellente constitution dont ils jouissent, la santé, le premier de tous les biens (1)? Mais la position topographique de Saint-Etienne n'en est pas moins fort avantageuse. Située (2) entre deux fleuves navigables, cette ville communique avec le nord par la Loire, avec le midi

premiers temps de cette ville, c'était celle du *Pré de la Foire*. Les diverses phases de la Révolution lui ont fait donner successivement les noms de *Place de la Liberté*, de *Grande Place* et de *Place Royale*. Pourquoi ne pas lui restituer son titre primitif. On a été plus juste, quoique l'on eût pu faire mieux encore, lorsque l'on a donné le nom de *rue Praire* à celle établie sur un terrain, donné sans restriction à la ville, par l'un de ses plus habiles administrateurs dont la mémoire est en vénération. Ne serait-il pas digne de la reconnaissance publique d'appeler du nom de Colombet l'une des rues voisines de l'hospice de la Charité dont ce respectable curé fut le principal fondateur.

(1) Les seules maladies endémiques qui existent à Saint-Etienne, dit Alléon-Dulac, sont l'asthme et le rachitis. Les maladies cutanées n'y sont pas aussi communes que la malpropreté apparente du peuple devrait le faire croire. Les fièvres véritablement malignes y sont trop rares. A peine peut-on compter, dans le cours d'un siècle, une maladie épidémique. Est-ce aux qualités de l'air, à l'élévation de la contrée ou aux exhalaisons du charbon que nous en sommes redevables?

(2) Au 45° 26' 9" de latitude nord, et 2° 3' 20" de longitude Est de Paris. Suivant l'Annuaire du Bureau des Longitudes, pour 1839, Saint-Etienne (sommet du clocher de l'église de l'hôpital) est élevé à 568 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Digitized by Google

par le Rhône. Sa richesse minérale et la prodigieuse activité de ses habitants lui ont fait prendre un des premiers rangs parmi les villes manufacturières de France. Le concours des étrangers accroît chaque jour sa population, et modifie le caractère primitif des habitants. Sa physionomie locale prend aussi un nouvel aspect. Les alentours de la ville se décorent de plantations et de maisons de campagne. L'intérieur s'embellit de travaux d'art, de belles constructions qui sont le fruit de l'économie publique et particulière ; de nombreux obélisques fumant annoncent au loin que la terre est fouillée jusques dans ses entrailles ; des fabriques de rubans peuplent d'autres quartiers moins exposés au feu et à la fumée ; des établissements où se prépare la fonte, où se forgent et s'étirent le fer et l'acier, s'élèvent et prospèrent ; des usines où se forent les canons, où s'apprête la soie, bordent la rivière de Furan ; des railways établis sur les lignes principales rapprochent les distances, et bientôt un canal, à moitié fait, va porter les produits de Saint-Etienne à l'Océan et à la Méditerranée.

Il est à remarquer que c'est auprès des combustibles que se groupent toujours les grands foyers de fabrication (1). C'est là que se sont agglomérées chez une nation voisine les usines et les manufactures de Manchester, de Birmingham, de Leeds, de Sheffield, de Glascow. C'est auprès de ce précieux minéral que nous verrons, en France, surgir les grandes villes industrielles. C'est à Alais, à Anzin, au Creuzot, à Valenciennes, et autres lieux, rapprochés, comme Saint-Etienne, des gissements houilliers que l'on doit voir un jour les plus grands efforts de l'industrie manufacturière. D'autre part, on s'aperçoit que des villes, jadis puissantes, perdent chaque jour de leur importance. L'industrie émigre et va s'implanter sur la houille (2).

(1) *Nouvelle statistique de l'Empire britannique.*

(2) Il est question, en ce moment, d'élever une fabrique de faux à Saint-Etienne, sur des éléments fournis par la ville de Toulouse.

Digitized by Google

L'histoire du développement d'une ville comme Saint-Etienne mérite d'être connue. Ce ne doit pas être un simple tableau de dates, de faits ou de descriptions locales; elle doit fournir des renseignements sur les mœurs, les coutumes, le génie, l'esprit religieux et politique des habitants, sur le progrès des arts, du commerce et de l'industrie.

Quelque pauvre que Saint-Etienne soit en écrivains, cette ville a cependant possédé un assez grand nombre de chroniqueurs qui ont recueilli beaucoup de matériaux et laissé des mémoires pour servir à l'histoire de la localité, mais peu d'entr'eux ont pu se faire jour à travers la barbarie des siècles. Que de manuscrits, émanés de la plume de ces Bénédictins qui présidèrent au berceau de Saint-Etienne, furent anéantis par les odieux compagnons du baron des Adrets ! Que de chartes, que de documents seigneuriaux et religieux furent brûlés plus tard par les séides de Javogues ? Car ce fut presque toujours aux hommes instruits et religieux que nous dûmes le peu de faits qui ont traversé l'obscurité des temps ; c'est, au contraire, au fanatisme et à l'ignorance que nous devons la destruction de nos chroniques, la désolation de nos cités.

Un administrateur éclairé qui a écrit une notice historique et statistique sur la ville de Saint-Etienne avait eu l'heureuse idée de former une Bibliothèque publique destinée à contenir, non seulement tous les ouvrages nécessaires à l'instruction publique, mais également ceux qui concernent spécialement la localité ; malheureusement, cette institution n'a pas eu tout le développement nécessaire. On n'y voit aucune copie des nombreux manuscrits sur l'histoire locale qui existent dans beaucoup de bibliothèques particulières, pas même ceux de De La Mure (1) et d'Alléon Dulac (2), déjà signalés depuis longtemps et qui ne sont pas encore connus dans notre ville.

(1) *Suite de l'histoire du Forez*, 2 vol. in-f°.

(2) *Statistique de la ville de Saint-Etienne en Forez*.

Digitized by Google

Si l'on avait eu soin, de siècle en siècle, de recueillir et de publier tous les anciens manuscrits, nul doute qu'il serait facile aujourd'hui de reconnaître la trace des temps primitifs de cette cité. On ne serait pas réduit maintenant à de simples conjectures sur l'origine de cette ville, à douter de faits qui paraissent peu en rapport avec la physionomie moderne des lieux. On sait combien il faut se défier des traditions anciennes et des écrivains du moyen-âge.

Saint-Etienne ne remonte pas à une haute antiquité. Il est peu probable qu'il existât, sous les Romains et les Gaulois, au lieu où cette cité se trouve aujourd'hui, une population particulière livrée à l'extraction de la houille et au travail du fer. Un point aussi important n'est signalé, ni dans les Commentaires de Jules César, ni dans les autres écrivains et géographes d'une époque plus rapprochée. Il est vraisemblable que le nom de *Forum*, appliqué à cette ville, est emprunté à Feurs, l'antique cité ségusienne, *Forum Segusianorum*, citée par Jules César, Ptolémée, et dans la carte dite de Putinger; le nom de *Furania* que lui donne Papire Masson, et après lui De La Mure(1), et celui de *Furanum*, mentionné dans tous les anciens actes, ne sont applicables qu'à la rivière de Furan; quant à celui de *Gagates* (2), donné aux peuples qui étaient censés habiter ce territoire houillier, et d'où l'on voudrait faire dériver le nom stéphanois de *Gagas*, c'est une dénomination avancée par Soleysel et qui n'est appuyée par aucun écrivain ancien.

Pour constater l'histoire d'une ville, d'un peuple, le témoignage d'un seul historien ne suffit pas; il faut la concordance des faits avec les documents authentiques de l'époque, il faut la confirmation des chroniques par quelques témoins muets

(1) Au nombre des ouvrages à consulter sur l'histoire de Saint-Etienne on remarque la *Description des fleuves de la Gaule* par Papire Masson, l'*Histoire universelle, civile, et ecclésiastique du pays de Forez* par De La Mure, *Masures de l'Ile-Barbe* par le Laboureur.

(2) *Gagates*, en grec, en latin et en allemand, signifie jais, agathe, pierre précieuse, ou bitume fossille, très noir et solide. *Calp. diction.*

Digitized by Google

qui sont toujours l'indice des villes antiques. Ainsi les actes civils et religieux de cette contrée, et ce sont, avec les ruines de nos vieux castels, les principaux monuments du moyen-âge, comprennent entre autres un traité d'échanges (Baluz. cap.) de l'an 844, où il est question d'*Argentaus*, Argental, ainsi nommé, dit l'abbé Seytre, à cause des richesses métalliques de son territoire; une charte de la même époque, Henri, t. 1, où l'on fait mention de *Monte carmelito*, *Iserone*, *Surtaco*, Monchal, Iseron, Sury(1); une autre charte de Conrad-le-Pacifique, en 981, citée par le Laboureur qui mentionne *Occiacum* depuis Saint-Rambert, Saint-Martin de Firminy et autres lieux du Forez dont l'existence, dès cette époque, devient incontestable.

Dubouchet, au rapport d'Auguste Bernard, cite une charte de 977, dans laquelle on voit que Humphroi, fils de Giraud Ier, comte de Forez, portait le titre de comte de Saint-Annemond (Saint-Chamond); mais la plus importante de toutes, c'est celle de 1173, qui est l'arrangement définitif entre l'archevêque de Lyon et le comte de Forez, pour la fixation des limites de leurs territoires respectifs. Là, il est question de Saint-Priest, de Saint-Héand, de Chevrières, de Grammont, de Feugeroles, de Sorbiers, de Saint-Jean-de-Bonnefond, de Saint-Genest, de Fontanès, de Saint-Victor, de Malleval, de Grand-Jean, de Roche-la-Molière, de La Tour en Jarrest, et d'autres lieux du Forez, mais nullement de Saint-Etienne, qui était alors une dépendance de la terre de Saint-Priest. La charte la plus ancienne qui en fasse mention est celle de Guy II, comte de Forez, en 1195, pour l'abbaye de Valbenoîte, où il est question d'un champ de l'Orme, situé dans la paroisse de Saint-Etienne-de-Furan, près de la Grange-de-Beus. Dans tous les titres suivants, c'est toujours *Parochia*, *oppidum*, ou *villa Sancti-Stephani-de-Furano*, *de Furanis* ou *Furaniæ*, mais jamais *Furania*, ou *urbs Furania*. D'ailleurs aucune médaille,

(1) *Essai chronologique et historique sur le Lyonnais et le Forez* par M. Pourret des Gauds.

Digitized by Google

aucune inscription, aucun vestige de ruine antique, aucun débris quelconque ne confirme l'existence d'une ville ainsi nommée à la place que Saint-Etienne occupe actuellement(1).

Mais si l'on doit puiser avec la plus grande circonspection dans les manuscrits qui traitent de l'origine de Saint-Etienne, il ne faut pas non plus tomber dans un excès contraire et vouloir rejeter tout ce qui ne porte pas un cachet incontestable. Personne ne peut révoquer en doute le séjour des Gaulois, le passage des Romains dans la contrée habitée par les Ségusiens, et principalement près de la partie que nous en occupons. Les marchés importants qui se tenaient à Feurs et à Fourvière, et le voisinage de deux grands fleuves navigables devaient amener un grand concours d'habitants ; d'ailleurs, il est hors de doute que les successeurs de Jules César ne soient venus explorer les sources du Gier, du Janon et du Furan. Les vestiges d'aqueducs formant la tête de ceux de Chaponnost et de Bonnan, se découvrent encore près d'Izieux et de Chagnon ; les noms romains que conservent différents endroits du Forez, tels que Julieu, Marcou, Marcilly, Virieux, et le pont de Saint-Just, suivant De La Mure, le premier construit sur la Loire et dont quelques piles étaient encore debout de son temps (2) ; celui de Saint-Galmier, encore intact (3) ; les nombreux monuments décou-

(1) Sextus Aurelius Victor, écrivain latin du IV siècle et qui a fait l'*Abrégé de l'Histoire romaine, depuis Auguste jusqu'à Julien*, suivant G. du Clapier, cité par Soleyssel, mentionnerait *Furania* comme une des quarante villes des Gaules les plus imposées. Les recherches, faites à ce sujet, n'ont amené aucune nouvelle lumière ; mais, en supposant l'exactitude de la citation, il resterait encore à s'assurer si cette ville est bien la même citée plus tard par Papire Masson, et à rechercher les témoins muets de cette grandeur passée pour constater son antique position.

(2) M. l'abbé Sauzéas pense que ce pont fut détruit, en 1550, lors des guerres religieuses, par ordre de Catherine de Médicis. Voyez l'*Histoire de France* de Mézerai.

(3) La construction de ces deux ponts par les Romains est encore contes-

Digitized by Google

verts dans plusieurs endroits du Forez, les débris de tuiles, de poteries romaines que l'on rencontre à chaque pas dans la plaine, tout annonce que là était un peuple civilisé et commerçant.

Il est donc bien important d'examiner avec attention tous les documents qui restent, de les comparer, de faire, s'il est possible, de nouvelles recherches, afin de découvrir la vérité. Une seule inscription, quelques médailles ou pièces de monnaies antiques, de vieux parchemins oubliés peuvent jeter un grand jour sur les anciens temps *Furaniens*.

Le seul écrivain, qui traite particulièrement de l'histoire primitive de cette cité, est le frère du célèbre écuyer, auteur du *Parfait Maréchal*, Soleysel, seigneur du Clapier, aumônier et prédicateur du roi, qui fit, en 1691, un mémoire sur Saint-Etienne, dont il avait puisé les matériaux dans Georges du Clapier. Celui-ci avait lui-même publié, dès 1420, une notice brève et chronographique sur *Furania*, traduite en grande partie d'un manuscrit latin; malheureusement elle n'est point parvenue jusqu'à nous. Il en sera de même un jour, si l'on n'y prend garde, du manuscrit de Soleysel, qui n'est en ce moment dans les mains que d'une seule personne (1).

table, bien qu'elle soit mise hors de doute par plusieurs écrivains de nos contrées. Il est étonnant que l'on ne retrouve auprès aucuns vestiges de voies romaines, toujours si remarquables dans les lieux où ces peuples ont séjourné.

(1) C'est ainsi que s'éteignent les lumières qui pourraient rejaillir sur les premiers temps de Saint-Etienne. D'abord entre les mains d'un petit nombre de personnes, ces manuscrits finissent par s'égarer et se perdre. Tel fut le sort de ceux de Béraud, cité par De La Mure, de Laurent Bajolin, de Réal, de Toulon, cités par Beneyton, et de tant d'autres dont les noms n'ont pas même été conservés. On ne peut s'empêcher de blâmer sévèrement ces hommes, jaloux de leurs richesses manuscrites, qui n'aiment ni à en jouir, ni à en laisser jouir les autres. Je dois rendre ici un tribut d'éloges à Me Courbon, avoué, pour le zèle qu'il déploie à conserver toutes les pièces précieuses qui concernent la localité. Je lui dois beaucoup d'avoir mis à ma disposition toutes ses richesses manuscrites et autres.

Digitized by Google

D'autres historiens se sont occupés, mais en passant, de notre contrée ; ils n'ont présenté le plus souvent que des faits sans preuves, des allégations sans fondement.

En résumant ce que les uns et les autres ont dit, voici quelle serait l'origine de Saint-Etienne :

Longtemps avant l'arrivée des Romains dans les Gaules, il existait, sur les bords du Furan, une peuplade qui ne vivait que du produit de ses terres et de ses troupeaux, mais exposée chaque jour aux attaques de brigands, qui avaient leur retraite dans les montagnes couvertes de forêts, depuis appelées le *Bois-Noir* et le *Grand-Bois*.

Ces Gaulois, groupés dans une vallée étroite, étaient, dit Soleysel, simples, laborieux et hospitaliers ; ils détestaient le mensonge et avaient l'ingratitude en horreur. Scrupuleux observateurs du culte des Druides dans le principe, ils firent, plus tard, un mélange de leurs antiques cérémonies avec celles des Romains. Ils avaient le guy de chêne en grande vénération, et cette pratique était tellement générale et s'est conservée au point que, même encore, dit Guillaume Paradin, dans certaines provinces de France, les enfants vont, au commencement de l'année, frapper aux portes en criant : *au gui, l'an neuf*. Puis ils adorèrent Mercure comme l'inventeur des arts de leur contrée et le protecteur de leur commerce ; le Soleil, dieu de la lumière, en l'honneur duquel un monument était élevé au lieu où est actuellement la Tour-en-Jarrest (1) ;

(1) Ce monument, actuellement détruit, était une petite pyramide de granit, élevée sur le haut de l'ancien château du village de Latour, de 65 centimètres (2 pieds) de hauteur, sur 32 centimètres d'épaisseur à la base. A l'extrémité de la pointe paraissait une ouverture assez profonde et sur les quatre flancs ou soubassements du piédestal se voit en relief la figure du soleil, couronné de rayons : M. Dulac de la tour d'Aurec dans son *Précis historique et statistique du département de la Loire* et Duplessy dans son *Essai statistique*, et Aug. Bernard dans son *Histoire du Forez*, tous trois adoptant l'opinion de De La Mure et des chroniqueurs stéphanois, regardent ce monument comme un phare élevé au soleil par les Gaulois.

Digitized by Google

la Lune, reine de la nuit; Apollon, éloignant ou guérissant les maux; la déesse Ségusie, qui présidait aux récoltes, et Jupiter, maître des cieux. Ils eurent, même, sur les bords du Furan, un temple dédié à ce dieu tout puissant, au pied de la statue duquel étaient Vulcain et Bacchus, l'un sans doute symbole des travaux des habitants, et l'autre, gardien des liqueurs que les Romains leur avaient fait connaître.

A l'entrée de Jules César dans les Gaules, 56 ans avant l'ère chrétienne, les Romains s'établirent sur l'emplacement où St-Etienne est assis aujourd'hui. Ils firent construire un château sur la colline, depuis appelé le Mont-d'Or, et donnèrent à ce lieu le nom de *Forum*, d'où est dérivé Furan (1). Labienus y fit cantonner une légion de vétérans pour protéger les habitants et l'industrie, et construire une forteresse à Rochetaillée. Un ancien historien, au rapport de De La Mure, ajoute que les Romains, pour faciliter les communications entre Toulouse et la colonie de Lyon, firent établir un pont sur la Loire, qui est celui dont on remarquait jadis quelques vestiges en face de Saint-Rambert.

La publication de l'Evangile et la destruction du culte des idoles par saint Julien et saint Victor, eurent lieu vers les premiers siècles de notre ère; on cite même une lettre écrite par

N'ayant pas le monument sous les yeux, il n'est guère possible d'émettre une opinion raisonnable, mais si j'osais, comme nos prédécesseurs, faire une supposition, je dirais qu'il ne paraît guère probable qu'un monument pareil eut pu se conserver depuis les Gaulois. D'ailleurs, ne pourrait-ce pas être un gnomon du moyen-âge.

(1) Cette étymologie est peu fondée, quoiqu'elle soit donnée par des autorités respectables, telles que les PP. Ménestrier, Fodéré et d'autres historiens. Le mot latin *Furens*, d'où est tiré, sans doute, le nom d'une rivière qui se jette dans le Rhône à peu de distance de Belley et celui d'une autre de même nom qui se joint à l'Isère au dessus de Romans, cette dernière, sans doute, la même que Papire Masson appelle *Furania*, remplit mieux cet objet, bien qu'il y ait, en France, des torrents plus furieux et plus dangereux au moment des inondations. Je n'en ai pas moins conservé l'ancienne orthographe de *Furan*.

Digitized by Google

saint Félix à saint Ferréol, pour l'engager à venir prêcher à Furan, lettre qui, suivant un de nos chroniqueurs modernes(1), serait le plus ancien titre historique de notre cité ; malheureusement son authenticité n'a d'autre garantie que le témoignage de Soleysel (2).

En suivant les mêmes sources, on trouve le séjour des Goths, successeurs des Romains, qui plantèrent des moulins à vent sur la colline de Sainte-Barbe, et laissèrent leur nom attaché à un quartier de la ville, l'édification de l'église sous le vocable de saint Laurent par les rois Childebert et Clothaire, sa construction par des architectes goths, son parachèvement par le roi Dagobert; l'invasion des Sarrazins qui dévastèrent le bourg de Furan, démolirent le vieux château romain et firent une caserne de l'église et d'un couvent voisin de Bénédictins (3).

(1) M. Sauzéas, ancien bénédictin, qui, outre les documents nombreux qu'il a rassemblés sur les temps anciens, a décrit les événements qui se sont passés sous ses yeux. On doit des éloges à cet homme vénérable pour les efforts qu'il a faits, afin de répandre le goût de l'histoire locale. Il n'est pas un de ses élèves qui n'ait recueilli de lui une analyse des temps primitifs de Saint-Etienne d'après le manuscrit de Soleysel.

(2) Un écrivain contemporain, au zèle et au talent du quel on doit d'ailleurs rendre justice, critique beaucoup cette pièce dont la date, telle qu'elle est rapportée dans la *Revue de Saint-Etienne*, est évidemment inexacte. Il est facile de s'apercevoir qu'il y a eu erreur de copie ou d'impression. Que cette lettre soit du IIe siècle, et tout est expliqué. En effet, il a existé, sous l'empereur Sévère, pendant que saint Victor était pape à Rome, deux saints disciples de saint Irenée, archevêque de Lyon et portant les noms de saint Félix et saint Ferréol. L'un fut martyr à Vienne et l'autre à Besançon l'an 211 ou 212. (Voyez la *Vie des Saints*, par l'abbé Godescard, aux dates 23 avril et 16 juin).

(3) Il est facile de reconnaître que l'inscription, qui est placée sur le fronton de l'église de Saint-Etienne et dont la rédaction est attribuée à MM. Desheures et Clément , a été en partie formée d'après les matériaux puisés dans Soleysel, mais complètement tirée de manuscrit de M. l'abbé Sauzéas. Cette inscription laisse quelque chose à désirer du côté de la fidélité historique ; car comment prouver l'érection d'un temple au VI ou VIIe siècle, quand son

Digitized by Google

Il serait à désirer qu'on pût trouver quelque monument pour constater l'enchaînement de ces faits ; il ne nous reste plus que le témoignage de Soleysel. Ce qu'il y a de positif, c'est que, dès le commencement du VIe siècle, cette contrée, du joug des Romains, avait passé sous celui des Bourguignons Vandales, dont le souverain, Gondebaut, au rapport de Sidoine-Appollinaire, résidait à Lyon, et dota le pays d'une institution remarquable, dite la loi *Gombette;* puis, la contrée passa sous la puissance des fils de Clovis.

Le Forez devint alors une partie distincte du Lyonnais et prit son nom de Feurs, sa capitale ; le plus ancien titre qui en fasse mention est la légende de saint Porçaire, rapportée par De La Mure, et qui est de 735, époque où, suivant Belleforest, les Sarrazins envahirent cette contrée.

Après Charlemagne, la nation, composée de peuples de différentes origines, mal unis par une législation étrangère, à peine retenus par la doctrine chrétienne que la plupart ne comprenait pas, se divisa en différents partis. Les seigneurs

architecture démontre le style du XI ou XIIme siècle au moins. Les auteurs auraient pu, ce me semble, indiquer la source de leurs renseignements et substituer ou ajouter le mot *dirutum* à celui de *profanatum*, pour expliquer que l'église avait été profanée et détruite par les Sarrazins, puis reconstruite par Artaud ; ce qui rendrait le fait historique plus vraisemblable. M. Auguste Bernard a donc eu quelque raison de critiquer cette inscription :

D. O. M.
ANNO SALVTIS DXXXXIII CHILDEBERTO CÆPVTM
A DAGOBERTO ANNO DCXXX PERFECTVM
A SARACENIS PROFANATVM
AB ARTALDO PRIMO FOREZII COMITE RESTAVRATVM
A BARONIO (DES ADRETS) TVRRI DIRVTA DILAPIDATVM
OMNIVM ZELO REPARATVM
A FABRIS FERRARIIS OCCVPATVM
MOX VERO DEO RESTITVTVM
PER ANTIQVVM ILLVD PROTO MARTYRIS TEMPLVM
NOMEN DEDIT VRBI.

Digitized by Google

féodaux morcellèrent le territoire en une foule de principautés distinctes les unes des autres. La féodalité s'implanta sur la monarchie. C'est là l'origine des comtes du Forez de la première race, qui, de simples gouverneurs de province, se rendirent indépendants en s'arrogeant un fief héréditaire. C'est vers la fin du VIIIe siècle que Guillaume Ier, gouverneur du territoire lyonnais qui est entre la Saône et la Loire, voyant la faiblesse et l'éloignement de ses souverains, s'établit insensiblement, et au lieu de résider à Lyon, qui était une grande ville, et le passage ordinaire des princes qui allaient en Italie, il fixa son séjour dans l'intérieur du Forez, engagé dans les montagnes et éloigné des grandes communications (1).

Nous arrivons à une époque où les ténèbres commencent à se dissiper : les écrivains sont peu nombreux, les faits sont plus appréciables. Malgré les ravages des guerres civiles, les vandalismes révolutionnaires, nous possédons encore un certain nombre de mémoires qui peuvent servir utilement à faire l'histoire de la localité.

S'inquiétant fort peu de l'obscurité qui règne sur l'origine de Saint-Etienne, nos chroniqueurs modernes arrêtent leurs regards sur l'existence d'une petite église, dédiée à Saint-Laurent et puis à Saint-Etienne, élevée vers la fin du Xe siècle sur les bords du Furan, et autour de laquelle se sont groupées quelques maisons d'ouvriers, attirés sans doute par le voisinage du combustible, par la facilité des secours religieux et la protection qu'ils reçoivent d'un château construit par les comtes du Forez sur le penchant du côteau appelé *Sainte-Barbe*. Des religieux bénédictins desservent ce temple, qui est plus tard érigé en paroisse. Il n'en est fait mention qu'en 1195 (*Gallia Christiana. tom. IV*). D'ailleurs, le premier curé de Saint-Etienne connu est M. Denis Colomb qui vivait en 1296.

La souveraineté de cette contrée, qui est entre la Saône

(1) *Histoire consulaire de la ville de Lyon*, par Ménestrier.

Digitized by Google

et la Loire, avait passé des rois de France à ceux de la Bourgogne-Transjurane, puis de ceux-ci était retournée aux monarques français. Guy II, comte des Foréziens, après de nombreux débats avec l'archevêque de Lyon, en avait rendu hommage à Louis le Jeune, roi de France, et celui-ci, en récompense, lui avait cedé pour les tenir en augmentation de fief, les droits qu'il possédait sur Saint-Priest, Latour-en-Jarest et autres châteaux du Forez. (Duchesne. *Hist. de France*).

Le territoire houillier est à peine fouillé dans une partie de son étendue. Saint-Chamond existait depuis longtemps. Une église, élevée en l'honneur d'un évêque de Lyon, du VIIe siècle, avait déterminé son nom. Les anciens titres l'appellent *oppidum sancti Annemundi*, d'où, par corruption, est dérivé *Saint-Chamond*. Cette ville n'avait d'autre importance que celle qu'elle tirait du château de ses seigneurs, qui prirent le titre de premiers barons du Lyonnais, et du concours des fidèles qui y attirait sa chapelle révérée. Saint-Chamond, placé au centre du territoire houillier, n'avait encore aucune espèce de commerce. *Rive-de-Gier* n'existait que vers le commencement du XIIIe siècle, puisque l'historien Severt rapporte que l'archevêque de Lyon, Renaud de Forez, fit fossoyer et entourer cette ville de murailles ; mais il n'est pas encore question de son industrie (1).

L'extraction de la houille, à Saint-Étienne et à Firminy, se borne à la superficie et pour les seuls besoins de la localité. Ces travaux ont acquis néanmoins une certaine importance, puisque dans les terriers de Roche-la-Molière nous trouvons que les seigneurs de ce château s'étaient arrogés un cens sur toutes les carrières et minières existantes dans

(1) M. Laurent, dans une notice historique qu'il vient de publier, sur la découverte de la houille à Rive-de-Gier, rapporte qu'on trouve des traités entre particuliers annonçant qu'on s'occupait de l'extraction de la houille dans le XVe siècle, mais qu'elle était restreinte à la consommation locale, c'est-à-dire pour l'usage des forgerons et le chauffage d'une population d'environ 1,200 ames.

Digitized by Google

toute l'étendue de leur terre, cens qui était de la moitié des charbons, à la charge par les seigneurs de payer la moitié des frais d'extraction, ou, s'ils le préféraient, du quart net sans frais du charbon extrait (1).

Les comtes de Jarest ne possédaient pas encore la seigneurie de Saint-Etienne ni le droit de patronage à la cure de cette paroisse. Ce fut Brian, premier du nom de Saint-Priest, qui en fit l'acquisition des chanoines et comtes de Lyon, en échange de la terre de Sainte-Foy-l'Argentière. Ce contrat est de 1355.

L'abbaye royale de Valbenoîte était déjà renommée. Fondée par Pons Durgel, elle vit cette famille pieuse, héritière des comtés de Jarest, venir déposer ses restes sous les dalles de sa sainte basilique. Lors des incursions des Anglais, elle obtint, en 1373, du roi Charles V, l'autorisation de se faire clore de tours et de fossés.

Montbrison n'avait pas encore le privilége de ville. Les seigneurs du Forez résidaient à Lyon dans leur hôtel de Roanne ou dans leur château de Sury-le-Comtal. Le père Fodéré rapporte un titre du 28 septembre 1428, par lequel le bourg de Montbrison obtint le droit de se faire clore de murailles.

Saint-Etienne n'était également qu'un bourg, mais d'une certaine importance, puisqu'il était administré par des consuls qui donnaient des ordres pour la sureté des habitants, nommaient aux divers offices et réglaient toutes les affaires de la communauté. Le titre le plus ancien qui en fasse mention, est en date du 28 décembre 1410, c'est un contrat d'acquisition d'un terrain dit le Pré de la Foire. Ce n'est qu'en

(1) Le titre le plus ancien qui existe à cet égard est une transaction du 18 février 1321, entre Brian de Lavieu, seigneur de Roche Grand-Vieux, écuyer, qui avait une censive dans l'enclave de cette terre, et Martin Chagnon, censitaire et emphyteote de Grand-Vieux. Cette pièce authentique, ainsi qu'un grand nombre d'autres de ce genre, se trouve entre les mains de M. Neyron de Saint-Julien, propriétaire actuel du château de Roche-la-Molière.

Digitized by Google

1441, sous Charles VII, que Saint-Etienne obtint le privilége de ville et de se faire clore de murs. On peut facilement en saisir l'enceinte dans le quartier ancien appelé la Cité. Elle comptait environ 200 maisons et 1,500 habitants. Alors, sous la dépendance d'un seigneur, premier baron du Forez, et qui, du château de Saint-Priest, régnait au nom du roi, elle possédait un clergé nombreux et puissant, dont la constitution en société eût un titre primordial en 1475. La population toute ouvrière se livrait exclusivement au travail du fer, mais probablement elle n'était pas très nombreuse, car, plus d'un siècle après, Papire-Masson n'y compte qu'environ 700 travailleurs. Les produits de cette industrie devaient être extrêmement grossiers, puisque même plus tard, quand on voulait en France désigner un objet défectueux, on disait : ouvrage de Forez (1). Le P. Ménestrier présume que la fabrication des armes et de la quincaillerie existait à Lyon sous les Romains, et l'on peut ajouter avant qu'elle fut connue dans cette contrée. Il cite une inscription, trouvée derrière l'église Saint-Jean, qui indique qu'il y avait, de leur temps, un intendant des forges à Lyon :

ATIO ALCIMO VE. PROC. FERRARUM.

(Veterano procuratori).

1516. — L'époque de la renaissance s'annonce dans nos contrées par l'établissement d'une fabrique d'armes à feu régulière. Déjà la Fouillouse possédait l'industrie des arbalettes, industrie particulière qui vint se fondre, dit Auguste

(1) Cet adage, que rapportent quelques chroniqueurs au détriment de la quincaillerie de Saint-Etienne, a besoin d'un correctif. Il est vrai qu'il s'y fabrique des articles à bas prix, mais la qualité n'en est pas moins bonne. Ainsi, une serrure faite à la Ricamarie et qui reviendra à 1 franc la pièce, fermera aussi bien que les serrures fines de Picardie et d'Angleterre. Le petit couteau à siflet, dit *Eustache*, dont le prix ne s'élève pas à cinq centimes la pièce, a une lame d'acier aussi bonne que les meilleurs couteaux de Cône et de Langres. La perfection de la quincaillerie de Saint-Etienne n'est pas dans le fini du travail, c'est dans l'établissement à bon marché.

Digitized by Google

Bernard, dans celle générale des armes de Saint Etienne. Le Languedocien, George Virgile, envoyé par François 1er trouva dans cette ville des ouvriers déjà habitués au travail du fer, des grès propres à l'aiguisage des outils, de la houille excellente pour la forge. On fit donc construire le long du Furan des usines pour la fabrication des arquebuses à fourchette, mousquets et armes à croc et pour toutes sortes d'objets de quincaillerie. Cette dernière industrie, qui comprenait la serrurerie, la clouterie, la ferrure et la coutellerie, prit de l'accroissement. Postérieurement on vit s'établir au Chambon une jurante pour la fabrication des couteaux à manches de cornes ou de bois. D'autres fabriques de quincaillerie s'établirent aux rives, prés de Valbenoîte, à Saint-Genest-Lept et à Saint-Bonnet-le-Château, dépendance de Montbrison, où nous suivrons plus tard les progrès de la serrurerie. C'est après cette époque, qui imprima un certain développement à St-Etienne, que se construisirent les belles maisons à colonnes, à festons, à médaillons et sculptures diverses, que l'on peut encore remarquer rue Saint-Marc, rue Roannel et à l'entour de l'église de Saint-Etienne. Malheureusement la pierre de nos pays, qui est le grés houillier, s'exfolie facilement, et les ornements et les inscriptions se détruisent bien vîte (1).

(1) C'est à quoi il faut attribuer le peu d'inscriptions que nous possédons. Il n'en reste plus que quelques-unes du XVIe siècle. L'abbé Chauve cite une date de 1542 avec ces mots ; *Ornamentum urbis*, placée sur une chétive maison du quartier de la Boucherie, ce qui peut faire présumer qu'elle avait été transportée d'autre part. On en peut voir encore de 1549, de 1560, 1571, 1573, place Marquise, petite rue Mi-Carême, rue de Lyon. La seule date de 1619, qui est dans la chapelle qui touche la sacristie de l'église de Saint-Etienne, indique l'époque de la construction de cette chapelle. Quant aux divers écussons qui se trouvent dans l'intérieur de l'église et sur lesquels diverses personnes ont cru lire 1115, je crois que c'est simplement le monogramme de J.-H.-S., *Jesus hominum salvator*. On m'a assuré que la date de la construction de l'église se trouvait derrière la boiserie de la chapelle de la Vierge.

Digitized by Google

La main d'œuvre et les denrées étaient alors à bas prix, et par conséquent le numéraire peu abondant ; ce qui le prouve, c'est le testament de 1558, de messire noble Jean de Bourdon, seigneur de Saint-Victor-sur-Loire, de la Fouillouse et Malleval, en faveur de l'hôpital établi quelques années auparavant, par les frères Saint-Laurent, dans une maison rue de la Ville et qui servait en même temps d'hôtel-de-ville, par lequel il lègue aux malades indigents 12 settiers de blé seigle, mesure de Saint-Etienne, par an, à perpétuité, et ce durant que le bichet de seigle (huitième du setier) excédera la somme de 10 sous et non autrement. Le testateur impose ce legs sur son domaine de Fissemagne; et donne à chacune de ses deux filles 5,000 liv. pour légitime.

1562. — Reportons notre vue sur la scène politique et religieuse. Les doctrines de Luther et Calvin parcouraient alors l'Europe. De graves abus, un grand relâchement s'étaient glissés dans la discipline ecclésiastique. Les hérésiarques réussirent promptement auprès des populations par la liberté de leur langage et la nouveauté du dogme. D'ailleurs la force des armes réduisait quelquefois ceux que n'avait pas séduit l'éloquence des réformateurs. Des bandes composées de religionnaires fanatiques et d'hommes indisciplinés parurent dans nos contrées à la suite des guerres sanglantes du Velay, attirées sans doute par le désir de se procurer des armes, de se faire des partisans et de se venger de ce que les principaux seigneurs du Forez avaient pris parti contre eux. Le capitaine Sarra, le cruel baron des Adrets, l'amiral Coligny vinrent, chacun à leur tour, apporter dans cette contrée l'effroi et la désolation. Ils saccagèrent l'abbaye de Valbenoite dont le fort ne put tenir longtemps, mutilèrent les monuments religieux au nombre desquels on cite le joli portail de l'Eglise de Bourg-Argental, et se répandirent dans tout le Forez comme un torrent dévastateur.

Voici comment on rapporte le passage du baron des Adrets à Saint-Etienne. Après avoir ravagé Montbrison, Saint-Bonnet-

Digitized by Google

le-Château et d'autres places du Forez qui lui avaient résisté, le baron des Adrets entra à Saint-Etienne dont les habitants n'avaient ni l'envie, ni les moyens de se défendre. Il commença par faire abattre les croix, les statues des saints qui étaient devant les maisons, fit mettre en pièces quantité de statuettes placées dans des niches et qui décoraient la façade extérieure du portail de l'église paroissiale. Il fit mettre le feu aux portes qui en avaient été fermées et fit main-basse sur tout ce qu'il put trouver, vases sacrés, ciboires, calices, ostensoirs, argenterie, lampes, encensoirs, croix, chandeliers, etc., força les troncs de la fabrique qui renfermaient les offrandes des fidèles, pilla les ornements, les linges de l'église qu'il consacra à des usages profanes ; mais ce qui fut plus regrettable pour l'histoire, c'est qu'il enleva ou détruisit tous les papiers, titres, chartes, actes concernant l'église et la société ; il brisa ou brûla tout ce qu'il ne put emporter, images, tableaux, reliques, renversa les autels, les décorations intérieures, et fit servir l'église d'écurie à ses chevaux ; l'histoire ne dit pas si les habitants furent pillés et persécutés. Il est probable que cela fut ainsi, et que le clergé surtout ne fut pas épargné, quoi qu'aucun historien ne l'ait positivement affirmé. A son départ de Saint-Etienne, le baron des Adrets, chargé du butin qu'il avait recueilli dans tous le Forez, tomba dans une embuscade dressée par le baron de Saint-Priest et le seigneur de Saint-Chamond, entre la montagne du Bessat et celle de Graix. Ayant perdu là le fruit de son expédition, ce chef huguenot fut obligé d'évacuer honteusement le Forez ; mais auparavant il voulut laisser un dernier souvenir de sa cruauté et de sa vengeance, il détruisit de fond en comble la petite ville de Saint-Julien-Molin-Molette.

A ces époques néfastes, il n'y avait pas de voix assez puissantes pour arrêter les excès qui se commettaient de chaque côté au nom de Dieu et du roi. Il n'y avait de pitié ni pour l'âge ni pour le sexe. Chacun à son tour exerçait

Digitized by Google

les plus violentes représailles. Car si les Huguenots se livrèrent à de terribles excès, les catholiques ne furent pas plus humains, et il y eut même des circonstances, j'ose à peine le dire, où ces derniers surpassèrent les premiers en barbarie : témoin ce seigneur de Saint-Chamond qui, suivant Jean de Serre, s'empare d'Annonay pendant qu'elle est vide de défenseurs, « espanche autant de sang humain que bon lui ensemble, la pille jusqu'aux serrures et y met le feu.» Puis, y étant retourné quelque temps après, promet aux habitants honnête composition, mais il viole sa parole, Il fait massacrer ou brûler les uns, fait précipiter les autres du haut de leurs tours ou de leurs maisons, vendre ceux-ci à l'encan, prostituer les filles et les jeunes femmes, etc. Témoin encore ce baron Jean de Saint-Priest qui, après s'être emparé du château de Saint-Pal-de-Mons par capitulation, dit le docteur Arnaud, viole également les droits de la guerre, fait égorger la garnison dont il ne réserve que six des principaux chefs, qu'il offre en spectacle aux habitants de Saint-Etienne, sur la place du Pré de la Foire, où ils furent inhumainement massacrés; et il ne se trouva pas une seule voix assez indépendante pour flétrir de tels attentats! pas un ministre du Dieu de paix et de clémence qui essaya de protéger ces victimes du fanatisme religieux. Malheureusement le clergé de cette époque avait intérêt à la guerre civile, il l'encourageait et poussait aux horreurs qui se commettaient. On peut juger par les discours du curé de l'église de Saint-Etienne, Léonard Jaunier, de la fougue et de l'emportement qui régnaient alors. Néanmoins, cette cité n'eut pas autant à souffrir de la domination de hérétiques. La population toute ouvrière fut probablement épargnée à cause du besoin que chaque parti en avait. Les mémoires qui traitent de cette époque de l'histoire locale ne font aucune mention du drame sanglant de la Saint-Barthélemy ; ils disent seulement qu'il existait alors quelques religionnaires à Saint-Etienne, qu'ils avaient un temple au bas de la rue

Digitized by Google

Violette, mais qu'ils en furent un jour violemment chassés.

1585. — A la suite des guerres religieuses viennent d'autres fléaux non moins terribles. C'est la peste et la famine qui semblent se disputer le privilège de désoler cette ville. Les chroniqueurs stéphanois prétendent que la paroisse de Saint-Etienne perdit dans une année plus de 7,000 habitants La contagion se répandit au loin. Les mémoires d'Achille de Grammont rapportent que Bourg-Argental fut tellement froissé, qu'il n'y resta que 20 à 25 personnes de 300 individus dont se composait sa population. Le setier de froment valut jusqu'à 24 liv. Dans l'espace d'un siècle, le fléau destructeur vint, à plusieurs reprises, décimer la population et anéantir les espérances de cette ville naissante. Le bon Chapelon a décrit un de ses épisodes déplorables dans son naïf langage, mais avec une grande vérité de sentiment. Néanmoins, ces tristes époques laissent après elles le souvenir d'hommes généreux dont la postérité bénira la mémoire. Le vénérable pére Cyrile, représenté dans un tableau peint pour l'église de Saint-Etienne, les dignes consuls Ronzil, Bessonnet et Pierrefort se dévouent entièrement au service des malheureux et deviennent les bienfaiteurs de cette ville affligée. Ce sont ces temps de désolation qui ont donné naissance à la plupart des établissements religieux. C'était l'époque de la suprématie du clergé; mais, d'ailleurs, Saint-Etienne a de tout temps possédé une population éminemment religieuse. La piété des fidèles fonde d'abord la chapelle de Notre-Dame de la Montat, au cimetière de laquelle sont enterrés les pestiférés, celles de Saint-Roch et de Sainte-Barbe, puis viennent les monastères des sœurs de Sainte-Catherine, des R. P. Minimes et des Capucins, des Pénitents, des sœurs de la Visitation et des Ursulines.

1589. — La contagion avait désolé, cette année, la ville de Saint-Etienne. Le roi de Navarre, depuis Henri IV, y était

Digitized by Google

venu(1), avait promis de les réparer. La guerre n'en continuait pas moins avec rage, Henri III ayant fait assassiner le duc de Guise, la ville de Lyon indignée s'était déclaré pour la ligue. La plupart des gentilshommes foréziens embrassèrent le même parti. Dans ce nombre figurent Anne d'Urfé, bailli de Forez, qui fut nommé lieutenant-général de cette province par le duc de Nemours; ses frères, Jacques-le-Paillard d'Urfé, qui devait un jour le remplacer dans sa charge de bailli, Honoré d'Urphé, le chantre du Lignon, l'auteur du roman de l'*Astrée*, Christophe d'Urfé, seigneur de Bussy, et avec eux Chevrières, seigneur de Saint-Chamond, Chalmazel, Couzan, Cremeaux, etc. Cependant quelques gentilshommes foréziens étaient demeurés fidèles au roi, et de ce nombre étaient Bertrand d'Albon, seigneur de Saint-Forgeux, Aimard de Saint-Priest seigneur de Saint-Etienne, François de Meuillon, à qui appartenait le château de Rochetaillée. Les consuls lyonnais envoyèrent à Saint-Etienne le capitaine Moulceau qui s'y maintint quelque temps, quoique les habitants fussent en grande partie des *politiques*, c'est-à-dire des catholiques timides qui voulaient la paix, et que le peuple manifestât souvent l'intention de se ranger du côté de l'Hôpital, un des capitaines de Saint-Priest (parti royaliste).

La résistance à la ligue était établie sur plusieurs points dans le Forez, notamment à Montrond, à Cornillon et à Rochetaillée surtout. C'est à cette époque qu'eut lieu le siège de ce château fort qui fut fait dans les formes, les ligueurs ayant

(1) Le passage du roi de Navarre à cette époque est-il bien prouvé, quoiqu'en disent les chroniqueurs stéphanois? Auguste Bernard, qui a le mérite de puiser aux bonnes sources, rapporte cette date au passage de l'amiral de Coligny; à la fin du mois de mai 1570, en même temps qu'il fait la description des dégats commis dans cette ville par une armée de 9 à 10,000 raistres; non compris les compagnies françaises, commandées par le roi de Navarre, le Prince de Condé et le sieur de Montgommery. Le même écrivain ajoute autre part qu'Henri IV vint, dans les premiers jours de septembre 1595, à Lyon, où il ferma les dernières plaies de la ligue.

Digitized by Google

fait venir du canon de Lyon. Beneyton (*manuscrit*) rapporte que ce château fut défendu au dedans par de la Brosse et au dehors par le maréchal de l'Armusil. De La Mure (*manuscrit*) donne de son côté le nom des assiégeants, au nombre desquels figurent Anne d'Urfé, Chevrières. Ce fut le 30 juin 1589 que Rochetaillée capitula après un siége régulier de 19 jours.

Saint-Etienne était alors d'une grande importance à cause de sa manufacture d'armes. Il avait été convenu entre les habitants et les royalistes, que cette ville serait exempte de garnison; cependant, aussitôt après la mort tragique de Henri III, le sieur de l'Hospital y entra et s'en déclara le gouverneur pour le roi Henri IV ; il s'en retira à l'approche du chevalier Honoré d'Urfé, qui lui-même ne put y tenir contre les troupes royalistes commandées par Guillaume de Gadagne (1). Cette place, à ce qu'il paraît, n'avait pas de fortifications assez considérables pour soutenir un siége, puisque, bientôt après, se voyant à la tête d'une force imposante et de trois pièces de canon, le même d'Urfé y rentra sans coup férir.

Charles IX, ce simulacre de roi que les ligueurs avaient élevé sur le pavois étant mort, les confédérés n'en continuèrent pas moins la guerre, et leur parti même l'emporta tellement sur les royalistes, que le Forez leur fut entièrement soumis.

1592. Tous les documents de cette époque s'accordent à dire, suivant Auguste Bernard, dans son récit des événements de la ligue (2), que cette province devint parfaitement calme, et que les habitants purent se livrer à toutes sortes de transactions commerciales.

(1) Ce seigneur est le même qui fit achever le somptueux château de Bouthéon, commencé par le bâtard Mathieu de Bourbon.

(2) *Les d'Urfé, Souvenirs historiques et littéraires du Forez au* XVIe et au XVIIe *siècles.*

Digitized by Google

La valeur du double-ducat était de 12 liv., celle de l'écu de 4 liv. 5 s., celle du teston, de 20 et 22 s., celle du franc d'argent de 25 s. Aussi les *nelles* avaient cours et se passaient librement de quelques coins qu'elles fussent, sans distinction, à 2 s. 6 d. la pièce.

Le pays était devenu tranquille et les marchands avaient toute liberté d'acheter, de vendre et de voyager. Les denrées étaient à un fort haut prix.

1593. — La discorde divisa le parti de la ligue, les principaux seigneurs foréziens embrassèrent celui du roi. Chevrières s'empara de Rochetaillée, soumit Bourg-Argental, et bientôt tout le Forez fut remis sous l'autorité royale

1594. — Le connétable de Montmorency vint alors à Saint-Etienne, accompagné, dit Beneyton, d'une suite brillante ; il parvint à arrêter les ravages du duc de Nemours, qui était toujours puissant dans le Lyonnais.

1595. — La ville de Saint-Etienne était, à cette époque, la seule de la province où les réformés fussent tolérés, puisqu'on en cite un qui eut l'audace de renverser une croix de bois qui ornait le *Pré de la Foire*. Pris et conduit en prison, son père obtint sa grâce, en promettant d'élever, à ses frais, une superbe croix en pierre. Les chroniqueurs disent que le père et le fils travaillèrent à cette érection comme de simples manœuvres. Cette croix coûta plus de mille écus et passait pour la plus belle du royaume.

Un autre protestant avait poignardé le curé Coram qui avait « tant presché, tant tonné d'excommunications contr'eux, qu'il avait fait résoudre les habitants de cette ville à ne plus donner leurs maisons à louage à aucun protestant, et quelques uns même contraignirent les locataires de vider devant le terme. »

Dès le commencement du XVIIe siècle, deux écrivains de styles différents, chacun remarquable dans son genre, répandaient au loin le nom de Saint-Etienne. L'un (Marcellin Allard), dans sa *Gazette française*, s'entretenait d'une manière

Digitized by Google

piquante des mœurs, des coutumes des habitants de la fumeuse (fameuse) ville de Santetiève, puissant arsenal du boiteux mari de Vénus ; de la mer de *Féron* (Furan), fille ainée du Grand Océan, à l'extrémité de la plaine forézienne ; des campagnes Grangeloriennes et des âpres monts Rochetaliens ; de *Chavanelet* qui, d'un rapide cours et de ses flots bouillants-grondants, arrose le travers de l'un de nos faubourgs, traînant avec soi un sable d'or; de cette délicieuse ilette, jardin fécond, abondant et fertile verger, second paradis terrestre, qui est le plantureux *Pré de la Foire* ; des bouches infernales nommées la *Mina*, la *Viala*, la *Bouta-Clament*. L'autre (Papire-Masson), disait avec plus de simplicité : « *Furania*, qui a pris le nom du bienheureux saint Etienne est au pied du mont Sainte-Barbe... Non loin de là s'élèvent trois hautes montagnes d'où sortent continuellement des flammes ardentes : la première appelée la *Mine*, la seconde la *Viale*, la troisième la *Bute*. Dans leur sein se trouve un charbon de pierre que les habitants emploient en place de bois... et pour préparer de la bonne chaux.... Les habitants ont aussi des carrières d'une pierre couleur de cendre dont on se sert pour l'embellissement des édifices..... Une superbe croix de cette pierre fut élevée dans l'île qui porte le nom de *Pré du Marché et de la Foire*..... Cette ville est célèbre dans toute l'Europe par l'industrie de ses habitants qui ont des ateliers semblables aux forges de Vulcain, où se fabriquent toutes sortes d'objets de quincaillerie, les armes de chasse et de guerre..... Sept cents ouvriers au moins sont employés à cette fabrication..... *Chavanelet* est un petit ruisseau, mais dans son rapide cours il charrie de l'or..... Son eau a la propriété de blanchir le linge sans savon (1). »

(1) Que les temps sont changés! Nos ruisseaux ne roulent plus qu'un sable mêlé de mica quelquefois oxidé, ce qui peut lui donner quelque ressemblance avec de l'or. Le mélange des immondices de la ville en a rendu les eaux sales et bourbeuses, et c'est à force de savon qu'on parvient à blanchir le linge. Le foyer ardent de la *Viale*, près le Clapier est complètement éteint, celui de la *Ricamarie* (*calceria inflammata*, mine enflammée depuis au moins 400 ans

Digitized by Google

1605. — Mais avec Henri IV l'industrie avait pris son essor. Déjà depuis longtemps Lyon possédait sa fabrique d'étoffes de soie qui avait fui le sol florentin après les guerres des Guelfes et des Gibelins. Lyon avait également des métiers pour la passementerie et la rubanerie. Le piémontais Gayotti venait d'introduire à Saint-Chamond les moulins dits à la *Bolonaise*, propres à l'ouvraison des soies. A la voix de Sully, le sol méridional de la France se couvrit de mûriers. C'est de cette époque que date la plantation de cet arbre précieux à Pélussin, d'où il se transporta à Bourg-Argental qui produira un jour la plus belle soie du monde. La rubanerie ne tarda pas à se transporter à Saint-Chamond (1), Saint-Didier et Saint-Etienne. Il se forma bientôt dans cette dernière ville une compagnie de *tissotiers* et d'ouvriers en soie qui reçurent plus tard des statuts en vertu d'arrêts du conseil du roi.

Saint-Etienne prend dès lors une face nouvelle. Des quartiers nouveaux sont construits hors de l'enceinte primitive. D'élégantes maisons s'élèvent sur plusieurs points. La ville devient même assez considérable pour mériter un siége royal d'élection qui a pour objet le recouvrement des deniers royaux, ainsi qu'une sénéchaussée pour connaître de toutes causes civiles et criminelles ; elle devint après Lyon la ville la plus considérable de la généralité.

Les lois qui régissaient nos ancêtres étaient plus sévères

suivant d'anciens terriers), et la montagne brûlante du Quartier-Gaillard, ne vomissent plus de flammes depuis longtemps. Seulement on voit, comme le rapporte Alléon-Dulac, de la montagne de feu de Saint-Genis-de-Terre-Noire, après les pluies et les temps humides, s'élever une vapeur en forme de fumée et qui a une odeur de soufre.

(1) M. Ph. Hedde, dans une notice qu'il a publiée sur St-Chamond, dit qu'il existe dans cette ville un métier à la haute-lisse, construit à Izieux, qui porte la date de 1515, ce qui prouve combien ce genre d'industrie est ancien dans cette contrée. L'auteur du cours d'histoire de France, M. Alex. Mazas, rapporte l'établissement des premières manufactures de rubans à Saint-Etienne au règne de Louis XIII, en 1619 environ, sous le ministère de Ch. de Luynes.

Digitized by Google

que les nôtres. Un individu, pour avoir maltraité son père, fut condamné à être pendu (1).

Quelques années après, une émeute eut lieu, occasionnée par la cherté du pain ; soixante-seize individus furent arrêtés et conduits à Lyon. Huit furent condamnés à faire amende honorable, en chemise, la corde au cou, et menés au supplice dans un tombereau ; cinq d'entre eux furent pendus, et trois fouettés le long des rues, portant sur le dos un écrit où étaient ces mots : *Voleurs*, *séditieux*, *perturbateurs du repos public*. Tous les autres, bannis ou envoyés aux galères. Quarante contumaces furent condamnés, les uns à mort et les autres aux galères.

Une mendiante avait enlevé de l'Eglise de Saint-Etienne le saint ciboire rempli d'hosties avec l'ostensoir qu'elle avait caché au dessus du bois de Valbenoite, dans un lieu désert, couvert de ronces et de bruyères. (C'est à la place où avaient été déposés les vases sacrés que l'on fit élever une chapelle à laquelle on a donné les noms de Chapelle-du-Bois et de Sainte-Chapelle). Ayant été convaincue, cette malheureuse fut condamnée à être brulée vive, et ses cendres furent jetées au vent. Mais ce qui prouve combien la justice était rigide et qu'elle remplissait son devoir également envers tous, c'est que le seigneur de Saint-Priest lui-même, Gilbert de Chalus, et le comie d'Orcival, son frère, ayant soulevé contre eux l'indignation publique par leurs déprédations et leurs attentats journaliers, la cour des grands jours résidente en Auvergne, se transporta à Saint-Etienne pour informer contre eux, et à la suite de l'instruction ils furent condamnés à la peine capitale par arrêts du parlement de Paris, des 30 avril et 20 juin 1667.

1669. — La paroisse de Saint-Etienne, comprenant Valbe-

(1) Ce malheureux, nommé J. Clozet, ayant survécu au supplice de la corde, fut, trois jours après, pendu une seconde fois, malgré les instances de son père et de sa femme.

Digitized by Google

noîte, Outre-Furan, Montaud, la Ricamarie, Furet-la-Valette, Planfoy et la Métare, compte déjà 28,000 habitants, sur lesquels figurent plus de 300 couteliers, 50 canonniers, 600 armuriers (1), 40 marchands quincailliers, 30 fabricants de rubans, dont quelques-uns occupent près de 700 métiers à une seule pièce, disséminés jusqu'à 6 lieues dans les montagnes; 20 mouliniers, 4 teinturiers et 3 cylindreurs : un penonage de 1,200 hommes armés, espèce de garde nationale, à la tête de laquelle marche le corps consulaire (2).

Nous sommes arrivés à une époque toute de progrès. Un homme dont le nom sera toujours cher aux habitants de Saint-Etienne, M. Guy-Colombet, émule de saint Vincent de Paul, se signale par la création de nombreux établissements d'utilité publique. Des maisons de refuge, des hospices pour les vieillards et les orphelins, des écoles gratuites pour les enfants des deux sexes, sont successivement élevés ; il contribue également à l'érection de la nouvelle paroisse de Notre-Dame. La mort enleva ce digne curé au moment où il songeait à faire disparaître la mendicité, cette plaie hideuse que l'on n'a pu encore effacer de nos mœurs.

Le beau siècle de Louis XIV, imprima un grand développement aux diverses branches de l'industrie stéphanoise. Les armes de chasse et de luxe, ornées par la gravure, la ciselure, et quelquefois garnies de riches métaux ou de pierres précieuses furent exportées dans toutes les parties du globe. L'armurerie, dit un écrivain moderne (3), devint à cette époque la

(1) Ces divers états avaient des marques et même des écussons en guise d'armoiries. On en remarque encore quelques traces sur les portes de quelques vieilles maisons, principalement de la rue de Lyon.

(2) Chapelon dans son poème sur l'*entrat solennela de Monsieur et de Madama de Saint-Priest*, donne une idée de ce qu'était cette milice. Elle comptait sept compagnies ayant chacune capitaine, lieutenant, enseigne, sergent et caporaux; elle était commandée par un major et précédée de tambours, fifres et hautbois.

(3) M. Descreux, qui a fait imprimer quelques poésies patoises de son aïeul, G. Boiron, le maître Adam stéphanois.

Digitized by Google

branche la plus importante de notre industrie, elle répandit l'aisance dans la contrée, excita l'émulation et fit naître une foule d'artistes dont les talents réhaussèrent l'éclat de nos manufactures. C'est de cette école que sortirent un jour les Dupré, les Dumarest, les Jalley et les Galle.

La rubanerie prit également une grande extension. Néanmoins, cette branche d'industrie ne devait pas être fort lucrative, puisque d'Herbigny rapporte qu'en 1698 le plus habile ouvrier gagnait à peine 5 sous par jour.

La France se trouvait alors dans les plus grands embarras. Des hordes étrangères avaient franchi les frontières. Nos armées avaient été anéanties. La misère publique à l'intérieur était à son comble. Tous les hommes capables de porter les armes se levèrent de toutes parts avec enthousiasme et vinrent renforcer l'armée du maréchal de Villars, dernier espoir de la France. « Les ouvriers de la manufacture d'armes de Saint-Etienne s'échappèrent des ateliers, dit l'auteur du cours d'histoire de France, M. Alexandre Mazas, rien ne put les retenir; ils s'équipèrent avec des armures fabriquées de leurs mains, et se firent remarquer à l'attaque des retranchements de Denain. »

1703. — On commence dès lors à enlever les entraves qui existent pour l'extraction de la houille. Des lettres patentes sont obtenues pour rendre la Loire navigable de Saint-Rambert à Roanne, des travaux sont exécutés au saut de Pinoy pour le balisage de ce fleuve. Ils peuvent coûter plus de 600,000 liv. Néanmoins, la crainte d'épuiser le combustible fait solliciter des arrêts qui défendent l'exportation du charbon de Firminy, de Roche-la-Molière, du Chambon et autres minières qui pourraient se trouver dans la distance de deux lieux communes aux environs de Saint-Étienne. Ce périmètre fut réduit plus tard à 2,000 toises, et ensuite complètement supprimé de nos jours par les ordonnances de concession.

L'état prospère du commerce de Saint-Etienne est arrêté par les rigueurs de l'hiver et la disette de 1709. Le fidèle

Digitized by Google

chroniqueur Beneyton a transmis tous les détails de cette époque déplorable. Les aliments gelèrent auprès du feu, le vin fut chargé de glaçons, le cours du Furan fut arrêté et tous les travaux furent suspendus. Le prix du grain s'éleva jusqu'à 11 liv. le bichet, et les ouvriers sans pain et sans ouvrage se répandirent dans les campagnes où un grand nombre succombèrent à la plus affreuse misère. L'huile devint fort rare, ce qui fit que l'on se servait du pin résineux pour éclairer pendant la nuit l'intérieur des ménages, au lieu de savon pour blanchir le linge, on employait de l'argile blanche(1).

Les villes manufacturières, plus que toutes les autres, sont exposées aux vicissitudes journalières du commerce et de la politique. On a remarqué que la population augmente ou diminue suivant l'état plus ou moins prospère de la contrée. La ville de Saint-Etienne a éprouvé ces diverses phases à plusieurs époques, et, par conséquent, sa population a dû

(1) Les hivers les plus mémorables de la contrée dans le XVIIIe siècle ont été 1709, 1740, 1742, 1767 et 1768. Dans le plus grand froid du terrible hiver de 1709, le thermomètre, à l'esprit de vin, absolument à couvert des rayons du soleil, descendit à Saint-Etienne à 14° au dessous de glace, en 1740 à 10°, en 1741 à 13°, en 1742 à 9° Réaumur.

Dans les étés les plus chauds, on cite 1738 où le thermomètre à l'ombre et au nord s'éleva ici jusqu'à 33°, en 1740 à 28°, en 1741 à 31°, en 1742 à 32° Réaumur.

Que dirait M. Arago, après de pareilles observations, s'il savait qu'à Saint-Etienne nous avons vu, dans les années les plus rigoureuses du XIXe siècle, le thermomètre à l'esprit de vin et même au mercure, descendre à 15, 16, 17 et même à 18 degrés Réaumur, et que, dans les années les plus chaudes, nous y avons vu rarement le thermomètre monter, à l'ombre et au nord à 30 degrés de chaleur, surtout s'il était bien prouvé que jadis cette contrée était environnée de forêts, qu'il y avait des vignes et que le raisin y mûrissait; tandis que maintenant la montagne est en partie déboisée, qu'il n'y a plus de vignes, et tout le monde sait que le raisin aurait peine à y mûrir. L'illustre savant aurait alors beau jeu de nous annoncer le refroidissement successif du pays. Voyez, à ce sujet, sa notice dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, pour 1834.

Digitized by Google

décroître dans les années 1585, 1629, 1640, 1698 et suivantes. De 1700 à 1709, les naissances s'élevaient, année commune, dans le territoire qui comprend les communes de Saint-Etienne, Valbenoîte, Montaud et Outre-Furens, à 837, qui, multiplié par 25, supposent une population de 20,925 habitants (1). Les malheurs de 1709 et des années suivantes, diminuèrent tellement la population, qu'il fallut près d'un demi-siècle pour qu'elle atteignit le même résultat. Le luxe qui règne pendant le temps de la régence, contribue un instant au bien-être des fabriques de Saint-Etienne, mais bientôt la chute du système Law, causa une grande perturbation dans les fortunes commerciales et particulières. La société de Notre-Dame, dit l'abbé Chauve perdit, elle seule plus de 30,000 liv. Les hommes sont toujours les mêmes. Ils ont beau être trompés, ils retombent sans cesse dans les mêmes erreurs. Nous verrons plus tard un papier forcé être remis en jeu et l'agiotage des actions se reproduire sur une échelle aussi vaste. Les fautes des pères sont perdues pour les enfants.

1754. — L'érection d'une nouvelle cure avait été décidée. Le cours de la mère-rivière forme les limites naturelles des deux paroisses. On achève ce qu'avait commencé 84 ans auparavant M. Guy-Colombet. M. George Bertrand, premier curé de Notre Dame, entre en exercice. C'est vers cette époque qu'eut lieu la mort de M. Antoine Thiollière-Bécan, syndic

(1) Bien que 21 ou 22 paraisse être le multiplicateur qui désigne la population d'après le mouvement indiqué dans le Bulletin de la Société industrielle, on a remarqué que le chiffre des naissances pourrait avoir besoin d'un correctif, soit à cause de celles portées deux fois, soit à cause des naissances déclarées par des personnes habitant hors de la localité : le multiplicateur 25 est le chiffre que Messance et les hommes qui se sont occupés de la question de la population de l'arrondissement de Saint-Etienne ont reconnu le plus exact, quoique la table de Duvillard adopte celui de 28 3/4, comme désignant la vie moyenne en France avant la Révolution, et que M. Mathieu, du Bureau des Longitudes, le porte à 32 4/10.

Digitized by Google

de la société de cette paroisse, homme de beaucoup d'esprit et historien de Saint-Etienne. Cette ville présentait alors une physionomie singulière ; elle avait à elle des coutumes, un langage particulier. C'était encore la vieille ville des *Gagas*. Divers jeux publics étaient établis pour l'amusement des habitants. Chacun d'eux avait sa police et ses règlements. L'hôtel des chevaliers de la cible se faisait remarquer de la place Chavanelle. Cette compagnie, composée des premiers citoyens de la ville, se rassemblait pour disputer des prix et donner de temps en temps des fêtes aux dames. Il n'y avait, à proprement parler, qu'un seul café, le café Verrier, sur la grande place. C'était le lieu où se rendaient journellement les marchands, les notables de la cité, et où l'on discourait sur les bruits de ville et les affaires publiques. L'idiôme généralement en usage était le patois stéphanois, qui ne manquerait ni de force ni d'expression, s'il avait plus d'harmonie. Les ouvriers se rendaient dans quelques cabarets disséminés dans les différents quartiers. La politique n'occupait guère les esprits ; la philosophie du XVIIIe siècle ne s'était pas encore introduite dans la localité. Une pièce de vers de l'abbé Thiollière suffisait pour occuper la population pendant plusieurs jours.

Voici la description de Saint-Etienne vu au milieu du XVIIIe siècle. C'est un Stéphanois, c'est Alléon-Dulac; il faut se défier de son exagération.

« Les rues sont assez larges; mais les sinuosités de quelques-unes ne permettent pas d'en suivre d'un coup d'œil toute la longueur. On n'en connaît qu'une seule qui soit parfaitement droite et alignée (la rue du Chambon) ; ce n'est pas ici qu'il faut venir pour étudier les vrais principes d'architecture. L'empreinte du ciseau d'un Michel-Ange ne paraît nulle part... il semble aussi que toutes les maisons ont été bâties sur le même modèle. En voir une, en parcourir l'intérieur, c'est avoir vu, pour ainsi dire, toute la ville. Un seul escalier conduit de la rue au 1er étage; les marches en bois sont si éle-

Digitized by Google

vées et si roides qu'on ne monte pas aisément, ni qu'on ne descend pas sans crainte. Peut-être, ajoute le critique, que l'usage des échelles serait moins dangereux.

La plupart des maisons n'ont que deux étages assez bas. On prétend que c'est pour les mettre à l'abri des vents quelquefois très impétueux (1).

(1) Il est peu de villes où la température soit aussi variable qu'à Saint-Etienne. On peut s'en faire une idée par quelques observations que nous ont conservé les chroniqueurs, sur les variations de l'atmosphère à Saint-Etienne, observations qui ne sont pas sans intérêt pour la question thermométrique de cette ville.

1587. — Terrible inondation.

7 juin 1597. — Trois pieds de neige.

25 juillet 1616. — La ville fut menacée d'une submersion totale par l'eau, et le sable qui descendaient de Polignais. Tous les moulins sur le Furan jusqu'à la Fouillouse furent emportés.

21 juillet, 6 août 1618. — Inondation désastreuse de Furan et Chavanelet.

8 janvier 1625. — Tremblement de terre. Il n'y eut point d'hiver cette année. Les arbres et les plantes fleurissent en janvier; les blés eurent des épis en février et furent moissonnés au commencement d'avril.

25 novembre 1628. — Inondation qui enleva tous les ponts.

15 août 1633. — Ouragan violent qui ravagea toute la contrée.

6 août 1692. — Grande pluie qui dura trois jours. Inondation de Furan et Chavanelet. L'eau nivelait la troisième marche de la Croix du Pré de la Foire, ce qui suppose au moins trois pieds d'eau sur toute l'étendue de cette place. Le même jour le Janon emporta 40 maisons à Saint-Chamond.

23 juin 1618. — Orage furieux à Saint-Etienne. Il y tomba plus de deux pieds de grêle.

1733. — Débordement du Furan. Une partie de la ville faillit périr.

16 mai 1743. — Autre débordement.

7 juin 1749. — Les blés renversés par la neige.

Mai 1757. — Vent effroyable qui abattit plus de 3,000 sapins dans les paroisses de Noirétable, Saint-Genest-Malifaux et Saint-Romain-les-Atheux. Débordement du Furan.

Octobre 1839. — Inondation.

Digitized by Google

Il est rare de carreler les appartements ; les parquets, presque toujours simples, sont en bois de sapin.

La propreté est extrême dans l'intérieur des maisons. Elle n'est comparable qu'à celle des Hollandais. La fumée constamment répandue dans l'atmosphère, pénètre partout et nécessite cette précaution.

La fausse équerre est la proportion géométrique la plus constamment suivie dans cette ville. Saint-Etienne est unique dans ce genre, toutes les rues y sont, à l'exception d'une seule, à fausse équerre ; les maisons, soit en dedans, soit en dehors, se ressentent de ce mauvais goût.

Les étrangers sont étonnés avec raison de n'y voir aucun de ces monuments qui annoncent et distinguent une ville opulente. A l'exception de l'église principale qui est de forme gothique, en belles proportions, et n'est pas dénuée de majesté ; à part quelques maisons modernes, dont la construction est due à des artistes étrangers, on n'y voit ni règle, ni ordre, ni proportion. La surprise redouble quand on fait attention que Saint-Etienne n'est qu'à une petite distance de Lyon, où l'on peut admirer tant de beaux édifices (1).

Comme cette ville est moins favorisée que bien d'autres qui, sous le rapport de l'industrie, des richesses et de la population, ne peuvent soutenir la comparaison avec elle, elle n'a aucune promenade publique ; ses avenues sont impraticables pendant le tiers de l'année ; son grand chemin qui conduit à Lyon, commencé depuis quelques années, n'est pas encore achevé.

Les sciences et les lettres ne sont ni cultivées ; ni considérées à Saint-Etienne, l'intérêt y a toujours fait préférer Barême à Horace. Il y a paru un ouvrage manuscrit qui est moins l'histoire civile et ecclésiastique qu'une pesante et ennuyeuse chronologie des curés et sociétaires de la principale église. Indépendamment du peu d'intérêt que présente un pareil su-

(1) Ne dirait-on pas qu'Alléon-Dulac écrit pour notre temps ?

Digitized by Google

jet et du style avec lequel cette histoire est écrite, elle est remplie d'anecdoctes si communes et de circonstances si triviales, qu'elle ne franchira pas un horizon plus élevé que celui de Saint-Etienne (1).

« Le seul ouvrage d'un Stéphanois qui ait reçu les honneurs de l'impression parut en 1779, par la voie d'une souscription très-bornée : ce sont les œuvres poétiques en jargon territorial(2) d'un sociétaire nommé Chapelon, dont il semble que la république des lettres aurait bien pu se passer. La vie de l'auteur qui est à la tête de cette collection poétique, élaguée de plusieurs détails minutieux, de quelques sarcasmes, de quelques traits satiriques et de quelques épigrammes un peu libres, nous apprend uniquement que ce favori des muses était fils d'un artisan, qu'il fit le voyage de Rome à pied, qu'il composa des noëls et qu'il mourut en bon chrétien (3). Voilà où

(1) C'est sans doute le manuscrit de Beneyton que l'écrivain a voulu désigner; la critique pourrait également s'appliquer à tous les chroniqueurs stéphanois.

(2) Vainement un écrivain ingénieux, M. Aimé Guillon de Montléon, recherche une affinité entre ce langage et le dialecte milanais. Quelques rapports de mots, des terminaisons semblables, peuvent bien faire présumer que tous les idiômes des contrées du midi oriental de la France ont une même origine, qui est le latin, mais néanmoins le patois de nos contrées ne donnera jamais une idée de la douceur et de la poésie de la langue italienne. Libre à chacun de faire des systèmes, d'émettre des opinions plus ou moins hasardées, telles que celles-ci ; *la vialla de Santetiève* avait fait partie du territoire qu'occupait la peuplade gauloise, à laquelle échut l'Insubrie, lors de l'expédition de Bellovèse, 837 ans avant Jésus-Christ (*Archives du Rhône*, n° 46 et 47); c'est toujours le contact des hommes étrangers qui modifie la langue d'un pays. Le seul passage, en 1361, des Tard-Venus, troupe d'aventuriers, composée d'Anglais, d'Espagnols, d'Allemands et d'Italiens, peut expliquer l'origine de beaucoup de mots étrangers à notre localité, tels que ceux-ci : *haustau*, maison ; *brama*, crier ; *bacon*, lard, etc.

(3) Le jugement d'Alléon-Dulac ne sera pas sanctionné par tout le monde. Chapelon a laissé des morceaux, tels que la *Description de la Misère à Saint-Etienne*, l'*Entrée solennelle du marquis de Saint-Priest*, qui seront longtemps des monuments précieux pour l'histoire du pays.

Digitized by Google

commence et finit l'histoire littéraire de Saint-Etienne. Pour achever le tableau, Alléon-Dulac ajoute qu'il n'y a jamais eu d'imprimerie. »

Boileau a dit :

> Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer.

C'est à peu près le nombre de ceux qui ont contracté dans cette ville la douce habitude de cultiver les sciences et les lettres.

« Les beaux arts, dont l'invention a fait tant d'honneur à l'esprit humain et dont la culture met une si grande différence entre les nations civilisées et les peuples sauvages, n'éprouvent pas une destinée plus heureuse à Saint-Etienne. Quelle serait leur existence dans une ville où les talents ne sont ni encouragés ! aussi leur histoire n'exigera pas de grands détails. »

Après un tel tableau on ose à peine se demander si c'est un Stéphanois qui a écrit ces lignes ; car que penser d'un homme qui dit de Saint-Etienne : « Ce pays ne produit que du charbon et des hommes ! »

Il vaut mieux penser que l'écrivain avait eu à se plaindre de sa patrie, et que, nouveau Coriolan, il n'a oublié aucun trait pour la blesser.

Il y avait cependant alors un clergé à Saint-Etienne composé de plus de 30 prêtres, une agglomération de plus de 184 personnes des deux sexes consacrées à Dieu dans les diverses communautés, ce qui devait répandre quelques lumières parmi le peuple. En effet, une de ces communautés (les Minimes) se livrait particulièrement à l'enseignement et à l'instruction. Mais Alléon remarque encore que les parents s'étant trouvés dans l'impossibilité d'acquitter les rétributions des professeurs, l'institution n'eut pas d'autres suites. Il ajoute qu'il fut heureux que le projet eut totalement échoué ; car dans une ville de commerce de la nature de celui qui se fait à Saint-

Digitized by Google

Etienne, on a plus besoin de bras vigoureux que de littérateurs et de savants.

Il y avait, en outre, une bibliothèque attachée au couvent des Capucins qui était aussi complète que celle formée de nos jours; un cabinet littéraire où chaque citoyen pouvait prendre des livres moyennant un abonnement; un bureau d'agriculture créé pour l'encouragement du plus beau et du premier de tous les arts, mais dont l'existence n'est plus signalée que pour mémoire dans un des almanachs de Lyon à la fin du XVIIIe siècle.

Une salle de spectacle s'ouvrit vers cette époque au milieu de la place Chavanelle. C'était une grande loge en planches où l'on avait eu l'audace de représenter les chefs-d'œuvre de nos auteurs dramatiques. Le spectacle n'en fut pas plus fréquenté. Des comédiens essayaient-ils de donner quelques représentations, la modicité des recettes les forçait bientôt à aller chercher un dîner plus favorable au talent. N'est-ce pas l'histoire de toutes les époques à Saint-Etienne? On avait aussi commencé à jouer la comédie bourgeoise, mais ce goût ne se soutint pas. Une société musicale, de chanteurs et d'instrumentistes des deux sexes était établie dans une maison de la place du Pré-de-la-Foire. Chaque membre payait 12 liv. par an. Dans les cérémonies religieuses, un orgue bien dirigé accompagnait les voix et les instruments. C'était, à ce qu'il paraît, la musique qui, de tous les beaux arts, était le plus cultivé.

D'autre part, une messagerie entreprit le service par voiture de la poste et des voyageurs, pour Lyon et le Puy, pour Montbrison et Roanne; elles partaient deux ou trois fois par semaine.

Six lanternes publiques furent longtemps tout l'éclairage de la ville et des faubourgs.

A cette époque, la ville comprenait huit places, trente-cinq rues, trois quais et onze cents maisons environ. On y comptait deux églises paroissiales et neuf autres églises, savoir :

Digitized by Google

celles de l'hôpital, de la Charité, des Minimes, des Capucins, de Saint-Ennemond, de Sainte-Catherine, de Sainte-Marie, de Sainte-Ursule et des pénitens, sans compter trois autres chapelles qu'y attirait la dévotion des fidèles. Il y avait deux écoles pour l'instruction des garçons indigens, et quatre pour celle des filles.

Les recettes de la ville ne s'élevaient, en 1752, qu'à 1,345 liv., et ses dépenses, à peu près à la même époque, n'étaient que de 1,371 livres ; mais les impôts établis dans l'étendue des deux paroisses s'élevèrent bientôt à 129,100 liv.

La communauté était administrée, en 1774, par des échevins et des syndics représentant les différentes corporations de la ville à la tête desquels figuraient le maire et le lieutenant du maire. Ces corporations étaient au nombre de dix-neuf.

1779. — Un projet grandiose d'unir l'Océan à la Méditerranée, par un canal intermédiaire entre Givors et Andrézieux, est conçu et commencé par François Zacharie, mais il ne sera achevé que par nos neveux (1).

(1) L'établissement d'un canal passant par Saint-Etienne, l'approvisionnement d'eaux de cette ville sont des questions du plus haut intérêt. L'insuffisance des eaux pour les besoins de la localité est chaque jour de plus en plus évidente. Déjà, en 1694, en 1795, en 1806, des travaux furent faits mais sans succès, pour augmenter le volume du Furan par un biez (rio do rey), pratiqué sur la lisière du grand bois, commune de Saint-Genest-Malifaux, où l'on aurait introduit une partie des sources de Semène. Des projets d'aménagement du Furan, au lieu des Billetières ; du Furet, à la Gorge-du-Loup. Plusieurs moyens de canalisation ont été proposés par des hommes habiles et jaloux de contribuer au bien-être du pays : celui de M. Barault, qui consiste à faire dévier une partie de la Loire à un point assez élevé (soit au-dessus du pont de Lignon), pour que l'eau arrive en pente douce jusqu'à Saint-Etienne ; celui de M. Alphonse Peyret qui fait à la Loire un barrage de 34 mètres de hauteur, sur 158 de longueur et 16 d'épaisseur à sa base, au lieu dit de La Roche Morpiaure, et élève l'eau par des machines hydrauliques pour l'alimentation du canal ainsi que l'approvisionnement

Digitized by Google

Le territoire houillier est fouillé dans une grande partie de son étendue. Rive-de-Gier, alors un bourg de 3,000 habitants, va prendre, dès cette époque, un grand accroissement : des fours à verreries, en verre noir, en bouteillerie, en gobletterie, et en verre à vitres; de nombreux ateliers de forges, de fonderies, de noir d'ivoire, vont contribuer à sa prospérité.

D'autre part, la serrurerie fait de grands progrès à Saint-Bonnet-le-Château, où s'élève également une nouvelle industrie qu'elle reçoit du Velay, celle des dentelles communes qui feront place à de plus beaux produits, et pourront devenir un jour une branche lucrative pour le pays.

La guerre maritime qui a régné entre la France et l'Angleterre, depuis l'avènement de Louis XVI, et surtout à l'occasion de l'indépendance américaine, a donné beaucoup de développement à la fabrique d'armes et à la quincaillerie ; la manufacture d'armes pour le service militaire était alors organisée : longtemps elle avait été languissante et sujette à beaucoup d'abus. Jusqu'en 1764, les armes de guerre avaient été fabriquées par les principaux canonniers de la ville qui traitaient directement avec le gouvernement pour en fournir des quantités proportionnelles à leurs moyens pécuniaires. Depuis cette époque, il fut formé une société unique, à laquelle le roi accorda le privilége exclusif de fournir toutes les armes commandées, soit pour son service, soit pour les puissances étrangères (2). Pendant que quelques contrées souffrent, d'autres sont plus heureuses ; c'est ainsi que Saint-Etienne a quelquefois prospéré, pendant que d'autres villes étaient dans

de Lyon et de Saint-Etienne, enfin le dernier projet élaboré par M. Bergeron qui consiste en canaux souterrains, ce qui permettrait en même temps l'assechement des mines. Il faut donc espérer que nous verrons un jour Saint-Etienne avoir des eaux suffisantes, non seulement pour les besoins de ses habitants, mais encore pour l'activité de ses usines et de ses fabriques.

(1) *Statistique industrielle de l'arrondissement de Saint-Etienne* par M. Alphonse Peyret.

Digitized by Google

la détresse. Chapelon en dit un mot dans sa description de la misère de Saint-Etienne :

« *Dzin lou coumoncimont de la darréri guerra,*
« *Le geon se réjouïant couma de Dio sù terra.* »

Les fabriques de rubans de Saint-Etienne et Saint-Chamond avaient pris un grand développement. La maison Dugas, dont le nom fait époque dans l'histoire de cette industrie, avait doté le pays d'un procédé enlevé à nos voisins. L'introduction des métiers à la Zuricoise permit de lutter avec avantage contre les Suisses qui menaçaient d'avoir la préférence sur tous les marchés de l'Europe. Le gouvernement, pénétré de l'importance de ces nouveaux métiers qui permettaient à un seul ouvrier de fabriquer 20 et 30 pièces de rubans à la fois, accorda, en 1770, une prime de 70 fr., annuellement pendant huit ans, par chaque métier introduit. On employait, à cette époque, de 250 à 300 mille liv. de soie ou fleuret, production de France, qui valaient 10 à 12 millions de liv. par an, et la vente des marchandises qui en provenaient s'élevait au capital de 15 à 17 millions de livres ce qui laissait dans le pays, soit en main-d'œuvre, soit en bénéfice, une somme d'environ cinq millions de livres annuellement.

L'auteur du *Voyage de Sainte-Colombe à Saint-Etienne* rapporte qu'en 1787, les ouvriers employés aux rubans de cette ville, Saint-Chamond et quarante communes à l'entour, étaient au nombre de 28 à 30,000, mais que ce nombre augmenta encore, peu de temps après, jusqu'à 40 mille, ce qui supposerait environ 20 mille métiers à la haute-lisse, basse-lisse et à la barre. Ces chiffres ont paru exagérés à M. Alphonse Peyret, qui n'a évalué le nombre des personnes employées à cette industrie qu'à 26,500, et celui des métiers à 15,250 ; cependant Messance (1) avait porté à environ 70,000 le nombre des

(1) La Biographie lyonnaise, publiée par le cercle littéraire de Lyon, attribue, sans doute à tort, à l'abbé Audra ou à M. de la Michodière *les Recherches sur la population des généralités d'Auvergne et de Lyon*, ouvrage qui est réelle-

Digitized by Google

personnes occupées au fer et à la soie, dans un rayon de sept lieues autour de Saint-Etienne. Il n'y aurait donc rien d'étonnant que la rubanerie, surtout après le traité de commerce qui venait d'avoir lieu entre la France et l'Angleterre, et qui favorisait exclusivement ce genre d'industrie, eut occupé plus de la moitié de la population ouvrière de cette contrée. Cette branche était alors la plus lucrative, puisqu'un ouvrier ordinaire gagnait jusqu'à 15 sous, et une femme aidée de son enfant, 12 et 16 sous sur un métier à la Zurichoise.

M. Cochard ajoute que J.-C. Flachat avait rapporté de ses voyages des procédés infiniment utiles pour arçonner et filer le coton à la manière des Levantins, et pour teindre les cotons, soies, poils de chèvre, en rouge, façon d'Andrinople; qu'il établit à Saint-Chamond des ateliers, dans lesquels des ouvriers grecs qu'il avait amenés, mettaient en pratique les leçons qu'ils avaient reçues chez eux. On vit sortir de cette manufacture, autorisée par un arrêt du Conseil du 31 septembre 1756, des étoffes imitant celles du Levant; des velours ciselés dans le genre de ceux de Venise. La révolution de 1789, qui apporta tant de changements dans nos rapports, nos institutions et nos établissements, arrêta les progrès de l'industrie naissante. Les tempêtes politiques, les crises révolutionnaires étouffèrent également les germes florissants d'autres branches industrielles, et comprimèrent pendant quelque temps l'essor de nos fabriques et de nos manufactures. Heureusement l'industrie de nos contrées est vivace; aussi active dans les moments de prospérité que persévérante dans les temps de calamités, elle a de nombreuses ressources. Il y a eu des époques néfastes où l'on a pu la croire perdue; mais, comme le phénix, elle renaît de ses cendres; comme lui, elle peut prendre ce mot pour devise : *resurgam*. C'est ce que nous examinerons dans la seconde partie de cette notice.

Isidore Hedde,
Membre de la Société industrielle de Saint-Etienne.

ment de M. de Messance, receveur des finances à Saint-Etienne jusqu'à la révolution.

Digitized by Google

VI.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DES LYONNAIS.

A l'époque de Néron et de ses premiers successeurs.

Dans une feuille quotidienne qui se fait distinguer par le talent remarquable avec lequel elle est rédigée (1), je lisais, il y a quelques jours, ces lignes : « Robespierre fut appelé l'incorruptible, le sauveur, et son prénom Maximilien fut donné à une foule de nouveau-nés. On ne saurait croire de quelles basses adulations il a été l'objet ; ses papiers en ont révélé d'incroyables, qui tenaient du délire. A la mort de Néron, la populace de Rome donna des signes du plus violent désespoir ; les Grecs regrettèrent l'empereur qui était venu se mêler à leurs jeux, et Tacite nous a conservé que les habitants de Lyon voulaient marcher sur Rome pour venger la mort de ce monstre. Quand Rome perdit Marc-Aurèle, les gens de bien prirent le deuil, mais le peuple lui donna moins de regrets qu'à Néron. La tyrannie serait-elle donc un besoin de l'humanité ? »

Il y aurait bien à dire sur cette comparaison de Néron avec Robespierre. Le premier, sans doute, était un monstre de férocité, se

(1) *Le Capitole*, feuilleton du 4 février 1840.

Digitized by Google

faisant un jeu de la mort des hommes et des supplices qu'il leur infligeait. Mais, ainsi qu'il arrive sous la plupart des tyrans, les cruautés qu'il exerça n'eurent guère pour objet, hors de Rome surtout, les masses de la population ; et, par cette raison, tout odieux qu'il fut par ses crimes, on ne saurait le mettre en parallèle avec cet autre monstre, froid calculateur, qui décimait une nation entière pour arriver au but de son ambition. Si Néron put laisser quelques regrets, il n'en fut pas de même de Robespierre : sa mort ne fut déplorée que par quelques Jacobins ses complices, qu'il aurait peut-être envoyés à la guillotine, s'il eût vécu un jour de plus, mais qui, en perdant leur chef, avaient à redouter une réaction vengeresse. Au reste, ce n'est pas sur ce point que j'ai l'intention d'arrêter mes lecteurs. Je veux seulement rétablir les faits, inexactement rappelés dans ce passage en ce qui concerne Néron, et plus particulièrement ceux qui intéressent l'histoire de notre antique cité.

Il est bien vrai que Néron fut regretté par quelques personnes. A Rome, il y en eut qui honorèrent longtemps son tombeau et ses images : *Non defuerunt*, dit Suétone, *qui per longum tempus vernis æstivisque floribus tumulum ejus ornarent : ac modo imagines prætextatas in Rostris proferrent, modo edicta, quasi viventis, et brevi magno inimicorum malo reversuri* (1). Le même biographe rapporte ensuite que Vologèse, roi des Parthes, demanda instamment au sénat qu'il décernât des honneurs à la mémoire du tyran : *Quin etiam Vologesus, Parthorum rex, missis ad senatum legatis de instauranda societate, hoc etiam magnopere oravit, ut Neronis memoria coleretur* (2). Enfin, il ajoute que, plus tard, lorsqu'un imposteur voulut se faire passer pour Néron, il trouva chez ces peuples un appui favorable et puissant : *Denique cum post viginti annos, adolescente me, extitisset conditionis incertæ qui se Neronem esse jactaret, tam favorabile nomen ejus apud Parthos fuit, ut vehementer adjutus, et vix redditus sit* (3).

Mais cette sympathie de quelques Romains, et d'un peuple long-

(1) *Ner.*, LVII.

(2) *Loc. laud.*; cf. Aurel., Vict. *Epit.* V.

(3) *Loc. laud.* — On crut longtemps que Néron n'était pas mort : nous ve-

Digitized by Google

temps ennemi de l'Empire ne fut point partagée par la majorité des citoyens ; Suétone n'en parle que d'une manière exceptionnelle : *et tamen non defuerunt*, etc. Il venait de rapporter, en effet, que la mort du tyran causa à Rome une joie universelle, et qu'on vit le peuple parcourir la ville couvert du *pileus*, en signe d'affranchissement : *Tantumque gaudium publice præbuit ut plebs pileata tota urbe discurreret* (1). Aurelius Victor le dit également, non seulement de la capitale, mais des provinces mêmes : *Cæterum adeo cunctæ provinciæ, omnisque Roma interitu ejus exsultavit, ut plebs induta pileis manumissionum, tanquam sævo exempta domino triumpharet* (2).

nons de le voir dans Suétone, et nous le voyons aussi dans Tacite (*Hist.*, II, 2). A divers intervalles parurent plusieurs faux Nérons, comme nous l'apprennent quelques historiens, outre le biographe des Césars : Tacite, (*Hist.* II, 8), Dion Cassius, ou plutôt son abréviateur Xiphilin (*Hist. rom.* LXIV, 731), Zonaras (*Annal.* XI, 15 et 18, ed. reg. tom. I, pp. 573 et 578). Plus tard, c'était une opinion assez répandue parmi les chrétiens que Néron devait reparaître un jour dans la personne de l'Antechrist; on la trouve mentionnée par Lactance (*De mort. persecut.*, II), saint Augustin (XV *De civit. Dei.* XIX, 3), Sulpice Sévère (*Dialog.* II, 16; *Sacr. Hist.* II, 40).

(1) *Loc. laud.*

(2) *Epit.* V. — On mettait le *pileus* sur la tête d'un esclave, lorsqu'on l'affranchissait; des nombreux écrivains qui nous l'apprennent, je ne citerai que ce vers de Plaute (*Amphitr.* I, 1, v. 306) :

Ut ego hodie raso capite calvus capiam pileum.

Il devint ainsi le symbole de l'affranchissement, et l'on disait figurément en ce sens *ad pileum vocare* (Sueton., *Tiber.* IV;—Senec., *Epist.* XLVII, etc.). Sur les médailles la liberté personnifiée porte ordinairement à la main cette coiffure, comme son attribut principal; elle figure également, entre deux poignards, sur les médailles de Brutus qui rappellent l'assassinat de César par la légende EID. MAR. On peut consulter l'ouvrage de Th. Raynaud, sous le pseudonyme de Solerius : *De pileo cæterisque capitis tegminibus;* et la dissertation plus rare de Venuti : *De dea Libertate, ejusque cultu apud Romanos.* Romæ, 1762, in-4°. Le *pileus* serait donc le seul bonnet emblême de la liberté, au lieu que le bonnet phrygien, qui fut si niaisement adopté par l'ignorance de nos républicains, n'était que la coiffure d'un peuple efféminé, celle des eunuques et des esclaves.

Digitized by Google

On pourrait ajouter que le nom de Néron fut effacé sur beaucoup d'inscriptions après sa mort. Je ne trouve point ce fait signalé par les historiens ; mais nous en avons la preuve sur plusieurs monuments lapidaires, où cette mutilation paraît avoir été faite à dessein, et à une époque fort ancienne (1). Nous savons aussi que lorsque Vitellius voulut honorer la mémoire de Néron par des cérémonies funèbres, cette action causa de la joie à un petit nombre de personnes, mais excita en général l'indignation publique (2).

On voit qu'il y a loin de là à ces « signes du plus violent désespoir », dont parle un peu légèrement le feuilletonniste. Il ne me paraît pas plus exact dans ce qu'il dit des regrets que la mort de Néron causa aux Grecs; c'est-à-dire, peut-être aux Achéens chez lesquels il était allé prendre part aux jeux publics, ou étaler ses prétentions poétiques et musicales (3) ; ou bien aux Rhodiens, aux habitants d'Ilion, ou à ceux d'Apamée, envers lesquels, jeune encore, il s'était montré généreux (4).

Je ne vois rien de pareil chez les écrivains anciens ; Tacite nous apprend, au contraire, que l'Achaïe et l'Asie furent frappées de terreur à la fausse nouvelle que Néron vivait encore : *Sub idem tempus Achaia atque Asia falso exterritæ, velut Nero adventaret : vario super exitu ejus rumore, eoque pluribus vivere eum fingentibus, credentibusque* (5).

Mais je ne dois pas oublier que j'ai surtout à m'occuper ici des Lyonnais, auxquels l'auteur du feuilleton attribue le dessein de « marcher sur Rome pour venger la mort de ce monstre. » Une telle entreprise eût été bien téméraire, on pourrait même sans exagération la qualifier d'insensée ; car qu'aurait pu faire une seule ville de province, riche, marchande, lettrée, mais non guerrière ? D'ailleurs, on sait que les habitants des Gaules eurent alors assez à faire

(1) Hagenbuch, *Criticæ quæd. observat*, 13, ap. Orelli, *Inscript. lat. select.* tom. II, p. 366.

(2) Tacit., *Hist.* II. 95.—Dion., *Hist. rom.* LXV, 736.

(3) Sueton., *Ner.* XIX, XXII, XXIII, XXIV.

(4) Tacit., *Annal.* XII, 58.

(5) *Hist.* II, 8.

Digitized by Google

chez eux. Aussi, malgré toutes mes recherches, n'ai-je rien pu trouver d'un tel projet, ni chez Tacite que cite le journaliste, ni chez les autres écrivains de Rome. Il est vrai seulement que l'histoire, comme on le verra bientôt, nous montre les Lyonnais attachés à la cause de Néron ; mais dans leur conduite à l'égard de ce prince, on peut reconnaître la fidélité, la gratitude, peut-être un autre sentiment moins honorable, la haine pour une ville rivale ; nullement l'amour du tyran, ou de la tyrannie. Je vais rappeler les faits de cette époque dont le souvenir nous a été conservé.

A l'avènement du jeune Néron à l'empire, et lorsqu'il donnait aux gens de bien des espérances qui furent trop tôt deçues, les Lyonnais devaient être favorablement disposés pour lui, à raison des liens de famille qui l'attachaient en quelque sorte à leur cité. Claude, oncle et second mari de sa mère Agrippine, qui lui avait donné le titre de César, et dont il fut le successeur, était né à *Lugdunum*, comme nous l'apprend Suétone, et le jour même où l'on y célébrait la dédicace de l'autel de Rome et d'Auguste (1) si souvent mentionné dans nos antiques inscriptions, et que l'on voit aussi représenté sur les médailles(2). Claude donna son nom à sa ville natale que les monuments lapidaires, à Lyon et ailleurs, appellent fréquemment COLON*ia* COPIA CLAVD*ia* AVG*usta* LVG*dunum*(3); et il témoigna encore de son attachement pour ses compatriotes, dans le discours qu'il prononça au sénat, et dont le texte nous a été conservé dans les précieuses tables de bronze de notre Musée (4), bien plus

(1) *Claud.* II ; cf. Senec., *Apocolok.*

(2) Au revers d'Auguste, de Tibère, et de Claude lui-même, quoique bien plus rarement.

(3) Les noms de notre ville sont écrits de cette manière sur le monument taurobolique de Tain (Chalieu, *Mém. s. div. antiq. du dép. de la Drôme*, pl. I). ce qui justifie ailleurs l'interprétation des signes C. C. C.

(4) Ces tables trouvées, en 1528 ou 1529, vers la côte de Saint-Sébastien (Spon, *Recherche des Antiq. de Lyon*, p. 169; — Colonia, *Hist. litter.* tom. 1er, 1re part., p. 134), ne paraissent pas contenir tout le discours. Barthélemy prétend (*Voyage en Italie*, lettre I) que ce n'est qu'une seule table cassée en deux, ce que j'aurais peine à admettre. Un savant professeur allemand,

Digitized by Google

exactement que par Tacite (1). On a présumé aussi, sans invraisemblance, mais toutefois sans aucune indication positive, que Germanicus, frère aîné de Claude, et aïeul maternel de Néron, était né également dans notre ville, habitée alors, suppose-t-on, par sa mère Antonia, tandis que Drusus, son père, faisait la guerre aux peuples de la Germanie et de la Rétie (2).

Nous ignorons quels étaient les sentiments de Néron pour la colonie lyonnaise ; mais l'histoire a enregistré un de ces actes de bienfaisance qu'on ne trouve pas fréquemment dans sa vie, et dont notre cité fut l'objet. On ne saurait oublier que, sous son règne, un incendie dévasta la ville de Plancus, un siècle tout juste après sa fondation : nous devons à Sénèque quelques détails sur ce désastre, et notamment la détermination de cette date relative (3). Dans cette conjecture malheureuse, ce même Néron qui, une autre fois, s'amusa à brûler Rome (4), voulut secourir la patrie de son prédécesseur, comme Tibère avait relevé les villes d'Asie renversées par un tremblement de terre (5). C'est Tacite qui nous a conservé le sou-

M. Charles Zell, a publié une édition de ce monument lyonnais, précédée d'une dissertation et accompagnée de notes, sous ce titre : *Claudii imperatoris oratio super civitate Gallis danda*, etc. Friburgi Brisigavorum, 1833, in-4°.

(1) *Annal.* XI, 24. — Dans Tacite il n'est pas question de *Lugdunum.*

(2) Cette opinion n'a été soutenue que par des écrivains français : les Bénédictins, auteurs de l'*Hist. litter. de la France*, tom. I, p. 152, Colonia, *Hist. litter. de Lyon*, tom. I, pag. 21 et 25, etc. Les étrangers, au contraire, rejettent cette prétention de nos compatriotes; on peut voir, entr'autres : Raph. Mecenate, *De casibus C. Cæsaris Germanici, conjugisque Agrippinæ Commentarius.* Romæ, 1822, in-8°, p. 17.

(3) *Epist.* XCI.

(4) Tacite (*Annal.* XV, 38) laisse dans le doute si Néron fut l'auteur de cet incendie. *Sequitur clades*, dit-il, *forte, an dolo principis incertum : nam utrumque auctores prodidere.* Mais Suétone l'affirme positivement (*Ner.* XXXVIII), ainsi que Dion (*Hist. rom.* LXII, 708 et 709), et plusieurs écrivains postérieurs : les détails donnés par Tacite lui-même (*Annal.* XV, 38, 39) semblent le prouver complètement.

(5) Sueton., *Tiber.* XLVIII. — Phlegon., *Mirab.* XIII. — Oros., *Hist.* VII, 4; cf. Tacit., *Annal.* II, 47; — Plin., *Nat. Hist.* II, 84; — Euseb., *Chron.*

Digitized by Google

venir de cette libéralité, lorsqu'il dit : *Cladem Lugdunensem qua dragies sestertio solatus est Princeps, ut amissa urbi reponerent*(1); et s'il n'indique pas formellement un incendie, on ne peut l'entendre que de cet évènement, d'après les données que nous avons d'ailleurs : aussi l'a-t'on toujours entendu de cette manière (2).

En supposant que cet acte eut lieu peu après l'incendie, on pourrait conjecturer avec une extrême vraisemblance qu'il fut suggéré à Néron par Sénèque. Si, dans sa lettre à Lucilius, que j'ai déjà citée, il ne nous a rien appris de la cause de ce malheur, non plus que d'autres circonstances qui seraient aujourd'hui des plus intéressantes pour nous, nous y voyons du moins qu'il s'affligeait sincèrement de cet évènement funeste, qu'il nous a décrit avec les plus vives couleurs (3). Sans doute, cette sympathie venait surtout de son attachement pour leur ami commun, Liberalis, alors absent de Rome, et qu'il semble nous désigner en cet endroit comme l'un de nos compatriotes. A la manière dont le philosophe nous dépeint l'affliction que cet ami dut éprouver, on ne peut guère méconnaître, en effet, la douleur d'un citoyen pleurant sur les ruines de sa patrie (4).

ad an. p. Chr. 18. Cette libéralité de Tibère, la seule de ce genre qu'il ait faite, dit Suétone, (*loc. laud.*), est encore attestée par une médaille bien connue qui fait lire au revers CIVITATIBVS ASIAE RESTITVTIS, et par le célèbre monument de Pouzzoles, sur lequel on peut voir l'ouvrage de L.-Th. Gronovius intitulé : *Marmorea basis colossi Tiberio Cæsari erecti ob civitates Asiæ restitutas;* etc. Lugduni Bat., 1720. pt. in-8°.

(1) *Annal.* XVI, 13.

(2) Tacite, on vient de le voir, en parlant de l'incendie de Rome, a employé comme ici, le mot *clades.*

(3) On peut remarquer ces vœux du philosophe pour notre ville:*In hac quoque urbe verisimile est certaturos omnes esse, ut majora certioraque, quam amisere restituantur. Sint utinam diuturna, et melioribus auspiciis in ævum longius condita!*

(4) Peut-être serait-on fondé à attribuer à notre Liberalis et à sa famille un monument portant une triple inscription, lequel était autrefois encastré dans un mur de l'Antiquaille, et qu'on voit aujourd'hui au musée Saint-Pierre, sous le n° XXIX.

Digitized by Google

Cet incendie, dont on retrouve encore des traces profondes sous le sol d'un grand nombre de quartiers, fut un terrible désastre pour notre ville. Même en faisant la part des exagérations déclamatoires qui sont ordinaires à Sénèque, on peut s'en former une idée d'après des phrases comme celles-ci : *Nunquam denique tam infestum ulli exarsit incendium, ut nihil alteri superesset incendio. Tot pulcherrima opera, quæ singula illustrare urbes singulas possent, una nox stravit ; et in tanta pace, quantum ne bello quidem timeri potest, accidit. Quis hoc credat, ubique armis quiescentibus, cum toto orbe terrarum diffusa securitas sit, Lugdunum quod ostendebatur in Gallia, quæri ? Omnibus fortuna quos publice afflixit, quod passuri erant timere permisit : nulla res magna non aliquod habuit ruinæ suæ spatium : in hac una nox fuit inter urbem maximam et nullam. Denique diutius illam tibi perisse, quam periit, narro*, etc. (1). Il y avait donc bien à faire pour relever tant de ruines, et la somme donnée pour cela par le souverain ne constituait pas, vu les circonstances, une libéralité fort considérable (2). D'ailleurs, elle n'était en quelque sorte qu'une restitution ; car, Tacite, immédiatement après avoir rapporté ce fait, nous apprend qu'une somme égale avait été généreusement avancée par les Lyonnais, à une époque de troubles, au sujet desquels il ne nous dit rien de plus : *Quam pecuniam Lugdunenses ante obtulerant, turbidis casibus* (3).

Néanmoins, et tout odieux qu'était alors le prince, son don fut accueilli avec reconnaissance ; et ce sentiment honorable à nos aïeux, ne fut pas éphémère, comme il l'est trop souvent chez les peuples. On est fondé à supposer , du moins, qu'il eut quelque part à

(1) *Loc. laud.*

(2) Par une munificence peu dispendieuse, plusieurs de nos anciens écrivains lyonnais, se sont plu à grossir considérablement cette somme, à la décupler même, sans y être autorisés par aucune variante des textes de Tacite (Colonia, *Hist. litter.*, tom. I, 1re part., p. 163. — Breghot du Lut, *Nouveaux Mélanges*, p. 416, not. 2). Cette somme, telle que la détermine Tacite, équivalait environ à 800,000 f. de notre monnaie actuelle.

(3) *Annal.* XVI, 13.

Digitized by Google

la conduite que notre ville tint plus tard dans des temps difficiles. Nous voyons, en effet, qu'à l'époque où Vindex favorisé par Galba entreprit de soulever les habitants de la Gaule, ceux de Lyon, résistant à l'exemple des populations voisines, se prononcèrent avec énergie contre la révolte, et gardèrent à Néron une inviolable fidélité : *Infensa Lugdunensis colonia*, dit Tacite, *et pertinaci pro Nerone fide, fecunda rumoribus* (1).

Ils en furent punis par la haine de Galba, qui n'avait pas, à la vérité, les vices dénaturés du fils d'Agrippine, mais qui était possédé de celui que les peuples pardonnent le moins peut-être à ceux qui les gouvernent, l'avarice. Il se vengea des Lyonnais, comme un prince avare devait le faire, en confisquant leurs revenus ; tandis qu'il comblait de faveurs les habitants de Vienne qui s'étaient attachés au parti de la révolte. Cette manière d'agir, comme le remarque Tacite, accrut encore la vieille haine qui divisait ces deux villes, voisines et rivales, et donna lieu à de funestes collisions : *Veterem inter Lugdunenses Viennensesque discordiam proximum bellum accenderat; multæ invicem clades crebrius infestiusque quam ut tantum propter Neronem pugnaretur. Et Galba reditus Lugdunensium, occasione iræ, in fiscum verterat. Multus contra in Viennenses honor; unde æmulatio, et invidia, et uno amne discretis connexum odium* (2).

Les habitants de *Lugdunum* se ressouvinrent plus tard de tous ces griefs. Ils n'aimèrent jamais Galba , et lorsque les légions de la Germanie, qui s'étaient déclarée contre lui pour Vitellius, arrivèrent dans les Gaules, eux aussi, nous dit le gendre d'Agricola, se prononcèrent pour ce nouvel empereur, avec les troupes qui étaient en garnison parmi eux, et le gouverneur de la province (3). Ils mirent aussi le plus grand empressement à fournir gratuitement aux autres légions les vivres qui leur étaient nécessaires, faisant avec joie, comme le remarque le même historien, ce que d'autres villes n'exécutaient que par force, ou par crainte des vainqueurs.... *gratuitos*

(1) *Hist.* I, 51.
(2) *Ibid.*, 65,
(3) *Ibid.*, 59.

Digitized by Google

insuper commeatus præbuere : quod et Ædui formidine, Lugdunenses gaudio fecere (1).

Bientôt Vitellius, qui venait d'apprendre la défaite d'Othon, son compétiteur à l'empire (2), s'embarqua sur la Saône, tandis que le corps d'armée qui le suivait s'avançait par terre ; et il arriva ainsi dans notre ville. Dénué de ressources pécuniaires, il y parut cependant avec éclat, grace aux soins du gouverneur Junius Blæsus ; il y reçut les principaux chefs des vainqueurs et des vaincus, et décerna à son fils, encore enfant (3), les insignes et les honneurs dûs aux princes, ainsi que le surnom de *Germanicus*. Je dois rapporter ce passage de Tacite : *Exercitum itinere terrestri pergere jubet : ipse Arare flumine devehitur, nullo principali paratu, sed vetere egestate conspicuus : donec Junius Blæsus, Lugdunensis Galliæ rector, genere illustri, largus animo, et par opibus, circumdaret Principis ministeria, comitaretur liberaliter, eo ipso ingratus, quamvis odium Vitellius vernilibus blanditiis velaret. Præsto fuere Lugduni victricium victarumque partium duces. Valentem et Cæcinam pro concione laudatos curuli suæ circumposuit. Mox universum exercitum occurrere infanti filio jubet, perlatumque et paludamento opertum sinu retinens, Germanicum appellavit , cinxilque cunctis fortunæ principalis insignibus : nimius honor inter secunda, rebus adversis in solatium cessit* (4).

Nous n'avons guère d'autres détails sur le séjour de Vitelius dans la capitale de la Gaule Lyonnaise. Suétone qui nous a conservé de nombreuses particularités gastronomiques sur ce prince, le plus gourmand de tous les empereurs (2), n'a pas parlé des festins qui

(1) *Hist.* I, 64,

(2) *Ibid.* II, 57.

(3) Ce fils était presque muet, au rapport de Suétone (*Vitell.* VI); d'une première femme il en avait eu un qui était borgne, et qu'on l'accusa d'avoir fait périr (*Ibid*). Des médailles en or et en argent de Vitellius font voir au revers deux têtes jeunes, en regard, avec cette légende : LIBERI IMP*eratoris* GERM*anici*.

(4) *Hist.* II, 59.

(5) *Vitell.* XIII.

Digitized by Google

lui furent donnés dans une ville féconde, sans doute dès lors, en ressources de ce genre. Mais Dion nous apprend qu'il y assista à des combats de gladiateurs, lesquels, peut-être, eurent lieu en son honheur(1). Cet historien rappelle aussi en cet endroit qu'on le vit assister à de semblables spectacles à Crémone, lorsqu'il visita le champ de bataille de Bédriac (2), comme s'il n'en avait pas assez, dit-il, du sang qui avait coulé dans les combats, et de tant de cadavres laissés sans sépulture (3). Ce fut à Lyon, suivant toute apparence, que la couronne de laurier, dont le nouvel empereur avait ceint son front, tomba dans l'eau et fut emportée par le courant ; évènement bien minime, sans doute, mais auquel la superstition du temps attacha de l'importance. Suétone, qui l'a recueilli avec d'autres pronostics de même nature, nous autorise à penser qu'il eut lieu dans notre ville, lorsqu'il raconte, immédiatement après, que Vitellius vint à Vienne, où il rencontra un autre augure : *Et laurea, quam religiosissime circumdederat, in profluentem excidit. Mox Viennæ pro tribunali jura reddenti gallinaceus supra humerum, ac deinde in capite adstitit. Quibus ostentis par respondit exitus* etc. (4).

Nous venons d'apprendre de Tacite qu'une haine déjà ancienne divisait la colonie de Lyon et celle de Vienne : *Veterem inter Lugdunenses Viennensesque discordiam* , etc. ; et cependant ces deux villes avaient entre elles un lien fort respecté ordinairement chez les anciens ; car Dion Cassius nous apprend que les premiers habitants de *Lugdunum*, avant l'établissement formé par Munatius Plancus, avaient été des Viennois expulsés de leur patrie par une irruption des Allobroges, et qui s'étaient réfugiés au confluent de nos deux rivières (5). Suivant Colonia, cette origine même aurait été la cause

(1) *Hist. rom.* LXV, 734.

(2) Tacit., *Hist.* II, 67, 70.

(3) C'est dans cette circonstance que Suétone fait proférer à Vitellius (*Vitell.* X) cette horrible maxime, que «le corps d'un ennemi mort sent toujours bon, et surtout celui d'un citoyen : » *Utque campos, in quibus pugnatum est, adiit, abhorrentes quosdam cadaverum tabem detestabili voce confirmare ausus est : optime olere occisum hostem, et melius civem.*

(4) *Vitell.* IX.

(5) *Hist. rom.* XLVI, 323.

Digitized by Google

des sentiments hostiles entre ces deux villes, celle de Plancus ne pouvant voir de bon œil les citoyens de Vienne composés alors de ces mêmes Allobroges, usurpateurs des droits légitimes des anciens habitants (1). Je crois que l'histoire de Vienne, à cette époque, ne nous est pas assez connue, pour qu'on puisse admettre facilement une telle explication. Mais on peut en trouver une autre, laquelle est d'autant plus admissible, quoique Colonia la rejette, qu'elle semble indiquée par ces expressions de Tacite : *Uno amne discretis connexum odium*. Si Vienne était plus ancienne que Lyon (2), elle n'était pas, à beaucoup près, aussi avantageusement située, et je ne pense pas qu'elle fût aussi considérable. Mais elle n'en était pas moins grande, riche et puissante ; les traces encore subsistantes de son antique enceinte, les riches et nombreux monuments qu'on y découvre journellement, la crainte qu'elle semblait inspirer aux habitants de *Lugdunum* pour leur tranquillité comme nous le verrons bientôt(3), et d'autres circonstances encore le prouvent suffisamment. Or, deux cités d'une telle importance, si voisines l'une de l'autre, devaient se nuire réciproquement dans leurs intérêts de commerce, de splendeur et d'amour-propre national : de là naissait naturellement une émulation haineuse. Une telle position était forcée ; il

(1) *Hist. litter.* 1re partie, p. 165.

(2) Sans qu'on admette ce que racontent sur l'antiquité de Vienne des traditions sans autorité, et surtout sans vraisemblance, on ne saurait lui contester la priorité sur Lyon comme ville des Gaules : le fait rapporté par Dion en fait foi. Comme colonies romaines, on ne peut, ce me semble, préciser les rapports chronologiques entre ces deux illustres cités. Mais, par rapport à l'établissement du christianisme, il n'en est pas de même. La critique moderne a réduit à sa juste valeur la tradition qui faisait du saint Crescent de Vienne le disciple de saint Paul connu sous le même nom. La lettre des chrétiens lyonnais et viennois sur la mort des premiers martyrs de notre ville (Euseb., *Hist. eccl.* V, 1) fait voir que les deux cités formaient un seul diocèse; et l'église de saint Pothin et de saint Irénée a droit, sous tous les rapports, au titre qu'elle inscrivait, au moyen-âge, sur ses monnaies, PRIMA SEDES GALLIARVM.

(3) Tacit., *Hist.* I, 65.

Digitized by Google

fallait que l'une des deux écrasât sa rivale, ainsi que cela eut lieu plus tard.

La circonstance des succès de Vitellius était favorable aux Lyonnais pour satisfaire leur antipathie et se venger des Viennois : ils ne furent pas assez généreux pour la laisser échapper. Suivant Tacite, il n'est sorte de moyens de persuasion qu'ils ne missent en œuvre pour faire partager leur haine par les troupes de Vitellius, et les animer à marcher contre Vienne, à détruire ce foyer de troubles dans les Gaules, à les mettre eux-mêmes à l'abri de ce qu'ils affectaient de redouter de la part de ces ennemis si voisins, lorsque les légions protectrices se seraient éloignées de ces provinces. Voici le texte de l'historien : *Igitur Lugdunenses exstimulare singulos militum, et in eversionem Viennensium impellere : « obsessam ab « illis coloniam suam* (1), *adjutos Vindicis conatus, conscriptas « nuper legiones in præsidium Galbæ » referendo. Et ubi caussas odiorum prætenderant, magnitudinem prædæ ostendebant nec jam secreta exhortatio; sed publicæ preces : « Irent ultores, « exscinderent sedem Gallici belli; cuncta illic externa et hostilia; « se coloniam Romanam et partem exercitus, et prosperarum ad- « versarumque rerum socios : si fortuna contra daret, iratis ne « relinquerentur »* (2).

Ces instigations communes et privées furent sur le point d'obtenir tout l'effet qu'en avait attendu la haine qui animait leurs auteurs. Les troupes prirent le chemin de Vienne, soit que ce fût la route qu'elles devaient suivre, soit, comme paraît, l'indiquer Tacite, que leurs officiers ne pussent les retenir ; et cette ville eut vraisembla-

(1) Je n'oserais ici prendre à la lettre l'expression *obsessam*, et supposer que les habitants de Vienne fussent venus quelque temps auparavant mettre le siége devant la ville de Plancus : l'histoire, du moins, ne nous donne aucune autre indication d'un tel fait.

(2) *Hist.* I, 65.

Digitized by Google

blement été saccagée, et peut-être détruite, si la population suppliante, se portant à leur rencontre, n'eût réussi à fléchir les soldats par ses prières, et à gagner les chefs par de l'argent. Il faut encore entendre Tacite qui raconte ce fait avec quelques détails : *His et pluribus in eumdem modum perpulerant*, dit-il, à la suite du passage que j'ai cité plus haut, *ut ne legati quidem ac duces partium restingui posse iracundiam exercitus arbitrarentur, cum haud ignari discriminis sui Viennenses, velamenta et infulas præferentes, ubi agmen incesserat, arma, genua, vestigia prehensando, flexere militum animos. Addidit Valens trecenos singulis militibus sestertios : tum vetustas dignitasque coloniæ valuit, et verba Fabii salutem incolumitatemque Viennensium commendantis æquis auribus accepta ; publice tamen armis mulctati, privatis et promiscuis copiis juvere militem. Sed fama constans fuit ipsum Valentem magna pecunia emptum* (1).

Puisque j'ai eu à parler des Viennois à l'occasion des Lyonnais, qu'on me permette encore de rappeler un fait qui les concerne dans les évènements de cette époque. On a vu plus haut, dans Suétone, que Vitellius partant de Lyon alla à Vienne, et qu'il y rendit la justice, sans doute pour se montrer populaire (2). Il y a apparence que ce voyage n'eut lieu qu'après l'acte de sévérité qu'on vient de lire. Néanmoins il paraît que le nouvel empereur comptait peu sur les habitants de cette cité, et qu'il redoutait l'influence de leur mauvais esprits sur les troupes. Tacite raconte que la XIVe légion ayant été sur le point de tourner les armes contre les cohortes Bataves qu'elle n'aimait pas, et cela à l'occasion d'une rixe particulière, à Turin (*Augusta Taurinorum*), où ce tumulte avait eu lieu, Vitellius fut charmé d'avoir un prétexte pour renvoyer en Bretagne cette légion insoumise et mal disposée pour lui, que Néron en avait fait venir quelque temps auparavant. Elle devait traverser les Gaules, avant de s'embarquer pour cette île ; mais sa route lui fut tracée de

(1) *Hist.* I, 66.

(2) *Vitell.* IX.

Digitized by Google

manière qu'elle évitât la ville de Vienne, parce qu'on craignait encore ses habitants, dit le gendre d'Agricola : *Legionem, Graiis Alpibus traductam, eo flexu itineris ire jubet, quo Viennam vitarent : namque et Viennenses timebantur* (1). Les craintes de Vitellius n'étaient pas sans fondement, et ce qu'il voulait prévenir faillit arriver ; car l'historien ajoute qu'après avoir passé les Alpes, les plus séditieux voulaient se diriger sur Vienne, et n'en furent détournés que par l'opposition de leurs camarades : *Quartadecimani, postquam Alpibus degressi sunt, seditiosissimus quisque signa Viennam ferebant : consensu meliorum compressi, et legio in Britanniam transvecta* (2).

Les monuments qui font lire des noms d'empereurs sont rare parmi les marbres antiques, recouvrés en si grand nombre sur le sol lyonnais. Le Musée Saint-Pierre possède quelques inscriptions d'un prince qui fit beaucoup de mal à la colonie de Plancus, et à son église chrétienne, Septime Sévère, dont le dernier combat pour l'empire contre son compétiteur Albin fut livré sous nos murs ; mais nous n'en avons aucune où se lise le nom de Néron, qui avait été une fois le bienfaiteur des Lyonnais. On ne peut guère douter cependant qu'ils n'eussent érigé quelque monument en mémoire du secours qu'une main impériale leur avait tendu dans une calamité publique. Peut-être à Lyon, comme ailleurs, ne tarda-t-on pas à faire disparaître tout ce qui rappelait le nom d'un monstre, justement exécré du genre humain.

Voilà bien, si je ne me trompe, toute l'histoire politique de notre ville sous Néron et sons les empereurs éphémères, qui, immédiatement après lui, s'arrachèrent successivement la souveraine puissance. Je l'ai dit, et je le répète, dans tout cela on ne saurait voir que la fidélité à un prince odieux mais légitime, la reconnaissance pour un bienfait reçu, et une rivalité haineuse, comme elles le sont toujours

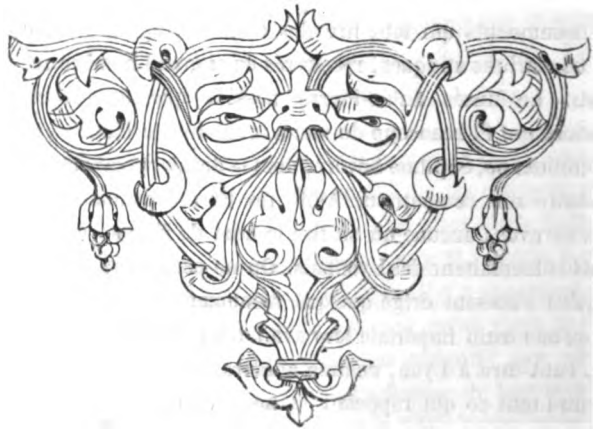
(1) *Hist.* II, 66.

(2) *Hist.* II, 66.

Digitized by Google

entre les peuples. Mais rien, certainement, dans la conduite des Lyonnais à cette époque, n'est entaché de bassesse et de servilisme ; rien n'est de nature à faire rougir leurs descendants, eux qui ont assez montré, dans des temps peu éloignés de nous, qu'ils savent combattre la tyrannie sous quelque forme qu'elle se présente, et de quelque nom qu'elle se couvre.

H. Greppo.



Digitized by Google

Artistes Lyonnais contemporains[1].

II.

LEGENDRE-HÉRALD.

Jean Legendre-Hérald naquit à Montpellier, (Hérault) le 3 janvier 1795. Il est issu d'une honorable famille, dont plusieurs membres servirent l'Etat avec distinction. Louis Legendre, son aïeul, fut sous le roi Louis XVI, chirugien-major des gardes françaises, et chevalier de Saint-Louis. L'un de ses parents, Richard d'Aubigny, fut administrateur des Hôpitaux de Paris, et directeur-général de l'administration des postes, dans laquelle son père occupait une place importante. Son frère remplit actuellement à Chalon-sur-Saône, le poste de directeur dans la même administration.

(1) Nous plaçons, dans cette série, non seulement les artistes de mérite nés à Lyon, mais encore ceux auxquels un long séjour parmi nous a donné droit de cité.

Digitized by Google

Jean Legendre était fort jeune, lorsqu'il perdit son père; il vint à Lyon avec sa mère qui s'était remariée avec M. Hérald, artiste estimable et estimé.

Le goût des arts, qui était inné en lui, le porta à entrer à l'Ecole de dessin en 1810. Bientôt remarqué par les professeurs de cette école, il devint l'élève particulier du célèbre Chinard, qui devina en lui son digne successeur et l'émule heureux des Coisevox et des Coustou. Le jeune homme attentif, zélé et studieux, ne tarda pas de prouver qu'il était appelé à justifier cet horoscope. Un bas-relief représentant *la mort d'Epaminondas* révéla en lui, dans la statuaire, un talent qui n'avait encore été remarqué que par ses maîtres, au nombre desquels il a toujours compté, avec gratitude et respect, M. Revoil, peintre justement renommé. Lorsqu'il produisit ce bas-relief, (1813) Legendre n'avait encore que seize ans, et, ce premier pas fait, il marcha rapidement à la renommée qui l'attendait.

En 1814, il modela une petite statue représentant un *Amour endormi*; en 1815, un *Narcisse se mirant dans l'eau* et une figure d'*Hébé*.

Ces ouvrages qui furent coulés en plâtre et que l'on a vus long-temps au nombre des statues et des objets d'art qui décorent, au palais Saint-Pierre, les avenues du Musée, sont les premiers jets d'un talent qui devait grandir, et leur auteur en fut honorablement recompensé par la place de professeur de sculpture à l'Ecole de dessin et des Beaux-Arts de Lyon, qu'on lui conféra en 1818.

Cet encouragement, donné à de brillantes dispositions bien plutôt qu'à un talent formé, ne tarda pas de porter d'heureux fruits. L'année suivante, Legendre exécuta une statue représentant un *Jeune Lutteur;* elle fut admise à l'exposition du Louvre, où le public l'accueillit avec beau-

Digitized by Google

coup de faveur, et elle valut au jeune statuaire une médaille d'or.

C'était la première fois que Paris voyait un ouvrage de Legendre et entendait prononcer son nom, aussi l'exactitude du *modelé* frappa-t-elle si vivement les artistes, que plusieurs, sans y réfléchir sans doute, l'accusèrent de l'avoir moulé sur nature.

Dans la jeunesse, l'amour-propre est généralement peu susceptible et irritable; la critique ne fait que l'effleurer, les éloges seuls le touchent ; et Legendre ne fut sensible qu'à la médaille qu'on lui avait décernée.

Toutefois, il ne se laissa aveugler sur son mérite réel, ni par un tel succès, ni par l'honneur que faisait rejaillir sur lui, le poste qu'il occupait à l'Ecole lyonnaise ; il sentit que son talent avait un besoin indispensable de se perfectionner à Paris et à Rome. Les hommes qui veillaient alors sur les intérêts, les destinées et la gloire de la cité, surent le comprendre ; M. Rambaud maire, et M. de Lesay-Marnésia, préfet, obtinrent pour lui, du ministre, M. de Caze, un congé de deux, ans, sous la condition expresse qu'il s'engagerait à reprendre, à son retour de Rome, sa place de professeur à l'Ecole de Lyon ; qu'il l'occuperait pendant au moins six années et qu'il exécuterait pour cette ville deux statues de grandeur naturelle.

Tous ces engagements ont été fidèlement tenus.

Fixé dans nos murs depuis qu'il a quitté Rome, Legendre n'a jamais cessé d'y être honoré pour son mérite, et estimé pour son caractère. Allié à une famille en possession d'une considération bien acquise, il a trouvé, dans son sein, de douces jouissances qui l'ont souvent consolé des tracasseries et des ennemis que lui ont suscités tantôt la jalousie, tantôt la déloyauté des hommes.

Digitized by Google

Le séjour de la province est peu favorable à la culture des beaux-arts, et particulièrement à celle de la sculpture qui n'y rencontre pas d'essor, faute d'occasion de se produire. On peut l'affirmer sans crainte : l'air que l'on respire en province, au lieu d'enflammer le génie de l'artiste, l'éteint et l'anéantit sous le poids de l'inactivité qui l'oppresse. Mais le talent de Legendre a surmonté tant de difficultés et triomphé de tant d'obstacles. Aucun des statuaires qui l'ont précédé à Lyon n'ont, croyons-nous, exécuté, dans cette ville, des ouvrages aussi nombreux et aussi remarquables.

Voici quels sont les principaux :

En 1820, une statue de *Léda*, remarquable sous le double rapport de la composition et du modèle, et que l'on voit dans la salle de sculpture du Musée de notre ville ;

Une statue d'*Eurydice* dont il avait fait le modèle à Rome, et qui fut exposée au salon de 1822. On n'a point oublié le grand succès qu'y obtint cette figure, et si l'auteur se fut alors établi à Paris, on ne sait où se seraient arrêtées sa réputation et sa fortune.

Il a exécuté deux marbres de cette *Eurydice*; l'un, pour le musée de Lyon ; l'autre, pour le compte du gouvernement, qui en a fait don à la ville de Bordeaux.

Ces deux statues ne sont pas exactement semblables ; l'auteur a fait subir à la seconde quelques changements qui ont été trouvés heureux.

En 1823, il fit un *Sylène ivre;* c'est un des ouvrages qui lui fait le plus d'honneur. Il a également été deux fois exécuté en marbre; l'un pour le roi Charles X, l'autre pour la ville de Lyon.

En 1824, *Othriadas*, statue de huit pieds de haut, d'un

Digitized by Google

modelé large et soigné, fut remarquée à l'exposition du Louvre.

Ces deux statues, l'une de proportions réduites, et l'autre colossale, furent une réponse victorieuse au reproche précédemment adressé à Legendre d'avoir moulé sur nature et son *Lutteur* et son *Eurydice* (1).

(1) Cette accusation des artistes parisiens se trouve reproduite dans une lettre que le hasard a fait tomber dans nos mains. Voici ce que notre compatriote M. Orsel, peintre distingué, écrivait à M. Legendre-Hérald :

..... Il ne te manque plus que d'envoyer une figure de 8 pieds pour être sur la ligne des Bosio, Lemot, etc. Tu sens ce que j'entends par là; c'est-à-dire que tout le monde croit ta figure moulée sur nature. M. Bosio a confirmé cette opinion et la jalousie la répand après lui d'une manière qu'il est difficile de combattre. Plusieurs fois, j'ai juré que je l'avais vu faire, que j'avais vu couper des bras, etc., etc. Ils sont plus incrédules que des pharisiens, et ne veulent rieu entendre. Seulement le plus grand nombre dit que si cette figure n'est pas moulée sur nature, elle est plus belle que la Vénus de Médicis. M. Duchesne, peintre, élève de M. Girodet, est cependant convaincu, après une longue discussion, qu'elle est de toi. . . . . Il est hors de doute que ton succès serait complet, si on était sûr que cette figure n'est pas moulée ; je t'engage donc en ami, à faire, pour le salon prochain, une figure d'homme au moins de 7 pieds, et de la mouler *à creux perdu*, condition que les sculpteurs de Paris exigent, prétendant que cela est nécessaire, ou qu'on peut trouver autrement des moyens de faire grossir la terre. Je te donne ces détails, afin de leur clore la bouche, car ils sont indignés contre ton *prétendu* charlatanisme. Tu penses que je soutiens avec assurance le contraire : je cite les modèles, j'en appelle à M. Prudhon que j'ai rencontré un jour chez toi. Un seul individu me seconde, c'est Péri ; il dit aussi t'avoir vu au travail; mais tous les sculpteurs semblent se liguer pour faire croire à cette supercherie. Je pense que tu ferais bien, et je t'engage très-fort à envoyer, pour la fin de ce salon, une étude de bras ou de jambe d'une dimension énorme ; je suis persuadé que cela ferait une très-grande sensation. Si tu te décides à faire cette étude, copie jusqu'aux moindres détails de la peau, jusqu'au moindre pli, car ce sont ces choses-là qu'ils regardent comme des preuves indubitables, tu vois que tu peux, en toute

Digitized by Google

En 1826, il fit en pierre les deux statues de *saint Just* et de *saint Irénée*, ainsi que deux bas-reliefs qui décorent la façade de Saint-Just;

En 1827, une statue de l'*Espérance chrétienne*, placée au cimetière de Loyasse, sur le tombeau de Mme Monnier;

En 1828, le *bas-relief* qui orne la façade de l'Hôtel-de-Ville, et qui représente *Henri IV à cheval*. Cet ouvrage de 17 pieds de hauteur, critiqué amèrement par quelques Lyonnais, a été, en revanche, beaucoup plus favorablement jugé par les notabilités artistiques de la capitale.

En 1829, il fut chargé de la statue en marbre du général Joubert, érigée sur l'une des places de la ville de Pont-de-Vaux, patrie de l'illustre guerrier. Cette belle statue, haute de huit pieds, qui n'a été vue que par très peu de personnes dans l'atelier de Legendre, et qui est, pour ainsi dire, ignorée au milieu d'une petite ville, mériterait, à beaucoup d'égards, d'être plus connue.

Il donna encore une seconde statue de *Léda*, mais de proportions colossales, et qui a été fort bien accueillie aux expositions de Lyon et de Paris.

Quatre *bas-reliefs* représentant les Evangélistes, exécutés *sur place* dans l'église de Saint-Paul ;

Cinq statues en marbre: savoir : un *ange priant*, placé au cimetière de Lyon ; la *sainte vierge* et *saint Jean-Baptiste*, dans l'église primatiale ; *saint Jean* et *saint Paul*, dans l'église de Saint-Irénée;

assurance, envoyer ta figure de Léda, elle aura, sans doute, le même sort que celle-ci, elles te prépareront toutes deux la plus belle réputation. Mais il est indispensable que tu leur prouves, comme 2 et 2 font 4, que rien n'est moulé sur nature. En attendant, je ferai tout ce que je pourrai pour les empêcher de démentir le témoignage de mes yeux, mais ces démons-là (si ce n'était pas par trop insolent) me traiteraient de *compère*. Magnin, l'autre jour, en était indigné. (*Note du Rédacteur*).

Digitized by Google

Une figure de *Giotto enfant*, ouvrage d'une étude vraie, qui obtint de la faveur à l'exposition du Louvre; et enfin une statue en plâtre de *Minerve pacifique*, également exposée au Louvre en 1838, et qui doit être exécutée en marbre pour le Musée de Versailles.

Legendre a fait encore un très grand nombre de bustes; il a, pour les œuvres de ce genre, un talent de premier ordre; et c'est un fait généralement connu que quelques-uns des bustes sortis de son ciseau sont supérieurs à tout ce que l'on a vu depuis la brillante époque de la sculpture grecque. Nous mettrons en première ligne le buste du *docteur Eynard*, ouvrage exposé à Paris en 1829, et placé aujourd'hui au Musée lyonnais; celui de *Grogniard* et celui de *Bernard de Jussieu*, dans le même salon; celui de *Coustou*, de *Philibert de l'Orme*, de *Le Pujet* et de *Jeanne d'Arc* ne sont pas les moindres ornements des galeries du Louvre.

Ce qui, jusqu'à ce jour, a été le caractère le plus distinctif du talent de Legendre, c'est l'exactitude et la facilité à imiter la nature; et de là vient, sans doute, que ses statues drapées ne figurent point au rang de ses meilleures compositions.

Parmi les œuvres qui méritent encore d'être citées dans l'intérêt de la gloire de M. Legendre il faut compter au premier rang plusieurs artistes qui s'honorent d'avoir été ses élèves, tels sont entr'autres, MM. Flandrin frères, Bonassieu, Chambard, Guichard, de Ruolz et Dantzell; les trois premiers ont remporté le grand prix de sculpture à Rome.

Legendre est chevalier de la Légion-d'Honneur et membre de l'Académie des Siences, Belles-Lettres et Arts de la ville de Lyon.

Digitized by Google

Ce statuaire est maintenant fixé à Paris, la vraie et l'unique capitale des beaux-arts. Il est malheureux d'être forcé de dire que, pour sa renommée, comme pour ses intérêts, Legendre aurait dû quitter Lyon beaucoup plûtot; mais le dévouement et l'amitié l'emportent chez lui sur tout autre mobile, et il leur eut fait volontiers le sacrifice de ses intérêts et de sa renommée si d'autres motifs qui ne sont pas de nature à se déduire ici, n'eussent vaincu enfin ses louables hésitations.

Il est assez jeune encore pour que son talent, réchauffé au puissant foyer de l'émulation parisienne, prenne un nouvel essor, et donne à la France un digne émule de nos premiers statuaires.

POINTE, D.-M.

1er *juillet* 1840.

Digitized by Google

QUINZE ANS

DE

L'ÉGLISE DE LYON.

Il y a, dans une des plus belles provinces de France, une belle et noble Église dont l'origine, toute orientale, tient au vieillard Polycarpe par son fondateur Irénée, et, remonte par celui-là directement au disciple bien-aimé, l'apôtre Jean, qui reposa sa tête sur la poitrine de l'homme-Dieu. Les traditions de dévouement, de généreux courage et de compatissante charité lui sont venues, à cette Église, par la voie la plus ancienne et la plus pure, et, c'est une justice qu'on peut lui rendre à la face de tous, elle y a été constamment fidèle. Nulle part, croyons-nous, tant de bienfaisance ne s'est alliée à tant d'ordre chrétien, ni à tant de lumière évangélique. L'Église inaugurée d'abord par des chefs si doctes, par des

Digitized by Google

martyrs si ardents, ne s'est point démentie de son origine, pas même aux époques les plus malheureuses, et de nos jours c'est elle encore que l'on trouve toujours aux avant-postes de la piété sainte, du zèle pour la foi, de l'empressement pour les œuvres de générosité, et pour tout ce qui tient au soulagement des misères humaines, à l'illumination des peuples aveuglés ou plongés dans les ténèbres.

Quand cette effrayante crise qui troubla la société française jusqu'en ses plus profondes bases, vint aussi frapper l'Eglise de Lyon, et la frapper on sait comment, ses prêtres ni ses peuples ne faillirent à leur devoir, et, de même qu'il y eut les martyrs d'une foi politique, il y eut également les martyrs d'une autre foi plus sainte et plus immuable surtout. Et puis, quand fut passée un peu l'agitation fébrile qui avait agité et remué la société comme un malade sur sa couche; lorsque le calme reprit par degrés; que les temples mutilés et profanés se rouvrirent, que les voix de la prière montèrent encore aux voûtes sacrées, alors se fit une restauration religieuse à la suite de la restauration politique. Ce que l'Église de Lyon dut à l'oncle de Bonaparte, au cardinal Fesch, pourra-t-elle jamais l'oublier? En même temps que le culte revenait à la splendeur, que l'éducation cléricale préparait de nouveaux prêtres pour remplir les rangs éclaircis, le cardinal songeait aux classes les plus ignorantes, et leur rendait le bénéfice d'une éducation simple et paternelle. Aux écoles déjà formées, il adjoignait pour le peuple les Frères des Ecoles, ces humbles instituteurs qui, jusque dans leur costume, abdiquent les ambitions et les honneurs d'ici-bas, pour se vouer à une tâche ingrate, mais singulièrement noble aux yeux de la raison et de la foi, et qui est relevée encore par les traces que de temps à autre ont laissées dans

Digitized by Google

une carrière modeste des intelligences comme celle du célèbre chancelier Gerson. Quand on se rappelle ce grand homme, le rival des principaux esprits de son siècle, et qu'on le voit dans la paroisse de Saint-Paul se faisant petit avec les petits, et mettant son ame au niveau de ces ames d'enfants, puis finissant par mourir au milieu de ces pauvres qu'il a instruits, l'on se sent profondément ému d'une tendre admiration, et je ne pense pas que le plus indifférent n'éprouve point quelque sentiment de respect pour ceux qui, chaque jour, continuent son œuvre.

Nous n'avons pu voir que les derniers restes de l'impulsion donnée aux études par le cardinal Fesch, et le mouvement s'éteignit bientôt sous d'autres mains, lorsque furent sacrifiés les hommes qu'il avait délégués. La mémoire de M. l'abbé Courbon sera vénérée long-temps encore; l'ardeur de M. Bochard dans la direction des études ne s'oubliera pas si vîte; et bien des hommes qui occupent aujourd'hui dans notre cité, dans notre province des positions qu'ils honorent par leur aptitude et leurs lumières, peuvent témoigner en faveur de l'administration qui dirigea leur jeunesse. Le cardinal Fesch avait l'instinct des grandes choses; il fit beaucoup, à Lyon, et il eut souvent le courage de résister à l'impérieuse volonté de l'empereur(1).

Celui-ci une fois tombé, le cardinal tombé avec lui, il fallait naturellement que les hommes qui avaient formé son entourage disparussent tôt ou tard, et qu'un autre vînt reprendre un siège si dignement occupé, mais dont le titulaire gênait le pouvoir nouveau et l'importunait, ne fût-ce que par une parenté odieuse. Alors, on eut recours

(1) M. l'abbé Lyonnet fera bientôt connaître, dans sa Vie du Cardinal, une grande portion de cette époque.

Digitized by Google

à une mesure qu'il ne nous appartient pas de condamner, et qui toutefois, concédée aux sollicitations de la royauté, n'était pas dans les habitudes papales, et souleva de vives contradictions. Le premier siège des Gaules fut offert à plusieurs évêques; ils eurent le bon sens de refuser, parcequ'ils comprenaient le malheur d'une pareille acceptation, et parcequ'aussi les lois de l'Eglise, bien que suspendues pour une fois par le chef suprême du Catholicisme, n'admettent guère un évêque administrateur, là où se trouve déjà un évêque titulaire. Les rancunes politiques n'y regardent pas de si près. Il fut dit à la royauté presque embarrassée : « Les évêques refusent; eh! bien, nous avons votre homme, adressez-vous à l'évêque de Limoges; celui-là ne refusera pas. » Et l'on était loin de se tromper. Il y a plus que jamais aujourd'hui, et il y aura toujours de ces intrépides courages, qui ne reculent devant aucune position, si fausse qu'elle puisse être. Aussi bien, acceptent-ils, parce qu'ils ne seraient plus dans leur nature, s'ils savaient refuser.

En 1824, M. Jean Paul Gaston de Pins, l'un des neuf barons de Catalogne, s'en vint donc s'asseoir sur le siége du cardinal Fesch, de l'oncle de Napoléon. Tout ne se passa pas très doucement; il y eut des murmures, des résistances, des oppositions, des pamphlets. Le trouble fut introduit dans une Eglise auparavant calme et tranquille, et les destitutions, les persécutions, au besoin, surent atteindre les ames un peu fortes, qui ne ployaient pas tout aussitôt comme ces esprits vulgaires disposés toujours à toutes les prostrations physiques et morales. Les mesquines vexations, les taquineries de tout genre ont poursuivi jusqu'à nos jours quelques anciennes fidélités, qui avaient droit à autre chose; mais l'esprit tracassier de la nouvelle administration

Digitized by Google

vivait de ces petites luttes, et c'est là qu'elle se trouvait forte et habile. C'est à peu près aussi son histoire tout entière pendant quinze années d'existence.

Le maniement des affaires ecclésiastiques a été livré aux mains de quelques hommes, dont nous ne contestons pas les bonnes intentions, ni les vertus, mais dont les lumières et la généreuse volonté de s'avancer dans une voie de sages progrès, ne nous semblent point aussi manifestes. Homme de l'ancien régime et de la caste nobiliaire, M. de Pins, fort entiché de je ne sais qu'elle baronnie de Catalogne, prenait plaisir à en étudier, à en considérer, à en étaler les rameaux, et le beau titre de premier Siège des Gaules, — *prima sedes Galliarum*,—avait été remplacé dans les armoiries épiscopales par l'indication de la susdite baronnie, flanquée d'une pomme de pin. Est-ce, par hasard, que le souvenir d'une vieille origine dans la foi ne valait point aux yeux d'un évêque celui d'une origine mondaine ? Nous voudrions bien que l'on comprît enfin tout ce qu'il y a de noble et de sublime dans la dignité de successeur du Christ, et que de vaines généalogies disparussent devant celle-là, car le Christ, fils éternel de Dieu, foula aux pieds la royauté de ce monde, et savait s'y dérober en fuyant sur la montagne. Du reste, habituellement malade et incapable de travail, M. de Pins ne s'occupait d'affaires que par boutades, et pour les entraver d'une fantasque volonté qu'il imposait violemment comme chose infaillible.

De trois vicaires généraux, il en était un d'un esprit sage et modéré, mais par trop franc, par trop ouvert et causeur; un second, d'une bonhommie finassière; un troisième enfin, d'une humeur tracassière et sournoise. Le premier trahissait les secrets de l'Etat, ce dernier les concentrait et prétendait les diriger. C'était la forte tête, le lettré de

Digitized by Google

l'endroit, mais nous croyons pourtant que les pièces littéraires ne venaient pas toutes de lui. On se partageait la besogne, et il serait difficile, au surplus, de reconnaître à leur uniforme insignifiance une main plutôt qu'une autre. Toujours un ton flasque, décousu, médiocre, et, à part le mandement pour le grand Jubilé, mandement chaleureux qui venait de l'abbé Miolan, aujourd'hui évêque d'Amiens, toutes les autres pièces de ce genre n'étaient remarquables que par une parfaite vulgarité de pensées, de couleur et de style. Et cependant, cette voix du premier pasteur d'un diocèse, voix attendue et écoutée, comme elle aurait une merveilleuse puissance, si elle arrivait forte, persuasive et éloquente, si elle parlait opportunément aux peuples des choses qui se remuent dans le monde; si elle disait où est l'écueil du jour, où est le moyen de l'éviter; si, du haut de la chaire, elle venait avec l'immortalité de la foi combattre les mouvants systèmes que chaque siècle fait succéder à ceux d'un autre siècle; si elle avait des paroles pour toutes les misères, des consolations pour toutes les souffrances, des rafraîchissements pour tous les cœurs altérés, des encouragements pour toutes les ames opprimées! La belle prérogative que de venir ainsi dans mille églises, à la même heure, faire frémir de vivantes pensées de joie et de piété en des chrétiens pressés au sein des églises, et de leur écrire des lettres qui se lisent dans leurs pieuses sociétés comme se lisaient les épîtres de Paul! Il y a là toute une riche veine de féconde éloquence.

L'administration diocésaine comptait enfin, sous le titre de *promoteur*, un quatrième personnage, dont une plume maligne a tracé le portrait suivant :

« Que M. Barou, à cause du respect qu'il mérite, sache qu'il est hors de cause; mais le reste, cette petite bande où

Digitized by Google

l'on intrigue, où l'on tracasse, où l'on ruse, où l'on s'admire, où l'on méprise, où l'on criaille, faute d'entendre à rien et de savoir parler; cette petite bande formée de trois compagnons, dont le maître faiseur est M. Cholletton, et les deux autres ses humbles et dévoués confrères; cette petite bande, si je l'amenais devant M. Courbon, j'aurais peur qu'on se prît à rire; on dirait une charge peut-être, surtout si on venait à remarquer l'un d'eux, *promoteur*, à ce que l'on dit, sorte de *boute-en-train* fait exprès, que je crois, pour égayer la troupe; excellente caricature des anciens promoteurs, nature disgracieuse et mutine, âpre, tranchante et sotte, qu'on aime à rencontrer toutefois, parce qu'elle est plaisante (1). »

Au conseil archiépiscopal, qui se tenait tous les mercredis, c'était le plus souvent à cette minorité qu'appartenait la prépondérance. Nous savons un homme d'un sens éminent qui finissait par y garder un silence à peu près complet, ou par y lire les journaux, car sa voix était étouffée.

Le Conseil délibérait sur les plus importantes des affaires ecclésiastiques du diocèse, sur les placements des curés et des vicaires, et sur d'autres questions de ce genre. Lorsqu'il s'agissait des nominations, le Supérieur du grand Séminaire était naturellement admis à prononcer sur le mérite des candidats, et en ses mains se trouvait la feuille des bénéfices, quand bénéfices il y avait. Nous voulons dire que le favoritisme s'en mêlait assez volontiers, et le népotisme par dessus. On savait quel coin fièvreux, qu'elle paroisse rocheuse materait ce caractère fier et indépendant; quelle grasse cure, quel bon vicariat serait la récompense

(1) *De la grande hérésie du prêt à intérêt*, pag. 41.

Digitized by Google

de cet autre, si soumis et si docile, si obséquieux de paroles et d'actions. Les allures un peu libres, qui s'allient plus d'une fois avec des esprits nobles et élevés, déplaisaient grandement en haut lieu, et pour se garer de toute taquinerie, il était bon d'avoir derrière soi un petit bien patrimonial.

Etrange misère! Quand il se rencontrait quelque prêtre qui gauchissait dans la ligne de ses devoirs, quelque curé, sur qui pesait une dénonciation fondée ou injuste, on y allait avec une légèreté, une inconséquence et un manque de charité d'où il advint plus d'une fois un scandale patent, une fâcheuse rumeur qu'il eut été facile d'éviter. Loin de jeter le manteau de l'Evangile sur les faiblesses d'un frère, on les laissait paraître au grand jour, on les trahissait immiséricordieusement. C'est ainsi que le diocèse a perdu quelques-uns de ses prêtres les plus remarquables. Des suspicions mal éclaircies, des doutes, des lachetés les ont fait repousser du Lyonnais. Heureux encore ceux qui alors sont accueillis par un diocèse voisin, et qui peuvent se passer de l'appui du leur! Pourtant, lors même qu'une faute avérée serait venue interrompre une vie de zèle et de travaux, n'y a-t-il pas espoir de remettre sur le droit chemin un homme de cœur, si on lui montre quelque bienveillance à côté de la réprimande, si on le réchauffe dans la charité, après l'avoir redressé dans la correction? Est-ce que le soldat dont le courage aura failli un jour ne se relèvera pas à la bataille prochaine, et sous l'œil de ses chefs ne se vengera pas de la transgression passée? Bien souvent l'homme qu'une existence déshonorée et flétrie précipite dans les bas-fonds, se serait maintenu sur les hauteurs, s'il s'était trouvé une main habile pour le sauver au moment décisif. Il y a si peu de distance du vice à la vertu, de l'honneur à l'infamie!

Digitized by Google

Nous savons bien qu'il est de rudes et grossières indocilités, de mauvaises natures qui éclatent violemment et contre lesquelles se briserait la plus grande sagesse; mais nous les croyons assez rares, Dieu merci, et avec de la conciliation, tôt ou tard on aurait espoir d'en venir à bout. Les tons de hauteur envers ces natures-là, trop de facilité à écouter d'insidieuses dénonciations, l'entêtement à ne pas revenir sur de fausses démarches, voilà qui gâte tout, et l'on en a eu des exemples. Ainsi, il est avéré que, dans l'affaire de M. l'abbé Fournier, les premiers torts venaient du grand vicariat; que ce prêtre, injustement interdit pour avoir accepté un testament qu'il n'était pas obligé de refuser, n'a pas su maintenir son droit dans une noble réserve; qu'il s'est porté à de petites chinoiseries, qu'il a écrit de petits pamphlets vexatoires; mais il est vrai aussi qu'il n'a eu que des torts postérieurs, sans toutefois déroger, dans sa vie privée, aux devoirs que lui imposait son caractère sacerdotal. Avec un peu de bon vouloir et d'abnégation de ses propres idées, on eût étouffé ce petit scandale.

Qui ne se rappelle l'affaire des pauvres Sœurs de la Visitation, et le ridicule embarras que l'archevéché se donna pour avoir voulu dominer dans un cloître? Des religieuses revêches furent traquées chez elles, poursuivies jusque dans les greniers, expulsées enfin du diocèse et frappées de toutes les foudres ecclésiastiques. Le directeur, prêtre généreux et sage, qui les avait soutenues dans une route qu'il croyait bonne, fut semoncé d'importance, et finit par en venir à signer telle rétractation que l'on voulut, en tels termes que l'on exigea. Puis, elle fut bravement insérée dans l'*Ami de la religion*, pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'édification des fidèles. Mais toute médaille a son revers; le recours à la papauté

Digitized by Google

ne fut pas tout-à-fait satisfaisant pour M. de Pins, et, encore que le souverain pontife lui épargnât la réprimande directe, il lui conseilla toutefois la prudence et la charité. C'était le lieu, d'autant que le droit canonique étant mort en France, et le recours au pouvoir civil devenant illusoire, il ne reste que l'appui de Rome à ceux qui sont opprimés.

Le petit gouvernement que nous avons nommé se trouvait renforcé par une vieille garde de gens fidèles à toutes les vieilles doctrines, par une élite de barons et de nobles douairières, sorte de débris de la Congrégation. Ceux-là disposaient de l'esprit de M. d'Amasie, et le tenaient en haleine. Point de doute que le diocèse ne leur doive une foule de bonnes et belles dispositions.

Il n'est pas étonnant alors qu'on ait vu M. de Pins en perpétuel désaccord avec les autorités civiles; que, sans avoir la simplicité de la colombe, il n'ait pas eu la ruse du serpent; et que, après avoir été mésestimé des préfets du Rhône, des maires de Lyon, de toutes les députations du département, il ne se soit vu précipité dans une destitution brutale, mais nécessaire, et qui aurait pu être prévue. Obsédé de je ne sais quelles idées, vivant dans je ne sais quelle sphère, on eût dit qu'il ne prévoyait rien, qu'il ne se troublait de rien, pourvu qu'il eût ses adorateurs paisibles, ses tournées de couvent, ses excursions dans les villes environnantes, et l'encens dont on saturait sa noblesse et son rang. Des maisons qu'il lui eût importé de hanter, non pas seulement à titre de pasteur des ames, mais aussi comme dignitaire parmi les premiers dignitaires de la cité, il s'en éloignait systématiquement, ainsi que de lieux maudits.

C'est en vain que les yeux cherchaient aux distributions

Digitized by Google

des prix, dans le grand Collége, le représentant de l'archevêque de Lyon; la présence d'un évêque eût été là non seulement respectée, mais sans doute aussi environnée d'égards; quelques paroles tombées de sa bouche, quelques mots sagement placés, quelques volumes gracieusement donnés de cette main épiscopale, eussent laissé de bons souvenirs, et incité à l'amour de la religion; c'est ce que l'on n'a jamais compris, ni voulu comprendre.

Plus d'une maison qui n'était pas assez prompte, ni assez docile à subir le joug, se voyait tout aussitôt placée dans les mêmes exceptions, pour ne rien dire de plus. Le petit séminaire des Minimes, l'institution de M. l'abbé Dauphin, à Oullins; celle des Sourds-muets, sous M. l'abbé Plasson, n'ont pas eu toujours, celle-ci notamment, à se féliciter des chefs diocésains. Le digne prêtre qui dirige avec un zèle si laborieux et si délicat l'intéressante maison des Sourds-muets, a été en butte à d'infames calomnies, à de honteuses menées que l'archevêché ne chercha point à déjouer, et c'était dans le généreux appui d'un préfet éclairé que M. l'abbé Plasson trouvait un reste de force, de protection et d'encouragement.

La prédilection de M. de Pins et de son entourage se reportait sur les couvents de Religieuses, et l'on mettait de l'amour propre à en couvrir le diocèse. Nul assurément ne respecte plus que nous la liberté de conscience et l'exercice de cette liberté, comme aussi la nécessité des maisons claustrales, car la prière et le travail communs sont une belle chose, et il est bien qu'il y ait des vestales chrétiennes pour ne pas laisser mourir le feu sacré; mais ce que nous blâmons, c'est l'affaiblissement du lien religieux par l'inutile multiplication des Ordres. Il y a plus de puissance et de force dans une sorte d'unité que dans cette

Digitized by Google

division à l'infini. Nous en dirons autant des formes extérieures du culte, et de ce qu'on appelle communément *dévotions*. Le pouvoir diocésain s'est beaucoup trop prêté à toutes les nouveautés en ce genre, et selon nous, il importe bien plus d'aller tout droit à l'adoration de Dieu et du divin médiateur, Jésus-Christ, que d'occuper le christianisme aux chapelles de Saint-Jubin, de Sainte-Philomène et de Saint-Exupère. Au-dessous de Dieu et au-dessus de tous les saints, il y a la mère de Dieu, culte touchant et universel; il y a ensuite les nobles patrons que la foi nous montre dans les cieux, et qui portent nos prières à Jésus-Christ, à Dieu le Père. Que l'adoration monte donc tout d'abord et entière vers la Trinité sainte; que le culte de lâtrie se choisisse après cela pour protecteurs les illustres évêques, les pieuses vierges, les courageux martyrs dont la religion s'honore, mais toutefois que la religion n'en vienne qu'avec une sobre réserve à se départir de son objet principal. Nous avons connu autrefois, à Lyon, un jeune prêtre plein de sens, et qui, nous disait-il, n'était pas aimé des dévotes, parce qu'il *faisait la guerre à la dévotion des petits papiers*. C'est celle-là même que nous entendons signaler ici, et pas autre chose, Dieu nous en garde! On nous comprendra, et il serait facile de développer notre pensée.

L'archevêque, qui montrait si souvent tant de maladresse et d'imprévoyance, ou de mauvais vouloir en beaucoup de matières graves, y allait-il au moins d'une façon plus élevée et plus ferme en ce qui regardait les séminaires? Hélas! non. Ils tombaient, ils dépérissaient, faute d'impulsion et de chaleur. C'est là pourtant que se trouve le germe du sacerdoce pour les générations futures, et il

Digitized by Google

importerait de le féconder. On verra si les systèmes adoptés pouvaient mener à quelques bons résultats.

Il y a, dans le diocèse de Lyon, trois petits séminaires, tenus à peu près sur le pied de nos colléges, et qui sont l'Argentière, Verrières, Saint-Jodard. On est censé venir y étudier du latin et du grec, de la géographie et de l'histoire, un peu de mathématiques aussi, et la religion domine cette éducation. Le train de vie n'est là, ni meilleur, ni pire que dans la plupart des colléges, en ce qui regarde l'instruction de la jeunesse, mais est-ce tout? Nous avons passé par des colléges, et nous savons ce qu'ils valent; nous avons passé aussi par des séminaires, et nous ne savons pas moins ce qu'ils peuvent valoir. Ce que l'on doit confesser avec douleur, c'est que l'instruction est pitoyable chez nous, et conduit à peu; si nous parlons de l'éducation, c'est encore une tout autre affaire. On met neuf à dix ans à gémir dans les murs d'une triste maison, pour y attraper quelques bribes de latin et peut-être de grec; l'histoire y occupe une très-petite place, les sciences mathématiques y entendent prononcer leur nom; et, après avoir fait beaucoup de versions et de thèmes, avec force amplifications d'humaniste, on se trouve jeté sur le grand chemin, incapable de rien, sans savoir à quoi se prendre, car les mots dont on s'est chargé la tête et farci la mémoire, où peuvent-ils conduire? On a bien expliqué à tâtons quelques livres de l'antiquité, épelé les poètes de la Grèce et de Rome, lu quelques pages de leurs orateurs et de leurs historiens, mais dans quel but, et à quelle fin tout cela était-il subordonné? A quoi se liaient ces labeurs éparpillés?

Ce vice général de l'instruction publique en France, il ne faut pas s'étonner qu'il se trouve dans nos écoles

Digitized by Google

cléricales, sauf de très-rares exceptions, comme pour l'Université. Les professeurs des petits séminaires sont trop jeunes et manquent d'expérience, parce qu'on les prend au sortir de leur cours de théologie, et qu'on les envoie pour un an quelquefois professer ce qu'eux-mêmes ignorent à peu près, et n'ont pas eu la possibilité d'apprendre. Peuvent-ils, novices qu'ils sont, devenir les guides des jeunes intelligences confiées à leurs soins? Auront-ils quelque ascendant par leur savoir et par leur âge? C'est bien difficile. Quand ils commenceront à se pénétrer de leur mission, à s'ouvrir quelque jour dans le vaste horizon du domaine des lettres, on viendra les prendre pour les envoyer dans un vicariat ou dans une cure. Et ceux qui ne seraient pas éloignés tout aussitôt d'une carrière dans laquelle à peine ils ont eu le temps de se reconnaître, que pourront-ils, même avec ces brillantes et solides organisations intellectuelles qni sont loin d'être rares dans le clergé? Ils s'étioleront, faute de lumière et de chaleur. Les livres, les secours leur manqueront; le découragement s'en mêlera, et tout sera perdu. De bonne foi, quelle perspective pour un jeune homme qui a fait de pénibles études que d'enfouir sa vie ensuite dans une maison où il reçoit, en sus de la nourriture et des frais les plus vulgaires, une somme annuelle de 3 à 400 francs, tout juste assez pour se vêtir une fois de haut en bas?

Il n'y aura donc point myopie ou mauvais vouloir dans une administration qui laissera subsister un pareil état de choses? Voilà de fécondes pépinières pour le sacerdoce, et c'est ainsi qu'on les cultive! Il faut préparer au monde de jeunes clercs qui viennent l'évangéliser, et qui, avec la science appuyée sur la foi, sachent quelque jour lutter contre les doctrines d'une incrédule philosophie,

Digitized by Google

et ce sont là les maîtres qu'on leur ménage! Pourtant, il y a de si nombreuses ressources pour un évêqne qui aurait à cœur les progrès des études dans son diocèse! Ne peut-on concevoir, par exemple, une sorte de maison préparatoire où se disposerait à l'enseignement l'élite des jeunes prêtres, après avoir pris comme un engagement moral de donner à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse une trentaine d'années, je suppose, au bout desquelles apparaîtrait une honorable retraite? Pendant l'espace de temps choisi, de concert avec l'autorité supérieure, ces maîtres zélés et habiles recevraient une large rétribution, qui leur permettrait de s'entourer des secours que la science réclame, d'éclairer de quelques utiles voyages certains côtés de leur instruction propre, et de ne pas user leurs jours et leurs forces à un ingrat métier, dont il ne leur reviendrait rien. Il est bien juste que chaque peine, et ici elle est grande, reçoive son salaire. En organisant sur cette première base une corporation enseignante, on aurait une armée diciplinée, un clergé puissant et fort, car de nos jours, la science, aussi bien que la vertu, donne la puissance et la force, et puisque le siècle fait tant de bruit avec un peu de savoir orgueilleux, c'est par du savoir aussi qu'il faut que le prêtre lui réponde, par du savoir humble et ferme.

Pour qu'une réforme arrive en ce qui concerne les études des petits séminaires, il faut donc préalablement qu'il y en ait une dans les études théologiques, et nous croyons être sûr que la plus intelligente portion du clergé l'appelle de ses vœux, parce qu'elle en comprend toute la nécessité. C'est après le cours des classes ordinaires, et au sortir de philosophie, que se présentent, pour les études ecclésiastiques, les jeunes gens qui se destinent à la haute

Digitized by Google

mission de continuer parmi les peuples la grande œuvre de Jésus-Christ, l'enseignement de l'Evangile. Ce cours de droit chrétien se fait en trois ans, et pourrait se faire en six mois seulement. Toutefois, l'espace de trois années ne serait point trop pour préparer un bon prêtre. Celui qui doit vivre au milieu des peuples, connaître et diriger, ou bien réformer leur vie; celui qui doit être *tout à tous*, suivant la profonde expression de son modèle, l'apôtre Paul, c'est-à-dire, élevé avec les esprits distingués, petit avec les intelligences pauvres, charitable pour toutes les misères, attentif pour toutes les nécessités, implacable envers tous les vices, celui-là doit apporter dans l'exercice de ses nobles fonctions une sagesse, une raison, un sens bien droit et bien juste. Que de réserve, que de tact, que de ménagement ne faut-il pas, lorsque l'on est chaque jour exposé aux regards et aux commentaires de tous ! Et ces qualités-là, si elles ne se donnent pas intégralement, ne s'apprennent-elles pas un peu toutefois ? Un esprit raisonnable sera écouté et exercera de l'influence; une tête brouillonne troublera tout, et fera détester le prêtre, si ce n'est la foi elle-même. Saint François de Sales et saint Vincent de Paul firent autant avec leur prudence, je suis sûr, qu'avec leur zèle et leur charité.

Ainsi, de la science et de la science ecclésiastique; c'est le devoir du prêtre. Saint Jérome, qui n'est point une autorité à dédaigner, requérait plus encore dans un prêtre la science que la vertu, non pas qu'il voulût exclure celle-ci, mais il disait qu'une pieuse simplicité n'est utile qu'à elle-même, et que, s'il y a obligation d'être religieux, il y a urgence encore de combattre et d'élever la voix, quand les loups ravisseurs se jettent dans le troupeau. La science n'est jamais profane aux mains de

Digitized by Google

qui sait en faire usage, et le catholicisme est bien loin de la rejeter. C'est l'arme qu'il prend à l'ennemi, et avec laquelle il lutte contre lui.

L'enseignement théologique devrait donc embrasser le côté profane de la science, aussi bien qne le côté sacré. La théologie, c'est l'étude de Dieu et de la loi, car on y va par toutes les routes. L'Ecriture d'abord et cette imposante assemblée d'écrivains, qu'on nomme Pères de l'Eglise; les actes des conciles et les formes variables du droit chrétien, voilà ce qui forme, avec l'histoire de l'Eglise, la base réelle de la théologie. Mais comment procède-t-on aujourd'hui ? Il existe en sept ou huit volumes d'un mauvais latin, quelques Cours de théologie, parmi lesquels on se décide, ici ou là, pour Bailly ou pour Bouvier, ou pour tout autre. La différence n'est pas grande. Or, dans ces livres, les questions sont rangées et discutées d'une façon tant soit peu mesquine et étrange. Les divers chapitres sont précédés d'un aperçu historique; viennent ensuite les preuves de raison, les témoignages de l'Ecriture et des Pères, les décisions des Conciles et celles des hommes de l'école. Mais tout cela est décharné, par la manière dont on l'enseigne, et la plus haute, la plus belle science en est encore à se débattre dans les langes de la scholastique. On s'arrache des lambeaux des Pères, sans savoir toujours de quel poids ils peuvent être, car il faudrait tout d'abord tenir compte des temps et des lieux où vécurent ces saints docteurs, puis faire la part aussi de leur caractère et de leur style. C'est de quoi s'occupent médiocrement les maigres théologies que l'on suit sur les bancs.

Encore, comment faut-il les suivre ? On vous fait apprendre et réciter par cœur ce latin-là, tout ainsi qu'à de tremblants écoliers, qui appréhenderaient le *pensum*.

Digitized by Google

Au lieu de développer largement, comme il l'entendrait, et dans son langage, à lui, cette thèse sur la Révélation, ou sur l'Eucharistie, je suppose, voilà un pauvre élève réduit à balbutier le latin de Bailly, ou les ennuyeux cahiers du maître, qui aura quelquefois bouleversé l'état de la thèse, à seule fin de mettre un 2° à la place d'un 1°, ou de substituer à un sentiment controversable un autre sentiment qui ne l'est pas moins. Le temps se passe à escrimer, à aiguiser des syllogismes et des enthymêmes, et celui qui, dans un exercice du dimanche, exercice appelé, pour cette raison, du nom de *Dominicale*, celui qui aura pressé par huit ou neuf instances, nombre voulu, un adversaire qui l'arrêtait par une réponse de bon aloi, celui-là sera un rude et célèbre théologien, prédestiné à quelque chose.

De cette façon, l'enseignement théologique manque de grandeur et de vues; on le renferme dans un inviolable cercle d'où il n'est pas sorti depuis des siècles. Tout marche autour de lui; les systèmes s'élèvent et meurent, sans qu'il s'occupe d'eux au jour de leur bruit et de leur glorification. La réforme du XVIe siècle est encore attaquée comme elle pouvait l'être alors, elle qui se résout aujourd'hui dans le rationalisme, pour aller de là au panthéisme d'outre Rhin. On perd un temps infini à disputailler et à braire sur des questions mortes, sur les points les plus abstrus du Pélagianisme ou du Jansénisme; on disserte fort longuement sur la Grâce, mystérieux sujet où il n'y a qu'à se taire presque et à humilier la raison par la foi. Puis, quand un pauvre jeune homme est bien repu de cette indigeste pâture théologique, on le sort de sa retraite claustrale, on le jette au milieu du monde, où ses arguments lui servent à si peu de chose. Mais, en

Digitized by Google

revanche, l'étude des Pères, qui renferment dans leur immense et glorieuse chaîne de tradition, la théologie la plus vraie et la plus grande; mais les conciles, si curieux, même pour l'œil profane, et si précieux pour attester la lutte de la foi; mais toute l'immensité de l'histoire ecclésiastique, avec ses phases diverses d'élévation et d'abaissement, avec ses questions vives et ardentes, qui donc l'en a instruit, ce jeune théologien, peut-être doué d'une si grande foi dans la force de ses arguments théologiques? Hélas! il connaît un peu tard qu'il a toute une instruction à se donner.

Napoléon disait un jour au cardinal Fesch : « Taisez-vous, vous n'êtes qu'un ignorant. Où avez-vous appris la théologie? Moi, je voudrais l'apprendre en six mois. Je parlerais un latin de cuisine, mais c'est égal, Dieu m'a donné l'intelligence ». Et, en disant cela, il se frappait le front. J'avoue que je me sentirais peu de goût pour la théologie de Bonaparte; la théologi ene peut se résoudre à coups de sabre, mais assurément elle peut s'apprendre en six mois. Je veux parler de la simple et pure substance de l'enseignement théologique. Les trois années, n'en seraient pas moins utiles et nécessaires pour disposer largement un jeune lévite au grand rôle de missionnaire et d'apôtre des nations. Mais que de choses devraient alors défrayer cet espace de temps! Etudes d'éloquence de la chaire, études d'antiquités ecclésiastiques, études d'art en un sens religieux, études d'administration, études de politesse, de savoir-vivre et d'urbanité; enfin études de tout genre viendraient se mêler aux méditations chrétiennes dirigées par l'enseignement de la théologie. A Lyon, pour éloigner encore du sacerdoce probablement, on va porter à cinq années les études ecclésiastiques, déjà si longues et si pénibles. On maintiendra une année d'*éloquence*, qui

Digitized by Google

précède l'entrée au grand Séminaire, et qui est bien la plus stérile, la plus pauvre invention que je sache. Façonnez-vous donc à l'éloquence chrétienne, avant d'en connaître les bases nécessaires ! Plusieurs des grands Séminaires de France sont dirigés par les Sulpiciens, congrégation respectable, mais qui a peu de vie et d'élan. Les chefs qu'elle envoie sont d'excellents prêtres, des modèles de vertu, et notre diocèse est en cela des mieux partagés; mais si quelques-uns d'entre eux comprennent des réformes lentes et sages, qu'il serait bon d'introduire, ils sont retenus par je ne sais quel esprit de *statu quo* imprimé à la corporation, et qui vient du centre. On semble se complaire dans une sorte d'immobilité orientale. Il arrive que des jeunes gens destinés à être jetés bientôt dans la foule, vivent très-ignorants du monde; que, devant plus tard obtenir, comme prêtres, une complète liberté, ils se voient resserrés au séminaire dans une gêne monacale, et que c'est une grande affaire d'aller en ville, même pour d'urgentes nécessités. Ces rigueurs qui portent sur des minuties, introduisent peu à peu un esprit sombre et déguisé; on devient par degrés clinocéphale, pour plaire aux chefs, qui se trompent souvent à des dehors qu'il n'est pas si facile de distinguer.

Il est bien juste de dire que M. de Pins laissait aller de lui-même son grand Séminaire; il n'y apparaissait pas, et l'on peut s'imaginer dès lors quelle sympathie s'établissait entre lui et ses clercs, quelle saine idée le chef pouvait avoir de ses subordonnés. Au surplus, on est peu doucereux envers les élèves de théologie. Nous en savons qui ont été malmenés comme des conscrits, et qui pourtant présageaient ce qu'ils sont devenus, des prêtres disciplinés et intelligents. Nous savons quelqu'un

Digitized by Google

ue nos amis qui, ayant le goût des lettres, demandait au sortir du grand Séminaire à entrer comme professeur dans une des écoles cléricales. Ce n'étaient ni les avantages de la position, ni le besoin personnel qui dictaient cette demande. Il était jeune; il avait quelque richesse, quelque intelligence, et il pouvait prendre aisément une autre route. L'un de MM. les vicaires généraux, chargé du département des études, fit subir à ce jeune homme des questions inconvenantes en ce qui regardait sa fortune; ne trouva sur d'autres points que des reproches à lui adresser, et, après l'avoir tenu un quart-d'heure sur la selette, voulant enfin lui laisser quelque espérance, lui dit avec un air sucré et précieux : *Revenez me voir; je vous protégerai.* On ne voulut pas de la protection, et le jeune homme un peu découragé rentra dans le monde, où il est encore.

Le même protecteur était un jour sollicité en faveur d'un élève de petit séminaire, lequel savait compenser par les plus heureuses dispositions sa pauvreté native. Il y eut une réponse négative et dure; le recommandé fut renvoyé à la charrue, mais il faut dire que celui qui donnait si peu d'accueil à une juste requête, n'était pas né lui-même aux Tuileries.

Et c'était une fatalité que l'esprit mesquin et turbulent de cette administration; elle avait le don de presque tout gâter par un ardélionisme étrangement niais, dans certaines rencontres. Une des grandes préoccupations qui la travaillaient, c'était l'envahissement de l'hérésie. L'hérésie était partout, suivant elle. Qui donc a oublié M. l'abbé Cœur forcé de s'expatrier, parce que, après ses débuts dans la chaire de la Primatiale, on ne voulut plus qu'il annonçât chez nous la parole de Dieu? M. Cœur exilé comme MM. Dufaître et Deguerry, on alla s'attaquer à

Digitized by Google

l'abbé Lacordaire, et plus tard à l'abbé Bautain. Les feuilles de Paris donnaient une analyse de chaque conférence que M. Lacordaire tenait à Notre-Dame; cette analyse, si inexacte même qu'elle pût être, l'orateur n'en était pas responsable; il ne fallait s'en prendre qu'à ses propres paroles, et il y avait pour cela tout le clergé de Paris, M. de Quélen en tête. L'archevêché de Lyon ne crut pas, dans son insigne sagesse, que la foi se trouvât à l'abri, et il émit un petit catalogue de propositions très-damnables, en regard desquelles se trouvait posée une proposition contraire, qui avait le désir de l'être, mais qui n'allait à rien. Le malencontreux écrit, qui venait, dit-on, de M. le Promoteur, fut persifflé jusque dans *l'Ami de la Religion*, et l'article était de M. Affre, aujourd'hui archevêque de Paris. Quand l'abbé Lacordaire publia sa belle *Lettre sur le Saint-Siège*, il mit en regard de la première page quelques lignes d'avis qui s'adressaient à ses inquisiteurs de Lyon, et qui n'étaient point de trop.

Par une étrange bizarrerie, il est arrivé une fois, et très-récemment, que ceux qui voyaient partout des hérésies, qui pourchassaient l'hérésie dans les diocèses lointains, ont donné leur approbation cependant à des *Heures de Lyon*, éditées par un théologien du grand Séminaire, et qui, dans un petit préambule sur la fête de la Trinité, offraient une expression grosse d'hérésie, tant elle était inexacte.

Après l'appréhension de l'hérésie, venait celle du romantisme, quand il s'agissait de littérature. Un jeune prêtre avait publié une bonne *Histoire de l'Eglise et du monastère des Cordeliers de Saint-Bonaventure;* tout ce que M. de Pins trouva d'élogieux et d'encourageant à lui dire se résuma dans un conseil de ne plus employer d'ex-

Digitized by Google

pressions romantiques. Nous laissons à penser, d'après cela, quelle protection les lettres ont trouvé chez nous pendant quinze ans, non pas que nous pensions qu'il faille tant protéger les lettres, car il y a une certaine protection qui les tue, mais cependant un esprit élevé trouvera le moyen de donner l'impulsion sans asservir les caractères ni les pensées.

Enfin, lorsqu'il fut temps de mourir, ceux qui n'avaient guère su combattre ni se tenir debout, ne surent pas non plus tomber. On s'était tellement cru nécessaire et immortel sur ce premier siège des Gaules, qu'on s'y cramponna jusqu'au bout. M. Fesch une fois mort, il y avait un grand devoir à remplir; il fallait annoncer sa mort par un mandement, comme cela se pratique; réclamer pour leur pasteur les prières des fidèles, puis, célébrer à la cathédrale un service funèbre. Pourquoi ne se fit-il rien? c'est un triste secret, une haute inconvenance contre laquelle protestèrent les feuilles de Lyon. Et l'archevêque, qui, en ses beaux jours, n'avait pas eu l'art de mettre dans ses intérêts une seule de ces feuilles, se vit abandonné du *Réparateur*, pendant que le *Courrier* faisait feu, et que le *Censeur* jouait son rôle naturel ici d'une indifférence à peu près complète. Alors même que le successeur de M. Fesch était déjà nommé, on sollicitait aux Tuileries et à Rome, on suppliait à Lyon le duc d'Orléans, tandisque l'affaire était décidée sans rémission. L'on offrait gracieusement au jeune prince l'almanach de Gotha, glorieux almanach, d'où il ne fallait pas rayer un évêque, baron de Catalogne, allié aux principicules allemandes.

Dès le principe, les droits du Chapitre avaient été méconnus, et le pouvoir dont il se trouvait investi par le décès du titulaire, furent nettement foulés aux pieds. Le

Digitized by Google

nom de M. Fesch avait été biffé du rituel, et les prières voulues ne se faisaient plus pour lui, malgré ses réclamations. Quoi d'étonnant que le Chapitre ne fût pas plus respecté dans une grave circonstance ? On sait à Lyon que le ministère ne correspondait plus avec M. de Pins, depuis la mort du cardinal; on sait aussi que, par une décision pleine de sagesse, le Chapitre avait offert ses pouvoirs à M. de Pins, et les lui déférait *ad cautelam*, pour tout concilier; mais de si justes avances furent dédaigneusement repoussées. Après beaucoup d'hésitation, ce fut encore par là qu'on en passa; n'eût-il pas mieux valu tout aussitôt se résoudre généreusement à quelque chose d'arrêté ?

On n'était point sans savoir qu'il grondait çà et là des mécontentements, et l'on voulut y répondre par un compte-rendu qui fut imprimé, et que, réflexion faite, on réduisit au néant. Cette pièce contenait une longue énumération de tout ce qui se serait accompli sous l'administration déchue et grâces à elle, mais la liste est un peu enflée et surchargée même de créations peu importantes, ou bien dans lesquelles l'archevêché n'a été pour rien. Une fois que le compte-rendu fut anéanti, M. de Pins le remplaça par une simple carte, sur laquelle se trouvaient ces mots très significatifs : *Jesus autem tacebat.*

Oh! nous eussions dit comme Victor Hugo disait, en parlant de Charles X :

Pitié pour le vieillard qui s'exile à pas lents,

car, dans le remplacement de M. de Pins, on n'avait pas ménagé les transitions, ni usé de beaucoup d'égards, mais aussi le pouvoir tombé n'en méritait point, lui qui n'avait pas voulu comprendre ses devoirs envers le cardinal Fesch.

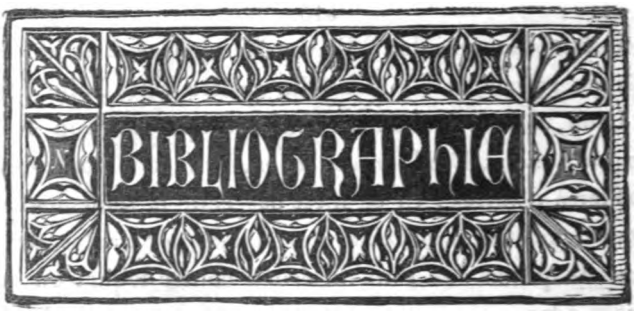
Digitized by Google

Cette fatale mesure dont l'Evangile menace était ici comblée en retour, et il a bien fallu quitter cette belle église de Lyon, laisser là haut ce tombeau apprêté trop longtemps d'avance. Douloureuse leçon, qui, sans doute devra profiter à d'autres ! Et ce n'est pas celle-là seulement qui devra leur être profitable, car toutes les fautes de ce passé de quinze ans sont un écueil contre lequel on aura à se garder.

Que ne fera pas une main forte et adroite ? Le beau diocèse que celui de Lyon ! Comme la foi y est vive et généreuse ! Comme le clergé y est serré, compact, uni et régulier! Comme il marche droit dans ses chemins ! Ne verrons-nous pas se réaliser les nombreuses espérances que tous conçoivent en présence d'une administration nouvelle ? Le diocèse ne sortira-t-il pas enfin de cette longue et pesante apathie ? Ne verra-t-on pas refleurir tant d'institutions tombées ou faussées, tant de droits foulés se redresser, le chant et les cérémonies ecclésiastiques conquérir plus d'éclat ; les études ecclésiastiques s'animer; les fortes intelligences enfanter de solides ouvrages; l'harmonie s'établir sur de larges bases, et l'accord s'étendre partout, si bien que l'Eglise de Lyon, Eglise riche et féconde, se mette en avant de toutes les autres, et devienne véritablement digne de sa devise : *Prima Sedes Galliarum ?*

F.-Z. Collombet.

Digitized by Google



M. Clément Reyre a publié récemment un curieux *Mémoire sur la Navigation à vapeur du Rhône*, mémoire présenté à la chambre de Commerce de Lyon. Cet opuscule de 40 pages est rempli d'excellentes considérations sur un sujet qui importe si fort à notre cité et aux échanges de tout genre, qu'il est possible maintenant de faire par cette longue voie d'un grand fleuve, depuis Seyssel et Genève jusqu'à Marseille. Nul doute que le Mémoire de M. Reyre n'appelle sur une navigation si imposante l'attention du gouvernement.

On a imprimé à Paris, dans le courant de juin, une *Notice biographique sur M. Mathieu-Placide Rusand, ancien imprimeur du roi ;* par M. l'abbé A. M. ; Paris, Poussielgue, in-8° de 47 pages. Né à Lyon, le 2 janvier 1767, M. Rusand mourut dans la même ville le 15 décembre 1839. Cette *Notice*, que l'on attribue à M. l'abbé Mellery, professeur de rhétorique dans un petit séminaire de Lyon, renferme quelques anecdotes littéraires et d'intéressants détails sur la vie de M. Rusand ; mais elle tient moins de la Notice que du panégyrique.

Digitized by Google

M. Ernest Falconnet, l'un de nos collaborateurs, vient de faire paraître un opuscule intitulé : *Alphonse de Lamartine; études biographiques, littéraires et politiques;* Paris, Furne, in-8° de 8 feuilles. Nous reparlerons de cet ouvrage.

Notre collaborateur, M. Joseph Bard, vient de publier un écrit important sur l'époque la moins étudiée et la moins connue de l'art chrétien, c'est-à-dire sur les monuments byzantins du Ier au VIe siècle, expliqués et commentés par la ville de Ravenne en Italie et par sa basilique octogone de Saint-Vital, issue directement de Sainte-Sophie de Constantinople. — Nous reviendrons sur cet écrit.

Digitized by Google

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE XIe VOLUME.

		Pages.
LÉON BOÏTEL.	Introduction.	1
—	D'un étrange Plagiat fait à la *Revue du Lyonnais*. .	412
	LYON.—HISTOIRE—ARCHÉOLOGIE.—STATISTIQUE.—INDUSTRIE.	
C. B.	Ecole Lamartinière. — Etat de la Question. . .	237
A. COUTURIER.	Jonction du Rhône à la Loire, en prolongeant le Canal de Givors.	269
F.-Z. COLLOMBET.	Quinze ans de l'Eglise de Lyon.	491
ANONYME.	Lettre sur Jacquard.	175
H. GREPPO(l'abbé).	V. Sur une Lettre de Pline à Géminius, où il est question des Bibliopoles Lyonnais.	3
IDEM.	VI. Coup d'œil sur l'histoire des Lyonnais à l'époque de Néron et de ses premiers successeurs. .	467
VICTOR TESTE.	Inscription lapidaire de l'église Saint-Nizier. . .	342
	Découverte d'un fragment de jambe de cheval en bronze.	342
	BIOGRAPHIE.	
A. COUTURIER.	Aimé de Loy.	97
	LITTÉRATURE.	
J. DEMOGEOT.	De l'Education par les Lettres.	137
	MOEURS.	
DUMONT REWER.	De Saint-Etienne et de ses Habitants.	193

Digitized by Google

HISTOIRE.

ACHILLE FRANÇOIS. L'Angleterre sous Elisabeth. 211
ISIDORE HEDDE. Saint-Etienne ancien et moderne. 425

POÈTES ET PROSATEURS DE L'ANTIQUITÉ.

J. DEMOGEOT. II. Ausonne. 24
H. FORTOUL. III. Virgile. 289

APPRÉCIATIONS LITTÉRAIRES.

F.-Z. COLLOMBET. V. Jules Sandeau. — Marianna. 388

ETUDES SUR LES HISTORIENS DU LYONNAIS.

F.-Z. COLLOMBET. II. J. Guerre. 206
IDEM. III. Etienne Dagier. 282

ARTISTES LYONNAIS CONTEMPORAINS.

LE GENTILHOMME. I. Baumann. 398
POINTE. II. Legendre-Hérald. . . . . .

ETUDES D'ÉCONOMIE POLITIQUE.

B. I. Les Machines. 333

BEAUX-ARTS.

LÉON BOITEL. Exposition des Amis des Arts, 1839-1840 (4e année). 77
H. FORTOUL. Concerts donnés au bénéfice des ouvriers sans travail. 233

FACULTÉS DES LETTRES.

A. R. Cours de MM. Reynaud, François, Demons et Ozanam. 68

COURS DE DROIT COMMERCIAL.

OZANAM. Discours d'ouverture. 148

ACADÉMIE DE LYON.

Séance du 14 janvier 1840. — Discours de réception de MM. Pavy et Mulsant. 69

POÉSIE.

H. COIGNET. A Ondine-Hyacinthe Valmoro. 9

Digitized by Google

De MONTHEROT. Quiproquo à une Exposition de tableaux. . . . 74
Victor de la PRADE. Le Lac de Thoun. 93
Aimé de LOY. L'Ange. 94
Victor de la PRADE. La Colère de Jésus. 177
Victor de la PRADE. Par une Matinée d'avril. 249
Mlle Anaïs BIU. A Monsieur Edgar Quinet. 251
Arthur GUILLOT. L'Arc de triomphe du Carrousel. 253
Aug. DESPORTES. Les deux Roses, fable. 255
Mlle Anaïs BIU. Incendie de Sallanches. 345
J. DEMOGEOT. Les Pyrénées. 417
KAUFFMANN. Être Mère et mourir. 422

Bibliographie Lyonnaise.

F.-Z. COLLOMBET. Discours prononcé le 4 novembre, à l'ouverture générale des Cours de la Faculté de Théologie de Lyon, par M. l'abbé Vincent. 56
IDEM. Note sur le retour au Christianisme par la Philosophie, par M. P. C. Gourju. 57
IDEM. Trois Opuscules de M. Nolhac. 50
L. B. L'Annuaire de la ville de Lyon pour l'an 1840. . 172
— Histoire de l'Académie, par M. Dumas. . . . 173
— Œuvres de saint Jérôme, traduction par F.-Z. Collombet. 173
Victor de la PRADE. Feuilles aux vents, poésies d'Aimé de Loy. . . 243
C. B. Deux Brochures de M. Alphonse Hodieu, sur les moyens de rendre le Rhône et la Saône navigables dans la traversée de Lyon. 246
F.-Z. COLLOMBET. Les Pélerinages aux sanctuaires de la mère de Dieu. 247
C. F. Notice sur le docteur Bouchet, par M. Rougier. . 248
C. F. Des Eaux de source et des Eaux de rivière, par M. Alp. Dupasquier. 337
C. F. Les Progrès de l'Esprit humain, poème par M. Ph. Benoît. 339
L. BOITEL. Le Père, ou l'immortalité, par Regaldi, traduit par Antony Rénal. 341
L. V PARISEL. Mémoire sur la navigation à vapeur du Rhône. . 408
Chronique. 92-172-248-342-414

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google